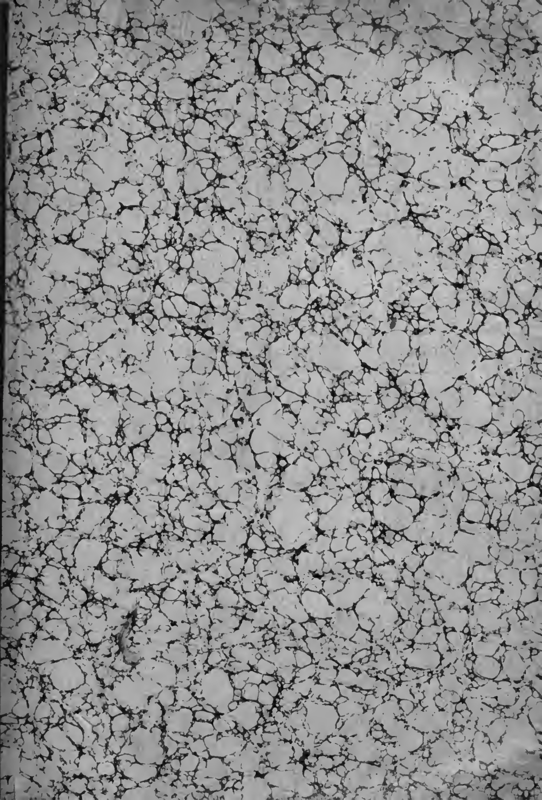










Une jeune fille de seize ans apparut tout à coup (page 1re)





LES

COSAQUES A PARIS

PROLOGUE

LA BATAILLE DE MONTMIRAIL

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps.
Le peuple dans cinquante ans
Ne connaîtra pas d'autre histoire.
(BÉRANGER)

I

LA FORGE DE QUILLE-EN-BOIS

Il avait plu toute la nuit...

Une pluie fine, serrée et froide, se dégageant, tristesse implacable, d'un ciel triste comme la mort.

Le faubourg était désert.

A Paris, quand on dit *le faubourg*, c'est du faubourg Saint-Antoine qu'on veut parler.

Quatre heures du matin venaient de sonner : quelques rares ouvriers longeaient les murs pour se rendre à leurs chantiers ; les boutiques étaient fermées encore.

Seule la forge de maître Quille-en-Bois flamboyait.

Elle flamboyait ardente, tapageuse, infatigable, projetant au loin dans la rue sa rouge lueur.

Le soufflet respirait bruyamment, le fer blanchissait dans la fournaise, les marteaux tombaient sans relâche l'un après l'autre sur dix enclumes d'où jaillissaient des myriades d'étincelles.

Les forgerons suaient à grosses gouttes, la lime mordait le fer, la fonte coulait avec des craquements sourds, l'acier rougi à blanc s'éteignait dans les bassins en sifflant comme une vipère et dégageant autour de lui des colonnes de fumée.

Un forgeron qui avait conservé la tournure militaire, et qui sur son bourgeron bleu portait un bout de ruban rouge, un homme à fière moustache, noir comme un démon et calme comme un archange, allait et venait au milieu de ces vingt cyclopes, donnant un ordre ici, là le coup d'œil du maître, réprimandant sans violence, encourageant avec dignité.

C'était le patron, maître Quille-en-Bois.

Le manche à balai qui remplaçait sa jambe droite expliquait éloquemment ce surnom.

Un autre, qui n'avait plus que le bras gauche, faisait mouvoir le soufflet gigantesque.

Au milieu de tout ce bruit, parmi tout ce tumulte, un être frêle et délicat, rose et blanc comme un chérubin qui serait par mégarde tombé du ciel dans cet enfer, une jeune fille de seize ans, apparut tout à coup et passa insouciante et légère au milieu des enclumes, pour aller jeter ses bras mignons et roses autour du cou vigoureux du maître forgeron.

— Bonjour, mon parrain, dit-elle.

Et, comme si les démons eussent reconnu l'ange, les marteaux cessèrent de frapper, les limes s'arrêtèrent et le soufflet lui-même interrompit sa bruyante besogne.

15

Quille-en-Bois baisa la jeune fille au front, et lui dit :

— Mon enfant, il y aura ce matin grande réunion chez mame Toinette, ta marraine et la *mère* des compagnons forgerons. On reçoit un *nouveau*, et tu sais que ces jours-là mame Toinette a de l'ouvrage pardessus la tête.

— Je lui aiderai, mon parrain, répondit la jeune fille.

— C'est pour cela que je t'ai fait lever deux heures plus tôt que les autres jours, *ma duchesse*... Allons, viens! Donne-moi le bras, nous allons traverser la rue et frapper à la porte de mame Toinette.

En parlant ainsi, le maître forgeron avait attiré la jeune fille vers la porte.

De l'autre côté de la rue, en face, une maison de deux étages, avec une boutique encore fermée, était en pleine lumière, grâce aux flamboyantes clartés de la forge.

Au premier étage, on voyait briller une lampe matinale, modeste étoile du travail!

Au-dessus de la boutique, se balançait une enseigne sur laquelle on lisait en grosses lettres blanches :

A la Mère des Compagnons.

MAME TOINETTE

Marchande de vin, bière et eau-de-vie.

Le forgeron fit un porte-voix de ses deux mains, et cria :

— Hé! cousine!

Comme la forge avait fait un moment silence, cet appel traversa l'espace et fut entendu sans doute, car la fenêtre derrière laquelle tremblotait la lumière s'ouvrit et encadra une tête de femme, encore jeune, encore belle, malgré sa robe de deuil, et qui, lorsqu'on la voyait à côté de la jeune fille, avait l'air d'être sa sœur aînée.

— Cousine! répéta Quille-en-Bois, voilà Suzanne.

— Pauvre petite, dit la femme à la fenêtre, elle doit avoir encore sommeil.

— Mais non, marraine, répondit Suzanne.

Et elle traversa la rue en courant, après avoir une troisième fois embrassé le forgeron.

Celui-ci rentra.

Il avait une grosse larme au coin de l'œil, une larme qui roula sur son mâle visage et étincela, comme un diamant au feu des bougies d'un bal, de toutes les clartés de la forge.

Le manchot, qui tenait le cordon du soufflet, abandonna alors sa besogne et vint tendre sa main unique à Quille-en-Bois.

Quille-en-Bois la serra silencieusement; puis il essuya cette larme, et se tournant vers les ouvriers :

— Eh bien! les enfants, dit-il, est-ce que c'est dimanche, aujourd'hui?

Mais avant que les marteaux fussent retombés sur les enclumes, un jeune homme — il n'avait pas vingt ans — le gai compagnon, le rieur de la bande, sans doute, prit la parole et dit :

— Patron, ça serait-il bien indiscret de vous faire une question?

— Parle, dit Quille-en-Bois avec bonté.

— Tout à l'heure, Michel Branchu — et il montrait son camarade d'enclume — me disait : Je voudrais bien savoir, pourquoi le patron appelle mamzelle Suzanne *ma duchesse?* Ah! je sais bien, patron, que les duchesses pour de bon sont moins jolies qu'elle, mais... enfin... vous n'êtes pas duc, vous, patron?

Quille-en-Bois s'assit sur une enclume inoccupée et répondit avec un sourire triste :

— Qui te dit qu'elle ne sera pas duchesse un jour?

— Excusez! fit le jeune homme ébahi.

— Quand l'Empereur aura le temps de s'occuper d'elle... tu verras... continua Quille-en-Bois.

— L'Empereur la connaît donc? demanda naïvement Michel Branchu.

— Il a connu son père, blanc-bec! répondit le manchot, qui s'approcha alors. Et pourquoi donc la fille du colonel Simon ne serait-elle pas duchesse, princesse, que sais-je? acheva-t-il avec enthousiasme.

Quille-en-Bois et le manchot, qui paraissaient se connaître de longue date, n'étaient pas prodigues, sans doute, de leurs secrets de famille, car à l'étonnement qui se peignit sur le visage des autres forgerons, on eût deviné que c'était pour la première fois qu'ils entendaient dire que la filleule du patron était la fille d'un colonel.

Et les marteaux demeurèrent muets de plus belle.

— Au fait, dit Quille-en-Bois avec un sourire bienveillant et triste, qui donnait à son rude visage une expression d'étrange bonhomie, vous ne savez rien, enfants, et on n'aurait jamais pensé, à vous dire notre histoire à Jean le manchot, à Suzanne et à moi, si peut-être vous n'étiez pas en péril de quitter au premier matin votre marteau pour un fusil.

— Pourquoi donc faire, patron, demanda le jeune forgeron, est-ce que l'Empereur n'a pas assez de soldats?...

— On ne sait pas, dit tristement Quille-en-Bois.

Il passa la main sur son front, comme s'il eût voulu en chasser un nuage, et continua :

— Savez-vous qu'il y a vingt ans, nous sommes partis quatre, le même jour, du même village, le sac au dos, pour aller dire notre couplet dans cette chanson à coups de canon que la France chante encore à toute l'Europe?

— Une rude chanson, murmura Jean le Manchot.

— Nous étions quatre, poursuivit Quille-en-Bois : le premier se nommait Simon, le second Jean, le troisième Matthieu, c'était moi; le quatrième, Nicolas. Mais comme il n'était ni bon garçon, ni franc, nous l'avions appelé Judas.

Celui-là manqua bientôt à l'appel.

— Il fut tué?

— Non, il déserta... comme un misérable, comme un lâche au premier coup de canon, il passa le Rhin à la nage, et on ne l'a plus revu...

— Je m'en doutais bien en partant, interrompit Jean le Manchot. Tu sais bien que Judas Bourget marquait mal, au pays, comme disent les gendarmes. Il avait voulu épouser ta cousine Toinette, et comme elle ne voulait pas de lui...

— Tais-toi! dit brusquement Quille-en-Bois.

Puis il reprit son récit :

— A Austerlitz, l'un de nous, Simon, un forgeron comme vous et moi, devint officier.

Ce qu'il avait fait pour cela, ai-je besoin de vous le dire? vous savez bien que lorsque l'Empereur donne des épaulettes, on est allé les chercher au milieu des carrés ennemis, sous une pluie de fer et de feu!

Simon demanda un congé, revint au pays et épousa sa promise, une paysanne comme lui et comme nous.

A Eylau, je perdis ma jambe, et Simon devint capitaine.

A Wagram il était colonel, et Jean devint manchot!

Tandis que Jean et moi nous prenions le chemin de Paris, le colonel Simon se faisait tuer à la tête de son régiment. Alors, nous retournâmes au pays, où le colonel avait laissé sa femme enceinte et son enfant.

La mère était morte en accouchant de Suzanne; et c'est pour cela que nous emmenâmes les deux petits.

Comprenez-vous, maintenant, mes enfants, acheva Quille-en-Bois, pourquoi j'ai dans mon idée que Suzanne devrait être un jour duchesse?

— Et son frère, général? dit Jean le Manchot.

— Ah! celui-là, j'en réponds, dit Quille-en-Bois avec un fier sourire.

— Mais, patron, dit encore le jeune forgeron, mame Toinette, la *mère*, est donc de votre pays?

— C'est ma cousine germaine... acheva Quille-en-Bois en baissant la voix et comme se parlant à lui-même, j'ai dû l'épouser...

Mais sans doute qu'il n'était pas d'humeur à faire à ses ouvriers de nouvelles confidences, car il dit un peu brusquement, ce qui n'était guère dans ses habitudes :

— Et maintenant, mes enfants, à l'ouvrage!

Le soufflet reprit sa respiration de géant, les marteaux battirent le fer, la fournaise assoupie se réveilla.

Ce fut comme le roulement subit du tonnerre.

En ce moment, un homme entra dans la forge, et dit avec un fort accent alsacien :

— Excusez-moi, camarades, mais pourriez-vous m'indiquer où nous *faisons mère*?

En termes de compagnonnage, on ne dit pas *aller chez la mère*, mais bien *faire mère*.

Soudain l'ouvrier tressaillit, et, à une clarté moins rouge que celle de la forge, on l'eût vu pâlir.

Quille-en-Bois, de son côté, examina cet homme avec attention et fronça le sourcil.

On eût dit qu'un lointain souvenir traversait son esprit tout à coup, et il fit un pas vers lui.

Mais déjà le compagnon, à qui on avait de la main montré la maison de la *mère*, était hors de la forge.

— Sacrebleu! murmura Quille-en-Bois, je donnerais ma tête à couper que c'est *lui*.

Et il alla jusque sur le seuil pour voir entrer le compagnon dans l'établissement de mame Toinette, dont la boutique était ouverte.

Puis il revint vivement vers Jean le Manchot.

— As-tu vu cet homme? dit-il.

— Quel homme? fit l'invalide.

— Celui qui est entré ici... là... tout à l'heure.

— Je l'ai vu, mais je n'ai pas pris garde à lui. Pourquoi me fais-tu donc cette question?

— Parce qu'il a une ressemblance étrange avec un homme que nous avons beaucoup connu.

— Qui donc?

— Quille-en-Bois se pencha à l'oreille de Jean le Manchot et lui murmura un nom que nul n'entendit.

Mais ce nom produisit sur Jean une véritable commotion électrique :

— Lui! lui!! lui!!! dit-il avec une épouvante mêlée de colère.

— Oui.

— Et il a demandé où logeait la mère des compagnons?

— Oui.

— Mais il ne sait donc pas que c'est *elle*?

Et il souligna ce mot, et saisit sur une enclume un marteau qu'il se mit à brandir avec une fureur subite.

Quille-en-Bois l'entraîna alors sur le seuil de la forge, afin de voir avec lui ce qui se passait dans l'intérieur du cabaret de la mère des compagnons.

II

MAME TOINETTE.

Quel âge avait-elle?

Nul, excepté Quille-en-Bois peut-être, ne le savait.

Elle était plutôt petite que grande, mince, fluette, avec des cheveux blonds, et des mains blanches comme une femme sans état.

Ses yeux bleus étaient d'une douceur incomparable.

Cependant, à de certaines heures, si une émotion agitait ce corps délicat, son regard avait un éclair.

Puis, l'émotion calmée, l'éclair s'éteignait et le sourire qui reposait sur ses lèvres avait un charme angélique.

Dans le faubourg, quand on parlait de mame Toinette, les ouvriers, à quelque corps d'état qu'ils appartinssent, se découvraient avec respect.

On eût dit le reflet d'un rayon de soleil dans une glace.

Elle était belle comme la Madeleine, on la vénérait comme la Madone.

Cependant bien des cœurs battaient pour elle dans l'ombre, depuis surtout qu'elle était veuve.

Mais jamais un aveu n'était monté du cœur aux lèvres.

Quand les compagnons étaient malades, elle les soi-

gnait avec la maternelle sollicitude d'une sœur de charité.

Une nuit que le feu dévorait une demi-douzaine de maisons, on avait vu mame Toinette, faible créature qu'un souffle de vent semblait devoir renverser, passer dix heures au milieu des flammes, portant de l'eau-de-



L'Alsacien.

vie aux pompiers, et de la charpie aux blessés; enlevant sur ses épaules un vieillard infirme et se lançant dans l'espace avec ce lourd fardeau, au bout d'une corde à nœuds.

Mame Toinette avait été mariée, elle était veuve et n'avait pas d'enfants.

Mais elle était la marraine de Suzanne, et elle servait de mère à Saturnin, le frère de l'orpheline.

Il y avait plus de dix ans que son mari était mort à la suite d'un coup de pied qu'il avait reçu en ferrant un cheval, car il était maréchal.

Mame Toinette était restée veuve.

Cependant ceux qui se souvenaient du défunt disaient qu'elle n'avait pas été très-heureuse.

Le père Joseph était beaucoup plus âgé qu'elle; c'était un bon ouvrier, mais un peu ivrogne, et il avait le vin mauvais.

Mame Toinette l'avait-elle aimé? Personne n'aurait osé l'affirmer.

Pourquoi donc avait-elle refusé tous les partis qui s'étaient présentés?

Mystère!

Une légende discrète avait couru dans le faubourg. Cette légende, la voici.

Mame Toinette était née dans un petit village de la Champagne, sous les grands arbres d'une ferme appartenant à une ancienne famille noble du pays.

La Révolution avait respecté le château qui était bâti à quelque distance de la ferme.

Cela tenait à ce que ses propriétaires avaient toujours eu des idées fort libérales.

Le fils du château, Martial de Bernerie, était un beau jeune homme de vingt-cinq ans, lorque Toinette en avait quinze,

Toinette était belle.

Martial avait conçu pour Toinette un amour violent et profond.

Cet amour avait fait jeter les hauts cris à la famille de Martial.

Ce dernier avait annoncé qu'il voulait épouser Toinette.

Mais le père de la jeune fille, ancien soldat de la monarchie, plein d'un grand respect pour ses maîtres, avait menacé sa fille de la chasser, si elle ne repoussait par Martial de toutes ses forces.

Toinette aimait le jeune homme; elle ne se rendait pas bien compte de la distance qui les séparait.

Cependant, elle obéit à son père.

Un jour, on annonça dans le village que Toinette allait se marier.

On publia même ses bans avec son cousin Matthieu.

Martial, au désespoir, quitta le château, s'engagea dans un régiment de cavalerie, et partit.

Alors Toinette dit à son cousin Matthieu :

— Pardonnez-moi... mais je ne vous aime pas... je ne puis pas vous aimer autrement que comme un frère... je me suis prêtée aux préliminaires de notre mariage, pour tromper Martial, pour lui laisser croire que je ne l'aimais plus; mais, à présent qu'il est parti, soyez généreux... renoncez à ma main...

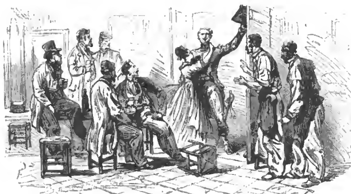
Et Matthieu, les yeux pleins de larmes, avait accompli le sacrifice.

Plus tard, mame Toinette s'était mariée.

Mais c'était après avoir refusé bien des partis, du fond de la maisonnette isolée où elle s'était retirée,



Il fouta de sa jambe de bois le chapeau du compagnon (page 6).



— Mon frère! s'écria Suzanne en se jetant à son cou (page 7).

car elle avait quitté le toit paternel, à l'époque du départ de Martial.

Le soir où mame Toinette s'était mariée, les gens du château avaient quitté le deuil, le deuil du commandant Martial, disparu dans une sanglante mêlée et dont on n'avait jamais retrouvé le corps.

Quand on parlait de cette histoire devant maître Quille-en-Bois, il s'en allait sans répondre.

Jean le Manchot était plus explicite, il se mettait franchement en colère, et disait :

— Tout ce que vous contez là est une pure invention. Il ne me reste qu'un bras, mais il est lourd... et je vous mettrai à même d'en juger, si vous tenez le moindre propos sur mame Toinette.

Or, ce jour-là, comme on l'a vu, la mère s'était levée matin.

Il s'agissait pour les compagnons d'une véritable solennité qui devait être fêtée le verre à la main.

On allait recevoir *compagnon* un forgeron *aspirant*.

Le novice prêterait le serment d'usage et serait initié. Ce jour-là, les forges et les ateliers fermeraient à midi, et les ouvriers feraient à cette fête le sacrifice de leur demi-journée de travail.

Mamè Toinette était donc descendue de sa chambre pour ouvrir à Suzanne.

En même temps, elle avait appelé Blaisot et Virginie.

Blaisot était un gros garçon joufflu qui faisait la grosse besogne dans la maison.

Virginie, en dépit de son nom poétique, était une vieille servante grêlée et bossue, que les compagnons appelaient ironiquement la *belle vierge*.

Blaisot sortit de la soupente où il couchait, se frotta les yeux et grommela quelques paroles confuses.

— Il est donc bien matin pour toi, dit mame Toinette en riant.

Blaisot se frotta les yeux.

Quant à Virginie, sans doute pour justifier le proverbe que les vieilles gens dorment peu, elle était déjà levée et récurait à la flamande toute sa batterie de cuisine.

Mame Toinette lui dit :

— Vierge, vous allez vous faire aider par Mlle Suzanne, pendant que je vais à la halle.

— Oui, la *mère*, répondit Vierge.

Blaisot, qui sans doute avait coutume d'accompagner chaque matin mame Toinette quand elle faisait son marché, prit un grand panier à son bras et croisa ses mains dans les manches de sa blouse, en murmurant :

— Brrr ! il ne fait pas chaud, ce matin !

— Tu te réchaufferas en route, répondit mame Toinette en riant.

Quand mame Toinette riait, Blaisot n'avait plus froid. Il était comme les autres, le sourire de la *mère* des compagnons lui faisait chaud au cœur.

Comme elle allait franchir le seuil de la boutique, mame Toinette se retourna, et, s'adressant une fois encore à Virginie :

— Vierge, lui dit-elle, c'est aujourd'hui mardi, ne l'oubliez pas...

— Oui, madame.

— Le lundi, les ouvriers chôment pour la plupart. Les mauvais sujets, les paresseux, les *bons enfants*, comme on les appelle, ont rôdé de cabaret en cabaret toute la nuit. Au petit jour, il en viendra ici un grand nombre, donnez-leur du vin en quantité raisonnable, et tâchez qu'il n'y ait pas de querelles.

— S'il y en avait, dit Virginie, j'appellerais M. Quille-en-Bois.

Elle répondait sans doute, en parlant ainsi, à la pensée de mame Toinette, car celle-ci s'en alla sans dire un mot de plus.

Comme elle venait de partir, un homme entra en disant :

— Est-ce bien ici la mère des compagnons?

C'était l'ouvrier enrubané qui avait demandé des renseignements à la forge de Quille-en-Bois.

— C'est ici, répondit Virginie.

Il toisa la fille d'auberge d'un regard, et lui dit :

— Est-ce vous ?

— Non, dit Suzanne, la gracieuse et belle enfant qui s'approcha alors, la *mère* vient de sortir pour aller à la halle. Mais je suis sa filleule, et quand elle n'y est pas, je la remplace.

Le compagnon fut ébloui de la beauté de Suzanne et la salua.

Suzanne reprit :

— Inutile de vous demander si vous êtes las, si vous avez faim ?

— J'ai faim et je suis las, dit-il.

— Vierge, cria Suzanne, laisse là ta batterie de cuisine et occupons-nous du compagnon.

Vierge, qui était retournée à sa cuisine, accourut.

Si l'hospitalité, qui n'est plus qu'un mythe chez les Écossais était bannie du reste de la terre, on la retrouvait chez la mère des compagnons.

Les deux femmes s'empressèrent autour du voyageur.

— Voulez-vous monter au *garni* et dormir un brin ? demanda Suzanne.

— Voulez-vous manger tout de suite ? dit Virginie à son tour.

— J'aime mieux cela, répondit-il ; je meurs de faim...

Et il s'assit devant le feu qu'on venait d'allumer

— Vous avez peut-être marché toute la nuit ? dit Virginie.

— Pauvre compagnon, dit Suzanne, qui avait approché une table du feu et posait dessus un morceau de lard, du pain et du fromage.

Et elle lui adressa un de ces sourires qui tournaient la tête aux rudes forgerons de Quille-en-Bois : puis elle ajouta :

— Heureusement, nous voilà. Notre *mère* va venir. On vous cherchera de l'ouvrage... Et en attendant, on prendra soin de vous...

— De l'ouvrage ? dit le compagnon, il y en aura bientôt dans Paris.

— Mais il y en a toujours, dit naïvement la jeune fille.

— Je m'entends, reprit-il... Quand nos bons amis seront arrivés, il y aura des chevaux à ferrer.

— Nos amis ? fit Suzanne avec étonnement.

— Nos libérateurs, dit le compagnon.

— Mais de quoi voulez-vous donc parler ? demanda la jeune fille.

— Des Russes, parbleu ! des Allemands, des Autrichiens...

Suzanne fit un pas en arrière :

— L'ennemi ! dit-elle.

— Non, ma belle enfant, continua le compagnon sans se départir de son accent alsacien ; vous êtes trop jeune, je le vois bien, pour rien comprendre à la politique, mais je vas vous expliquer ça, moi, foi de compagnon !

Le compagnon poursuivit :

— Vous n'ignorez pas que les armées alliées ont passé le Rhin pour venir délivrer la France.

— Oh ! compagnon, dit la jeune fille en joignant les mains, ne parlez pas ainsi... si la *mère* vous entendait... et mon parrain, qui aime l'Empereur comme on aime le bon Dieu !...

Tandis que Suzanne disait cela, quatre jeunes gens, quatre ouvriers, des loupeurs, comme on dit, qui avaient passé la nuit dans les cabarets des barrières, entrèrent bruyamment dans l'établissement en demandant du vin.

— Tiens, dit l'un d'eux, bonjour, compagnon.

— D'où viens-tu ? dit un autre.

— Je viens de la Champagne, répondit-il.

— Quoi de nouveau ?

— Ça chauffe ! dit le compagnon.

— Quoi donc qui chauffe ?

— La guerre, donc !

— On dit que l'Empereur a gagné une grande bataille, dit un des jeunes gens.

— Ce n'est pas vrai ; il a été battu... répondit le compagnon avec un accent de méchanceté joyeuse.

— Pas possible ! exclama un des jeunes gens.

— Oh ! vrai, c'est impossible ! murmura Suzanne en joignant les mains.

— C'est la vérité pure, ricana le compagnon. Napoléon est en fuite, et les alliés marchent sur Paris.

Il tournait le dos à la porte en parlant ainsi.

Tout à coup, une main robuste s'appesantit sur son épaule, une autre lui arracha son chapeau enrubané, et une voix mâle et sonore s'écria :

— Tu en as menti, misérable !

Le compagnon se leva tout effaré et se trouva face à face avec le maître forgeron, le parrain de Suzanne.

L'invalide avait foulé de sa jambe de bois le chapeau du compagnon, et lui, si doux et si calme d'ordinaire, il était effrayant à voir.

Un homme était entré derrière Quille-en-Bois, c'était Jean le Manchot.

Le forgeron se tourna vers lui et lui montra le compagnon, devenu pâle de colère :

— Reconnais-tu cet homme ? dit-il.

— Cet homme ? fit Jean, étonné.

— Je ne vous *gonnais* ni l'un ni l'autre, dit le compagnon dont l'accent alsacien redoubla.

Cet accent dérouta un peu Quille-en-Bois.

— Je te reconnais bien, moi, dit-il, néanmoins, quoiqu'il y ait vingt ans que nous ne nous soyons vus. Tu es Nicolas Bourget, le déserteur.

— Gonnais pas ? répéta l'Alsacien.

Il sut mettre dans cette réponse un accent de franchise qui déconcerta Quille-en-Bois.

— C'est étonnant, dit-il ; mais tu lui ressembles joliment, en ce cas.

Le compagnon voulut se baisser pour ramasser son chapeau.

Mais le forgeron avait appuyé sa jambe de bois dessus.

— Arrière ! dit-il. Que tu sois ou non Nicolas Bour-

get, tu ne ramasseras ton chapeau que lorsque tu auras fait des excuses.

— Des *excuses*? dit le compagnon, qui fit l'étonné.

— Que tu m'aies demandé pardon à genoux.

— Bar exemple!

— A genoux, canaille! cria Quille-en-Bois, tout frémissant de colère. Tu as mal parlé de l'Empereur, et l'Empereur, vois-tu, maintenant que l'ennemi a violé nos frontières, l'Empereur, c'est la France!...

III

LE VÉLITE DE LA GARDE

Le compagnon était un vigoureux gaillard.

Quille-en-Bois n'avait qu'une jambe.

Jean le Manchot n'avait qu'un bras.

Les quatre vauriens qui se trouvaient dans le cabaret ne paraissaient pas vouloir prendre parti contre lui.

Ils avaient même une attitude hostile vis-à-vis de Quille-en-Bois.

— Ah! ganaille! dit le compagnon en serrant les poings, tu vas me rendre mon chapeau.

Il se jeta sur Quille-en-Bois et lui fit perdre l'équilibre.

Mais derrière Quille-en-Bois était Jean le Manchot...

Jean n'avait qu'un bras; mais ce bras semblait avoir hérité de la force de celui qu'un boulet avait emporté et l'avoir ajoutée à celle qu'il avait déjà.

Dans le faubourg, le coup de poing de Jean le Manchot était devenu légendaire.

Il assommait comme un marteau.

Jean soutint Quille-en-Bois; puis, l'ayant remis d'aplomb, il leva son terrible poing sur l'Alsacien.

Ce dernier esquiva le coup.

Pas assez pour l'éviter tout à fait,

Assez pour n'être point assommé.

Le poing de Jean tombant sur sa tête lui eût peut-être brisé le crâne.

Heureusement il le reçut sur l'épaule et en fut quitte pour un tel choc, qu'il alla rouler à l'autre bout de la salle.

— Ah! gredin! murmura Quille-en-Bois, tu vas nous payer tout cela, va!

Mais les quatre ouvriers commencèrent à murmurer hautement.

Ces ouvriers appartenaient à une secte de compagnonnage ennemis des forgerons.

Ils étaient compagnons du devoir de liberté, tandis que les autres s'intitulaient simplement compagnons du devoir.

Quille-en-Bois et Jean le Manchot étaient forgerons; les autres étaient menuisiers.

Les menuisiers ont la prétention d'avoir le pas sur les forgerons, les maréchaux et les serruriers.

En se relevant, l'Alsacien vit qu'il avait dans les quatre compagnons du devoir de liberté autant d'auxiliaires.

Cela lui donna du courage :

— Est-ce que les opinions ne sont pas libres? dit-il.

— Si, elles sont libres, répondirent les ouvriers.

— On n'est pas obligé d'aimer le gouvernement, continua l'Alsacien enhardi.

Un des ouvriers menuisiers, qui était un robuste compère, ajouta:

— Je n'aime pas l'Empereur, moi; si ça chagrine quelqu'un, qu'il le dise!

Jean le Manchot fit un pas vers lui, et leva ce bras qui avait la pesanteur d'une massue.

Mais Quille-en-Bois l'arrêta :

— Un moment, dit-il,

Puis, s'adressant aux *Devoirs de liberté* comme on les appelait.

— Mes enfants, dit-il, je ne demande pas mieux que de vider notre querelle. Les *devoirs* et les *devoirs de liberté* sont ennemis, c'est connu, mais quand on se bat entre compagnons, il faut avoir un motif plus sérieux et plus noble que celui-là.

Et il montra du doigt l'Alsacien.

— Voilà un homme, poursuivit-il, qui vient dire que l'Empereur a perdu une bataille, est-ce vrai? Qu'il le prouve.

— Je le prouverai...

— Comment s'appelle cette bataille?

— La bataille de Brienne, répondit l'Alsacien.

— Et c'est l'Empereur qui l'a perdue?

— Oui.

Quille-en-Bois et le manchot n'eurent pas le temps de répondre.

Un cheval s'arrêta à la porte du salon.

Un nouveau personnage apparut au milieu des compagnons.

C'était un tout jeune homme, vêtu d'un lambeau d'uniforme.

Il n'avait guère que dix-huit ans; mais il y avait déja un fin duvet brun sur sa lèvre supérieure, un mâle éclair dans ses yeux, une crâne attitude dans tout son corps.

Ses vêtements couverts de poussière, la boue qui souillait sa culotte de peau et ses bottes à l'écuyère, attestaient qu'il avait fait une longue route à franc étrier. Quant à son tricorne veuf de sa plume, à son épaulette noircie, épaulette et tricorne disaient mieux.

L'enfant avait eu le baptême du feu!

— Mon frère! s'écria Suzanne en se jetant à son cou.

— Saturnin! exclamèrent Quille-en-Bois et Jean le Manchot.

Le jeune homme embrassa Suzanne, tendit les mains aux deux forgerons, puis, calme, froid, hautain, il alla se placer en face de l'Alsacien et lui dit :

— Est-ce toi, camarade, qui prétends que la bataille de Brienne a été perdue?

— C'est moi!

— Tu en as menti, elle a été gagnée!

Et Saturnin soufflela le compagnon.

Cet acte d'agression fut le signal du combat.

Les compagnons du devoir de liberté s'écrièrent :

— A nous la *liberté* ! à nous !

— Vivent les alliés ! hurla l'Alsacien.

— Vive l'Empereur ! répondirent en chœur Quille-en-Bois, Jean le Manchot et Saturnin.

Un ouvrier courut vers le seuil et cria :

— A moi, les menuisiers !

Une boutique de menuiserie était ouverte. Quatre ou cinq ouvriers y étaient déjà à leur besogne.

Ils accoururent armés de compas.

Suzanne s'était précipitée vers la porte, à son tour, et appelait :

— Au secours, les forgerons !

Les forgerons, qui avaient entendu la querelle, et n'attendaient qu'un signal, se mêrent sur les menuisiers, armés de leurs lourds marteaux.

Saturnin tira son épée et se plaça devant Suzanne.

La mêlée allait s'engager. On se battrait inévitablement dans la rue et dans le cabaret.

Les menuisiers, entourant l'Alsacien, s'étaient retranchés au fond du cabaret.

Les forgerons, groupés autour de Quille-en-Bois, formaient un carré menaçant.

Cependant on s'observait encore.

Telles deux armées en présence hésitent tour à tour à commencer le feu.

Quille-en-Bois s'écria :

— Non, enfants, on a outragé l'Empereur, on a outragé l'armée française, tout Français est soldat, et le drapeau des ouvriers est le même que celui des soldats.

Vengeance !

— Vengeance ! répétèrent les forgerons.

— Vivent les alliés ! hurla l'Alsacien.

— Vive l'Empereur ! répondit Saturnin.

Mais comme les deux partis se ruaient l'un sur l'autre, comme les compas allaient frapper et les marteaux retomber, une voix claire, une voix de femme se fit entendre et dit :

— Vive la France !

Une femme pâle, les cheveux en désordre, les yeux étincelants, venait de surgir au milieu des deux troupes ennemies.

C'était mame Toinette, la mère des compagnons.

Elle s'avança seule, au milieu du cabaret, elle, la femme délicate et mignonne, corps de cire et cœur d'acier.

Son œil, qui jetait des flammes, se promena des forgerons aux menuisiers.

Et les uns jetèrent leurs marteaux, les autres leurs compas.

Et tous demeurèrent immobiles et comme tremblants sous le regard d'une femme.

— Vive l'Empereur ! dit-elle à son tour.

Puis, comme un murmure courait encore parmi les compagnons menuisiers, elle ajouta :

— L'Empereur, c'est la France!

Mais, en prononçant ces derniers mots, son œil se fixa sur l'Alsacien.

Soudain un tressaillement nerveux parcourut tout son corps, ses narines se dilatèrent; et elle marcha vers cet homme devenu livide.

— C'est bien toi ! dit-elle.

L'Alsacien, qui n'avait eu peur ni de Quille-en-Bois, ni de Jean le Manchot, se prit alors à trembler.

Et comme elle avançait toujours vers lui, il recula jusqu'à ce qu'il rencontrât un mur.

Ses dents claquaient de terreur !.....

IV.

L'Alsacien, qui n'avait tremblé ni devant Quille-en-Bois, ni devant Jean le Manchot et qui, un moment, se trouvant soutenu par les compagnons menuisiers, avait songé à engager la bataille, était devenu livide en voyant surgir devant lui la mère des compagnons.

Elle fit un pas vers lui, et il recula.

Elle en fit un second, et il recula encore, jusqu'à ce que, rencontrant un des murs de la salle, il fut obligé de s'arrêter.

— Misérable ! s'écria-t-elle, tu as beau te faire un langage et vainement tu as vieilli... je te reconnais !...

Il était devenu tout tremblant et cherchait à fuir.

Chose bizarre, et qui prouvait bien l'excellente réputation de mame Toinette et la vénération presque superstitieuse dont elle était l'objet dans le faubourg, forgerons et menuisiers, prêts à en venir aux mains, s'étaient arrêtés à sa voix, et tous la considéraient maintenant comme un maître dont on ne discute même pas les volontés.

La *mère* se tourna vers les menuisiers, et leur dit :

— Connaissez-vous donc cet homme, que vous prenez ainsi parti pour lui?

— Non, dirent-ils d'une seule voix.

— Je le connais, moi, reprit-elle, et je vais vous dire qui il est : cet homme a déserté son drapeau le jour d'une bataille ! Ose me démentir, misérable? fit-elle, en l'écrasant d'un regard.

Les forgerons murmuraient, indignés; les menuisiers baissaient la tête.

Le faux Alsacien tremblait plus fort.

Mame Toinette continua :

— Cet homme avait essayé de déshonorer une femme pour laquelle il éprouvait un amour insensé et à laquelle il faisait horreur; n'ayant pu la déshonorer, il résolut de l'assassiner.

Un frisson d'horreur parcourut l'assemblée des compagnons.

— Après avoir déserté, poursuivit la *mère*, cet homme revint au pays; il y revint la nuit, par un temps affreux; il pénétra sans que personne ne le vît, en escaladant un mur, comme un voleur, comme un assassin, dans la maison où la jeune fille pleurait celui qu'elle aimait, et qui était parti à la guerre; et comme elle appelait



— Misérable! s'écria-t-elle, je te reconnais (page 8).

du secours, comme elle lui résistait, il abusa de ses forces et l'étrangla! Puis il se sauva et personne ne le revit.

Elle eut un éclat do voix strident et regarda le faux Alsacien.

— Est-ce vrai, cela, compagnon? dit-elle.

Le faux Alsacien se tut.

— Mais Dieu est bon, reprit mame Toinette. La jeune fille qu'il avait laissée pour morte revint à elle après son départ, et cette jeune fille d'alors, c'est moi!...

En parlant ainsi, elle fit encore un pas vers lui.

— Nicolas Bourget, dit-elle, toi quo l'on avait surnommé Judas, au village do Fontenelle, tu m'as bien reconnue, n'est-ce pas?

Il s'élevait parmi les compagnons un murmure menaçant.

Un menuisier sortit des rangs de ses compagnons et s'écria :

— La *mère*, dites un mot, et je lui enfonce mon compas dans le ventro.

— Mort à l'Alsacien! répétèrent les compagnons.

Mais mame Toinette étendit la main.

— Non, dit-ello, le sang d'un lâche et d'un traître porte malheur; contentez-vous de lui défendre de porter les nobles couleurs de compagnon et de se donner pour ouvrier, car il n'est rien de tout cela. Chassez-le et ne lui faite pas de mal.

Et, montrant du doigt la porte au faux Alsacien :

— Sors! dit-elle, ne souille pas plus longtemps mon toit de ta présence, va-t'-en!

Le faux Alsacien obéit.

Il sortit la tête basse, l'œil rivé au sol, accompagné des huées et des murmures d'indignation des deux camps formés par les compagnons.

Mais quand il eut franchi le seuil, il se retourna et son œil eut un éclair de haine.

— Je me vengerai! murmura-t-il.

La *mère* regarda alors les compagnons.

— Est-il donc bien vrai, mes enfants, — dit-elle do cotte voix mélancolique et ferme à la fois, qui avait un charme intraduisible et bouleversait tous les cœurs, — est-il donc vrai que les vieilles querelles de compagnonnage ont failli tout à l'heure vous armer les uns contre les autres? Un homme est venu parmi vous, un hommo que vous ne connaissez pas; et cet hommo a failli vous faire répandre des flots de sang!...

Ces mots produisirent une vive impression.

Forgerons et menuisiers se précipitèrent les uns vers les autres et se serrèrent les mains.

Mamo Toinette continua :

— Quo vous disait-il, cet homme? quo l'Empereur avait perdu une bataille? C'est faux! l'Empereur ne perd pas de bataille! et c'est à vous compagnons qu'on vient dire ceci? mais n'êtes-vous pas Français? Il n'y a de vrai qu'une chose dans tout cela : les Russes et les Prussiens ont franchi le Rhin, il sont entrés en France, mais ils n'en sortiront pas.

Mais vous n'avez donc pas deviné, poursuivit-elle, — et sa voix devint mâle et sonore — que l'Empereur ne s'est replié vers le cœur de la France que pour les y attirer et leur y creuser un tombeau! Pas un n'échappera!... Vous verrez!...

— Vivo la France! crièront los compagnons.

— Mort aux Cosaques! répétèrent-ils.

— Vive l'Empereur! dit la mère des compagnons.

Et son visage s'empourpra, ses yeux lancèrent des éclairs, elle parut grandir, elle se transfigura :

— Oh! dit-elle, vous ne l'avez pas tous vu, vous autres, comme je l'ai vu moi.

Vous l'avoz vu passer sur les boulevards, entouré do ses officiers empanachés; vous ne l'avez pas vu, comme moi, allant battre les ennemis de la France.

— Pardon, la *mère*, dit Quille-en-Bois, j'étais à Austerlitz, moi.

— Et moi, donc! fit Jean le Manchot.

Mais la *mère* des compagnons leur imposa silence d'un geste.

Puis elle reprit :

— La première fois que je l'ai vu, moi, il n'était pas encore empereur; on l'appelait le général Bonaparte, et il n'avait que vingt-six ans, moi j'en avais douze ou quinze. Il traversait notre village à la tête de son corps d'armée et nous nous étions portés en foule à sa rencontre.

Il s'arrêta devant la porte de notre chaumière, il avait soif.

Je lui apportai toute tremblante un verre de vin, il le but d'un trait, et me dit de sa voix douce et caressante :

— Merci, ma belle enfant.

On criait autour de lui : Vive le général Bonaparte!

Il nous répondit en montrant le drapeau qu'on portait devant lui :

— Vive la France!

Je le vois encore avec son front pâle, ses longs cheveux noirs, ses yeux qui brillaient comme des étoiles, et son sourire qui descendait au fond du cœur.

Il y avait des vieillards parmi nous, d'anciens soldats à tête blanche; mais jeunes et vieux s'inclinèrent devant ce jeune homme... On sentait qu'il allait faire la France plus grande à elle seule que le reste du monde, et quand il eut disparu dans un nuage de poussière à travers lequel le soleil couchant faisait étinceler les casques dorés des dragons, et les rouges panaches des lanciers, je sentis mon cœur battre si fort quo je compris, mes enfants, que le plus noble amour, le plus grand, celui qui domine tout autre sentiment humain, c'est l'amour de la patrie.

Vive la France! et mort aux Cosaques!

Ces dernières paroles de la mère des compagnons furent accueillies avec une sorte de frénésie enthousiaste.

— Vive mame Toinette! vive notre mère s'écria-t-on de toute part.

Elle ajouta :

— Le soldat redevient ouvrier; l'ouvrier peut redevenir soldat. Faites-moi un serment, mes enfants...

— Parlez, notre mère, parlez!

— Si les Russes venaient aux portes de Paris, vous me suivriez, n'est-ce pas? Vous déserteriez l'atelier pour la rue convertie en champ de bataille?...

— Nous le jurons! dirent-ils comme un seul homme.

— Et je serai votre général, moi! dit un jeune homme.

C'était Saturnin, le frère de Suzanne.

La *mère* le prit dans ses bras.

— Pardon, mon enfant, dit-elle, je t'avais presque oublié.

Et elle eut pour lui des caresses vraiment maternelles.

— D'où viens-tu? lui dit-elle.

— L'Empereur après la bataille m'a donné un message à porter à Paris. Je l'ai là...

Et il montrait sa sabretache.

— Mais c'était mon chemin pour aller aux Tuileries. J'ai voulu vous embrasser, et je suis tombé au milieu de cette bagarre.

Mais c'est fini... embrassez-moi... le devoir avant tout...

Vive l'Empereur!

— Et d'où viens-tu? dit la *mère;* où est l'empereur en ce moment?

— Il a battu avant-hier les Russes à Brienne; il a repris le village de Fontenelle qui avait ouvert ses portes à l'ennemi.

— Fontenelle! exclamèrent à la fois mame Toinette et Quille-en-Bois.

— La paix, murmura Jean le Manchot.

Et il ajouta :

— Tu te trompes, mon enfant, les gens de Fontenelle sont de bons Français. Fontenelle a été pris, mais il ne s'est pas rendu.

— Oui, dit Saturnin, mais il y avait un vieux royaliste qui leur avait monté la tête.

A ces mots, la mère des compagnons pâlit.

— Quand il a vu s'approcher les Russes, il a arboré la cocarde blanche, et il a crié : « Vive le roi! »

— Sais-tu son nom? demanda Quille-en-Bois, dont la voix se prit à trembler.

Saturnin poursuivit :

— Le lendemain, l'Empereur a repris le village. Le vieux a été fait prisonnier...

— Et on l'a fusillé? demanda encore Quille-en-Bois.

— Non, mais il le sera... Seulement, l'Empereur veut qu'il soit jugé...

— Son nom? son nom? demanda Quille-en-Bois avec un redoublement d'émotion.

La mère des compagnons était blanche et muette comme une statue.

— Je ne sais pas son nom, répondit Saturnin, tout ce que je sais, c'est que c'est un fermier et que sa ferme s'appelle la *Regratière*.

La mère des compagnons jeta un cri :

— C'est mon père! dit-elle.

Puis elle tomba évanouie dans les bras de Quille-en-Bois.

V

Maintenant quittons Paris, et, nous reportant de quelques jours en arrière, allons au-devant des armées alliées et entrons dans cette vaillante et stérile Champagne, dont les plaines désolées commencent à manquer de pain.

C'était le 6 février 1814.

La nuit approchait, le canon avait grondé dans le lointain pendant tout le jour.

Les habitants du village de Fontenelle, sur la route de Montmirail, étaient attroupés sur la place, devant la mairie, convertie depuis plusieurs jours en caserne provisoire. Un escadron de lanciers, faisant partie de la division Marmont, l'occupait.

On était sans nouvelles.

L'angoisse de la population était à son comble.

Chacun expliquait la situation à sa manière.

Un groupe considérable s'était formé à l'entour du chef d'escadron de lanciers, un tout jeune homme qui avait déjà assisté à vingt batailles, et dont le visage était ennobli par une glorieuse balafre.

Les bourgeois causaient, l'officier était silencieux.

Un jeune homme, en bottes molles, bien que vêtu d'un costume civil, et n'ayant d'autre arme à la main qu'une cravache, pérorait au milieu du groupe et disait :

— La position des armées alliées est claire. Napoléon, après la bataille de la Rothière, a opéré un mouvement de retraite sur Troyes, et il se rapproche de la Seine.

L'état-major des alliés est à Châtillon, Blücher et les Prussiens occupent Châlons, Vittgenstein et les Russes tiennent les rives de l'Aube, le prince de Schwartzenberg marche sur Montmirail.

Le canon que vous avez entendu toute la journée est celui des Russes. Dans deux heures, les Cosaques seront ici.

A ces derniers mots, il courut un frisson d'épouvante par tout le village.

Seul, le jeune homme, qui paraissait appartenir à une classe élevée de la société, demeura calme et presque joyeux.

— Alors, dit un homme d'âge mûr, un paysan à longue moustache, preuve évidente qu'il avait servi autrefois, alors vous croyez que l'Empereur recule devant les alliés.

— Il ne recule pas, il fuit...

— Monsieur Justin, dit sèchement le paysan, l'Empereur n'a jamais fui. — Oh! je sais bien que vous êtes un noble, un ci-devant, et que vous espérez toujours que le roi reviendra, de même quo vous espérez aussi épouser la demoiselle du château qui est là-haut à mi-côte...

— Prends garde à ce que tu vas dire, Joseph Lentaigne, dit le jeune homme, la demoiselle du château s'appelle Charlotte de Bernerie.

— Je le sais, monsieur...

— Et elle est ma cousine.

— Oui; mais elle ne vous aime pas et ne veut de vous à aucun prix.

Le jeune homme leva sa cravache; il se fit un murmure d'indignation autour de lui.

— A bas les ci-devants! Vive l'Empereur! crièrent plusieurs voix.

— Vive le roi! répondit le chevalier Justin d'Ormignies.

Et il croisa assez fièrement les bras, et soutint d'un regard l'attitude hostile de la foule.

Alors, seulement, l'officier s'interposa.

Depuis dix minutes, les lanciers, qui s'étaient mêlés à la foule des paysans, murmuraient hautement et ne parlaient de rien moins que de faire un mauvais parti au téméraire qui osait attendre avec joie les armées coalisées.

Seul, le chef d'escadron s'était tu.

Caressant, d'une main fiévreuse, sa moustache blonde, il était demeuré calme et triste au milieu de cet orage qui grondait, prêtant parfois l'oreille au bruit lointain du canon, et, parfois aussi, regardant par-dessus les toits de la place une colline enveloppée des brumes du soir, au flanc de laquelle se dressait un petit manoir de briques rouges de l'époque et du style de la Renaissance.

— Mes amis, dit-il, ce que monsieur vous raconte est complétement faux. Il peut se faire que l'Empereur qui a gagné, il y a cinq jours, la bataille de Rothière, ait l'intention de se replier sur Troyes, afin d'attirer l'ennemi entre la Seine et la Marne; mais ce n'est ni une fuite, ni une retraite, c'est un mouvement stratégique.

Le chevalier Justin d'Ormignies eut un dédaigneux sourire.

— Qui vivra verra! dit-il.

Le chef d'escadron ne daigna pas lui répondre.

Et, continuant à s'adresser à la foule :

— Mes amis, l'Empereur est toujours le maître en France. La France n'a qu'un drapeau jusqu'à ce jour, c'est le drapeau tricolore.

— Vive la France! crièrent les paysans.

— Vive le roi? répéta le chevalier.

On allait peut-être le mettre en pièces, tant l'irritation générale s'était accrue depuis quelques minutes, lorsque le chef d'escadron, d'un geste, imposa silence à la foule et cria :

— Que personne ne touche à monsieur! Au nom de l'Empereur, que je représente ici, je vous le défends.

— A bas le ci-devant! vive l'Empereur! répéta-t-on.

L'officier prit alors par le bras le chevalier, pâle d'émotion et de colère, et lui dit :

— Venez avec moi, monsieur, j'ai deux mots à vous dire.

— Monsieur... je ne veux avoir avec vous... aucun rapport... répondit le chevalier, d'une voix brève et sifflante.

Le chef d'escadron ne s'indigna point de cette réponse blessante.

Seulement, il dit tout bas :

— Si vous ne faites ce que je demande, monsieur, je ne réponds pas de votre vie, je laisserai faire ces gens-là, et ils vous écharperont.

Le chevalier d'Ormignies comprit le danger et fit un moment violence à son caractère hautain :

— Soit, dit-il, je vous écoute.

Le prestige de l'uniforme français était tel encore que nul n'osa s'opposer à ce que l'officier entraînât le chevalier à l'écart.

La foule se tint à distance, et ces deux hommes, qui semblaient se haïr énergiquement, se trouvèrent seuls.

— Monsieur le chevalier, dit alors l'officier, vous avez tout à l'heure crié : « Vive le roi! » c'est jusqu'à présent un cri séditieux, et si je voulais remplir scru-

puleusement mon devoir et user du droit de la guerre, je vous ferais fusiller.

Le chevalier ne répondit pas. L'officier poursuivit :

— Vous êtes gentilhomme et je le suis aussi. Je m'appelle Raoul de Vauxchamps.

— Je le sais, dit froidement le chevalier.

— Seulement, reprit Raoul, je suis Français, je sers mon pays, et je compte bien mourir sur le champ de bataille, avant qu'on ne voit flotter le drapeau russe aux Tuileries.

Vous, au contraire, mauvais citoyen, fils ingrat de cette noble patrie qu'on nomme la France, vous vous réjouissez de voir l'ennemi envahir notre sol.

— Monsieur, dit le chevalier avec hauteur, si vous croyez avoir le droit de me faire fusiller, faites-le, mais n'insultez pas à mes opinions.

Un sourire dédaigneux vint aux lèvres du commandant Raoul de Vauxchamps.

— Monsieur, répondit-il, nous sommes, je le vois, plus divisés encore que je ne le pensais; entre vous et moi, il y a mieux qu'une animosité politique; il y a une femme...

— Monsieur!...

— Une femme que vous remercierez, quand vous la verrez, car son nom seul, prononcé tout à l'heure, vous a sauvé.

Le chevalier frappa du pied avec colère :

— Je vous défends de répéter ce nom, dit-il.

— Moi, répondit Raoul avec mélancolie, je me bornerai à vous dire que si nous la prenions pour juge...

— Vous m'insultez, monsieur!...

— Non, car mon devoir, aujourd'hui, me défend de relever un défi tout personnel.

— C'est-à-dire que si je vous... provoquais...

— Je déclinerais l'honneur d'une rencontre.

— Si je vous... frappais...

Et le chevalier tourmenta la poignée ciselée de sa cravache.

— Si vous osiez faire cela, dit l'officier avec un sang-froid superbe, mes lanciers se jetteraient sur vous et vous hacheraient à coups de sabre.

— Mais vous êtes un homme d'honneur, cependant? ricana le chevalier; tout à l'heure vous avez osé dire que vous étiez gentilhomme.

— Je suis soldat, monsieur, et tant que la France aura besoin de mon sang, je ne le verserai pas pour une autre cause.

Le chevalier était devenu livide de colère :

— Commandant Raoul de Vauxchamps, dit-il, vous êtes un lâche!

Le commandant pâlit; mais il ne lui échappa ni un cri d'indignation, ni un geste de rage.

Seulement, il regarda fixement le chevalier et lui dit :

— Écoutez-moi bien. J'ai foi dans l'étoile de mon Empereur, j'ai foi surtout dans ma noble France, impatiente de tout joug étranger; dans deux mois, il ne restera, ni un Prussien, ni un Cosaque, ni un Autrichien, de ce côté-ci du Rhin.

A cette époque, si je n'ai été tué, je demanderai un congé; alors je reviendrai vous trouver et je vous dirai : Maintenant, chevalier, il me faut tout votre sang.

La foule des soldats et des paysans était devenue silencieuse.

Elle sentait qu'entre ces deux hommes, qui parlaient à voix basse, se déroulait le prologue de quelque drame sanglant et terrible.

Comme le commandant faisait au chevalier d'Ormignies cette fière réponse, un paysan monté sur un cheval de labour entra dans le village au grand galop en criant :

— Les Cosaques! les Cosaques!

Il y eut un moment de panique épouvantable.

Les femmes se mirent à pousser des gémissements, les enfants effrayés se serrèrent auprès des hommes faits, les vieillards joignirent les mains.

La colère du chevalier tomba subitement et fit place à un joie sauvage.

Le paysan à cheval était venu s'arrêter au milieu de la foule et disait :

— Les Cosaques sont à une lieue d'ici. Il y en a six mille. Ils marchent vers Fontenelle.

Celui qui, dix minutes auparavant, avait si vivement interpellé M. le chevalier d'Ormignies, s'écria :

— Aux armes, mes enfants! aux armes! Il faut nous défendre. Vive l'Empereur!

— A cheval! commanda Raoul de Vauxchamps à ses lanciers.

Et, sautant en selle, il ajouta :

— Mort aux Russes! Vive la France!

Le canon grondait toujours dans le lointain...

VI.

La France est le pays militaire par excellence.

Que le canon tonne, que le tambour batte, de chaque sillon de laboureur surgit un soldat tout armé.

Ce fut magique.

Aux dernières heures du crépuscule, tandis que les lanciers rouges se rangeaient en bataille, les habitants coururent chez eux et s'armèrent, qui d'un fusil, qui d'une hache, qui de cet instrument terrible qu'on appelle une faux.

Le village n'avait qu'une rue étroite, s'élargissant un peu et formant comme une place oblongue vers le milieu, devant la mairie.

Joseph Lentaigne, l'ancien soldat, qui était valet de ville, alla chercher son tambour et battit la générale.

Une femme, une belle fille de vingt ans, dont les trois frères étaient sous les drapeaux, la Maolitou, comme on l'appelait, monta au clocher de l'église et sonna le tocsin.

Les vieillards et les enfants furent parqués dans les maisons.

Quelques femmes les suivirent.

Les autres demeurèrent avec leurs hommes.

Un chariot de foin, attelé de six bœufs, entrait alors dans Fontenelle.



Les Cosaques sont à une lieue d'ici (page 12).

On le renversa.

Ce fut la première assise d'une barricade.

Quand la nuit fut venue, on alluma des torches.

On avait barricadé le côté nord, on barricada le côté sud.

Le commandant Raoul de Vauxchamps donnait ses ordres avec calme et prenait toutes ses dispositions.

— Mes enfants, disait-il, si nous pouvons résister toute la nuit, au point du jour nous serons secourus. Vive l'Empereur !

— Vive la France ! répondit ce petit peuple en délire.

Il y avait devant la mairie deux pièces de campagne, laissées par le dernier corps d'armée qui avait traversé le village.

On en braqua une sur chaque barricade.

Tout cela se fit sans bruit, sans cris, sans épouvante.

Les vieillards ne disaient plus rien, les femmes ne se tourmentaient plus.

Les enfants s'étaient armés de frondes, et les hommes faits repassaient leurs faux ou chargeaient leurs fusils.

Cela dura plusieurs heures.

De minute en minute, des gens de la campagne arrivaient effarés et disaient :

— Les Cosaques approchent !

Le bruit du canon devenait plus distinct.

En revanche, le tocsin ne sonnait plus, le tambour était redevenu muet, et on n'entendait par le village que la voix brève et sonore des officiers de lanciers et de Joseph Lentaigne, qui avait pris le commandements de ses paysans.

Un homme s'était éclipsé pendant les apprêts du combat désespéré.

C'était le chevalier Justin d'Ormignies.

Il s'était glissé dans une maison voisine de la mairie, dont la porte s'était ouverte et refermée sur lui aussitôt.

Une femme était accourue pour le recevoir.

— Cache-moi, Marthe, lui dit-il, on a voulu m'attraper tout à l'heure.

— Ne m'en parlez pas, monsieur le chevalier, répondit cette femme, j'ai cru qu'on allait vous mettre en pièces. J'étais là-haut, à ma fenêtre, toute tremblante... C'est l'officier qui vous a sauvé, n'est-ce pas ?

— Oui, murmura le chevalier.

La femme l'avait pris par la main et l'entraînait dans les ténèbres, car la maison était plongée dans une obscurité complète.

— Voulez-vous que je vous enferme dans la cave? lui dit-elle.

— Non, non, répondit le chevalier, tu m'ouvriras la porte qui donne sur ton jardin, la nuit est noire, je gagnerai le mur que j'escaladerai, et une fois de l'autre côté, je gagnerai le château à travers champs. Dans deux heures, les Cosaques seront ici ; mais dans ces deux heures, ces gens-là m'assassineraient si je reparaissais parmi eux, car j'ai crié : « Vive le roi ! »

— Que le roi revienne, et vous serez récompensé, dit la femme.

— Je le serai, et j'épouserai ma cousine, murmura le chevalier.

— Vous en demandez trop, monsieur Justin, mademoiselle Charlotte ne vous aime pas.

— Oui, mais son père m'aime, lui ; et il faudra bien qu'il me la donne.

— Vous ne la connaissez pas, répondit Marthe en secouant la tête, elle a un caractère indomptable, la demoiselle, et puis elle aime l'Empereur, quand son père et vous, et les autres, vous aimez le roi. C'est comme ma sœur Toinette, voyez-vous, c'est des caractères de fer, ça ne plie jamais...

A ce nom de Toinette, le chevalier, qui était arrivé jusqu'à cette porte que devait lui ouvrir cette femme, s'arrêta un moment :

— Qu'est-ce qu'elle est donc devenue, ta sœur? dit-il.

— Nous ne savons pas, ni mon père, ni mon frère, ni moi. Tout ce que nous savons, c'est qu'elle est à Paris et qu'elle est veuve. Le cousin Matthieu, vous savez, qui a une jambe de bois et qui est établi forgeron à Paris, est venu ici l'an dernier; mais il n'a pas voulu nous dire ce qu'était devenue Toinette.

— Pourquoi donc?

— Est-ce que je sais, moi? Le père, qui pleure tous les jours en pensant à elle, a supplié Quille-en-Bois, comme on l'appelle, de nous donner de ses nouvelles.

— Eh bien! qu'a-t-il répondu?

— Ceci : « Vous avez fait le malheur de Toinette, elle est morte pour vous! »

Le chevalier ouvrit la porte du jardin :

— Adieu, Marthe, dit-il. Et merci de m'avoir sauvé.

— Nous nous devons bien cela, entre nous, répondit-elle, nous qui sommes des blancs.

Le chevalier traversa le jardin, enjamba le mur, qui n'était pas très-haut, et se sauva dans la campagne, les yeux fixés sur les lumières qui brillaient, espacées sur la façade du petit château en briques rouges.

. . . .

Le chevalier courut l'espace d'un quart d'heure environ, trébuchant parfois dans les guérets et tombant pour se relever aussitôt.

Il ne détourna point la tête, il ne ralentit point sa course, ce ne fut que lorsqu'il eut atteint le pied de la colline qu'il s'arrêta.

Alors il tourna la tête et vit une clarté rougeâtre derrière lui.

C'étaient les gens de Fontenelle qui, électrisés par Joseph Lentaigne le vieux soldat et la martiale attitude du jeune commandant de lanciers, construisaient leurs barricades à la lueur des torches.

Le ciel était noir sur sa tête, un ciel d'hiver avec de gros nuages chargés de frimas.

A l'est, il était d'un bleu pâle, à l'ouest, d'un blanc ardent et qui semblait refléter encore les derniers rayons du soleil, disparu depuis longtemps derrière l'horizon.

Le canon tonnait toujours dans l'éloignement.

Parfois même une traînée de feu, celle d'un projectile creux, montait dans le ciel et s'éteignait avec un bruit éclatant.

Celui qui aurait pu voir alors le chevalier Justin d'Ormignies, les bras croisées sur sa poitrine, un sourire cruel sur ses lèvres, eût deviné toute sa pensée.

Cette pensée, il la traduisait en un monologue heurté, coupé de silences et de brusques interruptions :

— Ah! monsieur, de Vauchamps, disait-il, vous ne m'avez protégé contre la fureur populaire que par amour pour ma noble cousine, Charlotte de Bernerie?... et comme vous l'aimez et que, peut-être, elle vous aime... vous avez refusé le combat que je vous offrais?

« Mais vous ne savez donc pas, ô mon heureux rival! que j'ai vingt-cinq ans à peine, peu ou point de convictions politiques et que si je souhaite l'anéantissement du régime que vous servez, c'est qu'il y aura alors entre Charlotte et vous une barrière infranchissable.

« J'ai crié : Vive le roi! Qu'importe! C'était vive Charlotte que je voulais dire; Charlotte, c'est-à-dire le retour aux anciennes idées, notre ancienne puissance et nos droits féodaux rétablis, et pour prix de ma constance la main et la dot immense de ma cousine.

« La dot surtout, car bien avant la Révolution, mon père avait pris le soin de s'appauvrir et de s'endetter. »

Le chevalier demeura quelques instants immobile, promenant ses regards du couchant à l'orient, montant avec une joie sinistre. Le canon semblait lui prédire la réalisation de ses ténébreuses opérations.

Puis il ramena son œil vers la colline au flanc de laquelle se dressait le château.

La château flamboyait par toutes les fenêtres.

— Pardieu! murmura-t-il avec un sourire ironique, on dirait que ma belle cousine illumine pour saluer les vainqueurs. Elle aime tant les rois de ses pères, elle!

Et il prit un sentier qui montait en zig zag vers *Fontbrune*.

C'était le nom du château.

Comme il avait atteint la haie du parc, qui était dessiné en amphithéâtre, il entendit au-dessus de lui une voix jeune et sonore qui chantait ce refrain démodé depuis plus de trente années :

Dans les gardes françaises,
J'avais un commandant,
Ran tan plan!

— Voici l'aide de camp de ma belle cousine qui vient sans doute à ma rencontre, murmura le chevalier.

Et il hâta le pas.

Cinq minutes après, il se trouvait face à face avec un jeune garçon, portant l'habit de velours d'un garde-chasse, qui lui dit :

— Ah! monsieur le chevalier, on est bien en peine de vous là haut.

— Vraiment! et qui donc?

— Monsieur le baron, pardine! il avait peur que les bonapartistes ne vous fissent un mauvais parti. Comme si les bonapartistes, au jour d'aujourd'hui, ce n'étaient pas des Français comme vous et moi.

— Tu crois? ricana le chevalier.

— Je sais bien, continua le garde-chasse d'un ton railleur, que mamzelle Charlotte dit que vous êtes un peu Russe, vous; mais tout ça s'arrangera.

— Et toi, qu'en pense-tu? demanda le chevalier.

— Moi, je pense toujours comme mademoiselle, répondit fièrement le jeune garçon. Suis-je pas son frère de lait?

— Machefer, dit sèchement M. Justin d'Ormignies, sais-tu ce que je ferai le jour où j'épouserai ma cousine?

— Ah! voyons ça, fit le jeune homme avec un rire des moins respectueux.

— Je te chasserai.

— Alors, je suis bien tranquille. Nous avons du temps devant nous.

Le chevalier leva sa cravache, mais elle retomba dans le vide.

Machefer n'était plus là, il descendait en courant vers le village.

— Où vas-tu? lui cria le chevalier.

La voix railleuse de Machefer monta jusqu'à lui :

— Je vais me battre contre les Cosaques, dit-il, et porter au commandant un message de mademoiselle.

— Va! va! murmura tout bas le chevalier; quand les alliés auront pris Fontenelle, je m'arrangerai de façon à te faire fusiller.

Et il continua, le cœur plein de rage, son ascension vers le château.

VII

Mademoiselle Charlotte de Bernerie, à l'heure même où son cousin le chevalier d'Ormignies gravissait la colline, était accoudée, inquiète et pâle, à une des croisées du grand salon de famille sur les murs duquel s'étalaient les portraits des ancêtres.

Le salon était occupé par la famille entière.

C'est-à-dire, le vieux marquis de Bernerie, le comte son fils, la douairière d'Ormignies, sœur du comte et mère du chevalier, enfin mademoiselle Charlotte, sa petite-fille.

Le comte de Bernerie était un homme de cinquante ans, un peu gros, un peu chauve, avec de petits yeux se faisant jour avec peine, au travers d'un visage bouffi.

Il était veuf.

La comtesse était morte en donnant le jour à Charlotte.

Madame d'Ormignies, l'aînée de son frère, était une grande personne un peu sèche, aux cheveux gris, au nez busqué, ayant un sourire dédaigneux sur sa lèvre autrichienne, et paraissant à peu près indifférente à toute chose.

Au coin du feu, grand, encore droit, les cheveux blancs taillés en brosse, se tenait le patriarche de cette race, M. le marquis de Bernerie.

Silencieux, le sourcil froncé, l'oreille tendue à cette canonnade lointaine qu'on entendait, son regard interrogeait tour à tour le visage radieux de son fils, qui allait et venait par la chambre en se frottant les mains, et celui de sa petite-fille, qui, tout au contraire, paraissait absorbée en une profonde et muette douleur.

— Charlotte? dit le vieillard.

La jeune fille quitta la croisée et vint à son grand-père, qui la prit dans ses bras.

— Est-ce que tu crois, lui dit-il à mi-voix, que l'Empereur n'aura pas le dessus?

— Je prie depuis ce matin, répondit la jeune fille, comme j'ai prié hier, et les jours précédents, comme je prierai demain, bon papa, pour que tous ces étrangers soient écrasés.

— Ah! dit le vieillard, c'est mon sang qui parle! je le reconnais!...

Le comte de Bernerie, qui continuait à se promener en donnant des marques de satisfaction nombreuses, s'arrêta court et frappa du pied avec impatience :

— Il faut pourtant, dit-il, que vous en preniez votre parti, mon père, Napoléon sera battu, les alliés lui feront mettre bas les armes et le roi reviendra.

— Mon père, murmura Charlotte, vous avez des paroles impies en ce moment.

Madame d'Ormignies regarda son frère et lui dit avec un accent dédaigneux :

— C'est vraiment honteux, de voir une fille bien née professer de semblables opinions.

— Que voulez-vous, ma sœur, répondit le comte, c'est son grand-père qui l'a élevée ainsi.

Mais, à ces paroles, le vieux marquis se leva tout debout; il regarda son fils et lui dit froidement :

— Je crois que vous me manquez de respect?

— Non, mon père, répondit le comte, mais je ne puis que m'étonner de voir, alors qu'on vient restaurer nos princes légitimes, un gentilhomme, un Bernerie, s'indigner et regretter le régime d'un usurpateur comme Napoléon.

Le vieillard répondit :

— Mon fils, j'ai près de cent ans. J'ai assisté à quarante batailles sous la monarchie. J'ai été à Fontenoy, et on m'y a laissé pour mort.

En Hollande, dans les Flandres, en Allemagne, partout où j'ai suivi le drapeau français, j'ai senti grandir en moi l'amour de la France.

Oui, je suis gentilhomme, mais gentilhomme vraiment français, et je ne veux pas voir l'étranger fouler notre sol.

Le comte de Bernerie haussa les épaules et ne répondit pas.

Le vieillard poursuivit :

— J'aime Napoléon parce qu'il a fait la France glorieuse. Si les rois de nos pères, comme vous les appelez, doivent revenir à la suite des Cosaques et des Anglais, je n'en veux pas! A mes yeux, ils ne sont plus Français...

Le comte eut un geste d'impatience :

— C'est avec de telles idées, fit-il, que vous avez perdu mon fils. Un jour, il s'est engagé dans l'armée de l'usurpateur. Qu'est-il devenu? Vous le savez...

Charlotte, jusque-là silencieuse, regarda froidement son père et lui dit :

— Si mon frère est mort, ce dont nous n'avons pas la preuve, ce que je ne crois pas, moi, du moins il est mort pour la France.

— Tu parles bien, mon enfant! dit le vieillard avec enthousiasme.

— En attendant, ricana le comte, entendez-vous le canon des Russes?

— Et qui vous dit, mon père, que ce n'est pas le canon français?

— C'est vraiment déplorable, murmura madame d'Ormignies, de voir dans une famille comme la nôtre de semblables opinions. Heureusement, j'ai bien élevé mon fils, moi.

— Vous l'avez si bien élevé, ma tante, dit Charlotte,

que je l'ai en aversion profonde, et qu'il ne sera jamais mon mari.

Le vieux marquis se retourna, regarda sa petite-fille en souriant, et lui dit :

— Friponne, tu n'en dirais pas autant de certain bel officier de lanciers...

Charlotte se rejeta au cou du vieillard, et lui ferma la bouche avec un baiser :

— Taisez-vous, bon papa, dit-elle.

Le comte de Bernerie et sa sœur se regardèrent avec une expression de douloureuse pitié.

En ce moment, une porte s'ouvrit, et une personne entre deux âges, et qui paraissait être une femme de charge, entra en disant :

— On dit que les Russes approchent.

— Vraiment ? fit le comte avec joie.

Le vieux marquis eut dans les yeux un éclair de colère :

— Qui t'a dit cela ? fit-il d'une voix presque menaçante.

— En vérité ! c'est désolant, murmura le comte. On crie ici : Vive le roi ! et : Vive Napoléon ! tout à la fois.

— Vous vous trompez, mon père, dit Charlotte ; c'est Vive la France qu'on devrait crier.

Avant d'aller plus loin, expliquons en peu de mots cette divergence d'opinions qui existait parmi les hôtes du château de Fontbrune.

Ce manoir, avant la Révolution, avait pour tributaires une demi-douzaine de villages, et les barons de Bernerie, ses propriétaires, avaient une grande fortune.

La féodalité renversée, cette fortune, chose rare, était demeurée à peu près intacte.

Ceci tenait à la popularité exceptionnelle dont jouissait cette famille dans le pays.

Les Bernerie avaient tous servi, et de père en fils, depuis plusieurs siècles, ils étaient réputés vaillants soldats.

Le grand-père de mademoiselle Charlotte avait été laissé pour mort sur le champ de bataille de Fontenoy. On ne l'avait trouvé que le lendemain, respirant encore.

Il avait vécu, il était revenu en Champagne, et, pendant quarante années, il avait étonné la noblesse par ses idées libérales, et conquis l'amour des paysans par son inépuisable charité.

Lorsque la Révolution éclata, on ne toucha pas une ardoise de la toiture de Fontbrune, bien que le fils du vieux marquis eût fait partie de cette colonne avec laquelle le prince de Lambesc chargea le peuple dans les rues de Paris.

Au fort de la Terreur, le comte de Bernerie, traduit devant le tribunal révolutionnaire de Troyes, fut acquitté, après cette allocution du président :

« Ci-devant, bien que tu aies offensé la nation, la nation te pardonne en faveur des services que ton père a rendus au peuple. ».

Il était résulté de tout ceci que la famille de Bernerie avait traversé la Révolution avec des opinions diverses.

Le vieux marquis, libéral comme pas un, avait commandé la garde nationale, juste à la même époque où son fils allait servir dans les rangs de l'armée de Condé.

En 1806, quand le comte de Bernerie revint de l'émigration, il trouva son père officier de la Légion d'honneur et maire de Fontenelle.

Son fils Martial rêvait des épaulettes, et il partit, en effet, lorsqu'on lui eut formellement défendu d'épouser la jolie Toinette, la fille du fermier de la *Regratière*.

On ne savait ce qu'était devenu Martial.

Quant à Mademoiselle Charlotte, élevée par son aïeul et professant, comme on l'a vu, des opinions tout à fait opposées à celles de son père, de sa tante et de son cousin, c'était, à l'époque où commence notre récit, une grande et belle personne de vingt-deux ans, blanche et brune, avec de grands yeux bleus et des cheveux noir de jais.

Charlotte montait à cheval, suivait une chasse au galop, tirait le pistolet.

Cependant, Charlotte, en dépit de cette éducation un peu masculine, avait toutes les distinctions et toutes les sensibilités de la femme, comme on le verra par la suite.

Donc, la femme de charge arriva, en disant :

— Les Russes approchent !

Tant mieux ! dit le comte.

— Les gens de Fontenelle s'apprêtent à se défendre, continua la femme de charge, qui se nommait Madeline et avait été la nourrice de Charlotte. Si on crie : Vive le roi ! par ici, on crie joliment : Vive l'Empereur ! là-bas, et M. le chevalier, qui est descendu pour sonder l'opinion, pourrait bien se faire un mauvais parti.

— Comment ! s'écria Madame d'Ormignies, mon fils n'est pas au château ?

— Il est descendu au village.

— Mon Dieu ! il va se faire queqlue affaire désagréable.

— Voulez-vous que je l'envoie chercher ? dit Charlotte.



Le chevalier leva sa cravache (page 3).



Les gens de la ferme étaient réunis pour le repas du soir (page 19).

Et elle se pencha à la croisée et appela un jeune garçon qui, assis sur un banc du jardin, restaurait un fusil de chasse.

— Hé ! Machefer ? dit-elle.

Machefer monta.

C'était le fils de Madeline, c'était le frère de lait de Charlotte.

La jeune fille lui dit :

— Il faut descendre à Fontenelle et en ramener le chevalier.

En même temps, elle glissa un billet dans la main du jeune garde-chasse.

— Pour *lui*, dit-elle.

— J'y vais, dit Machefer.

Et il sortit en courant.

VIII

LA BARRICADE

Suivons Machefer et disons ce qu'il était.

Machefer avait vingt ans, comme sa sœur de lait, mademoiselle Charlotte.

C'était un garçon de taille moyenne, bien découplé, bien bâti, d'une jolie figure, hardie et mutine tout à la fois.

De Châlons à Troyes, de Montereau à Arcis-sur-Aube, il n'y avait pas un tireur plus habile.

Les paysans, les gardes et les braconniers eux-mêmes disaient que Machefer avait dû naître un fusil à la main.

Pourquoi s'appelait-il Machefer ?

Comme on le pense bien, ce nom n'était qu'un sobriquet.

Ce sobriquet lui venait de la force prodigieuse et hors nature qu'il avait dans la mâchoire.

Il coupait une corde avec ses dents, comme un chien de chasse retenu au chenil.

Et puis il avait mâché une balle qui ne pouvait entrer dans son fusil, et de ronde qu'elle était, il l'avait allongée comme un lingot.

Machefer était donc un vaillant tireur.

Il ne comptait plus, depuis longtemps, les sangliers, les chevreuils et les cerfs tombés sous sa balle meurtrière.

Elevé avec mademoiselle Charlotte, il courait avec elle, avant cette époque de trouble où l'on était arrivé maintenant, soit à cheval, soit à pied, les vastes forêts giboyeuses qui avoisinent Fontenelle et Montmirail.

Machefer avait pour Charlotte un culte qui ressemblait à de l'idolâtrie.

Il aimait tout ce qu'elle aimait.

Il haïssait tout ce qu'elle avait en aversion.

C'était pour cela qu'il exécrait M. le chevalier Justin d'Ormignies ;

Pour cela aussi qu'il aimait M. le commandant Raoul de Vauxchamps.

Ce nom était la clé d'un mystère.

Ce mystère, le voici :

M. de Vauxchamps était Champenois.

Il était né à trois lieues de Fontenelle, à quatre de Montmirail, dans un petit manoir tombant en ruine.

Il chassait à pied, un fusil sur l'épaule, avec un chien unique, lorsque la jeune et riche héritière faisait conduire par son fidèle Machefer une jolie meute de douze briquets, forçant un lièvre en une heure et demie.

A douze ou treize ans, Charlotte avait l'air d'une femme.

Raoul l'avait rencontrée souvent.

Le jeune homme avait conservé de ces rencontres un éblouissement dans le cerveau.

Plus tard, cet éblouissement de la tête avait gagné le cœur.

Militaire, il était revenu en congé au pays.

Charlotte et lui s'étaient rencontrés de nouveau.

de faire boire son dernier tonneau de vin aux Cosaques.

— Nous lui ferons son affaire, murmura Joseph Lentaigne, avec un éclair de haine dans les yeux ; j'ai de vieux comptes à régler avec lui, moi.

Tout à coup, on entendit un bruit confus dans l'éloignement. En même temps, un homme qui s'était glissé dans les broussailles qui avoisinaient le village et avait rampé à plat ventre pendant l'espace d'une demi-lieue, surgit au milieu des travailleurs :

— Les voici ! dit-il.

— C'est le *fou*, dit-on de toutes parts.

— Le fou qui vous prévient, répondit-il. J'étais couché dans le fenil de la Regratière, quand les Cosaques sont arrivés. Ils ont bu et mangé, mais ils vont attaquer le village avant le jour, méfiez-vous !...

Et cet homme, qu'on appelait le *fou*, se mit à gambader et à chanter des paroles incohérentes.

— Silence ! lui dit le commandant Raoul de Vauxchamps.

En même temps, sur un signe du jeune officier, les torches s'éteignirent, les ténèbres enveloppèrent la barricade, le village devint silencieux comme une nécropole, et on attendit.

Le bruit confus devenait distinct, on reconnaissait parfaitement, à présent, le piétinement des chevaux sur le sol.

Les Cosaques approchaient...

Cependant, au milieu de l'obscurité, brûlait un point lumineux...

C'était une mèche soufrée que Raoul de Vauxchamps tenait à deux pouces de la lumière d'un canon, pour balayer le premier peloton de Cosaques qui se présenterait.

IX

LES COSAQUES

Passons à l'ennemi, maintenant.

C'est-à-dire, voyons arriver les Cosaques à la ferme de la Regratière.

Qu'était-ce que cette ferme ?

Une des plus vastes des domaines de M. le marquis de Bernerie.

Le fermier se nommait Jean Michel.

Il avait été, quoique plus jeune de près de vingt ans, le compagnon d'armes de son maître à Fontenoy.

C'était un grand vieillard sec et droit, aux cheveux blancs, portant toute sa barbe qui retombait, couleur de neige, sur sa poitrine.

Jean Michel était le prototype d'une race aujourd'hui disparue et qu'on appelait jadis « plus royaliste que le roi. »

Il avait le respect de la noblesse, et il s'était indigné un jour où le vieux marquis, plus libéral que lui, s'était laissé aller à lui dire :

— Ma foi ! puisque mon petit-fils Martial aime ta fille Toinette, laissons-les faire. La Révolution a nivelé bien autre chose que cela.

Jean Michel s'était écrié :

— Monsieur le marquis, je tuerais plutôt ma fille que de la voir entrer, elle la vassale, en maîtresse dans votre château.

Pendant la Terreur, Jean Michel avait été emprisonné, condamné à mort et sauvé par le marquis.

Jean Michel était plus à cheval sur les parchemins des gentilshommes que les gentilshommes eux-mêmes.

Jean Michel était plus royaliste que le roi.

La scène que nous avons décrite au château, se renouvelait identique, à la ferme, et cela à la même heure.

Les gens de la ferme étaient réunis pour le repas du soir.

Au centre de la table, comme un vieux chêne de cent ans demeuré seul parmi des jeunes taillis, était le fermier Jean Michel.

A sa droite était une de ses trois filles, Nanette, la plus jeune.

Des deux autres, l'une, Toinette, était à Paris où nous l'avons vue exercer la profession de mère des compagnons ; l'autre, Marthe, mariée dans le village l'année précédente, était veuve depuis deux mois.

Mais elle était restée dans sa maison et n'était pas revenue à la ferme.

Donc la troisième fille du vieux fermier était à sa droite et son fils à sa gauche.

Ce dernier était un homme de quarante ans environ, sombre, taciturne, et qui partageait toutes les opinions exagérées de son père.

Nanette, au contraire, était pour les idées nouvelles.

Le reste de la table était occupé par les valets de ferme, les laboureurs et les pâtres.

On entendait plus distinctement encore le canon, à la ferme de la Regratière, qu'au village de Fontenelle.

Le vieux fermier, silencieux jusque-là, quitta un moment la table et alla ouvrir la porte.

Puis il fit un pas au dehors pour mieux écouter.

Ensuite il vint se rasseoir en se frottant les mains et dit :

— Je crois bien que l'usurpateur livre sa dernière bataille.

— Ça doit être du côté de Brienne qu'on se bat, dit un laboureur.

— En tirant sur Montmirail, dit un autre.

— Que ce soit là ou là, dit le vieux fermier, je crois l'affaire bonne.

Et il eut un sourire de satisfaction.

— Mon père, s'écria Nanette, ne parlez pas ainsi Vous aimez donc mieux les Russes et les Prussiens que les soldats français ?

— J'aime ceux qui me ramènent mes rois, dit gravement Jean Michel

La Nanette ne se tint pas pour battue.

— Qu'est-ce qu'ils ont fait pour vous, vos rois ? dit-elle. Les avez-vous seulement jamais vus ?

— J'ai vu Louis XV à Fontenoy, répondit fièrement le vieux fermier.



Jean Michel.

— Mais les autres, les connaissez-vous ?

— C'est toujours le roi, répéta l'entêté vieillard, et le vrai drapeau pour moi, c'est le drapeau blanc.

— Bien parlé, mon père! dit Jérôme Michel.

— Mal parlé! répondit la Nanette.

— Vive le roi! dit le vieillard.

— Vive l'empereur! répliqua la jeune fille.

C'était à la ferme comme au château. Chacun y pensait à sa manière, et manifestait hautement son opinion.

En ce moment on frappa, à la porte.

Puis, la porte s'ouvrit, et un bizarre personnage entra en gambadant.

— Tiens, voilà le fou! dit Jean Michel avec colère. C'est un oiseau de malheur.

La Nanette haussa les épaules; puis elle se leva, alla prendre une assiette et l'emplit de soupe.

Ensuite, elle l'offrit au fou.

Celui-ci cessa de danser et de donner des marques de folie.

Il regarda la jeune fille avec un œil humide et lui dit:

— Merci, Dieu vous bénira.

Puis il se mit à manger.

Ce fou était un mystérieux personnage.

D'où venait-il ? Quel était son nom ?

C'était, depuis cinq ans, un mystère dans le pays.

On l'avait vu arriver un matin, avec une grande barbe inculte, et des cheveux qui lui pendaient jusqu'au milieu des reins.

Une énorme balafre lui partageait le visage en deux, depuis le sourcil gauche jusqu'au menton, et devait le rendre méconnaissable à tous ceux qui auraient pu le connaître avant qu'il reçût cette effroyable blessure.

Il était arrivé les pieds nus et ensanglantés, vêtu d'un méchant uniforme tellement fané, tellement décoloré et veuf de tout insigne et de tout bouton, qu'il était impossible de dire à quelle armée il appartenait.

On s'aperçut que cet homme était fou.

Tantôt il se donnait pour un général, tantôt pour un capitaine, puis il dansait en criant: Vive l'empereur !

Mais il était inoffensif, du reste, et il souriait aux femmes et aux enfants.

Une seule personne lui était antipathique, c'était le vieux fermier Jean Michel.

Depuis cinq ans, les gens de Fontenelle et des villages voisins faisaient vivre le pauvre fou et l'avaient surnommé ***Jean de Nivelle.***

Partout, dans les chaumières, dans les fermes, on lui donnait une assiettée de soupe et une place dans la grange à fourrage.

Il n'y avait qu'une seule maison, peut-être, à la porte de laquelle il n'eût jamais frappé.

Cette maison, c'était Fontbrune, c'était le château perché sur la colline et dominant la plaine.

Quand il passait auprès, le fou cessait de gambader et de gesticuler.

Son visage s'assombrissait; il détournait la tête et hâtait le pas.

— J'ai pourtant dit que cet homme portait malheur, dit Jean Michel avec colère.

Le fou le regarda d'un œil irrité; mais il reporta cet œil sur Nanette, la jolie fille, et il se reprit à sourire.

Il avait mangé son écuellée de soupe.

Nanette le prit par la main.

— Viens, mon pauvre Jean de Nivelle, dit-elle; je vais te conduire au fenil; il y a de la bonne paille fraîche, tu y dormiras comme un ange.

— Qu'il aille au diable! cet oiseau de malheur, grommela le fermier.

— Ce qui porte malheur, mon père, dit gravement la jeune fille, c'est de manquer de charité.

Et elle emmena le fou hors de la salle basse où les gens de la ferme achevaient de souper.

Tandis que Nanette sortait par une porte, une femme entrait par une autre.

C'était Marthe, la veuve, la fille de Jean Michel, l'aînée de la jolie Nanette.

Marthe venait rarement à la Regratière; et pour qu'elle y arrivât à pareille heure, il fallait qu'il y eût du nouveau. Aussi son entrée fit-elle sensation.

— Qu'est-ce qu'il y a? demanda le fermier en se levant.

— Il y a que les Cosaques approchent, dit Marthe.

— Ils seront les bienvenus, répondit Jean Michel.

— Les gens de Fontenelle ne pensent pas comme vous, mon père, répondit Marthe.

— Les gens de Fontenelle sont des jacobins, dit le fermier.

— Tout à l'heure, ils ont manqué assassiner M. le chevalier d'Ormignies.

— Les misérables!



Et d'une main vigoureuse, Nanette souffleta le Cosaque (page 23).

— Je l'ai fait sauver. Et puis, quand il a été parti, la peur m'a pris, à mon tour, car on sait que je suis blanche comme vous, mon pèro, et je me suis sauvée... et me voilà...

— Les Cosaques vont les mettre à la raison, dit lo fermier.

— C'est ce que nous verrons, fit Nanette en rentrant, moi aussi j'ai des nouvelles de Fontenelle.

Et la jeune fille ajouta :

— On voit une grande luour, là-bas, dans la direction du village. Les babitants font des barricades.

— Le canon des Russes les renversera, dit le vicillard.

— C'est possible, mais lea enfants de la France les reconstruiront, répondit Nanette avec enthousiasme.

Comme elle prononçait ces parolea, le galop d'un cheval se fit entendre et un cavalier s'arrêta tout ruisselant à la porte de la ferme.

C'était un Cosaque.

X

Le cavalier qui venait d'entrer dans la cour de la ferme était un Cosaque.

Non point un officier, mais un simple soldat envoyé en éclaireur.

Chose assez rare parmi les soldats russea, celui-là parlait françaia.

— Hé! braves gens! cria-t-il.

On était sorti en tumulte de la ferme pour le recevoir.

— Qui êtes-vous? dit Jean Michel.

Le fils du fermier avait pris une torche de résine fichée dans un coin de l'âtre, et il s'en aervait pour éclairer cette scène.

— Je suis envoyé par le général russe Oulsawieff, dit le Cosaque.

— Soyez le bienvenu, en ce caa, dit le fermier.

Le Cosaque continua :

— On s'eat battu tout le jour du côté de Briennc, ct la victoire nous est restée.

Nanette, la jolie fille, se pencha vers un des garçons de ferme, et lui dit tout bas :

— Il ment!

— Nous sommes en marche sur Troyes, poursuivit le Cosaque, mais nous sommes exténués de fatigue ct de besoin, et nous ne savons où fairo halte. Le général a vu une grando prairie, il a aperçu cette ferme, ct il m'a envoyé en éclaireur. Avez-vous du fourrago, dea vivres, du vin? Tout sera payé.

— Oui, dit le fermier. Venez, voua serez bion reçus. On allumera le four, on cuira du pain toute la nuit.

— Y a-t-il un villago près d'ici? demanda oncore le Cosaque.

— A vingt minutes : Fontenelle; mais n'y allez pas avant le jour.

— Pourquoi?

— Parce que, dit Marthc Michel, les habitants sont tous fanatiques de Napoléon. Ils ont fait des barricades; ils ont des soldats et du canon.

Le Cosaque eut un sourire :

— Nous attendrons le jour ici, dit-il. Et au jour on verra ce que tiennent leura barricades.

— Elles tiendront plus longtemps que tu ne penses, murmura Nanette avec colère,

Le Cosaque repartit au galop.

— Allons! cria Jean Michel tout joyeux, chauffez le four, vous autres; toi, la Nanette, tu vas pétrir.

— Je ne fais pas de pain pour lea Russes, répondit fièrement la jeune fille.

— Les Russes sont les amia du roi, dit le fermier.

— C'est possible; mais ils sont les ennemis de la France.

— Ah! tu refuses d'obéir à ton père! s'écria Jean Michel avec colère.

— Quand mon père commande de pareilles choses, c'est certain, dit la jeune fille avec calme.

— Maudite jacobine! murmura Jean. Et bien en se passera de toi.

— Je veus le conseille.

— Ce sera ta sœur Marthe qui nous donnera un coup de main, puisqu'elle est venue.

— Je veux bien, répondit Marthe Michel.

— Ce n'est pas la peine de faire du pain, dit Nanette avec un accent de mépris et d'ironie; ils mangeront bien la farine toute crue, ces gens qui se régalent avec des chandelles.

Jean Michel haussa les épaules; puis, se tournant vers son fils.

— La récolte a été bonne cette année, dit-il, nous avons bien soixante feuillettes de vin dans la cave.

— Approchant, dit le fils.

— On les boira à la santé du roi.

Cependant le Cosaque avait rejoint ses compagnons, et le corps d'armée du général Oulsawieff entrait dans cette vaste prairie qui s'étendait au nord de la ferme.

Une troupe de six mille hommes, comme on le pense bien, ne pouvait pas loger dans une ferme.

Il fallait absolument bivaquer.

Mais la ferme pouvait servir d'abri aux officiers.

Tandis que Marthe Michel, aidée des filles de service, pétrissait des monceaux de farine, que le vieux fermier et ses domestiques faisaient monter les pièces de vin dans la cour, on avait allumé un grand feu au milieu, et le général, ayant mis pied à terre, s'était assis avec son état-major à l'entour.

Pendant deux heures ce fut un vacarme étrange.

On buvait, en chantait, on criait : *Mort au Corse! et vive le Roi!*

Jean Michel était rayonnant.

Seul, dans un coin, la Nanette pâle, les lèvres serrées, l'œil en feu, semblait demander pardon à Dieu de ce sacrilége.

Son père et les siens nourrissaient et abreuvaient les ennemis de la France!

Chacun racontait le combat à sa manière.

Cependant les six mille Cosaques n'avaient pas été engagés.

Tenus en réserve, ils avaient reçu l'ordre, vers le soir, de se porter dans la direction de Montmirail.

Ils n'avaient donc que des renseignements fort vagues sur l'issue et le résultat de la journée.

Mais ils affirmaient que la bataille de Brienne avait été perdu par Napoléon.

Cette opinion n'avait rencontré qu'un esprit incrédule, à la ferme...

Nanette!

Nanette n'écoutait pas, n'admettait pas que l'Empereur eût été battu.

Nanette disait à Tony, le garçon de ferme qui s'était approché d'elle et s'était assis à distance du brasier qu'entouraient le général russe et son état-major :

— Est-ce que tu crois que ces gens-là ressemblent à des vainqueurs? Ils me font plutôt l'effet de vaincus et de fuyards.

— C'est bien possible, répondit Teny.

Tony aimait en secret la belle Nanette et il parlait comme elle.

Tout ce qu'elle disait, il le croyait de confiance.

— Quand on pense, murmurait Nanette, que mon père reçoit tous ces gens-là sous son toit! Ah! si ma sœur Toinettte dont je me souviens, bien que je fusse toute petite quand elle est partie, si ma sœur Toinette revenait, le rouge de la honte lui monterait au visage.

Et Nanette continuait à demeurer immobile, dans une attitude hautaine et douloureuse à la fois.

Tony disait :

— Monsieur le chevalier d'Ormignies doit être content là-haut au château.

— Le chevalier est un misérable! répondit Nanette. Ah! si j'osais...

— Que feriez-vous donc, notre maitresse? demanda Tony respectueusement.

— Ce que je ferais? dit la jeune fille avec une animation subite, je prendrais une torche et je mettrais le feu à la grange qui est là, dans le coin de la cour. Avant que ces gens-là eussent le temps de fuir, il y en aurait la moitié de brûlé.

— Mais de la grange le feu se communiquerait à la ferme, mamzelle?

— Je le sais bien.

— Et vous ruineriez votre père.

— La ruine vaut mieux que le déshonneur.

Tandis que Nanette parlait, les reflets du brasier arrivaient jusqu'à elle et projetaient une clarté rouge sur son joli visage, encore embelli par l'indignation.

Deux officiers de Cosaques, qui se promenaient bras-dessus bras-dessous, avaient déjà passé auprès d'elle.

Tous deux la dévoraient du regard.

L'un était jeune, assez beau garçon, blond et rose comme une femme.

L'autre résumait le type sauvage des fils de l'Ukraine et il avait déjà la longue barbe grisonnante.

Il disait au jeune :

— Voilà une belle fille. Qu'en dis-tu?

— Si elle voulait m'aimer, répondit le jeune officier, je lui ferais bien une place sur le coussinet de ma selle.

— Moi aussi, dit le vieux Cosaque.

— Alors nous serions rivaux?...

— Bah! reprit le vieux, il y a moyen de tout arranger.

— Comment?

— Jouons-la.

Et il tira une pièce d'or de sa poche et la jeta en l'air.

— Face! dit le jeune.

— Pile! répondit le vieux.

La pièce retomba. Elle était à l'effigie de Napoléon. Mais l'effigie touchait le sol et le vieux Cosaque avait gagné.

— Voilà qui est de mauvais augure pour leur em-

pereur, dit le jeune officier, se consolant ainsi de sa défaite.

Le vieux, la lèvre humide et l'œil animé, s'approcha de Nanette.

Tony était toujours auprès d'elle.

— La belle enfant, dit le soudard, comment t'appelles-tu?

— Je n'ai pas l'habitude d'être tutoyée, répondit-elle sèchement.

— Tu es fière, il paraît?

— Comme une honnête fille que je suis, répliqua Nanette avec fierté.

— Tu es la fille de ce vieux fermier?

— Oui, pour mon malheur.

— Plaît-il?

— Car il vous donne à manger et à boire, dit-elle.

— Tu nous laisserais donc mourir de soif, toi?

— Et de faim, si j'étais la maîtresse.

— Tu nous hais donc?

— Je hais les ennemis de mon pays.

— Peste! ma petite. Et moi qui voulais te faire un sort, continua le vieux Cosaque.

Tony serrait les poings de colère.

— Passez votre chemin, dit Nanette.

— Je suis riche, j'ai des châteaux et des centaines de paysans, reprit le vieux Cosaque. Tout cela est à toi, si tu veux m'aimer.

En même temps, il prit la taille de la jeune fille et osa lui mettre un baiser sur le cou.

Nanette jeta un cri, se dégagea, puis se retourna l'œil en feu...

Et d'une main vigoureuse, elle souffleta le Cosaque.

XI

LES COSAQUES.

L'officier de Cosaques poussa un cri de rage et, la main levée, se rua sur la jeune fille.

Mais il fut arrêté dans son élan.

Comme il allait atteindre la Nanette et la renverser sous lui pour la fouler aux pieds, il reçut un coup de fourche en pleine poitrine et alla rouler tout sanglant sur un tas de fumier.

La fourche était en fer et lui avait brisé une côte.

Une des trois dents avait déchiré l'abdomen, et le sang coulait avec abondance.

Le coup de fourche, comme on s'en doute, venait de Tony.

Tony n'avait pas perdu un seul des mouvements de l'officier.

Il l'avait épié comme un tigre épie sa proie, prêt à frapper s'il manquait de respect à la fille de son maître.

Le Cosaque se releva en criant et tira son sabre.

D'autres Cosaques accoururent.

Tony, sa terrible fourche à la main, s'était placé devant la jeune fille.

Il décrivait avec son arme improvisée un moulinet redoutable et disait :

— Je tue le premier qui approche!

Cet incident produisit l'effet d'un coup de tonnerre.

Les Cosaques accoururent en criant vengeance.

L'un d'eux prit un pistolet à sa ceinture, ajusta Tony et fit feu.

Tony baissa la tête. La balle passa.

Avec les Cosaques, Jean Michel accourut.

— C'est ma fille! s'écria-t-il.

— C'est ma sœur! dit la fille du fermier.

Le général Oulsawieff lui-même, étonné de ces cris de mort, quitta le siége sur lequel il s'était placé devant le brasier et s'approcha.

L'instinct paternel et l'instinct de la conservation avaient été plus forts chez Jean Michel que son ardent royalisme.

Il s'était placé devant sa fille, et la couvrait de son corps.

Autour de lui, les gens de la ferme groupés et serrés comme une petite armée paraissaient résolus à se défendre.

Les Cosaques — il y en avait bien une trentaine, — poussaient des cris de rage.

Celui que Nanette avait souffleté et que Tony avait frappé de sa fourche s'était relevé par deux fois et deux fois il était retombé.

Son sang coulait à flots.

— Silence! cria le général.

A cette voix redoutée, les Cosaques se turent.

Alors Oulsawieff demanda ce qui était arrivé.

Le jeune homme qui avait parié Nanette et l'avait perdue s'avança et dit :

— Je vais vous expliquer ce qui s'est passé, mon général.

— Parle, dit Oulsawieff.

— Petrowitz — et il désignait l'officier ensanglanté, — a voulu embrasser cette jeune fille; elle lui a donné un soufflet; alors Petrowitz a voulu la battre, et ce paysan lui a donné un coup de fourche.

Il n'y avait plus que Petrowitz qui poussât des hurlements de colère et de douleur.

Les autres semblaient attendre avec une respectueuse anxiété que le général formulât son ordre.

Oulsawief, pensif et le sourcil froncé, dit enfin :

— Cette jeune fille a eu raison de donner un soufflet à Petrowitz.

» Petrowitz est un misérable. Il aurait dû respecter la fille de l'homme dont nous avons mangé le pain et bu le vin.

» Nous sommes des Cosaques, mais l'empereur Alexandre, notre maître, veut que l'uniforme russe ne se souille par aucune bassesse sur le sol ennemi : laissons ces violences à ces Allemands ivres de bière, messieurs, et conduisons-nous en soldats.

— Voilà qui est parlé! s'écria le vieux Jean Michel, que son enthousiasme pour les alliés reprit.

Le général continua :

— Le jeune paysan qui a frappé Petrowitz a fait son devoir.

— Vive le général Oulsawieff! s'écria Jean Michel.

— Petrowitz sera puni, acheva le Russe. Je le casse de son grade de lieutenant, et je le refais simple soldat.

Il y eut un léger murmure parmi les Cosaques.

Le général éleva la voix :

— Je vais faire fusiller les mécontents! cria-t-il.

Le silence se rétablit.

Il n'y eut que les gens de la ferme qui répétèrent :

— Vive l'Empereur Alexandre! vivent les Russes!

— Mon général, dit Jean Michel, ma dernière bouteille de vin est à vous et à vos soldats.

Le calme s'était rétabli.

Le général russe et ses officiers décrivaient maintenant une espèce de cercle autour de Nanette.

La jeune fille, pâle et résolue, n'avait pas dit un mot, n'avait pas poussé un cri.

Mais comme, pour la troisième fois, Jean Michel criait : — Vivent les alliés! Nanette répondit d'une voix sombre et vigoureusement accentuée :

— Vive l'empereur Napoléon!

Cette fois, les Cosaques se reprirent à vociférer.

— A mort! à mort! dirent plusieurs voix.

— Vive la France! dit-elle encore.

— A mort! à mort! hurlèrent les Cosaques.

Jean Michel tomba à genoux et joignit ses mains suppliantes.

— Grâce! balbutia-t-il.

Le général russe avait froncé le sourcil; mais il n'avait rien dit.

Tout à coup il fit un pas vers Nanette :

— Tu nous hais donc bien? lui dit-il.



Le fou était toujours sur la barricade, sa meche à la main (page 25).

— Je vous hais, dit-elle, de tout l'amour que je porte à mon pays.

— Mais nous te ramenons le roi de France?...

— Je ne le connais pas, dit-elle... Je ne connais que l'empereur Napoléon, qui a fait mon pays le plus grand de tous les pays.

Le général russe imposa silence à ses officiers, qui commençaient à mêler leurs murmures aux vociférations des soldats.

— On ne peut pas faire un crime à cette enfant d'aimer sa patrie, dit-il. Je la prends sous ma protection, et je ferai fusiller quiconque lui manquera de respect.

En ce moment, un nouveau personnage apparut, dans le cercle que le brasier éclairait de ses dernières lueurs.

Ce personnage était M. le chevalier Justin d'Ormignies.

— Général, dit-il à Oulsawieff, il ne faut pas perdre un temps utile; il faut emporter d'assaut le village de Fontenelle, dans lequel se sont retranchés les derniers soldats de l'usurpateur. En avant! je suis du pays, je me nomme le chevalier d'Ormignies, je suis un gentilhomme fidèle à mon roi, et je m'offre à vous conduire.

On s'aperçut alors que le chevalier avait bravement arboré une cocarde blanche à son chapeau.

— Vive le roi! cria le fanatique Jean Michel. Moi aussi, je suis du pays, et je vous conduirai.

En même temps, comme il n'avait pas de cocarde, il prit une serviette blanche et la roula autour de sa tête.

— A cheval! commanda Oulsawieff.

Nanette tomba à genoux et murmura :

— Mon Dieu! pardonnez à mon père!

. . . .



Raoul tomba, frappé d'une balle, dans les bras de Madelon (page 27).

Cependant les gens de Fontenelle attendaient.

Il n'était pas jour encore, mais déjà une bande blanchâtre courait à l'horizon.

Le fou, celui qu'on appelait *Jean de Nivelle*, paraissait avoir recouvré momentanément la raison.

Il avait raconté que, couché dans le fenil de la Regratière, il avait vu arriver les Cosaques.

Il avait tout vu, assisté à tout.

Le bivac établi dans la cour, les tonneaux de vin défoncés, le pain fait à la hâte et distribué.

On avait crié : Mort à l'Empereur ! on avait bu à la santé des Cosaques.

Alors il s'était sauvé.

Il s'était sauvé en rampant, comme une couleuvre, sous les broussailles qui avoisinaient la ferme ; il avait gagné les champs ; il était arrivé parmi ceux qui voulaient défendre le sol vénéré de la patrie et non point le déshonorer.

Et tout en parlant, tout en racontant tout cela, il était monté sur une des deux barricades, lui, le fou, le mendiant, l'homme en haillons.

Et il s'était emparé de la mèche de Joseph Lentaigne et la tenait à un pouce de la lumière du canon, disant :

— Les Russes, je les connais, j'ai passé au travers, jadis, avec mon escadron...

L'horizon pâlissait de plus en plus, les étoiles s'éteignaient une à une.

Le jour approchait.

On eût entendu voler une mouche dans Fontenelle.

Enfin, le piétinement des chevaux annonça que les Cosaques se remettaient en route.

L'aube se leva ; on aperçut dans le lointain un nuage de poussière.

Aux clartés confuses du matin, on vit étinceler à travers ce nuage les longues lances à pointe d'acier des Cosaques.

— Mes enfants, cria Raoul de Vauxchamps, à genoux ! Dieu veille sur les enfants de la France.

Et, soldats et paysans, se courbèrent sous ce premier rayon matinal qui tombait du ciel comme une bénédiction.

Puis tous se relevèrent, et de leurs poitrines jaillit enthousiaste le cri : Vive l'Empereur !

Les Cosaques approchaient toujours. Le sol tremblait sous les pas des chevaux.

Le nuage était maintenant opaque comme un tourbillon de sauterelles innombrables qui obscurcissent le sol de l'Asie.

Le fou n'était plus fou ; le fou était toujours sur la barricade, sa mèche à la main.

—Attention ! cria-t-il d'une voix éclatante.

Tout à coup un rayon de soleil glissa au versant des collines lointaines et fit étinceler les sabres et les piques des Russes.

— Attention ! répéta le fou.

Et au rayon de soleil, éclatant et joyeux, répondit un éclair fauve et sinistre.

Puis un nuage blanc enveloppa la barricade, et le

premier coup de canon fut tiré par Jean de Nivelle, le fou balafré.

XII

LES COSAQUES

Cette première volée de mitraille jeta une horrible confusion dans le premier peloton ennemi.

Jusque-là, les Cosaques s'étaient avancés en bon ordre, et avec l'assurance pleine de mépris d'une armée régulière qui va écraser une horde de paysans.

Trente cavaliers tombèrent avec leurs chevaux.

Ce fut un cri de rage.

Sur un ordre du général Oulsawieff, on fit halte à trois cents pas de la barricade.

Fontenelle, avec son unique rue et ses deux barricades, ressemblait, assez bien au défilé des Thermopyles où Léonidas et ses trois cents Spartiates tinrent en échec l'armée du roi Xerxès.

Le général russe eut bientôt adopté un plan d'attaque.

Les six mille Cosaques se déployèrent en carré et entourèrent le village.

Puis les deux barricades furent attaquées à la fois.

Chacune d'elles était armée d'un canon.

Raoul de Vauxchamps pointait l'un, le fou manœuvrait l'autre.

Le combat s'engagea, terrible et meurtrier.

Abrités par leur retranchement de pierres et de bottes de foin, les habitants de Fontenelle étaient presque couverts et perdaient peu de monde.

Leur feu, tout au contraire, décimait les Cosaques, qui se lançaient avec furie et au galop de leurs chevaux sur cette mitraille, qui ne cédait pas.

— Courage, mes enfants ! s'écriait le jeune commandant Raoul, tant qu'ils ne mettront pas pied à terre, nous pourrons tenir.

Il prit par le bras la Madelon, qui était montée sur la barricade et s'exposait à être tuée.

— Mais ôte-toi donc de là! lui dit-il.

— Pourquoi donc?... Machefer y est bien.

En effet, Machefer son fusil de chasse à la main, tirait sur les Cosaques comme sur des lapins.

C'était merveille!

L'intrépide garde-chasse disait :

— Je les connais moi, ces soldats-là, ce sont des esclaves dans leur pays. Ils ne se battent pas pour l'honneur et leur drapeau, mais parce que le bâton travaillerait leurs épaules. Aussi c'est pas sur eux que je tire, mais sur leurs officiers.

Et quand Machefer voyait briller un passe-poil, un galon, une agrafe, quelque chose enfin qui indiquait un officier, il épaulait.

Le cavalier tombait.

Cependant les Cosaques avaient mis pied à terre et montaient à la barricade.

Ce fut le tour des paysans.

Les paysans n'avaient pas de fusils pour la plupart; mais ils avaient leurs terribles faulx.

Les faulx manœuvrèrent avec un effroyable ensemble, et prouvèrent aux lances des Cosaques qu'elles étaient trop courtes.

Joseph Lentaigne, bien que frappé d'une balle dans l'épaule, n'avait pas abandonné le combat.

Ses hommes tombaient un à un autour de lui, mais il demeurait debout, lui, aidant à charger le canon pour la dernière fois.

La poudre manquait.

Raoul commandait la barricade opposée. Celle-là, construite plus à la hâte, avait moins de résistance. Elle était moins haute, et tous les efforts des assaillants étaient concentrés sur elle.

Les soldats, qui s'étaient rangés autour de leur commandant, exécutaient avec leurs lances la même manœuvre que les paysans avec leurs faulx.

Les Cosaques escaladaient la barricade, arrivaient à moitié et tombaient.

Quelquefois on attendait que la barricade en fût littéralement couverte.

Alors la pièce de campagne crachait sa volée, et la barricade était nettoyée.

Mais tout à coup on entendit un bruit sourd dans le lointain, un bruit qui domina le sifflement des balles, les cris des blessés et des mourants.

Au canon de la barricade un autre canon venait de répondre.

Raoul s'écria :

— Courage, mes enfants ! Tâchons de résister une heure encore, et Fontenelle est sauvé. Entendez-vous cette canonnade lointaine ! C'est le maréchal Marmont qui vient à notre secours.

— Vive la France ! répéta-t-on avec enthousiasme.

La Madelon était toujours à côté de Machefer.

Machefer tuait des officiers cosaques commé s'il eût tué des perdreaux.

La Madelon s'était emparée du drapeau tricolore placé au-dessus de la porte de la mairie, et elle le brandissait sur la barricade, drapée à demi dans ses plis majestueux.

Le canon tonnait toujours dans l'éloignement.

— Courage! courage! répétait Raoul, qui venait de sabrer un Cosaque au moment où, sous une pluie de feu, il escaladait la barricade pour arracher le drapeau à la Madelon.

Sur l'autre barricade, Joseph Lentaigne et le fou faisaient des prodiges.

Le fou ne déraisonnait plus, le fou ne chantait plus; il était devenu d'un calme sinistre, et, sa mèche allumée, il était avare de son dernier coup de canon.

— J'attends que le général s'approche, disait-il, je veux balayer son état-major.

Cependant la fusillade des Russes causait de grands ravages.

Les paysans et les lanciers tombaient peu à peu.

Deux femmes avaient été tuées.

Un enfant qui n'avait pas voulu quitter son père, un enfant de douze ans, fut renversé devant le seuil de sa

maison, et son sang couvrit sa pauvre mère, qui accourait éperdue.

Les Cosaques, ne pouvant entamer la barricade, avaient attaqué le derrière des maisons.

Mais Joseph Lentaigne et Raoul avaient tout prévu. Dans chaque maison il y avait des tireurs qui, du haut des fenêtres, faisaient feu sans relâche.

Le bruit du canon se rapprochait.

Il était évident qu'une armée victorieuse poursuivait une armée en déroute.

En dépit du sang qui coulait, en dépit des mourants qui se lamentaient, les gens de Fontenelle, ivres de fureur et d'enthousiasme, après avoir fait le sacrifice de leur vie, commencèrent à espérer.

Napoléon venait peut-être à leur secours.

Et chaque homme qui tombait, tombait au cri de : « Vive l'Empereur ! »

— Aux dernier les bons ! s'écria le fou.

Le soleil venait de faire étinceler à ses yeux un flot de dorures et de paillettes.

C'était Oulsawieff et son état-major qui chargeaient à leur tour la barricade.

La mèche s'abaissa, la lumière du canon prit feu...

Quand le nuage de fumée se dissipa un homme, était seul à cheval, de tout ce groupe que le fou avait avisé. C'était Oulsawieff !

La mitraille avait passé autour de lui et l'avait épargné.

— Pas de chance ! murmura le fou.

Et, jetant sa mèche, il s'arma d'une faulx.

— Mon commandant, disait Machefer à Raoul, si mademoiselle Charlotte était là, comme elle vous aimerait !...

Mais Raoul n'eut pas le temps de répondre.

Il jeta un cri et tomba, frappé d'une balle en pleine poitrine, dans les bras de la Madelon.

— Tonnerre ! exclama Machefer.

Le commandant rouvrit les yeux et dit d'une voix mourante :

— Tu lui diras que je suis mort en soldat.

Machefer le chargea sur son épaule, dégringola de la barricade et l'emporta vers la maison de Madelon.

— Toi, dit-il à celle-ci en déposant Raoul évanoui sur le lit de la jeune fille, tu vas rester là maintenant... et soigner le commandant... Il n'est pas mort encore... il en reviendra peut-être...

Un sourire passa sur les lèvres de Raoul et ses yeux se fermèrent, tandis qu'il murmurait le nom de Charlotte.

Machefer s'élança de nouveau dans la rue et courut à la barricade.

Mais, en son absence, les défenseurs avaient fait de nouvelles pertes.

Les lanciers étaient réduits à une poignée d'hommes. Les paysans jonchaient la barricade de leurs cadavres.

Cependant le canon tonnait toujours au loin, et les habitants de Fontenelle ne songeaient pas à se rendre.

Mais soudain ce fut un cri de rage et désespoir, — clameur immense qui retentit de l'une à l'autre extrémité du village.

— Trahison ! trahison ! hurlaient mille voix.

Les Cosaques étaient dans Fontenelle.

Ils y étaient entrés sans prendre aucune des deux barricades.

Une main criminelle leur avait ouvert un chemin jusque que dans le cœur de la place.

Cette main, c'était celle de Marthe Michel, qui avait fait entrer deux cents hommes par son jardin et sa maison.

Deux cents hommes à la tête desquels marchaient, cocarde blanche au chapeau, M. le chevalier Justin d'Ormignies et le vieux fermier Jean Michel.

— Trahison ! trahison ! répétait-on.

Les défenseurs des barricades se trouvaient maintenant pris entre deux feux.

Il fallait se rendre ou mourir jusqu'au dernier.

— Rendez-vous ! mes amis, cria le chevalier. C'est au nom du roi que je vous le demande ! Si vous vous rendez, on ne fera de mal à personne.

— Vive l'empereur ! répondit Joseph Lentaigne, qui tomba épuisé par dix blessures et ne se releva plus.

— Ce n'est pas à toi qu'on se rendra, dans tous les cas, traître ! murmura Machefer.

Et le garde-chasse, l'homme au coup d'œil sûr, épaula son terrible fusil de chasse et ajusta M. le chevalier Justin d'Ormignies.

XIII

Machefer pressa la détente et le coup partit.

Mais on avait poussé la main du garde chasse et le canon du fusil avait dévié.

La balle n'atteignit pas le chevalier.

Machefer se retourna furieux et ne put se défendre d'un cri d'étonnement.

L'homme qui l'avait empêché de tuer le chevalier Justin d'Ormignies était à peine un homme, ou plutôt ressemblait à un fantôme.

C'était Raoul de Vauxchamps, pâle, sanglant, à demi-mort, qui s'était traîné de la maison de Madelon jusque dans la rue.

Raoul se soutenait à peine, mais ayant retrouvé tout son sang-froid et toute sa présence d'esprit.

Il fit un geste de la main et le feu cessa, comme si tous, soldats français, paysans et Cosaques, lui eussent obéi.

— Mes enfants, dit-il aux lanciers d'une voix mourante, si vous étiez en rase campagne ou seuls dans les murs d'une forteresse, je vous dirais : « Faites-vous tuer jusqu'au dernier ! Mais il y a dans ce village des femmes, des vieillards, des enfants, et tout sera passé au fil de l'épée quand vous serez morts. Rendez-vous !...

Le chevalier s'était approché menaçant.

Raoul, d'un geste suppliant, le pria de venir jusqu'à lui et de l'écouter.

— Monsieur, lui dit-il, je crois que je suis blessé à mort, et je n'ai peut-être pas un quart d'heure à vivre. Ecoutez-moi. Vous êtes Français. Je meurs en vous confiant la vie de cette population si cruellement décimée déjà.

Et Raoul, dont les paroles ressemblaient au dernier souffle d'un mourant, tomba inanimé dans les bras de Machefer.

Machefer le chargea de nouveau sur ses épaules, et le porta dans la maison la plus proche.

Machefer pleurait à chaudes larmes.

Pendant ce temps, les paysans, qui se trouvaient cernés de toutes parts, se défendaient encore à coups de faux et de hache.

Mais on ne brûlait plus une amorce.

Le général Oulsawieff, écoutant la voix de l'humanité, avait ordonné que ses soldats ne fissent plus feu.

Les lanciers, dociles aux ordres de leur chef, avaient mis bas les armes.

Ce fut l'affaire de quelques minutes.

Soldats, paysans, la rage au cœur, les larmes aux yeux, se rendirent.

Joseph Lentaigne, depuis longtemps affaissé sur la barricade et perdant son sang par vingt blessures, se releva à moitié quand le chevalier Justin d'Ormignies s'approcha de lui :

— Vous êtes un traître, lui dit-il. Ce n'est pas à vous que je me rendrai.

Et il tendit sa faux à un officier russe.

Machefer n'avait rendu son fusil à personne.

Le chevalier l'enveloppa d'un regard de haine.

Puis, s'approchant du général Oulsawieff :

— Ces gens-là, dit-il, ont été égarés par de perfides conseils. Au lieu d'ouvrir leurs portes paisiblement aux amis de la France, ils se sont défendus avec acharnement, et ils ont embrassé la cause de l'usurpateur. Cependant, général, je demande grâce pour tous... Pour tous, excepté un seul !...

Et il désigna du doigt Machefer.

Machefer eut un sourire de dédain.

— Vous me l'avez promis, dit-il, je m'y attendais...

Et comme son fusil était déchargé, il le prit par le canon, le brandit, et en laissa retomber la crosse sur le chevalier.

En même temps, il cria :

— Mort, mort aux traîtres !

Son agression avait été si rapide que le chevalier n'avait pu esquiver le coup et tomba sur les genoux à moitié assommé.

Mais il se releva ivre de fureur, et cria :

— Fusillez cet homme !

Le combat allait peut-être recommencer.

Dix Cosaques se ruèrent sur Machefer, le terrassèrent, et le général russe dit :

— Il faut faire un exemple. Ce sera le dernier sang versé.

Les paysans avaient ressaisi leurs faux et leurs fusils ; les lanciers eux-mêmes, saisis d'indignation, allaient oublier les ordres de Raoul.

Machefer s'écria :

— Laissez-moi mourir... Songez aux femmes... Songez aux enfants... Vive l'Empereur ! Vive la France !...

On l'avait traîné contre un mur, et le vide s'était fait autour de lui.

Déjà les Cosaques s'apprêtaient à le fusiller et n'attendaient plus que le signal, lorsque la Madelon, qu'il avait laissée auprès de Raoul de Vauxchamps, accourut, se jeta dans ses bras et le couvrit de son corps, disant :

— Je veux mourir avec lui !

— Arrachez cette femme de là, dit Oulsawieff.

Mais la Madelon s'était cramponnée à Machefer ; elle l'enlaçait de ses bras, elle lui faisait un rempart vivant de toute sa personne.

Il était impossible de fusiller Machefer sans la tuer, et le général russe, indécis, regarda le chevalier.

C'était le chevalier qui avait demandé qu'on fusillât Machefer.

— Général, dit-il, cet homme est le meneur de tout le village. Tant qu'il vivra, nous ne serons pas en sûreté ici.

On entendait toujours le bruit du canon, et ce bruit se rapprochait de plus en plus.

Était-ce le canon des Russes ?

Était-ce le canon de Napoléon ?

Le sort de Machefer dépendait peut-être de cette alternative.

Dans le premier cas, on avait bien le temps de fusiller Machefer.

Dans le second, il fallait se hâter.

Le chevalier le comprit, et dit avec colère :

— Général, je vous ai livré Fontenelle ; c'est bien le moins que vous me fassiez l'honneur d'écouter mes conseils.

— Parlez..., dit Oulsawieff, qui ne put réprimer un geste d'impatience.

— Il faut un exemple. Il faut fusiller cet homme, qui est le meneur, l'instigateur de la résistance.

— Soit ! fit le général russe.

Et il commanda, avec un accent de regret :

— Allons, séparez cette femme de cet homme, et finissons-en !

On se jeta de nouveau sur Madelon ; on essaya de la séparer de Machefer.

Mais elle tenait bon, poussait des cris et répétait qu'elle voulait mourir avec lui.

Soudain une rumeur se fit d'un bout à l'autre du village ; le chevalier pâlit et se troubla.

Le général russe, étonné, se retourna et abandonna un moment du regard celui qu'il avait condamné à mourir.

Un homme et une femme venaient d'apparaître au milieu des vainqueurs et des vaincus, et s'avançaient lentement vers Oulsawieff.

L'homme était un grand vieillard vêtu d'une longue



C'était M. le marquis de Bernerie, maire de Fontenelle (page 29).

redingote bleue boutonnée militairement et ornée de la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Il portait à sa ceinture une écharpe tricolore.

C'était M. le marquis de Bernerie, le maire presque centenaire de la commune de Fontenelle.

Il s'appuyait sur mademoiselle Charlotte, sa petite-fille.

Charlotte était pâle comme une morte.

Le vieillard était calme comme ces vieux sénateurs romains que Brennus le Gaulois trouva sur leur chaise curule en entrant dans la ville conquise.

M. de Bernerie écrasa d'un regard son petit-fils, passa outre et tandis que la Madelon poussait un cri de joie, il vint se placer devant Machefer et dit au général russe :

— Si vous avez quelqu'un à faire fusiller ici, monsieur, ce quelqu'un c'est moi! Je suis le maire de Fontenelle, et au nom de l'Empereur je déclare que les habitants de ce village ont eu tort de déposer les armes.

— Mon père! s'écria Justin d'Ormiguies.

— Arrière! cria le vieillard, vous n'êtes plus de mon sang. Je vous renie et je vous maudis!...

Oulsawieff s'approcha du vieillard :

— Monsieur le marquis, dit-il, chacun a fait son devoir ici. Ces braves gens se sont défendus; ils ne se sont rendus qu'à la dernière extrémité. Vous me demandez la vie de cet homme?...

Et il montrait Machefer.

— Je ne veux pas qu'on me fasse grâce! cria Machefer. Vive la France! A bas les Cosaques!

— Cet homme vivra, dit Oulsawieff avec calme. Maintenant, monsieur le marquis, ajouta-t-il, s'adressant toujours à M. de Bernerie, je suis obligé de faire mon devoir aussi en vous priant de me rendre votre écharpe. Au nom des armées alliées, je prends possession du village de Fontenelle.

— Mon écharpe? fit le vieillard. Je la tiens de l'Empereur, mon maître à moi, et je ne la rendrai pas. Faites-moi fusiller, c'est votre droit, c'est votre devoir même. Mais je ne rendrai pas les insignes de mon autorité.

Et le centenaire avait en parlant ainsi la tête si haute et si fière qu'il y eut parmi les Russes un murmure d'admiration.

Mais tout à coup un galop précipité se fit entendre à l'extrémité du village, et une demi-douzaine de cavaliers prussiens arrivèrent ventre à terre en criant :

— Hurrah! hurrah! Napoléon! Napoléon!...

C'étaient les premiers fuyards de cette armée en déroute que l'Empereur avait écrasée à Brienne et qui lâchait pied devant lui.

Le canon tonnait toujours, mais c'était le canon de la France!...

XIV

Quand souffle le vent du sud, le désert voit s'élever un tourbillon de poussière qui passe destructeur et rapide comme le feu du ciel.

Devant lui fuient éperdues les gazelles et les autruches, ces hôtesses de la mer de sable.

Les palmiers craquent, se tordent et tombent; les sources des oasis se tarissent.

Ainsi a passé l'armée française victorieuse, chassant devant elle les Prussiens, les Autrichiens et les Russes. Aux cavaliers fuyards ont succédé d'autres cavaliers criant avec désespoir :

« En avant! en avant! Napoléon est derrière nous! »

La France a ressaisi sa lourde épée; celui à qui elle a confié ses destinées pousse devant lui ces barbares qui marchaient sur Paris naguère, et les refoule vers Montmirail, où il leur réserve une nouvelle défaite.

Cela a duré deux heures.

Pendant ces deux heures, les Cosaques ont fui, les

Prussiens ont fui, et avec eux les Autrichiens, les Anglais et les Bavarois.

Toute cette armée en déroute a traversé le village de Fontenelle.

Quand les Français et le corps d'armée du général Marmont sont arrivés à leur tour, ils ont trouvé, au milieu d'une population décimée, un vieillard presque centenaire donnant des ordres — une jeune fille soignant un officier blessé — un autre vieillard et un jeune homme prisonniers et gardés à vue, pour avoir livré le village à l'ennemi.

Un homme va et vient au milieu de ce tumulte.

Parfois triste et versant des larmes....

Parfois joyeux, d'une joie hébétée, et repris par cette folie qui l'étreint depuis plus de cinq années.

C'est le mendiant héroïque, le fou balafré qu'on a vu tout le jour sur la barricade, pointant son canon et foudroyant les Cosaques.

C est *Jean-de-Nivelle!*

Les Cosaques ont fui comme les oiseaux de proie devant la tempête.

Un drapeau, le drapeau français, est resté debout.

Il flotte majestueux sur les deux barricades. Et les blessés se sont traînés au seuil de leurs portes pour saluer au passage l'armée libératrice.

On n'a pas fusillé Machefer.

Machefer est devenu l'aide de camp de M. de Bernerie.

Ce qu'il reste de lanciers valides a formé des postes.

On enterre les morts silencieusement et sans verser de larmes :

La France ne pleure qu'au lendemain du combat ceux qui sont morts pour elle.

Pâle, l'œil sec, le cœur vaillant, mademoiselle Charlotte de Bernerie est au chevet de M. de Vauxchamps.

Raoul a survécu à sa blessure.

Raoul ne mourra pas... l'œil de la femme adorée n'est-il pas fixé sur lui?

La Madelon regarde avec orgueil Machefer, et dit avec sa robuste voix et sa naïveté de langage :

— C'est mon homme!

Tout le jour, disons-nous, l'armée française, que Napoléon masse sur Montmirail, a traversé, détachement par détachement, le village de Fontenelle.

Enfin un dernier corps d'armée vient à passer.

Celui-là, le vaillant petit peuple qui a si généreusement versé son sang, la nuit dernière, le reconnaît aux battements enthousiastes de son cœur.

Voici la vieille garde, voici les mameluks et les maréchaux empanachés, et tout au milieu d'eux, montant un cheval blanc de race arabe, modestement vêtu de cette redingote grise qui sera à jamais immortelle, le vainqueur d'Arcole et d'Austerlitz, celui que le soldat appelle familièrement le *Petit-Caporal*.

Napoléon a fait halte un moment au milieu de ce village à demi ruiné.

On lui a présenté les blessés, on lui a raconté la défense acharnée de la nuit.

Et l'Empereur s'est arrêté étonné, à la vue de ce vieillard qui n'a pas craint de ceindre l'écharpe tricolore en présence de six mille Cosaques.

— Votre nom? monsieur, lui demanda-t-il.

— François, marquis de Bernerie, répond le vieillard, ancien colonel du régiment de Bourgogne.

— Marquis, répond l'Empereur, je vous fait grand officier de ma Légion d'honneur.

Puis Napoléon aperçoit, à quelque distance du vieillard, une belle jeune fille sur laquelle s'appuie chancelant encore, mais soutenu par son patriotisme et son dévouement, le jeune commandant de lanciers.

— Ce sont mes enfants, dit le marquis.

Un sourire vient aux lèvres de l'Empereur.

— On est Français, je le vois, dans votre famille, dit-il.

Et il salue de la main et va continuer sa route, lorsque Raoul de Vauxchamps s'avance résolûment :

— Sire? dit-il.

— Que voulez-vous colonel? demanda l'Empereur.

Raoul frissonne.

D'un mot, l'Empereur a récompensé le jeune officier. Il était chef d'escadron, Napoléon vient de le faire colonel.

— Sire, reprend-il, je viens demander grâce à Votre Majesté.

— Grâce pour qui? fait l'Empereur étonné.

— Pour deux malheureux égarés...

L'Empereur fronce le sourcil.

— Est-ce de ces deux hommes qui sont entrés dans le village à la tête des Cosaques que vous voulez parler?

— Oui, Sire.

L'Empereur secoue la tête :

— C'est impossible. Il faut des exemples. Ces deux hommes seront jugés par un conseil de guerre, et la sentence prononcée sera exécutée.

— Mais... Sire... balbutie Raoul, cette sentence, c'est la mort.

Napoléon pousse son cheval et ne répond pas.

M. de Bernerie a laissé retomber sa tête blanche sur sa poitrine.

Un des deux hommes que l'Empereur vient de condamner à mourir, n'est-il pas du son sang, n'est-ce pas l'enfant de sa fille, M. le chevalier Justin d'Ormignies?...

Le marquis a pâli, une larme a roulé dans ses yeux mais il n'a pas demandé grâce.

L'Empereur est déjà loin.

En ce moment, une femme arrive au milieu des groupes qui se sont formés sur le passage de Napoléon.

Cette femme c'est la Nanette, la fille du fermier Jean Michel.

Et la Nanette apprend que son père prisonnier sera jugé par un conseil de guerre et probablement fusillé.

Elle pousse un cri et tombe évanouie dans les bras de l'homme qui l'a suivie pas à pas et se trouve derrière elle.

Cet homme, c'est Jean de Nivelle le fou.

Jean de Nivelle est devenu grave en voyant l'Empereur.

On ne sait quel souvenir confus a passé dans sa mémoire troublée.

On l'a vu tourner tout à l'entour du cheval et regarder le cavalier,

Puis se frapper le front... puis sourire de ce rire hébété qui dit si bien qu'il ne se souvient pas...

Il a fallu que la Nanette arrivât en jetant des cris pour attirer l'attention du fou.

Le fou, l'œil noyé de mélancolie, contemplait le nuage de poussière que Napoléon avait laissé derrière lui.

Alors, il a pris la jeune fille dans ses bras, il l'a chargée sur ses épaules, s'écriant :

— C'est ma fille ! c'est mon enfant !...

Et il a pris en courant le chemin de la ferme de la Regratière.

. . . .

Le soir est venu.

Un détachement de dragons occupe la ferme de Jean Michel.

L'Empereur l'a désigné comme un point stratégique.

Deux hommes sont prisonniers dans cette ferme : Jean Michel et le chevalier d'Ormignies.

Arrêtés sur l'ordre du maréchal Marmont, ils doivent attendre là qu'un conseil de guerre s'assemble pour les juger.

Jean Michel est résigné à mourir

Le chevalier, tout brave qu'il est, écume de rage en songeant que Raoul de Vauxchamps épousera Charlotte.

Aux consolations qu'essaye de lui donner Jean Michel tout près de mourir pour son roi, Justin d'Ormignies répond par des blasphèmes.

Justin ne craint pas la mort, — mais Justin voudrait mourir vengé.

Il a cru que Raoul était mort, et Raoul, vivant, a été transporté au château de Fontbrune, où Charlotte lui prodigue ses soins.

Et comme si ce n'était pas assez de cette pensée pour le rendre ivre de fureur et de jalousie, on lui apporte un billet, il est signé de Raoul de Vauxchamps.

Raoul écrit au chevalier :

« Espérez : j'ai obtenu du maréchal que le conseil de guerre ne serait assemblé que dans trois jours.

» D'ici là, peut-être parviendrons-nous à fléchir l'Empereur.

» RAOUL. »

Et Justin d'Ormignies foule la lettre aux pieds et s'écrie :

— Lui devoir la vie ? jamais !

La Nanette est à genoux depuis le matin et murmure :

— Ah ! si ma sœur Toinette pouvait venir !

XV

Trois jours s'étaient écoulés.

Pendant ces trois jours, l'armée française s'était massée du côté de Montmirail.

Tout laissait pressentir une de ces luttes suprêmes qui décident du sort des empires.

Napoléon s'était porté en avant, laissant Marmont derrière lui, et Marmont avait établi son état-major à Fontenelle.

Napoléon, on se le rappelle, avait donné l'ordre au maréchal de réunir un conseil de guerre et de lui déférer les deux hommes qui avaient livré le village aux Russes.

Cependant trois jours s'étaient écoulés, et le conseil de guerre n'avait point encore été assemblé.

Pourquoi ?

C'est que le maréchal avait hésité lorsque le pauvre et brave commandant, Raoul de Vauxchamps, lui avait dit :

— Un des deux hommes que vous allez fusiller est le petit-fils de ce vieillard que l'Empereur a trouvé, l'écharpe tricolore à la ceinture, tenant tête aux alliés.

Frappé de cet argument, le maréchal n'avait pas hésité.

Il avait écrit à Napoléon, lui exposant la vérité, lui représentant même comme d'un fâcheux exemple une trop grande sévérité.

Raoul avait ainsi gagné les trois jours qu'il avait annoncés à M. Justin d'Ormignies.

Or, le soir du troisième jour, l'Empereur n'avait pas répondu encore.

La ferme était toujours convertie en caserne provisoire, et ses vastes bâtiments abritaient deux escadrons de hussards.

Prisonnier dans sa propre maison, Jean Michel jouissait cependant d'une certaine liberté.

Il allait et venait comme à l'ordinaire, mangeait avec ses enfants, et n'avait aucune entrave aux pieds ni aux mains.

Seulement, il lui était interdit de sortir, même dans la cour.

M. le chevalier Justin d'Ormignies avait passé les trois jours couché, et gardant un silence farouche.

De temps en temps, s'il croyait entendre le bruit du canon, il se levait à demi et allongeait la tête.

Mais c'était une illusion. Le canon des alliés s'était tû.

Ils étaient donc là, le soir du troisième jour, tous les gens de la ferme, depuis le père Jean Michel jusqu'à sa fille Nanette.

Marthe Michel n'avait pas osé remettre les pieds à Fontenelle.

On l'y eût écharpée.

Elle était demeurée à la *Regratière*.

— Oh ! Seigneur Dieu, s'écriait-elle avec une sorte d'exaltation fiévreuse, tout n'est pas fini, allez !



Mademoiselle Charlotte de Bernerie est au chevet de M. de Vauxchamps (page 30).

— Que veux-tu dire? demanda Nanette.

— J'ai dans mon idée, répondit Marthe, qu'il se prépare une grande bataille.

— Certainement, fit la jeune fille, ce sera pour demain ou après

— Et si Napoléon est battu?...

— Eh bien!

— C'est la vie de notre père.

— Qui te dit, fit Nanette, que l'Empereur ne fera pas grâce s'il est victorieux?

— Je ne veux pas de grâce! dit Jean Michel d'un ton farouche.

— Si l'Empereur vous fait grâce, mon père, répondit Nanette avec douceur, vous consentirez à vivre, ne fût-ce que pour vos enfants.

— Non, non, pas de grâce! dit le farouche vieillard. N'est-ce pas, monsieur le chevalier?

Justin d'Ormignies était couché tout vêtu sur un des deux lits jumeaux qui garnissaient l'alcôve de la grande salle de la ferme.

Il avança la tête et répondit avec dédain :

— Je ne veux devoir ma grâce, ni à Napoléon que je hais, ni à M. de Vauxchamps, ni à ma cousine Charlotte.

Le fils du fermier, François Michel, qui jusque-là n'avait rien dit, pris alors la parole :

— Vous, monsieur le chevalier, dit-il, on vous fera grâce... vous êtes un noble, vous êtes le fils du château... mais mon père, qui n'est qu'un pauvre paysan...

Le chevalier ne répondit pas; il tourna la face contre la muraille et rentra dans son dédaigneux silence.

— Pourquoi donc aussi, mon père, dit Nanette, faites-vous la besogne de M. le chevalier? Est-ce que vous êtes noble, est-ce que vous êtes riche, est-ce que vous avez un château?

— Tais-toi! dit tristement le vieillard.

Nannette se mit à pleurer.

Le fermier et ses enfants retombèrent dans un morne silence...

Le feu s'éteignait. Un bout de chandelle placé sur la table se consumait lentement.

Au dehors, on entendait rire les soldats qui bivaquaient dans la cour, à cette même place où le fermier Jean Michel avait fait boire son vin aux Cosaques.

C'était un douloureux constraste.

Là, on s'entretenait de la victoire de la veille, on buvait au combat du lendemain.

Ici, on songeait avec angoisse à la dernière heure de ce patriarche qui bientôt tomberait sous les balles françaises, pour expier le crime d'avoir trahi la France.

Là, on disait : Mort aux alliés! vive l'Empereur!

Ici, on faisait des vœux pour l'ennemi, contre lui.

Mais la solennité du moment enlevait à cette opposition son caractère odieux de la veille.

Naguère, ils avaient un langage révoltant et cynique ce François et cette Marthe Michel qui se réjouissaient des maux de la France et accueillaient les Cosaques comme leurs amis.

Aujourd'hui, en voyant leurs larmes couler, en regardant ce vieillard encore plein de force et de vie et qui allait mourir, on leur pardonnait...

Un des garçons de ferme entra.



Un homme était derrière elle qui la reçut dans ses bras... (page 38).

Il était allé à Fontenelle dans la soirée, pour y recueillir des nouvelles.

Eh bien? lui demanda Marthe avec angoisse.

— On parle d'une grande bataille qui va se livrer.

Le chevalier sortit de nouveau de son majestueux silence et demanda :

— Sait-on où sont les alliés ?

— Ils se portent sur Montmirail, où l'Empereur a concentré toutes ses forces.

— Sont-ils nombreux ?

— On dit qu'ils sont tous réunis, les Russes, les Allemands, et les Anglais.

— Napoléon sera écrasé, murmura le chevalier, dont l'œil se reprit à briller d'un éclair de joie.

— Oui, dit le vieux fermier; mais nous ne le verrons pas.

— Qui sait ?

— Il sera trop tard, vous dis-je.

— Bah !

— Nous serons fusillés avant la fin de la bataille.

— Moi, dit la Nanotte d'une voix tremblante, j'ai dans l'idée que puisqu'on a tardé trois jours...

Elle s'arrêta.

— Eh bien ! fit sa sœur... après?...

— C'est qu'on fera grâce à mon père, à cause de M. le chevalier qui est le petit-fils du vieux marquis. L'Empereur aime trop M. de Bernerie pour laisser fusiller M. le chevalier.

— Qui sait ? fit le chevalier d'un ton de philosophie. Qui vivra verra.

— Nous ne vivrons pas, allez, monsieur Justin, répondit le vieillard. J'aurais pourtant bien voulu voir le roi.

Et le vieux chouan retomba dans son mutisme.

Tout à coup, on entendit le galop d'un cheval dans la cour.

— Voilà une estafette du maréchal Marmont, un colonel des hussards, dit François Michel.

— C'est peut-être la grâce de mon père, s'écria Nanotte.

— Ou l'ordre de me fusiller, dit le fermier. Je suis prêt.

Une minute s'écoula...

Une minute qui fut un siècle d'anxiété et de désespoir sombre.

Puis la porte s'ouvrit.

Le colonel qui commandait les hussards établis à la ferme entra et alla droit au chevalier, qui s'était mis sur son séant pour le recevoir.

Le colonel était pâle et bouleversé.

— Monsieur, dit-il au chevalier, j'ai la douleur de vous apprendre que tous les efforts du maréchal, ceux de M. Raoul de Vauxchamps et les miens sont demeurés infructueux.

— C'est bien, monsieur, répondit Justin d'Ormignies d'un ton hautain.

— L'Empereur veut que vous soyez jugés, vous et le fermier Jean Michel.

Justin d'Ormignies s'inclina.

— Et fusillés au point du jour, dit-il avec ironie.

Le colonel ne répondit pas.

Il y avait un silence de mort autour de lui, silence

Mais la mère des compagnons disait de temps en temps :

— Mon Dieu ! pourvu que nous n'arrivions pas trop tard !

Et ces paroles redonnaient des forces à l'invalide et à la jolie Suzanne, dont les petits pieds étaient tout en sang.

Mame Toinette savait par Saturnin que le fermier qui avait arboré la cocarde blanche était gardé à vue dans sa ferme.

Son père était donc à la Regratière, à moins... qu'il ne fût déjà mort.

Et c'était vers la Regratière et non vers Fontenelle qu'ils se dirigeaient à travers champs, pour aller au plus court.

Un filet de fumée grise se détachait dans le lointain sur le ciel tout noir. Des lumières brillaient au travers des arbres.

Quille-en-Bois s'arrêta un moment :

— Reconnaissez-vous la ferme, là-bas, cousine ? demanda-t-il.

— Oui, oui, fit-elle. Avançons !

C'était trois quarts d'heure après que mame Toinette était entrée dans la salle basse où le colonel de hussards annonçait à Jean Michel et au chevalier d'Ormignies qu'il fallait partir pour Fontenelle.

L'émotion du vieillard fut terrible.

Toinette s'était jetée dans ses bras, tandis que Quille-en-Bois, Suzanne et Saturnin demeuraient à l'écart, saisis d'un douloureux respect.

Toinette était sa fille bien-aimée ; il l'avait pleurée comme morte ; il avait gémi vingt années de sa dureté, il avait nulle fois demandé pardon à Dieu d'avoir brisé sa vie...

Et il la revoyait tout à coup...

Et elle se jetait dans ses bras et l'appelait :

« Mon père ! »

Et cela à l'heure où on venait lui dire :

— Il faut mourir !

Toinette n'avait rien deviné tout d'abord.

— Ah ! disait-elle avec transport, il est vivant !... Vivant, mon père bien-aimé... Je le savais bien, moi, qu'on lui ferait grâce !... N'est-ce pas, mon père, que l'Empereur vous a pardonné ? Mais vous ne recommencerez point, n'est-ce pas ? Vous ne donnerez plus à manger aux Cosaques ce pain qui germe dans la terre française ; vous ne leur verserez plus, à ces soudards, le vin généreux que produit notre pauvre et bien-aimé sol champenois ?

— Non, dit le fermier, comprimant un sanglot, je ne ferai plus tout cela... car je vais mourir !

— Mourir !

Et elle eut un cri de désespoir suprême, un cri qui bouleversa tout le monde et fit pâlir le malheureux officier chargé d'exécuter les ordres du maréchal Marmont.

— Ne perdez pas tout espoir, madame, dit-il, votre père n'est point jugé encore.

— Mais je le serai dans une heure, dit le fermier.

— Il ne sera peut-être pas condamné à mort...

— Et à quoi voulez-vous donc qu'on me condamne ? s'écria Jean Michel.

A ces mots, il releva la tête, redressa sa grande taille voûtée, et le vieux soldat de Fontenoy, essuyant ses larmes, eut un éclair de fierté dans ses yeux éteints :

— Voulez-vous, pas, dit-il, qu'on m'envoie aux galères ? Je veux la mort du soldat... c'est mon droit !

Le colonel ne répondit pas.

Toinette avait jeté ses deux bras au cou de son père, et disait :

— Non, non ! on ne vous emmènera pas, mon père... j'irai me jeter aux pieds de l'Empereur... il fera grâce...

— L'Empereur est loin d'ici, répondit le colonel.

— Où qu'il soit, j'irai !...

Et la mère des compagnons sanglotait et se tordait les mains de désespoir, car Jean Michel s'était dégagé de son étreinte.

— Allons, dit tristement le colonel, il faut partir.

Le chevalier Justin d'Ormignies, à l'écart dans un coin de la salle, regardait avidement Suzanne.

L'angélique beauté de la jeune fille avait produit sur lui une impression profonde, et il murmurait avec rage :

— C'est dur de mourir ! si j'avais un an devant moi, je voudrais être aimé de cette enfant, et j'aurais bien vite oublié Charlotte.

— Adieu, mes enfants, dit encore le vieux fermier.

Et il alla embrasser immédiatement François, Marthe et Nanette, qui pleuraient, silencieusement.

Il avait gardé Toinette pour une dernière étreinte.

Toinette — pâle, les yeux fixes, maintenant muette en son horrible désespoir, — avait appuyé sa tête décolorée sur la poitrine du vieillard.

Jean Michel sentit l'émotion le reprendre à la gorge et deux larmes jaillir sur ses joues.

— Allons ! adieu... adieu !... fit-il.

Et il la repoussa.

De nouveau Toinette voulut l'étreindre et se cramponna à lui.

Il se dégagea une fois encore et lui dit :

— Va-t'en, adieu...

Puis s'adressant au colonel :

— Marchons, monsieur.

Le chevalier d'Ormignies regardait toujours Suzanne et sentait on ne sait quelle tempête mystérieuse gronder dans son cœur.

Toinette se laissa tomber dans les bras de Quille-en-Bois et s'écria avec un accent de douleur suprême :

— Mais où est donc l'Empereur ?

En ce moment, un homme entra dans la ferme.

C'était Machefer.

XVII

Pour que Machefer vînt à la ferme, il fallait qu'il y eût quelque chose d'extraordinaire.

Machefer apportait un nouveau billet de Raoul de Vauxchamps pour le chevalier Justin d'Ormignies.

Raoul écrivait :


La Madelon.

« L'Empereur a été inflexible : mais j'ai obtenu un « sursis de vingt-quatre heures à l'exécution du juge- « ment.

« Une grande bataille se prépare, peut-être s'enga- « gera-t-elle demain au point du jour.

« Si l'Empereur est victorieux — et nous le croyons « autant que nous l'espérons tous — peut-être sera- « t-il clément : ne perdez donc pas tout espoir.

« RAOUL. »

Cette fois, le chevalier ne foula point la lettre de Raoul aux pieds.

Le chevalier regardait Suzanne, et une lueur d'espérance avait passé dans ses yeux.

Cependant il dit avec ironie :

— Si je ne dois la vie qu'à la défaite des alliés, j'aime autant être fusillé.

Ces mots arrachèrent la mère des compagnons à la torpeur morale et physique où elle était plongée.

Elle releva la tête, enveloppa le chevalier d'un regard de mépris, et lui dit :

— Ah ! vous n'êtes pas Français !...

Le chevalier haussa les épaules.

Quant au vieux Jean Michel, absorbé dans sa douleur, il ne prononça pas un mot.

Il regardait sa fille et murmurait :

— Il faut mourir, au moment où je la revois.

Toinette eut alors une explosion de douleur.

— Non ; dit-elle, non ; vous ne mourrez pas, mon père... J'irai me jeter aux pieds de l'Empereur... je lui dirai : « C'est moi, moi la jeune fille à qui vous avez souri, et qui vous tendit un verre d'eau ; la jeune fille qui vous souhaita la victoire !...

— Moi, murmura Quille-en-Bois, je lui dirai que vous avez combattu les ennemis de la France, dans votre temps... et l'Empereur fera grâce au conspirateur en faveur du vieux soldat.

— Eh bien ! moi, fit le chevalier d'Ormignies avec dédain, je lui dirai que j'ai été sous-lieutenant en Autriche. Peut-être cela le touchera-t-il ?

Et le chevalier sortit en riant.

— Marchons ! dit Jean Michel, dont la voix se raffermit.

Et il ne voulut plus embrasser ses enfants.

— Adieu !.. dit-il.

— Au revoir, mon père ! cria Toinette.

Le colonel des hussards fermait la marche et tira la porte sur lui.

Alors il ne resta dans la salle basse de la ferme que François Michel, sombre et morne, ses trois sœurs, qui pleuraient, Saturnin, Suzanne, Quille-en-Bois et Machefer.

Celui-ci s'approcha de Toinette et lui prit les mains.

— J'ai bien peur, dit-il que l'Empereur ne fasse pas grâce... Mais il faut toujours essayer... Au lieu de rester ici, il faut aller à Montmirail, où il a son quartier général.

— Est-il possible d'arriver avant le jour ?

— Je ne sais pas... à cause des avant-postes...

Puis Machefer regarda Saturnin.

— Mais, dit-il, si monsieur est avec vous, il vous fera passer avec son uniforme d'officier d'ordonnance ; il lèvera toutes les consignes.

— Partons ! dit Toinette, qui retrouva sa vaillante énergie et essuya ses larmes.

— Partons ! répéta Quille-en-Bois.

— Il faut que vos sœurs et votre frère vous accompagnent, dit Machefer.

Cette proposition fut accueillie par un geste de dénégation de la part de François et de Marthe Michel.

François dit :

— Demander quelque chose à l'Empereur, c'est peine perdue : il ne nous aime pas.

— Lâche ! lui dit Toinette, refuseras-tu donc de lui demander la grâce de ton père ?

Marthe, qui était non moins entêtée, dit à son tour :

— Qui sait ? il sera peut-être battu demain, et les Russes viendront délivrer notre père.

Mame Toinette l'écrasa d'un regard.

— Tu n'es pas digne d'être ma sœur, dit-elle.

François et Marthe baissèrent la tête après s'être consultés du regard.

— Allons, dit François avec un soupir, marchons.

Suzanne vint se jeter au cou de sa mère adoptive.

— Moi aussi, dit-elle, j'irai.

— Non, mon enfant, répondit Quille-en-Bois, tu es brisée de fatigue, tes petits pieds sont meurtris et tout en sang. Je ne le veux pas.

Suzanne dit, effrayée :



N'y allez pas, dit le fou, les Russes y sont (page 39).

— Vous voulez donc que je reste ici avec tous ces soldats ?

— Non, répondit Quille-en-Bois, monsieur Machefer, que voilà, va te conduire au château de Fontbrune, où mademoiselle Charlotte prendra soin de toi.

— Ah! je veux bien, dit Machefer, et vous pouvez être tranquille, mademoiselle. Quand on est auprès de mademoiselle Charlotte, c'est comme si on était en paradis.

Suzanne essuya une larme et murmura :

— Je vous obéirai, mon parrain.

Les quatre enfants de Jean Michel se mirent en route, précédés par Quille-en-Bois et Saturnin, tandis que Machefer prenait dans ses bras Suzanne qui ne pouvait plus marcher, et la portait au château.

Le triste cortége passa au milieu des soldats qui bivaquaient dans la cour.

Officiers et soldats se découvrirent devant ces enfants qui allaient implorer la grâce de leur père.

Mais tous, après leur départ, secouèrent la tête et un officier murmura :

— C'est un voyage inutile qu'entreprennent ces pauvres gens!... L'Empereur a refusé au maréchal, — il veut faire un exemple terrible...

Les pluies des jours précédents et d'une partie de la nuit avaient embourbé les chemins. Il ne fallait pas songer à aller autrement qu'à pied.

D'ailleurs, il n'y avait plus un cheval, ni une charrette à la ferme, ni dans les environs.

L'armée alliée en se retirant avait tout mis en réquisition.

Toinette et ses compagnons se dirigèrent vers Fontenelle, qu'il fallait, du reste, forcément traverser pour se rendre à Montmirail.

Les abords du village étaient encombrés de soldats.

On avait allumé des feux autour desquels fantassins et cavaliers s'étaient groupés.

Comme l'avait dit Machefer, l'uniforme de Saturnin fut d'un grand secours pour lui frayer le passage.

Sur la place du village, il y avait un grand rassemblement.

Soldats, paysans, petits bourgeois se pressaient curieusement à la porte de la mairie.

Mame Toinette s'approcha et prêta l'oreille à ce qui se disait dans les divers groupes.

C'était à la mairie que s'était réuni le conseil de guerre.

On jugeait en ce moment, le chevalier d'Ormignies et Jean Michel.

Il y avait si longtemps que Toinette, avait quitté le pays que personne ne la reconnut.

Tandis que ses sœurs, son frère, et Quille-en-Bois demeuraient à l'écart, hors des cercles de lumière décrits par les brasiers, Toinette redevenue l'énergique mère des compagnons, se mêla à la foule.

Elle écoutait avidement, elle imposait silence aux violentes pulsations de son cœur, elle cherchait à se rendre compte de l'opinion publique sur son père...

Un paysan disait :

— Pour être condamnés, ils le seront, c'est sûr, mais on ne fusillera que Jean Michel.

— Pourquoi donc? dit un autre.

— Parce que Jean Michel est un pauvre homme.

— Eh bien ?

— Et que M. le chevalier est un noble... et un riche... et puis il est le fils du château, le cousin de mademoiselle Charlotte.

Tandis que mame Toinette allait de groupe en groupe sans qu'on fît attention à elle, un homme la suivait pas à pas.

Cet homme la regardait avidement, s'arrêtait, se frappait le front, puis se remettait à la suivre.

Cet homme, c'était le fou Jean de Nivelle.

Deux fois son sourire hébété avait reparu sur ses lèvres; mais deux fois aussi, au sourire avaient succédé des larmes.

Et le fou, devenu mélancolique, suivait toujours mame Toinette qui par deux fois l'avait regardé avec un certain étonnement.

Enfin il se fit une grande rumeur aux abords de la commune.

Les attroupements augmentaient, en dépit de la pluie qui tombait toujours fine et serrée, de la nuit qui était noire, et l'heure avancée, car il était près de minuit.

Un frisson parcourut la foule.

Avec le frisson, la rumeur s'apaisa; un silence effrayant se fit.

Mame Toinette sentit s'arrêter les pulsations de son cœur.

Le conseil de guerre avait clos les débats, et il allait prononcer la terrible sentence.

Le fou s'était glissé derrière mame Toinette, et il continuait à la dévorer du regard...

La foule attendait, anxieuse, la condamnation à mort des deux hommes qui avaient livré Fontenelle aux Cosaques...

XVIII

Pendant quelques minutes on eût entendu le bruit des cœurs battant dans les poitrines.

Enfin les portes de la commune s'ouvrirent et on en vit sortir deux soldats qui crièrent à la foule :

— Condamnés !

Mame Toinette sentit ses genoux fléchir.

Elle s'y attendait pourtant... mais ce terrible mot lui arracha un cri de douleur, et elle faillit tomber à la renverse.

Un homme était derrière elle, qui la reçut dans ses bras.

C'était le fou.

Le fou la soutint, puis il l'enleva et la porta hors de la foule.

— Ah! dit mame Toinette, il n'y a plus une minute à perdre, marchons !... marchons !...

Quille-en-Bois, le fils du fermier et les deux sœurs de mame Toinette attendaient toujours à l'écart.

Toinette, que le fou avait remise sur ses pieds et qui puisait une nouvelle force dans son énergie, leur dit :

— Nous n'arriverons pas à Montmirail avant le jour...

— Nous avons vingt-quatre heures devant nous, objecta Saturnin.

Et tous se remirent en route.

Comme ils atteignaient les dernières maisons du village, une femme les rejoignit en courant.

C'était la Madelon...

L'héroïque fiancée de Machefer aborda la Nanette en lui disant :

— Il ne faut pas perdre tout espoir, ma mignonne. M. Raoul a parlementé tout le jour avec le maréchal, et comme il avait gagné trois jours déjà, il a encore obtenu que M. le chevalier et ton père ne seraient fusillés qu'après-demain matin, c'est-à-dire après la bataille.

— Nous arriverons à temps! s'écria Saturnin.

— Et puis, qui sait? fit Marthe Michel, demain il n'y aura peut-être plus d'armée de Napoléon.

— On s'est battu tout le jour à Champ-Aubert, continua la Madelon, et les Russes ont été écrasés.

— Demain ils écraseront Napoléon, murmura la veuve indomptable avec un éclair de haine.

La mère des compagnons lui jeta un regard de mépris :

— Tu blasphèmes, dit-elle, et c'est la mort de notre père que tu demandes en parlant ainsi.

— Allez, et bon courage, dit la Madelon, tout n'est pas perdu, et puis M. le marquis a écrit aussi à l'Empereur.

— Il aura la grâce de son petit-fils, dit François Michel, mais on fusillera mon père.

Et il continua à suivre mame Toinette, qui s'appuyait sur le bras de Saturnin.

La Madelon les quitta, elle s'en retournait à Fontbrune.

C'était mademoiselle Charlotte qui, prévenue par Machefer, l'avait envoyée leur porter quelques paroles d'espoir.

Il pleuvait toujours, le vent soufflait avec violence.

A deux cents pas du village, les voyageurs trouvèrent un poste.

— Qui vive? cria la sentinelle.

— Vélite de la garde, répondit Saturnin.

La sentinelle s'approcha et reconnut Saturnin, auquel il dit :

— Où allez-vous?

— Au quartier général de l'Empereur.

— Qu'est-ce que tous ces gens-là?

— Des gens de Fontenelle, qui vont demander la grâce du vieux fermier qui doit être fusillé.

La sentinelle fit bien quelque difficulté, mais comme, après tout, un vélite ayant rang d'officier, Saturnin était son supérieur, elle céda.

Mame Toinette et les siens passèrent.

Un peu plus loin, un escadron de hussards bivaquait en plein air, sous la pluie, autour d'un grand feu dont le vent courbait la flamme.

Saturnin fut obligé de renouveler ses explications.

L'officier à qui il s'adressa lui dit :

— Mon jeune ami, à Dieu ne plaise que j'empêche ces braves gens d'aller plus loin, mais je crains bien que vous ne fassiez un voyage inutile.

— Pourquoi ? demanda Saturnin en tremblant.

— Parce que les Russes seront attaqués au point du jour, que la bataille d'aujourd'hui qui a eu Champ-Aubert pour théâtre, recommencera du côté de Montmirail, et qu'il vous sera impossible d'arriver jusqu'à l'Empereur.

— Nous essayerons toujours, dit Saturnin.

Et ils continuèrent leur chemin.

Ils venaient de quitter le territoire de Fontenelle et s'étaient engagés dans les champs qui bordent les bois de la Haute-Epine.

François Michel s'était offert à porter sa sœur Toinette, mais elle avait refusé.

— Tu ne penses pas comme moi, lui avait-elle dit. Je ne veux pas de tes services.

Une fois, Marthe s'était retournée, étouffant un cri.

— Qu'est-ce donc ? demanda Quille-en-Bois.

— Il me semble qu'on nous suit, répondit la veuve. Tenez, voyez-vous là-bas... cette forme noire ?... elle est immobile, maintenant.

— C'est un tronc d'arbre, dit François Michel.

— Non, c'est un homme... Voyez...

En effet, la forme noire s'était remise en route.

Eh bien ! dit Quille-en-Bois, qu'est-ce que cela nous fait ?

Après les champs, il fallait traverser les bois.

Mais le forgeron invalide était un enfant du pays, et à vingt années de distance il se reconnaissait, au milieu de cette nuit noire, comme en plein faubourg Saint-Antoine.

— Est-ce bien loin encore ? demanda la mère des compagnons.

La courageuse femme marchait depuis si longtemps que ses chaussures étaient en lambeaux, tandis que ses pieds n'étaient plus qu'une plaie.

— Nous ne sommes encore qu'à la Haute-Epine, dit Quille-en-Bois.

— Et puis ? fit Saturnin.

— Après, nous aurons à traverser l'Epine-au-Bois, de là nous descendrons au village de Marchais. Une fois là, ajouta Quille-en-Bois, nous sommes à Montmirail.

— Ma mère, dit Saturnin, je vais vous porter.

— Non, mon enfant, non, je marcherai, répondit-elle.

— Pourquoi ne veux-tu pas que je te porte, moi ? dit François Michel avec colère.

— Parce que tu as donné à boire aux Cosaques, répondit-elle fièrement.

Marthe jeta un nouveau cri.

— L'homme nous suit toujours, dit-elle.

— Où donc ? fit Quille-en-Bois.

— Là... voyez...

Et elle étendit la main.

En effet, une forme noire se glissait à travers les arbres, non point en marchant, non point en courant, mais en accomplissant des espèces de bonds, comme un animal fauve que traque une meute.

Et comme il se rapprochait de plus en plus, Quille-en-Bois cria :

— Halte ! il faut savoir à qui nous avons affaire.

Et il attendit de pied ferme la forme noire, qui continuait à arriver sur lui.

— Malédiction ! s'écria François Michel, je le reconnais. C'est ce fou de malheur qu'on appelle Jean de Nivelle.

— C'est moi, dit le fou, qui d'un dernier bond arriva sur eux.

— Que veux-tu ? lui demanda brutalement François.

— Je vais avec vous, répondit-il.

— Nous n'avons pas besoin de toi... va-t'en !

Mais la Nanette le prit par la main et lui dit :

— Pourquoi veux-tu venir avec nous, mon bon Jean ?

— Pour vous guider.

— Nous n'avons pas besoin de toi, camarade, répliqua Quille-en-Bois. Je suis du pays, nous voici sur le chemin de la Haute-Epine.

— N'y allez pas, dit le fou.

— Pourquoi ?

— Les Russes y sont.

— C'est impossible, dit Saturnin, les Russes sont au delà de Montmirail. D'ici à Montmirail nous ne rencontrerons que des troupes françaises.

— Les Russes y sont... répéta le fou.

En même temps, il s'était approché de la mère des compagnons et il lui avait pris la main en lui disant :

— N'y allez pas !

Mais François Michel haussa les épaules et s'écria :

— Est-ce que vous allez écouter cet oiseau de malheur ? c'est un fou...

— Allons, en route ! mes enfants, dit Quille-en-Bois.

Le fou répéta une dernière fois :

— N'allez pas à la Haute-Épine. Tournez à gauche, descendez droit sur Marchais.

— Merci, dit Quille-en-Bois, nous aurions de la boue jusqu'au ventre.

Et la petite troupe continua son chemin sans écouter davantage les observations du fou.

Ce dernier poussa un soupir et les suivit à distance.

Ils étaient entrés sous bois maintenant, et longeaient une vaste clairière.

Tout à coup Quille-en-Bois, qui marchait toujours en tête, s'arrêta.

On voyait une lueur dans l'éloignement, à travers les arbres.

— Ce sont les maisons de la Haute-Épine, dit François.

— C'est plutôt un feu de bivac, dit Saturnin.

— En tout cas, ce ne peut être qu'un bivac français, ajouta Quille-en-Bois.

Et ils continuèrent à avancer.

Le fou les suivait de loin.

Soudain il leur cria :

— Arrêtez ! les Russes !

François Michel haussa les épaules.

— C'est un fou, dit-il. Les Russes sont loin d'ici... En avant !

— En avant ! répéta Quille-en-Bois, lequel, cependant, avançait maintenant avec une certaine circonspection.

Jean de Nivelle les suivait toujours.

XIX

Quille-en-Bois continuait à avancer.

Cependant les paroles du fou l'avaient mis en défiance.

Après la bataille de Brienne, après surtout celle de Champ-Aubert, les deux armées s'étaient retirées pèle-mêle vers Montmirail; et il pouvait fort bien se faire que les Russes d'Oulsawieff ne fussent pas aussi loin que le prétendait François Michel.

A mesure qu'ils approchaient, le feu qu'ils apercevaient à travers la clairière paraissait s'élargir et prendre les proportions d'un bivac.

Bientôt il put distinguer des ombres qui s'agitaient à l'entour.

Puis des voix confuses arrivèrent à son oreille.

Mais elles étaient trop loin encore pour qu'on pût dire si elles parlaient le français ou une autre langue.

D'ailleurs, à cette époque, le soldat russe parlait assez généralement français.

C'était la tradition du règne de la grande Catherine qui se perpétuait dans le siècle suivant, et l'empereur Alexandre n'avait point remis l'idiome russe en honneur, comme devait le faire plus tard son frère, le czar Nicolas.

Cependant Quille-en-Bois s'arrêta indécis.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? demanda François Michel avec humeur.

— Le fou pourrait bien avoir raison, dit Quille-en-Bois.

François haussa les épaules.

— Il n'y a pas un Russe à dix lieues d'ici.

— Eh bien ! quand il y en aurait, dit Marthe Michel, les Russes ne sont-ils pas nos amis ?

— Pas les miens, dit Quille-en-Bois.

— Ni les nôtres, dit mame Toinette.

— Oui, mais ils ont bu et mangé chez notre père, dit la vieille entêtée, et ils s'en souviendront... et ils nous laisseront passer.

Un hennissement de cheval traversa l'espace et vint mourir aux oreilles de Quille-en-Bois, qui s'était remis en chemin.

De nouveau il s'arrêta.

— Bon ! ricana François Michel, est-ce qu'il hennit en russe, ce cheval ?

— Peut-être... dit Quille-en-Bois. Je parierais que c'est un de ces méchants gringalets de chevaux gris que montent les Cosaques.

Cependant il se remit en route.

— A la garde de Dieu ! murmura la mère des compagnons.

Ils firent un pas encore.

Tout à coup une ombre s'agita tout auprès d'eux et une voix cria :

— *Kor tam* ?

C'était une vedette russe. Son exclamation répondait au *qui vive* ? d'une sentinelle française.

— Les Russes ! exclama Quille-en-Bois.

Et il voulut battre en retraite.

Mais alors devant, derrière eux, à droite et à gauche, le forgeron et ses compagnons virent se dresser les Cosaques.

Ils étaient tombés au milieu d'une embuscade ennemie.

— Le fou avait raison ! s'écria Quille-en-Bois.

— Eh bien ! dit Marthe Michel, les Cosaques sont nos amis.

— Tais-toi, malheureuse ! dit mame Toinette avec un accent de douloureuse indignation.

En un clin d'œil, la petite troupe fut entourée.

Un officier, celui qui commandait l'embuscade, reconnut l'uniforme de Saturnin et dit :

— Un soldat français... un espion peut-être... il faut le fusiller !

Deux Cosaques s'étaient rués sur le vélite.

Saturnin avait tiré son épée.

Mais Quille-en-Bois lui dit :

— L'épée au fourreau, mon garçon, il est inutile de te faire massacrer.

En même temps, un autre officier s'approcha :

— Il faut conduire cet homme au général, dit-il. On l'interrogera. Peut-être aura-t-il de précieux renseignements à nous donner.

Puis, s'adressant à Quille-en-Bois :

— Qui êtes-vous ? dit-il.

— Un paysan de Fontenelle.

— Où allez-vous ?

— A Montmirail.

— Vous ne saviez donc pas que l'armée russe occupait la Haute-Épine ?

— Si nous l'avions su, nous aurions fait un détour.

Mais Marthe Michel s'écria :

— Ah ! je vous reconnais, vous, mon capitaine.

Et elle s'avança vers lui.

— En effet, dit l'officier russe, j'ai vu cette femme. Qui êtes-vous ?

— C'est moi qui vous ai fait entrer dans Fontenelle, par ma maison, il y a cinq jours.

— Vous êtes la fille du fermier ?

— Oui.

— Et moi aussi, dit la Nanette.



On les enferma dans une salle basse de la mairie (page 43).

En même temps, elle vint se placer devant l'officier russe, et lui dit avec dédain :

— Vous devez bien me reconnaître, moi, puisque vous m'avez tirée au sort et que vous m'avez perdue.

Ce reproche eut un bon résultat.

Le jeune officier s'adoucit et dit :

— Je vois que vous n'êtes pas des paysans hostiles aux armées alliées.

— Nous sommes des amis, dit François Michel.

— Parle pour toi, misérable! grommela Quille-en-Bois.

La mère des compagnons gardait un morne silence.

— Mais comment êtes-vous ici ? reprit l'officier. Où allez-vous ?

— A Montmirail, dit Marthe.

— D'où venez-vous?

— De Fontenelle.

— Qu'allez-vous faire à Montmirail ?

— Ah ! dit Marthe Michel, qui se mit à pleurer, nous allons nous jeter aux pieds de l'usurpateur.

— Pourquoi faire?

— Pour lui demander la grâce de mon père ; car, reprit la veuve avec animation, vous ne savez pas, les Français ont repris le village, et mon père a été fait prisonnier, et on vient de le condamner à mort !

— Alors, dit l'officier, vous arriverez trop tard à Montmirail.

— Oh non ! dit François.

— A l'heure qu'il est, votre père a été fusillé.

— Non... on ne doit exécuter la sentence que dans vingt-quatre heures.

— Mais comment arriverez-vous à Montmirail ?

— Je ne sais pas, dit Marthe.

— Moi, reprit l'officier, je suis obligé de vous conduire au général, dont vous voyez le bivac, là, au travers des arbres, et de faire prisonnier ce jeune homme...

Il désignait Saturnin.

— Jamais ! murmura le jeune vélite, je me passerais plutôt mon épée au travers du corps.

La mère des compagnons lui mit la main sur l'épaule.

— Sois calme, dit-elle.

L'officier reprit :

— Peut-être bien que le général vous laissera partir.

— Est-ce lui qui a logé chez nous? demanda Marthe.

— Oui, c'est le général Oulsawieff.

— Alors, il ne voudra pas la mort de mon père ! dit la veuve, il nous laissera passer.

— Mais, dit le jeune Russe, les Prussiens qui occupent l'Épine-au-Bois vous arrêteront, eux.

Quille-en-Bois, mame Toinette et la Nanette se tenaient un peu à l'écart.

Les rôles, comme on le voit, étaient changés.

C'étaient à présent Marthe la veuve et son frère qui protégeaient les autres.

— D'ailleurs, dit l'officier, qui vous dit que ce soir les Français occuperont encore Fontenelle?

— Je l'espère bien, grommela Quille-en-Bois.

— L'armée alliée est massée tout à l'entour de Montmirail, reprit l'officier; Napoléon a l'infériorité du nombre; il sera certainement écrasé.

— Oh! si vous pouviez dire vrai! fit Marthe.

Mame Toinette leva silencieusement ses yeux au ciel, comme pour lui demander pardon.

Saturnin et Quille-en-Bois écumaient de rage.

François Michel dit à son tour:

— Croyez-vous donc, monsieur, que la bataille va s'engager bientôt?

— Au point du jour.

— Le jour n'est pas loin, murmura Quille-en-Bois.

En effet, les étoiles pâlissaient et une bande blanchâtre s'étendait à l'horizon.

— Oui, j'en ai la conviction, reprit le jeune officier, la bataille qui va se livrer sera la dernière. Napoléon ne peut plus tenir.

— Dieu vous entende! dit Marthe.

— Je vais vous conduire au général, dit l'officier; mais je doute que vous puissiez atteindre Montmirail avant le jour.

Comme il disait cela, un nouveau personnage arriva et lui dit en riant.

— Je savais bien que c'était les Russes.

— Le fou! exclama François Michel avec colère, toujours lui!

— Je vais avec vous, dit Jean-de-Nivelle.

Et il se remit à gambader tout en regardant avidement la mère des compagnons.

La petite troupe fut conduite au bivac d'Oulsawieff

Le général était à cheval déjà et donnait des ordres.

Il écouta avec bienveillance la requête de Marthe Michel, mais il répondit:

— Je ne puis vous laisser passer. D'ailleurs, vous n'arriveriez pas... on va se battre aux premières clartés de l'aube.

La mère des compagnons se tordait les mains de désespoir.

Quille-en-Bois murmurait:

— J'ai idée, moi, que mon Empereur nous délivrera avant qu'il soit peu et que les Prussiens et les Russes vont recevoir une fière tripotée.

Le fou s'était mis à courir autour du feu du bivac du général Oulsawieff et chantait la Marseillaise.

Et comme Oulsawieff allaient donner l'ordre de lui clouer son hymne patriotique d'un coup de lance dans la gorge, la Nanette se plaça devant le pauvre Jean-de-Nivelle et le sauva en disant:

— C'est un fou!

En même temps, dans le lointain, on entendit un premier coup de canon.

XX

Abandonnons un moment la mère des compagnons et ses amis, tombés au pouvoir des Russes, et retournons à Fontenelle.

Il est deux heures du matin.

Los soldats bivaquent toujours sur la place, dans la rue et aux alentours du village.

Mais les habitants sont rentrés chez eux.

A l'agitation de la soirée a succédé ce calme morne et désolé des populations en deuil.

Car il n'y a plus maintenant une seule maison dans le village où la mort n'ait laissé sa redoutable empreinte.

Heureusement, c'est la mort des braves.

Chaque famille a payé son tribut à la patrie en laissant un des siens, il y a trois jours, sur ces deux barricades que les Russes, malgré leur nombre, n'eussent jamais emportées sans la trahison du chevalier d'Ormignies et de Marthe Michel.

Les veuves sont rentrées, et les orphelins aussi, et le vieillard qui n'a plus de fils, et le père dont la fille a été frappée, tandis qu'elle prodiguait ses soins à son frère blessé.

Les foyers se sont éteints, — éteintes sont les lumières.

Le feu seul des bivacs éclaire encore Fontenelle.

Pendant la soirée, on entendait le canon au lointain, dans la direction de Champ-Aubert

Pendant la soirée encore on attendait avec une anxiété pleine de rancunes et de colères la décision du conseil de guerre, relativement à ces deux hommes qui avaient trahi leur pays au profit de l'étranger.

Maintenant le canon a cessé de faire entendre sa grande voix.

Maintenant les coupables sont condamnés, et l'irritation populaire s'est apaisée pour faire place à une sorte de compassion.

On hait M. le chevalier d'Ormignies.

Il était hautain, dédaigneux, dur au pauvre monde.

Mais il est le petit-fils du marquis de Bernerie, le bienfaiteur de Fontenelle et de toute la contrée environnante.

Et on songe que là-haut, au sommet de la colline, dans les murs du château de Fontbrune, une mère pousse des cris de désespoir, tandis qu'un vieillard pleure silencieusement.

On n'aimait pas beaucoup Jean Michel, mais on adorait la Nanette; on se souvenait encore, çà et là, de cette charmante fille appelée Toinotte et qui avait disparu il y avait près de vingt ans.

Et l'on se dit maintenant que la mort du vieux fermier les frappera toutes deux au cœur.

Jean Michel ne doit plus revoir sa maison, ni M. Justin d'Ormignies le château.

On les a enfermés dans une salle basse de la mairie, et on a confié leur garde à deux soldats qui seront relevés d'heure en heure.

Jean-Michel s'est étendu sur un peu de paille.

Résigné à mourir, il songe à ses enfants qu'il ne reverra plus.

Il songe à ce roi qu'il n'a jamais vu, mais qui est le

petit-fils de celui sous lequel il servait à Fontenoy, et qu'il a vu parcourir l'armée française à cheval, suivi du Dauphin, à peine âgé de quinze ans.

Il songe surtout à Toinette...

Sa Toinette bien-aimée, dont il a fait le malheur jadis, en sa rude loyauté de vassal qui ne veut point s'allier à son seigneur.

A quoi songe M. le chevalier d'Ormignies?

Il songe que Raoul de Vauxchamps n'est pas mort et qu'il ne mourra pas;

Qu'il épousera tôt ou tard sa cousine Charlotte, et héritera, par cette alliance, des vastes domaines de Bernerie.

Il songe encore...

Non, depuis quelques heures, la rage froide qui débordait du cœur de M. Justin d'Ormignies est mêlée d'un autre sentiment.

Tandis qu'il pensait à Charlotte, une femme a surgi devant lui, ébloui ses yeux, troublé sa raison...

Suzanne !

Et le chevalier sent l'écume border ses lèvres, à cette pensée qu'il sera fusillé le lendemain, et que jamais il ne reverra cette admirable créature, qui lui est apparue une heure, comme l'ange de la mort.

Aussi se promène-t-il d'un pas inégal et brusque dans ce cachot improvisé, où Jean Michel s'est couché dans un coin.

Une ou deux fois, le vieux fermier a levé la tête, disant :

— Vous vous faites trop de bile, monsieur le chevalier. Il ne faut pas avoir peur de la mort comme ça.

A quoi le chevalier a répondu :

— Je ne crains pas de mourir, mais j'ai besoin de vivre encore.

— Pourquoi?

— Pour me venger.

— Moi, j'ai pardonné à mes ennemis, monsieur le chevalier, et tous mes comptes sont réglés avec ce monde.

Et, sur ces paroles de paix, le fermier est retombé dans son mutisme et sa rêverie.

Trois fois déjà, les soldats qui gardent à vue les deux condamnés ont été changés.

Les premiers fumaient, les seconds jouaient, les troisièmes ont bu une bouteille de vin.

Ni les uns ni les autres n'ont osé adresser la parole aux deux condamnés.

Les derniers venus sont de tout jeunes gens, des soldats de trois mois, recrues arrachées la veille à leur charrue, si on en juge par leur figure juvénile et leur menton sans trace de barbe.

Ils se sont pris à considérer ce vieillard et ce jeune homme que la mort attend.

L'un, en regardant le vieillard, songe à son propre père, un vieillard aussi.

L'autre, qui a laissé au pays une promise en pleurs, se demande si ce jeune homme qui va mourir ne laisse pas une fiancée au désespoir.

Et ils se sont mis à causer tout bas.

— Voilà une vilaine besogne, mon pauvre Joseph, qu'on nous a donnée là, dit l'un.

— Moi, répond l'autre, j'ai des frissons d'épouvante depuis ce soir.

— Pourquoi?

— Parce que je ne voudrais pas faire partie du peloton qui fusillera demain ces malheureux.

Ces deux soldats sont d'origine alsacienne.

Ils parlent entre eux leur langue maternelle, l'allemand.

Jean Michel n'a pas même tourné la tête.

Mais le chevalier, qui a servi en Autriche et qui sait la langue allemande aussi bien que le français, va s'asseoir sur le lit de paille du vieux fermier, et, pour distraire un moment sa pensée en délire, il écoute la conversation des deux soldats.

— Frantz, dit Joseph, il paraît que ces deux hommes sont bien détestés dans le pays.

— Oui, répond Frantz; c'est tout simple, ils ont livré le village.

— As-tu entendu ces cris de joie, quand on a appris qu'ils étaient condamnés?

— Oui.

— Personne ne les plaint...

— Oh! si fait, dit Frantz, j'ai entendu un homme et une femme qui causaient tout bas à l'écart.

La femme disait avec des larmes dans la voix :

— Est-ce que tu ne pourrais pas le sauver?

— Si je le voulais... peut-être... mais...

— Mais tu ne le veux pas!

— Non, les Cosaques ont tué mon fils.

— Oui, mais il t'a donné souvent du pain, à toi et à tes enfants.

— Mon fils est mort, disait l'homme d'un ton farouche.

— Et si on te donnait de l'argent... beaucoup d'argent?

L'homme a paru hésiter.

— Qu'a-t-il répondu? demanda Frantz.

— Je ne sais pas, car en ce moment, il y a eu un mouvement de la foule et je les ai perdus de vue tous deux, l'homme et la femme.

Joseph dit encore :

— Sais-tu duquel ils parlaient?

— Je ne sais pas.

Frantz regarde les murs épais et nus de la salle basse, la porte solide est ferrée, et continue :

— Il est bien difficile de s'évader d'ici, surtout avec la consigne que nous avons de tirer dessus.

« Et puis, il y a le poste dans la salle voisine, et des soldats tout à l'entour de la commune, et à moins qu'il n'y ait un chemin sous terre et que nous soyons garrottés!... »

A ces dernières paroles des deux conscrits, Justin d'Ormignies n'a pu se défendre d'un léger tressaillement.

En ce moment la porte s'ouvre et un sergent entre apportant une cruche de vin, du pain et de la viande.

— C'est du château qu'on vous envoie à souper, camarades, dit-il.

En même temps, il pose les aliments et la cruche sur un banc et se retire.

— Je n'ai pas faim, dit Jean Michel.

Et il se retourne sur son lit de paille, la tête contre le mur.

— Moi, dit le chevalier, je n'ai pas grand'soif et j'aimerais mieux un verre d'eau.

— Je vais vous en apporter, dit le sergent.

Et il s'en va.

M. d'Ormignies regarde la cruche de vin avec une expression de joie étrange.

Avec le pain on lui a donné un couteau.

Il entame le pain.

Le couteau rencontre un corps étranger.

Et M. d'Ormignies tressaille de plus belle, et il se dit que peut-être les conscrits ont bien entendu et qu'on songe à le sauver.

XXI

Le chevalier attendit pour achever de couper son pain que le sergent lui eût apporté de l'eau.

Puis, quand celui-ci s'en fut allé, il se tourna un peu de manière à n'être pas aperçu des soldats.

Le pain ouvert, il s'en échappa une petite pierre autour de laquelle était roulé un papier.

La salle basse était éclairée par une chandelle de suif placée sur le banc qui servait de table.

Le chevalier profita d'un moment où les deux conscrits parlaient allemand avec animation et ne s'occupaient pas de lui, pour déplier lestement le papier.

Deux lignes d'une écriture allongée le couvraient.

Cette écriture était celle de sa cousine, mademoiselle Charlotte de Bernerie.

La jeune fille écrivait :

« Espérez et ne buvez pas, mais faites boire. Vos amis sont sous terre. »

Le chevalier, comme on le voit, en demandant de l'eau au sergent, avait eu le pressentiment de ce conseil qu'on lui donnait.

Il se mit donc à manger, après avoir dit à Jean Michel :

— Est-ce que tu n'as pas faim ?

— Non monsieur.

— Ni soif ?

— Non monsieur.

Jean Michel ne répondait plus que par monosyllabes. Il avait toujours la tête tournée contre le mur.

Un des deux soldats, celui qui parlait avec le plus d'animation, se décida alors à adresser la parole au chevalier.

— Vous ne buvez donc que de l'eau, monsieur? lui dit-il.

— Le vin me fait mal...

— Ça dépend des estomacs, paraît-il, reprit l'autre qui fit clapper sa langue.

— Est-ce que ma cruche de vin vous ferait plaisir ? demanda le chevalier d'un ton indifférent.

— A vous parler franc, répondit le soldat qui s'appelait Joseph, nous boirions un coup volontiers, mon camarade et moi.

— Prenez, dit le chevalier.

Et, modérant non sans peine un vif mouvement de joie, il leur tendit la cruche.

Les deux soldats burent à tour de rôle ;

D'abord une petite gorgée, puis une seconde.

Frantz dit en allemand :

— Voilà du fameux vin.

A quoi Joseph répondit :

— C'est le vin qui vient du château. Dans un château il y a toujours du bon vin.

Le chevalier n'avait mangé que du bout des dents et il avait à peine touché au morceau de viande.

Frantz lorgnait le morceau de viande et le reste du pain, comme Joseph avait lorgné la cruche

— Si le reste de mon souper vous fait envie, dit encore le chevalier, il est à votre service.

Les deux Alsaciens se regardèrent, hésitèrent un moment, puis Frantz dit :

— Ce n'est pas de refus.

Ils se mirent à manger. Le reste de la cruche y passa.

— Pauvre monsieur, disait Frantz, qui avait le vin quelque peu sentimental, il a fait son dernier repas.

Joseph répondit :

— C'est dur de mourir quand on est si jeune.

— Bien certainement, reprit Frantz, il a quelque part une fiancée.

— La demoiselle du château, peut-être.

— Mais pour sûr, dit Joseph, puisqu'elle lui a envoyé de si bon vin.

Comme la figure du chevalier était parfaitement indifférente, les deux soldats, persuadés qu'il ne comprenait pas un mot d'allemand, continuaient à causer fort librement.

— Oui, c'est du bon vin, dit Joseph, jetant un coup d'œil plein de regret sur la cruche vide. Mais je voudrais bien qu'on vînt nous relever.

— Pourquoi ?

— Ce vin m'a cassé la tête.

— Eh bien ! dors, je veillerai... dit Frantz.

Joseph s'allongea sur le banc. Bientôt il ferma les yeux et le chevalier qui, lui aussi, s'était étendu sur la paille et feignait de dormir, entendit un ronflement sonore.

Frantz avait la tête plus solide que Joseph ; mais ce n'était qu'une affaire de temps.

Un quart d'heure plus tard, il fut pris du même besoin de dormir.

Cependant il lutta quelques minutes.

Un moment même, il fut sur le point de cogner à la porte de la salle basse avec la crosse de son fusil, et d'appeler le sergent pour se faire relever.

Mais la crainte d'une punition l'en empêcha.



Une tête apparut au milieu de ce trou et prit la place de la dalle (page 45).

Ses yeux se fermèrent, comme ceux de Joseph s'étaient fermés.

Il laissa tomber sa tête sur son épaule, puis son corps se voûta et finit par s'allonger pareillement sur le banc.

Alors le chevalier entendit deux ronflements au lieu d'un.

Et il n'était pas difficile de deviner que le vin absorbé par les deux soldats renfermait une substance narcotique quelconque.

En même temps, le chevalier crut entendre un bruit sourd, lointain, un bruit souterrain.

Il prêta l'oreille, le bruit continuait.

Il se coucha à plat ventre, la face appuyée contre les dalles qui formaient le sol.

Le bruit devint plus distinct.

On eût dit des ouvriers mineurs creusant un boyau à camouflet.

Ce fut un trait de lumière pour le chevalier.

Il se souvint!

Il se souvint d'avoir entendu dire dans son enfance que la maison commune actuelle de Fontenelle était le reste d'un ancien couvent aux trois quarts démoli pendant la Terreur.

Sous le couvent il devait y avoir eu, et y avoir même encore, des souterrains et des tombeaux.

Et le chevalier continua à prêter l'oreille.

Le bruit approchait.

Alors M. d'Ormignies poussa Jean Michel du coude et lui dit tout bas :

— On vient nous sauver.

— Parlez pour vous, monsieur le chevalier.

— Si on me sauve, on te sauvera aussi.

— Je ne veux pas, dit Jean Michel.

— Es-tu fou?

— Non, je ne veux pas fuir. Je n'ai jamais fui quand j'étais soldat, ce n'est pas à quatre-vingts ans que j'aurai peur de la mort.

Le chevalier n'insista pas. Il savait que Jean Michel était entêté et ne revenait jamais sur ses décisions.

Tout à coup le bruit cessa, mais le sol trembla sous le chevalier.

La dalle sur laquelle il appuyait sa tête pour écouter fut agitée comme par un tremblement de terre.

Puis elle se souleva à demi...

Les soldats dormaient toujours.

Le chevalier aida la dalle à quitter sa place.

On la poussait du dessous, il la tira à lui et soudain il vit un trou béant.

En même temps, une tête apparut au milieu de ce trou et prit la place de la dalle.

Le chevalier fronça le sourcil, car il reconnut Machefer.

Machefer lui dit :

— Ne craignez rien, je viens vous sauver... C'est ma mère qui l'a voulu, ainsi que mademoiselle Charlotte... car, moi, je ne suis pas votre ami... Mais il suffit que mademoiselle Charlotte veuille...

Et Machefer se hissa dans la salle basse, ajoutant :

— Nous avons retrouvé un vieux souterrain qui par-

tait de la cave du père Antry et aboutissait ici.

Personne dans Fontenelle, excepté lui, ne savait ça. Comme il s'était vanté, hier soir, de pouvoir vous sauver, s'il le voulait, nous en avons profité.

— Allons! Jean, dit une dernière fois le chevalier, viens-tu?

— Non, répondit le fermier sèchement.

— Tant pis pour toi!

Et le chevalier se laissa couler dans le trou que la dalle avait laissé à découvert, et Machefer le suivit en disant :

— Un cheval tout sellé vous attend. Vous irez rejoindre vos bons amis les alliés!...

Ce fut la vengeance de Machefer.

. . . .

Une heure après, le chevalier d'Ormignies était hors de danger et se présentait aux avant-postes prussiens.

XXII

Revenons maintenant à mame Toinette et à ses compagnons, que nous avons laissés au bivac du général Oulsawieff.

On avait voulu fusiller Jean de Nivelle.

Mais la Nanette s'était placée devant lui en disant :

— C'est un fou!

Et comme la folie est plus respectable encore que la vieillesse, on avait fait grâce à Jean de Nivelle.

Murchoff, le jeune officier de Cosaques qui s'était opposé tout à l'heure à ce que Saturnin fût fusillé, et avait insisté pour conduire au bivac du général mame Toinette et ses compagnons, Murchoff, ce même officier qui, à la ferme de la Regratière, avait osé jouer la Nanette à pile ou face, repentant sans doute de cette odieuse conduite, s'était fait le protecteur de la jeune fille et de tous ceux qui étaient avec elle.

— Ces braves gens, avait-il dit au général, ne peuvent rester ici. Tout à l'heure, l'action s'engagera. Ils seront foulés sous les pieds des chevaux ou balayés par la mitraille.

— Où veux-tu donc les conduire? demanda Oulsawieff.

— Là-haut, à la ferme de la Haute-Épine.

Et le jeune homme, étendant la main, montrait à un quart de lieue de distance, à mi-côte, la ferme où le général Sacken, qui commandait l'infanterie russe, avait établi son quartier général.

— Comme tu voudras, répondit Oulsawieff.

Mame Toinette disait :

— Pourquoi ne me laissez-vous pas passer? Les Prussiens ne sont pas plus méchants que vous, ils ne feront pas autrement.

— Trop tard, répondit Murchoff. Voyez, le jour vient.

En effet, les premiers rayons de l'aube glissaient des collines sur la plaine encore noyée dans le brouillard.

A la lisière des bois, aux flancs des coteaux, brillaient encore les feux de la nuit.

Des masses sombres s'agitaient par place; un murmure confus, un cliquetis d'armes, parfois l'éclair d'un coup de feu, tout annonçait la présence d'une armée russe.

Dans la plaine, au contraire, une brume épaisse, unie comme un lac des Alpes.

Le fou, qui s'était remis en route à côté de Quille-en-Bois et de mame Toinette, le fou disait :

— Où est donc Napoléon? où est son armée? où est Montmirail? On ne voit rien.

En effet, la brume enveloppait tout encore.

Murchoff, à cheval devant cette petite troupe, lui faisait ouvrir un passage.

On s'étonnait bien un peu de voir ces femmes, ce jeune homme vêtu d'un uniforme français, et les trois hommes qui les suivaient, passer au milieu de tout un corps d'armée ennemie.

Murchoff disait un seul mot :

— Ordre du général Oulsawieff!

Et on s'inclinait.

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent à la ferme de la Haute Épine, presque convertie en caserne.

Les habitants avaient fui.

Le jour avait grandi durant ce trajet, et le clocher pointu de Montmirail commençait à percer le brouillard au lointain.

— Qu'est-ce que tous ces gens-là? demanda à son tour le général Sacken.

Murchoff le lui expliqua.

— Voyage inutile! dit le Russe. Ce soir, Napoléon n'aura plus d'armée, plus de couronne et partant plus de grâce à signer. Restez ici, mes amis, je réponds de la vie du fermier.

Mais mame Toinette leva sur le général russe un fier regard :

— Dût mon père mourir, dit-elle, je prie Dieu qu'il ne réalise pas vos espérances.

— Vous aimez donc bien votre Empereur? dit-il avec un accent d'ironie.

— Oui, répondit mame Toinette, depuis que la guerre est chez nous, et qu'il est devenu l'âme et l'esprit de la France.

Le général ne répondit pas.

D'ailleurs, il avait bien autre chose à faire, en ce moment, que de s'occuper de ces menues gens, comme il disait.

On allait se battre, et le général était plein d'espoir.

Il se borna donc à donner l'ordre de laisser mame Toinette et son monde dans la ferme, et de ne leur point faire de mal.

Quille-en-Bois frappait avec rage sur son manche à balai.

— Ah! si je pouvais courir, disait-il, comme je passerais au travers de tout ce monde-là!

La ferme n'avait plus de mur d'enceinte, on l'avait jeté par terre pour faire place à une batterie d'artillerie qui avait passé la nuit dans la cour.

De l'endroit où ils étaient, mame Toinette et les autres apercevaient, dans la plaine et dans le lointain,

les toits de Montmireil qui commençaient à se dégager du brouillard.

Murchoff leur dit :

— Entrez dans la ferme. Ceci est un point stratégique important. L'ennemi cherchera à l'emporter. Le canon va tonner ; vous vous exposeriez à une mort certaine.

— Non, dit mame Toinette, nous resterons !.. je veux voir...

Un Cosaque passait avec un drapeau à la main.

Un drapeau noirci, troué de balles, — un drapeau français, — trophée qu'il brandissait insolemment

Quille-en-Bois et Saturnin oublièrent toute prudence.

Le forgeron apostropha le Cosaque :

— Est-ce toi qui as trouvé ce drapeau? lui dit-il.

— Je ne l'ai pas trouvé, répondit le Russe, je l'ai pris.

— A qui ?... à un soldat vivant?

— Non, je l'ai tué.

Quille-en-Bois ne répondit pas, mais il se mordit les lèvres jusqu'au sang, tandis que mame Toinette suivait d'un œil sombre le Cosaque qui s'éloignait et allait déposer le drapeau derrière l'affût d'un canon.

Le jour continuait à grandir.

L'orient s'empourprait et le soleil n'était pas loin.

Le fou s'était placé à côté de mame Toinette et, l'œil fixé sur la plaine, il attendait.

Un nouveau coup de canon se fit entendre.

Alors, le tambour des Russes battit aux champs ; les officiers montèrent à cheval, les clairons sonnèrent, et cette armée, qui occupait les hauteurs, s'apprêta à descendre dans la plaine comme un torrent de fer et de feu.

François Michel disait à Marthe qui, comme lui, se tenait maintenant à l'écart de Quille-en-Bois et de la mère des compagnons :

— Le général russe a raison. Napoléon n'aura pas de grâce à signer ce soir.

— Dieu t'entende! murmura Marthe d'un ton farouche.

Mame Toinette disait de son côté :

— Ces gens-là qui se montrent si sûrs de la victoire seront mis en déroute ce soir, comme une bande de corbeaux devant un aigle.

On avait oublié de demander son épée à Saturnin.

Ou plutôt, par une sorte de délicatesse et de courtoisie, la capitaine Murchoff n'avait pas rempli cette formalité.

L'épée de Saturnin au milieu d'une armée russe n'était-elle pas une arme inutile?

Le fou continuait à fixer son regard sur la plaine toujours noyée dans le brouillard.

— J'attends le soleil, disait-il.

Et, en effet, quelques instants plus tard, un éclair s'alluma au sommet des collines lointaines, ricocha et tomba sur la plaine.

C'était le premier rayon de soleil.

Soudain, la brume se déchira en mille lambeaux ; des milliers d'éclairs répondirent au premier, l'astre roi ricocha sur les baïonnettes françaises.

Alors on vit distinctement l'armée de Napoléon solennellement rangée en bataille dans la plaine et appuyée d'un côté au village de Marchais, de l'autre à la petite ville de Montmirail.

Et le fou, électrisé, s'écria :

— Je les reconnais ! Je les reconnais tous ! Voyez-vous, là-bas? c'est le général Friant avec la vieille garde. Là, c'est la division du duc de Trévise et, plus près, la cavalerie de Nansouty. Voyez-vous ! voyez-vous !

— Place! place! crièrent les Russes.

La batterie d'artillerie qui était dressée à l'Épine-au-Bois répondit au canon de la plaine.

En même temps, le général Sacken commanda de marcher en avant !

Mame Toinette s'était mise à genoux.

Marthe Michel s'approcha d'elle :

— Tu pries pour notre père? dit-elle.

— Non, répondit mame Toinette, je prie pour la France !

XXIII

Le combat dure depuis huit heures.

Au brouillard humide qui, le matin, couvrait la plaine, a succédé un autre brouillard.

C'est la fumée de la bataille.

Lac immense tacheté de lueurs fauves, la plaine de Montmirail ressemble maintenant à une immense fournaise recouverte de cendres, et de laquelle se dégagent de seconde en seconde les éclairs fulgurants des bombes et des boulets qui sillonnent l'espace.

Le soleil est impuissant à jeter quelque lumière au travers de ce chaos grandiose.

Et ceux qui sont restés à la Haute-Épine — c'est-à-dire mame Toinette, Quille-en-Bois, François Michel et ses deux autres sœurs, et le jeune Saturnin, prisonnier, — ne peuvent se rendre compte de l'effroyable tumulte qui a lieu sous leurs pieds.

En haut, le soleil et la vie.

En bas, la mort et l'obscurité.

Les Russes, comme une avalanche glissant de la cime des Alpes, sont descendus dans la plaine où les attendait Napoléon.

Les Français ont marché à la rencontre des Russes.

Les Anglais sont de la fête.

Trois brigades du général d'York sont venues renforcer le corps d'armée de Sacken.

Les Prussiens ne sont pas loin.

On les attend pour décider du sort de la journée.

Sacken a établi son centre à l'Épine-aux-Bois, son aile gauche est à la Haute-Épine.

Les deux armées se disputent le village de Marchais.

L'infanterie de Sacken a occupé le village ; la division française du général Ricard le reprend à la baïonnette.

Les Russes sont refoulés.

Le nuage de fumée se dissipe parfois, quand,

renonçant à faire feu, les armées ennemies en viennent à la baïonnette.

Et alors, ceux qui des hauteurs assistent émus, pleins d'angoisse, à cette lutte de géants, attendent avec anxiété.

Jusque-là, on ne voyait rien.

Le nuage avançait ou reculait, se repliait sur lui-même ou se déroulait, immense comme un large reptile.

Etaient-ce les Français qui gagnaient du terrain?

Les Russes et les Anglais étaient-ils victorieux?

Mystère!

Mystère pour mame Toinette et ses compagnons.

Marthe Michel et son frère étaient pleins d'espoir.

Marthe disait :

— Nos bons amis les Russes ont eu raison ce matin, le tyran livre sa dernière bataille.

— Notre père ne mourra pas, répétait François, nous le reverrons à la ferme, et il pourra saluer le retour du roi, qui le récompensera de sa belle conduite.

L'œil fixe, pâle comme une morte, mame Toinette a le cou tendu, l'oreille ouverte.

On dirait ce cheval de guerre qui entend les bruits de la bataille et n'y peut assister.

Mame Toinette fait des vœux pour la France!

Ah! si elle était un homme!

L'invalide Quille-en-Bois et Saturnin, gardés à vue par dix Cosaques qui ont ordre de faire feu sur eux, à la moindre démonstration hostile, rongent leur frein avec rage.

Saturnin dit :

— C'est ce misérable François Michel qui nous a fait tomber au pouvoir des Russes. Il espère tout d'eux et rien de notre Empereur!

« Sans lui, à cette heure, je serais à cheval et je me battrais pour la France.

« Oh! si la vie de ces femmes qui sont avec nous ne dépendait pas de notre sagesse, comme je me ferais tuer! »

Le fou est monté sur un pan de muraille resté debout, pour y voir de plus loin.

— Vive la France! crie-t-il à pleins poumons.

François Michel s'avance vers lui menaçant :

— Misérable! dit-il, veux-tu nous faire fusiller?

Le fou se met à rire et hausse les épaules.

François Michel a saisi la lance d'un Cosaque pour en frapper Jean de Nivelle.

Quille-en-Bois la lui arrache des mains et lui dit :

— Tu veux donc, malheureux, que j'oublie que tu es le frère de Toinette et mon cousin? Tu veux donc que je te tue?

Le fou n'a pas pris garde à la tentative d'agression dont il était l'objet, le fou a les yeux fixés sur la bataille.

Le jour décroît, il est trois heures de l'après-midi, l'arme blanche a remplacé l'arme à feu.

Le nuage s'est entr'ouvert.

— Vive l'Empereur! crie le fou! Bravo! Ricard, Marchais est à nous.

En effet, les Français ont repris de nouveau le village et sabré sur leurs pièces les artilleurs russes qui s'y étaient établis.

Les soldats de Sacken se replient maintenant vers l'Épine-au-Bois et la Haute-Épine.

Les quelques Cosaques demeurés à la ferme descendent pour se joindre à ceux qui lâchent pied devant l'armée française.

Un moment de tumulte indescriptible s'écoule.

— Hurrah! crient les Cosaques.

Et ils s'élancent au secours des leurs.

Celui qui, le matin, portait un drapeau tricolore ramassé sur le champ de bataille de Champ-Aubert, l'a jeté pour reprendre sa lance

Les Russes, qui avaient laissé derrière eux la route de la Ferté, la repassent maintenant en désordre, lâchent pied et continuent à se replier vers la ferme.

— A nous! les Français, à nous! hurle le fou.

— Vive l'Empereur! murmure mame Toinette défaillante d'émotion.

— Mais, malheureuse! s'écrie François Michel hors



Machefer.

de lui, si ton Empereur triomphe, c'est la mort de notre père!

Elle ne répond pas; mais son cœur bat avec violence, son œil n'abandonne pas les péripéties du combat.

Elle voit les Russes avancer et reculer tour à tour.

Tantôt les uniformes sombres se déploient, tantôt les panaches rouges et blancs gagnent du terrain.

Les uniformes sombres, ce sont les Russes.

Les panaches blancs et rouges, c'est l'armée française.

Enfin, les Russes ont renoncé à reprendre le village



La Nanette se plaça devant Jean de Nivelle en disant : — C'est un fou ! (page 45).

de Marchais ; mais ils veulent à tout prix défendre la Haute-Épine.

C'est là que Sacken attendra les Prussiens.

Le canon tonne de nouveau. Le flanc de la colline est une fois encore plongé dans l'obscurité et le brouillard de fumée et de feu.

Toujours debout sur son pan de mur, le fou crie à tue-tête :

— Vive l'Empereur !

Mame Toinette est montée auprès de lui.

Et lui, tout fier, tout glorieux, il la soutient dans ses bras, la presse parfois sur son cœur avec enthousiasme, et s'écrie :

— Va, sois tranquille, l'Empereur fera grâce à ton père.

. . . .

Cependant, le combat à l'arme blanche vient de recommencer.

Les Russes lâchent pied devant cette arme terrible dont, seule, l'armée française sait se servir.

Ils continuent à remonter vers les hauteurs, reculant lentement devant la vieille garde, que commande le général Friant.

Le nuage s'est dissipé une fois encore.

— A nous la victoire ! dit Quille-en-Bois.

— Non, pas encore... tu verras... ricane François Michel.

— Les Russes l'ont dit, répond Marthe, c'est la dernière bataille de Napoléon.

Mame Toinette est toujours muette, toujours pâle et froide de visage, avec son cœur qui bout et qui lui brûle la poitrine.

Les Français montent toujours.

Tout à coup la mère des compagnons a une inspiration.

Elle se souvient de ce drapeau jeté derrière un canon russe.

Et, sautant du pan de mur, elle va s'en emparer.

Tous les Cosaques sont à la bataille ; aucun n'a vu l'action de mame Toinette.

La vaillante femme est remontée sur le pan de mur ; elle brandit et déploie le drapeau.

Et la vieille garde, qui d'en bas voit flotter les trois couleurs au-dessus d'elle, semblable au fleuve en courroux, qui monte et rompt ses digues impuissantes, culbute les Russes, les écrase, et emporte à la baïonnette la ferme de la Haute-Épine, au moment même où la mère des compagnons, frappée d'une balle, tombe dans les bras du fou, et murmure d'une voix éteinte.

— Vive la France !

XXIV

Jean Michel avait donc dédaigné de fuir.

Quand le chevalier et Machefer eurent disparu par ce trou béant, le vieux fermier se dit :

— Chacun a ses principes. Je n'ai pas voulu fuir, parce que je n'ai plus que quelques jours à vivre, et qu'à mon âge, reculer devant la mort est une lâcheté.

« Mais le jeune homme a bien fait.

« Il est le fils du château, il a une mère... il doit épouser sa cousine, mademoiselle Charlotte.

« Il a bien fait ! »

Et il se leva de son lit de paille et s'approcha du banc sur lequel les soldats s'étaient endormis.

Frantz et Joseph ronflaient comme des toupies hollandaises.

Le fermier avait parfaitement compris ce qui était arrivé.

Le vin offert par le chevalier, qui n'avait bu que de l'eau, était mélangé d'une substance soporifique.

Jean Michel les secoua l'un après l'autre.

Tous deux soupirèrent.

Aucun ne s'éveilla.

Il lui eût été impossible de le dire, mais il se voyait dans une grande ville toute pavoisée.

Cette ville était traversée par une armée victorieuse.

Uniformes rouges et blancs, bleus et jaunes, casques étincelants au soleil, panaches aux couleurs flamboyantes; — rien n'y manquait.

La cavalerie d'abord.

En avant, les mousquetaires, puis les chevau-légers, puis les gardes du corps.

Jean Michel se revoyait jeune lui-même, et il se trouvait au milieu de cette fameuse maison du roi que Richelieu commandait à Fontenoy, et qui décida, vers le soir, du gain de la bataille.

Les cavaliers passèrent.

Puis, vint l'infanterie, et Jean Michel s'agita sur la paille de son cachot, et murmura des paroles joyeuses, dans son sommeil.

Il avait reconnu son régiment à lui, son brave et beau régiment, le régiment bleu et blanc des gardes françaises.

Et Jean Michel était redevenu jeune, et il se croyait au retour de Fontenoy.

Puis, tout à coup, le tableau changeait.

La ville pavoisée, l'armée triomphante, tout avait disparu.

Jean Michel était seul.

Il était seul, au milieu d'une plaine déserte, marchant tête nue sous la pluie et le vent, et glissant à chaque pas, dans la nuit, sur un sol détrempé par l'hiver.

Où allait-il?

Il ne le savait pas, mais une lueur rougeâtre, qui brillait à l'horizon, le guidait.

Cette lueur grandissait à mesure qu'il approchait.

Puis, elle prit les proportions d'un incendie.

Jean Michel marchait toujours.

Alors il vit un village en flammes; un village occupé par une troupe de soldats.

Et, au milieu de ces soldats, un homme à genoux à qui on lisait une sentence.

A quelques pas, d'autres soldats, le fusil chargé, attendaient que l'ordre fût donné de fusiller le coupable.

Qu'avait fait cet homme? Quel crime avait-il commis pour mériter la mort?

Jean Michel qui, dans son rêve, était entré dans le village, le demanda.

On lui répondit que l'homme qui allait mourir était un habitant de ce pays.

Le village avait été assiégé par une armée ennemie.

Cet homme avait livré le village, et les ennemis l'avaient incendié.

Puis, ils avaient continué leur chemin, semant partout le meurtre, le pillage et l'incendie.

Une autre armée était venue après eux.

Celle-là était une armée française.

La fureur des malheureux villageois incendiés l'avait désigné à la vengeance publique.

On l'avait condamné à mort. Il allait être fusillé.

Jean Michel s'approcha plus près encore.

En ce moment le condamné, qui était à genoux et tournait le dos à Jean Michel, se releva,

Et Jean Michel jeta un cri...

Il venait de se reconnaître dans cet homme.

Ce condamné qui allait mourir, c'était lui?...

Et le fermier s'éveilla, le front baigné de sueur.

Il se retrouvait dans la salle basse de la maison commune de Fontenelle.

Deux vieux soldats le gardaient toujours à vue.

Et Jean Michel se dit qu'il avait rêvé vrai, car l'heure de l'exécution devait approcher.

Et, se dressant sur son séant, il dit à l'un des soldats :

— Pour quand est-ce?

— Pour demain matin, lui répondit le grognard.

— Quelle heure est-il?

— Minuit.

Jean Michel songeait à la bataille qui avait dû se livrer dans la journée.

Et il se disait qu'il avait encore cinq ou six heures à vivre.

Les bruits lointains qui, toute la journée, étaient arrivés jusqu'à lui, s'affaiblissaient de plus en plus.

La nuit avait retrouvé sa puissance silencieuse.

Quelques coups de canon retentissaient encore, mais éloignés les uns des autres.

La bataille était finie.

A qui donc était la victoire?

Et Jean Michel songeait à Toinette, et faisait des vœux pour les Russes.

Tout à coup au bruit lointain du canon succéda un autre bruit.

Celui des clairons et des tambours.

Et le bruit se rapprochait accompagné d'un indescriptible tumulte.

Jean Michel comprit qu'une armée victorieuse entrait dans Fontenelle, tambours et musique en tête.

Et Jean Michel espéra que c'était l'armée russe.

Et il eut un battement de cœur.

Tout à coup la porte de sa prison s'ouvrit avec fracas.

— On vient me délivrer! s'écria Jean Michel... ce sont les Russes?... vive le roi!

Mais un homme s'élança vers lui, et lui appliquant la main sur la bouche :

— Mais vous voulez donc absolument mourir, vieux fou? lui dit-il.

En même temps il le prit dans ses bras, le chargea sur son épaule et s'élança au dehors :

— Place! place! criait-il.

C'était Machefer.

Passant de l'obscurité à la lumière, Jean Michel fut ébloui un moment par une vive clarté, assourdi par le roulement des tambours et les fanfares bruyantes.

Machefer s'était arrêté sur le seuil extérieur de la maison commune.

Le vainqueur de Montmirail faisait son entrée dans Fontenelle, au milieu de son état-major.

Devant lui, on portait les aigles encore une fois vic-

torieuses, et, en avant des aigles, un brancard sur lequel Jean Michel vit une femme couchée.

Pâle et sanglante, mais le sourire aux lèvres, elle tenait dans ses mains le drapeau qu'elle avait planté sur un pan de mur à la ferme de la Haute-Épine.

Jean Michel jeta un cri :

— Ma fille !

Puis il vit quelque chose qui brillait sur sa poitrine.

C'était la croix que Napoléon lui avait donnée.

— Mon père, cria-t-elle, les chirurgiens disent que je ne mourrai pas... mais si je meurs, je mourrai contente, car j'ai racheté votre vie au prix de mon sang.

Napoléon se fit amener le fermier.

— Vieil entêté, lui dit-il, un homme qui a de tels enfants est Français malgré lui. Au nom de ta fille, qui a versé son sang pour la France, au nom de cette patrie que tu as servie jadis et que tu as méconnue hier, je te fais grâce.

Et Napoléon passa, tandis que le vieux soldat versait une larme et tombait enfin à genoux.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE PARTIE.

LA MÈRE DES COMPAGNONS

I

Paris avait dansé cette nuit-là.

Paris était encore en carnaval.

A trente lieues de Paris, la France livrait ses dernières batailles, elle défendait pied à pied son sol envahi, mais Paris dansait.

Là-bas, sur les bords de la Marne et de la Seine, le canon qui gronde, l'aigle soutenant une lutte désespérée avec les vautours, les cris des blessés, les chants patriotiques de ceux qui vont au combat, le deuil et la gloire, le désespoir et la fierté d'un peuple qui ne veut pas mourir...

Ici les joies immondes du carnaval.

Paris est un colosse d'iniquité et de grandeur.

Il a ses heures de sublime folie et de grandiose héroïsme, ses courtisanes qui attendent avec impatience l'or de l'étranger, et ses ouvriers en sabots qui deviendront soldats au premier appel de la patrie en danger.

Paris sait bien que l'ennemi marche sur Paris.

Mais l'ennemi est loin encore...

Paris est en carnaval, et il a le temps de danser.

Le peuple est en joie, la Courtille du faubourg du Temple a retenti toute la nuit des sons d'un bruyant orchestre et du tumulte sans nom d'une foule en délire.

La nuit s'était écoulée et le jour, prêt à poindre au travers d'un ciel nuageux et gris, allait bientôt donner le signal de cette fameuse *descente* qui a été si longtemps un des spectacles les plus bouffons et les plus étranges. A la barrière de Belleville, en face de l'octroi, chez un marchand de vin qui avait pour enseigne *au Faisan de Bourgogne*, une joyeuse réunion s'était installée depuis longtemps dans un des cabinets qui donnaient sur la rue du Faubourg-du-Temple.

Ils étaient là sept ou huit, hommes et femmes, annonçant par leur mise des gens étrangers à la population des faubourgs.

Les femmes étaient en robe de bal ; les hommes portaient l'habit noir, les bottes molles et la cravate blanche empesée, dans laquelle le cou disparaissait tout entier.

Ils avaient soupé joyeusement, et les nombreuses bouteilles entièrement vides qui couvraient la table accusaient leur intempérance.

— Alcindor, dit une des femmes, est-ce bien vrai au moins que les alliés vont venir à Paris?

C'était une créature de vingt-trois ou vingt-quatre ans, blonde, mignonne, potelée et rose comme une pomme d'api.

Le gros bracelet à plaque de rubis qu'elle portait au bras gauche, les deux pendeloques en diamant de ses oreilles, et les dentelles qui garnissaient à profusion le bas de sa robe gris perle, annonçaient, sinon une courtisane éhontée, au moins une de ces femmes douteuses pour qui le théâtre n'est qu'un moyen d'arriver à une fortune mystérieuse.

— Comment donc, si c'est vrai ! répondit le jeune homme qu'elle avait appelé Alcindor, mais sans doute, c'est vrai !..

— On dit qu'ils sont tous très-riches, reprit Cendrinette.

C'était le nom de la jeune femme.

— Fabuleusement, répondit Alcindor.

— Les Russes surtout, dit une autre femme qui se nommait Arsène, une brune superbe, avec des yeux bleus et une carnation splendide. Mais, c'est égal, moi je préfère les officiers français.

— Merci bien, dit une troisième. Un officier, ça n'a pas le sou. On meurt de faim avec lui.

Alcindor reprit :

— Mes petites chattes, vous pouvez aiguiser vos quenottes. Les lingots de l'étranger sont en route.

— Quel bonheur ! vais-je en ruiner de ces Cosaques !

— Et moi, des Prussiens !....

— Moi, fit une quatrième, je tomberai sur les Anglais.

— C'est votre façon à vous autres de faire du patriotisme, n'est-ce pas ? ricana un des jeunes gens.

On appelait celui-là le beau Polydore.

Il était chef de rayon au grand magasin de la *Boulangère*, rue des Francs-Bourgeois, une des plus importantes maisons de nouveautés de la capitale.

— Chacun sert son pays à sa manière, dit Cendrinette. Qu'en dis-tu, la *baronne* ?



La mère des compagnons, frappée d'une balle, tombe dans les bras du fou (page 49).

Celle à qui on donnait ce titre en guise de sobriquet leva la tête, et promena sur toutes ces figures surexcitées par l'ivresse un froid regard.

On eût dit l'œil du basilic, ce monstre charmeur.

— Vous croyez donc qu'ils seront bientôt ici? dit-elle.

— Avant huit jours.

— Et Napoléon tombera?

— Parbleu! répondit Alcindor. Et il n'est que temps. Si Napoléon tenait un an encore, il n'y aurait plus un seul pékin, comme disent tous les traîneurs de sabre. Nous serions tous obligés de partir. Et, dame! mes petites belles, je l'avoue humblement, je n'aime pas le métier de la guerre. Je suis chanteur de mon état, et j'ai en aversion la musique de cet instrument brutal qu'on appelle le canon.

Celle qu'on avait appelée la baronne eut un de ces sourires qui donnent froid au cœur.

— Ah! il tombera? reprit-elle.

Et dans cette interrogation nouvelle, il y eut un tel accent de haine que tous tressaillirent.

Cendrinette lui dit :

— Tu n'as jamais voulu nous conter ton histoire, madame. Pourquoi?

— Mon histoire, répondit la *baronne*, elle est effrayante de simplicité. J'aime un homme mort.

Ces mots jetèrent un frisson au milieu de la gaieté des convives.

— Et cet homme... c'est *lui* qui l'a tué...

— Tu veux dire, reprit Cendrinette, que ton fiancé, ou ton amoureux, nous ne savons lequel, est tombé sur un champ de bataille?

— Non, répondit-elle d'une voix sourde. Il n'est pas mort de la mort du soldat

Elle eut un rire nerveux, un rire désespéré :

— Vous ne savez pas, poursuivit-elle, pourquoi on m'appelle la *baronne*?

— Non, dirent-ils tous à la fois.

— Je ne suis pas baronne, reprit-elle je suis une fille du peuple.

« J'ai dansé sur la corde dans mon enfance, j'ai chanté dans les rues pour quelques sous. Puis le vice m'a prise à la misère, et j'ai échangé ma mansarde contre un appartement luxueux.

« Mais à cette époque on ne m'appelait pas encore la baronne.

« J'étais belle, brillante, hardie; c'en était assez pour que mes adorateurs fussent nombreux.

« Vous parlez des alliés qui ont de l'or? et nos généraux, à nous, qui au bout d'une campagne avaient huit jours devant eux pour manger deux années de solde!

— Alors, interrompit Cendrinette, pourquoi souhaites-tu comme nous la chute de Napoléon?

— Attends, tu verras.

— Ce que je veux voir, dit Alcindor, c'est pourquoi on t'appelle la baronne.

— Mais attendez donc, fit-elle, j'avais vingt ans, je n'avais jamais aimé.

« Une nuit, j'étais seule, calculant ma fortune naissante avec l'âpre froideur d'un banquier, lorsque ma porte s'ouvrit brusquement et livra passage à un homme à demi-vêtu, au visage pâle, à la chevelure en désordre, qui me dit d'une voix égarée :

« — Sauvez-moi! sauvez-moi! »

« Je cachai cet homme.

« Quel danger courait-il? Je l'ignorais.

« Quel crime avait-il commis? je ne le lui demandai pas.

« Il était jeune, il était beau, il était persécuté.

« Moi qui n'avais jamais senti les battements de mon cœur, je me pris pour cet homme d'un amour ardent, effréné, sauvage.

« Pendant deux mois, je le tins caché dans mon logis, et j'eus pour lui tous les empressements, toutes les tendresses, toutes les folies de l'amour.

— Prends garde, interrompit Alcindor, tu vas jouer la tragédie!...

— Et mademoiselle Georges est meilleure que toi, dit Cendrinette.

Elle haussa les épaules et ne répondit pas.

— Après? dit le beau Polydore.

— Après? fit-elle d'une voix brève et sifflante, un jour on entoura ma maison, les soldats y pénétrèrent et la fouillèrent de fond en comble.

« Quand il se vit découvert, il se défendit comme un lion; il voulait mourir les armes à la main, et il tint tête longtemps avec son épée et ses pistolets.

« Mais il y a des gens qui n'ont pas de chance; il fut pris vivant, terrassé, garrotté et traîné en prison.

« Trois jours après sa tête tomba.

— Mais c'était donc un assassin? fit Cendrinette.

— Non. C'était un conspirateur. Il avait participé au complot organisé par le général Mallet. Ah! fit-elle avec un accent de haine féroce, si je hais tant cet homme que la France admire, c'est que je me suis traînée à ses pieds pour avoir la grâce du malheureux, et qu'il m'a repoussée.

Et elle eut un rire de damné, et tendit son verre, disant :

— Donnez-moi à boire, j'ai soif!

Comme elle le vidait d'un seul trait, un nouveau personnage entra dans le cabinet.

— Eh! c'est le chevalier de Biribi! s'écria Alcindor. Viens donc vite, on raconte des histoires lugubres.

— Heureusement, je m'appelle la Gaîté, moi, dit le nouveau venu.

Et il se mit à table, tandis que la baronne pleurait dans son verre.

II

Celui qui répondait à ce singulier nom était une célébrité du monde dansant.

Le chevalier de Biribi avait passé la nuit au bal.

Quel âge avait-il?

Nul ne le savait.

A première vue, on lui donnait trente-cinq ans, — le soir surtout, à l'éclat des bougies.

En y regardant de plus près, on se disait qu'il pouvait bien en avoir cinquante.

Le chevalier était encore vêtu à la mode du Directoire.

Les basques de son habit gorge de pigeon balayaient le sol.

Ses cadenettes étaient toujours roulées avec soin.

Il portait de larges boucles d'oreilles, avait conservé cette canne énorme et tordue qu'on appelait « un pouvoir exécutif », et deux clefs de montre qui tombaient parallèlement de son gousset sur son abdomen, au bout de deux rubans parallèles, mais de couleur différente.

Quel était son vrai nom?

Personne à Paris ne le savait.

Le chevalier avait fait son apparition dans le monde pour la première fois au bal de Tivoli, vers la fin du Directoire.

Ses talents chorégraphiques, sa jolie figure, ses airs impertinents, lui avaient fait une réputation.

Les femmes avaient raffolé de lui.

Depuis dix-huit ou vingt ans, *Biribi*, car on l'appelait ainsi fort souvent, supprimant le titre de chevalier, auquel, du reste, il paraissait tenir beaucoup, — Biribi disons-nous, se montrait partout le soir, et nulle part dans la journée.

C'était un de ces astres nocturnes que le premier rayon du soleil fait disparaître et qu'on ne revoit qu'avec la première bougie.

Il avait eu mainte bonne fortune, mais aucune femme ne pouvait se vanter de savoir quelle rue il habitait, quelle occupation il avait dans la journée.

Biribi était bien — comme il le disait — le chevalier la Gaîté.

Il riait partout et toujours.

Sa réputation de joyeuseté était telle, du reste, qu'il suffisait qu'il entrât quelque part pour qu'un long éclat de rire retentit aussitôt.

Jamais on n'attendait Biribi.

Il arrivait quand on pensait le moins à lui.

Il s'en allait sans dire adieu et ne donnait jamais de rendez-vous à personne.

Cendrinette, en le voyant entrer, s'écria :

— Voilà l'homme pour qui je serais morte d'amour, et qui n'y a jamais fait attention.

— Ma toute belle, répondit le chevalier en se mettant à table, s'il en était ainsi, vous ne me verriez pas tourner autour de ves beaux yeux comme un papillon autour d'une chandelle.

— Bravo! Biribi, dit Alcindor.

— On n'a jamais trouvé de pareilles phrases dans *la nouveauté*, ajouta le beau Polydore avec une pointe de raillerie.

Cendrinette fit la grimace :

— Alors, dit-elle, donnez-moi donc une explication.

— Plaît-il? fit le chevalier.

— Est-ce que vous avez une bonne mémoire?

— Excellente!

— Vous n'en avez pas l'air.

— Bah!

— Car vous avez oublié le rendez-vous que je vous ai donné.

— A moi?

— Oui, il y a huit jours. N'était-il pas convenu que je vous attendrais... le lendemain... à trois heures ?..

— Ma parole d'honneur panachée! répondit Biribi, c'est ma foi vrai!

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu?

— J'ai eu des affaires de famille.

— Tu as donc une famille, Biribi ?

— Allons donc ! dit la brune, qu'on appelait Arsène.

— Tout homme a ou a eu une famille, fit gravement Alcindor.

— Excepté les enfants trouvés.

— Cendrinette, fit le beau Polydore, tu viens de dire une sottise. Les enfants trouvés ont un père et une mère, comme tout le monde ; seulement ces derniers se dérobent à leur reconnaissance. Voilà tout.

Le chevalier de Biribi, qui, paraît-il, ne tenait pas beaucoup à défrayer la conversation de sa personnalité, profita de cette explication, donnée par le beau Polydore, pour dire tout de suite :

— Ah çà ! mais on s'ennuyait donc ici ?

— A mourir, dit Alcindor.

— Pourquoi cela, mes enfants ?

— Parce que la baronne pleure et nous raconte des histoires de guillotine.

— Ah ! fit le chevalier de Biribi, qui eut un singulier clignottement d'yeux.

La baronne le regarda :

— Tu connaissais mon histoire, toi, chevalier, dit-elle.

— Oui, oui, dit Biribi dont la voix perdit un moment son timbre railleur. Mais ce n'est pas une raison pour nous la raconter.

— Pourtant, je voudrais bien savoir pourquoi on l'appelle la baronne ?

— C'est bien simple. L'homme qu'elle a aimé était baron.

— Baron pour de vrai ?

— Mais oui.

— Baron comme tu es... chevalier ? ricana Alcindor.

Biribi eut une pose tragi-comique :

— Je n'aime pas, dit-il, qu'on plaisante sur ma noblesse.

Cendrinette lui serra tendrement la main, et lui dit d'un ton narquois :

— Noble ou non, je t'aime.

Puis elle ajouta :

— Et tu auras beau faire, cette fois...

— Quoi donc ? fit le chevalier.

— Je saurai où tu demeures.

— Bah !

— Je ne te quitte plus, je m'attache à toi comme un lierre à un arbre, et il faudra bien...

— Mes enfants, dit le beau Polydore, j'ai un joli spectacle à vous proposer.

— Lequel ?

— Si vous voulez, quand nous aurons vu la descente de la Courtille...

— Nous irons nous coucher ?

— Non, nous irons voir le départ de la cour.

— Heim ? fit Biribi qui affecta un air tout à fait indifférent. Qu'est-ce que cela ?

— Voilà, reprit le commis. L'Impératrice et le roi de Rome quittent Paris.

— Où vont-ils ?

— A Fontainebleau, probablement.

— Preuve nouvelle que les Prussiens arrivent, fit Cendrinette.

Le chevalier de Biribi prit un ton sévère :

— Ma petite, dit-il quand on est jolie comme toi, on ne se mêle pas de politique.

— C'est donc de la politique, les Prussiens ?

— Sans doute.

— Si je les aime, moi !...

— Chut ! chut ! tu ne peux pas aimer tout le monde à la fois.

— Ah ! c'est juste.

— Et pour aujourd'hui...

— C'est toi, dit Cendrinette, saisissant de nouveau la main du chevalier.

— Et je ne te lâche pas, ajouta-t-elle. je veux pénétrer le mystère de ton existence.

— Bien d'autres que toi ont eu la même idée, va.

— Et aucune n'a réussi ?

— Pas que je sache !...

Et un sourire énigmatique et moqueur glissa sur les lèvres du chevalier.

— Je serai plus habile que les autres, moi, dit Cendrinette.

— Nous verrons...

Le chevalier se leva :

— En attendant, dit-il, voici le jour, si nous allions voir la descente de la Courtille ?

— Parbleu ! nous n'avons pas besoin de nous déranger pour cela, répondit Alcindor. C'est pour avoir le coup d'œil que nous sommes ici.

Le bruit de la rue devenait semblable à celui de l'Océan qui monte peu à peu et déferle sur les rochers.

La fameuse descente de la Courtille commençait.

Alcindor et ses convives quittèrent la table et se mirent aux fenêtres.

Cendrinette saisit le bras de Biribi en lui disant :

— N'espère pas m'échapper, je te tiens !

III

La descente de la Courtille commençait.

C'était un tohu-bohu, un pêle-mêle, un tapage que la plume est impuissante à rendre.

Véritable macédoine humaine, cette foule bariolée, bigarrée, mi-partie de velours et de soie et mi-partie de haillons, descendait, comme un torrent des Alpes, les pentes rapides de Belleville et du faubourg du Temple, chantant, hurlant, effrayante de cynisme et d'ébriété.

Le désordre des idées politiques se mêlait à ce désordre des mœurs.

A cette heure, Paris était sans nouvelles, Paris attendait les événements.

Quel serait son maître demain, de l'empereur Alexandre, le Cosaque couronné, ou de ce soldat élevé sur le pavois par la victoire, et qui, après s'être appelé le général Bonaparte, avait eu nom Napoléon ?

Nul ne le savait.

Aussi, dans ce flot humain qui descendait des hauteurs, aux premières lueurs du matin, chaque opinion se traduisait librement.

Un pierrot souillé de boue, déchiré, l'œil poché, avait mis une serviette au bout d'un bâton et chantait le *Réveil du peuple*, cet hymne royaliste des populations de l'Ouest.

Un autre masque hurlait la *Marseillaise*...

Et les deux chansons se mêlaient en une cacophonie étrange, et la foule descendait toujours répétant les deux refrains.



Mame Toinette.

Le désordre a des entraînements inouïs.

Il vint un moment où ces femmes galantes, où ces pauvres gens appartenant aux classes moyennes de la société, comédiens et commis ayant une certaine aversion de la blouse, hétaïres couvertes de dentelles, et rêvant les roubles de la Russie, furent gagnés par ce délire universel, et se précipitèrent hors de ce cabinet où ils avaient soupé :

— Suivons la foule ! criait Alcindor.

Et il dégringola l'escalier le premier.

La brune Arsène lui prit le bras.

— Tu es mon cavalier ! dit-elle.

La femme qu'on appelait la baronne, celle qui pleurait un mort, ne voulait pas descendre.

Le beau Polydore l'entraîna :

— Viens donc ! dit-il.

— Je suis très-bien là, répondit-elle.

— N'as-tu pas entendu Biribi?

— Que disait-il donc?

— Que la cour faisait ses malles.

— Ah ! oui, dit-elle avec un accent de haine et un regard de flamme.

— Eh bien ! puisque tu ne les aimes pas, viens les voir partir acheva le beau Polydore.

— Ça va ! dit-elle.

Et elle se cramponna à son bras.

Cendrinette s'était emparée de ce mystérieux personnage qu'on appelait Biribi.

— Oh! chevalier, disait-elle, avec un accent de comique sensibilité, chevalier je t'aime !...

— Tu me l'as déjà dit, ma petite.

— Je t'aime et je ne veux pas te quitter.

— C'est trop d'affection, en vérité, ricana Biribi.

— Je suis riche, reprit Cendrinette en riant. Un colonel qui s'est fait tuer, il y a six mois, m'a laissé sa fortune. Si tu le veux, je t'épouserai.

— Viens toujours, dit le chevalier, j'y songerai.

Et il descendit avec elle.

Bientôt ils furent mêlés à la foule et entraînés dans le tourbillon.

Le chevalier se disait :

— Je suis en retard déjà ; je devrais être rentré. Comment me débarrasser de cette petite indiscrète ?

Cendrinette se disait de son côté :

— J'ai de bonnes raisons pour pénétrer le mystère dont s'enveloppe Biribi. Je me suis juré de ne pas le quitter, et quand je me suis fait un serment, je le tiens.

Entraînée par le fleuve humain, la petite troupe fut portée plutôt qu'elle ne marcha vers les boulevards.

Mais là, il y eut un mouvement de recul.

La foule s'arrêta brusquement, puis fut reportée en arrière par une autre foule

— Oh ! oh ! murmura Biribi, qu'est-ce que cela ?

— Je vais monter sur tes épaules et je te le dirai, répondit Cendrinette.

Et en effet, légère comme un clown, et avant que Biribi eût donné ou refusé son assentiment, elle avait grimpé sur lui et se tenait debout sur ses épaules.

— J'ai bien envie de la secouer et de m'esquiver, pensa le chevalier.

Mais la curiosité le retint.

— Que vois-tu ? dit-il.

— Des soldats... non... c'est de la garde nationale... répondit Cendrinette.

— Ah !

— Il y en a plein le boulevard.

— Et puis ?...

— Et puis je vois des ouvriers... des gens en blouse... qui paraissent attendre quelque chose... il y a une foule immense...

La cohue des masques, cette orgie humaine qui s'était trouvée arrêtée dans sa course, avait subitement éteint son vacarme, hymnes patriotiques et chansons poissardes.

Refoulée de plus en plus par un peloton de dragons qui barrait le faubourg du Temple à sa jonction avec le boulevard, elle porta le chevalier Biribi, qui avait toujours Cendrinette sur ses épaules, jusque vers une borne qui se trouvait à la porte d'une vieille maison.



Vieil entêté, lui dit l'Empereur, un homme qui a de tels enfants est Français malgré lui (page 5[illegible]).

Alors le chevalier, qui avait pris les deux jambes de la pécheresse dans ses mains pour la maintenir sur ses épaules, monta sur la borne et put voir à son tour.

Le boulevard, était, en effet, encombré d'un flot de peuple.

Un peuple silencieux, un peuple de rudes ouvriers et de petits bourgeois.

Les uns sortaient de leur lit, les autres avaient déserté leurs ateliers, qui s'ouvraient avant le jour.

Aucun n'avait passé la nuit au bal.

Ceux-là ne dansaient point, ceux-là n'attendaient point les Russes et les Prussiens avec une cupide impatience.

La garde nationale, composée de vieillards, en grande partie, car tout ce qui était jeune était sous les drapeaux, — la garde nationale formait la baie.

Un escadron de lanciers s'avançait au pas, ne rudoyant point la foule, mais disant :

— Place! mes amis, place!

Et derrière les lanciers, le chevalier de Biribi et Cendrinette, les seuls qui pussent se rendre un compte exact de ce qui se passait, aperçurent plusieurs voitures de voyage qui allaient au pas.

Dans la première, ils virent une femme et un enfant.

La femme était vêtue de deuil et souriait à travers ses larmes.

L'enfant saluait avec grâce et envoyait des baisers à ce peuple morne et recueilli.

Et le peuple, en ce moment, ne jeta qu'un cri, n'eut qu'une seule voix qui se dégagea de dix mille poitrines à la même seconde :

— Ne partez pas! ne partez pas!

Un ouvrier, un forgeron qui n'avait plus qu'une jambe, s'avança vers la voiture, ôta son bonnet et dit :

— Majesté, restez avec nous. Nous vous défendrons, nous nous ferons tous tuer pour vous et pour votre enfant.

L'Impératrice secoua la tête, tendit silencieusement la main au forgeron et lui dit :

— L'Empereur le veut!

Et Quille-en-Bois, car c'était lui, se courba frissonnant.

L'homme du peuple avait effleuré de ses lèvres l'auguste main de la fille des Césars.

IV

Il y eut parmi cette foule un moment d'angoisse douloureuse et de pénible émotion.

Les forgerons, les menuisiers, tout ce brave et vaillant faubourg Saint-Antoine s'était avancé après Quille-en-Bois et entourait la voiture impériale.

Pas de manifestations bruyantes, pas de cris.

La troupe éhontée qui descendait de la Courtille avait fait silence elle-même, et semblait rougir des oripeaux qui la couvraient.

Les ouvriers considéraient tour à tour cet enfant à la naissance de qui les cloches du monde entier avaient été mises en branle...

Cette femme, de vieille maison souveraine, fille de race orgueilleuse s'il en fut, et qui avait placé sa main dans la main du soldat couronné.

Femme et enfant partaient.

Où allaient-ils?

Où donc le vent de la destinée mène-t-il les rois et les peuples?

Pourquoi Napoléon voulait-il que sa femme et son fils quittassent Paris?

Voilà ce que le rude et bon Quille-en-Bois, qui

était devenu l'orateur du peuple de Paris, demandait en son pittoresque langage.

— Majesté, disait-il, le *petit caporal* n'a donc plus confiance en nous ? Qu'est-ce qu'ils ont donc fait de mal, les Parisiens, qu'il leur reprend sa femme et son fils ? L'Empereur ne sait donc pas que c'est un dépôt sacré pour nous, et que tant que vous serez parmi nous, il n'y aura pas un pavé, pas une maison qui ne vous appartienne ?

L'Impératrice émue répondit :

— Les Prussiens et les Russes marchent sur Paris, l'Empereur ne veut pas...

Quille-en-Bois osa interrompre la fille des Césars :

— Ah ! Majesté, dit-il, tant que le roi de Rome sera dans les murs de Paris, les Prussiens et les Russes n'y entreront pas. Nous construirons des barricades, nous creuserons des fossés, nous brûlerons les maisons de la banlieue pour nous défendre avec un cercle de feu ! Au nom de la patrie, Madame, ne partez pas !

— L'Empereur le veut ! répondit Marie-Louise.

L'enfant impérial saluait toujours et envoyait des baisers à cette foule qu'il ne devait plus revoir.

Marie-Louise le prit dans ses bras, l'éleva pour que tous pussent le mieux contempler, et lui dit :

— Mon enfant, remerciez ces braves gens ; ce sont les enfants de Paris, et Paris, c'est le cœur de la France.

Puis elle fit un geste d'adieu, et la voiture impériale se remit en marche.

Quille-en-Bois, sombre et morne, se rangea, et, la tête nue, le front penché, il versa deux grosses larmes, tandis que le cortége impérial s'éloignait.

Cependant Cendrinette était toujours perchée sur les épaules du chevalier de Biribi.

Le chevalier, lui-même était demeuré sur sa borne.

— Ah çà ! ma petite, dit-il après quelques minutes, est-ce que tu ne vas pas bientôt descendre ?

— Mais si, répondit-elle.

Et elle se laissa glisser à terre.

Puis elle lui reprit le bras et dit encore :

— Allons-nous-en !

— Veux-tu que je te reconduise ? demanda le chevalier.

— Non, c'est moi...

— Plaît-il ?

— Tu ne me connais donc pas ? fit-elle.

— Mais si.

— Je ne me suis jamais manqué de parole. Or, m'étant juré de t'accompagner chez toi...

— Et si je n'ai pas de chez moi !

— Quelle sottise !

— J'habite avec ma famille.

— Bon ! tu me présenteras...

Le chevalier soupira et fit mine de s'avouer vaincu.

— Allons ! soit; dit-il, viens...

— Tu m'emmènes ?

— Il le faut bien.

— Quel bonheur ! murmura Cendrinette, qui rajusta son manteau sur ses épaules frissonnantes au contact de l'air matinal. Je vais donc pénétrer le mystère dont s'enveloppe le chevalier de Biribi ?

— Curieuse, va !

Et le chevalier, après lequel se cramponnait toujours Cendrinette, joua des coudes pour sortir de la foule.

Les voitures impériales étaient loin ; la garde nationale avait cessé de former la haie, le peuple envahissait la chaussée du boulevard.

Les ouvriers huaient les masques, à l'exemple de Quille-en-Bois qui avait saisi au collet un jeune homme déguisé en pierrot et le secouait en lui disant :

— As-tu pas honte, misérable ivrogne ?

— Ma petite, dit le chevalier dont l'habit gorge de pigeon, les clefs de montre, les cadenettes, et la queue commençaient à être quelque peu un déguisement de carnaval, si tu m'en crois, nous ne traverserons pas ici.

— Pourquoi ?

— Tu es en robe de bal ?

— Oui.

— Et moi je suis vêtu comme un ci-devant, ainsi qu'on disait du temps de la République.

— Naturellement, puisque tu es un aristocrate.

— Oui, mais les aristocrates sont mal venus aujourd'hui, surtout dans ce quartier. Viens, nous allons faire un détour.

Et au lieu de chercher à traverser la foule des gardes nationaux et des ouvriers, Biribi entraîna Cendrinette vers le canal, prit une ruelle à gauche, puis une autre à droite et de ruelle en ruelle et de rue en rue, se glissa jusqu'au faubourg Saint-Martin.

En cet endroit la foule s'était déjà dissipée.

— Viens vite, répéta le chevalier.

Il paraissait maintenant si pressé de rentrer chez lui et de se faire accompagner par Cendrinette que celle-ci lui dit naïvement :

— Voyons, chevalier, serais-tu marié ?

— Jamais.

— Alors, pourquoi personne ne sait-il où tu demeures ?

— Mais c'est une plaisanterie, ce que tu dis là, ma petite.

— Ouais ?

— Tu ne le sais pas, toi, mais tous mes amis le savent.

— Vraiment ? Alcindor, Polydore, prétendent pourtant...

— Ce ne sont pas mes amis.

— Ah ! c'est vrai. Ce sont des connaissances de bal.

— Justement.

— Mais, qu'est-ce que tu fais, de ton état ?

— Je n'ai pas d'état.

— Tu vis donc de tes rentes ?

— Mais, oui...

— Et c'est beau, ton *chez-toi* ? fit-elle avec une curiosité de grisette...

— Tu verras...

Tout en causant, ils étaient arrivés rue Meslay.

— C'est là ? fit-elle.

— Oui, au milieu de la rue.

Et il allongea le pas.

Le jour avait grandi, un pâle rayon de soleil perçait le brouillard du matin. Les boutiques s'ouvraient une à une.

Le chevalier de Biribi s'arrêta devant une maison à deux étages et à porte bâtarde.

Au rez-de-chaussée, point de boutique : au premier et au deuxième étage toutes les croisées hermétiquement closes.

— C'est là ? fit Cendrinette.

— Mais, oui, répondit le chevalier.

— Ta maison a l'air honnête d'une maison de province.

— D'autant plus honnête, fit Biribi en riant qu'elle est à moi.

— Tu es propriétaire ?

— Oui, mon amour.

Cendrinette lui sauta au cou.

— Je t'épouse, fit-elle.

— Folle ! laisse-moi donc frapper.

Et le chevalier souleva un lourd marteau de bronze qui retomba sur la porte avec un bruit sourd.

La porte s'ouvrit.

En parfait gentilhomme, Biribi s'effaça pour laisser passer Cendrinette.

Celle-ci entra sans défiance.

Mais comme elle faisait trois pas dans une allée assez sombre, le chevalier, demeuré sur le seuil, tira vivement la porte à lui.

La porte se ferma bruyamment, et Cendrinette, se retournant, se trouva prisonnière.

Le chevalier fuyait à toutes jambes.

V

Cendrinette, entendant la porte se refermer derrière elle, s'était retournée vivement.

Le chevalier avait disparu.

En même temps, à l'extrémité de l'allée, une tête de vieille femme se montra à travers le carreau d'une loge de portier.

— Qui est là? dit une voix grondeuse et criarde.

Cendrinette stupéfaite ne répondit pas tout d'abord.

La vieille femme sortit de sa loge et s'avança menaçante vers la pécheresse.

— Qui êtes-vous? Que voulez-vous? Qui demandez-vous? fit-elle sur trois tons différents, mais toujours hargneux.

— Excusez-moi, madame, balbutia Cendrinette, mais je… croyais…

Et elle regardait toujours du côté de la porte, espérant voir reparaître le chevalier.

La portière toisa d'un coup d'œil les oripeaux et les dentelles qui couvraient Cendrinette.

— Il est inutile de vous demander qui vous êtes? fit-elle d'un ton dédaigneux et moqueur.

— Madame!…

— Chez qui croyez-vous donc venir? reprit la portière. C'est le chevalier Biribi qui vous a amenée?

— Oui.

— Il a sonné, j'ai tiré le cordon, poursuivit la portière. Il vous a poussée devant lui.

— Oui, madame.

— Vous êtes entrée sans défiance, et il a vivement tiré la porte.

— En effet.

— Par conséquent, vous voici prisonnière, tandis qu'il se sauve à toutes jambes.

Et la vieille femme se mit à rire.

— Madame, balbutia Cendrinette, dites-moi si réellement je suis chez le chevalier.

— Plaît-il ? ricana la portière.

— Il m'a dit que cette maison lui appartenait.

— Vous êtes simplette, ma petite. Biribi avoir une maison à lui ? ah! par exemple ! Biribi n'a rien… rien de rien…

— Mais enfin, vous le connaissez?

— Si je le connais! et il y a beau jour, encore!

— Alors, dites-moi pourquoi il m'a amenée ici.

— Je ne sais pas comment la chose s'est passée, reprit la portière, mais je m'en doute.

— Ah !

La vieille femme s'était radoucie peu à peu; cela tenait peut-être à ce qu'elle avait aperçu un gros bracelet et des diamants, et que Cendrinette lui paraissait une connaissance bonne à cultiver.

Aussi passa-t-elle subitement du mot « ma petite » au mot « madame. »

— Entrez donc dans ma loge, dit-elle, il fait un froid de loup ici, nous jaserons un brin.

Cendrinette était furieuse du tour que lui avait joué le chevalier Biribi, de plus elle était possédée de cette ardente curiosité si tenace au cœur et à l'esprit des femmes.

Elle ne se fit donc pas prier.

La loge de la portière n'était pas grande, et son ameublement consistait en un lit de sangle, un vieux fauteuil de velours jaune placé au-dessous du cordon, et un réchaud en fonte sur lequel chantait une bouilloire.

— Approchez-vous du poêle, dit la vieille femme et chauffez-vous un brin. Voulez-vous prendre un peu de café?

Cendrinette refusa d'un geste amical.

Puis elle s'assit dans le vieux fauteuil.

— Vous avez passé la nuit, sans doute? reprit la vieille.

— Oui, dit Cendrinette.

— J'ai été comme vous, madame; ces jeunesses ça ne doute de rien… ça se met tout sur le dos, ajouta-t-elle d'un ton maternel et grondeur tout à la fois… mais faut penser à l'avenir, madame… car vois-tu mon enfant, j'ai été comme toi, moi. J'en ai traîné du velours et de la dentelle… maintenant je tire le cordon… Décidément tu es jolie à croquer, madame.

Cendrinette souriait des tutoiements et des marques de respect entremêlées de la bonne femme.

— Qu'est-ce qu'on dit de la politiquo? reprit la vieille. Napoléon fait-il ses malles?

— Je ne aais pas, répondit Cendrinette, qui songeait bien moins à Napoléon qu'au chevalier Biribi, énigme vivante qu'elle s'était juré de déchiffrer.

— Reverrona-nous bientôt le roi, ma petite? poursuivit la portière, car je suis devenue légitimiste, moi, ou plutôt, non, je l'ai toujours été.

— Je ne aais pas, dit encore Cendrinette. Cependant on prétend que lea Russes marchent sur Paris.

— Bonne affaire pour toi! ils sont fort riches, tu peux m'en croire, madame... du moins, c'est Biribi qui le dit... Ah! ai j'étais jeune!...

— Mais, madame, dit Cendrinette, vous m'avez promia de me dire...

— Quoi donc?

— Où demeurait réellement le chevalier.

La portière se mit à rire.

— Moi, je t'ai promis ça? dit-elle, allons donc!

— Mais oui...

— C'est pas possible.

— Pourquoi?

— Mais, parce que je ne l'ai jamais au moi-même.

— Pourtant vous le connaissez?

— Depuis plus de vingt ans.

— Quel âge a-t-il donc?

— Peut-être quarante ans, peut-être soixante.

Cendrinette avait mis la main dans sa poche, et de cette poche s'échappait un cliquetis argentin.

Les yeux de la vieille s'allumèrent et ollo prêta complaisamment l'oreille à ce bruit.

— Voyons, ma petite mère, reprit Cendrinette, puisque vous m'avez fait entrer chez vous... c'est que vous aviez quelque chose à me dire.

— Heu! heu!

En même temps, Cendrinette tira de sa poche un beau napoléon double, tout luisant et tout neuf, qu'elle mit dans la main crochue do la vieille.

Celle-ci reprit :

— Est-ce que par hasard vous auriez un coup de soleil pour ce mauvais sujet de Biribi?

— Non, maia...

— Mais vous êtes curieuse, comme nous le sommes toutes.

— C'est vrai, soupira Cendrinette.

— Et ça vous intrigue, mon enfant, l'existence mystérieuse de cet homme qu'on ne voit que la nuit, comme les chauves-souris?

— J'en conviens et je me suis juré...

— Faut vous rendre votre parole à vous-même, ma petite.

— Jamais!

Le visage souriant de la vieille s'assombrit.

— Il y a des mystères qu'il ne faut pas sonder, je te le conseille, madame.

— Je n'ai peur de rien, moi.

— Il faut avoir peur de tout, répondit la vieille avec un sentiment d'effroi.

Cendrinette était une femme de résolution.

— Je veux savoir! répéta-t-elle.

Et elle tira sa bourse à travers les mailles de soie de laquelle étincelaient dix ou douze pièces d'or.

— Tout cela est pour vous, dit-elle.

Un nuage vertigineux passa sur le visage osseux de la vieille. Elle détourna aes yeux éblouis.

— Maia, ma petite, dit-elle, je vous jure bien que je ne sais paa où demeure Biribi.

— Alors, comment le connaissez-vous?

— Oh! il y a longtemps... j'étais jeune et jolie...

— Bon! mais vous avez continué à le voir.

— Sana doute, il vient chercher ses lettres ici.

— Tous les jours?

— Non, toutes les nuits

— Et puis, c'est tout?

— Mais oui.

— Voua ne savez pas quelle est sa profesaion?

— Non. Je vous jure.

Un coup de sonnette retentit à l'oreille de Cendrinette, toujours assise dans le fauteuil.

— C'est le facteur, dit la vieille. Tire donc un peu le cordon, madame.

Cendrinette obéit, la porte s'ouvrit et se referma.

La vieillo se pencha au carreau et dit :

— Ce n'est pas le facteur, plaît-il? qu'est-ce que c'est quo ça?

Un homme monta les trois marches qui conduisaient à la loge de la portière.

Celle-ci masquait si bien Cendrinette, en ce moment, que le visiteur matinal ne la vit pas, et se crut seul avec la portière

C'était un garçon de vingt-cinq ans, vêtu d'un carrick, portant bottes molles et chapeau à bords retroussés.

Il avait une jolie figure, impertinente et hautaine.

— Monsieur de Biribi? demanda-t-il.

Cendrinette tressaillit, demeura immobile au fond du vieux fauteuil, et attendit...

VI

La portière répondit à l'inconnu .

— Je ne connais pas dans la maison la personne dont vous parlez.

L'inconnu cligna de l'œil d'une façon significative, puis il ouvrit aa redingote à brandebourgs et en tira une carte qu'il mit sous les yeux de la vieille femme.

Celle-ci répondit :

— C'est bien. Je connais ça.

— Ah! c'est heureux.

A son tour, la portière cligna l'œil et dit :

— Vous reviendrez ce soir. Vous trouverez une lettre.

— Mais non, cela ne se peut, dit l'inconnu. Il faut que je le voie sûr-le-champ.

La portière lui fit un nouveau signe mystérieux.

En même temps, elle s'effaça de manière qu'il pût voir Cendrinette assise dans le fond de la loge.



Les bouteilles vides attestaient leur intempérance... (page 25).

— Mais, fit-il, ne comprenant pas encore, il est donc sorti?

— Il ne demeure pas ici.

— Vraiment?

— C'est la vérité, mon cher monsieur.

— Mais où demeure-t-il?

— Je ne sais pas. Il vient tous les jours chercher ses lettres. Voilà tout.

L'inconnu parut visiblement contrarié.

Mais la portière avait un air si naïf et si franc, qu'il ne put douter de la véracité de ses paroles.

— Et quand faut-il revenir pour le voir? demanda-t-il encore.

— Laissez-moi votre carte et le nom de l'hôtel où vous êtes descendu.

Le jeune homme déposa sa carte sur la table.

Cendrinette, qui avait des yeux de lynx, lut à distance ce nom :

Le chevalier d'Ormignies

L'inconnu ajouta :

— Je suis à l'hôtel du Lion-d'Or, rue Saint-Sauveur.

— Il ira, répondit la portière.

Le jeune homme salua, et s'en alla d'un air visiblement contrarié.

Quand il fut parti, Cendrinette regarda la vieille femme.

— Ah! dit-elle, je vois bien qu'on n'obtient rien de vous.

— Comment donc ça, ma petite?

— Ce jeune homme s'en va comme il est venu.

— Mais, madame, dit la portière, aussi vrai que je m'appelle madame Eugène, du nom de mon pauvre défunt, je te jure que je ne sais pas où demeure Biribi.

— Même si je vous donne cela?

Et Cendrinette jeta sa bourse sur la table.

— Hélas! soupira la vieille, jetant un regard de convoitise sur les pièces jaunes qui brillaient à travers les mailles de la bourse, mais n'osant y toucher.

Cendrinette reprit la bourse et la mit dans sa poche.

— Je vois, dit-elle, que de vous il n'y a rien à tirer.

Et elle se leva.

— Peut-être, dit madame Eugène.

— Ah! dit Cendrinette, qui se rassit aussitôt.

— Vous pouvez tirer de moi un bon conseil, ma petite.

— Voyons?

— Un conseil qui ne sera pas trop payé par l'or que vous venez de me montrer.

— J'écoute, dit Cendrinette.

— Aimez-vous Biribi?

— Moi? allons donc! fit Cendrinette avec un rire si franc et si net qu'on ne pouvait s'y tromper.

— Pourquoi tenez-vous tant à savoir où il demeure?

— Pour le surprendre.

— Dans quel but?

— Je suis curieuse.

— Eh bien! si tu m'en crois, madame, tu rentreras ta curiosité.

— Mais pourquoi?

— Parce que les gens qui suivent Biribi jouent de malheur

— Ah! bah!

— Je ne puis pas vous en dire plus long, ma petite.

Et la portière se renferma dans un majestueux silence.

La pécheresse se leva pour tout de bon :

— Adieu! dit-elle.

— Tu t'en vas, madame ?

— Mais sans doute. Je vais me coucher.

— Tu renonces donc ?

— Il le faut bien. Adieu!...

Et Cendrinette s'esquiva hors de la loge, et descendit les trois marches en courant, criant d'un ton moqueur :

— Le cordon, s'il vous plaît?

Madame Eugène ne se fit pas prier; elle tira le cordon, la porte s'ouvrit et Cendrinette se trouva dans la rue.

La rue Meslay est une rue tranquille entre toutes, bien qu'à proximité du boulevard et de la Porte-Saint-Martin.

On dirait une sentinelle avancée de ce quartier paisible qu'on appelle le Marais. Il n'y avait pas dix personnes dans la rue.

Seulement, en face même de la maison d'où sortait Cendrinette, un homme vieux et un jeune enfant, tous deux vêtus de velours vert, étaient assis sur un crochet de commissionnaire. Le commissionnaire, voyant Cendrinette, la salua.

Cendrinette, étonnée, regarda cet homme.

— Tiens, dit-elle, c'est vous, père Jean ?

— Moi-même, mamzelle.

— Vous avez donc changé de quartier ?

— Depuis six mois : cette place était occupée par mon frère. Le pauvre homme est mort; j'ai pris sa clientèle et j'ai cédé la mienne à mon aîné.

— Ah! vraiment? fit Cendrinette, à qui venait une singulière idée; et jusqu'à quelle heure restez-vous là?

— Oh! fort tard, dans ce quartier. C'est une rue de gros négociants, ils ont des courses à faire faire jusqu'à neuf heures du soir.

— Et où demeurez-vous, père Jean ? car je ne suppose pas que vous couchiez sur votre crochet.

— Non, mamzelle.

En même temps, le Savoyard étendit la main.

— Tenez, là-haut, dit-il, cette fenêtre à rideau jaune, au-dessus du charbonnier.

— Père Jean, dit résolûment Cendrinette, voulez-vous que je vous fasse gagner deux napoléons?

— Seigneur Dieu ! exclama le Savoyard effrayé, c'est donc pour commettre un crime ?

— Mais non, dit Cendrinette en riant. Est-ce que vous m'avez jamais connue méchante, père Jean, vous qui m'avez vue toute petite dans la boutique de maman, qui était blanchisseuse au coin de la rue Mandar ?

— Oh ! pour ça non, mamzelle.

— Je veux vous faire gagner deux napoléons, reprit la pécheresse, et pour cela, vous n'aurez pas grand'chose à faire.

— Voyons ça, mamzelle.

— Ce garçon-là est votre fils?

Et elle désignait le bambin.

— C'est mon dernier, oui, mamzelle.

— Lève-toi, petit, — dit Cendrinette, qui se plaça à côté de lui. — Je suis de sa taille, ajouta-t-elle. Vous me prêterez ses habits.

— C'est vrai que nous sommes en carnaval tout de même, murmura le père Jean.

— Ce n'est pas pour cela... mais c'est mon secret. Au revoir, père Jean, je reviendrai ce soir à l'entrée de la nuit.

Et Cendrinette s'en alla.

. . . .

Le soir, en effet, comme l'ombre descendait dans la rue Meslay, et qu'on allumait les premiers réverbères, le Savoyard, toujours assis avec son fils sur son crochet, vit une femme s'approcher de lui.

C'était Cendrinette.

Seulement, la pécheresse avait dépouillé ses riches oripeaux du matin.

Elle était vêtue en grisette : robe de laine, petit bonnet insolemment posé sur le devant de la tête, et tablier d'indienne, dans les poches duquel elle avait fourré ses jolis doigts dépouillés de leurs bagues.

— Allons chez vous, dit-elle au père Jean... ou plutôt, non, le petit va me conduire.

— Mais qu'est-ce que vous voulez donc faire ? demanda le Savoyard.

— Je veux guetter quelqu'un.

— Ah ?

— Un homme que j'aime et qui me trompe.

— Fort bien, et vous avez besoin pour cela des habits de mon garçon ?

— Oui, père Jean.

Le commissionnaire enjoignit à son fils de conduire Cendrinette à leur pauvre logis.

Là, sur l'ordre de la jeune femme, le bambin ôta sa veste d'uniforme, après laquelle pendait une médaille.

La robe glissa et s'arrondit à ses pieds.

Alors Cendrinette endossa la veste médaillée, se coiffa de la casquette à longue visière de l'enfant, et mit dans la main de celui-ci une grosse pièce de cinq francs en lui disant :

— Tu vas rester ici.

Puis elle redescendit et rejoignit le père Jean.

Celui-ci lui dit en riant :

— Je ne peux pas m'y tromper, moi. Mais les passants s'y tromperont, pour sûr. Vous avez l'air d'un vrai petit Savoyard, mamzelle.

— Je l'espère bien, répondit Cendrinette en riant.

Et elle s'assit à côté du commissionnaire, murmurant tout bas :

— Maintenant, mon vieux Biribi, tu peux venir chercher tes lettres... je ne te quitterai plus.

Et Cendrinette, la curieuse, attendit, les yeux fixés sur cette maison mystérieuse dans laquelle le ténébreux chevalier donnait des rendez-vous.

VII

Rétrogradons maintenant de quelques heures et suivons le chevalier Biribi au moment où, après avoir

vivement tiré la porte et enfermé Cendrinette dans l'allée de la maison de la rue Meslay, il se sauvait à toutes jambes.

Au bout de la rue, le chevalier se retourna.

Il se retourna pour voir si Cendrinette n'était pas déjà ressortie et ne courait pas après lui.

Puis il regarda rapidement à droite et à gauche, et s'assura que personne ne faisait attention à lui.

Alors, au lieu de monter vers le boulevard, il descendit la rue Saint-Martin d'un pas rapide.

Une véritable métamorphose s'était opérée dans l'allure et la physionomie du chevalier.

Il ne marchait plus en se dandinant,

Il ne faisait plus tournoyer d'un air conquérant son fameux *pouvoir exécutif*.

Le sourire — ce sourire quelque peu béat que ses compagnons de plaisirs nocturnes lui connaissaient — avait fui ses lèvres.

Le chevalier était soucieux, hautain, en marchant d'un pas rapide.

Souvent il se retournait pour voir si on ne le suivait point.

Il arriva ainsi jusqu'à l'Hôtel de ville, puis jusqu'à la Seine, qu'il traversa sur le pont au Change.

Paris était plein de rumeurs.

Les gens qui avaient fait carnaval rentraient chez eux ; quelques ouvriers allaient à leur chantier.

Çà et là, sur les quais, sur les ponts, des groupes de huit ou dix personnes causaient à mi-voix et d'un air lugubre.

On s'entretenait des événements, du départ de l'Impératrice et du roi de Rome, des dernières batailles livrées par Napoléon, — des alliés qui s'avançaient toujours sur Paris.

Le chevalier traversa tous les groupes, écouta çà et là, puis continua son chemin.

Quand il fut dans la Cité, il regarda l'heure au Palais de Justice.

— Sept heures ! murmura-t-il. On doit m'attendre depuis longtemps.

Il gagna le quai des Orfèvres, tourna à droite et s'arrêta devant une porte bâtarde, qui était celle d'une haute et sombre maison, la plus vieille peut-être de tout le quai.

Il enfila une allée noire.

Au bout de l'allée était un escalier tournant, aux marches de pierres usées et glissantes.

Une corde fixée le long du mur servait de rampe.

Le chevalier s'y engagea et monta rapidement, sans le secours de la corde, ce qui était une preuve que le chemin qu'il prenait lui était familier.

Il monta quatre étages.

Au quatrième, il se trouva devant une petite porte dans la serrure de laquelle il mit une clef qu'il tira de sa poche.

La porte s'ouvrit et le chevalier franchit le seuil.

Au même instant deux bras l'enlacèrent, une bouche rose s'appuya sur son front et une voix harmonieuse et fraîche lui dit :

— Ah ! père... père !... j'ai eu bien peur, va !

— Et de quoi donc, mon enfant ? demanda le chevalier.

Le chevalier entraîna la jeune fille loin du seuil de la porte, qu'il referma.

— Et de quoi donc as-tu peur, ma chérie ? répéta-t-il. Tu sais pourtant bien que je m'en vais tous les soirs.

— Oui, mais tu rentres le matin, bien avant le jour.

— C'est vrai.

— Et il est huit heures, bien sonnées.

— C'est vrai ; mais une nuit de mi-carême, tu comprends...

La jeune fille se prit à sourire.

— Père, dit-elle, tu ne me diras donc jamais pourquoi tu t'absentes ainsi tous les soirs ?

Le chevalier tressaillit à cette question directe.

Puis il jeta un regard rapide autour de lui, — l'œil du maître qui rentre dans sa maison, comme on dit.

C'était un pauvre logis composé de trois petites pièces se commandant, — meublées avec une simplicité monastique, — les deux premières du moins.

Car la troisième était la chambre de la jeune fille.

Là, il y avait un joli papier à ramages sur les murs, des rideaux de mousseline à bordure rose aux croisées, un tapis qui dissimulait le carrelage rougi à l'encaustique, un *petit bonheur du jour* en bois de rose, des chaises et une causeuse en velours d'Utrecht, une pendule sur la cheminée, et auprès, les deux vases de fleurs classiques qu'on n'avait pas ridiculisés encore.

Tout le reste était mesquin.

La salle à manger était garnie d'une table et d'un dressoir en noyer et de chaises de paille.

La seconde pièce, qui était la chambre de Biribi, était plus pauvre encore.

On y voyait un vieux lit à colonnes dont le lambrequin de serge n'avait plus de couleur certaine, un fauteuil éraillé et une table chargée de papiers, la plupart couverts d'une écriture hiéroglyphique.

— Mon enfant, dit le chevalier, que ce rapide coup d'œil à travers les trois pièces avait satisfait sans doute, je sors pour des affaires politiques

— Je le sais bien, dit la jeune fille avec effroi.

— Et c'est pour cela que tu as eu peur ?

— Oh ! non... pas pour cela seulement...

Biribi fronça le sourcil.

— Parle donc alors ! dit-il.

— Et bien ? te l'avouerai-je ?...

Et la voix de la jeune fille trembla.

— Parle ! répéta Biribi.

— Je suis sortie hier soir, après ton départ, pour aller à l'église prier pour le roi, comme tu me le recommandes.

— Eh bien ?

— Un homme m'a suivie...

— Folle ! dit le chevalier, tu es assez jolie pour cela.

— Il a osé me parler...

— L'insolent ! Mais tu as pressé le pas sans lui répondre, j'imagine ?

— Oui, mon père.



Au même instant deux bras l'enlacèrent (page 63).

— Et il a passé son chemin?...

— Non, il est entré dans l'église avec moi.

— Mais il s'est tenu à distance... respectueuse?...

— Oui, derrière un pilier.

— Pourquoi donc aussi, mon enfant, reprit le chevalier qui, s'étant plongé dans son grand fauteuil, avait fait asseoir sa fille sur ses genoux, — pourquoi n'as-tu pas emmené Gertrude, notre vieille servante?

— Tu sais bien, père, qu'elle couche là-haut, au sixième.

— Eh bien?

— Et qu'elle se couche de bonne heure.

— Enfin, c'est là tout ce qui t'est arrivé?

— Oh! non.

— Quoi donc encore? dit Biribi visiblement inquiet.

— Quand je suis sortie, l'homme est sorti avec moi.

— Bon! après?

— Sur la place du Parvis, un autre homme s'est joint à lui.

— Et ils t'ont suivie tous les deux?

— Jusqu'à la porte, mais sans me parler, cette fois; je suis montée toute tremblante, et j'ai bien fermé les portes, puis, je me suis mise au lit et j'ai soufflé la lumière.

— Et tu t'es endormie?

— Oh! non, j'avais trop peur. Au bout d'une heure, comme j'entendais chuchoter et marcher sur le quai, je me suis levée, j'ai ouvert la fenêtre sans bruit et j'ai avancé la tête. Les deux hommes étaient toujours là.

Cette fois, l'inquiétude de Biribi augmenta.

— Ils se sont promenés une partie de la nuit, de long en large, poursuivit la jeune fille, j'avais tiré les persiennes, ce qui fait qu'ils ne pouvaient pas me voir. La nuit était silencieuse et leur voix montait.

— As-tu donc entendu ce qu'ils disaient?

— Vaguement, seulement l'un deux a prononcé fort distinctement notre nom. L'autre disait, poursuivit la jeune fille, qu'il fallait se méfier de nous.

— Oh! vraiment?

Et le chevalier, reposant sa fille à terre, se leva brusquement.

En même temps, il se dépouilla de son habit à longues basques et de son chapeau tromblon.

Le *pouvoir exécutif* était depuis longtemps dans un coin de la chambre.

— Et quand sont-ils partis?

— Au petit jour. Il y en a un qui a dit à l'autre: « C'est trop tard pour aujourd'hui, nous verrons demain... »

Le chevalier avait endossé une robe de chambre de couleur grise et posé sur sa tête une petite calotte de velours ornée d'un gland fané.

— Mon enfant, dit-il à sa fille, prépare le déjeuner, et appelle cette paresseuse de Gertrude.

— Est-ce que tu ressors, mon père?

— Non, je vais voir ce que font mes employés. A tout à l'heure.

Le lit du chevalier avait, comme nous l'avons dit, des rideaux de serge verte, mais il ne touchait pas au mur.



Un jeune homme était nonchalamment assis (page 67).

Biribi souleva la draperie du fond, pressa un ressort mystérieux, et la jeune fille entendit un bruit sec, celui d'une porte qui s'ouvrait et se refermait.

Son père, ou du moins celui qu'elle appelait ainsi, n'était plus là.

VIII

La fille du chevalier Biribi était une de ces créatures presque idéales que les peintres osent à peine rêver.

Blonde, mignonne en sa taille élancée et souple, yeux bleus mélancoliques; fossette au menton, bouche vermeille, mains et pieds d'enfant.

Elle avait un joli nom, — Juliette.

Quand elle sortait, le dimanche, pour aller à Notre-Dame, sa paroisse, accompagnée de Gertrude, la vieille servante, si modeste que fût sa robe d'organdi et son petit chapeau de paille ou de velours épinglé, on l'eût prise pour une fille de grande maison, tant elle avait de grâce et de fierté dans la démarche et de décence aristocratique dans le maintien.

Mamzelle Juliette, comme on l'appelait, ne connaissait personne, tout le monde la connaissait et la saluait.

Qui était-elle?

Nul ne le savait au juste.

Juliette avait seize ans.

Il y en avait douze qu'elle était venue habiter cette modeste maison du quai de l'École, avec son vieux père, — car pour tous le chevalier Biribi était vieux.

Et pour dire vrai, le chevalier n'était ni chevalier ni Biribi pour les gens du quartier.

Jamais on ne l'avait vu dans ce pittoresque et rajeunissant costume, qui faisait l'admiration des bals publics et de leurs habitués.

Le chevalier de Biribi ne prenait pas de si minutieuses précautions pour dérober à tous les regards et à toutes les curiosités sa vie diurne, pour porter au quai de l'École son habit gorge de pigeon, ses clefs de montre et son bâton noueux.

Au quai de l'École, Biribi avait un autre nom.

C'était un ancien militaire de l'armée de Condé, un ci-devant, le baron de Fénouil-Caradeuc, ruiné par la Révolution, plongé tout jeune dans les prisons révolutionnaires, échappé à l'échafaud par miracle et réfugié auprès des princes, sous le commandement desquels il avait fait merveille à Coblentz. Sa femme était morte de douleur, disait-on, et peut-être aussi de privations et de misère.

Biribi se promenait en plein jour dans la Cité.

Seulement, personne ne l'eût reconnu.

Il était vêtu d'une longue houppelande, portait un chapeau à cornes, poudrait ses cheveux, emprisonnait sa queue grise dans une bourse de taffetas noir, et supprimait ses deux clefs de montre.

Une canne à pomme d'or remplaçait son pouvoir exécutif. Le soir venu, M. le baron de Fénouil-Caradeuc pressait le ressort secret de la mystérieuse porte masquée dans le mur, sous les draperies de son lit, et disparaissait.

Rarement sa fille l'avait vu en chevalier Biribi, mais elle l'avait vu cependant.

Fort souvent le chevalier sortait par la maison voisine, avec laquelle communiquait son appartement, au

moyen de cette issue que nous venons de décrire.

Au reste, il attendait toujours la nuit, et la nuit sombre, ce qui n'était pas difficile, car le quai de l'École était l'endroit de Paris le plus chiche de réverbères.

Il n'y avait donc, dans la Cité, pour âme qui vécût, pas la moindre apparence d'identité entre M. le chevalier Biribi et le bon vieux baron de Fénouil-Caradeuc.

Seule, Juliette possédait en partie le secret de son père.

Nous disons en partie, car elle ne savait pas le but et la cause de ses nuits passées au dehors et de ce déguisement sous lequel, de l'autre côté de la Seine, le chevalier Biribi était aussi connu que le vieux baron de ce côté-ci.

La jeune fille n'avait qu'une amie, qu'une confidente, c'était la vieille servante appelée Gertrude.

Il y avait vingt ans qu'elle était au service du chevalier.

Où l'avait-il prise?

Gertrude ne l'avait jamais dit à personne.

Son bonnet haut de forme disait qu'elle était Normande d'origine.

C'était tout ce qu'on savait.

Comme ses maîtres, Gertrude ne parlait jamais à qui que ce fût.

Ce jour-là, M. de Biribi venait à peine de disparaître que Gertrude qui, elle aussi, avait une clef de l'appartement, descendit de sa mansarde et entra.

— Te voilà, paresseuse? dit Juliette, qui l'embrassa.

— Ne m'en parlez pas, mamzelle, répondit Gertrude.

— Aurais-tu été malade?

— Non, mais j'ai été réveillée dans mon premier sommeil.

— Ah!

— Et je ne me suis plus rendormie que le matin.

Gertrude jeta un regard inquiet autour d'elle.

— Votre père n'est donc pas encore rentré? dit-elle.

— Si, mais il est rentré bien tard.

Gertrude leva les yeux au ciel d'un air mystérieux et plein d'angoisses.

— Et qu'est-ce qui t'a réveillée?

— On parlait sous les fenêtres.

— Ah!

— Deux hommes se sont promenés longtemps.

— Ce sont ceux qui m'ont suivie.

Gertrude fit un brusque mouvement de surprise.

— Ils vous ont suivie? dites-vous.

— Oui, quand je suis revenue de l'église.

— Ils ne vous ont pas parlé, au moins?

Et la vieille servante manifesta la même inquiétude que Biribi tout à l'heure.

— L'un seulement.

— Que vous a-t-il dit?

— Oh! je ne sais pas .. j'ai marché plus vite et je me suis sauvée.

— Mademoiselle, dit encore Gertrude, quand ils étaient sous les fenêtres, avez-vous entendu ce qu'ils disaient?

— Non, mais j'ai bien entendu, par exemple, le nom de mon père.

— Ils parlaient de M. le baron?...

— Non, du chevalier Biribi.

— Vous avez bien entendu!

— Oui.

Gertrude leva de nouveau les yeux au ciel.

— Oh! quelque jour, dit-elle, tout se découvrira...

— Que veux-tu dire? demanda vivement Juliette.

— Suffit! je m'entends, dit la vieille servante.

— Mais, ma bonne Gertrude...

— Non, mamzelle, non... Après tout...

Et Gertrude jeta un regard défiant autour d'elle.

— Mais qu'as-tu donc ce matin? fit la jeune fille de plus en plus inquiète.

— Rien.

— Tu me trompes, Gertrude. Que veulent dire ces paroles : « Un beau jour, tout se découvrira? »

— Je ne sais pas... c'est des mots en l'air...

— Mais, mon père..?

— Après tout, grommela Gertrude, comme si elle se fût adressé une semonce à elle-même, il est bon pour vous, monsieur Biribi... il vous aime...

— C'est naturel, puisqu'il est mon père.

Et Juliette eut un sourire angélique.

— C'est bon! c'est bon! dit Gertrude. Voyons, je vas faire le déjeuner.

Mais Juliette se plaça résolûment devant elle :

— Non, dit-elle, je veux que tu me donnes l'explication de tes paroles.

— Mais je n'ai rien dit, mamzelle.

— Que peut-on découvrir?

— Eh, le sais-je?

— Mon père court-il donc un danger?

— Tout le monde en court plus ou moins en ce monde. M. Biribi est comme les autres.

— Mais enfin, pourquoi appelles-tu mon père M. Biribi? demanda la jeune fille avec insistance.

— C'est son nom.

— Mais point, ma bonne Gertrude. Tu sais bien qu'il s'appelle le baron de Fénouil-Caradeuc?

— Si l'on veut, grommela Gertrude.

Et elle fit un pas vers sa cuisine, afin d'éviter de répondre plus longtemps à la jeune fille.

Mais celle-ci ne se tenait pas pour battue, et sans doute elle allait continuer à questionner mame Gertrude, lorsqu'il se fit un bruit derrière le lit.

La porte masquée s'ouvrit, et Biribi entra.

Biribi n'était plus Biribi.

Biribi avait perdu sa désinvolture jeune et son air vainqueur, et il avait fait place à ce respectable baron de Fénouil qu'on vénérait dans le quartier.

Biribi était fort pâle, — Biribi était ému.

D'où venait-il et que lui était-il arrivé?

C'est ce que nous allons vous dire, en nous reportant au moment où il avait pressé le ressort de la porte masquée et avait disparu aux yeux de sa fille, initiée du reste, depuis longtemps, à cette sortie mystérieuse.

IX

Cette porte qui venait de s'ouvrir devant le chevalier Biribi, et s'était ensuite refermée sur lui, donnait sur un corridor obscur de quelques pas de longueur.

Au bout de ce corridor était une autre porte, sous laquelle passait un filet de clarté.

Biribi la poussa et elle céda.

Alors le chevalier se trouva au seuil d'une vaste pièce qui ne ressemblait en rien au logement qu'il quittait. C'était un cabinet de travail, confortablement meublé, tendu de papier vert et prenant jour sur le quai de l'Ecole, mais dépendant d'un autre escalier et d'une autre maison.

Au milieu était un vaste bureau couvert de paperasses.

Quelques tableaux ornaient les murs, qui disparaissaient en partie sous de larges casiers pleins de livres.

La cheminée avait une belle pendule en bronze doré.

Au coin de la cheminée, quand Biribi entra, un jeune homme était nonchalamment assis dans un grand fauteuil, les pieds sur les chenets.

C'était un homme d'environ vingt-huit ans, grand, mince, blond, avec une lèvre railleuse, un œil bleu qui rayonnait sans chaleur, et quelque chose de hautain et de sec dans toute sa personne.

On eût dit un officier autrichien.

Il était enveloppé dans une belle robe de chambre, avait sur la tête une calotte en velours cerise, et à l'annulaire de la main gauche une bague de prix.

A la façon dont il était installé au coin du feu, on devinait qu'il était là chez lui.

— Bonjour, mon oncle, dit-il en tendant la main à Biribi, tu rentres tard, ce matin.

— Je ne pouvais plus me débarrasser d'une femme.

— Comment la nommes-tu?

— Cendrinette.

Le jeune homme tira un carnet de sa poche et écrivit dessus au crayon ce nom de Cendrinette :

— On la surveillera, dit-il.

— Ensuite, reprit Biribi, qui se débarrassa de sa perruque et de ses cadenettes, lesquelles étaient si bien ajustées qu'on eût parié que c'était ses propres cheveux, je me suis attardé un peu à causer avec ma fille.

— *Ma fille* est joli! ricana le jeune homme. Est-ce tout?

— Mais, sans doute, répondit Biribi.

Puis, fronçant le sourcil :

— Ah! pardon, j'oubliais...

— Quoi donc?

— Hier soir, deux hommes ont suivi Juliette.

— Ah!

— Puis ils se sont promenés sous mes fenêtres une partie de la nuit.

— Qu'est-ce que cela prouve, mon oncle, sinon que Juliette est une jolie fille, et que la graine des amoureux germe toujours?

— Oui, mais ils ont prononcé plusieurs fois mon nom.

— Le nom de cet excellent baron de Fénouil-Caradeuc?

— Non, celui du chevalier de Biribi.

— Ceci est plus grave.

Puis, se levant, le jeune homme se mit à arpenter la chambre à grands pas.

Mais s'arrêtant tout à coup :

— Dis donc, mon oncle, depuis combien de temps fais-tu le joli métier auquel tu m'as initié?

— Depuis vingt ans.

— Depuis vingt ans, reprit le jeune homme, tu as mangé à tous les râteliers, vécu de tous les partis, servi et trahi tout le monde!

— Tais-toi.

— Mais non, laisse-moi parler, au contraire, nous sommes seuls; et puis, avant de nous occuper des affaires du jour, nous pouvons bien faire un bout de conversation.

Biribi inclina la tête.

— Soit! dit-il.

— Depuis vingt ans, donc, tu t'appelles le baron de Fénouil pour les uns, Biribi pour les autres et pour moi...

— Chut!

— C'est inouï, dit le jeune homme en riant, comme ton vrai nom te porte sur les nerfs.

— C'est vrai.

— Je t'en fais grâce, mais je continue. Le baron de Fénouil a rendu de grands services à la police impériale depuis vingt ans; il a mis sous la main de la justice une jolie collection de conspirateurs, hein?

— C'est vrai.

— Le chevalier Biribi, de son côté, a entretenu une petite correspondance fort utile avec les princes, avec Pitt et Cobourg, avec l'Autriche, que sais-je?

— J'en conviens.

— Et le gouvernement de l'Empereur s'est montré reconnaissant, puisqu'il permet au forçat...

— Tais-toi! s'écria Biribi.

— Je t'appellerai tout simplement le baron de Fénouil-Caradeuc.

Biribi interrompit brusquement le jeune homme en disant :

— Toutes ces choses-là ne te regardent pas.

— Mais si, mon oncle, tu vas voir... Le chevalier Biribi est en grande estime dans le parti royaliste.

— Oh! je le sais.

— Vienne la monarchie, et le baron de Fénouil-Caradeuc jouira en paix de ses titres, sera réintégré dans son grade d'officier supérieur de l'armée de Condé... Va, ne crains rien, mon oncle, ajouta le jeune homme d'un ton railleur, tes anciens camarades sont presque tous morts, et ceux qui survivent sont si vieux qu'ils n'hésiteront pas à te reconnaître.

— Je l'espère bien, dit le chevalier; mais la monarchie reviendra-t-elle?

— Sans doute. Comment, tu as passé la nuit dehors et tu ne sais rien?

— Oh! si fait...



C'était un voleur occupé à forcer tranquillement son secrétaire. (page 68).

— Et je tiens, comme vous voyez. Allons, papa, laissez-moi passer, ou je tire le premier.

Mais Biribi eut un sourire plein d'indulgence.

En même temps, il déposa ses pistolets sur le marbre de la cheminée.

— Tu vois que je suis bon enfant, dit-il.

— Hein? fit Coqueluche.

— Causons un brin, mon amour.

Coqueluche tenait toujours son pistolet à la main.

— Comme ça, dit-il, je n'y vois pas d'inconvénient.

— Tu me plais, petit, reprit le chevalier d'un ton paternel.

— Enchanté de vous botter, papa.

Puis un éclair traversa l'esprit de l'enfant :

— Est-ce que vous seriez un *ami*, vous aussi? dit-il.

Ami, en argot, signifie voleur.

— Peut-être...

En même temps, Biribi tira de sa poche une bourse qui renfermait une dizaine de piastres et la tendit à l'enfant :

— Tiens, dit-il, voilà des arrhes.

— Est-ce que vous voudriez m'embaucher?

— Parbleu! sans cela...

Ces deux êtres, l'homme et l'enfant, échangèrent un regard et se comprirent.

Ce regard fut un pacte. Ce pacte fut tenu fidèlement de part et d'autre.

Le petit voleur et le mystérieux personnage qui répondait au nom de Biribi devinrent inséparables.

Coqueluche était joli garçon, il était audacieux et intelligent.

Biribi avait compris, du premier coup d'œil, tout le parti qu'il en pourrait tirer.

Il se chargea de son éducation.

Six ans après, Coqueluche faisait son entrée dans le monde sous le nom du vicomte de Montrevel.

Il tirait bien l'épée et le pistolet, parlait plusieurs langues, s'habillait à ravir, montait à cheval et avait des succès sans nombre auprès des femmes.

Cependant il ne possédait pas tous les secrets du maître.

Qu'était-ce que Biribi?

D'où venait-il? quel était son but?

Voilà ce que Coqueluche n'avait appris que peu à peu et vaguement.

La veille encore de ce jour où nous venons de voir le chevalier dans ce cabinet de travail où le jeune homme l'attendait, assis au coin du feu, Coqueluche ignorait si Juliette était réellement ou non la fille de Biribi.

Mais, depuis la veille, comme on va le voir, Coqueluche avait appris du nouveau.

— Oui, reprit-il, mon oncle — il l'appelait familièrement ainsi — tu n'as pas vécu vingt années de la monarchie et de la république, de l'empire et de l'invasion, sans amonceler sur ta tête un orage qui ne peut manquer d'éclater.

— Que veux-tu dire? dit Biribi inquiet.

— La police impériale se défie un peu, crois-le bien, du baron Fénouil-Caradeuc.

— Tu crois?

— Et les royalistes, donc! Penses-tu que le chevalier Biribi, l'ami intime de ce pauvre baron de Ravines qui a porté sa tête sur l'échafaud, à la suite de l'échauffourée du général Mallet...

— Tais-toi!

— Il y a une femme qui te soupçonne fortement de l'avoir vendu...

— Qui donc?

— Celle qu'on appelle *la baronne*, pardieu!

— C'est pour cela, murmura Biribi, que ces hommes qui ont prononcé mon nom, cette nuit, sous mes fenêtres...

Coqueluche se mit à rire :

— Oh! ne t'eu inquiète pas, dit-il.

— Hein? fit le chevalier.

— Je les connais.

— Toi?

— Oui, l'un de ces deux hommes...

— C'était...? fit Biribi anxieux.

— C'était moi, mon oncle, répliqua froidement Coqueluche.

— Toi? toi, dis-tu?

— Oui, mon oncle.

— C'est toi qui as suivi Juliette?

— Mais oui, c'est moi.

— Pourquoi? dans quel but?

— Dans le but de te donner l'éveil.

— Je ne comprends pas, dit Biribi étonné.

— Tu vas comprendre.

— Ah! voyons?

Coqueluche se leva, posa la main sur l'épaule du chevalier et lui dit :

— J'ai envie de me marier.

— Plaît-il?

— Et de devenir ton gendre.

A ces paroles, Biribi fit un bond en arrière.

— Toi! dit-il, toi, tu songes à épouser Juliette?

— Oui, elle est charmante.

— Tu veux épouser ma fille? s'écria Biribi indigné.

— Calme-toi donc, mon oncle. D'abord, Juliette n'est pas ta fille.

Ce dernier mot arracha un cri au chevalier, qui devint livide.

— Ah! dit froidement Coqueluche, j'ai appris bien des choses depuis hier. Assieds-toi donc, mon oncle, je vais te les dire...

Biribi, pâle et les dents serrées, regardait Coqueluche avec une sorte d'épouvante.

XI

Coqueluche continua avec un sang-froid superbe :

— Vois-tu, mon oncle, tu as eu parfaitement raison de me prendre dans ton jeu, il y a quinze ans, et de te charger de mon éducation, mais tu as eu tort de me faire des mystères pour des niaiseries.

Biribi avait la sueur au front et regardait Coqueluche d'un air effaré.

Celui-ci reprit :

— Je sais tous tes secrets, ou à peu près. Si je voulais te trahir...

— Malheureusement dit Biribi avec un accent presque solennel, tu oublies que je t'ai servi de père....

— Mais c'est pour que tu m'en serves tout à fait que je te dis tout cela.

— Hein?

— J'aime Juliette.

Et Coqueluche articula ces deux mots avec une légère émotion dans la voix,

— Juliette n'est pas pour toi.

— Et pourquoi donc, fit Coqueluche avec une emphase comique, M. le vicomte de Montrevel ne deviendrait-il pas le mari de mademoiselle de Fénouil-Caradeuc?

— Oh! fit Biribi, qui se remettait peu à peu, c'est que mademoiselle de Fénouil-Caradeuc a ses parchemins en ordre.

— Tandis que le vicomte de Montrevel n'a pas même de parchemins?

— Justement.

— Aussi ai-je compté sur toi, mon oncle, répondit Coqueluche d'un ton railleur.

— Sur moi?

— Pardieu! n'as-tu pas trouvé au forçat Duriveau les titres du vrai baron de Fénouil?

— Maître Coqueluche, dit Biribi avec colère, je vous ai défendu....

— Oui, de t'appeler Duriveau, je sais ça, mais songe que c'est la dernière fois; seulement, il faut bien que nous puissions nous entendre....

Et Coqueluche regarda si étrangement celui qu'il appelait son oncle, que Biribi courba la tête et dit avec un soupir :

— Voyons, où veux-tu en venir?

— Mais, à te raconter l'histoire que j'ai apprise et que je ne savais pas hier.

Biribi soupira de nouveau, mais il ne protesta plus.

Coqueluche poursuivit :

— Mon bon oncle, il paraît que tu t'ennuyais fort pendant l'année 1811. Cela se comprend. Napoléon était au faîte de sa puissance, le roi de Rome venait de naître, la France acceptait son nouveau maître, et le monde entier s'inclinait. Personne ne conspirait plus, le roi Louis XVIII négligeait la pension du chevalier Biribi, le ministre de la police oubliait le baron de Fénouil-Caradeuc; bref, tu avais des loisirs pesants. Il paraît que lorsque les hommes de valeur s'ennuient, ils écrivent leurs mémoires. C'est ce que tu fis.

Biribi fronça de nouveau le sourcil :

— Après? fit-il en regardant Coqueluche.

— Or, poursuivit le jeune homme, tes mémoires sont tombés sous ma main.

— Misérable! s'écria Biribi.

— Ta! ta! ta! ne t'emporte pas, mon oncle. Tu vas voir... C'était avant-hier soir. Tu venais de sortir,

ta fille aussi. Je te croyais encore chez toi. Je suis entré. Tu perds un peu la tête depuis quelque temps; tu avais oublié la clef à ton secrétaire. Je n'ai donc pas eu besoin de le forcer. J'ai trouvé un certain cahier manuscrit écrit en anglais!... mais tu sais que j'ai appris l'anglais... Il était écrit de ta main, et contenait des récits fort curieux, entre autres choses, l'histoire d'un certain Duriveau qui...

— Mais tais-toi donc, misérable! exclamait Biribi.

— Soit, fit Coqueluche. Mais enfin, comme tu le vois, je suis fixé.

— Après, que veux-tu?

— Je veux que tu deviennes raisonnable. Je veux être ton gendre...

— Mais...

— Ecoute bien. Le roi va revenir, la chose est certaine.

— Qui sait?

— Admets-le. Le roi revient.

— Bon!

— Le roi n'a rien à refuser au baron Fénouil-Caradeuc, qui lui a rendu de si grands services.

— Ce n'est pas une raison pour qu'il fasse quelque chose pour le faux vicomte de Montrevel.

— Tu lui demanderas un titre pour ton gendre.

— Mais tu veux donc absolument?...

— J'aime ta fille, murmura Coqueluche.

— Oh! fit Biribi avec un nouveau soupir.

Puis, vivement :

— Mais, malheureux, qui te dit qu'elle t'aimera?

— Je ferai ma cour, sois tranquille. D'ailleurs tu me présenteras dans les règles.

— Cela ne fera pas qu'elle puisse t'aimer...

Coqueluche haussa les épaules :

— Et mon surnom, dit-il, pourquoi donc crois-tu qu'on me l'a donné? n'ai-je pas toujours été la Coqueluche des femmes? Tu en sais quelque chose, puisque la marquise de Rousseville...

— Tais-toi!

Coqueluche frappa du pied avec impatience. Puis il se mit à rire :

— Ah çà! mais, dit-il, on ne peut te parler de rien, aujourd'hui! Est-ce que tu as mal aux nerfs, mon oncle?

— Non, j'ai faim.

— Eh bien? va déjeuner... nous reprendrons notre conversation après, à moins que tu ne veuilles déjeuner avec moi?

— Merci, ma fille m'attend.

— Tu es superbe quand tu dis *ma fille!*

Biribi haussa les épaules, et s'en alla.

Mais il était tout bouleversé, et grommelait entre ses dents :

— Lui, épouser Juliette, jamais!

Mme Gertrude regarda son maître et s'aperçut de son trouble.

— Bon! murmura-t-elle, il y a du grabuge.

Biribi se mit à table de mauvaise humeur.

— Petit père, lui dit la jeune fille en lui jetant ses deux bras autour du cou, comme tu es pâle! Es-tu souffrant?

— Non, mon enfant.

— Aurais-tu appris quelque mauvaise nouvelle?

— Oui.

— Oh! mon Dieu!

— L'Empereur perd chaque jour du terrain et les alliés marchent sur Paris.

— Mais, petit père, dit naïvement la jeune fille, ne m'as-tu pas dit que les alliés ramèneraient le roi?

— Peut-être...

— Et le roi nous rendra notre château et nos biens...

Tandis qu'elle parlait, Juliette ne vit pas la vieille servante, qui, placée derrière elle, haussait les épaules d'un air furieux.

Biribi surprit ce geste :

— Vieille sorcière! dit-il d'un ton menaçant, tu ferais mieux d'aller faire un tour rue Meslay.

Et il accompagna ces paroles d'un regard si impérieux, que Gertrude quitta la salle à manger toute tremblante.

. . . .

Moins d'une heure après, Gertrude revint de la rue Meslay.

Biribi s'était remis de son émotion.

Juliette enlevait le couvert, et le plus grand calme paraissait régner dans l'humble logis du vénérable baron de Fénouil-Caradeuc.

— Eh bien? dit-il.

— La demoiselle que vous avez enfermée dans l'allée, répondit Gertrude, a essayé de corrompre la mère Eugène.

— Ah!

— Mais elle n'a pu y parvenir, comme bien vous pensez.

— Et elle s'est en allée?

— Oui.

— C'est égal, murmura Biribi, je me méfierai de cette jolie Cendrinette.

— Ensuite, dit Gertrude, il est venu un jeune homme qui a remis cette carte. Il repassera ce soir rue Meslay.

Et Gertrude mit sous les yeux de Biribi la carte du chevalier Justin d'Ormignies.

La physionomie de Biribi s'éclaira :

— L'homme que j'attendais! murmura-t-il.

XII

Biribi, à partir de ce moment, sembla faire trêve à ses préoccupations.

Son front assombri se rasséréna, et le sourire revint sur ses lèvres.

Juliette n'osait trop lui faire de nouvelles questions.

Quant à la vieille Gertrude, elle allait et venait de la cuisine à la salle à manger avec un pas inégal et brusque qui témoignait sa mauvaise humeur.

Le chevalier acheva de déjeuner; puis il passa dans sa chambre, et de sa chambre dans ce corridor mystérieux qui conduisait au cabinet de M. le vicomte de Montrevel.

Coqueluche n'avait pas bougé de place.

Seulement, il s'était mis à table.

C'est-à-dire qu'un grand diable de laquais en culotte de peluche jaune et en bas de soie avait roulé devant lui, près du feu, un guéridon qui supportait une aile de volaille une tranche de pâté et une bouteille de vieux vin.



Coqueluche.

— Tu as eu tort, mon oncle, dit Coqueluche en voyant reparaître Biribi, de ne pas déjeuner avec moi. Voilà un pâté qui est délicieux, tandis que tu as dû manger quelque infime ragoût...

— Le baron de Fénouil n'est pas riche, murmura Biribi en souriant.

— Tiens, te voilà de meilleure humeur !

— Mais oui.

— Alors, tu ne m'en veux pas ?

— Non, certes... cher enfant.

Et Biribi donna sur l'épaule de Coqueluche une petite tape familière.

Puis il s'assit auprès de lui.

— Fais-moi donner du café, dit-il. Nous avons à causer.

— Ah ! ah !

Le chevalier n'était plus le même. La carte de M. Julien d'Ormignies l'avait mis en belle humeur.

— As-tu donc quelque chose de nouveau ? demanda Coqueluche.

— Oui.

— Des lettres ?

— Non, une carte... celle du chevalier d'Ormignies.

— Ah ! oui, ce zélé royaliste qui a livré Fontenelle aux Cosaques du général Oulsawieff ?

— Précisément.

— Il est donc à Paris?

— Il a dû arriver ce matin. Je le verrai ce soir répondit Biribi.

— Mais, dis-moi donc, mon oncle, reprit Coqueluche, quel fonds fais-tu donc sur cet homme ?

— Je fonde sur lui l'espoir d'une grosse affaire d'argent.

— Voyons ça ?

— Le chevalier, tu le sais, est condamné à mort.

— Parbleu, si je le sais !

— Il s'est sauvé, et il a commencé par agir en garçon de sens : il a enfourché un cheval, galopé six heures, franchi les lignes des alliés, et il est allé demander asile à Blücher et ses Prussiens.

— Jusque-là, c'est parfait.

— Mais le chevalier d'Ormignies est ambitieux, il veut à tout prix se rendre utile à la monarchie, qui n'existe pas encore, et qui peut-être n'existera jamais.

— Tu es sceptique, mon oncle.

— Soit. Le chevalier, au lieu de demeurer tranquillement dans l'armée prussienne, m'a écrit...

— Au baron de Fénouil ?

— Mais non, au chevalier de Biribi.

— Ah ! très-bien.

— Il veut être à Paris ; s'y cacher sous un nom supposé et un déguisement, tant que le régime impérial subsistera; conspirer avec moi...

— Comprends-tu ça ?....

Et Biribi eut un sourire qui arracha à Coqueluche cette exclamation :

— Tu me fais frémir, mon oncle !

— Je poursuis, reprit Biribi. Il veut donc conspirer avec moi et se battre pour la bonne cause aussitôt qu'il en sera temps.

— Il aurait mieux fait, pour cela, de rester auprès de Blücher.

— Sans doute, mais...

— Oh ! il y a un *mais ?*

— Tu vas voir. Le chevalier Justin d'Ormignies, noble ruiné aux trois quarts, est fiancé à sa cousine, mademoiselle Charlotte de Bernerie, une jolie amazone, paraît-il, qui aura quelque chose comme deux millions de dot.

— Raison de plus, ce me semble, observa Coqueluche, qui était plein de bon sens, pour attendre paisiblement le retour du roi, et ne se point exposer, en venant à Paris, à être fusillé par les soldats de Bonaparte.

— Oui, mais...



Il est venu un jeune homme qui a remis sa carte. (page 71)

— Mais quoi?

— Mademoiselle de Bernerie, mademoiselle Charlotte, comme on l'appelle, n'aime pas le chevalier.

— Ah ! ah !

— Elle adore, au contraire, un certain officier de lanciers qu'on nomme Raoul de Vauxchamps.

— Je l'ai rencontré dans le monde, dit Coqueluche d'un petit ton fat en passant ses deux pouces dans les entournures de son gilet. Continue, mon oncle.

— Le chevalier s'occupe bien de politique, mais il s'occupe aussi de ses intérêts privés, et il a compté sur moi pour deux choses.

— Voyons?

— Il faut que je le débarrasse de Raoul de Vauxchamps, ce que ni les Prussiens ni les Cosaques n'ont pu faire jusqu'à présent.

— Et puis?

— Et puis que je trouve une belle combinaison pour que sa cousine Charlotte soit obligée de l'épouser.

— Il l'aime donc bien ?

— On aime toujours une femme qui a deux millions de dot, mon très-cher.

Coqueluche se prit à sourire :

— J'ai compris, dit-il ; seulement ce que je ne comprends pas encore...

— C'est ?

— Le parti que tu tireras de tout cela.

— Cela dépendra des événements, dit Birihi.

Et il ne voulut pas s'expliquer davantage.

A huit heures du soir, le baron de Fénouil-Caradeuc, redevenu le galant chevalier Birihi, sortit de chez lui, non par la porte de la maison, mais par la porte de la maison voisine, qui était celle qu'habitait Coqueluche.

Le jeune et brillant vicomte de Montrevel l'accompagnait.

Tous deux gagnèrent les quais à pied, et là, rencontrant un carrosse de louage, ils y montèrent.

— Où allons-nous, mon oncle? demanda Coqueluche.

— A la recherche du chevalier d'Ormignies, répondit brièvement Birihi.

Le fiacre descendit la rue Saint-Martin tout au long.

Biribi le fit arrêter à l'angle du boulevard, ne se souciant pas d'éveiller l'attention des bons bourgeois de la rue Meslay.

— Attends-moi là, dit-il à Coqueluche en le laissant dans la voiture.

Puis, le nez au vent, le chapeau sur l'oreille, jeune d'allure comme à vingt ans, le chevalier Birihi entra dans la rue Meslay, en faisant tournoyer sa grosse canne ; et il se dirigea vers la maison où nous l'avons vu, le matin même, enfermer Cendrinette.

Un homme rôdait autour de cette maison.

Birihi l'aperçut d'autant plus vite que la rue était à peu près déserte.

Il faisait froid, et il n'y avait guère d'exposé au grand air que le père Jean, le commissionnaire, toujours assis sur son crochet, ayant son fils auprès de lui, et cet individu qui se promenait de long en large devant la maison où le chevalier recevait sa correspondance.

— Ce doit être mon homme, pensa Biribi.

Et il alla droit à lui.

L'inconnu s'arrêta.

— Monsieur, lui dit Biribi, est-ce que vous attendez quelqu'un ?

— Oui, un locataire de cette maison.

— Ou tout au moins un homme qui y vient quelquefois?

— Précisément.

— Monsieur de Biribi?

— Vous avez dit son nom.

— C'est moi.

— Ah! fit vivement son interlocuteur.

— Vous êtes donc le chevalier d'Ormignies?

— Lui-même.

Biribi lui prit le bras.

— Venez, dit-il, ne restons pas ici.

Et il l'entraîna.

Alors le petit commissionnaire, le prétendu fils du père Jean, quitta son crochet et les suivit.

Effacé sous une porte, il les vit monter en fiacre.

Puis, quand le fiacre fut en route, avec une véritable légèreté de gamin, il s'élança après et se fit traîner, suspendu aux étrivières.

XIII

— Vous pouvez parler devant monsieur, dit Biribi au chevalier d'Ormignies, lorsqu'ils furent dans le fiacre.

— Le chevalier avait regardé Coqueluche avec une certaine défiance.

Mais Coqueluche, nous l'avons dit, avait une jolie figure et un air fort distingué.

On l'eût pris pour un officier en habit bourgeois.

— Ah! fit le chevalier, monsieur est des nôtres?

— Oui, j'ai l'honneur de vous présenter, dit Biribi, M. le vicomte de Montrevel.

Le chevalier salua.

Coqueluche lui rendit son salut et la glace se trouva aussitôt rompue. Biribi dit alors :

— Monsieur le chevalier, nous sommes tout à votre service. Parlez... tout ce que nous pourrons faire, nous le ferons.

— Mon Dieu! messieurs, répondit le chevalier, vous savez aussi bien que moi mon histoire. J'ai voué un dévouement ardent aux Bourbons et une haine implacable à Bonaparte.

— D'accord, dit Biribi; mais vous êtes condamné à mort.

— Sans doute.

— Et Bonaparte règne encore.

— Mais il n'aura bientôt plus d'empire.

— Je suis tout à fait de votre avis, monsieur le chevalier, mais je vous ferai observer néanmoins que la police impériale est encore maîtresse de Paris.

— C'est juste.

— Il s'agit donc de vous cacher et de vous bien cacher.

— Nous emmenons M. le chevalier chez moi, dit Coqueluche. Il n'en sortira plus que le jour où tout danger sera évanoui pour lui.

— Pardon, fit Justin d'Ormignies, j'ai besoin du grand air, et je ne renonce pas au plaisir de courir un peu les rues de la capitale.

— Le grand air est malsain, en pareil cas.

— Bah! je suis né sous une bonne étoile.

— Alors, sortez la nuit, pas le jour.

— Je ne suis pourtant pas revenu à Paris pour me croiser les bras, dit le chevalier en riant.

— Vous n'y êtes pas venu non plus pour vous faire fusiller.

Le chevalier était devenu rêveur.

Biribi lui prit la main :

— Mon cher chevalier, dit-il, voulez-vous être sincère avec nous? Je vous répète que vous pouvez parler à cœur ouvert devant le vicomte. C'est mon enfant, c'est un autre moi-même.

— Mais certainement, je serai sincère.

— Ce n'est pas seulement la politique, le dévouement qui remplit votre cœur pour les Bourbons et la haine qui l'inonde à l'endroit de Bonaparte, qui vous ont amené à Paris.

Justin d'Ormignies tressaillit.

— Ah! vous croyez? fit-il.

— Parbleu!

— Qu'est-ce donc?

Biribi eut un sourire plein d'indulgence :

— Vous êtes amoureux, chevalier, dit-il.

— C'est vrai, répondit le cousin de mademoiselle Charlotte.

— Elle est donc à Paris?

— Je le crois.

— Comment! vous n'en êtes donc pas sûr?

— Non, car je ne sais pas au juste ce qui est arrivé à Fontenelle après ma fuite.

— Ah!

— Vous savez — je vous l'ai écrit — que Jean Michel le vieux fermier et moi, nous allions être fusillés.

« Enfermés dans une salle basse de la maison commune, nous attendions l'heure de l'exécution, lorsqu'on me fit passer du château une cruche de vin auquel on avait mélangé un violent narcotique.

« Les soldats qui nous gardaient la burent tout entière et s'endormirent d'un profond sommeil.

« Alors j'entendis du bruit au-dessous de moi, et tout à coup, une dalle du parquet s'étant soulevée, je vis apparaître celui qui venait me sauver.

« C'était Machefer, le garde-chasse de ma cousine, mademoiselle Charlotte de Bernerie.

— Celle que vous aimez...

Le chevalier eut un geste de signification ambiguë.

— Celle qui aime M. Raoul de Vauxchamps.

A ce nom, la haine du chevalier d'Ormignies se réveilla plus ardente que jamais.

— Non, dit-il, je n'aime plus ma cousine.

— En vérité?

— Mais je hais M. de Vauxchamps.

— Alors, c'est que vous aimez toujours mademoiselle de Bernerie, dit Biribi avec un sourire.

— J'en veux faire ma femme.

— Ah! fit Biribi, à la bonne heure! je commence à respirer.

Justin d'Ormignies poursuivit :

— Mais j'ai, depuis le jour de ma condamnation à mort, l'âme toute bouleversée.

— Vous êtes brave, pourtant.

— Vous ne me comprenez pas. C'est ce jour-là que m'est apparue une créature idéale pour laquelle j'éprouve une de ces passions violentes qu'il est impossible de raisonner.

Biribi et Coqueluche attendaient que le chevalier s'expliquât. Celui-ci poursuivit :

— Je ne peux pas renoncer à épouser ma cousine, c'est la volonté de son père, c'est celle de sa mère, et d'ailleurs nous ne saurions laisser une fille de ma race s'allier à un homme qui a servi l'usurpateur.

— D'abord, fit Biribi avec un fin sourire. Et puis elle a deux millions de dot.

— Peuh! fit Justin d'Ormignies, qui essaya de jouer l'indifférent.

Mais Coqueluche lui dit :

— Oh! vous pouvez en convenir devant nous, monsieur. Nous sommes de notre siècle et par conséquent loin des mœurs et des coutumes des chevaliers de la Table ronde.

Justin d'Ormignies reprit :

— J'épouserai donc ma cousine ; mais il y a une femme qui me tient au cœur.

— Voyons?

— Est-ce un amour sans remède, une amourette, un simple caprice? je ne sais pas. Mais cette femme à peine entrevue, à l'heure même où je croyais marcher à la mort, a rempli mes songes depuis un mois, assailli mon esprit à toute heure, et c'est pour elle que je suis venu à Paris, où elle doit être.

— Quelle est donc cette femme?

— Une enfant de seize ans, une grisette.

— Bah!

— Pour vous dire qui elle est, il faut que je vous donne certains renseignements. Ce vieux Michel qui a été condamné à mort avec moi, et à qui Napoléon a fait grâce, a une fille.

— Oui, nous la connaissons, dit vivement Coqueluche.

— Vous la connaissez?

— Elle s'appelle mame Toinette.

— Précisément.

— Et elle est la mère des compagnons forgerons.

— C'est bien cela.

— L'Empereur l'a décorée le soir de la bataille de Montmirail.

— J'ignorais ce détail, dit Justin d'Ormignies.

— C'est elle que vous aimez?

— Non, c'est une jeune fille qui l'accompagnait.

— Et qui se nomme Suzanne.

Comme on le voit, Coqueluche était parfaitement renseigné.

— Je ne sais pas son nom.

— Ce ne peut être que celle-là, reprit Coqueluche. Puis s'adressant à Biribi :

— Sais-tu qui c'est, mon oncle?

— Non.

— C'est la fille du colonel Simon, tué à Eylau.

Justin d'Ormignies fronça le sourcil.

Mais Biribi lui dit en riant :

— Ne vous alarmez pas, chevalier ; on peut craindre de s'allier à la fille d'un soldat de l'usurpateur!... Mais l'épouser de la main gauche...

— C'est bien différent dit Coqueluche.

Comme l'élève de Biribi émettait cette théorie sans façon, le fiacre s'arrêta au coin du quai de l'École.

— C'est ici, dit Biribi.

Et il descendit le premier.

— Vous venez chez moi, fit Coqueluche, et par les Montrevel, mes ancêtres, je réponds de vous.

— Si toutefois, dit Biribi, vous ne courez pas trop après Suzanne.

— Je m'en charge, reprit Coqueluche.

— Ah! c'est différent.

— J'ai été amoureux assez souvent, continua le jeune homme, pour n'avoir pas grande compassion de ceux qui le sont. Chevalier, je servirai vos amours.

Justin d'Ormignies salua.

Toujours suspendu aux étrivières du fiacre, le petit commissionnaire, qui n'était autre que Cendrinette, ne perdit pas un mot de cette conversation.

Coqueluche, Biribi et Justin d'Ormignies entrèrent dans la maison où logeait le faux vicomte de Montrevel.

Et Cendrinette, qui les avait suivis des yeux, se dit : — Je connais maintenant la demeure du chevalier de Biribi, et je sais bien ce que je vais faire.

Le chevalier de Biribi et Coqueluche conduisirent donc Justin d'Ormignies chez ce dernier.

Le prétendu vicomte de Montrevel était fort bien installé. Outre ce cabinet que nous avons décrit, et dans lequel il travaillait habituellement avec Biribi, il avait une chambre à coucher de petite maîtresse, un cabinet de toilette et une salle à manger.

Coqueluche dînait tous les jours en ville, mais il déjeunait chez lui.

Il avait un domestique mâle, — ce qui était un assez grand luxe à cette époque-là.

Ce domestique ne couchait point dans l'appartement.

Coqueluche avait de certaines habitudes mystérieuses, qui se seraient mal accommodées, le soir surtout, d'un voisinage importun.

— Monseigneur, dit-il au chevalier d'Ormignies en l'installant dans sa chambre à coucher, vous devez être descendu dans quelque hôtellerie en arrivant?

— A vous dire vrai, répondit Justin, je ne l'ai pas osé, me méfiant de la police de Bonaparte. Je suis d'ailleurs arrivé à Paris sans bagages, et depuis ce matin j'erre de rue en rue et de boulevard en boulevard, craignant toujours d'être suivi.

— Ne craignez plus rien ici, dit Biribi, vous êtes en sûreté. Maintenant, causons...

Et tous trois s'assirent au coin du feu.

Il pouvait être alors dix heures du soir.

— Tu ne sors donc pas, mon oncle, dit Coqueluche?

— Mais si, tout à l'heure ; j'ai bien le temps du reste

et puisque nous avons la bonne fortune de posséder M. le chevalier, rien ne presse.

Coqueluche reprit la parole :

— Ainsi, monsieur, dit-il, vous venez du camp de Blücher ?

— Oui, répondit Justin d'Ormignies.

— Et le camp n'est pas loin ?

— Auprès de Châlons-sur-Marne. Mais depuis mon départ, les armées alliées ont dû faire un mouvement sur Paris. A l'heure qu'il est, elles seraient à Meaux, que cela ne m'étonnerait pas.

— Tu entends, mon oncle ? fit Coqueluche.

Mais Biribi hocha la tête.

— Ce n'est pas tout de marcher sur Paris, dit-il, il faut le prendre.

— Paris n'est pas fortifié.

— Bah ! les faubourgs se défendront avec acharnement.

— Les artilleries russe et prussienne en auront raison.

— Oui, dit Biribi, si Napoléon ne vient pas au secours de Paris.

— Napoléon ne le peut plus, dit le chevalier, il s'est replié vers Fontainebleau. D'ailleurs, il n'a plus des forces suffisantes pour oser risquer une lutte décisive.

— Mais les princes, où sont-ils ?

— On dit que le duc d'Angoulême est parmi les Anglais.

— Bon !

— Et que le comte d'Artois est débarqué à Bordeaux

— Tu vois que ça chauffe bien, n'est-ce pas, mon oncle ?

Mais Biribi était pensif et ne répondait pas.

Tout à coup, il leva la tête et dit :

— Monsieur le chevalier, vous devez avoir besoin de repos.

— Mais... monsieur...

— Mon neveu le vicomte et moi, nous allons vous laisser mettre au lit. Dormez bien, si vous le pouvez, et ne craignez rien ici.

Justin d'Ormignies n'insista pas pour retenir Biribi ; seulement, il lui dit en souriant :

— Dormir est difficile, quand on est amoureux.

— Ah ! c'est juste.

— Eh bien ! dit Coqueluche, vous rêverez de Suzanne; car je puis vous le garantir, c'est Suzanne qu'elle se nomme.

— Oh ! dès demain, fit le chevalier avec animation, quoi qu'il puisse m'arriver, je me mets en campagne.

— Et la police de Bonaparte?

— Oh ! je saurai bien lui échapper.

Biribi et Coqueluche eurent un sourire mystérieux.

Puis Coqueluche ajouta :

— C'est nous qui nous mettrons en campagne pour vous, mon cher chevalier.

— Ah ! vous êtes de vrais amis.

— Mais dites-moi, fit Biribi qui s'était levé et se dirigeait vers la porte, n'avez-vous donc pas conservé de relations avec votre famille, depuis votre fuite ?

— Non, aucune, et cela par la raison toute simple que j'ai promis à Machefer, mon sauveur, de passer à l'étranger.

— Alors, on est loin de vous croire à Paris ?

— Oh ! certes !

— Et votre belle cousine ? et M. Raoul de Vauxchamps ?

A ce nom, un éclair de fureur passa dans les yeux de Justin d'Ormignies.

— Comment voulez-vous, dit-il, que je puisse dormir, avec un amour et une haine au cœur, en même temps ?



Le chevalier de Biribi.

— Bah ! fit Biribi, votre beau rival se fera tuer à la tête de son escadron, c'est certain.

— S'il ne l'est déjà, dit Coqueluche.

Et le prétendu vicomte de Montrevel tendit la main au chevalier Justin d'Ormignies, ajoutant :

— Cher monsieur, nous ne vous attendions pas ce soir. J'ai accepté une invitation, et mon oncle...

— Ton oncle, dit Biribi, va s'occuper des affaires du roi.

— Bonsoir, chevalier.

Tous deux sortirent et fermèrent la porte sur eux.

Seulement, cette porte fermée, Coqueluche poussa sans bruit un petit verrou qui se trouvait à l'extérieur :

— Je ne me soucie pas, dit-il, qu'il lui prenne fantaisie de venir fouiller dans mes papiers

— Ce serait compromettant, murmura Biribi.

Tous deux revinrent dans le cabinet où nous les avons vus le matin même.

— Voyons, mon oncle, dit alors Coqueluche, explique-toi.

— Sur quoi ?

— Mais sur ce que tu comptes faire de cet imbécile qui est venu se jeter dans la gueule du loup.

— C'est toi, le loup.

Et Coqueluche se mit à rire.

— Ce que je compte faire est bien simple.

— Ah, voyons !



Fallette.

— Nous allons garder le chevalier quelques jours.

— Bon !

— D'ici là, nous verrons si mademoiselle de Bernerie est femme à refuser la main de son cousin, quoi qu'il arrive.

— C'est assez probable.

— J'ai des renseignements sur lui ; il est ruiné.

— De fond en comble ? Mais s'il épousait... combien l'estimes-tu ?

— Cent mille livres, si Napoléon vient à tomber.

— Et si le roi revient ?

— Alors, ce sera plus cher.

— Mon oncle, dit Coqueluche d'un ton moqueur, je vois que tu veux faire une jolie dot à ma femme.

Biribi fronça le sourcil.

— Je n'aime pas ces plaisanteries-là, dit-il.

— Bah ! fit Coqueluche, il faudra bien que tu y viennes.

— C'est bon ! c'est bon ! grommela Biribi d'un ton bourru, nous verrons plus tard... Pour le moment, j'ai à sortir...

Et il se posa devant une glace et donna un dernier coup de main à son nœud de cravate et à ses cadenettes.

— Où vas-tu ce soir ? demanda Coqueluche.

— Courir le monde, répliqua Biribi en riant.

— Travailles-tu pour le roi aujourd'hui ?

— Non, pour l'Empereur.

Coqueluche eut un nouvel éclat de rire :

— Tu iras loin, mon oncle, dit-il, à moins que tu ne retournes.

— Te tairas-tu, drôle ?

Sur ces mots, Biribi s'en alla en haussant les épaules.

Il descendit l'escalier en fredonnant, faisant tournoyer son pouvoir exécutif.

Puis, une fois sur le quai, il se mit à marcher d'un pas rapide, bien qu'il n'eût aucunement la crainte qu'un voisin attardé reconnût dans le chevalier de Biribi le respectable baron de Fénouil.

Mais il n'avait pas fait dix pas qu'on lui frappa sur l'épaule.

Il se retourna, et se vit face à face avec un jeune garçon, du moins il le crut tout d'abord.

Mais une voix bien connue, une voix railleuse, une voix de femme lui dit :

— Tu demeures donc sur le quai de l'École, Biribi de mon cœur ?

— Cendrinette ! exclama le chevalier.

Et il lui serra le bras avec une colère subite et ajouta :

— Ah ! ma petite, tu as une curiosité qui pourrait te coûter cher.

XV

Tandis que le chevalier de Biribi se trouvait face à face avec Cendrinette, Coqueluche procédait à sa toilette du soir.

Le brillant vicomte de Montrevel avait ses projets qui s'accommodaient mal sans doute d'une toilette élégante, car il endossa une blouse de toile grise, se coiffa d'une casquette et, environ un quart d'heure après le départ de Biribi, sortit lui-même, la pipe à la bouche, comme un ouvrier qui va à quelque rendez-vous de grisette.

Il descendit l'escalier sur la pointe des pieds.

L'escalier n'était pas éclairé.

Puis il demanda le cordon en frappant trois coups à la vitre du portier, et le portier qui était déjà au lit, ne demanda point qui sortait.

Une fois sur le quai, Coqueluche allongea le pas.

— Allons faire un tour au faubourg, se dit-il.

Le faubourg, sa première patrie, était resté le lieu de prédilection de Coqueluche.

C'était au faubourg qu'il allait, quand Biribi son pa-

tron n'avait pas donné quelque besogne mystérieuse au vicomte de Montrevel.

Coqueluche était demeuré faubourien dans le fond de l'âme ; il aimait à reprendre la blouse et la pipe de son enfance, et la casquette sans visière et les galoches à chaussons de lisière.

Avec cet accoutrement, il était à l'aise et se sentait heureux... Il traversa donc la Cité, passa le Pont-au-Change, gagna l'Hôtel-de-Ville et la rue Saint-Antoine.

Le brouillard se dissipait en pluie fine et presque invisible. Les passants étaient rares.

— Allons voir nos bons amis, les forgerons de Quille-en-Bois, murmura Coqueluche en pressant le pas ; il y a toujours quelque chose à faire parmi ces braves gens.., et puis, il faut préparer de longue main ma petite conspiration.

En vingt minutes, Coqueluche eut atteint la place de la Bastille.

Les cabarets étaient encore ouverts ; plusieurs groupes s'étaient formés çà et là, au seuil des portes, et dans le milieu de la place, sous la pluie.

Partout l'on causait avec une grande animation.

— Il paraît, murmura Coqueluche, que l'effervescence n'est point calmée encore. Décidément, ils y tiennent, à leur Empereur, dans ce quartier-ci.

Et il se mêla résolûment à la foule et prêta l'oreille à ce qu'on disait.

Un garde national pérorait:

— Mes enfants, disait-il, ne nous dissimulons pas la gravité de la situation. L'Impératrice et le roi de Rome sont partis ce matin.

— Ils reviendront, dit Coqueluche, qui eut soif de popularité.

— Bien parlé, mon garçon ! dit une grosse voix pleine de franchise, derrière lui.

Coqueluche se retourna et dit.

— Tiens ! c'est vous, papa Quille-en-Bois ?

— C'est moi, dit l'invalide en secouant la main de Coqueluche.

Le garde national continua :

— Les alliés seront demain aux portes de Paris.

— On les recevra, dit encore Coqueluche.

— Bravo, mon fils ! répondit Quille-en-Bois.

Quille-en-Bois connaissait Coqueluche.

Comment le connaissait-il ?

C'était fort simple. Coqueluche, qui se donnait pour ouvrier ébéniste, était venu fort souvent boire un coup, le soir, au cabaret de la mère des compagnons.

Et Quille-en-Bois était un habitué du cabaret.

— Tous ces gens-là sont des trembleurs, dit le forgerons, qui prit familièrement le bras du jeune homme.

— C'est mon avis, répondit Coqueluche.

— Moi, d'abord, reprit Quille-en-Bois, je crois à mon Empereur.

— Et moi donc ! fit Coqueluche.

— Et aux enfants de Paris, ajouta le forgeron.

— J'en suis, dit le faux vicomte en prenant une attitude martiale.

— Tu es un bon Français, toi, mon mignon, dit Quille-en-Bois. Viens-tu boire un coup ?

— Chez mame Toinette !

— Pardieu !

— Allons ! dit Coqueluche, et vive l'Empereur, tonnerre !

Puis il ajouta :

— Mais il y a donc encore de mauvais bruits ?

— Toujours, parbleu ! dit Quille-en-Bois. Les Parisiens ne savent qu'inventer pour se mettre l'esprit à l'envers, moi, j'ai dans l'idée, cependant, que les alliés ont été battus, comme à Champ-Aubert, comme à Montmirail, comme partout...

— A propos de Montmirail, il paraît que la *mère* a eu une rude alerte, là-bas.

— Ah ! oui, dit Quille-en-Bois, elle a bien manqué y rester. Mais les femmes, c'est tout nerfs et tout reins. Quinze jours après, elle était sur pied.

— C'est-y vrai que l'Empereur l'a décorée ?

— Mais oui, dit Quille-en-Bois avec orgueil.

— Et il a fait grâce à son père.

— Comment sais-tu donc tout cela, petit ?

— On en jasait à mon atelier aujourd'hui même, dit Coqueluche.

— C'est vrai que la chose a fait du bruit dans le faubourg, reprit le forgeron. Aussi l'Empereur peut compter sur nous.

— Ce n'est pas seulement dans le faubourg qu'on sait la chose, reprit Coqueluche.

— Ah !

— Je travaille maintenant dans le faubourg du Temple.

— Depuis quand ?

— Oh ! voilà six mois.

— Et on t'a parlé de cela ?

— Tout le monde en parle.

— Ah ! murmura Quille-en-Bois d'un air satisfait.

Ils étaient arrivés au milieu du faubourg, à la porte de mame Toinette, vis-à-vis la forge de Quille-en-Bois.

Le cabaret était encore éclairé ; on voyait au travers de ses rideaux rouges se mouvoir les silhouettes de quelques buveurs attardés.

La forge, au contraire, était fermée.

Au-dessus, seulement, une fenêtre avait encore de la lumière.

Quille-en-Bois leva la tête et dit avec humeur :

— Cette petite Suzanne se perd les yeux avec sa couture. Attends un moment, mon garçon.

— Où allez-vous ? demanda Coqueluche.

— Je monte chez ma fille adoptive et je redescends, dit Quille-en-Bois.

En même temps, il se baissa et passa la main sous la porte de la forge, cherchant quelque chose.

Coqueluche le vit retirer une clef, qu'il mit ensuite dans la serrure de la porte bâtarde de la maison.

— Voilà qui est bon à savoir et dont on pourra se servir, murmura Coqueluche.

Quille-en-Bois monta, aussi lestement que le lui permettait son manche à balai, au premier étage, et

bientôt, Coqueluche put voir son ombre derrière les rideaux de la croisée.

En ce moment, un homme passait dans la rue et collait son visage aux vitres du cabaret.

Cet homme, qui ne parut pas faire attention à Coqueluche demeuré à la porte de la forge, s'arrêta un moment comme absorbé par une contemplation profonde.

Un sourire vint aux lèvres de Coqueluche.

— Encore un, murmura-t-il, qui est amoureux de la mère des compagnons.

Et il examina cet individu, qui se trouvait placé juste au-dessous du réverbère. C'était un compagnon vêtu de ses habits de fête, avec la longue canne et le chapeau enrubané.

Coqueluche lui frappa sur l'épaule :

— Hé! camarade, lui dit-il, est-ce que vous cherchez la mère?

Le compagnon tressaillit et se retourna.

— Non, dit-il brusquement.

— Vous la regardez, alors?...

— Peut-être!

— En seriez-vous amoureux?

Le compagnon tressaillit et leva un regard défiant sur Coqueluche.

Coqueluche se disait :

— Mais où donc ai-je vu cette figure-là?

— Pourquoi me demandez-vous cela? fit le compagnon.

— Mais, dit Coqueluche, parce que dans le faubourg tout le monde en est amoureux.

— De la mère des compagnons?

— Oui.

— Eh bien! pas moi...

— En vérité?

— Je la hais! murmura le compagnon d'une voix sourde.

Et il s'en alla.

— Ma foi, tant pis? se dit Coqueluche, ce garçon m'intrigue... je veux en avoir le cœur net, tant pis pour Quille-en-Bois et sa chopine... je lui brûle la politesse.

Et Coqueluche emboîta le pas derrière le compagnon enrubané qui se dirigeait vers la Bastille.

XVI

Quille-en-Bois était donc monté auprès de sa pupille, cette jolie Suzanne que nous connaissons déjà et dont le chevalier Justin d'Ormignies était si éperdument amoureux.

Suzanne était dans sa chambrette, une chaufferette sous les pieds, assise devant une table sur laquelle était son ouvrage, et, comme l'avait fort bien dit Quille-en-Bois dans la rue, elle s'acharnait après un ingrat travail de couture.

— Mais Suzanne, dit le forgeron d'une voix dont l'accent bourru dissimulait mal l'intention affectueuse, je t'ai pourtant dit que je ne voulais pas que tu te rougisses ainsi les yeux à travailler à la lumière.

— Mais, mon père...

— Sarpejeu! continua l'invalide en frappant de sa jambe de bois le parquet de la chambre, sommes-nous donc réduits à la misère, pour que tu travailles ainsi? Est-ce que le soufflet de la forge ne marche plus, mille tonnerres? Et je voudrais bien voir que ma Suzanne s'exténuât longtemps ainsi : alors, mille tonnerres!...

— Mais à qui en avez-vous donc mon bon petit père? dit Suzanne en riant. Que voulez-vous donc que je fasse le soir? Vous savez bien que vous ne trouvez pas convenable qu'à ces heures-là je descende chez ma marraine, puisque le cabaret est plein de compagnons et qu'on y parle de toutes les façons.

— Non, certes, je ne le veux pas.

— Vous ne voulez pas non plus que je me couche comme les poules?

— Et qui te dit de te coucher?

Suzanne eut un rire de franc cœur.

— Voyons, dit-elle, je suis toujours toute seule, le soir. Que faut-il faire, sinon travailler, pour tuer le temps?...

— Elle a pourtant raison! murmura Quille-en-Bois, qui n'était pas très-fort en logique.

Mais la gaieté de Suzanne tomba subitement. Elle eut même un geste d'effroi, en ajoutant :

— Et puis, cette maison est grande, et quand Jean le Manchot et vous n'y êtes pas...

— Eh bien!

— Je ne suis pas trop rassurée.

— Poltronne! la fille du colonel Simon! Oh!

Suzanne ne s'émut pas de ce reproche:

— Que voulez-vous? fit-elle, nous sommes dans un temps si agité...

Et elle soupira.

Quille-en-Bois manquait peut-être bien quelquefois de logique, mais Quille-en-Bois était clairvoyant.

Il devina que quelque chose avait dû se passer en son absence.

Ce quelque chose, il voulait le savoir.

— Suzanne, dit-il sévèrement, voici la première fois que tu me dis avoir peur ici.

— Mon père!...

— Suzanne, tu me caches quelque chose...

— Mais... mon père...

— Que t'est-il arrivé? parle, mon enfant...

— Oh! c'est si niais, fit-elle, d'avoir peur pour cela!

— Mais qu'est-ce donc?

Et Quille-en-Bois devint inquiet, et il oublia tout à fait que Coqueluche l'attendait en bas, dans la rue.

Suzanne lui prit la main.

— Eh! figure-toi, dit-elle, que depuis quatre ou cinq jours, un homme se promène constamment dans la rue, là, sous la fenêtre...

— Ah! dit Quille-en-Bois, fronçant subitement le sourcil.

— Tantôt, poursuivit Suzanne, il regarde à travers les vitres du cabaret de ma marraine...

— Et tantôt il lève les yeux vers ta fenêtre?

— Oui, mon père.

— Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? dit Quille-en-Bois, qui, peu rassuré lui-même, cherchait à rassurer sa pupille.

Suzanne continua :

— Ce n'est pas tout, mon père.

— Et qu'est-ce encore, tonnerre? s'écria Quille-en-Bois.

— Je n'avais pas voulu vous le dire tout d'abord, mais...

— Voyons? parle!...

— Vous savez que nous avons une voisine qui vient me voir quelquefois?

— Oui, la vieille mame Chénoiseau, la rempailleuse de chaises?

— Précisément.

— Hier, elle est venue, tandis que vous étiez à la forge. Elle s'est assise là, et elle m'a tenu compagnie un bout de temps, devisant de choses et d'autres.

Puis elle m'a fait des confidences. Elle a un locataire.

Quille-en-Bois, à ce dernier mot, fronça de plus en plus le sourcil.

« — C'est un jeune homme de très-bonne famille, m'a-t-elle dit. Je lui fais son ménage. Il est vêtu comme un monsieur. Je soupçonne même que c'est un noble qui revient en fraude de l'émigration. Il m'a même dit qu'il vous trouvait fort à son goût. »

— Il t'a donc vue? exclama Quille-en-Bois avec un accent de fureur subite.

— Il m'a vue à la fenêtre, paraît-il.

Quille-en-Bois serra les poings :

— Mille bombes! dit-il, si la Chénoiseau remet les pieds ici, elle ne sortira pas par la porte.

— Ce n'est pas tout encore, mon père, reprit Suzanne.

— Parle!

— Mame Chénoiseau m'a dit : « Si, comme je le crois, c'est un noble, et qu'il soit amoureux de vous, vous pourriez bien n'avoir pas fait un mauvais rêve, ma petite. Le roi ne peut manquer de revenir... et alors, on lui rendra sa fortune... et..... il vous épousera... »

— Assez! s'écria Quille-en-Bois, demain matin, la Chénoiseau aura de mes nouvelles.

— Mais je n'ai pas fini, mon père.

— Après? fit Quille-en-Bois, qui fit un violent effort pour rester calme.

Suzanne poursuivit :

— Tandis que mame Chénoiseau me disait tout cela, on frappa à la porte, et elle s'ouvrit aussitôt.

« Un homme se montra sur le seuil...

« — Excusez-moi, dit-il, mademoiselle, mais j'ai absolument besoin de parler à mame Chénoiseau.

« Celle-ci s'était levée; mais elle ne faisait pas mine de s'en aller...

« Je lui ai dit alors :

« — Mame Chénoiseau, je ne vous retiens pas.

« Elle a compris qu'elle devait s'en aller et elle est partie avec cet homme. Mais, en se retirant, il m'a regardée d'une étrange manière, et j'ai eu bien peur... »

— Mais enfin, s'écria Quille-en-Bois, quel était cet homme? Comment était-il?

— Il a des cheveux blonds et une grande barbe rousse; et il n'est pas si jeune qu'il en a l'air.

— Comment était-il vêtu?

— Oh! comme un de ces beaux messieurs qu'on voit, le dimanche, se promener dans les quartiers élégants. Mais...

Suzanne hésita.

— Après? après? fit Quille-en-Bois.



Jean le Manchot.

— Il m'a semblé le reconnaître, néanmoins, bien que les cheveux aient changé de couleur et qu'il fût mis comme un monsieur.

— Le reconnaître! exclama Quille-en-Bois.

— Oui.

— Pour qui?

— Pour cet homme qui était entré, un matin, vous savez, dans le cabaret de ma marraine, et qui avait amené une querelle entre les forgerons et les menuisiers, en disant du mal de l'Empereur.

Quille-en-Bois jeta un cri de rage.

— Le faux Alsacien! dit-il.

— Un qui avait à son chapeau ce jour-là les couleurs des compagnons.

— Mille tonnerres! s'écria Quille-en-Bois, si c'était lui!... nous verrions bien! et on dit qu'il est le locataire de la Chénoiseau?


Tout le jour à demi couchée sur une ottomane, Cendrinette attendait la visite de ses adorateurs. (Page 82.)

— Je le crois.

Quille-en-Bois n'on entendit pas davantage.

Il sortit comme un ouragan, et descendit l'escalier en faisant, avec son manche à balai, un bruit d'enfer.

— Je vais savoir ce qu'il en est! murmurait-il?

Cependant, arrivé dans la rue, il se calma un peu et referma soigneusement la porte bâtarde.

Puis il glissa la clef sous le volet de la forge.

En même temps, il se souvint qu'il avait laissé Coqueluche, le prétendu compagnon menuisier.

Et comme il ne le vit pas dans la rue, il entra dans le cabaret, croyant l'y trouver.

Mais on n'avait pas vu Coqueluche.

Et Quille-en-Bois ressortit en disant :

— Allons chez la Chénoiseau. Si son locataire n'y est pas, elle y sera, elle, et il faudra bien qu'elle parle!

Comme il s'en allait, un homme le rejoignit.

C'était Jean le Manchot, qui lui dit :

— Il se passe quelque chose d'extraordinaire, je vais avec toi.

XVII

Revenons au chevalier de Biribi, que nous avons laissé tête à tête avec Cendrinette, sur le quai de l'École.

Le chevalier n'avait pas été maître d'un premier mouvement de colère.

— Mon petit Biribi, dit la pécheresse, ne te fâche donc pas?

Mais Biribi s'animant :

— Tu m'espionnes donc? Pourquoi ce déguisement?

— Pour te suivre, mon amour, répondit Cendrinette en riant.

Biribi haussa les épaules.

Elle continua d'une voix câline :

— Tu m'as joué un assez vilain tour ce matin, mon beau chevalier.

— Histoire de rire, fit Biribi.

— Histoire de rire de t'avoir suivi, répliqua-t-elle.

— Mais enfin que veux-tu? quel est ton but? demanda Biribi avec une irritation nuancée d'inquiétude.

— Je voulais savoir où tu demeures.

— Eh bien? tu le sais... va-t'en!

— Oh! mais non...

Et elle se campa d'un air mutin devant le chevalier.

— Petite, dit Biribi, prends garde, il y a des curiosités qui portent quelquefois malheur...

— Bah! je n'ai peur de rien.

— Mais enfin que veux-tu?

— Monter chez toi.

— C'est impossible.

— Ah! bah!

— Je suis marié, dit sentencieusement Biribi.

— Ta parole d'honneur?

— Mais, sans doute.

— Alors tu as une femme assez commode, chevalier, puisqu'elle s'arrange de te voir sortir tous les soirs, pour ne rentrer qu'au petit jour.

— Ceci est affaire à nous.

— Ainsi, tu ne veux pas que je monte chez toi?

— Non.

Cendrinette redevint chatte, et elle posa ses petites mains sur les épaules de Biribi.

— Il faut pourtant que je cause avec toi, dit-elle, et tu es trop galant pour me refuser une heure d'entretien.

— Oui, sans doute, mais... pas ici...

— Je le crois bien, il fait froid et le brouillard mouille. Ainsi tu ne veux pas que nous montions chez toi?

—Non. Je te l'ai dit, c'est impossible.

— Veux-tu venir chez moi, alors?

— Demeures-tu toujours rue du Mont-Blanc?

— Oui.

— Eh bien ! allons, fit le chevalier en soupirant.

Cendrinette lui dit :

— Faisons quelques pas. Nous allons trouver ta citadine au coin du quai.

— Ma citadine !

— Oui j'ai gardé le cocher.

Puis elle se mit à rire.

— Mais j'entrerai dedans, cette fois, dit-elle. On est trop mal, suspendu aux étrivières.

— Hein? Plait-il? Que veux-tu dire?

Et Biribi prononça ces trois interrogations sur trois tons différents.

— Niais ! fit-elle. Comment aurais-je pu te suivre de la rue Meslay ici, si je ne m'étais accrochée au fiacre?

Biribi fit un soubresaut.

— Tu es venue de la rue Meslay?

— Mais oui.

— Et tu m'as vu monter en voiture?

— Certainement.

— Moi seul?

— Non, toi et le jeune homme qui est venu te demander ce matin, et un autre... dont je te parlerai plus tard...

Biribi se disait à part lui :

— Décidément, cette petite sait beaucoup trop de choses. Il n'est que temps de *s'occuper d'elle*

Au ministère de la police, le mot *s'occuper de quelqu'un* avait une terrible signification.

Biribi prit Cendrinette sous le bras et l'emmena vers l'extrémité du quai.

C'était là qu'attendait la citadine.

— Cocher, dit Cendrinette, conduisez-nous rue du Mont-Blanc, n° 19, et allez rondement. Il y a du pourboire.

Puis elle s'enfonça rêveuse dans un coin, et ne souffla mot.

Au bout de quelques minutes, Biribi demanda :

— C'est donc tout ce que tu dis?

— Nous causerons chez moi, répondit-elle sèchement.

— Comme tu voudras, répondit le chevalier.

Vingt minutes après, — car le cocher avait fait merveille, — le fiacre arrivait rue du Mont-Blanc.

Là, Biribi eut bien encore, un moment, la tentation de s'esquiver ; mais il n'osa.

Et puis, il voulait à présent *s'occuper* de Cendrinette.

— Suis-moi, dit-elle.

Et elle paya la voiture en donnant une pièce de cinq francs au cocher et ne redemandant point la monnaie.

Puis elle monta l'escalier si lestement, que Biribi avait peine à la suivre.

Elle s'arrêta au troisième, et sonna.

Une jolie soubrette vint ouvrir et tomba d'étonnement en voyant sa maîtresse habillée en commissionnaire.

Mais Cendrinette se souciait peu sans doute de lui donner des explications.

— Mariette, dit-elle, conduis M. le chevalier au salon et viens m'aider à redevenir femme.

Biribi suivit la soubrette, qui alluma deux flambeaux sur la cheminée et le laissa seul.

Biribi s'assit et regarda autour de lui.

L'intérieur de Cendrinette respirait le luxe un peu frivole qui dénote la femme de mœurs équivoques.

Tout le jour, à demi couchée sur une ottomane, elle attendait la visite de ses adorateurs.

Puis, le soir venu, papillon que la lumière attire, elle prenait la volée vers un de ces mille bals publics dont Tivoli était le plus célèbre, et qui, nés sous le Directoire, avaient traversé l'Empire, mêlant leurs joyeux orchestres au bruit lointain du canon.

La soubrette, en sortant, avait fermé la porte.

Biribi était seul.

Un sourire vint alors à ses lèvres :

— Cette petite Cendrinette est imprudente, se dit-il.

Puis il s'approcha de la cheminée, sur laquelle était une tablette de velours violet.

Ensuite il sortit vivement de sa poche un portefeuille qu'il ouvrit, en tira deux lettres et les glissa sous la tablette avec la dextérité d'un faiseur de tours de gobelets.

Après quoi, il alla se rasseoir et prit l'attitude d'un homme impatient de voir revenir la maîtresse de la maison.

Cendrinette entra.

Elle était enveloppée dans un large peignoir garni de dentelles ; ses cheveux blonds à demi dénoués flottaient sur ses épaules, dont le peignoir transparent permettait de voir le galbe parfait.

Elle était fort belle en toute sa mignonne personne, et le chevalier éprouva un mouvement de fatuité :

— En vérité ! murmura-t-il, de pareilles conquêtes sont flatteuses à mon âge.

Mais Cendrinette devait le désillusionner d'un mot.

Elle s'assit près de lui, prit sa main et lui dit :

— Mon bon Biribi, quel âge as-tu? Les uns disent que tu as soixante ans, ils exagèrent, n'est-ce pas? tu n'en as guère plus de cinquante, pas vrai?

— Hein ! fit Biribi, qui se mordit les lèvres.

— Tu penses bien, continua Cendrinette, que je voulais rire en te disant que j'avais un caprice pour toi : regarde-moi, j'ai vingt ans... et une fille comme moi...

— Mais alors, s'écria Biribi stupéfait, pourquoi m'as-tu suivi?...

— Ah! cela t'étonne!...

— Pourquoi as-tu voulu savoir où je demeurais?...

Cendrinette souriait.

— Pourquoi suis-je ici ? scheva-t-il désappointé.

— Parce que j'aime un homme que tu connais.

— Moi ?

— Je l'aime et j'en suis folle... J'en perds le boire et le manger, le sommeil et le repos... Et j'ai compté sur toi, mon bon Biribi.

— Pour quoi faire ? demanda-t-il avec humeur.

— Mais... pour me le présenter...

— Le diable m'emporte si je sais de qui tu veux parler ?

— Je ne sais pas son nom.

— Alors, comment veux-tu que je le sache ?

— Oh ! tu vas bien deviner... C'est un grand jeune homme blond, qui était avec toi, le dimanche gras.

— Où cela ?

— Au bal de Tivoli.

Biribi allait s'écrier :

— Coqueluche !

Mais il se mordit les lèvres à temps et dit :

— Mais c'est mon neveu, le vicomte de Montrevel. Peste ! tu as assez bon goût, petite.

— Je l'aime à devenir folle ! murmura Cendrinette.

— J'ai peut-être eu tort de glisser des lettres sous la tablette de sa cheminée, pensa alors le chevalier Biribi.

XVIII

Revenons à Coqueluche que nous avons vu emboîter le pas à l'homme enrubané, lequel se dirigeait vers la Bastille.

Au bout de cinq minutes, il l'eut rejoint, et, lui frappant sur l'épaule :

— Dis donc, camarade, veux-tu que je te donne un bon conseil ?

Le compagnon se retourna :

— Ah ! c'est vous ? dit-il.

— C'est moi, et je voudrais boire un coup.

— C'est que je suis pressé.

— Bah ! on a toujours le temps de vider un verre de vin.

Et Coqueluche lui prit le bras.

Il y avait en haut du faubourg, à gauche, un cabaret dont on venait de fermer la devanture.

Mais la lumière qui passait au travers des volets et les murmures qui en sortaient disaient que les habitués étaient reçus après la fermeture des portes.

Coqueluche frappa.

— Qui est là ? demanda une voix du dedans.

— Deux bons *zigs*, répondit Coqueluche.

Une porte basse, d'un pied et demi de large sur trois de haut, s'ouvrit dans la devanture.

— Prenez garde à la barre de fer, dit la voix.

C'était celle d'un gros homme qu'on appelait le père Fifrelin, et qui avait fastueusement écrit sur sa porte, en guise d'enseigne :

Au Petit-Fils du dieu Bacchus.

Coqueluche se baissa et entra dans le cabaret.

Le compagnon le suivit.

Quelques buveurs attardés étaient encore assis autour des sept ou huit tables qui garnissaient la salle.

Mais on eût vainement cherché parmi eux ces franches et rubicondes figures que le vin épanouit.

C'étaient des ouvriers, tristes pour la plupart, et dont les fronts soucieux attestaient les soucis politiques.

Le faubourg était le plus patriote des quartiers de Paris.

C'était là que cette haine robuste que la France porte aux étrangers n'avait jamais faibli.

Coqueluche d'un coup d'œil vit à qui il avait affaire, et il voulut se faire bien venir.

— Bonsoir, les enfants, dit-il, et vive l'Empereur !

— C'est un bon, murmurèrent les ouvriers.

Et on voulut lui faire place.

Mais Coqueluche remercia d'un geste.

— Tout à l'heure, dit-il. J'ai une petite affaire à régler avec le camarade.

Et il se dirigea vers une table inoccupée qui se trouvait au fond du cabaret.

Le père Fifrelin, le *petit-fils de Bacchus*, comme il s'intitulait lui-même, apporta un pot d'étain rempli de vin et deux verres.

— Çà, camarade, dit Coqueluche, causons un brin. Tu es compagnon ?

— Oui, répondit ce dernier.

— Je ne crois pas, répondit Coqueluche.

Le compagnon fit un mouvement de surprise.

— Tu as les mains blanches d'un bourgeois.

— Qu'est-ce que ça prouve ?

— Ce que cela prouve chez moi...

Et Coqueluche cligna de l'œil, eut un sourire, et tira ses mains de dessous sa blouse.

De fort belles mains bien blanches, aux ongles taillés avec soin.

Le compagnon parut hésiter et ne dit mot.

Coqueluche poursuivit.

— Quand on entre dans un cabaret en criant *Vive l'Empereur*, c'est qu'on a ses raisons. Comprends-tu ?

— Pas encore...

— Tu es compagnon comme je suis ébéniste. Mais cela ne me regarde pas. Ce que je veux savoir...

— Ah ! tu veux savoir quelque chose ? fit le compagnon avec défiance.

— Tu as une bien belle perruque collée sur tes cheveux, reprit Coqueluche d'un ton railleur. Il faut mon habitude de ces choses-là pour le voir... Tes vrais cheveux sont noirs, à en juger par le duvet qui couvre tes doigts. Ta perruque est jaune, c'est bien. Tu dois avoir quelque intérêt à te cacher.

Le compagnon dit vivement :

— Mais que voulez-vous donc savoir ?

— Deux choses : pourquoi tu hais la mère des compagnons, d'abord.

— Qu'est-ce que cela peut vous faire ?

— Je veux savoir ensuite pourquoi tu as levé trois fois les yeux, en t'en allant, vers une fenêtre où bril-

lait de la lumière, et qui est celle de la jolie Suzanne, la filleule de Quille-en-Bois le forgeron. Puisque tu ne veux pas répondre à ma première question, réponds au moins à celle-ci.

— Ah ! vous croyez que j'ai regardé cette fenêtre ?

— Parbleu !

— Eh bien ! je suis peut-être amoureux.

Un sourire moqueur vint aux lèvres de Coqueluche.

— Tu n'as pas la figure d'un amoureux, dit-il, et tu ne travailles pas pour ton compte.

Le compagnon regardait toujours Coqueluche avec défiance.

— Mon camarade, lui dit celui-ci, prends bien garde à ce que je vais te dire. On gagne toujours à être mon ami. On perd la partie quand on ne m'a pas dans son jeu.

— Que voulez-vous dire ?

— Qui sers-tu, toi ?

— Mais...

Coqueluche sourit de nouveau :

— Je t'ai averti. Maintenant fais ce que tu voudras, dit-il.

Et il tira de sa poche un petit écu pour payer la dépense.

Mais le compagnon l'arrêta :

— Un mot ? dit-il.

— Parle.

— Pour qui êtes-vous ? Selon votre réponse, je parlerai.

— Imbécile ! dit Coqueluche tout bas, tu n'as donc pas deviné que j'étais blanc ?

Cette réponse effaça le nuage de défiance qui planait sur le visage du compagnon.

— Ma foi ! dit-il, tant pis si vous me trompez... je vais tout vous dire.

— Voyons ?

— Je suis du pays d'un homme qui aime Suzanne ; et comme il m'a promis une grosse somme si je la retrouvais, car il ne sait pas où elle demeure, je me suis mis en campagne.

— Comment cela ?

— Ah ! il faut vous dire que ce n'est pas à Paris que nous nous sommes vus ?

— Où donc ?

— A Châlons, il y a huit jours.

— Au camp de Blücher, n'est-ce pas ?

Le compagnon tressaillit.

— Ne nie pas, je suis bien renseigné.

— Mais... comment... pouvez-vous savoir...? balbutia le compagnon.

— Attends encore. L'homme qui t'a donné pour mission de retrouver Suzanne...

— Eh bien ?

— Cet homme s'appelle le chevalier d'Ormignies.

— C'est, ma foi, vrai.

— Le chevalier est à Paris, le sais-tu ?

— Comment ! il est arrivé ?

— Ce matin.

— A la bonne heure ! car voici trois jours que je me promène chaque soir, à onze heures, sur la place de la Bastille, sans le rencontrer.

— C'est donc là qu'il t'a donné rendez-vous ?

— Oui.

— Eh bien ! tu ne l'y verras point ce soir. Il ne viendra pas.

— Mais, comment savez-vous tout cela ?

— Je sais bien d'autres choses encore, comme tu vas voir.

Sur ces mots, Coqueluche paya le vin, souhaita le bonsoir aux ouvriers, et sortit du cabaret en disant à son nouveau camarade :

— Viens, avec moi.

Le compagnon le suivit.

Quand ils furent dans la rue, Coqueluche lui dit :



Le cabaret du Petit-Fils de Bacchus

— Je sais encore que tu t'appelles Nicolas ou Judas Bourget, tu hais la mère des compagnons, parce que tu l'as aimée autrefois et qu'elle t'a dédaigné, et qu'il y a un mois tu as failli mettre les armes à la main à tout le faubourg. Tu es celui qui se disait compagnon forgeron et parlait comme un Alsacien.

Le compagnon était stupéfait et regardait Coqueluche avec une sorte d'effroi.

Celui-ci reprit :

— Or donc, je te prends dans mon jeu, mon bonhomme, et j'espère que tu feras ta besogne.

Et Coqueluche entraîna l'*Alsacien*.

— Mais où allons-nous ? dit-il.

— Tu verras... répondit Coqueluche en pressant le pas.

XIX

Coqueluche emmena l'*Alsacien* dans le faubourg. L'heure s'avançait, les magasins étaient fermés depuis longtemps, la foule s'était écoulée peu à peu et les rues étaient désertes.

— Où allons-nous? répéta l'Alsacien.

— Au cabaret de *ton amie*.

Et Coqueluche souligna le mot.

— Mais non, dit l'Alsacien, je ne veux pas y aller.

— Pourquoi?

— J'ai peur d'être reconnu.

— Imbécile! dit Coqueluche, si je n'avais su que c'était toi, moi dont le métier est de dévisager les gens,



La Chénoiseau.

je ne me serais pas remémoré ta figure. Comment veux-tu qu'ils te reconnaissent, eux?

— Vous croyez?

— Et puis, n'es-tu pas avec moi?

— Qu'est-ce que ça prouve?

— Je suis bien noté dans le faubourg, va; et si Coqueluche présente quelqu'un, c'est que ce quelqu'un est un bon *zig* et un compagnon sûr.

— Mais!... dit l'Alsacien.

Comme ils s'approchaient du cabaret de mame Toinette, un homme les croisa, pestant et jurant comme un beau diable.

C'était Quille-en-Bois.

Coqueluche l'arrêta au passage :

— Qu'est-ce que vous avez donc, maître?

— Ah! c'est toi, dit Quille-en-Bois. Excuse-moi, mon garçon. Je t'ai fait attendre, n'est-ce pas? Je ne savais plus ce que tu étais devenu.

L'Alsacien se tenait à l'écart, et comme en cet endroit il n'y avait ni boutique ouverte, ni reverbère, on ne pouvait distinguer ses traits que très-imparfaitement.

Quille-en-Bois ne fit donc aucune attention à lui.

Mais il dit à Coqueluche :

— J'ai causé un brin trop longtemps avec la petite. Quand je suis redescendu, tu n'étais plus là. Je suis entré chez mame Toinette, croyant t'y trouver; mais on ne t'avait pas vu.

— Et d'où venez-vous donc maintenant, patron? dit encore Coqueluche, se servant de ce mot respectueux que les ouvriers donnent à un homme établi, même quand ils ne travaillent pas chez lui.

— D'où je viens! ah! oui... c'est juste!... dit Quille-en-Bois. Écoute-moi, garçon, j'ai la tête un peu perdue... Je suis d'une colère telle...

— Mais, que vous est-il donc arrivé?

— Est-ce que tu connais une femme dans le faubourg qui s'appelle la Chénoiseau?

— Non, patron. Est-ce à elle que vous en avez?

— C'est à elle. La misérable! Figure-toi qu'elle a essayé de donner de mauvais conseils à Suzanne.

— Oh! oh! fit Coqueluche, mais elle veut donc se faire rompre les os par tous les compagnons du faubourg?

— Ce n'est pas tout, continua Quille-en-Bois, elle a chez elle un homme qui a osé regarder Suzanne.

— Le misérable!

— Elle n'est pas rentrée, ni lui non plus. Mais j'ai mis Jean à la porte, en sentinelle, et gare à l'unique poing du manchot!... Tu sais s'il est lourd!

— A assommer un éléphant, dit Coqueluche.

L'Alsacien continuait à se tenir prudemment à l'écart.

— Et où allez-vous donc, patron, maintenant? reprit Coqueluche.

— Je vais rejoindre Jean. Nous ne serons pas trop de deux pour assommer le misérable; d'autant plus que si c'est l'homme que je crois...

— Ah! vous soupçonnez qui ce peut être?

— Oui, un drôle, un vaurien, une canaille, qu'on appelle aujourd'hui l'Alsacien et que nous appelions Judas, nous.

Coqueluche tressaillit :

— Eh bien! allez, patron, dit-il, et bonne chance!

Quille-en-Bois serra la main à Coqueluche, et s'éloigna aussi rapidement que le lui permettait sa jambe de bois.

— C'est toi qui en as de la chance, dit Coqueluche, en frappant alors sur l'épaule de l'Alsacien.

— Vous croyez?

— Parbleu! si tu ne m'avais pas rencontré, tu rentrais chez toi?

— Oui.

— Et ils te faisaient ta petite affaire. Allons, viens! je t'ai dit que j'avais besoin de toi.

Et, reprenant le bras de l'Alsacien, Coqueluche continua à lui faire descendre le faubourg.

Ils arrivèrent ainsi à la porte du cabaret de mame Toinette et, par conséquent, sous la fenêtre toujours éclairée de Suzanne.

Coqueluche leva la main :

— Hein? dit-il, c'est là, n'est-ce pas?

— Oui, répondit l'Alsacien.

— Combien t'a-t-il promis le chevalier?

— Cent louis.

— Ce n'est pas assez, dit Coqueluche.

— Faut-il en demander deux cents?

— Je te les donnerai pour que tu restes tranquille.

L'Alsacien fit un pas en arrière :

— Est-ce que vous plaisantez? dit-il.

— Jamais, dit Coqueluche.

— Mais alors... vous n'êtes pas avec nous...

— Oui et non.

L'Alsacien regardait Coqueluche avec une stupéfaction croissante.

Celui-ci reprit :

— Voyons? expliquons-nous...

— Je veux bien.

— Que comptais-tu faire? profiter d'un moment où Quille-en-Bois et Jean le Manchot seraient absents.

— Parbleu!

— Enlever la petite, la jeter dans les bras du chevalier et recevoir les cent louis.

— Mais, dame!

— Eh bien? dit Coqueluche, la chose se fera à peu près ainsi.

— Comment?

— Nous attendrons un moment favorable...

— Très-bien!

— Nous enlèverons Suzanne..

— A merveille!

— Mais ce n'est pas le chevalier qui l'aura.

L'Alsacien fit de nouveau un pas en arrière.

— Qui donc alors? demanda-t-il.

— Voilà ce qui ne te regarde pas, mon bonhomme.

— Mais... cependant...

— Pourvu que tu aies deux cents louis au lieu de cent, tu dois être content.

— Farceur! dit l'Alsacien, je vous ai pris pour un homme qui travaillait dans la politique.

— Eh bien?

— Mais je vois le coup. Vous êtes tout simplement amoureux de la petite.

— Maître Nicolas Bourget, dit tristement Coqueluche, vous n'êtes qu'un sot. Je regrette même de t'avoir parlé...

— Mais... excusez-moi... vous savez...

Coqueluche lui serra fortement le bras :

— Je te dis que tu n'es qu'un sot, répéta-t-il, et je vais te le prouver. Je suis bien avec papa Quille-en-Bois, comme tu vois. Si j'étais amoureux de Suzanne, je n'aurais qu'à l'enlever, et n'aurais pas besoin de toi pour cela.

— Alors?...

— Je n'ai en même temps qu'à ouvrir cette porte...

Et il indiquait la porte du cabaret :

— Et, cette porte ouverte, je n'ai qu'à appeler les forgerons et à leur dire : Voilà le gaillard que cherche votre patron. C'est l'Alsacien, l'homme qui a insulté la *mère*, le misérable qui a voulu enlever Suzanne, et si tu n'es pas assommé sur place, à coups de marteau, tu auras de la chance!

En même temps, Coqueluche prit l'Alsacien au collet.

Celui-ci eut peur :

— Grâce! dit-il.

— Obéis donc alors, répondit Coqueluche. Tu es mon instrument, et tu n'as pas besoin de connaître mes plans.

— Je ferai ce que vous voudrez, dit l'Alsacien, mais pourquoi tenez-vous à me faire entrer là?...

Et il regardait le cabaret avec un certain effroi.

— Parce que je veux savoir ce qui s'y passe.

— Entrez-y seul, en ce cas.

— Non, je ne veux pas me séparer de toi.

Puis Coqueluche se mit à rire :

— Voyons? dit-il est-ce que tu aimes bien le roi?

— Ça m'est égal.

— Tu ne détestes pas l'Empereur?

— Ça m'est encore égal.

— Mais tu hais la mère des compagnons?

— Oh! de toute mon âme...

— Et Quille-en-Bois?

— Lui et tous les autres, fit l'Alsacien avec un sentiment de haine profonde.

— Eh bien? tu seras vengé, dit froidement Coqueluche, mais à la condition que tu me serviras aveuglément.

Et il ouvrit la porte du cabaret de mame Toinette, lequel était encore plein de monde.

XX

— Mon oncle, disait le lendemain matin Coqueluche au chevalier Biribi, j'ai beaucoup de choses à t'apprendre.

Coqueluche était rentré au petit jour, sur la pointe du pied, pour ne pas réveiller le chevalier d'Ormignies, couché, comme on s'en souvient, dans la pièce voisine.

Il s'était débarrassé à la hâte de ses vêtements d'ouvrier, s'était débarbouillé et peigné avec soin; puis il avait endossé cette fastueuse robe de chambre qui seyait si bien au vicomte de Montrevel.

Peu après, Biribi, redevenu le bon et vénérable baron de Fénouil-Caradeuc, était rentré à son tour.

— Ah! tu as beaucoup de choses à m'apprendre? fit-il.

— Oui, mon oncle.

— Voyons.

— Dans trois jours, Paris sera assiégé.

— Bon ! je m'en doutais. Les Cosaques approchent, n'est-ce pas ?

— Ils sont à dix lieues de Paris et occupent Meaux.

— Mais... Napoléon ?...

— Napoléon se replie sur Fontainebleau. On parle déjà vaguement...

— D'une dernière bataille ?

— Non, d'une abdication probable.

— Alors, il n'y aura pas de siége.

— Au contraire. Paris se défendra, et tant que Paris ne sera pas pris, Napoléon résistera.

— D'où tiens-tu ces détails ? Es-tu allé au ministère de la guerre ?

— Non, mais au faubourg Saint-Antoine.

— Singulière source de renseignements !

— C'est la meilleure. Tandis que j'étais dans le cabaret de la mère des compagnons, un officier qui venait à franc étrier du quartier général de l'Empereur est entré.

— Le petit Saturnin, sans doute ?

— Oui, mon oncle. Il était blessé. Il a un bras en écharpe. Son uniforme est en lambeaux. Il n'espère plus, et il a vingt ans. Or, tu le sais, mon oncle, quand la jeunesse désespère, personne n'a plus d'espoir...

— C'est assez vrai, ce que tu dis là.

Biribi soupira :

— Allons ! dit-il, je vois que je serai réintégré dans mes grades et dignités. Cependant...

— Quoi donc, mon oncle ?

— J'aurais bien voulu rendre un dernier service à la police de Napoléon, c'est-à-dire à moi-même.

Coqueluche se prit à sourire :

— Je te devine, mon oncle. Tu aurais voulu livrer le chevalier d'Ormignies pour un joli denier.

— Oui...

— Faire surseoir à son exécution, et ensuite, le revendre une autre jolie somme à la belle cousine qui, tout en le détestant, ne voudrait pas peut-être le laisser fusiller.

— Tu es un ange, dit Biribi. Tu comprends à demi-mot.

— Et je suis digne d'être ton gendre.....

Biribi fronça le sourcil, mais il ne souffla mot.

Coqueluche continua :

— Veux-tu me laisser développer un joli plan que j'ai bâti cette nuit ?

— Voyons.

— Tu veux faire prendre le chevalier, n'est-ce pas?

— Sans doute.

— Pour cela il faut un appeau, l'appeau est trouvé, c'est Suzanne.

— Parfait !

— Tandis qu'il l'enlève, nous le faisons arrêter, mais il ne faut pas que Suzanne tombe en son pouvoir...

— Qu'est-ce que cela fait, puisqu'on l'arrêtera ?

— Je suis plus fort que toi, mon oncle, j'ai trouvé mieux.

— Vraiment ?

— On enlèvera Suzanne, mais ce ne sera pas lui. Ce sera nous.

— Qu'en veux-tu faire ?

— Attends, Suzanne enlevée, grande rumeur dans le quartier, comme tu penses, le faubourg est en révolution. Le lendemain, nous envoyons le chevalier dans le faubourg, à la recherche de Suzanne, dont nous lui indiquons la maison.

» Quille-en-Bois et les autres reconnaissent le chevalier, l'accusent d'avoir enlevé Suzanne — sois tranquille, tout sera merveilleusement combiné — et le font arrêter.

» La police te paye ta prime et tu écris à mademoiselle de Bernerie.

— Mais enfin, qu'est-ce que tu fais de Suzanne ? demanda Biribi.

— Je la garde.

— Pourquoi ?

— Attends encore. Les armées alliées assiégent Paris, y entrent et en prennent possession ; naturellement, le chevalier est délivré.

» Le condamné à mort de la veille devient un des vainqueurs du lendemain.

» Le patriotisme des gens du faubourg se réveille au souvenir de Suzanne disparue, enlevée par les royalistes, et voilà notre petite conspiration toute trouvée. Qu'en dis-tu, mon oncle ?

— C'est admirable, mon neveu.

— Pourquoi ne m'appelles-tu pas ton gendre ?

Biribi ne répondit point à cette plaisanterie. Mais il reprit :

— Seulement, où cacheras-tu Suzanne ?

— Je ne sais pas... mais nous trouverons...

— J'ai déjà trouvé, moi.

— Ah ! fit Coqueluche.

— Ne t'ai-je pas dit que Cendrinette me poursuivait.

— Oui.

— Eh bien ! elle a découvert notre retraite.

Et Biribi raconta ce qui lui était arrivé la veille et comment il avait suivi la pécheresse chez elle.

— D'abord, ajouta-t-il, j'ai songé à la faire arrêter ce matin.

— Sous quel prétexte ?

— Oh ! un bien simple. J'ai caché chez elle une petite correspondance politique. Mais elle m'a fait un aveu qui m'a arrêté.

— Lequel ?

— Cendrinette ne me poursuit qu'à cause de toi.

— Bah !

— Elle t'aime... et nous en ferons ce que nous voudrons.

Comme Biribi disait cela, on frappa doucement à la porte du cabinet.

Cette porte ouverte, une femme entra.

Cette femme n'était autre que la portière de la rue Meslay, la vieille madame Eugène, celle qui avait porté des robes de soie et des plumes au chapeau,

dans son temps, et avait eu, selon sa pittoresque expression, un *coup de soleil* pour Biribi.

— Qu'est-ce que vous voulez, mame Eugène? dit le chevalier, en la regardant avec un certain étonnement.

— Je vous apporte une lettre qu'on m'a dit être très-pressée. C'est un jeune homme qui est arrivé ce matin, un peu avant le jour. Il m'a dit avoir voyagé toute la nuit.

— D'où venait-il?

— De la Champagne.

— A-t-il dit son nom?

— Machefer.

Coqueluche et Biribi se regardèrent, et Coqueluche dit :

— Je crois bien que c'est l'homme qui a sauvé le chevalier Justin d'Ormignies.

— Je le crois aussi, fit Biribi : voyons la lettre?

Et il prit, en effet, la lettre des mains de madame Eugène, ajoutant :

— Qu'a dit ce jeune homme?

— Qu'il voulait absolument voir M. le chevalier, n'importe à quelle heure.

— Doit-il revenir rue Meslay?

— Non, mais il est à l'hôtel du Grand-Cerf, rue Saint-Martin, et il attendra que M. le chevalier lui donne un rendez-vous.

— C'est bon, on ira.

Et d'un, geste, Biribi congédia la vieille femme.

Mame Eugène étant partie, Biribi examina la lettre qu'elle lui avait apportée.

L'écriture de la suscription était fine, allongée, et trahissait la main d'une femme.

Biribi dit en souriant :

— Je devine de qui elle est.

— De qui donc?

— De la couaine, parbleu!

Et il brisa le cachet, puis, la lettre ouverte, il courut à la signature et lut ce nom.

Charlotte de Bernerie.

— Lis tout haut, mon oncle, dit Coqueluche.

Et il s'allongea dans un fauteuil et prit une pose nonchalante.

XXI

Mademoiselle Charlotte de Bernerie écrivait :

« Monsieur le chevalier,

« Vous ne me connaissez pas, et je ne vous ai jamais vu.

» Cependant j'ose vous écrire, cédant aux sollicitations d'une mère en larmes et d'une famille au désespoir, — les infortunes privées marchent de front, à cette heure sinistre où nous sommes, avec les malheurs publics.

» Mon père m'a dit que vous aviez rendu de grands services aux royalistes rentrés furtivement en France, que vous étiez l'agent des princes de la maison de Bourbon, et que vous êtes l'homme le plus habile de tout ce parti.

» Je m'adresse donc à vous, et voici ce dont il s'agit.

» Mon cousin, M. le chevalier Justin d'Ormignies, est condamné à mort. Si l'Empereur reste sur le trône, ce que, je vous l'avoue humblement, je demande à Dieu avec instance, mon cousin sera fusillé, s'il n'a passé à l'étranger.

» Si, aujourd'hui, il tombait aux mains de la police, il aurait le même sort.

» Où est-il?

» Nous l'avons fait évader une première fois; grâce à moi et à un serviteur dévoué, il a pu gagner les avant-postes des armées alliées.

» Traître à la France, il était en sûreté parmi les ennemis de la France.

» Mais le chevalier d'Ormignies, mon cousin, est un de ces hommes qu'un mauvais génie guide sans cesse.

» Sa haine de l'Empire l'a poussé à livrer un village français à une armée russe; je ne sais quelle amourette d'une part et quel besoin de conspirer de l'autre lui ont fait abandonner le quartier général du maréchal Blücher, pour venir à Paris, où il peut être arrêté à toute heure.

» Sa mère, la sœur de mon père, se tord les mains de désespoir. Mon père, qui partage toutes les opinions du chevalier, me charge de vous écrire.

» Vous seul, me dit-il, pouvez veiller sur mon imprudent cousin et lui faire quitter Paris.

» Je m'adresse donc à vous, monsieur le chevalier, et, j'ai l'honneur de me dire :

» Votre servante,

» CHARLOTTE DE BERNERIE. »

» P.-S. Inutile de vous dire que nous savons fort bien qu'il peut être besoin d'argent pour tirer mon cousin d'affaire, et que la fortune de la famille est à votre disposition. »

— Voilà un post-scriptum qui me plaît, murmura Coqueluche.

— Et à moi aussi, fit Biribi, mais as-tu senti le mépris profond qu'elle laisse percer pour son digne cousin, cette jolie demoiselle Charlotte?

— Oh! certes!

— Jamais elle ne sera sa femme, que le roi revienne ou non, reprit le chevalier, et nous avons fait un faux calcul à son endroit.

— Bah! le roi revenu...

— Il n'y a ni roi, ni empereur, ni puissance quelconque, dit Biribi, qui puisse forcer certaines femmes à épouser l'homme qu'elles n'aiment pas, et d'après cette lettre, je crois que mademoiselle de Bernerie est de ces femmes-là.

— Mais elle donnera de l'argent pour le sauver.

— Oui.

— Et pour cela, il faut le mettre en péril.

— Naturellement.

Coqueluche se mit à rire :



Napoléon se replie sur Fontainebleau (page 87.)

— Sais-tu, mon oncle, dit-il, que ces gens-là ont une rude confiance en nous?

— Quelles gens?

— Les royalistes, parbleu!

Biribi eut un sourire sinistre :

— Il faut bien vivre, dit-il.

Puis, croisant les jambes devant le feu, il ajouta :

— Mais, au lieu de causer de choses et d'autres, parlons de nos affaires.

— J'écoute.

— Cendrinette t'aime, et il faut mettre cet amour à profit, mon garçon.

— Parle! mon oncle, avons-nous bien besoin de cette fille?

— Elle nous sera utile. Je lui ai annoncé ta visite pour ce matin.

Coqueluche prit un ton railleur :

— Dis donc, mon oncle, quand je serai ton gendre, tu ne le diras pas à Juliette, au moins.

Biribi haussa les épaules.

Puis, changeant brusquement de conversation :

— Le chevalier d'Ormignies n'a donc pas donné signe de vie depuis hier soir?

— Je crois qu'il dort profondément encore.

— Il faut frapper à sa porte.

— Sans doute, quand nous serons convenus de tout.

— Mais c'est facile. De la lettre de sa cousine, pas un mot.

— Ah!

— Il se fiera d'autant mieux à nous et sera d'autant plus imprudent qu'il croira sa famille complètement rassurée sur son compte.

— Tu as raison, mon oncle.

— Par conséquent, il faut aller à l'hôtel du Grand-Cerf.

— Moi, mon oncle?

— Et voir ce Machefer, qui nous attend.

— Que lui dirai-je?

— Que tu viens de ma part, que par le temps qui court, il n'est pas prudent d'écrire, et que tu lui apportes cette réponse verbale :

« Mademoiselle de Bernerie peut être tranquille : on veillera ».

— C'est parfait.

— Allons, acheva Biribi, fais une jolie toilette, mon cher vicomte, et va présenter tes hommages à cette chère Cendrinette.

— Mais enfin, dit Coqueluche, est-elle jolie?

— Ravissante.

— Mon oncle, dit Coqueluche d'un ton moqueur, et tandis qu'il s'habillait, tu es un beau-père vraiment bien indulgent. On voit que tu appartiens à la vieille école.

Biribi ne répondit pas.

Mais il se leva, et alla tirer les verrous de la porte qu'il avait refermée sur le chevalier, puis il frappa discrètement.

Personne ne répondit. Le chevalier dormait.

Biribi frappa plus fort, et une voix ensommeillée finit par répondre :

— Entrez!

— Ah! je vous y prends, dit Biribi en souriant, vous faites joliment mentir le proverbe, que l'amour cause des insomnies.

— Excusez-moi, répondit Justin d'Ormignies, mais j'ai marché deux nuits de suite, et j'étais brisé de fatigue.

Coqueluche entra à son tour dans la chambre, où le chevalier étirait ses bras et luttait contre les dernières étreintes du sommeil.

— Tenez, poursuivit Biribi, voilà le vicomte mon neveu, qui va vous répondre par un autre proverbe; à savoir, que le bien vient en dormant.

— Plaît-il? fit le chevalier.

— Quand mon oncle dit *le bien*, il se trompe, dit Coqueluche.

— Ah!

— Ce n'est pas le bien, c'est l'amour.

Justin d'Ormignies ouvrit de grands yeux.

— Nous sommes sur la trace de Suzanne, la jeune fille que vous aimez.

Le chevalier jeta un cri de joie.

— Où est-elle? demanda-t-il.

— Ah! fit Biribi en riant, vous êtes pressé.

— C'est-à-dire que j'ai des battements de cœur rien qu'à vous entendre prononcer son nom, murmura l'amoureux chevalier.

— Vous êtes trop pressé; mon jeune ami.

— Mais... quand... la verrai-je?

— Pour la voir, dit Coqueluche, il faut l'enlever.

— Elle est donc gardée?

— Comme un trésor par une légion de dragons. Mais patience; on y arrivera.

Puis, Coqueluche ajouta brusquement:

— Mais ce n'est pas votre besogne à vous, au fait!

— Que voulez-vous dire? demanda Justin inquiet.

— N'avez-vous pas chargé quelqu'un de ce soin?

Le chevalier tressaillit:

— Pardonnez-moi, dit-il, j'ai en effet promis une somme d'argent à un homme.

— Que vous ne connaissez pas.

— Je sais que c'est un royaliste ardent...

— Si ardent, dit Coqueluche, qu'il vous a déjà signalé.

— A qui donc?

— A la police.

— Le misérable! s'écria Justin d'Ormignies.

— Heureusement nous sommes là pour veiller sur vous, ajouta Coqueluche, et vous n'avez pas besoin de ce misérable pour enlever Suzanne.

— Vous allez demeurer ici, reprit Biribi.

— Sans sortir?

— Jusqu'à ce soir.

— Et nous verrons Suzanne, au moins?

— Nous l'espérons du moins. Au revoir, chevalier, je vous laisse avec mon oncle, qui a de bonnes nouvelles politiques à vous donner.

— Vraiment? exclama Justin, que sa haine de Bonaparte reprit.

— Dans huit jours, le roi sera aux Tuileries. Au revoir!...

Et Coqueluche sortit et s'en alla à l'hôtel du Grand-Cerf, où était descendu Machefer et où lui, Coqueluche, devait faire une singulière rencontre.

XXII

Coqueluche s'adressa à un garçon d'écurie nonchalamment assis sur une borne de la cour, dans l'hôtel du Grand-Cerf.

Cet hôtel, cette auberge plutôt, avait une véritable clientèle de province.

Les voitures publiques de Meaux et de Troyes y avaient un bureau.

Le riche fermier de la Beauce ou de la Brie y descendait à cheval, avec un bon fusil à l'arçon ou des pistolets dans ses fontes, et un éperon à la botte gauche.

La droite n'en n'avait jamais chaussé.

Les provinciaux des environs de Paris s'y donnaient volontiers rendez-vous.

La table d'hôte était servie à midi. L'on soupait, le soir, comme on voulait.

Le service était fait par des filles; le seul homme de la maison, car l'hôtesse était veuve et avait ses deux fils sous les drapeaux, était ce valet d'écurie à qui Coqueluche s'adressait.

C'était un gros garçon assez niais, qui ne s'occupait guère d'autre chose que de voler sur le picotin d'avoine et la botte de foin du cheval de la pratique.

Il avait un nom grotesque, — il s'appelait Pacôme.

Pacôme aimait l'argent. Coqueluche n'eut qu'à le voir pour le deviner.

Il lui montra donc un petit écu.

Pacôme salua ce jeune homme élégant, et allongea la main.

— Mon garçon, lui dit Coqueluche, connais-tu un voyageur qui a dû descendre ici ce matin à la première heure, par la patache de Troyes, et qui s'appelle monsieur Machefer?

— Je connais bien ce nom-là; mais celui qui le porte n'est pas descendu par la patache.

— Ah!

— Il est venu à cheval. Il pouvait être trois heures du matin quand ils sont arrivés. C'est moi qui leur ai ouvert la porte charretière.

— Comment! fit Coqueluche, il n'était donc pas seul?

— Sa dame était avec lui.

— Plaît-il?

— Dame! je ne sais pas, reprit Pacôme, si c'est sa femme ou autre chose; car, après tout, il n'a pas l'air d'un monsieur, tandis qu'elle a l'air d'une vraie princesse...

— Oh! oh! pensa Coqueluche, serait-il donc question de mademoiselle Charlotte de Bernerie?

Puis tout haut:

— Tu dis donc que c'est bien ici qu'est descendu M. Machefer?

— Sans doute.
— A trois heures du matin?
— Oui.
— En compagnie d'une dame?
— Ah! pardon! dit Pacôme, c'est moi qui dis ça... mais...
— Mais quoi?
— C'est une dame si l'on veut.
— Comment, si l'on veut?
— Dame! elle était habillée en homme.
Coqueluche se mit à rire.
— Mais tu as bien vu que c'était une femme?
— Pardieu! rien qu'à la démarche et aux hanches.. ça se voit tout de suite.
— Bon! Eh bien! où est-il, ce monsieur Machefer?
— Il n'y est pas.
— Allons donc!
— Il vient de sortir, voilà trois minutes. Mais l'autre... la dame... ou le monsieur... comme vous voudrez... y est.
— Quelle chambre, quel étage?
Tout en faisant ces questions, Coqueluche ne lâchait pas le petit écu.
Pacôme, qui le guignait de l'œil, lui dit:
— Dame! je ne sais pas... si je dois... car enfin... ma maîtresse ne m'a pas dit...
Coqueluche tendit l'écu.
Pacôme l'engouffra dans la poche de sa large braye, car Pacôme était Breton, et les Bretons ont tout fort large, depuis la braye jusqu'aux promesses. Quitte à ne pas les tenir.
— Voyons! reprit Coqueluche, je suis pressé...
Mais Pacôme avait fait un raisonnement fort simple.
— Si j'ai si facilement un écu, se dit-il, pourquoi n'en aurais-je pas deux?
— C'est égal, dit-il, je ne sais pas si je dois...
Coqueluche comprit et tendit un autre écu.
Pacôme était fixé. Il devait dès lors indiquer à un homme si bien posé le logis de la compagne de M. Machefer.
— Montez au deuxième, dit-il, c'est la chambre qui porte le numéro 8.
Coqueluche était déjà dans l'escalier.
A la porte du numéro 8, il frappa.
Une voix de femme mais une voix sonore et qui trahissait une énergie toute virile, demanda:
— Est-ce toi, Machefer?
— De la part du chevalier de Biribi, répondit Coqueluche.
La porte s'ouvrit, Coqueluche entra.
Le faux vicomte de Montrevel se trouva alors en présence, non point d'une femme habillée en homme, mais d'une femme qui avait repris les vêtements de son sexe.
C'était bien, en effet, et comme il l'avait pensé du reste, mademoiselle Charlotte de Bernerie.
La jeune fille avait adopté pour voyager le costume masculin comme plus commode; mais, arrivée à l'hôtel, elle s'était empressée de le quitter.

A la vue de Coqueluche, elle fit un geste d'étonnement et presque d'inquiétude.
— Vraiment, monsieur, dit-elle, vous êtes monsieur de Biribi?
— Non, mademoiselle, répondit Coqueluche.
— Alors, monsieur?...
— Je suis le vicomte de Montrevel, son neveu.
Et il salua avec une grâce parfaite.
Charlotte de Bernerie répondit par une révérence, mais elle ne souffla mot.
— Veuillez excuser mon oncle, mademoiselle, reprit Coqueluche; mais il croyait, d'après votre lettre n'avoir affaire qu'à Machefer votre garde-chasse; et comme il est un peu souffrant...
Ces simples mots suffisaient à mademoiselle de Bernerie pour lui prouver que Coqueluche avait eu connaissance de sa lettre, et qu'il était inutile de lui rien cacher.
— En effet, monsieur, dit-elle en lui indiquant un siége, lorsque j'ai écrit au chevalier votre oncle, je ne comptais pas quitter Fontenelle, et Machefer devait faire tout seul le voyage; mais, au dernier moment, le désespoir de ma tante, les instances de mon père, m'ont décidée. Je suis partie.
Coqueluche regardait mademoiselle de Bernerie, tandis qu'elle parlait.
Jamais femme ne lui avait peut-être paru plus belle, d'une mâle et superbe beauté.
L'énergie du regard était tempérée par la bienveillance et le charme du sourire.
La voix était sonore, mais d'une excessive harmonie.
Coqueluche devina du premier coup d'œil qu'il était en présence d'une nature opulente et héroïquement trempée.
Et il se sentit comme dominé pendant un moment.
Charlotte reprit:
— Je suis donc partie, monsieur. Ce matin, j'ai envoyé Machefer au domicile qu'on m'avait indiqué, porteur de la lettre que j'avais écrite à votre oncle. Si Machefer l'eût recontré il lui aurait annoncé mon arrivée.
Coqueluche répondit:
— Je ne vois pas trop, mademoiselle, en quoi votre présence à Paris peut être utile au chevalier d'Ormignies.
— Mais, monsieur, je le supplierai, au nom de sa mère et de toute sa famille...
— De partir?
— Sans doute.
— Mais, d'abord, fit Coqueluche, qui avait de bonnes raisons pour ne pas révéler ses relations avec Justin d'Ormignies, êtes-vous bien sûre qu'il soit à Paris?
— On l'a écrit à mon père.
— Qui donc?
— Un officier de l'armée prussienne que mon père a connu pendant l'émigration.
— Soyez tranquille, mademoiselle, dit Coqueluche, s'il y est, nous le trouverons.
— Et vous le ferez partir?
— Sans doute, à moins d'un malheur...

Et Coqueluche baissa la voix.

Charlotte de Bernerie le regarda avec étonnement.

— A moins, reprit-il, que les armées alliées ne prennent Paris, ce dont le ciel nous préserve !

Il sut mettre un tel accent de haine dans ces mots que Charlotte, stupéfaite, lui dit :

— Vous n'êtes donc pas royaliste ?

— Je suis Français avant tout, répondit-il.

La jeune fille tressaillit.

— Pourtant, dit-elle, votre oncle, M. de Biribi, passe pour un des agents les plus dévoués et les plus actifs du parti royaliste.

— Oui, mais je déplore son fanatisme, moi.

Charlotte lui tendit la main :

— Monsieur le vicomte de Montrevel, lui dit-elle simplement, vous parlez bien.

Coqueluche accepta le compliment avec modestie, fit à mademoiselle de Bernerie mille promesses, et prit congé d'elle en lui annonçant la visite du chevalier de Biribi pour le soir même.

Comme il s'en allait, Pacôme lui courut après :

— C'est-y bien ça ? lui dit-il.

— Oui, et voilà pour toi.

En même temps, Coqueluche lui donna un troisième écu, et sortit en s'adressant, comme on va le voir, un joli monologue.

XXIII

— La bêtise de l'homme est incalculable, se disait Coqueluche en remontant la rue Saint-Martin et se dirigeant vers les boulevards.

« Voilà une fille qui est belle à éclipser Juliotte et Suzanne, les deux plus jolies créatures que j'eusse vues jusqu'à présent. Elle a deux millions de dot et elle est maîtresse de sa main.

» Beauté, jeunesse, fortune, éducation, naissance, — elle a tout, plus une toquade, une marotte, un travers si l'on veut, elle aime son Empereur et elle est Française !

» Eh bien ! le chevalier d'Ormignies pouvait posséder tout cela, en criant tous les matins une fois : Vive l'Empereur ! Il ne l'a pas fait, c'est un sot.

» Ah ! si les Cosaques m'en donnaient le temps...

» Je suis un homme bien né, moi aussi, et j'ai bien le droit d'aimer l'Empereur !...

» Avant un mois, — pour peu surtout que M. de Vauxchamps se fît tuer, — mademoiselle de Bernerie me regarderait d'un assez bon œil.

» Mais les Cosaques arrivent, et quand Paris sera pris, il faudra bien, mon petit Coqueluche, crier : Vive le roi ! si nous voulons être fait colonel. »

Coqueluche interrompit son monologue pour soupirer profondément.

— Après ça, reprit-il, je ne sais pas si des épaulettes de colonel valent cent mille livres de rente en bonnes terres et une jolie fille... Oui, mais j'aime Juliette...

Coqueluche poussa un nouveau soupir.

— Juliette, que papa Biribi ne veut pas me donner... Allons ! il ne faut plus penser à tout cela. D'ailleurs, mademoiselle de Bernerie aime le beau commandant de lanciers.

Et Coqueluche fit un troisième soupir, qu'il accompagna de cette réflexion assez sensée :

— D'ailleurs, mon oncle Biribi est une dure parentée pour le vicomte de Montrevel, une parentée bien... compromettante... et si je me mettais en tête de plaire à mademoiselle de Bernerie en devenant bonapartiste, il serait capable de se mettre en travers de mon chemin. Dans tous les cas, il me ferait payer une jolie commission sur sa dot.

Coqueluche pressa le pas, ajoutant :

— Allons ! allons, il ne faut plus penser à tout cela. Revenons à notre plan primitif ; mais pour cela il est nécessaire d'enlever Suzanne, et, comme me l'a conseillé Biribi, voici le moment d'aller faire un bout de visite à Cendrinette.

Coqueluche suivit les boulevards tout du long jusqu'à la rue du Mont-Blanc.

C'était là, on s'en souvient, que logeait Cendrinette.

La pécheresse dormait encore, bien qu'il fût près de midi, quand le coup de sonnette du prétendu vicomte de Montrevel se fit entendre.

Cendrinette bondit hors de son lit, et appela sa femme de chambre.

— Madame, dit celle-ci en entrant, je crois bien que c'est *lui*.

— Lui ! fit Cendrinette, et son visage se couvrit d'un vif incarnat.

— Oui, ce brave jeune homme, dont madame parle et rêve d'un bout du jour à l'autre bout de la nuit.

— Comment est-il ?

Et la voix de Cendrinette tremblait.

— Grand, blond, avec des yeux bleus...

— C'est bien cela... oui...

— Du reste, il m'a donné sa carte.

Et la soubrette tendit un petit carré de papier glacé et armorié qui portait ce nom :

« *Le vicomte de Montrevel.* »

— Où est-il ? où l'as-tu fait entrer ? demanda Cendrinette d'une voix émue.

— Dans le boudoir.

— Y a-t-il du feu ?

— Oui madame.

— Vite, vite, habille-moi... peigne-moi... fais-moi belle...

Et Cendrinette tremblait en parlant ainsi.

Elle se regarda dans une psyché placée vis-à-vis de son lit :

— O mon Dieu ! dit-elle, je suis laide ce matin.

— Mais non, dit la soubrette, madame n'a jamais eu le visage plus calme et plus reposé.

— Tu crois ?

— J'en suis sûre.

— Si j'allais ne pas lui plaire... Oh ! j'en tremble... vite, habille-moi...

La soubrette ne perdait pas de temps ; elle avait, en un tour de main, déroulé les beaux cheveux blonds d



La baronne.

Cendrinette, enfermés toute la nuit, dans des papillottes.

Cendrinette avait mis des bas de soie au travers desquels on voyait sa jambe rosée ; elle avait chaussé son pied d'une mule de satin bleu, enveloppé ses épaules rondelettes et frileuses dans une robe de chambre garnie de valenciennes, et mis, à la hâte, deux ou trois bagues qui traînaient dans un vido-poche d'albâtre sur la cheminée. Tout cela fut l'affaire d'un quart d'heure.

Cendrinette entra dans le boudoir, où Coqueluche attendait.

Elle entra, la mignonne et la coquette, comme une princesse des contes de Perrault qui a une fée pour marraine, et qui sait qu'on ne lui peut rien refuser.

Coqueluche l'enveloppa de ce regard sûr et clair qu'ont les hommes à bonne fortune.

— Voilà une merveilleuse poupée, se dit-il, et ce pauvre Biribi était fou de croire qu'il avait pu lui tourner la tête. Pauvre vieux, va !

Il salua Cendrinette ; elle lui prit la main, l'attira auprès d'elle sur une causeuse, le regarda, soupira et ne trouva pas un mot.

— Chère petite, lui dit Coqueluche d'un ton dégagé, mon oncle m'a tout dit.

Ces mots suffirent à délier la langue de Cendriuette.

— Ah ! dit-elle tout émue, Biribi est votre oncle ?

— Non, mais je l'appello ainsi.

— Et c'est... votre ami ?...

— Oui... au besoin... Il est très-drôle ce Biribi...

— Je l'aime de tout mon cœur, puisque vous êtes là, reprit Cendrinette.

— Chère petite !...

Et Coqueluche lui baisa la main.

Cendrinette frissonna des pieds à la tête.

— Enfin, dit-elle, vous êtes venu...

— Mais oui... fit-il souriant. Vous êtes adorable, du reste. Voyons, m'aimez-vous un peu ?

— Je ferai des folies pour vous, quand il vous plaira.

— M'aimez-vous donc déjà ?

Cendrinette rougit comme une pivoine ; mais elle leva les yeux au ciel :

— Il le demande ! fit-elle.

— Ah ! c'est que, dit Coqueluche en riant, c'est chose grave, l'amour, et les femmes le prennent quelquefois à la légère.

— Pas moi.

— Vous avez donc aimé déjà ?

— Oui... une fois...

— Oh ! oh !

— Mais pas comme je vous aime... c'était autre chose... Et puis, j'étais toute jeune, et ces officiers sont si inconstants !

— Ah ! c'était un officier ?

— Oui.

— Peut-on savoir son nom ?

— Mon Dieu ! dit Cendrinette, je n'ai rien de caché pour vous. C'était un capitaine de lanciers.

— Ah !

— On l'appelait Raoul de Vauxchamps.

Coqueluche tressaillit.

— Bon! fit-il, le fiancé de mademoiselle de Bernerie.

— Est-ce que vous le connaissez? demanda Cendrinette avec inquiétude.

— Non, répondit Coqueluche d'un ton d'indifférence.

En même temps il se disait :

— Si je reviens à mes premières idées sur mademoiselle Charlotte, je m'arrangerai de façon qu'elle sache que le beau commandant a eu une jeunesse orageuse.

Et il passa une heure chez Cendrinette, caquetant avec elle et jasant ce joli langage de l'amour qui est à peu près intraduisible.

— Mais enfin, dit Cendrinette, vous êtes libre, au moins?

— Comment donc! fit Coqueluche, mais je vous aime déjà...

— Oh! je vais devenir folle.

Et elle lui sauta au cou.

— Soyez raisonnable aujourd'hui encore, dit-il.

— Pourquoi aujourd'hui?

— Parce que j'ai besoin de vous.

— Vraiment! Oh! parlez... faut-il me jeter par la fenêtre?

— Non, mais il faut me rendre un service.

— Lequel?

— Me cacher ici pendant huit jours...

— Vous?

— Non, pas moi... mais une jeune fille, que je vous amènerai ici cette nuit.

— Quelle est-elle?

— Je vous dirai cela ce soir.

Et Coqueluche se leva.

— Comment! Vous partez déjà? s'écria Cendrinette qui fit une jolie moue boudeuse.

— Je reviendrai ce soir.

— Bien vrai?

— Je vous le jure par les Montrevel mes ancêtres, dit Coqueluche, avec un sang-froid superbe.

Cendrinette lui sauta au cou et murmura :

— Comment ne pas être folle de lui?

— A ce soir, dit Coqueluche s'esquivant.

Puis, quand il fut dans la rue, il dit :

— Décidément, mademoiselle de Bernerie et ses deux millions me trottent furieusement dans la cervelle.

XXIV

Coqueluche retourna au quai de l'École.

Le chevalier Justin d'Ormignies et M. de Biribi jouaient fort tranquillement au trictrac dans son cabinet.

Le chevalier ignorait ce qui s'était passé, c'est-à-dire que sa cousine veillait sur lui.

Biribi ne savait pas que mademoiselle de Bernerie était arrivée; il croyait seulement à la présence à Paris de Machefer.

Entre la rue du Mont-Blanc et le quai de l'Ecole, Coqueluche, du reste, avait fait une station.

Il s'était arrêté au café de la Régence.

Le café de la Régence, situé rue Saint-Honoré, proche le Palais-Royal, était la salle aux nouvelles politiques.

Pendant la Révolution, sous le Directoire, à toutes les époques de troubles, les gens de partis s'y étaient réunis.

Sous l'Empire, c'est-à-dire de 1804 à 1811 et 1812, le café était redevenu paisible. On y parlait, le soir, victoires et conquêtes, mais on n'y parlait plus politique.

Les premiers désastres de Napoléon y avaient ramené les anciens mécontents, les royalistes pleins d'espoir et aussi les partisans dévoués de la dynastie impériale.

Depuis trois mois surtout, le café de la Régence était, du matin au soir, le rendez-vous de toutes les opinions qui se manifestaient fort librement.

La police y faisait çà et là quelques arrestations.

Chaque soir, on y échangeait des provocations.

Coqueluche y avait passé une heure.

En rentrant il fit à *son oncle* un signe mystérieux qui voulait dire :

— Pas un mot de Machefer!

Biribi cligna de l'œil, ce qui signifiait qu'il avait compris.

Puis, Coqueluche prit la parole et dit :

— Je viens du café de la Régence.

— Ah! ah! fit le chevalier, que dit-on?

— Mille choses contradictoires.

— Vraiment?

— Les uns prétendent que les alliés ont été battus hier.

— En quel endroit?

— A Arcis-sur-Aube; les Russes et les Autrichiens étaient quatre-vingt-six mille.

— Et les Français?

— Vingt mille à peine.

— Si le fait est vrai, dit Biribi, rien n'est désespéré pour Napoléon. Il ralliera toutes les garnisons éparpillées entre la Seine, la Marne et l'Aube, livrera une bataille suprême, et s'il la gagne...

— Il ne la gagnera pas! dit le chevalier d'Ormignies, avec un accent de haine profonde.

— Est-ce tout ce que l'on dit? demanda encore Biribi.

— On prétend que le maréchal Soult a découvert Bordeaux pour se porter sur Toulouse, que les Anglais sont entrés dans Bordeaux, et qu'ils y ont proclamé les Bourbons.

— Cette nouvelle vaut mieux, dit Justin.

— En attendant, reprit Coqueluche, la police impérial redouble d'activité et de vigilance.

— Ceci est à votre adresse, chevalier, fit Biribi.

— Elle ne m'aura pas, dit Julien. Du moins, je ne me laisserai pas prendre vivant.

— Néanmoins, dit Biribi, je vous conseille fort de ne pas sortir jusqu'à ce soir.

— Mais, reprit le chevalier, ne m'avez-vous pas dit que ce soir je pourrais voir...?

— Suzanne. Nous essayerons du moins. Pour cela, il faudra que nous prenions un déguisement d'ouvrier.

— Soit! dit le chevalier.

— Eh bien, à ce soir! dit Coqueluche.

— Comment? exclama Biribi, le voyant se lever, tu t'en vas encore?

— Oui. Je retourne chez Cendrinette.

— Ah! mon drôle!...

— Ravissante, mon oncle, charmante!

Biribi haussa les épaules et ne répondit pas.

Coqueluche sortit, mais non sans avoir échangé un nouveau regard avec Biribi.

Ils étaient d'accord.

. . . .

A neuf heures du soir, Coqueluche vint prendre le chevalier Justin d'Ormignies pour le conduire au faubourg Saint-Antoine.

Biribi lui avait procuré un pantalon de velours, une blouse et une casquette.

En outre, le chevalier avait coupé ses cheveux et s'était, bien à regret, séparé de sa queue, dont le bout était emprisonné dans une bourse de taffetas vert.

Un peu d'huile grasse mélangée de brou de noix avait suffi à faire disparaître la blancheur de son teint.

Coqueluche avait repris sa tournure d'ouvrier menuisier.

Ils sortirent par l'escalier de la maison de Biribi, qui refusa de les accompagner, et s'en allèrent bras dessus bras dessous.

Coqueluche dit au chevalier :

— Je ne vous cacherai pas, mon cher ami, que l'enlèvement n'est pas applicable à la minute même. Il faut voir, il faut réfléchir... Aujourd'hui, nous allons faire une simple reconnaissance, comme on dit en style militaire.

— Mais... la verrai-je, au moins?

— C'est probable.

— Comment?

— Vous entrerez dans le cabaret de la mère des compagnons. Elle y descend quelquefois.

— Mais la mère des compagnons m'a vu à Fontenelle.

— Bah! vous êtes si peu reconnaissable! Qui donc sous cette blouse reconnaîtrait le brillant chevalier d'Ormignies?

Justin salua.

— Mais, dit-il encore, cet invalide qu'on appelle Quille-en-Bois me reconnaîtra, lui aussi.

— Pas davantage. Nous nous placerons, du reste, dans le coin le plus obscur du cabaret.

— Fort bien, je me fie à vous, mon cher vicomte.

Le chevalier était si rondement mené par sa folie amoureuse qu'il faisait en marchant des pas démesurés, et que Coqueluche avait peine à le suivre. Ils gagnèrent la rue Saint-Antoine et la place de la Bastille.

Comme la veille, le faubourg était en rumeur; les groupes étaient plus nombreux encore, mais on y parlait à voix basse, et la rude population des forgerons et des ébénistes témoignait par son attitude recueillie et sombre de l'intention qu'avait le peuple de Paris de se défendre avec une énergie désespérée.

Coqueluche, comme la veille, se mêla aux divers rassemblements, tenant toujours le chevalier par le bras.

Partout on parlait de résistance; partout on parlait de monter des barricades et de mettre le feu aux maisons avant que les Russes ne fussent entrés.

Mais Quille-en-Bois était absent.

Coqueluche eut beau parcourir tous les groupes, il ne le vit nulle part.

— Mais où est la maison de la *petite*? demanda le chevalier.

— Vous êtes pressé, répondit Coqueluche en riant.

— J'en conviens.

— Allons, venez!

Et il l'entraîna dans le faubourg.

A cent pas du cabaret de la mère des compagnons, Coqueluche s'arrêta :

— Je ne vois pas de lumière à la fenêtre de Suzanne, dit-il, elle doit être dans le cabaret.

Le cœur du chevalier se prit à battre.

— Si on me demande qui vous êtes, je dirai que vous êtes un camarade d'atelier tout nouvellement revenu de son tour de France.

— On vous connaît donc là-bas?

— Dame! vous pensez bien que pour faire les affaires du roi, mon oncle et moi avons besoin de plus d'un déguisement.

— Sans doute.

Ils se remirent en marche.

A la porte du cabaret, Coqueluche étendit la main vers la maison voisine.

— C'est là, dit-il, en désignant la fenêtre qui, la veille, était éclairée.

— Peut-être est-elle couchée?

— Je ne sais pas.

En même temps, il colla son visage aux vitres du cabaret.

Le cabaret était presque désert.

Mais Coqueluche aperçut trois femmes et deux hommes autour d'une table.

Les deux hommes étaient Quille-en-Bois et Jean le Manchot.

Les femmes, mame Toinette, Vierge la servante, et la jolie Suzanne.

Il y avait encore, tout au fond, une table auprès de laquelle plusieurs ouvriers étaient assis et buvaient.

Mais c'étaient des forgerons, les ouvriers de Quille-en-Bois, et ce dernier était bien certain que ceux-là ne manqueraient pas de respect à sa chère pupille.

— S'ils allaient me reconnaître? fit le chevalier hésitant.

— Bah! dit Coqueluche, je réponds de vous.

Et il ouvrit la porte du cabaret et entra le premier.

Le chevalier avait enfoncé sa casquette sur ses yeux,

— Tiens ! c'est Coqueluche, dit Quille-en-Bois en voyant le faux vicomte de Montrevel.

— C'est moi, patron, bonsoir la compagnie. Excusez, j'amène un camarade d'atelier, ne vous dérangez pas, et bon appétit !

Personne ne fit attention su chevalier.

Personne, excepté Suzanne, qui rencontra son regard ardent, et tressaillit.

XXV

Du premier coup d'œil, Coqueluche vit bien qu'il avait affaire à des gens vivement préoccupés.

Quille-en-Bois, qui d'ordinaire causait volontiers avec lui, et l'avait même pris en affection, Quille-en-Bois lui dit à peine bonjour.

Coqueluche devina qu'il y avait de l'orage dans l'air; et il gagna sans mot dire le coin le plus obscur du cabaret.

Le chevalier le suivit.

Vierge se leva de table et s'approcha de Coqueluche :

— Que faut-il vous servir, compagnon ? demanda-t-elle.

— Du vin, répondit-il.

Le chevalier Justin d'Ormignies dévorait la jeune fille des yeux.

Suzanne était mal à l'aise, et se sentait rougir sous le feu de ce regard.

Mais Suzanne ne redoutait rien tant que les tempêtes de colère de son parrain Quille-en-Bois, et Suzanne se tut.

Quille-en-Bois et la mère des compagnons causaient à voix basse.

Quille-en-Bois disait :

— Ainsi le *vieux* est là-haut ?

— Il est arrivé comme le jour naissait, couvert de poussière, exténué de fatigue.

— Pourquoi donc a-t-il quitté Fontenelle ?

— Parce que les gens du pays n'ont pas voulu sanctionner, pour ce qui les concernait, le pardon de l'Empereur.

— Ah !

— Ils ont signifié à mon père que s'il ne partait pas, on mettrait le feu à sa ferme.

— Et il est parti ?

— Lui et mon frère François.

— Il est donc arrivé aussi, lui ?

— Oh ! non, fit mame Toinette avec un accent de dédaigneuse amertume. Autant le père que le fils, ils sont incorrigibles. Sais-tu où ils sont allés en quittant Fontenelle ?

— Non.

— Ils ont été se présenter au quartier général du maréchal Blücher. On n'a pas voulu de mon père, parce qu'il était trop vieux. Mais on a enrôlé François.

— Alors ton père est venu ici ?

— Dame ! il n'avait pas d'autre asile.

— Qui donc garde la ferme ?

— La Nanette. Oh ! celle-là, on la connait, on sait qu'elle est bonne patriote. Je suis tranquille.

— Le vieux est donc venu tout seul ?

— Non, dit mame Toinette, baissant encore la voix, Jean de Nivelle est avec lui.

— Ah ! oui, ce fou ?

— Tais-toi, dit vivement mame Toinette.

— Pourquoi me taire ?

— Je ne sais pas..., mais cet homme... oh ! son regard....

— Eh bien ! te fait-il peur ?

— Non, mais j'ai des battements de cœur.... oh ! je suis folle.... c'est impossible...

— Mais, quoi donc ? fit Quille-en-Bois.

Mame Toinette, d'un regard furtif, enveloppa Suzanne.

Cela voulait dire qu'elle ne voulait ni ne pouvait parler devant elle.

— C'est bien, fit Quille-en-Bois d'un signe.

Puis il adressa la parole à Suzanne :

— Allons, ma petite, dit-il, voici qu'il est dix heures du soir. Puisque, maintenant, de peur des mauvaises rencontres, la nuit, tu couches avec ta marraine, il faut monter dans sa chambre.

Suzanne se leva.

Elle ne demandait pas mieux que de se soustraire à ce regard, qui pesait sur elle.

Peut-être même que, dans cet ouvrier à figure noircie, elle avait reconnu le chevalier Justin d'Ormignies, l'homme qui déjà, à la ferme de la Regratière, la regardait si étrangement, au moment où il partait pour le conseil de guerre.

Coqueluche, qui s'était placé de manière à masquer le plus possible le chevalier, se pencha vers lui et lui dit tout bas :

— Ne regardez pas ainsi la petite... Quille-en-Bois est soupçonneux et ombrageux.... s'il surprend un de vos regards, tout peut se gâter...

Mais, en ce moment, Suzanne tendait son front à Quille-en-Bois, qui lui dit :

— Bonsoir, mon enfant.

— Et ne t'amuse pas à travailler ce soir encore, dit mame Toinette. Tu te perds les yeux.

— Oh ! dit la jeune fille, je n'ai guère le cœur à l'ouvrage. Je songe à mon pauvre frère qui est venu hier apporter des dépêches, qui est reparti ce matin au point du jour, et qui se fera tuer, c'est sûr, comme notre père.... ajouta-t-elle d'une voix émue.

— Bah ! dit mame Toinette avec un fier sourire, regarde donc si je suis morte, moi ! les balles des Cosaques ne tuent pas toujours.

— Dans tous les cas, cousine, fit Jean le Manchot silencieux jusque-là, on t'a donné une fière charpie pour boucher le trou.

Et il mit son doigt sur la croix d'honneur que mame Toinette avait attachée sur sa poitrine.

— Elle l'a bien gagnée, la chère femme, murmura Quille-en-Bois avec émotion.

Puis, comme l'émotion n'était pas son fort, et qu'il



Mame Toinette et le fou sortirent précipitamment (page 101).

s'y laissait aller le moins possible, il se tourna vers deux de ses ouvriers qui se trouvaient encore attablés dans le cabaret, et il leur dit brusquement :

— Allez donc vous coucher, vous autres ! faudra-t-il pas battre la générale demain matin pour vous faire lever ?

Les forgerons se levèrent sans répondre, et sortirent l'un après l'autre.

Alors Quille-en-Bois dit à mame Toinette :

— Tu peux parler, cousine, maintenant ?

Vierge était montée avec Suzanne.

Mais, d'un nouveau signe, mame Toinette fit apercevoir à Quille-en-Bois Coqueluche et le chevalier, qui continuaient à boire dans un coin.

— Ah ! c'est juste, fit Quille-en-Bois.

Puis il se tourna vers Coqueluche.

— Tu fais donc la noce, toi ? dit-il.

— Moi, patron ? mais non...

Et Coqueluche quitta la table où il était pour s'approcher de celle de Quille-en-Bois.

— A vous dire la vérité, patron, dit-il, je suis venu un peu pour vous, ce soir.

— Pour moi ?

— Oui, parce que je vous ai rencontré hier si fort en colère...

— C'est vrai que je l'étais

— Eh bien ! qu'en avez-vous fait de ce drôle qui voulait conter des bêtises à mamzelle Suzanne ?

— Faut qu'il se soit méfié, dit Quille-en-Bois.

— Nous l'avons guetté toute la nuit, reprit Jean le Manchot.

— Et il n'est pas rentré ?

— Non.

— Et la Chénoiseau ?

— Déguerpie aussi. J'aime autant ça, reprit Quille-en-Bois. D'ailleurs, nous avons pris nos précautions, la mère et moi. Suzanne couche ici maintenant.

— C'est une bonne précaution, fit Coqueluche d'un air naïf.

— Blaisot couche ici, dans le bas ; Vierge tout en haut, continua Quille-en-Bois.

— Et voilà qu'il nous est venu du renfort, ajouta la mère des compagnons. Mon père est arrivé aujourd'hui.

— Eh bien ! dit Coqueluche, jetant une pièce de monnaie sur la table, je suis content qu'il ne vous soit rien arrivé de fâcheux.

— Merci, mon garçon.

— Et nous allons vous souhaiter le bonsoir. Viens-tu, compagnon ?

Le chevalier se leva, et, pour passer devant Quille-en-Bois, il se gratta le front, de manière à cacher à moitié sa figure.

Quille-en-Bois et Jean le Manchot ne firent aucune attention à lui.

Seule, la mère des compagnons fronça le sourcil. Cependant elle ne souffla mot.

Coqueluche et le chevalier sortirent.

Mais à peine la porte du cabaret s'était-elle refermée sur eux, que mame Toinette s'écria :

— Vous n'avez donc pas regardé cet homme ?

— Quel homme ?

— Celui qui était avec Coqueluche.

— Non, eh bien ?

— On jurerait le chevalier d'Ormignies.

— Tu es folle ! dit Quille-en-Bois.

. . . .

Dans la rue, Coqueluche entraînait rapidement le chevalier, et lui disait :

— Suzanne est à nous !

XXVI

Le chevalier Justin d'Ormignies n'avait pu s'empêcher de tressaillir en entendant les dernières paroles de Coqueluche.

— Vraiment? dit-il.

— Parbleu! répondit le faux vicomte de Montrevel. Dans la maison de Quille-en-Bois, je n'eusse répondu de rien.... mais chez mame Toinette...

— C'est donc plus facile?

— Sans doute, j'en fais mon affaire.

— Mais quand?

— Oh! pas ce soir... demain, peut-être... je ne sais pas encore...

— Ah!

— Il faut que je dresse mes batteries.

— Mais..., ce soir..., qu'allons-nous donc faire?

— Vous allez rentrer.

— Chez vous?

— Naturellement.

— Vous ne rentrerez donc pas avec moi?

— Non, dit Coqueluche, j'ai autre chose à faire.

— Quoi donc?

Coqueluche se mit à rire :

— Mon cher chevalier, dit-il, j'ai d'autres occupations, croyez-le, que de servir vos amours avec mademoiselle Suzanne. Il ne faut pas que l'amitié que je ressens pour vous et l'envie que j'ai de vous voir heureux me fassent négliger le service du roi.

— Vous avez raison, dit Justin, un peu honteux.

— Vous allez traverser la place...

— Bon!

— Vous gagnerez le quai, c'est un chemin plus court ; voici un passe-partout pour rentrer. D'ailleurs, vous trouverez mon oncle, qui m'a promis de ne se mettre au lit qu'à votre retour.

Sur ces mots, Coqueluche tendit une clef au chevalier, lui serra la main, et s'éloigna rapidement.

Mais au lieu de redescendre le faubourg, il gagna la rue de Lappe et s'arrêta devant une maison de triste apparence, au rez-de-chaussée de laquelle logeait un chaudronnier.

Il frappa trois coups, non à la porte de la maison, mais à celle de la boutique.

Une voix cria du dedans :

— Qui est là?

— Avez-vous des nouvelles d'Alsace? demanda Coqueluche.

Un panneau de la devanture s'ouvrit, un homme se baissa, passa au travers de cette ouverture, et se dressa devant Coqueluche.

— Bonsoir, maître, dit-il.

C'est l'Alsacien.

— Es-tu prêt? lui demanda Coqueluche.

— Est-ce pour cette nuit?

— Oui. La voiture attendra-t-elle?

— Elle attendra cette nuit, comme elle aurait attendu demain et les jours suivants.

— As-tu tes deux hommes?

— Ils sont déterminés à tout, pourvu qu'on les paye.

— On les payera. Sont-ils bien armés?

— Oui, mais de poignards seulement. Je n'ai pas voulu leur donner de pistolets.

— Tu as raison, les pistolets sont bavards.

— Où faudra-t-il vous attendre?

— A l'endroit convenu hier.

— A quelle heure?

— Deux heures du matin.

— On y sera. A tantôt, maître!

Et l'Alsacien repassa au travers de la devanture entre-bâillée.

Coqueluche s'en alla et prit de nouveau le chemin du cabaret de mame Toinette.

Chemin faisant, il s'adressa le petit monologue suivant :

— Il faut que je sois l'ami de Quille-en-Bois, l'ami de mademoiselle de Bernerie, que je sauve le chevalier après l'avoir perdu, et que je garde la jolie Suzanne pour otage.

« Voilà une combinaison qui étonnerait peut-être Biribi, s'il la connaissait.

« Mais Biribi ne la connaîtra pas.

« D'ailleurs, maintenant que j'ai lu ses mémoires, je ne lui conseille pas de se mettre en travers de ma route. »

. . . .

— Tu es folle, avait dit Quille-en-Bois à la mère des compagnons.

— Je vous jure que c'est le chevalier, répéta-t-elle avec l'accent de la conviction.

— Mais il est condamné à mort!

— Je le sais.

— Et on ne lui a pas fait grâce, comme à ton père. Veux-tu donc qu'il soit assez imprudent pour venir à Paris?

— Je vous dis que c'est lui!

— Et surtout pour venir ici, où ne nous sommes pas ses amis, dit Jean le Manchot.

— Il a peut-être ses raisons....

— Quelles raisons?

— J'ai vu bien des choses à la Regratière, reprit mame Toinette, dans le quart d'heure qui s'était écoulé entre notre arrivée et le départ de mon père et du chevalier.

— Qu'as-tu donc vu?

— Que le chevalier regardait Suzanne d'une façon étrange.

Et mame Toinette baissa la voix et ajouta :

— Oh! c'est que les gens de cette famille quand ça se met à aimer....

— Tais-toi! s'écria Jean le Manchot.

— Tonnerre! exclama Quille-en-Bois, qu'il y vienne, le beau fils! je lui écrase la tête sur mon enclume!...

Comme il disait cela, la porte du cabaret se rouvrit et Coqueluche reparut.

— Ah! ah! fit Quille-en-Bois fronçant le sourcil, c'est encore toi?

— Oui, pour vous donner un bon avis, patron.

— A moi?

— A vous tous.

Et Coqueluche entra tout à fait.

— Qu'est-ce qu'il y a? fit le forgeron d'un ton bourru.

— Avez-vous vu l'homme qui était avec moi?

— Oui.

— Le connaissez-vous?

— Non, dit Quille-en-Bois sèchement.

— C'est drôle! murmura Coqueluche.

— Voyons, explique-toi!....

— C'est bien facile. Il s'est présenté hier matin à notre atelier en se disant compagnon. Nous avons bien vu qu'il avait les mains un peu blanches. Ensuite, on s'est aperçu qu'il ne savait pas son état. Mais le patron a toujours peur de la police, et il l'a gardé. Moi, je me suis méfié et j'ai voulu voir.

— Ah! dit Quille-en-Bois.

— Ce soir, il m'a dit sans faire ni une ni deux :

« Connais-tu dans le faubourg le cabaret de mame Toinette?

« — Oui, ai-je répondu.

« — Si tu veux m'y conduire, je te donne cent sous. »

— Et c'est pour ça que tu l'as amené?

— Excusez, patron, dit Coqueluche d'un air naïf, j'ai pensé vous rendre service. Je me suis dit : « Si c'est un homme des Cosaques, on s'en méfiera. Dans tous les cas, je préviendrai maître Quille-en-Bois. » Et c'est pour ça que je suis revenu.

— Tu l'as donc quitté?

— Oui, sur la place de la Bastille, comme il était accosté par un homme de mauvaise mine qui a un accent allemand.

— L'Alsacien! exclama Quille-en-Bois.

— Je ne sais pas. Mais cet homme lui a donné un drôle de nom.

— Ah, vraiment!

— Il l'a appelé monsieur le chevalier.

— Vous voyez bien que c'est lui, s'écria mame Toinette.

— Tais-toi, femme! dit Quille-en-Bois.

Puis il tendit la main à Coqueluche :

— Toi, dit-il, tu es un brave garçon. Buvons un coup à la santé de l'Empereur, et va te coucher, car il se fait tard.

On donna un verre à Coqueluche.

— Vive l'Empereur! dit-il en le vidant d'un trait.

— Tonnerre! murmura Quille-en-Bois, tu verras, il les chassera tous de France, les Cosaques, les Prussiens et autres.

— Je l'espère bien, dit Coqueluche. Bonsoir, mère; bonsoir, patron.

Il posa son verre sur la table, et s'en alla.

— Maintenant, murmura-t-il, je puis enlever Suzanne tout à mon aise. Ils accuseront quand même mon excellent ami le chevalier d'Ormignies.

. . . .

La mère des compagnons disait, tandis que Blaisot posait les volets à la devanture :

— C'est incroyable... j'ai des pressentiments à me faire pleurer toutes les larmes de mon corps...

Il me semble qu'il va nous arriver un grand malheur.

. . . .

XXVII

Après le départ de Coqueluche, Jean le Manchot, Quille-en-Bois et la mère des compagnons s'étaient regardés.

Mame Toinette était plus inquiète encore que les deux hommes.

— Je me méfie de ce garçon-là, dit-elle.

— De qui? de Coqueluche? fit Quille-en-Bois.

— Oui.

— Vous avez tort, cousine. C'est un bon compagnon, j'en répondrais comme de moi-même.

— A preuve ce qu'il vient de faire, observa Jean le Manchot.

— Qu'a-t-il donc fait?

— Mais, dame! il nous a prévenus.

Mame Toinette hocha la tête, et ne répondit pas.

Quille-en-Bois reprit :

— C'est singulier, mais il me semble que j'aurais bien reconnu le chevalier, moi.

— Vous l'avez si peu vu à la ferme de la Regratière, l'autre jour, dit mame Toinette. Tandis que moi..., quand j'étais encore au pays, je le voyais tous les jours.

— Mais c'était encore un enfant.

— Oui, mais il avait déjà ce regard qui vous va jusqu'au fond de l'âme. Oh! j'ai peur de cet homme.... acheva mame Toinette, si courageuse et si forte d'ordinaire.

Quille-en-Bois continua :

— Mais qu'est-ce que vous disiez donc tout à l'heure, cousine, à propos de Jean de Nivelle?

Mame Toinette tressaillit; puis, nos deux compagnons la virent tour à tour pâlir et rougir.

— Oh!... ne me parlez pas de lui... ce pauvre fou...

— Eh bien! est-ce qu'il vous fait peur aussi? dit Jean le Manchot.

— Oh! non, mais quand il me regarde....

Elle baissa la voix plus encore :

— Il y a vingt ans de cela!... Et pourtant...

Quille-en-Bois et Jean le Manchot écoutaient avec un étonnement croissant.

— Il me semble que c'est lui, acheva la mère des compagnons avec une émotion subite.

— Qui... lui?

— Écoutez, dit-elle encore... écoutez. Ne vous sem-

blo-t-il pas que sous cette horrible balafre qui lui couvre le visage, on voit encore les traces d'une belle et rude figure de soldat ?

— Je n'ai pas fait grande attention à lui, moi...

— Moi, je ne l'ai jamais vu, dit Jean le Manchot.

Mame Toinette continua :

— Ah ! je me souviens encore de ce moment terrible où tous les deux nous étions montés sur le pan de mur de la ferme do la Haute-Épine ; tandis que j'agitais le drapeau, il me soutenait dans ses bras, et je sentais bien, moi, qu'il n'était pas fou... Son cœur battait en ce moment... Il avait quelque chose de terrible et de fier dans le regard, et quand je suis tombée frappée d'une balle, ah ! si vous saviez le cri de fureur qu'il a poussé en m'emportant !

— Mais quel est donc cet homme ? s'écria Jean le Manchot, dominé par l'accent de conviction éloquente de mame Toinette.

— Écoutez toujours, poursuivit-elle. Quand j'ai rouvert les yeux, au milieu de cette foule qui m'entourait, je n'ai vu que lui... il n'était plus fou, il n'était plus balafré... il me semblait que ses haillons avaient disparu. C'était lui, toujours *lui!* lui à vingt ans, beau et brave... lui qui m'aimait...

— Cousine, exclama Quille-en-Bois, vous êtes folle !

— Ah ! peut-être... dit-elle, mais depuis ce temps, je ne sais pas ce qui se passe en moi... je ne sais pas ce que j'éprouve... je ne sais pas...

— Mais qui donc *lui?* demanda Jean le Manchot pour la troisième fois.

— Celui que j'ai pleuré vingt années, celui que tout le monde croit mort, celui que personne n'a reconnu à Fontenelle, et qui se retournait vivement quand il passait près du château de son père..... Martial !

— Oh ! cousine, cousine ! murmura Quille-en-Bois, vous perdez la tête.

— Non, dit-elle.

— Comment ! vous voulez que ce fou, ce mendiant, cet homme en haillons dont le visage est repoussant, ce soit le beau Martial ?

— Ah ! dit-elle, il est toujours beau pour moi.

Puis elle ajouta, après un moment de silence :

— Quand il est seul, ou avec d'autres personnes, sa folie le reprend... il chante, il rit comme un idiot... mais, quand il est seul avec moi, son visage devient sérieux... il fait des efforts pour se souvenir... tenez, ce soir, quand il est arrivé... il m'a regardée avec une douleur et une tristesse ! ....

Quille-en-Bois se leva, et mame Toinette se tut.

— Cousine, dit-il, vous ne m'ôterez pas de l'idée que ce soir vous perdez la tête.

Mame Toinette no répondit pas.

— En attendant, dit le forgeron, il faut veiller sur Suzanne.

— Soyez tranquille, répondit mame Toinette.

— J'ai envie de m'allonger sur cette table et de coucher ici, dit Jean le Manchot.

— C'est inutile ; je veillerai, dit mame Toinette ; et puis Blaisot ne couche-t-il pas là ?

— C'est juste.

— Et nous nous alarmons à tort, dit Quille-en-Bois, évidement très-préoccupé de ce que venait de dire mame Toinette à propos du fou.

— D'ailleurs, dit Jean le Manchot, quel est l'enfant du faubourg qui ne viendrait pas à notre aide, s'il fallait défendre Suzanne ?

— Et puis, ajouta Quille-en-Bois, en admettant que cet homme soit le chevalier d'Ormignies, ce que je ne crois guère, rien no vous prouve qu'il ose tenter quelque chose.

Les deux forgerons souhaitèrent le bonsoir à mame Toinette et sortirent.

Blaisot acheva de poser la devanture et ferma le cabaret solidement.

— Couche-toi, mon garçon, et bonne nuit! lui dit mame Toinette.

Puis elle monta à sa chambre.

Il fallait, pour s'y rendre, gravir l'escalier de bois qui se trouvait au fond de ce cabaret et montait en spirale jusqu'au premier étage, comme les escaliers tournant qu'on voit dans les cafés et chez les marchands de vin aujourd'hui.

Cet escalier aboutissait dans une grande salle qui s'intitulait, aux jours de fêtes, salon de cinquante couverts.

Mame Toinette y faisait souvent dresser un ou plusieurs lits, suivant qu'elle avait des compagnons à loger en petit ou en grand nombre.

Ce soir-là, elle y avait fait coucher son père et le fou.

Son père dormait profondément, vaincu par la fatigue d'une longue marche.

Le fou ne dormait pas : quand il vit apparaître mame Toinette une lampe à la main, il se dressa sur le lit où il s'était couché tout vêtu.

Mame Toinette tressaillit.

Sa chambre était au fond de la salle, et on y entrait par une petite porte que Suzanne avait laissée entr'ouverte.

La mère des compagnons, en voyant le fou se dresser devant elle, fut prise d'une singulière émotion et n'osa avancer.

Alors le fou se leva et vint à elle.

Mame Toinette tremblait de tous ses membres.

— Toinette, dit le fou avec un accent de singulière tristesse, je voudrais bien me souvenir...

Et il prit son front à deux mains.

Mame Toinette n'osa répondre.

Le fou continua :

— Oui, je voudrais bien me souvenir... mais je ne peux pas. Je sais bien que j'ai porté un uniforme... que j'ai été officier... l'Empereur m'avait donné la croix.. mais les Russes m'ont tout pris... Oh ! les Russes !..

Et il continuait à étreindre son front.

— Mais, avant, dit-il encore... qu'étais-je ?... Tu dois savoir qui j'étais, toi ?... N'est-ce pas que tu le sais, Toinette ?... Dis... tu dois bien te souvenir du bois des Saulayes ?...



Cet homme venait de couper une vitre avec un diamant (page 103)

Toinette jeta un cri. Le fou venait d'évoquer un souvenir de son enfance.

Elle se jeta à son cou, et ne prononça qu'un nom :

— Martial !

Et à ce nom, le voile qui pesait sur la raison troublée du fou se déchira...

Il jeta un cri, lui aussi.

Un cri qui éveilla le vieux Jean-Michel.

Mais Toinette avait laissé tomber le flambeau qui s'était éteint, et le fou, la chargeant sur ses épaules, l'emportait vers l'escalier et disait :

— Oui... oui... je suis bien Martial... et je t'aime ! et je ne suis plus fou, n'est-ce pas ?...

XXVIII

Le fou riait et pleurait tout à la fois en emportant mame Toinette dans ses bras.

Et mame Toinette se sentait mourir...

Blaisot, le garçon cabaretier, qui apprêtait son lit pour se coucher, fut fort étonné de voir paraître un homme en haillons, au cou duquel sa maîtresse, à lui Blaisot, avait jeté ses deux bras.

Blaisot était superstitieux.

Blaisot crut que c'était le diable, et il fut sur le point d'appeler au secours.

Mais mame Toinette glissa des bras du fou et dit à Blaisot :

— Va te coucher ! Laisse-nous causer, ce brave homme et moi.

Blaisot poussa la porte du petit cabinet qui se trouvait au fond de la salle basse, et s'y enferma.

Le fou ne riait plus, mais il pleurait.

— Oui, Toinette, disait-il, je me souviens, à présent... Je suis Martial... Martial de Bernerie... et non pas Jean de Nivelle, comme on m'appelle là-bas. Je suis bien celui qui t'aimait... et celui que tu aimais... c'est ton père qui n'a pas voulu...

Mame Toinette regardait ce pauvre homme défiguré et qui avait tant souffert que la vieillesse était venue pour lui avant l'âge.

Elle s'était assise. Il demeurait debout devant elle.

La main sur son front, il rassemblait un à un les souvenirs épars que la folie avait obscurcis si longtemps.

— Ce sont les Russes qui m'ont mis en cet état, dit-il. Un coup de sabre m'a fendu le crâne... J'ai été mort pendant longtemps... et puis quand je suis revenu à moi, je ne me rappelais plus...

« Pourquoi suis-je revenu à Fontenelle ?

« Je ne le sais pas. Un instinct me guidait... j'allais devant moi toujours... j'allais... j'allais...

« Là, en arrivant, j'ai cru que je me souviendrais... les maisons... le château... tout cela dansait devant mes yeux et dans ma tête...

« Mais la nuit s'est faite de nouveau dans ma tête... je n'ai plus rien vu... je ne me souvenais pas...

« Comment ai-je suivi ton père? Je ne sais pas.

« Lorsqu'on l'a chassé du village, j'étais là sur la place.

« Il m'avait toujours repoussé, lui... quand je me présentais à la ferme... il ne voulait pas qu'on me donnât à manger... mais je l'ai suivi, parce qu'il avait prononcé ton nom...

« Je l'ai suivi de loin, d'abord, tant il était farouche. Une fois, il s'est retourné pour me chasser à coups de pierres.

« Mais je l'ai suivi néanmoins...

« Vers le soir, nous avons rencontré de mauvaises gens qui l'ont arrêté et ont voulu lui prendre son argent.

« J'avais un gros bâton, je m'en suis servi et je les ai mis en fuite.....

« Alors le vieux m'a tendu la main, et nous avons fait route de compagnie.

« C'est comme ça que nous sommes arrivés ici.

« Tout le long du chemin, je sentais bien que la raison me revenait.

« Cependant je ne disais rien... je ne voulais pas que ton père s'en aperçût.

« Il n'y avait plus qu'une chose dont je ne pouvais me souvenir...

« Mon nom?

« Tu me l'as dit, je ne suis plus fou!... »

Et Jean de Nivelle essuya ses larmes et se prit à contempler Toinette en lui disant :

— Tu es toujours belle, toi...

Elle ne répondit pas; il reprit :

— Mais pour les fous, le temps n'a plus de mesure exacte. Depuis combien de temps suis-je parti?... je ne sais pas.

— Quinze ans, dit Toinette.

Et tous deux, songeant au passé, se mirent à causer à mi-voix, les mains dans les mains; lui, admirant cette femme qui était toujours belle; — elle, cherchant à reconnaître, sous ces traits défigurés, le jeune et beau visage de Martial de Bernerie.

Et la nuit s'écoulait, et ils avaient oublié l'univers, et mame Toinette n'éprouvait plus les sinistres pressentiments qui l'avaient assaillie à propos de Suzanne.

. . . .

Suzanne?

Depuis longtemps elle s'était enfermée dans sa chambre, un petit cabinet attenant à la pièce où, d'ordinaire, couchait la mère des compagnons.

Une porte vitrée les séparait.

Le cabaret de mame Toinette était situé entre la rue Sainte-Marguerite et une sorte d'impasse appelée la cour de la Main-d'Or.

Il faisait même l'angle de ce passage, de telle façon que, tandis que la grande salle du premier étage et la chambre de mame Toinette donnaient sur le faubourg, la croisée de la chambrette, maintenant occupée par Suzanne, ouvrait sur la cour de la Main-d'Or.

Suzanne s'était couchée; mais elle n'avait pu fermer l'œil. Vierge, qui l'avait suivie quand elle était rentrée dans sa chambre, avait échangé quelques mots avec elle.

— Ma petite demoiselle, avait dit l'bonnête servante, est-ce que vous n'avez pas remarqué une chose, hier soir?

— Quoi donc, ma bonne Vierge?

— Qu'on parlait bien avant dans la nuit, en bas dans la cour de la Main-d'Or.

— Je n'ai rien entendu, répondit Suzanne.

— Moi, reprit Vierge, de mon grenier, en haut, j'ai entendu des voix d'hommes qui chuchotaient... chuchotaient...

— Tu sais bien que la cour de la Main-d'Or, dit Suzanne, est habitée par des ouvriers qui ne travaillent guère que dans les cabarets.

— Oh! ceux-là, dit Vierge, quand ils rentrent, ils parlent haut et ils se querellent.

— Et ceux que tu as entendus?...

— Ils parlaient bas.

— Que disaient-ils?

— Je ne sais pas... mais il m'a semblé que l'un d'eux prononçait le nom de mame Toinette.

Suzanne tressaillit. Vierge continua :

— J'ai soulevé le châssis de mon grenier et j'ai regardé. J'ai vu alors deux hommes qui levaient les yeux sur votre fenêtre.

— Vierge, dit Suzanne avec effroi, si tu les entends de nouveau, tu iras prévenir mon parrain, n'est-ce pas?

— Oui, mademoiselle.

Et Vierge monta se coucher.

Suzanne ne dormit pas, elle aussi avait des pressentiments funestes.

Cet homme qui l'avait regardée et qu'elle croyait avoir reconnu pour le chevalier d'Ormignies...

Cet autre qui était venu chez elle, un jour, avec la Chénoiseau...

Tout cela l'affrayait.

Elle attendit avec anxiété que la mère remontât.

Mais on sait que mame Toinette avait rencontré Jean de Nivelle et qu'elle était redescendue avec lui.

Le bruit du flambeau tombé sur le parquet, la voix du vieux Jean-Michel demandant ce qu'il y avait, tout cela était arrivé distinctement aux oreilles de Suzanne. Cependant elle n'avait osé bouger de son lit.

Les heures passaient; la jeune fille les entendait sonner une à une à la paroisse voisine.

Tout à coup, un bruit de voix étouffées monta jusqu'à elle.

Elle se souvint des paroles de Vierge, et la peur la prit.

— Marraine? dit-elle.

Mais mame Toinette ne répondit pas.

Mame Toinette causait toujours, en bas, avec Jean de Nivelle.

Suzanne se leva et entr'ouvrit la porte qui donnait dans la chambre de la mère des compagnons.

Il faisait clair de lune, et elle put voir que la mère n'était point encore couchée.

Cela la rassura un peu.

Elle se remit au lit.

Les voix chuchotaient toujours.

Suzanne prêtait l'oreille ; mais elle ne distinguait aucune parole.

Cependant quelques mots d'allemand lui arrivèrent, et elle se souvint qu'il y avait une famille allemande dans la cour de la Main-d'Or.

Ce souvenir la rassura.

Vers deux heures du matin, les voix se turent.

Suzanne, tout à fait rassurée, ferma les yeux et le sommeil finit par venir.

Mais il fut de courte durée...

Tout à coup, un bruit sec la réveilla brusquement; elle ouvrit les yeux et jeta un cri étouffé...

Une échelle était dressée contre sa fenêtre...

Sur cette échelle, il y avait un homme debout.

Cet homme venait de couper une vitre avec un diamant, de passer la main au travers pour ouvrir l'espagnolette, et avant que Suzanne n'eût jeté un second cri, il avait sauté dans la chambre, la saisissait à la gorge et lui disait :

— Si vous appelez, je vous tue !

XXIX

Quille-en-Bois et Jean étaient rentrés chez eux en quittant la mère des compagnons.

Tous deux habitaient cette maison à un seul étage, dont la forge occupait tout le rez-de-chaussée.

Jean couchait dans le bas, au fond de la boutique, derrière le grand soufflet, sur un véritable lit de camp.

Quille-en-Bois occupait une chambre en haut, en sa qualité de patron.

Les deux vieux compagnons d'armes étaient silencieux quand ils rentrèrent.

Au lieu de se coucher tout de suite, Jean raviva deux brins de charbon dans la forge, en prit un avec ses doigts et ralluma sa pipe.

Puis il s'assit sur une enclume.

— A quoi penses-tu donc ? fit Quille-en-Bois d'un ton bourru.

— Et toi ? dit Jean le Manchot.

— A rien, dit sèchement le forgeron.

— Ni moi, répondit l'autre.

Quille-en-Bois imita Jean. Il posa la lanterne qu'il avait allumée en sortant de chez mame Toinette, sur un étau.

Puis il chercha pareillement du feu pour sa pipe, et s'assit sur une autre enclume.

Le silence s'établit de nouveau entre les deux forgerons.

Ils se tournaient même le dos.

Ce fut Jean qui reprit le premier la parole :

— C'est tout ce que tu dis ? fit-il.

— Et toi ?

— Est-ce que tu ne penses pas que nous devrions aller nous coucher ?

— Je n'ai pas sommeil.

— Ni moi.

Le silence se rétablit.

Tout à coup Jean le Manchot laissa retomber lourdement son poing unique sur sa cuisse.

— Tonnerre ! dit-il, faut convenir que nous sommes de grands enfants, tous les deux.

— Plaît-il ? grogna Quille-en-Bois.

— C'est la jalousie qui nous mène en ce moment.

A ces mots, Quille-en-Bois fit un si brusque mouvement qu'il faillit perdre l'équilibre et se cramponna à la chaîne du soufflet.

— Est-ce que tu es fou ? dit-il.

— Bah ! reprit Jean, faut dire la vérité. Nous avons été tous les deux, dans notre jeunesse, assez amoureux de la cousine.

— Qu'est-ce ça prouve ?

— Ça prouve que ce soir elle nous a dit que ce fou qu'on appelle Jean de Nivelle...

Quille-en-Bois haussa les épaules :

— Va donc te coucher, niais ! dit-il.

Et il se leva et se dirigea sans répondre un mot de plus, vers l'escalier de bois qui se trouvait dans un angle.

— Bonsoir ! dit Jean.

Et le manchot jeta sa pipe, qui se brisa en dix morceaux.

Puis il gagna son lit de camp, et s'y jeta tout vêtu, en soufflant la lanterne et murmurant :

— Faut-il que des invalides comme nous soient bêtes, tonnerre !

Une heure après, Quille-en-Bois et Jean dormaient profondément.

Les natures robustes, quelque émotion qui les étreigne, ne résistent pas au sommeil.

Ceux qui vivent d'un travail manuel sont rarement nerveux. Le système sanguin domine chez eux ; et le sommeil est comme une conséquence forcée de leur agitation morale.

Cependant, comme il commençait à s'assoupir, Jean tressaillit tout à coup.

Il lui avait semblé entendre chuchoter à la porte de la forge.

Mais le sommeil l'avait emporté chez lui sur la curiosité et l'inquiétude.

Quille-en-Bois, lui aussi, avait bien cru entendre quelque bruit ; mais qu'avait-il à craindre ? Suzanne n'était-elle pas en sûreté chez mame Toinette ? Cependant, comme il fermait les yeux, il lui sembla qu'une forte odeur de fumée le prenait à la gorge. Il fut même sur le point de se lever ; puis il se souvint que pour avoir du feu, Jean le Manchot avait donné un coup de soufflet à la forge.

Mais une heure après, il fut réveillé brusquement.

Ce n'était plus une odeur, c'était une véritable oppression.

Il se jeta en bas de son lit en criant :

— Jean ! Jean !

Jean était déjà sur pied et répondit :

— Le feu ! le feu !

En effet, une main criminelle avait allumé dans l'arrière-forge, là où se tenait le charbon, un amas de fougère et de vieilles planches destinées à abréger la besogne du soufflet.

La forge était en feu ; l'escalier brûlait.

Quille-en-Bois descendit et arriva à demi asphyxié. Jean avait ouvert la porte et criait :

— Au feu ! au feu !

Il était deux heures du matin, et tout le voisinage était couché.

Cependant, aux cris de Quille-en-Bois, et de Jean le Manchot, mame Toinette et le fou, qui causaient toujours dans la salle basse du cabaret, sortirent précipitamment.

Blaisot, éveillé en sursaut, sortit avec eux.

Ce fut l'affaire d'un quart d'heure ; on frappa à toutes les boutiques voisines en demandant du secours.



Le maréchal Marmont.

Les voisins se levèrent ; bientôt la rue fut pleine de monde. Les Allemands qui demeuraient dans la cour de la Main-d'Or arrivèrent les premiers.

Les soldats du poste voisin accoururent.

On fit la chaîne, on attaqua l'incendie.

Pendant deux heures, les forgerons qui tous logeaient dans les garnis environnants et s'étaient empressés d'arriver, se montrèrent au milieu des flammes comme une légion de démons.

Mais, si prompts qu'eussent été les secours, on ne put parvenir à sauver la maison de Quille-en-Bois.

Le plancher croula après l'escalier ; après le plancher, la toiture.

Le jour naissant éclaira un monceau de ruines.

La forge n'était plus qu'un amas de décombres et le feu avait détruit, en quelques heures, le petit avoir de Quille-en-Bois.

Mame Toinette avait été dans l'incendie ce qu'elle s'était montrée sur le champ de bataille, ce qu'elle était partout.

Elle avait donné l'exemple du courage et du dévouement poussés à leur dernière limite.

Mais le tumulte et le désordre avaient été tels, que ni elle, ni le pauvre Quille-en-Bois, ni Jean le Manchot, n'avaient songé à Suzanne.

Ce ne fut qu'au matin, quand le jour vint éclairer cette scène de désolation, que la mère des compagnons s'écria :

— Mais où est donc Suzanne ?

Personne ne l'avait vue.

On monta à sa chambre : la vitre brisée, la fenêtre ouverte, les traces d'une lutte, l'absence de la couverture du lit dans laquelle, sans doute, on l'avait enveloppée pour étouffer ses cris ; l'échelle enfin demeurée debout contre la fenêtre.....

Tout disait la sinistre vérité.

La main qui avait allumé l'incendie était cette même main criminelle qui avait enlevé Suzanne.

Et comme Quille-en-Bois, pleurant de rage, demandait vengeance et appelait à lui tout le faubourg, une troupe de cavaliers descendait au triple galop, escortée par une foule épouvantée, qui criait :

— Les Cosaques ! les Cosaques !

Les armées alliées, en effet, après une marche forcée de toute la nuit, arrivaient aux portes de Paris.

Et la mère des compagnons, folle de douleur, monta sur les décombres encore fumants de la maison de Quille-en-Bois, et elle arrêta cette foule saisie de vertige et qui fuyait devant les Cosaques.

Elle l'arrêta d'une voix sonore et vibrante et d'un geste dominateur.

— Aux armes ! criait-elle, aux armes ! A moi les compagnons ! A moi, le faubourg ! Vive la France !

XXX

Que s'était-il passé durant cette nuit où les flammes avaient dévoré la forge de Quille-en-Bois?

C'est ce que la conversation de Coqueluche et du chevalier de Biribi va nous apprendre.

Il était à peine jour lorsque le faux vicomte de Montrevel était rentré quai de l'École.

Le chevalier de Biribi rentrait de son côté.

Chacun d'eux avait passé la nuit dehors.

Biribi dit en riant :

— Tu m'amuses fort dans cette intrigue du faubourg Saint-Antoine, tu y vas de tout cœur.

— Mon oncle, répondit Coqueluche, vous m'amusez bien davantage, vous.

— Bah ! vraiment ?

— D'abord vous croyez à la grande politique.

— Et toi ?

— Moi, je crois à la petite.

— Ce sont des mots...



Cendrinette joue à ravir le rôle de sœur (page 101).

— Et des faits, comme vous allez voir. La grande politique, la vôtre, consiste à avoir des correspondances avec les princes d'une part, avec le ministre de la police, de l'autre; à donner mille renseignements qui se contredisent, et à toucher un peu d'argent des deux côtés.

— Après? fit sèchement Biribi.

— La mienne, reprit Coqueluche, est toute différente. Qu'est-ce que je fais? J'ameute le faubourg Saint-Antoine tout entier, contre qui? Contre les royalistes, vaincus et proscrits aujourd'hui, maîtres de la situation demain. Qu'est-ce qu'il m'a fallu pour cela? Enlever une petite fille.

— C'est donc fait?

— Parbleu! mais laissez-moi donc vous exposer mon plan.

— Je t'écoute, parle.

— Les Cosaques passeront; est-ce que l'ennemi reste en France? Les régimes se succèdent, les drapeaux changent de couleur. Qu'importe? la France ne change pas!

— La phrase est superbe! continue....

— Le roi revient, je suppose : tout s'apaise. Les généraux ont fait leur soumission, les maréchaux leur ont donné l'exemple. Ceux qui criaient : *Vive l'Empereur!* crient : *Vive le roi!* C'est fort bien.

« Mais là-bas, dans un coin de Paris, dans un faubourg, un petit peuple s'agite impatient du joug honteux de l'étranger, ivre de colère et de rancunes, mene par une femme à qui on a pris sa fille adoptive, par un vieux soldat dont on a brûlé la maison.

« Cette poignée d'hommes ne s'est pas inclinée devant le nouveau maître; elle regrette le soldat heureux que le peuple a porté sur le pavois et que les rois coalisés ont momentanément réduit à l'impuissance.

« Un jour, un homme vient qui leur parle de vengeance, et ils l'écoutent; de conspiration, et ils battent des mains, et ils deviennent conspirateurs, et ils lèvent à un moment donné l'étendard de la révolte.

Coqueluche s'interrompit :

— Suis-tu bien mon raisonnement, mon oncle?

— A merveille! continue.

— Le roi est donc revenu. Que fait-il pour toi? Il te prend pour le vrai Fenouil, le vrai baron dont tu as pris le nom et les papiers et dans la peau duquel tu es si bien entré; il te donne quelques centaines de pistoles, la croix de Saint-Louis et ta retraite.

« Je vais plus loin. Il marie ta fille. Après? »

— Mais dame! murmura Biribi, c'est déjà pas mal, ce me semble.

— Oui, mais ce n'est pas assez.

— Que te donnera-t-il donc, à toi?

— Tout ce que je lui demanderai.

— Allons donc!

— Tes services représentent le passé. On n'a plus besoin de toi.

— Et les tiens?

— Les miens? mais ils sont le présent; je me trompe, ils représentent l'avenir. Je tiens les fils d'une petite conspiration qui peut renverser la monarchie restaurée de la veille et restaurer l'Empire. Je vends ma conspiration ce que je veux.

— Mon neveu, dit gravement Biribi, je vous salue, vous êtes un homme plus sérieux que je ne pensais.

Coqueluche rendit le salut avec la modestie qui sied si bien au vrai mérite.

Biribl continua :

— Tu as donc enlevé la petite?

— Oui.

— Quand?

— A deux heures du matin.

— Mais, dit Biribi, le chevalier d'Ormigniea est rentré avant minuit.

— Je le sais.

— Et il ne paraissait pas si joyeux que cela.

— Le chevalier ne sait rien.

— Plait-il?

— Mon oncle, reprit Coqueluche, je serais le dernier des cuistres, si je m'étais amusé à enlever la petite pour le compte du chevalier. Ce que je veux, c'est qu'on croie que c'est lui. Et pour cela, je l'ai conduit hier soir chez la mère des compagnons.

— Où on l'a reconnu?

— Non, mais où je suis allé après l'avoir quitté, et où je l'ai si bien recommandé, que tout le monde a su qui il était et ce qu'il était venu faire.

— Mais comment as-tu enlevé la jeune fille?

— Avec le concours de l'Alsacien dont je t'ai parlé, et de deux vauriens qui demeurent dans la cour de la Main-d'Or.

— Cependant le cabaret était plein de monde.

— Oui, mais tu vas voir. Quille-en-Bois avait une habitude. Quand il sortait de chez lui, il ne mettait pas la clef dans sa poche.

— Où la mettait-il donc?

— Sous la porte de sa forge. Tandis qu'il était dans le cabaret, j'ai passé la main sous la porte, et je me suis introduit dans la place.

— Bon!

— J'ai pris un charbon dans la forge, je l'ai enveloppé dans de la limaille mouillée, ce qui l'a conservé d'abord et lui a permis de rougir lentement son enveloppe. Puis je l'ai placé dans un tas de fougère qui se trouvait dans un coin, calculant que dans une heure la fougère serait en feu et que, grâce au tumulte occasionné par l'incendie, je pourrais m'emparer de Suzanne. Mais, ajouta Coqueluche, les circonstances sont venues à mon aide.

— Ah!

— Caché dans l'ombre d'une porte, j'épiais le moment favorable, reprit Coqueluche.

« Jean le Manchot et Quille-en-Bois avaient quitté le cabaret.

« Mais, tandis que mes hommes attendaient un signal, c'est-à-dire le commencement de l'incendie, j'ai vu de la lumière dans le cabaret, dont cependant on avait posé la devanture.

« Mon œil collé au trou d'un boulon, j'ai aperçu Blaisot qui faisait son lit, la mère des compagnons qui causait avec animation, tête à tête avec ce fou qu'on nomme Jean de Nivelle, et j'en ai conclu que là-haut, au premier étage, il n'y avait pour garder Suzanne qu'un vieillard fatigué.

« Alors j'ai fait dresser l'échelle et je suis monté; Suzanne s'est éveillée comme je coupais la vitre avec le chaton d'une bague.

« Elle a bien jeté un cri, mais un seul, car je l'ai prise à la gorge et l'ai menacée de la tuer.

« Elle ne s'est pas débattue; l'émotion a même été si vive qu'elle s'est évanouie dans mes bras.

« Alors je l'ai roulée dans une couverture, l'ai chargée sur mon épaule et me suis en allé par où j'étais venu.

« L'Alsacien et ses deux Allemands m'attendaient en bas.

« Ils avaient une voiture au coin de la rue Sainte-Marguerite.

« Comme nous y jetions Suzanne, on a commencé à crier au feu.

« Mais nous avions filé rapidement.

— Et où as-tu conduit la petite?

— Chez Cendrinette.

— Bah!

— Mon oncle, dit Coqueluche, je vais te montrer maintenant que je suis encore plus fort que tu ne penses.

— Vraiment?

— Oui, car Suzanne et Cendrinette sont les meilleures amies du monde.

— Allons donc!

— Et Suzanne, que j'ai enlevée, voit en moi son libérateur.

— Celle-ci est trop forte! murmura Biribi. Et si le maréchal Marmont n'était pas aux portes de Paris...

— Le maréchal Marmont?

— Oui. Mais je te dirai cela plus tard... continue...

Et Biribi se renversa dans son fauteuil, pour mieux écouter le récit de Coqueluche

XXXI

Coqueluche continua :

— L'émotion et l'épouvante avaient déterminé chez Suzanne une syncope, le froid de la nuit prolongea son évanouissement.

« Nous roulâmes jusqu'à la rue du Mont-Blanc, sans qu'elle reprît connaissance.

« Nous étions chez Cendrinette, qu'elle était toujours froide et inanimée.

« Cendrinette m'attendait.

— Mais, dit Biribi, interrompant Coqueluche, qu'est-ce que tu lui avais donc dit, à celle-là?

— Elle m'aime, cela suffit pour qu'elle soit mon esclave.

« Nous avons couché Suzanne, et, à force de soins, nous l'avons rappelée à la vie.

« Quand elle a rouvert les yeux, elle ne s'est d'abord souvenue de rien.

« Je me tenais un peu à l'écart; Cendrinette, au contraire, était auprès d'elle.

« Elle l'a regardée avec étonnement.

— Mademoiselle, lui a dit Cendrinette avec sa voix la plus douce, son plus joli sourire, et son plus char-

mant visage, ne vous effrayez pas... Vous êtes ici en sûreté, et avec des amis.

« Comme elle était couchée dans le lit même de Cendrinette, un lit tout doré, avec un baldaquin représentant des Amours, et que les bougies placées sur la cheminée éclairaient un petit nid des plus coquets, il lui était assez difficile de se croire au pouvoir d'une bande de brigands.

« Et puis Cendrinette avait un air si doux et si gentil!

« — Où suis-je? murmura Suzanne.

« — Chez des amis qui vous ont arrachée à un grand danger.

« Sur ces mots de Cendrinette, je fis un pas en avant, et mon visage se trouva en pleine lumière.

« Suzanne me reconnut et s'écria :

« — Monsieur Coqueluche!

« — Mais je vis bien tout de suite, à son accent, que si elle me reconnaissait maintenant, elle ne m'avait pas reconnu lorsque j'étais entré dans sa chambrette, et l'avais menacée de la tuer si elle criait.

« Elle prit son front à deux mains, et dit encore :

« — Mais où suis-je?... Que s'est-il passé?... Oh! je me souviens... Mame Toinette... Mon parrain... Où êtes-vous?

« Je posai un doigt sur mes lèvres.

« — Chut! lui dis-je. Voulez-vous m'écouter?

« Elle continuait à me regarder avec étonnement.

« J'étais dans mon costume d'ouvrier, avec mes mains noircies et ma casquette, que je tortillais gauchement.

« — Vous me reconnaissez bien, n'est-ce pas? repris-je. Je suis Coqueluche, l'ami de votre parrain, maître Quille-en-Bois.

« Mais Suzanne, poursuivant son idée :

« — Oh! je me souviens... je me souviens... reprit-elle. Un homme est entré chez moi... par la fenêtre... Il m'a prise à la gorge... Il m'a menacée de me tuer...

« — C'était moi, dis-je vivement.

« Elle se dressa, comme si elle eût éprouvé un choc électrique...

« — Vous? vous? dit-elle, me regardant avec égarement.

« — Pour vous sauver, ajoutai-je.

« Et comme elle comprenait de moins en moins, je lui pris la main et lui dis :

« — Mamzelle Suzanne, je suis du faubourg, et vous savez bien que tous les enfants du faubourg ont pour vous le plus grand respect. Si je suis entré chez vous par la fenêtre, c'est que je ne pouvais entrer par la porte, et si je vous ai emmenée, c'était uniquement pour vous effrayer. Vos cris pouvaient vous perdre.

« — Oh! dit-elle d'un air de doute.

« Je poursuivis de mon accent le plus persuasif :

« — Un misérable a voulu vous enlever. Ce misérable, c'est le chevalier d'Ormignies.

« Suzanne eut un geste qui signifiait que ce nom seul la faisait trembler.

« — Vous m'avez vu entrer avec lui dans le cabaret de mame Toinette, vous l'avez reconnu, n'est-ce pas?

« — Oui, fit-elle d'un signe de tête.

« — Le misérable avait embauché une demi-douzaine de vauriens pour vous enlever.

« On devait mettre le feu à la maison.

« — Horreur! s'écria Suzanne épouvantée.

« — J'ai offert mes services, à la seule fin de vous sauver. Vous voyez que j'ai réussi.

« — Mais, me dit-elle, où suis-je?

« — Chez ma sœur.

« — Votre... sœur... ?

« Et le regard de la jeune fille se porta alternativement sur moi, vêtu en ouvrier, et sur Cendrinette, couverte de diamants.

« Cendrinette baissa la tête et soupira.

« Suzanne avait compris.

« Il y eut entre nous trois un moment de silence; puis elle me dit :

« — Mais pourquoi, au lieu de me conduire ici, n'avez-vous pas prévenu mon parrain?

« — C'était jouer sa vie.

« — La vie de mon parrain?

« — Oui.

« Elle me regardait avec stupeur.

« — Ecoutez, continuai-je, votre parrain, mame Toinette et tous les gens du faubourg, s'ils vous avaient défendue, couraient les plus grands dangers. Le chevalier d'Ormignies dispose de terribles influences. Les armées alliées sont aux portes de Paris.

« Elle joignit les mains et me dit :

« — Mais mon parrain va venir me chercher?

« — Non; il faut que vous restiez ici.

« — Ici!

« — Oui... quelques jours du moins...

« — Mais mon parrain sait-il ce que je suis devenue?

« — Pas encore; mais il le saura.

« — Quand?

« — Aussitôt que vous lui aurez écrit. Je me chargerai de la lettre. »

Coqueluche s'interrompit en riant :

— Tu comprends, mon oncle, dit-il, qu'à partir de ce moment, Suzanne a eu foi en moi. Cendrinette joue à ravir le rôle de sœur. Suzanne a écrit à Quille-en-Bois une lettre que je lui ai dictée et qui, tu le devines, n'arrivera pas à son adresse.

— Et le chevalier? demanda Biribi.

— Mais je compte l'emmener ce soir.

— Au faubourg?

— Oui.

— Il y sera assommé.

— Nous préviendrons la police, qui le sauvera.

— Pour l'envoyer au Champ-de-Mars se faire fusiller, ricana Biribi.

Coqueluche ne répondit pas.

Biribi reprit :

— Mon cher ami, si tu veux mener ton intrigue à bonne fin, je t'engage à te hâter.

— Pourquoi?

— Parce que les alliés cernent Paris, que le maré-

chal Marment avec une vingtaine de mille hommes est venu défendre en toute hâte.

— Bah! dit Coqueluche, les ministres, le roi Joseph, le maréchal Moncey, tout cela est encore à Paris, et Paris se défendra.

— Je l'espère bien... mais le roi Joseph va partir pour Fontainebleau.

— Bah!

— Avec les ministres, et Paris se défendra comme il pourra.

— Alors, dit froidement Coqueluche, je crois qu'il ne faut pas perdre de temps.

Et tout en causant, il avait fait sa toilette et était redevenu le brillant vicomte de Montrevel.

— Mon oncle, dit-il, éveille le chevalier le plus tard possible.

— Ce gaillard-là, répondit Biribi, a beau être amoureux, il dort comme un loir.

Puis, voyant que Coqueluche s'apprêtait à sortir de nouveau :

— Eh bien! où vas-tu donc encore ?

— Ceci est mon secret, répondit Coqueluche, qui boutonna sa redingote et prit sa canne à pomme d'or.

XXXII

Où allait Coqueluche ?

Il se rendait directement chez mademoiselle de Bernerie, à l'hôtel du Grand-Cerf.

Depuis la veille qu'elle était à Paris, la jeune fille attendait le chevalier de Biribi et ne le voyait point paraître, bien que Coqueluche lui eût annoncé sa visite.

Mais on sait que notre héros s'était bien gardé d'apprendre à celui qu'il appelait son oncle la présence de Charlotte à Paris.

Coqueluche avait ses plans.

Il s'était même arrangé de manière que Machefer et Biribi ne pussent se voir ; et, pour cela, il avait prévenu la portière de la rue Meslay.

Toute la journée de la veille, Charlotte était donc restée à l'hôtel.

Mais elle avait envoyé Machefer courir Paris.

En venant protéger le chevalier d'Ormigniea, Charlotte n'accomplissait qu'un devoir.

On sait que son cousin lui était odieux.

Cependant la jeune fille avait passé la journée dans une anxiété extraordinaire.

Pourquoi ?

C'est que les nouvelles des derniers jours étaient de plus en plus alarmantes.

Il n'y avait plus d'illusions possibles ; la France était aux mains des étrangers.

Napoléon, malgré son génie, cédait peu à peu à cette force invincible qu'on nomme la fatalité.

Rejeté de l'autre côté de la Marne et de l'Aube, séparé de Marmont par Blücher, réduit à une armée affaiblie et décimée, il se repliait lentement vers Fontainebleau, renonçant à venir défendre Paris.

Et Paris, que l'ennemi n'occupait pas encore, était envahi déjà par des hommes qui attendaient avec impatience ce nouveau régime qu'on prévoyait dans un avenir très-prochain.

Toute la journée, l'hôtel du Grand-Cerf avait vu arriver des provinciaux, royalistes pour la plupart.

Ils ne se cachaient point pour prédire tout haut la chute imminente de l'*usurpateur*, comme on appelait l'Empereur, maintenant que le sort se prononçait contre lui.

Le vidame de Saint-Florentin et le baron de Courfeuilles, le chevalier du Plan et le marquis du Clos s'étaient levés de table et s'étaient promenés bruyamment dans la cour de l'hôtel, faisant sonner des éperons que jamais n'avait noircis la fumée d'un champ de bataille.

Le vidame disait que le comte d'Artois était à Bordeaux, le baron soutenait que le duc d'Angoulême se trouvait au quartier général de Blücher.

Le marquis allait plus loin, et prétendait que le roi Louis XVIII entrerait dans Paris le lendemain.

Tous ces bruits, toutes ces rumeurs, tous ces cris montaient, par la fenêtre, aux oreilles de Charlotte, qui n'avait pas quitté sa chambre.

Un gros fermier des environs de Melun était arrivé vers le soir, et avait dit que la veille Napoléon avait livré une dernière bataille et que les débris de son armée étaient anéantis.

Et Charlotte avait passé une nuit affreuse ; car depuis huit jours, Raoul de Vauxchamps, devenu colonel, avait rejoint son régiment, lequel était auprès de l'Empereur.

Raoul vivait-il encore ?

Dès le matin, avant le jour même, Machefer s'était de nouveau mis en campagne à travers Paris.

Un peu après son départ, une grande rumeur s'était faite dans l'hôtel.

Abritée derrière ses persiennes, Charlotte avait vu le vidame de Saint-Florentin arriver tout essoufflé en disant :

— Victoire ! victoire ! Vivent les Cosaques.

Une troupe de hussards, qui descendait la rue Saint-Martin au galop, passait en ce moment.

— Ils fuient ! ils fuient ! s'écria le baron, qui était accouru sur le seuil de l'hôtel. Vive l'empereur Alexandre ! Vivent les alliés !

Mais, en ce moment aussi, Machefer arriva.

Charlotte jeta un cri de joie en le voyant entrer.

— Vivant ! dit Machefer.

— De qui parles-tu, du chevalier ? dit-elle avec angoisse...

— De monsieur Raoul, pardieu !

Charlotte joignit les mains.

— Vivant, et à Paris, reprit Machefer.

— Mon Dieu !

— Il vient d'y entrer à la tête de son régiment.

— Son régiment ? exclama mademoiselle de Bernerie. Mais alors, ce n'est donc pas vrai...

— Quoi donc, mademoiselle ?



Épisode de la défense de Paris.

— Ce que disent ces gens, là-bas ?

— Que disent-ils ?

— Que les Russes sont entrés dans Paris, chassant devant eux une poignée de soldats.

— Oh ! pas encore, dit Machefer. Ce n'est pas les Russes qui sont entrés, — ils ne sont pas loin, c'est vrai, et ils campent même sur les hauteurs de Romainville. Mais Paris est toujours à nous.

— Et Raoul est ici ?

— Il est entré ce matin, avec le corps d'armée du maréchal Marmont, qui vient défendre Paris.

— Cher Raoul ! Et tu l'as vu ?

— J'ai fait mieux que cela... Je lui ai parlé... reprit Machefer avec enthousiasme. J'ai fendu la foule, je suis arrivé jusqu'à lui. Les soldats voulaient m'empêcher d'avancer, mais il m'a reconnu... ce cher monsieur Raoul, et on m'a laissé arriver jusqu'à lui.

— Et tu lui as dit que j'étais ici ?

— Pardieu !

Comme Machefer achevait, la porte s'ouvrit et Raoul tomba dans les bras de mademoiselle de Bernerie.

Il y eut entre eux une longue étreinte.

Charlotte fondait en larmes, et l'œil du jeune et vaillant officier était humide.

— Je n'ai qu'une minute, dit-il. Je dois rejoindre mon poste. Nous allons essayer de défendre Paris de rue en rue, de maison en maison. Charlotte, mon enfant, mon amie, ma bien-aimée, il faut partir.

— Partir ! dit-elle.

— Oui, on vous permettra de sortir de Paris, les Russes vous laisseront passer. Il ne faut pas, je ne veux pas que vous soyez ici au milieu de ce carnage qui va avoir lieu.

— Et moi, dit-elle fièrement, je ne veux pas quitter Paris, Raoul, ne suis-je pas votre femme devant Dieu ? Là où vous êtes, là où vous combattez, je veux être et combattre. Je ne suis pas une faible femme, Raoul, je suis une âme vaillante.

— Oh ! je le sais, dit-il, mais...

— Tais-toi ! dit-elle, en lui posant sa jolie main sur la bouche.

Il la serra de nouveau dans ses bras.

— Au revoir donc ! dit-il. Je m'échapperai dix fois par jour, pendant le combat pour venir te voir... Mais tu resteras ici, n'es-ce pas ?

— Je te le promets.

Et Raoul s'en alla.

Le vidame de Saint-Florentin était dans la cour de l'hôtel quand Raoul remonta à cheval.

Le baron lui frappa sur l'épaule :

— Eh ! eh ! mon cher vidame, dit-il, voilà un bel officier de Bonaparte, qu'en dis-tu ?

— Je dis, répondit le vidame, que les officiers russes ont meilleure façon que les hussards.

Machefer entendit ces mots et s'approcha :

— Hé ! vous autres, dit-il en regardant les deux gentillâtres dans le blanc des yeux, prenez donc garde au fiancé de mademoiselle de Bernerie, ou je vous saute à la gorge.

Coqueluche, qui entrait en ce moment, et avait vu le jeune officier, se trouva fixé sur-le-champ.

Le beau colonel était Raoul.

Raoul, le fiancé de Charlotte, à qui Coqueluche songeait vaguement depuis la veille.

— Eh ! eh ! murmura-t-il, voilà un des obstacles les plus sérieux de la route que je veux suivre. Il faudrait voir à le supprimer.

Et, au lieu de traverser la cour et de se rendre auprès de mademoiselle de Bernerie, Coqueluche rebroussa chemin.

Puis il se mit à suivre de loin le brillant colonel, dont le cheval arrachait des étincelles aux pavés de la rue Saint-Martin.

Machefer n'avait pas fait attention à Coqueluche.

XXXIII

Coqueluche suivit donc le brillant colonel en courant.

Mais il n'eût pu le suivre longtemps si un encombrement, causé, dans le haut de la rue Saint-Martin, par le passage de deux caissons d'artillerie, n'avait forcé le cavalier de s'arrêter un moment.

Coqueluche se mêla à la foule qui s'était groupée à l'entour de Raoul.

Cent voix s'élevaient à la fois pour demander au jeune officier des nouvelles.

Il l'examina bien attentivement, de façon à le reconnaître.

Raoul, blessé à l'affaire de Fontenelle, on s'en souvient, était encore pâle et défait, mais il avait repris son service, sa force d'âme et son courage venant au secours de ce corps affaibli.

Lorsque Coqueluche se fut bien gravé ses traits dans la mémoire, il s'esquiva, rebroussa chemin et s'en revint à l'hôtel du Grand-Cerf.

Le vidame de Saint-Florentin et ses trois amis tenaient un véritable conciliabule dans la cour.

— Vraiment! disait le vidame, c'est grand'pitié, mes très-chers, de voir une fille de bonne maison s'amouracher de ce soldat empanaché.

— Il est certain, dit le baron de Courfeuilles, que les Bernerie sont d'excellents gentilshommes de Champagne.

— Oui, mais le grand-père a mal tourné, dit le marquis du Clos. Il a donné à plein collier dans la Révolution.

— Le fils s'est mieux conduit, reprit le vidame.

— Ah !

— Il a émigré, il était à Coblentz.

— Mais le petit-fils s'est enrôlé dans les armées de Bonaparte.

— Bon !

— Et il s'est fait tuer à je ne sais quelle bataille. C'était, du reste, le frère de la demoiselle qui nous occupe. A propos, l'avez-vous vue?

— Pardieu ! Je l'ai aperçue à sa fenêtre, tout à l'heure. Elle est fort jolie.

— En vérité !

— Et si vous m'en croyez, messieurs, nous ferons quelque chose pour elle.

— Hein ? dit le marquis.

— Pour elle, non, pour la noblesse de France.

— Explique-toi donc, baron, dit le vidame de Saint-Florentin.

— Ce beau soudard doit avoir les mœurs de ses pareils ?

— Naturellement.

— Je gage que nous le trouverons ce soir au café Lemblin, qui, vous le savez, est celui des militaires.

— Je le crois aussi.

— Si nous lui cherchions une bonne petite querelle tous les quatre, nous sommes de fines lames.

— Sans doute.

— Ces officiers de Bonaparte, fort braves du reste sur un champ de bataille, n'ont pas eu le temps, comme nous, de fréquenter les salles d'armes.

— Et ils tirent mal ?...

— C'est-à-dire qu'ils ne tirent pas du tout.

— On pourrait le coucher sur le pré d'un beau coup de quarte. Qu'en pensez-vous, mes amis?

— Mais où serait l'utilité d'un pareil résultat? demanda le vidame, qui ne tenait pas beaucoup à croiser le fer.

— Comment, où serait l'utilité ?

— Sans doute.

— Mais, mon cher bon, à empêcher une fille de bonne maison de se mésallier.

— Tu ne sais donc pas comment il s'appelle, ce soudard ?

— Non.

— Il est marquis, et se nomme Raoul de Vauxchamps.

— Mais il est imbu des idées révolutionnaires.

— D'accord.

— Donc, en le supprimant, nous rendons un grand service à la noblesse, qu'il déshonore.

— C'est vrai.

Coqueluche, qui s'était tenu à distance et paraissait attendre quelqu'un, n'avait pas perdu un mot de cette conversation :

— Ma parole d'honneur ! murmura-t-il, je crois que le hasard se mêle singulièrement de mes affaires. Laissons donc faire le hasard.

Il avisa ce gros garçon d'écurie rougeaud qui, la veille, lui avait donné de si précieux renseignements, et il lui fit un signe.

Le garçon d'écurie arriva.

— Tu écoutes ce que disent ces messieurs, n'est-ce pas ?

— Pardieu ! il faut toujours écouter.

— Tu auras un bel écu neuf si tu me rapportes fidèlement tout ce qu'ils auront dit.

Le garçon salua.

— Maintenant, un mot encore: L'*autre* est-il là haut ?

— Monsieur Machefer ?

— Oui.

— Il vient de ressortir.

— C'est parfait, murmura Coqueluche.

Et il se dirigea vers l'escalier, monta au premier

étage et frappa à la porte de l'appartement occupé par mademoiselle de Bernerie.

Charlotte était encore émue de son entrevue avec Raoul de Vauxchamps.

— Ah ! vous voilà, monsieur le vicomte, dit-elle en voyant entrer Coqueluche.

Le prétendu vicomte de Montrevel baisa galamment la main que la jeune fille lui tendit.

— Mademoiselle, dit-il, je vous apporte toutes les excuses de mon oncle le chevalier.

— Je l'ai vainement attendu hier, monsieur.

— Hélas ! je le sais, mademoiselle; mais si mon oncle n'a pu venir, du moins il vous a servi.

— Ah !

— Nous sommes sur les traces du chevalier d'Ormignies.

— Vraiment?

— Il est à Paris depuis deux jours.

— J'en étais sûre.

— Du reste, mademoiselle, fit Coqueluche avec tristesse, il ne court plus grand danger, à présent. Vous savez que les ministres quittent Paris...

— Oui, dit-elle, mais je sais aussi que le maréchal Marmont vient d'y entrer.

— Et il défendra vaillamment Paris, soyez-en sûre, dit Coqueluche devenant tout à fait bonapartiste, à la seule fin de plaire à Charlotte.

— Mais où est-il, mon cousin? demanda-t-elle.

— Il est caché dans le faubourg Saint-Antoine.

Charlotte tressaillit.

— Il est venu à Paris, ayant une amourette en tête.

Charlotte se mordit les lèvres, puis elle eut un sourire dédaigneux.

— En vérité? dit-elle.

— Il se cache donc dans le faubourg Saint-Antoine pour être à proximité de ses amours. Que dois-je faire?

— Le chercher et me l'amener, dit Charlotte. J'ai promis à sa mère de lui faire quitter Paris.

— Je vous obéirai mademoiselle, répondit Coqueluche.

Et le brillant vicomte de Montrevel, laissant un moment le chevalier d'Ormignies, parla du siége de Paris qui allait avoir lieu, et il fit des vœux pour l'Empereur tant et si bien que, lorsqu'il partit, mademoiselle de Bernerie lui serra la main avec un cordial abandon.

Quand il traversa de nouveau la cour, le vidame de Saint-Florentin et ses amis n'y étaient plus.

Mais le garçon d'écurie s'approcha de lui en tortillant sa casquette.

— Ces messieurs sont partis, dit-il.

— Où sont-ils allés ?

— Au café Lemblin.

— Ah !

— Il paraît qu'ils veulent tuer l'officier qui est venu tout à l'heure.

— Vraiment ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

Et le bonhomme tendit la main.

Au lieu d'un écu, Coqueluche lui en donna deux.

Puis il s'éloigna en se disant :

— Moi aussi, je vais faire un tour au café Lemblin.

XXXIV

L'émotion de Paris était au comble.

Cependant le canon ne tonnait pas, et la journée s'était presque écoulée tout entière.

Les Russes occupaient les hauteurs de Romainville, l'extrémité de la plaine Saint-Denis, Fontenay-sous-Bois et une partie de la forêt de Vincennes.

Les Prussiens, avant-garde de Blücher, étaient avec eux.

Pourtant, ni les Prussiens, ni les Russes, qui avaient pris ces positions durant la nuit précédente, n'avaient fait un pas en avant.

On eût dit qu'ils n'osaient pas attaquer Paris.

Les maréchaux Moncey et Marmont avaient pris leurs précautions, et ils attendaient.

Paris, du reste, n'était pas fortifié alors, et n'avait pour protection que ce faible mur d'enceinte dont les fermiers généraux l'avaient jadis entouré.

Mais, en revanche, il avait une population énergique et prête à tout.

Du faubourg Saint-Martin au faubourg Saint-Antoine, Paris offrait ce soir-là un spectacle d'une éloquente originalité; et deux hommes qui cheminaient de rue en rue et de groupe en groupe, causant à voix basse, en avaient fait la remarque.

Ces deux hommes étaient Coqueluche et le chevalier d'Ormignies, tous deux vêtus en ouvriers, et se dirigeant vers le faubourg Saint-Antoine.

Coqueluche avait eu une existence bien occupée ce jour-là.

Nous savons ce qu'il avait fait le matin et la nuit précédente; mais nous l'avons perdu de vue au seuil de l'hôtel du Grand-Cerf.

Coqueluche était allé au café Lemblin.

Le café Lemblin était plein de monde.

Montés sur des tables, en guise de tribunes, plusieurs habitués péroraient.

Quelques officiers tordaient silencieusement leurs moustaches.

Le vidame de Saint-Florentin et ses trois amis ne se gênaient pas pour exprimer tout haut leur satisfaction.

Plusieurs fois, quelques jeunes officiers avaient frémi d'impatience et porté la main à la garde de leurs épées.

Mais un regard énergique et sévère d'un colonel assis dans un coin et fumant silencieusement, en parcourant une gazette, les avait arrêtés.

Le vidame avait dit à un certain moment :

— Messieurs, je crois que le roi *Louis le Désiré* couchera aux Tuileries demain.

Quelques murmures, quelques protestations sourdes avaient accueilli cette prédiction.

Néanmoins, le colonel n'avait pas soufflé mot.

C'était en ce moment que Coqueluche, c'est-à-dire le fringant vicomte de Montrevel, était entré.

On connaissait le vicomte au café Lemblin.

Cependant, personne ne savait au juste son opinion. Mais comme il avait dans sa tournure, dans ses habits, dans ses airs impertinents quelque chose de frondeur, le vidame de Saint-Florentin, qui le voyait, ou plutôt qui le remarquait pour la première fois, avait cru deviner en lui un auxiliaire.

Les bourgeois c'est-à-dire les pékins, étaient en majorité dans le café.

Il n'y avait guère que cinq ou six officiers, y compris le colonel, lequel, on le devine, n'était autre que Raoul de Vauxchamps.

Cette majorité d'une part, et le voisinage des Russes, doublaient l'audace et l'impertinence des quatre gentilshommes qui avaient fait si héroïquement serment de purger la noblesse française d'un hérétique, d'un soldat de Bonaparte qui la déshonorait.



Le maréchal Moncey.

— Tiens! c'est Montrevel, avaient dit plusieurs habitués en voyant entrer Coqueluche.

— Bonjour, messieurs, répondit Coqueluche.

— As-tu des nouvelles? demanda un vieux chevalier de Saint-Louis qui jouait aux dominos.

— Celles que vous avez, nous allons être attaqués au premier moment.

Raoul de Vauxchamps avait, un moment, levé les yeux sur le nouveau venu.

Puis, comme Coqueluche lui était inconnu, il avait repris la lecture de sa gazette.

Le vidame de Saint-Florentin s'était échauffé de plus en plus. Après avoir annoncé l'arrivée prochaine de Louis XVIII, il avait parlé d'une cage de fer pour y enfermer le tyran.

Cette fois, Raoul de Vauxchamps avait posé sa gazette sur la table.

Puis il s'était approché des quatre gentilshommes provocateurs, et, s'adressant au vidame :

— Monsieur, lui avait-il dit, vous oubliez singulièrement une chose.

— Laquelle? avait demandé le vidame d'un ton impertinent.

— C'est que vous parlez devant moi.

— Mais, non!

Les officiers s'étaient levés en tumulte, la main sur la garde de leur épée.

Raoul leur imposa silence d'un geste.

Puis, regardant fixement le vidame :

— Est-ce une querelle que vous cherchez?

— Peut-être, dit le baron de Courfeuille.

— Évidemment, dirent le marquis du Clos et le chevalier du Plan.

Coqueluche, qui ne demandait pas mieux que de jouer un rôle, ajouta :

— Vous avez tort.

— Hein? fit le vidame, qui regarda Coqueluche de travers.

— Vous pensez bien, reprit Coqueluche, que monsieur le colonel a autre chose à faire, aujourd'hui. Un soldat doit tout son sang à sa patrie .

Jamais on n'avait entendu Coqueluche parler ainsi.

Le chevalier de Saint-Louis s'écria, en jetant ses dominos à terre :

— Ce petit Montrevel perd la tête.

Raoul remercia d'un regard Coqueluche; puis, s'adressant toujours au vidame :

— Monsieur, lui dit-il, quand nous aurons repoussé les Russes, je serai à votre disposition.

— En vérité! ricana le baron.

— Et à celle de vos amis, dit encore Raoul.

— On ne repousse pas les Russes, dit railleusement le vidame.

— Mais, en attendant qu'ils soient entrés dans Paris, ajouta froidement Raoul, si vous prononcez encore une parole séditieuse, je vous fais fusiller.

Coqueluche s'approcha de Raoul:

— Colonel, dit-il, je suis à votre disposition, et je serais heureux de vous servir de témoin.

Sur ces mots, il avait donné sa carte à Raoul et était sorti du café, se disant :

— Plus que jamais me voici l'ami de mademoiselle Charlotte de Bernerie. Maintenant, occupons-nous de son cousin le chevalier.

Et Coqueluche était retourné au quai de l'École, où Biribi tenait compagnie à Justin d'Ormignies.

— Mon très-cher, avait-il dit à Justin, je crois que le moment est venu...

— Ah!



L'un des deux municipaux s'était avancé, et parlait à la foule. (Page 115.)

— D'enlever vos amours. Jamais l'occasion n'a été si belle.

Justin d'Ormignies s'était pris à tressaillir, et il s'était levé vivement.

Coqueluche avait continué :

— Le faubourg est en armes; les Russes vont nous attaquer. Pendant la bagarre, rien ne sera plus aisé.

Il avait, en parlant ainsi, échangé un regard rapide avec Biribi.

Celui-ci dit à son tour :

— Je suis de l'avis du vicomte. L'occasion est bonne.

Et Coqueluche et le chevalier, déguisés en ouvriers, s'en étaient donc allés dans Paris, traversant successivement le faubourg Saint-Martin et le faubourg du Temple.

En passant sur le boulevard de ce nom, Coqueluche avait remarqué un pauvre ouvrier qu'il reconnaissait pour un forgeron de Quille-en-Bois.

Il lui fit un signe.

L'ouvrier s'approcha.

Coqueluche lui donna une poignée de main.

Puis, comme le chevalier s'approchait d'un groupe où l'on parlait des Russes, Coqueluche dit vivement à l'ouvrier :

— Cours au faubourg, et dis à ton patron que je vais lui livrer le ravisseur de mademoiselle Suzanne.

L'ouvrier se perdit dans la foule, et Coqueluche et le chevalier continuèrent leur chemin.

XXXV

Le faubourg Saint-Antoine présentait un aspect tout militaire.

Cependant les troupes étaient rares dans Paris.

Le maréchal Marmont y était entré avec vingt mille hommes à peine.

Mais le peuple de Paris s'était armé.

Tandis que les troupes régulières se portaient depuis le matin vers les barrières, les ouvriers se groupaient par petites troupes, se nommant des chefs et se donnant des mots d'ordre.

Le cabaret de mame Toinette était devenu un centre de ralliement.

La rue était encombrée, et cependant on n'entendait pas un cri. Tous ceux qui avaient pu trouver un fusil s'en étaient emparés.

Les autres avaient mis des compas au bout de leurs longues cannes de compagnon.

Jean le Manchot s'était saisi d'un énorme marteau, le plus gros de la forge.

Quille-en-Bois brandissait un sabre.

Au milieu des forgerons, mame Toinette, sa croix sur la poitrine, parlait avec la concision et la netteté d'un chef donnant des ordres.

— Mes enfants, disait Jean le Manchot, il ne faut quitter le faubourg qu'au dernier moment. Quand nous entendrons le canon des Russes, nous monterons par la rue de Reuilly, en bon ordre, comme de vrais soldats. Mais d'ici là il faut rester ici.

— Tu ne fais pas attention, dit Quille-en-Bois, qu'il est presque nuit.

— Eh bien ?

— Les Russes attendront demain matin pour attaquer.

— Nous passerons la nuit sous les armes, en ce cas.

Les forgerons et les menuisiers s'étaient donné

la main ; ils avaient abjuré leurs vieilles querelles devant le péril commun.

Les derniers même avaient reconnu aux premiers un certain droit de commandement.

Une batterie d'artillerie descendait le faubourg au grand trot, se dirigeant vers la barrière du Trône.

Un jeune officier la commandait.

Quille-en-Bois se porta à sa rencontre.

L'officier s'arrêta.

— Capitaine, lui dit l'invalide, ne pouvez-vous nous donner un officier pour nous commander ?

— Je n'en ai aucun à ma disposition, répondit l'officier ; mais vous saurez bien vous commander vous-mêmes.

Et il continua sa route.

Mais à peine était-il parti que les compagnons battirent des mains.

Un jeune homme en uniforme venait de surgir au milieu d'eux.

C'était Saturnin, le frère de Suzanne, le fils adoptif de mame Toinette et de Quille-en-Bois.

— Mes amis, dit-il, voulez-vous de moi pour général ? Elevé par vous, aux frais des compagnons, je viens vous apporter le fruit de l'éducation que vous m'avez donnée.

— Vive Saturnin ! vive notre général ! crièrent les compagnons.

Quille-en-Bois s'approcha de lui d'un air sombre :

— Sais-tu où est ta sœur ? dit-il.

Saturnin tressaillit :

— Ma sœur ! s'écria-t-il, ma sœur !

— Enlevée ! dit Quille-en-Bois.

Puis il étendit la main vers les ruines de sa maison et ajouta :

— Tandis qu'on incendiait la forge.

Saturnin jeta un cri de rage. Il arrivait et ne savait rien des événements de la nuit.

— Ce sont les royalistes, dit Quille-en-Bois.

— Quels royalistes ?

— Le chevalier d'Ormignies et ses complices.

Comme il achevait, Quille-en-Bois se sentit frapper sur l'épaule ; il se retourna et vit un de ses forgerons.

C'était celui que Coqueluche avait rencontré sur le boulevard du Temple.

Il arrivait en toute hâte pour s'acquitter de sa mission.

Penché à l'oreille de Quille-en-Bois, il lui dit quelques mots.

L'invalide dressa vivement la tête.

— Est-ce bien vrai, ce que tu me dis là ? fit-il.

— Parfaitement vrai. Du reste, ajouta le même forgeron, Coqueluche marchait derrière moi. Il n'est pas loin.

— Il est même fort près, dit une voix derrière Quille-en-Bois.

Celui-ci se retourna et vit Coqueluche.

Coqueluche avait devancé le chevalier, lui conseillant de se faufiler à travers les compagnons et lui disant :

— Avant une heure, tous ces gens-là, électrisés par les conseils de résistance qu'on leur donne, prendront le chemin des barrières. Alors je vous rejoindrai et nous agirons.

Et il avait doublé le pas, laissant le chevalier en arrière.

Quille-en-Bois secoua rudement la main de Coqueluche et lui dit :

— Ah ! si je t'avais écouté hier... Mais je n'ai pas suivi ton conseil.

— Heureusement, répondit rapidement Coqueluche, qu'il n'y a pas de mal encore.

Les yeux de Quille-en-Bois eurent un rayon d'espoir.

— Il a bien enlevé mamzelle Suzanne, dit encore Coqueluche, mais c'est comme si elle n'avait pas quitté votre maison.

— Dieu t'entende ! Et sais-tu où elle est ?

— Non, mais il faudra bien qu'il nous le dise.

— Alors, comment sais-tu ?..

Par l'Alsacien, qui était son complice.

— Le misérable !

— Ah, dame ! fit naïvement Coqueluche, pour dire la vérité vraie, c'est de la jolie canaille, tous ces gens-là... mais... chut !

Et Coqueluche poussa Quille-en-Bois du coude.

Puis il se perdit dans un groupe de compagnons.

Quille-en-Bois avait suivi du regard le geste rapide de Coqueluche, et il avait tressailli soudain.

Le chevalier d'Ormignies, mal à l'aise dans ses habits d'ouvrier, marchait avec une certaine hésitation au milieu de cette population belliqueuse, qui faisait le serment de mourir avant que l'étranger eût souillé le sol de Paris.

Quille-en-Bois le reconnut parfaitement.

C'était bien l'homme qui était venu, la veille, en compagnie de Coqueluche, dans le cabaret de mame Toinette.

Quille-en-Bois fendit la foule, arriva jusqu'à lui, et le saisit à la gorge en criant :

— A moi, compagnons !

Le chevalier fut un peu interdit de cette brusque agression.

— Que me voulez-vous ? dit-il.

— Tu me le demandes, misérable ?

— Lâchez-moi !... balbutia le chevalier à demi étranglé par le poignet de fer de Quille-en-Bois.

Les compagnons étaient accourus, et Saturnin à leur tête.

— Mes enfants ! s'écria Quille-en-Bois, voyez-vous cet homme ? C'est le chevalier d'Ormignies !

— Un noble ? fit-on étonné.

— C'est le traître qui a livré mon village aux Russes, poursuivit Quille-en-Bois.

Le chevalier était devenu livide.

Mame Toinette s'approcha et dit :

— C'est bien lui, je le reconnais.

Quand mame Toinette affirmait une chose, qui donc en eût douté ?

Un murmure de réprobation se fit entendre autour de Justin d'Ormignies.

Quille-en-Bois continua :

— C'est l'homme qui a mis le feu à la forge.

Et comme le chevalier protestait contre cette accusation :

— C'est le ravisseur de Suzanne.

— Suzanne ! s'écria le chevalier.

— Ah ! misérable ! exclama Quille-en-Bois, tu t'es trahi.

— A mort ! à mort ! hurlaient les compagnons.

Le chevalier fut entouré, vingt baïonnettes menacèrent sa poitrine ; il se vit perdu.

Mais mame Toinette s'approcha ; elle fit un geste, et les baïonnettes s'abaissèrent.

— Vous ne tuerez point cet homme ! dit-elle.

— Et pourquoi donc ? rugit Jean le Manchot, qui brandissait son marteau.

— Parce qu'il nous dira ce qu'il a fait de Suzanne, répondit mame Toinette.

— C'est vrai... c'est vrai...

— Monsieur, reprit la mère des compagnons, dites-nous ce que vous avez fait de Suzanne.

— Mais je ne l'ai point vue... je ne l'ai point enlevée... protesta le chevalier.

— Le misérable ! il ose nier !.... hurla Quille-en-Bois.

— Certainement... balbutia le chevalier.

Jean leva son marteau :

— Je te donne cinq minutes, dit-il. Si tu ne dis pas où est Suzanne, je te casse la tête.

Et comme le chevalier essayait de protester encore, deux hommes fendirent la foule.

Ces deux hommes étaient revêtus d'un uniforme, et appartenaient à ce qu'on appelait la Garde de Paris.

— Arrière ! dit l'un d'eux, ne touchez pas à cet homme... c'est un coupable... c'est un condamné... il appartient à la loi...

M. d'Ormignies sentit ses jambes fléchir.

Il avait à peine tremblé devant les menaces des compagnons ; mais, en présence de ces hommes qui venaient le réclamer au nom de la loi martiale, qui l'avait condamné à être fusillé, il se trouva sans force et sans courage.

Coqueluche, mêlé à la foule, murmurait :

— Voici le premier acte terminé, passons au second !

Il joua des coudes et s'éloigna rapidement.

XXXVI

A de certaines heures solennelles, le peuple de Paris est discipliné comme une armée.

L'ennemi était proche, le pouvoir impérial affaibli.

C'était le moment ou jamais de respecter la loi et ceux qui l'invoquaient.

Deux minutes auparavant, les forgerons eussent massacré Justin d'Ormignies, sur un signe de Quille-en-Bois.

Maintenant, deux hommes se présentaient pour emmener le chevalier, qui n'appartenait plus qu'à la loi, et Quille-en-Bois s'écria :

— Mes amis, ces messieurs ont raison. Ne touchez pas à cet homme !

L'un des deux municipaux s'était avancé, et parlait à la foule, au seuil même du cabaret.

— Depuis trois jours, disait-il, on a averti la police de la présence de cet homme à Paris. La volonté de l'Empereur est qu'il soit fusillé, et ce n'est pas aujourd'hui, que l'ennemi est aux portes de Paris, qu'on lui fera grâce.

La mère des compagnons regardait Justin d'Ormignies avec une sorte de stupeur.

Cet homme qu'on accusait d'avoir enlevé Suzanne, d'avoir mis le feu à la forge de Quille-en-Bois, cet homme qui niait tout cela, même en présence d'une menace de mort, n'était-il pas le petit-fils de M. de Bernerie, c'est-à-dire le cousin de mademoiselle Charlotte et de Martial ?

Et mame Toinette s'avança vers lui, disant :

— Monsieur, vous me connaissez, et vous savez que tout ce qui est ici m'obéit. J'aurais pu faire un signe tout à l'heure, et vous étiez mort. Je ne l'ai pas fait. Je suis même prête à demander votre grâce, mais, au nom du ciel, dites-moi où est Suzanne ?

Mame Toinette parlait d'une voix suppliante.

Quille-en-Bois ajouta :

— On va vous fusiller... Vous ne la reverrez donc pas... Monsieur, dites-moi où elle est, rendez-nous-la, et je vous pardonnerai le mal que vous m'avez fait.

— A vous ? fit le chevalier d'une voix altérée.

La colère étreignit de nouveau Quille-en-Bois à la gorge :

— Misérable ! dit-il, tu as mis le feu à ma maison, la nuit dernière !

— Moi ?...

Et dans ce seul mot, le chevalier mit un tel accent que la mère et les compagnons se regardèrent.

Ils étaient ébranlés dans leur conviction.

— Qu'avez-vous fait de Suzanne ? reprit la mère avec angoisse.

Justin d'Ormignies se tourna vers les municipaux et leur dit :

— Messieurs, je suis prêt à vous suivre ; mais, je vous en prie, laissez-moi m'expliquer avec ces braves gens, qui m'accusent d'un crime que je n'ai point commis.

— Faites, dit un des municipaux ; mais hâtez-vous... nous n'avons pas le temps de rester ici.

— Madame, dit le chevalier, je vous jure que je vous dis la vérité. J'aime la jeune fille que vous appelez Suzanne.

— Ah ! il en convient, entends-tu ? s'écria Jean le Manchot en brandissant son marteau.

— Il ose en convenir, l'infâme ! dit Quille-en-Bois.

— Mais je ne l'ai point enlevée, dit le chevalier.

— Tu mens ! cria Jean.

— Je ne sais où elle est, continua le chevalier.

— Tu mens ! répéta Quille-en-Bois.

— Et si je suis ici, acheva Justin d'Ormignies avec calme, c'est que j'espérais l'apercevoir.

Cette dernière raison était assez logique et ébranla de plus en plus la conviction de mame Toinette.

Mais Quille-en-Bois dit encore :

— Tu es venu voir si on t'accusait...

— Mais... de quoi?

Et l'accent du chevalier était indigné.

— D'avoir mis le feu à ma forge.

— C'est faux!

— D'avoir enlevé Suzanne.

— C'est faux!

Toute cette foule d'ouvriers qui entourait mame Toinette avait assisté à cette scène, silencieuse, et comme si elle eût voulu, elle aussi, se faire une conviction.

Mais, en ce moment, un homme qui était jusque-là resté dans le cabaret et avait paru indifférent à ce qui se passait joua des coudes, cria : Place! et vint droit au chevalier.

— Le fou! murmura Justin d'Ormignies en reconnaissant Jean de Nivelle.

Celui-ci secoua la tête.

— Je ne suis plus fou, dit-il.

Puis, laissant peser sur le jeune homme son regard calme et investigateur :

— Tu ne sais pas qui je suis? dit-il.

— Tu te nommes Jean de Nivelle.

— Ce n'est pas mon vrai nom... j'en ai un autre...

— Ah! fit le chevalier avec indifférence... Eh bien! qu'est-ce que cela me fait?

— Regarde-moi bien... je suis défiguré... mais quelque chose de mon visage d'autrefois doit m'être resté... ne me reconnais-tu pas?

— Je vous reconnais pour vous avoir vu dans les rues de Fontenelle.

— Tendant la main, n'est-pas? et riant d'un rire idiot, fit Jean de Nivelle avec amertume.

— Oui, dit le chevalier.

— Alors, reprit Jean de Nivelle, puisque tu ne devines pas mon nom, je vais te le dire. Je m'appelle Martial de Bernerie.

Justin étouffa un cri.

— Je suis ton cousin, dit le fou avec un accent solennel.

Et comme le chevalier faisait un geste de dénégation, mame Toinette dit :

— C'est vrai.

— Je suis ton cousin, reprit Martial, et au nom du ang qui coule dans nos veines, sur l'honneur de nos pères communs, je t'adjure de dire la vérité.

— Foi de gentilhomme! reprit Justin, je la dirai.

— Parle.

— Je n'ai pas mis le feu à la forge... je ne suis pas un incendiaire, dit le chevalier.

— Après?

— Je n'ai pas enlevé Suzanne.

Quille-en-Bois et Jean le Manchot voulurent protester, mais le fou les domina de son regard plein d'éclairs.

— Jure-le! dit-il à Justin d'Ormignies.

— Sur la cendre de mes aïeux, je le jure! répondit ce dernier.

— C'est bien, dit le fou, je te crois.

Et il se tourna vers mame Toinette, et répéta :

— Je le crois!

— Mais alors, s'écria Quille-en-Bois, où donc est Suzanne?

— Je ne sais pas, dit le chevalier.

— Qui donc l'a enlevée?

— Je ne sais pas.

— Oh! je voudrais vous croire... et cependant...

— Voyons, fit un des municipaux, nous ne pouvons pas rester ici.

A ces mots, mame Toinette et ceux qui l'entouraient se regardèrent avec une certaine anxiété.

Tout à l'heure, on haïssait le chevalier et on demandait sa tête.

Maintenant, on avait peur de le voir emmener et fusiller.

— Ce que ces gens-là vous reprochent ne nous regarde pas, dit le municipal, mais êtes-vous bien le chevalier d'Ormignies?

— Oui, répondit fièrement Justin.

— C'est bien vous qui êtes condamné à mort?

— Oui.

— Alors, suivez-nous...

— Un moment... dit la mère des compagnons avec une certaine angoisse.

— Pas une minute! dit le municipal; place, mes amis!

— Monsieur, dit Justin je suis prêt à vous suivre...

Et il fit un geste d'adieu...

Mais, à ce moment-là, un nouveau personnage intervint.

C'était un jeune homme; il entra brusquement dans le cercle formé autour du chevalier et de la mère des compagnons.

Ce jeune homme, mame Toinette et les autres le reconnurent.

C'était Machefer.

Et, derrière Machefer, une femme arriva tout émue, en disant :

— Mon cousin!

Mademoiselle Charlotte! murmurèrent à la fois Quille-en-Bois et mame Toinette.

XXXVII

L'arrivée de Machefer et de mademoiselle de Bernerie était-elle l'œuvre de Coqueluche?

Non.

Coqueluche, qui avait prévenu les municipaux et tenu depuis la veille tous les fils de cette intrigue, n'avait pas prévu cette complication du hasard.

Coqueluche, en ce moment, courait à l'hôtel du Grand-Cerf, où il espérait trouver mademoiselle de Bernerie, et il se croisait avec elle..

Ce qui avait fait fuir mademoiselle de Bernerie au fau-



Charlotte, ne me reconnaîtras-tu donc pas, toi aussi ? (Page 118).

bourg Saint-Antoine, c'était une tout autre aventure.

Charlotte n'était pas sortie de la journée.

Seulement, abritée derrière la persienne de sa croisée, elle avait prêté l'oreille aux mille rumeurs de l'hôtel.

Le vidame de Saint-Florentin et ses trois amis étaient entrés et sortis vingt fois dans la même journée.

Un d'eux avait prononcé tout haut le nom de Raoul de Vauxchamps, et ce nom était venu frapper l'oreille inquiète de Charlotte.

Le garçon d'écurie, qu'on appelait Pacôme et qui avait reçu déjà plusieurs écus de Coqueluche, ne s'était pas gêné pour causer avec une maritorne des cuisines, en lui disant :

— Je crois bien qu'ils veulent faire un mauvais parti au beau colonel.

Machefer était rentré.

Machefer apportait des nouvelles de la défense que Paris organisait.

L'intrépide garde-chasse était allé partout. Il avait tout vu.

Les Russes et les Prussiens occupaient les hauteurs de Romainville, mais ils ne paraissaient pas vouloir attaquer avant le lendemain.

De son côté, le maréchal Marmont avait fait ranger toute l'artillerie dont il disposait aux barrières du nord de Paris, mis sous les armes la garde nationale et organisé des bataillons d'ouvriers convertis en volontaires.

Le rappel battait dans toutes les rues; chaque place, chaque boulevard était encombré de bivacs.

Paris tout entier était sous les armes.

Machefer avait vu le colonel Raoul se diriger, à cheval, vers la place de la Bastille et l'occuper avec deux escadrons de son régiment.

Comme le matin, le jeune homme avait fendu la foule pour aborder le colonel et échanger quelques mots avec lui.

— Veille bien sur Charlotte.

— Oh ! soyez tranquille, répondit Machefer, je réponds d'elle sur ma tête. Cependant...

Et comme il paraissait hésiter.

— Parle, dit Raoul.

— Je l'aimerais mieux ailleurs qu'à l'hôtel du Grand-Cerf.

— Pourquoi?

— C'est une auberge infectée de royalistes.

— Ah! ah!

— Il y a un certain vidame de Saint-Florentin..

Raoul tressaillit.

— Je le connais, dit-il. Est-ce qu'il est à l'hôtel du Grand-Cerf?

— Oui, et il a déjà regardé plusieurs fois mademoiselle Charlotte...

— Vraiment?

— D'une façon qui me déplaît.

Raoul fronça le sourcil et crut comprendre le motif de la querelle qu'on lui avait cherchée le matin au café Lemblin.

— Mais, dit-il, où la conduirais-tu pour qu'elle fût en sûreté?

— Là-bas.

Et Machefer indiquait le faubourg du doigt.

— Chez la mère des compagnons? dit Raoul.

— Oui.

— Eh bien ! va, dit Raoul.

Machefer était retourné tout courant à l'hôtel du Grand-Cerf, où Charlotte était de plus en plus inquiète : et lui avait dit :

— Mademoiselle, M. Raoul ne veut pas que vous restiez ici.

— Pourquoi ?

— Il vous veut entourer d'amis et de gens dévoués.

— Tu l'as donc vu ?

— Je le quitte.

— Mais, dit Charlotte, je n'ai pas d'amis à Paris.

— Vous vous trompez, nous en avons, mademoiselle. Et mame Toinette ?... et Quille-en-Bois ?...

Mademoiselle Charlotte hésitait encore à quitter l'hôtel du Grand-Cerf, en pensant au comte de Montrevel qui lui devait apporter des nouvelles de son cousin le chevalier.

Mais Machefer lui dit encore :

— Quand vous serez au milieu des forgerons, de Quille-en-Bois et de mame Toinette, vous serez aussi en sûreté que dans le village de Fontenelle. Alors, je reviendrai ici guetter la personne que vous attendez.

— Et tu dis que Raoul est sur la place de la Bastille, Machefer ?

— Oui, mademoiselle.

Cette réponse détermina Charlotte.

— Partons ! dit-elle.

Elle prit le bras de Machefer et quitta l'hôtel du Grand-Cerf.

Mais Raoul et ses lanciers n'étaient plus là où Machefer les avait laissés.

Sur un ordre reçu de la place, Raoul s'était porté vers la barrière du Trône, non point par le faubourg Saint-Antoine, mais par la rue de Reuilly.

Machefer, arrivé sur la place de la Bastille, demanda à des gardes nationaux ce qu'étaient devenus les lanciers.

— Barrière du Trône ! lui répondit-on.

Machefer fit prendre le faubourg à mademoiselle de Bernerie.

La nuit était venue, et ce fut au moment où on allait emmener le chevalier d'Ormignies que mademoiselle de Bernerie arriva au cabaret de mame Toinette.

D'un coup d'œil, elle eut tout deviné.

Le chevalier était aux mains des municipaux, le chevalier était prisonnier...

Le chevalier était perdu !

Et Charlotte jeta un cri en se souvenant qu'elle avait promis à sa tante et à son père de sauver son cousin.

Le chevalier d'Ormignies avait retrouvé cette bravoure qui le caractérisait.

Il regarda Charlotte avec étonnement, et lui dit :

— Est-ce que vous venez défendre Paris, ma cousine ?

— J'étais venue vous sauver, répondit Charlotte.

— Vous arrivez un peu tard...

— Qui sait ? fit-elle avec émotion.

— On me fusillera aux flambeaux, dit-il.

— Non... j'obtiendrai votre grâce.

Les municipaux secouèrent la tête.

— Allons ! reprit l'un d'eux, partons !

— Je vous suis... Adieu, ma cousine...

Et Justin fit un pas.

— Arrêtez ! dit Charlotte avec angoisse.

Puis, s'adressant aux municipaux :

— Où conduisez-vous monsieur ?

— A l'état-major de la place.

Charlotte songea à Raoul, et, se tournant vers Machefer :

— Si tu pouvais rejoindre M. de Vauxchamps ?..

— Je cours après lui... répondit Machefer.

Mais Justin d'Ormignies dit avec dédain :

— Ah ! vous n'espérez pas, ma cousine, que j'accepterais ma grâce de M. de Vauxchamps ?

— Votre grâce, répondit-elle, ne dépend pas de lui, mais un sursis...

— Je n'en veux pas !

— Et moi, dit Charlotte avec énergie, j'ai promis à votre mère de vous sauver...

Elle fit un signe à Machefer.

Machefer partit comme un trait.

Mais les municipaux répétaient :

— Place ! place !

Cette fois, la foule compacte qui les entourait s'écarta.

Ils passèrent, emmenant le chevalier, qui s'était placé au milieu d'eux.

— Adieu, cousine, répéta Justin d'Ormignies, nous ne nous reverrons plus... Je vous charge de tous mes compliments pour le colonel.

La haine dominait, en ce moment, toute autre émotion, même la crainte instinctive de la mort.

— Je vous sauverai ! répéta Charlotte.

Mais elle était si émue en prononçant ces mots qu'elle s'appuya sur Quille-en-Bois.

Et tandis que les forgerons et tous ces hommes armés à la diable, qui d'un fusil, qui d'un vieux sabre ou d'une hallebarde, regardaient avec un douloureux respect cette belle jeune fille, le fou Jean de Nivelle s'approcha, vint se placer devant elle, et lui dit avec tristesse.

— Charlotte, ne me reconnaîtras-tu donc pas, toi aussi ?

XXXVIII

— Jean de Nivelle !

Telle fut la première exclamation de mademoiselle de Bernerie.

A Fontenelle, le pauvre idiot, de même qu'il faisait un détour en passant devant le château, avait soin d'éviter tout ce qui en venait, tout ce qui l'habitait.

Charlotte avait vu le fou de loin, bien souvent, mais rarement de près.

Cependant, une fois, elle lui avait jeté une pièce d'or.

Mais comme en la ramassant l'idiot riait, elle ne l'avait pas regardé attentivement.

— Oui, dit-il avec amertume, pour toi aussi je suis Jean-de-Nivelle.

Le son de cette voix fit tressaillir Charlotte.

— Mon Dieu ! fit-elle.

— Je suis hideux, n'est-ce pas ? reprit-il.

Elle s'écria, avec un redoublement d'émotion :

— Parlez, parlez encore !...

— Ah ! tu veux que je parle...

— Mon Dieu ! cette voix...

— Tu l'as entendue bien souvent dans ton enfance, ma petite Charlotte, reprit-il; car j'ai seize ans de plus que toi... car je t'ai bercée sur mes genoux... car je t'ai portée dans mes bras...

Charlotte était d'une pâleur mortelle...

Et tous ces hommes grossiers qui entouraient cette jeune fille qu'un homme en haillons tutoyait faisaient silence, et dans ce faubourg Saint-Antoine, si bruyant d'ordinaire, on eût entendu le vol d'un oiseau.

Le fou continua avec une poésie sauvage :

— Comme tu es grande et belle, ma Charlotte !... comme tu es bien la fille des Bernerie !... Oh ! tu es Française, toi... tu aimes le pays... et l'Empereur... et notre drapeau... tu n'as pas tendu la main aux Cosaques !

Charlotte jeta un cri.

— Oh ! cette voix, dit-elle, cette voix, je la reconnais... et si tu n'as plus son visage...

— J'ai toujours sa voix, dit-il souriant.

— La voix de Martial ! dit-elle avec explosion. Mon frère !... tu es mon frère !...

— Oh ! elle me reconnaît ! s'écria le fou avec une joie délirante.

Et il la prit dans ses bras.

Et pendant un moment Charlotte oublia tout, père, mère, cousin qu'on allait fusiller, même son bien-aimé Raoul, qui marchait au combat.

Mais Machefer revint.

Machefer avait rejoint Raoul.

Il avait passé partout à travers les haies de la garde nationale, à travers les postes d'ouvriers armés, au milieu des fourgons de l'ambulance et des caissons de l'artillerie ; il était arrivé jusqu'à la place du Trône, où Raoul établissait son bivac.

Et, en dix paroles, il lui avait tout appris.

Raoul avait réfléchi quelques secondes, le sourcil froncé.

Puis il s'était dit :

— On a bien autre chose à faire en ce moment que de fusiller le chevalier d'Ormignies. Je m'étonne même qu'on l'ait arrêté.

Et comme Machefer lui disait qu'on allait conduire le chevalier à l'état-major de la place, Raoul avait pris un crayon, déchiré une page d'un petit agenda qu'il avait sur lui, et dit à Machefer:

— Tu vas aller à la place, et tu demanderas le général D...

En même temps, Raoul écrivait au général :

« Mon cher général,

« Le chevalier d'Ormignies vient d'être arrêté. Je « dois voir le maréchal à ce sujet. D'ici là, je vous en « prie, ne donnez aucun ordre. »

Puis Raoul avait transmis à Machefer le mot d'ordre qui devait lui permettre d'arriver jusqu'au général.

Machefer rapportait donc le mot d'ordre et le billet.

Charlotte dit au fou :

— Viens avec moi, Martial, il faut sauver notre cousin.

— Non, répondit le fou. Ma place est ici. Je dois tout mon sang à la France... Adieu, Charlotte, et que Dieu te garde !

Mademoiselle de Bernerie était partie avec Machefer. A mesure que la nuit avançait, il était plus difficile de circuler dans Paris.

De rue en rue, la jeune fille et son guide rencontraient des postes.

Partout il fallait dire le mot d'ordre et montrer le billet de Raoul, adressé au général D...

Du faubourg à la place, ils mirent près de deux heures.

Enfin, quand ils arrivèrent, il fallut parlementer longtemps avec les factionnaires.

Le dernier, celui qui était à la porte même du général, était un Alsacien qui savait à peine quelques mots de français, ne connaissait que sa consigne, et se refusait obstinément à laisser passer mademoiselle de Bernerie.

Mais comme elle insistait avec une certaine hauteur, élevant la voix, la porte du général s'ouvrit, et un officier d'ordonnance se montra.

Charlotte étouffa un cri.

L'officier était un jeune homme.

Il avait un doigt sur les lèvres et regardait mademoiselle de Bernerie d'un air mystérieux.

Charlotte le reconnut, malgré cet uniforme tout chamarré dont il était revêtu.

Cet officier d'ordonnance, c'était le brillant vicomte de Montrevel.

C'était Coqueluche.

— Mademoiselle, dit-il, j'ai les instructions du général. Veuillez me suivre...

Et il lui offrit le bras.

Charlotte, interdite, le prit.

— Suivez-moi, dit Coqueluche tout bas, et tâchez de dominer votre émotion.

Machefer, stupéfait, regardait Coqueluche et murmurait :

— Bon ! ce matin, il était royaliste, et le voici maintenant habillé en officier de l'Empereur. Je commence à m'en méfier drôlement de ce particulier-là.

Coqueluche fit traverser de nouveau à Charlotte les galeries, les corridors et les grilles qu'elle avait déjà parcourus.

Tous les factionnaires lui portèrent les armes.

Ils arrivèrent ainsi à la porte, et se trouvèrent dans la rue.

Alors Coqueluche dit à Charlotte :

— Vous êtes étonnée, mademoiselle, n'est-ce pas ?

— En effet, dit-elle, je ne vous savais pas au service de l'Empereur, monsieur.



Cet officier d'ordonnance, c'était le brillant comte de Montrevel, c'était Coqueluche. (Page 119.)

— J'y suis aujourd'hui pour la première fois.

Et comme son étonnement redoublait :

— Dans un pareil moment de trouble, reprit-il, tous les déguisements sont possibles. Il fallait sauver votre cousin...

— Eh bien ? fit-elle avec anxiété.

— Je l'ai sauvé.

Et il ajouta simplement :

— Venez, éloignons-nous, car je ne pourrais pas jouer longtemps le rôle d'officier d'ordonnance sans risquer le conseil de guerre.

Et il entraîna la jeune fille dans ce dédale de petites ruelles obscures qui entouraient le Palais-Royal.

— Vous l'avez sauvé ? s'écria Charlotte.

— Oui.

— Mais quand ?...

— Il y a une heure.

— Comment ?

— Grâce à cet uniforme. Je me le suis fait rendre par les deux municipaux qui le conduisaient.

— Ah ! monsieur !

— Je l'ai mis en sûreté. Il est caché chez mon oncle, le chevalier de Biribi. S'il y reste quarante-huit heures...

— Eh bien ?

— Il est tout à fait sauvé.

Ici Coqueluche baissa la voix et dit avec tristesse :

— Paris tiendra-t-il quarante-huit heures ? je n'ose l'espérer...

— Oh ! dit Charlotte, qui sentit se réveiller tout son patriotisme.

— Hélas ! mademoiselle, soupira Coqueluche, Paris n'est pas fortifié ; Paris n'a qu'une faible garnison, et il y a deux cent mille hommes autour de son enceinte.

Et comme il disait ces mots, on entendit un coup de canon dans le lointain, vers le nord.

— C'est le canon des Russes, dit Coqueluche, continuant à entraîner la jeune fille.

XXXIX

Coqueluche continuait à entraîner mademoiselle de Bernerie. Il était alors un peu plus de deux heures du matin.

Mais Paris était vivant comme en plein jour ; Paris avait la fièvre de l'anxiété et de l'épouvante.

Qu'allait-il arriver ?

Les femmes, les enfants se lamentaient.

Les hommes couraient aux armes, sombres et recueillis.

Les trois quarts de la population tenaient encore pour l'Empereur.

Mais l'autre quart se réjouissait de l'invasion des Russes.

D'une part, le désespoir morne, la terreur, l'angoisse.

De l'autre, la joie sans pudeur.

La jeune fille et son guide passèrent devant le Palais-Royal.

L'uniforme menteur de Coqueluche lui faisait faire de la place.

Si l'on songe que l'armée qui défendait Paris se composait des débris de dix armées, réunis à la hâte, aux portes de la capitale, par le maréchal Marmont,



Une cantinière qui donnait à boire aux soldats lui tendit son bidon (Page 121.)

on comprendra sans peine qu'il était difficile à un soldat ou à un officier de constater que Coqueluche usurpait une qualité qui ne lui appartenait pas.

— Où dois-je vous conduire, mademoiselle? demanda Coqueluche.

— Je ne sais pas... répondit-elle.

Chaque rue était transformée en caserne; on avait allumé des feux de bivac.

Infanterie, cavalerie, garde nationale, campaient pêle-mêle.

Au lointain, retentissait le canon des Russes, qui n'avaient pas voulu attendre le jour pour commencer l'attaque.

— Ah! si j'étais homme! murmurait l'intrépide jeune fille.

— Mademoiselle, lui dit Machefer, qui marchait respectueusement derrière elle, vous devriez reprendre vos habits masculins.

— Tu as raison, répondit-elle.

Et elle dit à Coqueluche :

— Ramenez-moi à l'hôtel du Grand-Cerf, monsieur.

— Et vous y resterez, n'est-ce pas? dit Coqueluche. Il ne fait pas bon courir les rues en ce moment. On se bat aux barrières, en pleine nuit, que sera-ce au point du jour?

— Monsieur, répliqua fièrement mademoiselle de Bernerie, quand j'étais dans mon village, les Russes l'ont envahi et je ne suis pas restée chez moi. Il y a un homme que j'aime et qui se bat pour la France, je dois faire comme lui.

— Mais... mademoiselle...

— Vous m'avez dit que mon cousin était en sûreté?

— Je vous l'affirme de nouveau.

— Eh bien! ma mission est accomplie en ce qui le concerne. Permettez-moi donc de ne plus m'occuper de lui.

— Mais où voulez-vous donc que je vous conduise? demanda Coqueluche.

— A l'hôtel du Grand-Cerf d'abord, où je reprendrai mes habits d'homme.

— Et puis?

— Ensuite, dit Charlotte, je veux voir la bataille, je veux assister à la défense de mon pays.

Coqueluche fit cette réflexion, rapide comme l'éclair :

— Si je refuse, elle me croira lâche. Risquons une balle perdue, et passons pour un héros.

Ils se mirent en route pour la porte Saint-Martin.

Partout, sur leur passage, les soldats, les gardes nationaux, le peuple, saluaient cette belle jeune fille, à l'œil plein d'éclairs.

Une cantinière qui donnait à boire aux soldats lui tendit son bidon, en lui disant :

— As-tu soif, madame?

Charlotte porta le bidon à ses lèvres, et les soldats battirent des mains.

Coqueluche, dans son uniforme, avait pris des airs militaires qui lui seyaient à ravir.

On eût dit un véritable officier.

De rue en rue, de barricade en barricade et de bivac en bivac, ils arrivèrent à la rue Saint-Martin.

La cour de l'hôtel du Grand-Cerf était encombrée.

Pacôme se tenait sur la porte.

Coqueluche le vit faire un mouvement de surprise, et pensa que son uniforme en était la cause.

Aussi mit-il rapidement un doigt sur ses lèvres.

Pacôme comprit qu'il pourrait y avoir quelques beaux écus pour lui dans l'avenir, et il reprit son attitude indifférente.

Mais Machefer, qui ne partageait point la confiance que mademoiselle de Bernerie paraissait avoir dans Coqueluche, avait surpris le signe d'intelligence adressé au garçon d'écurie.

Et Machefer s'était dit :

— Je ne quitterai pas, cette nuit, mademoiselle pour un empire.

La cohue qui emplissait la cour du Grand-Cerf était un attroupement royaliste.

Le vidame de Saint-Florentin pérorait au milieu.

— Oui, mes amis, disait-il, encore quelques heures, et Paris sera délivré du joug de la tyrannie. L'usurpateur, arrêté au delà de la Marne, séparé de ses généraux, n'a pu venir défendre Paris, et Paris va ouvrir ses portes, n'en doutez pas, aux armées libératrices de nos bons amis les alliés.

« Paris est mal défendu; Marmont n'a pas compris son rôle.

« Au lieu de se porter hors de Paris et de livrer bataille demain matin sur les hauteurs de Charonne et de Belleville, comme il a l'intention de le faire, il devrait rester dans la capitale, concentrer toute la défense en deçà du mur d'enceinte, barricader les maisons, les rues, les carrefours. »

Un des auditeurs du vidame lui coupa la parole :

— C'est ce qu'il a fait, dit-il.

— Oui, mais il est sorti de Paris.

— Eh bien?

— Il livrera donc bataille en rase campagne, et il a vingt-cinq mille hommes à peine.

— Vingt-cinq mille hommes déterminés.

— Soit, mais qui seront écrasés. Alors Paris en sera réduit au peuple des faubourgs, à ses gardes nationaux, que commande le maréchal Moncey, et qui manquent de fusils.

« Ce sera l'affaire de quelques heures.

« Je crois donc pouvoir vous affirmer dès à présent, mes amis, acheva le vidame de Saint-Florentin, que l'heure est venue de crier : *Vive le roi!*

— Pas encore! dit une voix derrière lui.

Le vidame se retourna vivement.

Coqueluche venait de lui poser la main sur l'épaule.

Coqueluche avait, sous son uniforme, une physionomie toute différente de celle du matin, et le vidame, qui l'avait vu au café Lemblin, ne le reconnut pas.

— Un officier de l'usurpateur! exclama le vidame.

— Un officier français qui va vous faire fusiller, si vous continuez à tenir des propos séditieux.

En même temps, Coqueluche courut à la porte de l'hôtel et appela une patrouille de garde nationale qui passait.

Le sergent qui la commandait prit Coqueluche pour un véritable officier d'ordonnance, et il fit le salut militaire.

— Empoignez-moi cet homme-là! dit Coqueluche, en désignant le vidame.

Celui-ci pâlit et fit un pas en arrière.

Le sergent lui mit la main au collet.

— Prenez garde à ce que vous allez faire! s'écria le vidame.

— Je prends tout sur moi, répondit Coqueluche.

— Que faut-il faire de cet homme? demanda le sergent.

— Le fusiller, dit Coqueluche.

Le vidame se crut perdu; il jeta autour de lui un regard désespéré et rencontra le visage de mademoiselle de Bernerie.

— Madame! s'écria-t-il, laisserez-vous massacrer un malheureux gentilhomme?

Charlotte était peut-être, en ce moment, le seul appui sur lequel pût compter le vidame.

Ses bons amis de tout à l'heure, qui avaient applaudi à son royalisme, se tenaient prudemment à l'écart.

Charlotte leva sur Coqueluche un éloquent regard.

Coqueluche lui dit :

— Je veux bien faire grâce, mademoiselle, mais c'est à la condition que ce misérable rentrera dans sa chambre et s'y tiendra tranquille, au lieu de fomenter ici des rébellions.

Le vidame en était quitte à bon marché. Il promit tout ce qu'on voulut.

Quant à mademoiselle de Bernerie, elle était enchantée du patriotisme de Coqueluche.

— Eh! eh! murmurait le drôle, il me semble que je marche à pas de géant. Continuons...

XL

Une heure plus tard, mademoiselle de Bernerie en habit d'homme, conduite par Coqueluche et escortée par Machefer, se dirigeait vers le nord de Paris, où la bataille était commencée.

Il n'était pas jour encore, il n'était déjà plus nuit.

Le ciel était couvert.

Coqueluche avait conservé son uniforme; seulement, il avait posé sur sa lèvre une grosse paire de moustaches qui le rendait méconnaissable.

Paris, à cette heure matinale, offrait un aspect solennellement désespéré; chaque rue était barricadée, chaque maison avait ouvert ses fenêtres, hérissées de canons de fusil.

Sur chaque barricade, les gardes nationaux et les ouvriers se tenaient pêle-mêle, s'encourageant du geste et de la voix à la résistance.

L'armée était au dehors.

Marmont avait voulu sauver Paris sans que Paris engageât sa lutte.

Il occupait Belleville, l'avenue de Vincennes, les barrières du Trône et de Charonne, et les Prés-Saint-Gervais.

Le maréchal Mortier était avec lui.

La garde nationale, une division de la jeune garde et quelques centaines de vétérans défendaient le village des Batignolles et le plateau de l'Étoile.

Charlotte s'était armée d'un fusil de chasse. Coqueluche avait l'épée à la main.

Ils arrivèrent ainsi dans le faubourg du Temple.

Le canon se faisait entendre dans le lointain, sur les hauteurs des buttes Saint-Chaumont.

— Marchons! disait la jeune fille avec enthousiasme, je ne suis plus une femme, à présent, je suis un homme, je suis un soldat.

— Chaque fois que mademoiselle épaulera, dit Machefer, ce sera un Russe flambé, vous verrez.

Comme les premières heures de l'aube glissaient du faîte des toits dans les rues, et tandis que mademoiselle de Bernerie passait le pont du canal, une troupe sombre, pressée, s'avançait silencieuse, au pas de course.

Charlotte se retourna.

C'étaient les élèves de l'école Polytechnique qui montaient aux buttes Saint-Chaumont.

Puis, derrière eux, une autre cohorte, celle-là sans uniforme et portant tous les costumes, armée de toute sorte d'armes.

Une femme marchait à sa tête, ayant à sa droite un invalide, à sa gauche un tout jeune homme portant l'uniforme des vélites.

Charlotte les reconnut:

C'étaient la mère des compagnons, Saturnin et Quille-en-Bois.

Coqueluche fit la grimace et se tint à l'écart.

Coqueluche n'aurait pas voulu être reconnu.

Mais Charlotte courut à la mère des compagnons en lui disant :

— Voici un soldat de plus.

Mame Toinette regarda ce jeune homme qui lui adressait la parole, et dans le jeune homme elle reconnut mademoiselle de Bernerie.

— Vous! dit-elle.

— Oui, je veux me battre comme les autres, répondit fièrement Charlotte.

— Une femme! murmura Quille-en-Bois.

— Et celle-là? fit Charlotte.

Elle montrait en souriant la mère des compagnons.

— Avez-vous donc sauvé le chevalier? demanda tout bas Quille-en-Bois.

— Oui.

Et Charlotte, jetant un regard au travers du bataillon de volontaires que commandait mame Toinnette :

— Je ne vois pas mon frère, dit-elle.

— Votre frère n'est plus fou, répondit mame Toinette; il a pris le commandement d'une autre troupe; il monte par la rue de Charonne avec elle.

— Allons! marchons! dit Jean le Manchot, car la petite armée avait fait halte un moment. — Maintenant que nous avons retrouvé Suzanne, nous n'avons plus qu'à nous faire tuer bravement pour la patrie.

— Vous avez retrouvé Suzanne? s'écria Charlotte.

— Oui, elle est revenue... il y a une heure...

Coqueluche entendit ces paroles et tressaillit.

— Ce n'est pas le chevalier qui l'avait enlevée, dit Quille-en-Bois, mais un vaurien... un drôle... un agent de police... que j'avais pris pour un bon ouvrier...

— Un misérable appelé Coqueluche, ajouta Jean le Manchot.

Le faux officier d'ordonnance pâlit sous ses grosses moustaches; mais comme il se tenait toujours en arrière, personne ne prit garde à lui.

— Hum! murmura-t-il, Cendrinette m'aurait-elle donc trahi?

Et comme la petite troupe se mettait en marche, il demeura immobile et la laissa passer.

Charlotte s'était placée à côté de la mère des compagnons.

Tout à coup elle se retourna et ne vit plus Coqueluche.

— Où est-il? demanda-t-elle à Machefer.

— Je ne sais pas, dit le garde-chasse.

— Qui donc? fit Quille-en-Bois.

— L'officier qui était avec moi.

Coqueluche avait disparu.

Comme Charlotte de Bernerie ne le connaissait que sous le nom de Montrevel, elle n'avait pas soupçonné un seul instant que c'était de lui que parlait Quille-en-Bois.

— Mais où est-elle Suzanne? demanda mademoiselle de Bernerie.

— A la maison, répondit mame Toinette. Deux compagnons la gardent et me répondent d'elle.

— Marchons! répéta Jean le Manchot, qui n'avait d'autre arme que son terrible marteau.

Et les forgerons continuèrent à monter le faubourg du Temple, en haut duquel s'était engagée une vive fusillade; et mademoiselle de Bernerie les suivit, son fusil de chasse sur l'épaule.

. . . .

Pendant ce temps, Coqueluche s'esquivait en sens inverse.

Il marchait d'un pas rapide, sautant par-dessus les barricades et se laissant porter les armes.

Il franchit de nouveau le canal, arriva au boulevard et s'y arrêta un moment.

— Ah! murmura-t-il, Cendrinette m'a trahi? Nous allons bien voir.

Les insignes qu'il avait usurpés, en cet instant de trouble, lui permettaient de passer partout.

Il remonta le boulevard, à travers les troupes qui le garnissaient, jusqu'à la rue du Mont-Blanc.

C'était dans cette rue, on s'en souvient, que demeurait Cendrinette.

La porte était ouverte.

Coqueluche enfila l'escalier et sonna.

On ne répondit point tout d'abord. Alors il sonna une seconde fois et d'une façon impérieuse.

Un maître ou un amant jaloux pouvaient seuls sonner ainsi.

La porte s'ouvrit.

Ce fut la soubrette qui reçut Coqueluche.

Comme Charlotte, comme le valet d'écurie Pacôme, la caméristе fut un peu étonnée de cet uniforme chamarré qui couvrait Coqueluche.

Mais ce dernier la poussa à l'intérieur de l'appartement, ferma la porte et lui dit :

— Où est ta maîtresse?

— Partie avec la petite.

— Comment? Pourquoi?

Et en faisant ces questions, Coqueluche parcourait l'appartement et s'assurait que Cendrinette n'y était pas.

— Monsieur, répondit la soubrette, connaissez-vous une femme qu'on appelle la Baronne?

— Oui.

— Eh bien, elle est venue ici.

— Quand?

— Hier soir. Et elle a parlé avec madame.

— Longtemps?

— Plus d'une heure.

— Que lui a-t-elle dit?

— Je ne sais pas. Cependant j'écoute toujours aux portes. Mais je n'ai rien pu entendre, tant elles parlaient bas.

— Et puis?

— A la suite de leur conversation, madame m'a sonnée. Je suis entrée, madame avait l'air fort ému.

— Ah!

— Elle m'a commandé de l'habiller; puis elle m'a envoyée chercher une voiture. Mais il n'y avait plus de voitures, les rues étaient pleines de barricades.

— Et alors?... demanda Coqueluche de plus en plus inquiet.

— Alors, elles sont parties toutes trois, madame, la *Baronne* et la petite ouvrière.

— Et tu ne sais pas où elles sont allées?

— Non.

Tandis que la soubrette parlait, Coqueluche entendit retentir un violent coup de sonnette.

— Est-ce elle? fit-il.

— Non, répondit la soubrette. Madame a une clef. Faut-il ouvrir?

Coqueluche hésita.

— Tout à l'heure, dit-il.

Et il s'enferma dans le boudoir de Cendrinette.

XLI

Que s'était-il passé?

C'est ce que nous allons raconter en peu de mots.

La veille au soir, vers dix heures, Suzanne et Cendrinette causaient.

Cendrinette avait fait asseoir la jeune fille auprès d'elle, et tenait une de ses mains dans les siennes.

Suzanne lui disait :

— Mais, madame, pourquoi votre frère n'est-il pas revenu aujourd'hui?

On s'en souvient, poussée par le vaurien, Cendrinette avait prétendu que Coqueluche était son frère.

Et Coqueluche, après avoir prouvé clair comme le jour à Suzanne qu'elle devait rester auprès de Cendrinette, sous peine de tomber entre les mains de l'infâme chevalier d'Ormignies, et d'exposer aux plus grands dangers sa mère adoptive, mame Toinette et son parrain, maître Quille-en-Bois; après avoir en outre démontré à Suzanne qu'il était son sauveur, Coqueluche s'était chargé d'une lettre d'elle pour le maître forgeron et lui avait promis de lui rapporter avant peu des nouvelles du faubourg.

Suzanne s'étonnait donc que Coqueluche ne fût pas revenu.

A quoi Cendrinette répondit :

— Je connais mon frère, c'est un garçon prudent. Peut-être le chevalier le fait-il suivre par quelqu'un de sa bande. Il viendra tôt ou tard, soyez-en sûre, mon enfant.

Ce fut à ce moment que la camérière entra.

— Qu'est-ce donc? demanda Cendrinette.

— C'est la *baronne* qui veut voir madame.

Cendrinette eut un petit geste de dépit, mais elle n'osa refuser sa porte.

La *baronne* entra.

Nous avons entendu cette femme raconter sa navrante et terrible histoire, sa haine pour Napoléon et son dédain de toute chose.

Elle était belle, d'une beauté fatale et sombre toujours.

Mais ce soir-là cette beauté avait un éclat inaccoutumé.

Pâle, les yeux pleins d'éclairs, le geste brusque, la voix brève et sifflante, elle regarda à peine Suzanne et dit à Cendrinette :

— J'ai à te parler, et cela sur-le-champ.

— A moi seule? fit Cendrinette étonnée.

— A toi seule.

— J'écoute.

Sur un signe de Cendrinette, Suzanne était entrée dans la pièce voisine.

Alors la baronne s'assit auprès de Cendrinette :

— Je viens te sauver, dit-elle.

— Me sauver!

— Oui.

— Mais de quel danger?

— D'un danger de mort. Tu as suivi Biribi, il y a deux jours?

— Oui. Eh bien?

— Tu as surpris le secret de sa demeure?

— Sans doute.

— Et tu lui as dit : « Je suis folle d'un jeune homme que j'ai vu avec vous? »

— Tout cela est vrai, mais comment le sais-tu?

— Peu importe, je le sais. Ce jeune homme, dans le monde, s'apelle le vicomte de Montrevel.

— C'est bien cela, murmura Cendrinette, dont les joues s'empourprèrent.

— Ailleurs, on le nomme Coqueluche.

— Cela m'est égal.



La soubrette alla ouvrir et se trouva face à face avec Biribi. (Page 130.)

— Et tu l'aimes ?

— Oh ! fit Cendrinette.

— Il t'a amené, ce matin, une jeune fille qu'il avait enlevée, et, grâce à un tissu de mensonges...

— Mais... c'est pour la sauver.

La *baronne* haussa les épaules.

— Tu as une jolie tête, petite, dit-elle, et ce serait dommage qu'elle fît divorce avec tes épaules.

Cendrinette jeta un cri et se leva tout effrayée :

— Mais tu ne sais donc pas ce que c'est que Biribi et son âme damnée Coqueluche ?

Cendrinette regardait toujours la baronne.

— Non ! dit-elle.

— Biribi est un homme de la police, c'est lui qui a livré l'homme que j'aimais.

— Horreur !

— C'est lui qui m'a faite veuve.

— Oui... mais... Coqueluche ?...

— Coqueluche est son agent le plus actif. Veux-tu savoir la vérité tout entière ?

— Mais parle... parle donc !...

— Écoute, poursuivit la baronne. Les armées alliées sont aux portes de Paris, mais elles n'y sont point entrées encore. Napoléon tombera-t-il ? je l'espère et n'ose y croire. En attendant, Biribi et son complice cherchent une conspiration. On trouve à la police qu'ils ne sont pas assez zélés et qu'ils volent leur argent : comprends-tu ?

— Pas encore...

La baronne se leva, alla droit à la cheminée, puis s'arrêtant :

— Biribi est venu chez toi, il y a deux jours, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Sais-tu ce qu'il est venu y faire ?

— Mais...

— Tiens ! tu vas voir...

Et la baronne souleva la tablette de la cheminée, et retira les papiers qu'y avait placés Biribi.

Et comme Cendrinette paraissait de plus en plus étonnée, car elle n'avait jamais eu connaissance de l'existence de ces papiers :

— Une seule de ces lettres, dit la baronne, peut t'envoyer à l'échafaud.

Cendrinette frissonna.

— Et tu iras, acheva la baronne, si Napoléon règne huit jours. Tu iras, si Napoléon abdique et si le roi revient. Tu iras, ma fille, parce que tu as osé pénétrer le mystère dont s'enveloppe Biribi, et aimer ce misérable imposteur qu'on appelle le vicomte de Montrevel.

Cendrinette jeta un cri d'horreur et d'épouvante.

La baronne reprit :

— Le point de départ de la conspiration, c'est cette jeune fille.

— Elle ? elle ? fit Cendrinette.

— Son enlèvement a tout préparé... Si tu tiens à ta vie.

— Eh bien ?

— Tu la rendras à ses parents, non point demain, non point dans une heure, mais tout de suite...

— Mais, fit Cendrinette avec un redoublement d'effroi, si je les trahis... eux... ils me tueront.

— Moins sûrement que si tu les sers.

— Et qui donc me protégera contre eux ?

— Moi.

— Toi ! exclama Cendrinette étonnée.

Un sourire passa sur les lèvres de la baronne, un sourire funeste s'il en fut.

— Ah ! dit-elle, crois-tu donc que je soupe quelquefois avec Biribi, au sortir d'un bal, que je touche sa main ensanglantée, le front calme et le sourire aux lèvres, sans avoir juré la mort de cet homme? Non, non, j'ai lentement préparé ma vengeance... et elle éclatera un jour, terrible et foudroyante... Tu es une bonne fille, j'ai voulu te sauver... Maintenant réfléchis... si tu restes ici, c'est la mort... si tu me suis, c'est le salut.

Cendrinette sonna et envoya chercher une voiture.

Puis, s'emparant des lettres découvertes par la baronne, elle voulut les jeter au feu.

Mais celle-ci l'arrêta.

— Non pas, dit elle, je les garde.

— Qu'en veux-tu donc faire?

— Les ajouter au dossier terrible que j'ai contre cet homme.

Cendrinette était pâle et frissonnante.

— Es-tu guérie de ton amour? lui demanda encore la baronne.

— Oh! oui...

— Eh bien ! appelle cette jeune fille... et partons !

La soubrette revint, il n'y avait pas de voiture dans les rues, déjà hérissées de barricades.

— Nous irons à pied, dit Cendrinette.

Et elle appela Suzanne :

— Mon enfant, lui dit-elle, vous allez venir avec moi.

— Où donc, madame?

— Au faubourg Saint-Antoine, chez vos parents.

— Mais... votre frère... ne disait-il pas ce matin...

— Il n'y a plus de danger, venez...

Et Cendrinette jeta un châle sur les épaules de Suzanne étonnée, et les deux femmes sortirent en toute hâte, emmenant la jeune fille.

Cendrinette n'avait pas dit si elle rentrerait.

Et comme on l'a vu, lorsque Coqueluche arriva, la soubrette ne put lui dire au juste ce qu'était devenue sa maîtresse.

XLII

Après un moment d'hésitation, la soubrette alla ouvrir et se trouva face à face avec le chevalier de Biribi.

Biribi avait fait sa toilette de nuit.

C'est-à-dire qu'il était, comme aux premiers jours de cette histoire, en incroyable du Directoire, les oreilles garnies de larges anneaux, le cou enfoncé dans une immense cravate, et les deux goussets ornés de chaînes de montre.

Son habit gorge-de-pigeon balayait le sol de ses deux basques pointues, et son chapeau évasé, incliné sur le côté gauche de la tête, donnait à ce vieux beau un air de crânerie superbe.

Biribi prit le menton de la soubrette d'un air caressant, et lui dit :

— Ma petite, ta maîtresse est-elle ici?

— Non, monsieur.

— Bah ! à cette heure...

— Je vous assure qu'elle est sortie.

— Mais M. de Montrevel y est ?

— Certainement, répondit Coqueluche, qui entrebâilla la porte du boudoir.

Biribi eut un geste de surprise à la vue de Coqueluche, toujours en uniforme.

— Qu'est-ce que cet accoutrement ? fit-il.

— Mon oncle, répondit Coqueluche, je suis comme toi. Je change d'habits selon les circonstances.

— Surtout quand il s'agit de conduire mademoiselle de Bernerie à travers Paris hérissé de barricades, n'est-ce pas ? ricana Biribi.

Coqueluche tressaillit.

— Tu sais cela ? fit-il.

— Est-ce que je ne sais pas tout, monsieur mon neveu ?

En même temps, Biribi poussa Coqueluche dans le boudoir et ferma la porte.

— Çà, dit-il, expliquons-nous !

Et il se jeta sur un siége.

— Nous expliquer ? dit Coqueluche. A propos de quoi, mon oncle ?

— Mais... à propos du jeu que tu joues sans ma permission.

Et Biribi laissa peser sur son élève un regard inquisiteur.

— Quel jeu ? fit Coqueluche, soutenant ce regard.

— Tu savais que mademoiselle de Bernerie était à Paris.

— Bon ! Après ?

— Tu me l'as caché...

— Je comptais te le dire.

Biribi haussa les épaules.

— Les soldats qui ont arrêté le chevalier d'Ormignies, poursuivit Biribi, ne sont pas de vrais soldats, et tu n'as eu aucune peine à le délivrer. Ces gens-là étaient tes complices.

— Qu'est-ce que cela te fait, mon oncle, puisque le chevalier a cru le contraire ?

— Attends... attends... ricana Biribi. Ce n'est pas tout. Voici le raisonnement que tu t'es fait. Pour mener à bien l'affaire Bernerie, je n'ai pas besoin de ce vieil imbécile que j'appelle mon oncle, et à qui je dois tout.

— Oh !

— C'est pour cela que tu as cru pouvoir te passer de moi, délivrer le chevalier après lui avoir fait courir un danger imaginaire, et te créer des titres à la reconnaissance de la belle héritière.

— Ils ne sont pas très-sérieux, répondit Coqueluche.

— Tu crois ?

— Dame ! puisqu'elle n'aime pas le chevalier.

— Oui, mais elle aime le colonel Raoul.

— Eh bien ?

— A qui as-tu offert tes services ?...

— Comment ! tu sais aussi cela ? fit Coqueluche stupéfait.

— Je sais, en outre, que tu espères bien que le colonel sera tué en défendant Paris.

— Quel intérêt ai-je à cela ?

— Mais de même que tu voulais épouser Juliette, il y a trois jours... maintenant tu vises plus haut.

Coqueluche pâlit.

— Malheureusement, dit Biribi, tu as compté sans ton oncle, qui sait tout, devine tout.

— Tout ? fit Coqueluche d'un ton railleur.

— Je m'en flatte.

— Sais-tu même que Cendrinette est partie d'un trait, rendant la liberté à Suzanne que je lui avais confiée ?

— J'avoue que j'ignorais cela !

— Et qu'elle est partie avec une femme appelée la *baronne*, après avoir eu avec elle un long conciliabule ?

Ce fut au tour de Biribi à pâlir.

— La baronne ? dit-il, la baronne est venue ici ?

— Oui.

— Comment le sais-tu ?

— Demande à la femme de chambre.

Mais Biribi courut à la cheminée et en souleva la tablette.

Les papiers destinés à perdre Cendrinette avaient disparu.

— Mon oncle, ricana Coqueluche, je crois que les armes que tu as fournies tournent contre toi ; et si tu ne devines pas, je devine, moi.

— Quoi donc ? fit Biribi ému.

— Tu as été l'ami de l'homme que la *baronne* aimait.

— Parbleu !

— Tu l'as livré à la police.

— Tu le sais bien, puisque tu m'as aidé.

— Eh bien ! la baronne, qui ne s'était probablement jamais défiée de toi, sait toute la vérité, maintenant. De là ce qui s'est passé. Comprends-tu ?

Biribi fronçait le sourcil.

— Or, reprit Coqueluche, une femme comme celle-là à nos trousses, c'est pire qu'une armée. Je te conseille donc, mon oncle, de me laisser tranquille et de t'occuper de toi.

— Ah ! tu me conseilles cela ?

— Sans doute.

— Tu crois donc que la baronne ne te poursuivra pas, toi aussi ?

— Elle ne doit haïr que toi, et puis moi, je suis de force à me défendre.

— Bah !

Et Biribi toisa Coqueluche d'un air moqueur.

— Je ne crois pas, reprit-il, que tu pares aisément la botte que je t'ai portée, il y a une heure.

— Qu'as-tu donc fait ? demanda Coqueluche inquiet.

— Tu m'avais confié le chevalier d'Ormignies ?

— Oui.

— Et tu avais assuré mademoiselle de Bernerie qu'il était en sûreté ?

— Parbleu !

— Eh bien ! le chevalier d'Ormignies n'est plus chez moi.

— Allons donc !

— Il a été arrêté au petit jour.

— Par qui ?

— Par la police que j'ai prévenue...

— Misérable ! s'écria Coqueluche furieux.

— Mon pauvre neveu, ricana Biribi, je crois que tu n'as plus qu'une chose à faire, c'est d'aller trouver mademoiselle de Bernerie et de lui dire :

— « Je ne suis qu'un imbécile ! Je vous avais promis de sauver votre cousin, et on le fusillera aujourd'hui même avant midi.

— Mon oncle ! s'écria Coqueluche, je suis plus jeune et plus fort que toi. J'ai envie de t'étrangler.

Et il s'avança vers lui menaçant.

Mais, prompt comme l'éclair, Biribi ouvrit son habit, prit un pistolet à sa ceinture et le braqua sur Coqueluche :

— Niais ! dit-il, tu ferais bien mieux de me faire ta soumission.

Coqueluche était pâle de rage ; mais le pistolet le tenait en respect.

— Mon petit, ajouta Biribi, tu as oublié que tu me devais tout. Tu es un ingrat, cependant je veux bien te pardonner, mais tu subiras mes conditions maintenant.

Coqueluche baissa la tête et se tut.

— Tu as raison, soupira-t-il, je suis un niais.

Et, après un silence, il ajouta :

— Parle, mon oncle, j'obéirai.

XLIII

Les Russes et les Prussiens ont entouré Paris d'un cercle de fer et de feu.

Commencé avant le jour, le combat s'est prolongé jusqu'au soir.

Après avoir livré bataille sur le plateau de Romainville, le maréchal Marmont s'est replié sur le faubourg du Temple, hérissé de barricades et défendu par les ouvriers.

Les élèves de l'école Polytechnique ont défendu les buttes Saint-Chaumont pendant douze heures ; ils y seraient morts jusqu'au dernier, si l'empereur Alexandre n'eût donné l'ordre d'épargner ces enfants héroïques.

Le vieux Moncey et la garde nationale se sont battus à Clichy tout le jour.

Les Batignolles sont prises, mais le mur d'enceinte est toujours à la France.

A la barrière de Belleville, une maison a fait feu sans relâche par toutes ses croisées ouvertes, et ses murs sont criblés de balles et de boulets.

Quels étaient donc les soldats qui la défendaient ?

Deux femmes et une douzaine d'ouvriers.

L'une de ces deux femmes est mame Toinette, la mère des compagnons.

L'autre, dont on devine le sexe, en dépit de ses habits, est cette vaillante Charlotte de Bernerie que nous avons vue, le matin, accompagner les forgerons.

Toute la journée, un fusil de chasse à la main, bravant la grêle de balles qui pleuvait autour d'elle, se découvrant sans cesse avec un dédain suprême de la mort, l'héroïne a fait feu sur les Cosaques comme sur une compagnie de perdreaux.

Machefer, son frère de lait, était auprès d'elle.

Comme lui, Charlotte a le coup d'œil sûr.

En vain, plusieurs fois, Quille-en-Bois et Jean le Manchot ont-ils voulu arracher la jeune fille au poste périlleux qu'elle avait choisi.

Charlotte leur a répondu avec un fier sourire :

— Je fais mon devoir.

Le soir est venu, puis la nuit?

Une nuit sombre que les éclairs du canon, tonnant toujours sur les hauteurs, illuminent parfois.

Les assiégeants sont plus las que les assiégés.

Une trêve tacite s'est établie entre eux. Les blessés sont transportés aux ambulances.

Soldats tout à l'heure, les deux femmes sont devenues sœurs de charité.

Mame Toinette et Charlotte font de la charpie, et la maison qui tout à l'heure soutenait un siége est convertie en ambulance.

Sur un ordre de Charlotte, Machefer est parti.

Où est-il allé?

Charlotte, qui s'est battue tout le jour, ne sait rien des événements accomplis loin d'elle.

Où est Raoul?

C'est pour le savoir que Machefer s'en va maintenant à l'aventure, à travers les barricades et les bivacs.

Le matin, les lanciers de Raoul occupaient les abords de la barrière du Trône.

Où sont-ils maintenant?

Machefer l'ignore, mais il va devant lui toujours, marchant dans le sang, se heurtant aux cadavres, assourdi par les plaintes déchirantes des blessés.

A la barrière de Charonne, il est un moment arrêté.

— Où vas-tu, camarade? lui demande un ouvrier qui est devenu chef de poste.

— Devant moi, à la barrière du Trône.

— Tu ne passeras pas.

— Pourquoi?

— Les Russes ont pris la barrière, ils sont les maîtres.

— Je passerai au travers des Russes.

Et Machefer continue son chemin.

L'ouvrier avait raison. A deux cents pas plus loin, Machefer trouve une sentinelle russe.

La sentinelle croise la baïonnette.

— Laisse-moi passer! dit Machefer.

Le Russe ne comprend pas; Machefer prend son fusil par le canon et le brandit pour assommer la sentinelle d'un coup de crosse.

Mais derrière la sentinelle se dresse un officier russe, et Machefer ne frappe point.

Cet officier, à la lueur d'une torche, Machefer l'a reconnu.

C'est le lieutenant Petrowitz, du corps d'armée du général Oulsawieff.

Petrowitz, ce jeune fou qui avait joué la Nanette à pile ou face et qui, deux jours plus tard, avait servi de guide, à travers l'armée russe, à la mère des compagnons et à ceux qui la suivaient.

Les deux jeunes gens se sont reconnus.

— Arrête! dit Petrowitz, que veux-tu?

— Passer, répond Machefer.

— Pourquoi?

— J'obéis aux ordres que j'ai reçus.

— De qui?

— De ma maîtresse, mademoiselle de Bernerie.

— La jolie fille du château de Fontenelle?

— Oui.

Petrowitz pose sa main sur l'épaule de Machefer.

— Tu ne peux pas aller plus loin, dit-il. Nous sommes maîtres du terrain. Tu ne feras pas cent pas. Tu serais tué ou prisonnier.

— Il faut pourtant que j'obéisse.

— Mais où veux-tu aller?

— A la barrière du Trône.

— Pour quoi faire?

— Pour savoir ce qu'est devenu monsieur Raoul.

— Le commandant de lanciers?

— Il est colonel à présent.

— Peut-être n'est-il plus rien du tout, à présent, dit tristement Petrowitz.

Et comme Machefer pâlit, le jeune Russe ajouta :

— Les lanciers ont été fortement engagés et à peu près détruits par notre artillerie. La place du Trône est couverte de leurs cadavres. Si le colonel a survécu, c'est un miracle!...

— N'importe! répond Machefer, mort ou vivant, il faut que je le retrouve!

Petrowitz regarde Machefer :

— Tu es un brave, dit-il; et je ne veux pas qu'on te tue!

En même temps, il appelle un soldat.

Celui-ci accourt.

Petrowitz lui montre Machefer, et lui dit quelques mots en langue russe.

Puis, s'adressant à Machefer :

— Suis cet homme, il a le mot de passe, et tu pourras circuler librement dans nos avant-postes. Mais il faut que tu rendes ton fusil.

— Le voilà, dit Machefer.

Et il suit le soldat et serre la main de Petrowitz.

Pendant une heure, à chaque poste, à chaque sentinelle, Machefer est obligé de s'arrêter un moment.

Mais le Cosaque a le mot de passe et Machefer poursuit sa route.

Il arrive ainsi par le mur de ceinture jusqu'à la place du Trône.

Les Russes y sont campés. Mais Petrowitz a dit la


Nous avons l'ordre de ne laisser sortir personne. (page 133).

vérité : la place est jonchée de cadavres d'hommes et de chevaux, et l'uniforme rouge et blanc des lanciers recouvre les hommes pour la plupart.

C'est alors un spectacle poignant et terrible de voir ce Français et ce Russe, une torche à la main, s'approcher de chaque cadavre et l'examiner.

Souvent Machefer a frissonné des pieds à la tête et ses cheveux se sont hérissés.

Il avait vu briller des épaulettes...

N'étaient-ce pas celles de Raoul ?

Et Machefer et le Cosaque continuent leur recherche.

Soudain Machefer s'arrête brusquement, à deux pas d'un monceau de cadavres.

Une plainte, un gémissement, un râle d'agonie peut-être, s frappé son oreille.

Et Machefer s'approche, et la plainte devient plus distincte.

Machefer fait un pas encore, et un nom prononcé par une voix mourante arrive jusqu'à lui :

— Charlotte !

Et Machefer n'a plus do doute...

Sous les cadavres, il y a un homme qui vit encore.

Cet homme qui murmure le nom de Charlotte comme un suprême adieu, qui donc serait-ce, si ce n'était le colonel Raoul de Vauxchamps ?

Et Machefer s'élance et dégage du milieu des morts le brave et malheureux jeune homme, qui peut-être, lui aussi, va mourir.

Raoul est pâle, ses yeux sont voilés, le sang coule de sa poitrine par dix blessures.

Mais il a reconnu Machefer...

Et une fois encore, le jeune colonel murmure le nom adoré :

— Charlotte !

Le Cosaque qui tient la torche a senti une larme rouler sur sa joue.

XLIV

Machefer a donc retiré le colonel Raoul de Vauxchamps du milieu des morts.

Le Cosaque l'éclaire avec sa torche.

Une douzaine de soldats russes, campés non loin de là, se sont approchés.

Le colonel respire encore, et le nom de Charlotte glisse toujours sur ses lèvres.

Alors Machefer oublie que les hommes qui l'entourent sont des ennemis.

Il se tourne vers les Cosaques, et implore du geste et du regard leur humanité.

Les Cosaques du Don et de l'Ukraine sont gens de cœur.

L'un d'eux s'écrie :

— C'est ce vaillant officier qui s'est défendu tout seul si longtemps !

Un autre ajoute :

— C'est lui qui a refusé de se rendre.

— C'est un héros ! répètent-ils tous ensemble.

L'animosité du combat n'existe plus.

L'humanité a repris ses droits.

On forme une civière à la hâte avec des lances et des fusils croisés.

Puis on place dessus le colonel.

Où le transportera-t-on?

Tandis que les soldats hésitent, un officier russe s'approche et adresse la parole à Machefer, en langue française :

— Qui es-tu? lui dit-il.

— Le serviteur du colonel.

— Comment es-tu parvenu jusqu'ici?

Machefer répond que le lieutenant Petrowitz lui a donné un Cosaque pour guide.

En effet, à l'uniforme de ce dernier, il est facile de constater qu'il n'appartient pas au régiment qui occupe la place du Trône.

— Eh bien, répond l'officier, que cet homme te guide de nouveau! Je te promets de faire transporter ton maître où bon te semblera.

Machefer pousse un cri de joie.

Lui aussi, il songe à mademoiselle Charlotte, et il n'a plus qu'une crainte, c'est que le malheureux Raoul n'expire durant le trajet, c'est que Charlotte ne puisse recueillir son dernier soupir.

Alors commence une véritable odyssée à travers ce champ de bataille des rues de Paris.

Quatre soldats russes portent le colonel, Machefer et son Cosaque marchent en avant.

Partout le Cosaque prononce le mot de passe, et les sentinelles russes s'inclinent.

La bravoure est de tous les pays. En voyant passer ce beau jeune homme dont le front semble déjà voilé par les ombres de la mort, officiers et soldats s'inclinent avec respect.

Le triste cortége a traversé ainsi tous les avant-postes russes et prussiens : il arrive aux barricades que défendent encore les gardes nationaux français.

Là, Machefer échange quelques mots avec un officier qui les commande.

On a laissé passer librement le Français au milieu des Russes; les Français laisseront les Cosaques retourner à leur poste.

Les quatre soldats russes sont remplacés au brancard improvisé par quatre gardes nationaux.

Et Machefer donne une poignée de main au Cosaque qui l'a conduit, et le quitte en lui disant :

— Désormais, nous sommes frères, tu es sacré pour moi.

Le cortége continue sa marche.

De temps en temps, Machefer s'approche du brancard et regarde Raoul avec anxiété.

Raoul n'est pas mort; il a les yeux ouverts; l'espérance de revoir Charlotte le soutient.

Enfin, au bout d'une heure, le brancard s'arrête à la porte de cette maison où Mlle de Bernerie et mame Toinette se sont battues tout le jour.

Et Charlotte jette un cri et penche son front baigné de larmes sur son Raoul bien-aimé.

. . . .

La nuit s'est écoulée.

Aux premières clartés du matin, le combat a recommencé terrible, acharné, sans merci.

Marmont est rentré dans Paris, le maréchal Mortier l'a suivi.

Après une lutte héroïque devant la barrière Clichy, le brave maréchal Moncey a été obligé de se replier.

Les Russes ont emporté les hauteurs de Belleville; les positions fortifiées de la grande et de la petite Vilette.

Le canal de l'Ourcq est à eux.

Un Français, indigne de ce nom, un homme traître à la patrie, Langeron est à la tête de l'ennemi.

Il a gravi Montmartre, il est maître sur ce point.

Clichy est aux Russes et aux Prussiens, les hauteurs de l'Etoile sont occupées par les Anglais; Ménilmontant et Charonne ont résisté quelque temps encore...

Mais il a fallu se rendre.....

Une seule rue et une seule maison se défendent encore.

C'est la maison où mame Toinette a rencontré ce qu'il reste de forgerons décimés par un combat de trente-six heures.

Raoul couché sur un lit, mais toujours vivant, suit des yeux les péripéties de cette lutte suprême.

Charlotte a repris son poste de bataille, maître Quille-en-Bois toujours debout et mame Toinette blessée à la tête par un éclat d'obus.

On a cerné la maison, mais les Russes hésitent à la battre en brèche avec du canon, ils ont vu une femme parmi les défenseurs de ce dernier asile de la résistance, et, l'empereur Alexandre, à qui on en a référé, a répondu :

— Je voudrais qu'on prît cette femme vivante. Je voudrais la voir...

Les balles pleuvent, les forgerons tombent un à un.

Enfin les Russes hissent le drapeau blanc des parlementaires.

— Ils veulent que nous nous rendions? murmure Quille-en-Bois. Plutôt mourir!...

Cependant, à la vue du drapeau, le feu a cessé.

Un officier russe s'avance; un homme est auprès de lui.

Charlotte de Bernerie tressaille en le reconnaissant.

Cet homme qui porte un uniforme français, c'est Coqueluche, ou plutôt c'est le vicomte de Montrevel, car Charlotte ne lui connaît pas d'autre nom.

L'uniforme est en lambeaux, les épaulettes sont noircies, et ses grosses moustaches achèvent de rendre Coqueluche méconnaissable pour Quille-en-Bois, mame Toinette et les forgerons.

C'est Charlotte qui est allée au-devant des parlementaires.

— Mademoiselle, lui dit l'officier russe, il est inutile de faire tuer ces braves gens jusqu'au dernier. Paris a capitulé.

— C'est impossible! s'écrie Charlotte.

— C'est vrai, répond le faux vicomte de Montrevel.

Charlotte l'examine avec plus d'attention et s'aperçoit alors qu'il est sans épée.

Coqueluche s'est rendu.

Et mademoiselle de Bernerie, folle de douleur, s'écrie :

— O mon Dieu! faites que je meure dans les bras de Raoul : la France est terrassée...

— Feu! feu! burle Quille-en-Bois par une des fenêtres.

Mais un autre homme apparaît à côté de lui, sanglant, pâle, épuisé...

C'est Raoul.

— Mes enfants, au nom de l'Empereur notre maître, au nom de la France, je vous en conjure... ne prolongez pas une résistance insensée... Conservez les quelques gouttes de sang généreux qui vous restent encore... les maréchaux qui défendaient Paris ont capitulé, obéissez tous...

Et Raoul tombe évanoui dans les bras de Charlotte de Bernerie.

DEUXIÈME PARTIE.

LES ALLIÉS

I

Abandonnons un moment le récit des événements intimes et laissons le pas à l'histoire.

Nous sommes au *trente mars*, date fatale par la capitulation de Paris.

Pendant toute la matinée, Paris consterné, épouvanté, ne pouvant croire encore à son humiliation, a vu défiler les armées alliées sur les boulevards.

L'empereur Alexandre, et le prince de Schwartzenberg, et le maréchal Blücher, et le duc d'York, généralissime des Anglais, sont entrés à leur tête.

Alexandre a pris Paris sous sa protection.

Le roi du Nord, l'homme à demi-barbare donne aux peuples civilisés un grand exemple.

Il a défendu le pillage, il ne veut pas que la capitale du monde, c'est ainsi qu'il nomme Paris, subisse l'humiliation de la défaite.

— Parisiens! a-t-il dit en entrant dans la grande ville, je ne suis pas un vainqueur, je suis un hôte.

« Après avoir été l'ami de l'empereur Napoléon, je suis devenu son ennemi; mais tout en poursuivant la destruction de mon ennemi, je respecterai le pays dont la diplomatie a accepté la langue, comme le langage véritablement universel. »

Tous les vieux partis s'agitent depuis quelques heures autour de l'empereur Alexandre, toutes les ambitions se remuent, toutes les prétentions se font jour. Les royalistes ont promené le drapeau blanc dans Paris, mais on les a arrêtés, et l'empereur Alexandre a dit tout haut :

— Napoléon n'est point déchu : il n'a pas abdiqué, et s'il abdiquait, ne serait-ce pas en faveur d'une régence?

Mais les Prussiens, mais les Anglais, en haine de l'Empire qui les a fait trembler et si longtemps, protègent les royalistes.

On voit partout ces derniers, dans le jardin du Palais-Royal, sur les boulevards, dans les cafés, au milieu des places publiques, annonçant tout haut le retour de Louis le Désiré.

Le vidame de Saint-Florentin, le marquis du Clos et leurs deux amis ont fait merveille depuis la capitulation.

Ils sont allés à droite et à gauche, ils ont revêtu de vieux uniformes à épaulettes pendantes qui rappellent l'armée de Condé.

Un autre personnage, plus sérieux et moins grotesque, n'a pas perdu son temps non plus.

Celui-là dort peu; il passe les nuits hors de chez lui, et maintenant il ne se croit plus obligé de disparaître au lever du soleil sous l'apparence bénévole du vieux marquis de Fénouil-Caradeuc.

Or donc, ce jour-là, à quatre heures de l'après-midi, toujours revêtu de son costume d'incroyable, portant haut la tête et marchant d'un air conquérant, le chevalier de Biribi entra dans la cour d'un vaste hôtel, rue Saint-Florentin, à deux pas du garde-meuble et de cette place de la Concorde qui, après avoir porté le nom du roi Louis XV, avait vu tomber la tête de son petit-fils

Cet hôtel était celui d'un homme fameux depuis vingt ans et qui devait l'être plus encore. — M. de Talleyrand, ancien évêque d'Autun, ancien conventionnel, ministre de Napoléon, la veille, et daignant utiliser les modestes talents du chevalier de Biribi!

Celui-ci s'arrêta au seuil de la cour, un peu étonné.

Une armée de laquais et de palefreniers s'agitait, portant des malles et des paquets et les chargeant sur une massive chaise de poste tout attelée.

Les quatre chevaux piaffaient d'impatience, les deux postillons étaient en selle.

— Oh! oh! murmura Biribi, qu'est-ce cela?

Un valet qui le connaissait pour l'avoir vu venir souvent le matin faire certains rapports à son maître, s'approche et lui dit :

— C'est monseigneur qui s'en va.

— Comment? fit Biribi, stupéfait.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

En ce moment le prince de Talleyrand parut sur le perron.

Biribi s'approcha et salua avec respect.

Le prince lui dit :

— Ah! c'est vous...

— Oui, monseigneur. Mais...

— Dites-moi ce qu'il y a de nouveau dans Paris, poursuivit M. de Talleyrand d'un ton aigre.

— Votre Excellence le sait aussi bien que moi.

— C'est-à-dire..... à peu près..... les alliés sont entrés..

— Oui, monseigneur.

— Les soldats bivaquent dans les rues.

— Oui, monseigneur.

— Paris est tranquille?

— Oui, mais Paris attend...

— Quoi donc?

Biribi regarda le prince.

Ce dernier était calme, presque indifférent.

— Mais, balbutia Biribi, Paris attend un gouvernement.

— Vraiment? fit Talleyrand avec ironie. Eh bien! là, à qui penseriez-vous, chevalier?

— Mais, monseigneur.. le roi...

— Ta! ta! ta! dit Talleyrand avec un accent de persiflage hautain, vous tournez trop vite, mon cher. Prenez garde, il n'est pas encore question du roi...

Biribi se mordit les lèvres.



Biribi et le vidame au café Lemblin.

— De la régence, je ne dis pas, reprit Talleyrand. Mais du roi... pas encore... on verra plus tard... faites vos évolutions plus sagement, chevalier... vous allez trop vite...

Et comme Biribi regardait avec un étonnement croissant tous ces préparatifs de départ :

— Je déménage, mon cher, dit le prince.

— Mais... monseigneur...

— L'empereur Alexandre, aujourd'hui seigneur et maître, m'a fait dire qu'il trouvait mon hôtel à son goût, et qu'il y ferait volontiers sa résidence. Un chétif comme moi ne peut que s'incliner. Je cède la place au czar

— Mais où va Votre Excellence? demanda Biribi, que cette explication ne satisfaisait qu'à moitié.

— Je ne sais... je quitte Paris...

— Votre Excellence quitte Paris?

— Sans doute... Ne suis-je pas le dernier ministre de l'empereur Napoléon?

Et comme la stupéfaction de Biribi était au comble, Talleyrand eut un fin sourire.

— Je vous assure qu'à moins qu'on ne veuille pas me laisser sortir, je coucherai ce soir à Fontainebleau. Venez donc avec moi, Biribi.

— Mais, Monseigneur...

— Venez... venez... je puis avoir besoin de vous.. tenez! vous monterez avec mes deux secrétaires, dans la voiture que voilà et qui suivra ma chaise.

Le prince montrait une seconde voiture attelée dans un coin de la cour.

Biribi s'inclina.

Talleyrand poursuivit :

— Il est fort libéral, l'empereur Alexandre.

— En vérité! murmura Biribi.

— Il a voulu que les gardes nationaux conservassent leurs armes après la capitulation.

— Je sais cela, Monseigneur.

— Et ce sont eux qui gardent les barrières de Paris.

— Ah!

Un valet apporta à M. de Talleyrand une vaste pelisse dans laquelle il s'enveloppa; puis il descendit les marches du perron en traînant un peu son fameux pied-bot.

Et montant en voiture, il cria aux postillons :

— Barrière de Fontainebleau!

— J'ai pourtant bien à faire à Paris, murmurait à part soi le digne chevalier de Biribi, tandis qu'il prenait place à côté des deux secrétaires dans la seconde voiture.

Mais résister à un homme comme Talleyrand, à un ministre qui l'avait si souvent employé, si largement rétribué de ses services? Était-ce possible?

Biribi n'y songea pas une minute.

La chaise de poste du prince et la voiture des secrétaires sortirent bruyamment de l'hôtel, prirent la rue Saint-Honoré, puis les quais, puis le pont Neuf, la Vallée et la rue Saint-Jacques.

Les deux secrétaires causaient en gens qui ne se préoccupent de rien.

— Tous ces hommes qui vont rejoindre Napoléon, ils me paraissent bien tranquilles, se dit Biribi, qui tombait d'étonnement en étonnement.

La chaise de poste et la voiture de voyage avaient monté la rue Saint-Jacques sans encombre.

Les alliés ayant attaqué Paris par le nord et la rive droite, il s'ensuivait que la rive gauche de la Seine et le sud de la capitale avaient une physionomie accoutumée, sauf de nombreux postes de gardes nationaux échelonnés de distance en distance.

Une compagnie tout entière gardait la barrière de Fontainebleau.

Les grilles étaient fermées.

Les postillons du prince firent claquer leurs fouets, crièrent bien fort :



La femme avait sur le visage un petit loup de velours (page 137).

— Place ! place !

Mais les grilles ne s'ouvrirent point, et les gardes nationaux croisèrent la baïonnette.

Le prince mit la tête à la portière et dit d'un ton railleur :

— Comment ! est-ce qu'on ne voudrait pas me laisser sortir, par hasard ?

Et Biribi, qui avait imité le prince et venait d'entendre ces paroles, murmura :

— Oh ! oh ! est-ce que je recommencerais à comprendre ?

II

Biribi regardait attentivement ce qui se passait.

Les gardes nationaux entouraient la chaise de poste et criaient très-haut.

Un flot de peuple se trouvait derrière eux, et murmurait plus haut encore.

M. de Talleyrand, penché à la portière, tenait tête à tout ce monde.

— Mes amis, disait-il, je suis le ministre Talleyrand-Périgord, laissez-moi passer.

Un officier s'avança et répondit :

— Nous avons reçu l'ordre de ne laisser sortir personne.

— Pas même un ministre ?

— Non, pas même.

Un garde national, qui était royaliste enragé, s'écria :

— De qui êtes-vous donc ministre ?

— Mais... de l'Empereur... je suppose...

— Lequel ?

— Je n'en connais qu'un, dit froidement le diplomate.

— Il y en a trois à présent, ou plutôt, il n'y en a plus que deux, l'Empereur d'Autriche et l'Empereur de Russie.

— Je suis le ministre du troisième en ce cas, répliqua Talleyrand, sans déconcerter.

Un homme du peuple, qui était parvenu à franchir le cercle formé par les gardes nationaux, s'écria :

— C'est un évêque défroqué : laissez-le passer, nous n'avons pas besoin de lui !

Le peuple se mit à huer.

Talleyrand continuait avec le plus grand calme :

— Puisque je suis un ministre du régime que vous proclamez tombé, il est tout naturel que vous me laissiez partir. Mon maître, l'empereur Napoléon, m'attend à Fontainebleau.

L'officier qui commandait la compagnie répondit d'un ton respectueux mais ferme :

— J'ai reçu un ordre formel du général Sacken, nommé commandant de la place de Paris.

— Cet ordre ne me concerne pas, j'imagine ? fit M. de Talleyrand qui prit un air inquiet.

— Cet ordre consiste à ne laisser sortir de Paris que les gens munis d'un passeport ; si Votre Excellence est dans ce cas, je vais faire ouvrir les grilles.

— J'ai donné des passeports, je n'en ai jamais eu, fit le prince avec hauteur.

— Alors, monseigneur, souffrez que je fasse mon devoir, dit l'officier.

Le prince se pencha tout à fait hors de la portière, et dit :

— Mes amis, vous le voyez, on me fait violence.

La foule répondit par des huées.

— Excellent peuple ! murmura le prince d'un ton railleur.

Et il cria à ses postillons :

— Tournez bride, et retournez à l'hôtel.

En même temps, il échangea avec l'officier de la garde nationale un salut presque maçonnique.

Ce salut fut surpris par l'excellent chevalier de Biribi, qui murmura :

— Je ne m'étais pas trompé : M. de Talleyrand vient de me donner une leçon de haute comédie. Le voilà en règle avec Napoléon, et ce n'est pas sa faute s'il n'a pu faire son devoir.

Cette opinion, que Biribi s'émettait à lui-même, était confirmée, du reste, par l'attitude flegmatique des deux secrétaires.

Ni l'un ni l'autre ne manifesta la moindre émotion, le plus léger étonnement.

Le peuple lui-même, qui avait hué Talleyrand, se calma tout aussitôt et les voitures redescendirent la rue Saint-Jacques.

Vingt minutes après le prince rentrait dans son hôtel de la rue Saint-Florentin.

L'empereur Alexandre venait d'y arriver.

— Sire, lui dit Talleyrand, croiriez-vous qu'on ne veut pas me laisser sortir de Paris ?

Le Czar sourit.

— Les Parisiens tiennent à vous, mon cher prince, répondit-il.

— Mais ils m'empêchent de faire mon devoir.

— Bah !

— Que vais-je devenir à présent ? où aller ? fit Talleyrand d'un ton piteux.

— Mais restez ici, dit le Czar, vos conseils me sont trop précieux pour que je m'en prive.

Biribi, qui était descendu de voiture et se tenait à distance, avait un sourire sur les lèvres.

— Monsieur de Talleyrand, pensait-il, ne peut pas se faire à l'idée de n'être plus ministre. Il conservera son portefeuille, et il n'y aura de changé que le souverain.

Le prince échangea quelques mots avec le Czar ; puis ce dernier le congédia d'un geste.

Alors Talleyrand s'approcha de Biribi, qui attendait ses ordres.

— Vous le voyez, mon pauvre chevalier, lui dit-il, on ne fait pas ce qu'on veut dans le siècle où nous vivons.

— Vraiment ! fit Biribi d'un ton railleur.

Le prince sourit malicieusement.

— Il ne faut pas se presser, poursuivit-il.

— Qu'ordonne votre Excellence ?

— Mais je ne suis plus ministre...... mon cher.....

— Bah ?

— Vous voulez donc demeurer au service d'un homme disgracié ?

— Les disgrâces de ce genre, monseigneur, feraient l'affaire de bien des gens.

— Vous êtes un homme d'esprit, chevalier.

— Et dévoué, monseigneur.

— Peuh ! vous savez ma devise : *Pas de zèle !*

— Oui, monseigneur, j'attends...

— Quoi donc ?

— Des ordres.

Et Biribi parut décidé à ne s'en aller que chargé d'une mission.

— Diable d'homme ! murmura le prince, souriant toujours, vous croyez donc bien à mon étoile ?

— Comme à la lumière du soleil.

— Prenez garde ! dit Talleyrand en souriant, le temps se couvre, il va pleuvoir.

Mais Biribi ne bougea pas.

— Écoutez, chevalier, reprit Talleyrand, vous devriez bien courir un peu Paris, ce soir.

— Bien, monseigneur.

— Vous assurer s'il y a autant de royalistes qu'on le dit.

— Il y en a beaucoup...

— Et si les partisans d'une régence ne sont pas plus nombreux.

— Je ne le pense pas, monseigneur.

— Eh bien ! voyez .. examinez... vous me ferez un rapport.

Biribi s'inclina et sortit de la cour de l'hôtel sans dire un mot de plus.

Seulement, quand il fut dans la rue, il respira bruyamment et se dit :

— Dans quarante-huit heures au plus tard, il y aura dans Paris, un gouvernement provisoire dont M. de Talleyrand sera le chef. J'ai bien fait de venir ici prendre le vent.

Il gagna la rue Saint-Honoré et le Palais-Royal.

Là, il rentra au café Lemblin.

L'uniforme français en avait disparu.

En revanche, les habits verts des Russes, les plastrons rouges des Anglais, et les casques de laiton à pointe des Prussiens y resplendissaient.

Quelques habits blancs représentaient l'élégance autrichienne.

Au travers de ces traineurs de sabre, quelques hommes à cheveux gris, portant la queue sur le dos d'uniformes de fantaisie, coiffés de cornes antiques, allaient et venaient, paraissant fort à leur aise.

Parmi eux, le vidame de Saint-Florentin parlait très-haut, et criait Vive le roi ! à pleins poumons.

Biribi se glissa modestement dans un coin, et s'assit auprès d'un groupe d'Autrichiens.

Les Autrichiens tenaient pour la fille de leur souverain et parlaient de régence.

Les Russes étaient silencieux et sobres de gestes.

Les Anglais et les Prussiens, les Gascons du Nord, ne parlaient de rien moins que de partager la France.

Biribi écoutait attentivement.

Le vidame de Saint-Florentin vint à lui et lui tendit la main.

— Vous êtes le chevalier de Biribi? lui dit-il.

— Pour vous servir, monsieur.

— Je suis le vidame de Saint-Florentin, répondit le gentillâtre et je sais ce que la *bonne cause* vous doit.

Biribi sourit d'un air modeste.

— Mais, reprit le vidame, vous avez un neveu qui a bien mal tourné.

— Plaît-il ? fit le chevalier.

— N'êtes-vous pas l'oncle du vicomte de Montrevel.

— Sans doute.

— Eh bien ! il a passé à l'ennemi.

— Comment cela ?

Et Biribi regarda le vidame avec étonnement.

III

Le vidame de Saint-Florentin poursuivit :

— Oui, votre neveu a mal tourné.

— Qu'a-t-il donc fait? demanda Biribi.

— Il s'est lié avec un officier de Buonaparte.

— Vraiment?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Savez-vous son nom?

— C'est un colonel nommé Vauxchamps.

— Ah ! bien... je sais...

— Le colonel est à moitié mort, poursuivit le vidame.

— Il a été blessé?

— Mortellement, je l'espère...

— Alors, fit Biribi d'un ton moqueur, l'amitié de mon neveu n'ira pas loin.

— Vous vous trompez...

— Ah !

Le vidame prit un air confidentiel et rusé :

— Je soupçonne votre neveu d'être un fin diplomate.

— Comment cela?

— Le colonel est aimé...

Biribi demeura impassible.

— D'une jeune et belle héritière qui aura cent mille livres de rente au moins. On me le disait hier encore, à l'hôtel du Grand-Cerf, où je suis descendu.

— Eh bien ?

— Si le colonel meurt, votre neveu, qui s'est installé auprès de lui et ne quitte pas son chevet...

— Mais depuis quand tout cela? demanda Biribi. Car hier encore j'ai vu Montrevel, et il ne m'a pas dit un mot de cette histoire.

— Depuis la nuit dernière. Il s'est battu contre les alliés.

— Oh ! fi! est-ce possible? fit Biribi jouant la plus vive indignation.

— C'est la vérité pure. Après ça, je crois bien que c'était pour plaire à l'héritière qui a des opinions...

Biribi savait tout ce que le vidame paraissait lui apprendre, sauf une chose, peut-être : le lieu où se trouvait Coqueluche, c'est-à-dire l'endroit où on avait transporté le colonel blessé, et où Coqueluche devait être avec mademoiselle de Bernerie éplorée.

Mais le chevalier était un homme prudent : il savait, par expérience, que le moyen de ne rien savoir est de questionner.

Aussi prit-il un air tout à fait indifférent, et dit-il au vidame en se levant :

— Montrevel est ambitieux. Il n'a pas de fortune. De plus il est peut-être amoureux... mais je réponds, quoi qu'il puisse faire, de la loyauté de ses opinions. C'est un vrai gentilhomme. Au revoir, cher monsieur !

Et il salua le vidame assez froidement.

Puis il paya le verre d'eau sucrée qu'il avait bu, et sortit du café Lemblin.

Une fois dans la rue, Biribi se dit :

— Coqueluche va bien. Je le laisse faire, sûr que je suis que, tôt ou tard, il sera obligé de compter avec moi.

Le chevalier n'avait garde d'oublier la mission que lui avait donnée le prince de Talleyrand ; mais comme il n'était pas rentré chez lui depuis la veille, il éprouva le besoin d'aller faire une courte apparition au quai de l'École.

Paris avait un aspect tout autre que celui qu'il présentait la veille.

Les bourgeois étonnés plutôt qu'épouvantés, se montraient au seuil de leur porte, aux fenêtres et dans les rues.

Les rues étaient encombrées de peuple qui regardait curieusement ce salmigondis d'uniformes de toutes couleurs.

Ce qui restait de troupes françaises avait capitulé le matin même, et se trouvait par conséquent consigné dans les casernes.

Paris était livré aux étrangers.

Le Palais-Royal avait vomi dans les rues voisines cette fange humaine qui s'abritait d'ordinaire sous les galeries de bois.

On voyait des Prussiens ivres donnant le bras à des princesses de carrefour enrubanées.

Les maisons de jeu, fermées depuis deux jours, avaient rouvert leurs portes.

Les bijoutiers étalaient leurs marchandises, et les changeurs leurs sébilles pleines d'or, depuis qu'on leur avait promis, au nom de l'empereur Alexandre, que les propriétés seraient respectées.

Quelques ouvriers, mornes de honte et de douleur, passaient au travers de cette foule, comme les ombres vengeresses de l'honneur national compromis.

Mais le bourgeois, le bon bourgeois de Paris, qui, avant tout, veut être tranquille, avait déjà pris son parti du nouveau régime.

Biribi parcourut lentement la distance qui séparait le Palais-Royal du quai de l'École.

Il observa, il écouta, il prit une foule de notes intéressantes.

Mais enfin, il arriva chez lui, — ou plutôt à la porte de la maison qu'habitait le soi-disant vicomte de Montrevel.

Quand Biribi rentrait avant le jour, il passait par son



Par ici ! maintenant, dit-elle (page 139).

propre escalier, sûr qu'il était de ne pas être rencontré et reconnu.

Mais quand il revenait de jour, ce qui était rare, il passait par la maison de Montrevel, ne voulant pas à tout prix qu'on reconnût dans le chevalier Biribi le respectable baron de Fénouil-Caradeuc.

Biribi avait, du reste, une clef de l'appartement de de Coqueluche.

Et cet appartement, on le sait, communiquait avec le sien, par une porte mystérieuse, dissimulée derrière les draperies de son lit.

Le chevalier grimpa lestement l'escalier.

Il savait bien, par la conversation qu'il avait eue au café Lemblin avec le vidame de Saint-Florentin, que Coqueluche ne pouvait être chez lui ; mais peu lui importait, du reste.

Il fut donc assez étonné de voir entre-baillée la porte d'entrée.

Il la poussa et appela :

— Coqueluche?

Personne ne répondit.

Biribi regarda la porte avec soin, et tressaillit en reconnaissant qu'elle avait été forcée.

Un noir pressentiment s'empara de lui.

Il traversa l'antichambre, et entra vivement dans la vaste pièce que Coqueluche appelait son cabinet.

Là, un spectacle étrange s'offrit à ses yeux.

La pièce était bouleversée.

On avait forcé les tiroirs des meubles, dispersé les papiers qui couvraient la table, et soustrait un coffret de fer dont lui seul, Biribi avait la clef.

Ce coffret renfermait des papiers fort compromettants pour le chevalier.

Biribi sentit une sueur glacée inonder son front.

Qui donc était entré dans cet appartement?

Et Biribi s'élança vers le couloir au bout duquel se trouvait la porte mystérieuse.

Cette porte était ouverte.

Biribi entra, appelant :

— Juliette ! Juliette !

Juliette ne répondit pas.

Mais à la voix de Biribi, un gémissement se fit entendre.

Ce gémissement partait de la cuisine.

Le chevalier y courut.

La vieille Gertrude, la gouvernante de Juliette, était là couchée sur le côté et garrottée.

On lui avait enfoncé un mouchoir dans la bouche, pour l'empêcher de crier.

Biribi la délia et l'œil hagard, la voix étranglée :

— Où est Juliette ? dit-il.

La servante était à demi folle.

— Je ne sais pas, répondit-elle.

Biribi parcourut l'appartement, ouvrit toutes les portes, fouilla tous les recoins.

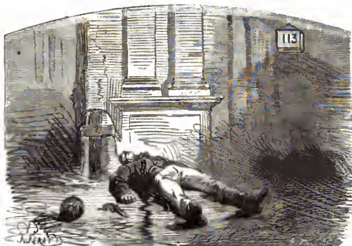
Juliette avait disparu.

Il revint vers la servante, menaçant, terrible :

— Mais que s'est-il donc passé?

— Je ne sais pas... répéta-t-elle avec obstination... je dormais... ils sont entrés...

— Mais qui?...



La maison de jeu du 113, au Palais-Royal.

— La femme et les hommes masqués.... je ne sais plus... ils ont voulu me tuer.

Biribi avait pris son front à deux mains et contemplait Gertrude affolée, avec un sombre désespoir.

Que s'était-il donc passé ?

IV

Vers dix heures du soir, tandis que le combat s'apaisait aux barrières du nord de Paris, pour recommencer le lendemain, trois personnages gagnaient mystérieusement la Cité et le quai de l'École, — deux hommes et une femme.

La femme marchait en avant.

Elle avait sur le visage un petit loup de velours.

Les hommes qui l'accompagnaient avaient la tête si profondément enfoncée sous les amples collets de leurs carricka, qu'il eût été impossible, à dix pas, de dire s'ils étaient ou non pareillement masqués.

Au coin du quai de l'École, la femme qui marchait un peu en avant s'arrêta, et fit signe aux deux hommes, qui la rejoignirent.

— C'est une belle nuit aux aventures, dit-elle d'un ton railleur.

— Il est certain, répondit un des deux hommes, que la police de Paris, aujourd'hui, ne se mêle ni des voleurs ni des assassins, ni des conspirateurs.

— Ni de ceux qui se vengent, fit la femme avec un accent de sombre haine.

Puis, après un silence et ayant fait deux pas encore :

— Singulière ville, dit-elle d'un ton d'amertume, que celle qui dort au sud, tandis qu'au nord on se bat. Voyez ce quartier... Ne dirait-on pas un paisible village de la Suisse ou des Alpes qui dort sous la protection de son bourgmestre ?

En effet, la Cité était à peu près déserte, et sur le quai de l'École il n'y avait pas un passant. Seulement, quelques têtes effarées, inquiètes, prêtant l'oreille aux derniers bruits de la fusillade, se montraient aux fenêtres des maisons.

La femme masquée et les deux hommes hâtèrent le pas; puis la première s'arrêta à la porte de la maison qu'habitait Coqueluche.

Là, un des deux hommes dit :

— Qui sait? le lièvre est peut-être au gîte.

La femme secoua la tête.

— Je ne crois pas, dit-elle.

— Pourquoi?

— Mais parce que, pour continuer ta comparaison, je te dirai que le lièvre quitte son gîte la nuit, et ne rentre qu'au jour.

— Toute règle peut avoir une exception.

— Soit, mais pas aujourd'hui, dans tous les cas.

— Comment ?

— Biribi sait faire son vil métier d'espion, avec plus de zèle encore que de coutume. Qui sert-il ? je ne sais pas... Napoléon qui tombe ou le roi qui se montre dans le lointain ?

— Peut-être tous les deux, fit un des deux hommes.

— C'est fort possible.

— Ce qui fait qu'il les trahit l'un et l'autre.

— A-t-il donc jamais fait autre chose? murmura la femme avec un accent de cruelle ironie.

Celui des deux hommes qui avait pris la parole le premier continua :

— Mais enfin, si, par impossible, il était chez lui ?

— Alors, il aurait un bénéfice...

Et la voix de la femme devint d'une raillerie sanglante.

— Quel bénéfice ?

— Celui de ne pas attendre le châtiment que je lui réserve.

— Ah !

— Et de mourir tout de suite ; car nous le tuerions, j'imagine.

— Si cela te fait plaisir, chère belle, répondit le premier avec insouciance.

— Mais, dit encore l'autre, si Coqueluche est chez lui...

— Tant pis !

— Il est jeune... il est fort... Il résistera...

— Tu crois? ricana la femme.

— Il appellera au secours...

— As-tu donc peur, cher ami?

— Non, certes.

— Et bien? marche alors... c'est-à-dire, entrons...

La femme tira, alors, de sa poche une clé qu'elle introduisit dans la serrure de la porte d'entrée. La clé tourna, le pène glissa, la porte s'ouvrit. Une allée étroite, sans quinquet, sans lumière, s'offrit alors à la vue de ces trois personnages mystérieux.

La femme entra la première :

— Suivez-moi, dit-elle, et que l'un de vous me donne la main. Je connais les êtres.

En effet, elle marcha sans hésitation jusqu'à l'escalier, et en gravit les premières marches.

— A quel étage? demanda tout bas un de ses compagnons.

— Au troisième.

Ils continuèrent à monter.

Arrivés au second étage, l'un d'eux tira de sa poche un briquet et se procura de la lumière en allumant une petit mèche soufrée, de celle qu'on nomme *rat de cave*.

Il n'y avait personne dans l'escalier, et le portier, dont la loge était au premier étage, n'avait entendu aucun bruit.

La femme s'était emparée de la mèche, et guidait toujours ses compagnons.

Quand elle fut parvenue à la porte de l'appartement de Coqueluche, elle dit :

— Charles, dépêche-toi. Une fois dans l'appartement, nous en prendrons plus à notre aise.

— Et surtout pas de bruit, ajouta l'autre.

Celui que la femme avait appelé Charles tira alors de dessous son carrick un ciseau à froid, d'un pied de longueur, et un trousseau de fausses clefs.

— Voilà des outils qui me connaissent et qui m'obéissent, dit-il

Il introduisit toutes ses fausses clés successivement dans la serrure.

Mais la serrure résista.

— Dépêche donc, répéta la femme.

— Ma foi ! répondit-il, aux grands maux les grands remèdes.

Et avec le ciseau à froid, en trois pesées, il fit sauter la serrure.

A peine un léger craquement s'était-il fait entendre ; et ce craquement n'éveilla personne dans la maison.

Les trois mystérieux personnages entrèrent dans l'appartement de Coqueluche, la femme marchant toujours en tête.

Coqueluche, comme on le pense bien, n'y était pas.

Le domestique qu'il avait à son service, ne couchait point dans l'appartement.

Biribi avait exigé que *son neveu* le congédiât chaque soir.

— Maintenant, mes amis, dit la femme, il s'agit de ne pas nous en aller sans le coffret aux papiers.

— Et sans la fille... dit celui qu'elle avait appelé Charles.

— Naturellement, répondit l'autre.

Les deux hommes se débarrassèrent de leurs carriks. Chacun avait deux pistolets et un poignard à la ceinture.

La femme ôta son masque.

Les habitués du bal Tivoli l'eussent reconnue avec quelque étonnement.

C'était cette femme étrange et fatale qui vivait avec un mort dans le cœur, et qu'on appelait la *baronne*.

Les deux hommes étaient jeunes tous deux.

Tous deux, ils avaient le regard énergique, et paraissaient aveuglément dévoués à cette femme.

— Charles, dit alors la baronne, tu vas rester à la porte, toi.

— Bon.

— Si Coqueluche ou Biribi rentraient...

— Je ferais feu, dit-il en caressant la crosses de ses pistolets.

— Non, j'aimerais mieux le poignard, j'ai horreur du bruit.

— Soit.

Et il prit son poignard, et se plaça derrière la porte d'entrée.

La baronne alluma deux flambeaux qui se trouvaient sur la cheminée, et éteignit son rat de cave.

Puis, elle dit à son deuxième compagnon :

— A nous maintenant, et à l'œuvre?

V

Celui des deux hommes que la *baronne* avait appelé Charles se tenait dans le couloir, derrière la porte, son poignard à la main, prêt à frapper celui ou celle qui se présenterait, et troublerait ces singuliers malfaiteurs dans leur besogne.

L'autre, à qui la *baronne* donnait le nom d'Armand

s'était emparé du ciseau à froid avec lequel on avait forcé la porte d'entrée.

La *baronne* jeta autour d'elle ce regard assuré des gens de police habitués aux perquisitions.

— Ce que je viens chercher ici, dit-elle, ce n'est ni de l'argent, ni des valeurs, c'est l'instrument de ma vengeance.

— Faut-il ouvrir le secrétaire ? demanda Armand.

— Oui, mais ce n'est pas là que nous trouverons les papiers. Je ne le crois pas du moins.

Armand fit sauter la serrure du secrétaire; il en ouvrit successivement tous les tiroirs.

La *baronne* fouillait d'une main fiévreuse, ne trouvait rien.

Elle bouscula les papiers qui couvraient la table.

— Non, dit-elle, non, ce n'est pas cela.

Elle fit le tour du cabinet, sondant les murs, de son poing fermé.

Deux placards furent ouverts.

— Ce n'est pas cela encore, dit-elle avec dépit.

Tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur une grande potiche chinoise placée sur la cheminée, à la place d'une pendule.

Elle monta sur une chaise, et souleva le couvercle de la potiche.

A première vue, la potiche était vide.

Elle y plongea la main, mais, chose extraordinaire, sa main rencontra une petite arête qui indiquait une solution de continuité.

La potiche avait un double fond.

L'émotion joyeuse qu'éprouva la *baronne* en faisant cette découverte, fut telle, qu'au lieu de s'emparer de la potiche avec précaution, elle la jeta par terre.

La potiche se brisa, et de ses flancs mutilés s'échappa un coffret de fer.

La *baronne* jeta un cri de joie et se précipita sur cet objet.

— C'est bien cela... dit-elle...

— Mais prends donc garde! dit Armand, tu fais un bruit épouvantable.

— Il me semble qu'on monte dans l'escalier, cria Charles du fond du couloir.

— Peu m'importe! dit la *baronne*.

Son œil brillait d'une joie sombre.

Elle avait pris le coffret de fer, elle en examinait la serrure et un chiffre entrelacé se trouvait au-dessus.

— Mais tu n'en as pas la clef, dit Armand.

— Non, mais nous le briserons; car la serrure résisterait à toutes les fausses clefs.

— Tu crois donc que c'est dans ce coffret?...

— Dans ce coffret sont des papiers qui feront tomber la tête de Biribi, un jour, à quatre heures, en place de Grève.

Puis elle ajouta :

— Maintenant, nous n'avons plus rien à chercher ici.

Elle remit son masque.

Le bruit de la potiche se brisant sur le parquet avait coïncidé avec celui d'un pas dans l'escalier.

Mais ce pas ne s'arrêta point devant la porte derrière laquelle Charles était toujours, son poignard à la main.

Il monta plus haut, puis s'éteignit, et la maison redevint silencieuse.

Tandis que la baronne remettait son masque les deux hommes avaient repris leur carrick.

Elle avait glissé le coffret sous ses vêtements, et, en leur montrant le couloir :

— Par ici! maintenant, leur dit-elle.

Elle désignait le chemin que Biribi avait l'habitude de suivre pour passer, de chez Coqueluche, chez lui.

Arrivée à cette porte mystérieuse que cachaient les rideaux du lit de M. le baron de Fénouil-Caradeuc, elle s'arrêta et prêta l'oreille.

Un murmure confus de voix lui arriva.

Deux voix de femmes, sans doute.

— La petite n'est probablement pas couchée encore, dit-elle. Il faudrait entrer sans faire de bruit.

Charles, qui avait éteint les flambeaux du cabinet de Coqueluche, avait rallumé le rat de cave...

Il l'approcha de la serrure et dit après un rapide examen :

Il suffit d'une paille pour ouvrir ça.

— A l'œuvre donc, et pas de bruit, dit la baronne.

. . . .

Celle qui passait dans le quartier pour la fille du respectable baron de Fénouil-Caradeuc n'était pas couchée en effet.

Seule avec sa gouvernante, cette adorable enfant, qui répondait au nom de Juliette, avait passé la journée dans l'anxiété la plus grande.

On se battait depuis le matin; le canon retentissait sans relâche, et Juliette n'avait pas de nouvelles de celui qu'elle appellait son père.

Pourquoi n'était-il pas rentré au petit jour, comme de coutume?

Juliette aimait Biribi, qu'elle appelait et croyait son père...

Et le vieux bandit avait pour elle des tendresses infinies et des adorations sans bornes.

Juliette ne le questionnait jamais sur sa vie mystérieuse.

Biribi, du reste, n'aimait pas les questions indiscrètes, et s'était borné à lui dire un jour sèchement :

— Je sers le roi!

Jamais Juliette n'avait franchi le seuil de cette porte par laquelle Biribi entrait et sortait.

Elle ne connaissait pas Coqueluche; elle ignorait par qui l'appartement de la maison voisine était habité.

Gertrude était sombre et silencieuse depuis le matin. Juliette lui ayant dit :

— Mais mon père ne rentre pas!

La vieille bonne avait répondu avec humeur :

— Il rentrera, mademoiselle, allez, il rentre toujours...

— Comme tu me dis cela!

Gertrude avait haussé les épaules sans répondre. Puis elle était venue s'asseoir auprès de la table à

ouvrage de Juliette, et s'était mise à tricoter un bas, comme si de rien n'était.

— Ma bonne Gertrude, avait repris Juliette, d'une voix tremblante, c'est donc vrai qu'on se bat pour le roi?

— Je ne sais pas pour qui on se bat. Je n'entends rien à la politique, moi.

— Tout à l'heure, reprit la jeune fille, il y avait des hommes sous la fenêtre qui disaient que les Russes allaient entrer dans Paris.

— C'est possible.

— Qu'ils ramenaient le roi...

— Je n'en sais rien.

— Ce qui m'a fait une grande joie et une grande peur tout à la fois.

— Comment cela, mademoiselle?

— Une grande joie, car si le roi revient, il nous rendra notre château.



— Bon! après?

— Une grande peur... car peut-être mon père se bat avec les Russes... s'il allait être blessé... tué peut-être...

Et Juliette joignait les mains avec effroi.

— N'ayez pas peur, dit Gertrude avec ironie, il n'y a pas de danger... monsieur Biribi... est un homme prudent...

Juliette allait poursuivre sans doute; mais le bruit du bris de la potiche arriva jusqu'à elle.

— Mon Dieu! fit-elle.

— C'est dans la maison voisine, répondit Gertrude.

Le bruit cessa, mais Juliette n'en persista pas moins dans son inquiétude.

— Oh! j'ai peur... dit-elle.

— Eh bien! répondit Gertrude, je ne vous quitterai pas, cette nuit.

— Ah! ma bonne Gertrude...

— Au lieu de remonter, dans ma chambre, je me ferai un lit dans la salle à manger, tout en travers de la porte. Vous devriez vous coucher, mademoiselle.

— A quoi bon? je sais bien que je ne pourrai pas fermer l'œil.

Puis tressaillant de nouveau :

— As-tu entendu?

— Quoi donc?

— Du bruit dans la chambre de mon père.

— Eh bien! dit Gertrude naïvement, c'est peut-être lui qui rentre.

Juliette s'élança vers la porte de la chambre où couchait le baron de Fénouil-Caradeuc, quand, toutefois, il couchait chez lui; et elle y entra sans défiance en disant :

— Est-ce toi, petit père?

Les rideaux du lit s'agitaient dans la pénombre qui régnait dans la chambre.

Puis ils s'ouvrirent brusquement, et Juliette jeta un cri.

La femme masquée venait d'apparaître; elle avait fait un bond sur Juliette, l'avait prise à la gorge et murmurait :

— Si vous appelez, je vous tue?

Mais Gertrude avait entendu le cri, et elle était accourue.

Les deux hommes qui accompagnaient la baronne se jetèrent sur elle.

L'un deux lui enfonça un mouchoir dans la bouche.

L'autre la garrotta lestement

Pendant ce temps, la baronne avait chargé sur son épaule la jeune fille évanouie, et elle regagnait le couloir en murmurant :

— Maintenant, Biribi, je te tiens!... et nous allons régler un compte terrible.

VI

Quelques jours se sont écoulés.

Paris, la ville caméléon, a effacé les dernières traces de cette lutte acharnée qu'il a soutenue contre les armées alliées.

Paris est devenu une ville russe, allemande et anglaise; Paris est la possession de l'étranger.

Les ministères, les établissements publics, les théâtres, ont maintenant à leur porte des sentinelles bavaroises, autrichiennes ou cosaques.

Le peuple, gardien fidèle de l'honneur national, s'est retiré morne et fier dans les faubourgs.

L'armée française est sortie de Paris après la capitulation, mais le bourgeois parisien s'est bien vite humanisé avec les alliés.

C'est le soir; le Palais-Royal étincelle.

Une musique autrichienne joue des valses dans le



Ils mirent flamberge au vent et croisèrent le fer (page 144).

jardin, pour le plus grand charme des vieilles Parisiennes.

Les galeries de bois sont encombrées de rubans, d'oripeaux et de toilettes provoquantes.

Les galants uniformes de nos bons amis s'y confondent avec la soie et le velours que traînent les prêtresses de la Vénus facile.

Les cafés sont pleins.

Les maisons de jeu regorgent.

Les armuriers eux-mêmes font quelques affaires ; ils vendent des épées de combat à ceux qui se sont pris de querelle, et des pistolets à ceux qui ont laissé, sur le tapis vert de la roulette, leur dernier napoléon ou leur dernière guinée.

La *dame verte*, comme on l'a souvent appelée, l'absinthe coule à pleins bords et distille son affreux poison.

Ils sont deux jeunes gens, à la porte du café de Foy, assis devant une table qui supporte un flacon de la liqueur pernicieuse.

Un flacon presque vide déjà.

Deux jeunes gens en uniforme, l'un blanc, l'autre vert, un Russe et un Autrichien.

Le Russe est calme, l'Autrichien supporte moins bien la dame verte.

Le Russe a cet œil clair et d'une féroce tranquillité qui dénote le buveur d'absinthe endurci.

L'Autrichien est devenu rêveur, mélancolique, et il songe peut-être, en son ivresse, à quelque blonde fiancée laissée dans la vaste Bohème ou dans quelque vieux manoir penché sur le Danube aux flots rapides.

Silencieux, tous deux, ils boivent à petites gorgées.

Devant eux passe et repasse la foule bariolée des uniformes et des oripeaux.

Tout à coup, au milieu de cette foule, un murmure s'élève, et ces mots : — La voilà ! la voilà ! circulent de bouche en bouche.

Le Russe a reposé son verre.

Il suit du regard les indications de la foule, et son regard s'arrête tout à coup sur une femme qui passe en souriant.

La foule murmure son nom :

— Cendrinette !

C'est Cendrinette, en effet ; Cendrinette belle et charmante, comme toujours, et qui vient au Palais-Royal s'assurer de la générosité de ces étrangers qui, dit-on, ont leurs poches pleines d'or.

— Qu'elle est belle ! murmure le Russe.

Mais l'Autrichien fait une petite moue dédaigneuse.

— J'ai laissé mieux que cela à Vienne, dit-il.

Le Russe sourit et murmure :

— Sans doute quelque grosse Allemande ?

L'Autrichien pâlit et porte instinctivement la main à la garde de son épée.

— C'est bien, dit le Russe. Je maintiens le mot.

— Pétrowitz, prenez garde !...

— A quoi, ami Conrad ? demande le Russe.

— Vous insultez la femme que j'aime...

— Vous vous permettez bien, vous, de ne pas être de mon goût.

Et le Russe a pareillement porté la main à la garde de son épée.

— Un moment, dit l'Autrichien, je ne tiens pas à votre vie.

— Ni moi à la vôtre.

— Voulez-vous retirer l'expression dont vous vous êtes servi relativement à ma fiancée ?

— Ah ! votre fiancée ?

Et le Russe continue à ricaner.

— Oui, c'est ma fiancée.

— Elle doit avoir les cheveux jaunes et les mains rouges.

— Pétrowitz, vous m'insultez !

— Libre à vous, Conrad, de prendre la chose ainsi.

L'Autrichien se lève.

— Alors, vous me rendrez raison.

— Quand vous voudrez, répond Pétrowitz.

Et il vide son sixième verre d'absinthe.

Puis, tirant sa montre :

— Il n'est pas minuit, dit-il. Je ne me bats pas avant le jour. Vous avez le temps d'attendre...

— J'attendrai...

Cendrinette, qui s'était arrêtée à quelques pas, a deviné qu'elle était la cause première d'une querelle entre ces deux hommes.

Elle s'approche.

— Tu es belle ! lui dit Pétrowitz.

— Belle nouvelle ! on me l'a déjà dit, mon capitaine.

— Veux-tu m'aimer ?

— Tu es donc bien riche ?

— J'ai des terres et des esclaves à passer pour un prince, dit Pétrowitz.

— Eh bien ! dit Cendrinette, fais-moi un cadeau. Il y a là, dans cette boutique, un collier de perles pour lequel je me meurs d'envie.

— Il est à toi, répond Pétrowitz.

Et il se lève et offre le bras à Cendrinette.

Puis se tournant vers l'Autrichien :

— Ami Conrad, dit-il, quand nous retrouverons-nous ?

— Où vous voudrez, et au point du jour.

— Ici, dans le jardin... si vous voulez.

— C'est convenu.

Et le Russe s'éloigne au bras de Cendrinette.

L'Autrichien est ivre de rage.

Pendant une heure, il se promène dans les galeries d'un pas inégal et chancelant ; puis, l'ivresse augmentant, cette horrible ivresse de la dame verte, il gravit précipitamment l'escalier du numéro 113.

Le *cent treize !*

L'antre infernal où s'engloutissaient pêle-mêle la dot de la femme, le pain des vieillards et des enfants, et quelquefois l'honneur des hommes !

Le capitaine Conrad est entré dans la salle de jeu.

La roulette fait entendre son bruit sinistre ; la bille court en ronflant, le croupier annonce le point, les joueurs murmurent, le râteau s'allonge sans relâche.

L'Autrichien a tiré de sa poche une poignée d'or.

— Place ! place ! dit-il.

La foule s'écarte un peu ; l'Autrichien peut arriver jusqu'à la table.

— Rien ne va plus ! dit le croupier, au moment où Conrad a posé une pile de pièces d'or au hasard.

La bille tourne, puis elle tombe, et le croupier dit :

— *Deux, noire, pair et manque.*

L'or du jeune Autrichien était sur le numéro deux.

Or, à ce jeu d'enfer, le numéro qui sort donne trente-cinq fois la mise.

Un murmure d'admiration s'est élevé. Conrad a vu sa pile d'or payée trente-cinq fois.

Mais il ne retire pas son argent.

— Il va tout perdre, murmure-t-on.

Mais la dame verte est là qui le conseille.

La bille roule de nouveau.

Tout à coup un frisson d'enthousiasme, un hurrah d'admiration s'élève parmi la foule pressée autour de la roulette.

Le numéro *deux* est encore sorti.

Et Conrad, en voyant un monceau d'or devant lui, remercie la dame verte.

Mais il ne retire pas son argent.

— Vous êtes fou ? disent cent voix :

Conrad sourit toujours.

— Rien ne va plus ! dit le croupier en laissant tomber la bille dans le bassin de cuivre.

VIII

Tandis que la bille tournait, on eût entendu voler une mouche dans la salle.

La roulette est, pour les joueurs, l'ennemi commun. Quiconque la maltraite est le bienvenu.

On s'intéresse à son gain, comme s'il devait vous en revenir quelque chose.

La bille tournait, tournait encore, et chacun retenait son haleine ; et lorsqu'elle tomba, ce fut comme un coup de foudre.

— *Deux, noire, pair et manque*, annonça le croupier pour la troisième fois.

Ce ne fut plus de l'étonnement, ce ne fut plus de la joie, ce fut du vertigo et de la frénésie.

La banque sautait ; les croupiers se regardaient consternés.

Conrad, calme et froid, prit son bonnet de police et le convertit en sac.

Puis, s'emparant d'un râteau, il l'emplit.

— Est-ce que vous ne tenez plus ? demanda-t-il aux croupiers.

— Pas jusqu'à demain, lui répondit-on.

Il fit un signe de tête qui voulait dire : « Cela m'est bien égal. » Et il sortit de la salle de jeu, escorté, pour ainsi dire, par tous ceux qui avaient assisté à son triomphe.

Mais le capitaine Conrad n'alla pas loin ; il ne s'éloigna pas avec son gain à toutes jambes comme on aurait pu le croire.

Il demeura dans le Palais-Royal, et alla se rasseoir

devant ce café où il s'était querellé naguère avec le Russe Pétrowitz.

L'or attire les belles de nuit, comme la chandelle les papillon.

Tout ce que les galeries de bois avaient de plus séduisant vint passer et repasser devant le joueur heureux.

Celui-ci avait posé sa casquette pleine d'or sur la table, devant lui ; puis il avait redemandé de l'absinthe et s'était replongé dans son rêve.

En vain les sirènes les plus séduisantes lui adressaient-elles un regard et un sourire.

En vain les plus hardies s'approchaient-elles, disant :

— Tu es le plus bel officier que nous ayons jamais vu.

Conrad demeurait indifférent.

Conrad songeait à la fiancée qui l'attendait, là-bas, de l'autre côté des Alpes.

Cependant une grande et brune fille au jupon rouge, au corsage de velours garni de paillettes, aux yeux noirs pleins d'éclat, au nez busqué, aux lèvres vermeilles laissant voir des dents éblouissantes, s'approche à son tour.

Celle-là n'était pas précisément une vierge folle.

Elle avait un état ; elle jouait du tambour de basque et dansait en s'accompagnant des castagnettes.

Elle vint se placer devant Conrad, à qui, maintenant, la foule composait une véritable cour, et elle se mit à danser un fandango prodigieux.

Conrad la suivait des yeux, dans sa tournoyante chorégraphie ; il avait ce regard abruti et morne que donne l'ivresse.

Quand elle eut fini, elle lui tendit une sébile.

— Mon doux seigneur, lui dit-elle, un louis pour la bohémienne, s'il vous plaît ?

A ce mot de bohémienne, l'œil atone de Conrad s'éclaira.

— Tu es bohémienne ? fit-il.

— Gitana d'Andalousie, répondit-elle.

— Et tu danses ?...

— Je danse et je dis la bonne aventure.

— Ah ! fit Conrad, dont l'œil s'illumina de plus en plus.

— Je prédis l'avenir soit avec un jeu de tarot, poursuivit-elle, soit par la simple inspection des mains.

Conrad plongea sa main dans la casquette et y prit une poignée d'or :

— Tends ton tablier, dit-il.

La bohémienne, stupéfaite, ne bougea pas.

— Je veux savoir l'avenir, poursuivit Conrad d'un ton impérieux. Prends et parle...

La bohémienne, après une minute d'hésitation, fit de son tablier une poche, et Conrad y laissa tomber la poignée d'or.

Puis il tendit sa main.

— Ne préférez-vous pas le tarot ? demanda la bohémienne.

— Je veux le plus court, dit-il.

Elle le regarda et eut un tressaillement.

— C'est égal, dit-elle, j'aimerais mieux vous faire les cartes.

— Non... lis dans ma main.

Elle soupira et lui dit :

— Allons !... puisque vous le voulez...

Et elle prit la main que lui tendait Conrad, et se mit à en examiner les lignes avec une attention émue.

Les joueurs qui avaient escorté Conrad, les femmes légères qui se pressaient auprès de lui avaient formé un cercle autour de la bohémienne.

Le silence régnait, et on se suspendait aux lèvres de la jeune sorcière, comme tout à l'heure on avait écouté avec anxiété le bruit de la bille roulant dans la cuvette de cuivre.

Mais la gitana repoussa vivement la main du jeune officier :

— Non, non ! dit-elle avec force.

— Parle ! fit-il avec irritation.

— Je ne veux pas ! répondit-elle toute tremblante.

— Parleras-tu ?

Et il se leva menaçant.

La bohémienne était pâle ; son front s'était subitement inondé de sueur... ses lèvres tremblaient... tout son corps avait un tremblement convulsif.

— J'ai payé pour savoir... je veux savoir... dit Conrad avec un accent impérieux.

— Eh bien ! dit-elle, si vous restez ici...

— J'y resterai.

— Vous êtes un homme mort... acheva-t-elle.

Conrad pâlit légèrement à son tour ; mais il se remit bientôt.

— Et comment mourrai-je ? dit-il.

— Je ne sais pas... mais vous mourrez... Partez d'ici, allez-vous-en bien loin... fuyez... si vous avez une mère, une sœur, une fiancée...

Et l'émotion de la bohémienne était si grande qu'elle avait gagné l'auditoire.

— Une fiancée ! murmura Conrad frissonnant.

Et il songea sans doute à la jeune fille qui, nuit et jour songeait à lui.

— Partez ! répéta la bohémienne.

Mais un éclair jaillit des yeux de Conrad :

— Si je partais, dit-il, je serais un lâche !

— Alors, dit la bohémienne, reprenez votre argent, il me porterait malheur.

Elle vida le contenu de son tablier sur la table du café et s'enfuit.

La foule sera éternellement superstitieuse.

L'insolent bonheur de Conrad au jeu suffit à confirmer dans l'esprit de tous la prédiction de la bohémienne.

Et comme on avait entouré cet homme, on s'en éloigna tout à coup.

Le vide se fit autour de lui.

Mais il ne s'en aperçut pas.

Après avoir remis son or dans sa poche, il était retombé dans son effrayante rêverie.

La dame verte avait repris son empire.

Et les courtisanes s'éloignèrent, comme les hommes s'étaient éloignés, et minuit sonna....



Vous plairait-il de descendre un instant? (page 147

Les boutiques se fermèrent, la foule se dissipa; il ne resta plus d'ouvert que la maison de jeu et le café qui en dépendait.

Et dans ce café quelques rares joueurs décavés, et dans les jardins du Palais-Royal deux ou trois promeneuses que la solitude n'effrayait pas.

Conrad était toujours là, son front dans ses mains.

La nuit s'écoula, les premières clartés de l'aube blanchissaient les toits.

Conrad rêvait de ce vieux manoir aux murs couverts de lierre qui mirait l'ardoise de ses tourelles dans les flots rapides du Danube, à ce manoir sous les lambris duquel la blonde Gretchen sommeillait sans doute, un angélique sourire aux lèvres.

Tout à coup une main toucha son épaule.

Il tressaillit et leva la tête.

Pétrowitz était devant lui.

— Me voici, dit-il.

Conrad se leva vivement.

— Oh! c'est juste, répondit-il, vous êtes exact.

Puis il songea à la prédiction de la bohémienne.

Et il passa sa main sur son front.

Mais Conrad était brave; Conrad n'avait jamais reculé.

Pétrowitz lui dit :

— Nous étions amis pourtant.

— C'est vrai, répondit Conrad, si vous voulez retirer le mot malséant dont vous vous êtes servi à l'endroit de ma fiancée,... je vous tendrai la main.

— Jamais, répondit Pétrowitz.

— Alors, dit Conrad, que la volonté du destin s'accomplisse!

Ils firent trois pas dans le jardin, mirent flamberge au vent et croisèrent le fer...

VIII

Faisons un pas en arrière et reportons-nous au moment où Cendrinette entraînait le lieutenant Pétrowitz à travers les galeries du Palais-Royal.

Cendrinette avait-elle donc déjà repris sa folle vie?

Cendrinette était-elle déjà guérie de cet amour injuste que lui avait inspiré le prétendu vicomte de Montrevel?

Oui et non.

Oui, en ce sens qu'elle cherchait à s'étourdir et méprisait cet homme qui était le complice de l'infâme Biribi.

Non, parce que, tout en le méprisant, elle le haïssait, comme on va le voir.

Cendrinette avait développé chez Pétrowitz sa corde sensible.

— Tu es belle, répéta-t-il.

— Je le sais.

— Tu es un ange...

— Non, tu te trompes.

— Qu'es-tu donc?

— Un démon.

— Oh! dit le lieutenant en riant.



Au moment où Conrad tombait, une femme accourut en jetant un cri (page 144).

Mais elle eut un éclair dans les yeux qui le fit tressaillir.

— Mais, reprit-il, les démons aiment quelquefois.

— C'est selon...

— C'est-à-dire, fit-il en souriant, que tu veux le collier de perles dont tu m'as parlé ? Eh bien viens... nous allons l'acheter.

— Non, dit Cendrinette, j'aimerais mieux autre chose.

— Quoi donc ?

Elle l'enveloppa d'un regard calme et investigateur.

— Après ça, dit-elle, vous n'êtes peut-être pas l'homme que je cherche.

— Plaît-il ? dit le Russe.

— Vous me trouvez belle et vous m'aimeriez peut-être jusqu'à concurrence de quelques bijoux... mais...

— Mais quoi !

— Mais si je vous demandais de risquer votre vie pour moi.

— Eh bien ?

— Vous me refuseriez.

— Ma toute belle, dit Pétrowitz, vous connaissez bien mal les gens comme moi.

— Vrai !

— Pour l'amour de vous, je tirerais l'épée sans relâche pendant huit jours.

— Vous ne vous moquez pas de moi ?

Et la voix de Cendrinette tremblait d'émotion.

— Mais non, dit-il avec gravité.

— Si je vous désignais un homme que je hais ?

— L'avez-vous aimé ?

— A en devenir folle.

— Bien. Après ?

— Si je vous le désignais, en vous disant : « Mon amour est au prix de sa vie ?... »

— Je le tuerais.

— Vous parlez sérieusement, dit-elle en le regardant encore, je vous crois.

— Où est-il ?

— Je vais vous conduire à la porte de la maison dans laquelle il se trouve.

— Allons ! dit Pétrowitz.

Ils sortirent du Palais-Royal et gagnèrent la rue Saint-Honoré.

Pétrowitz se disait :

— Il n'est pas minuit, j'ai le temps d'aller tuer l'homme que hait cette belle enfant et de revenir avant le jour me mettre aux ordres du capitaine autrichien Conrad !

Et il allongea le pas.

Cendrinette marchait rapidement, effleurant à peine le sol de son pied mignon.

Depuis que les alliés étaient maîtres de Paris, la capitale avait repris peu à peu sa physionomie accoutumée.

Les voitures de place circulaient dans les rues, où il n'y avait plus trace de barricades.

Cendrinette fit signe à un cocher qui stationnait à l'angle de la rue de Chartres.

— C'est loin, dit-elle à Pétrowitz ; nous allons monter en voiture.

— Comme vous voudrez, répondit-il ; je vous suivrai au bout du monde.

— Où allons-nous, mes bourgeois? demanda le cocher.

— A la barrière de Ménilmontant, répondit Cendrinette.

— A l'heure ou à la course?

— A la course.

— Tiens ! c'est drôle.... murmura, le cocher à part lui. Ils ont pourtant l'air de deux amoureux. Pourquoi donc sont-ils pressés?

Quand la voiture roula, Pétrowitz prit les deux mains de Cendrinette dans les siennes.

Elle ne les retira point.

— Vous le haïssez donc bien? fit-il.

— J'ai soif de tout son sang.

— Il vous a donc abandonnée?...

— Non, c'est moi.

— Alors?...

— Mais il m'a trompée... c'est le dernier des hommes... et tant qu'il vivra je serai honteuse de mon amour.

— Est-ce un Français?

— Oui.

Pétrowitz garda un moment le silence; puis, tandis que la voiture roulait, il ajouta :

— Mais encore, pour me battre avec lui, faut-il un prétexte.

— C'est facile à trouver.

— Mais pas la nuit... il est couché sans doute.

— Non, il est auprès d'un officier blessé...

— Ah!

Cendrinette regarda Pétrowitz.

— Hésiteriez-vous? dit-elle. S'il en est ainsi, arrêtons-nous, descendez et quittez-moi...

— Vous êtes folle! ma belle enfant, dit Pétrowitz, je n'ai jamais reculé devant pareille aventure : par conséquent, allons!

— C'est bien, vous êtes un galant homme, dit Cendrinette, et je vois bien que vous êtes brave.

— On l'a toujours dit, fit simplement Pétrowitz.

La voiture roulait toujours. Elle descendit vers la porte Saint-Denis, longea le boulevard de ce nom et le boulevard Saint-Martin, entra dans le faubourg du Temple et traversa le canal de l'Ourcq.

Cendrinette paraissait absorbée en une rêverie profonde.

Pétrowitz lui pressait tendrement les mains et Cendrinette ne les retirait pas.

Au bout d'un quart-d'heure, la voiture s'arrêta.

Elle était arrivé en face de la barrière.

— Descendons, fit Cendrinette.

— Va-t'en, dit Pétrowitz au cocher, en lui mettant un écu dans la main!

Cendrinette lui prit le bras et le fit entrer dans le chemin de ronde qui courait derrière le mur d'enceinte.

Elle avait jeté sur ses épaules un manteau que tout à l'heure elle portait sur son bras; et elle en ramena les plis sur son visage avec tant d'art, que ses amis les plus intimes, passant auprès d'elle, ne l'auraient pas reconnue.

Au bout de cent pas, elle s'arrêta.

— C'est là, dit-elle, en lui montrant une maison isolée et qui paraissait tomber en ruines, tant le canon des Russes l'avait battue en brèche quelques jours auparavant

— Fort bien, répondit Pétrowitz.

— Malgré l'heure avancée de la nuit, vous voyez cette lumière, n'est-ce pas?

— Au premier étage?

— Oui.

— Elle éclaire la chambre d'un officier français blessé grièvement durant le siége de Paris.

— Bon, et après?

— Deux personnes sont auprès de lui : une jeune femme, et l'homme que je hais.

— Coment se nomme-t-il?

— Il se fait appeler le vicomte de Montrevel.

— Cela me suffit, dit Pétrowitz. Je vais frapper à la porte.

— Non pas, dit Cendrinette. Ce n'est pas ainsi qu'il faut procéder.

— Que faire alors?

— Vous allez me laisser m'éloigner.

— Et puis?

— Vous vous avancerez sous la fenêtre éclairée et vous appellerez :

« Monsieur de Montrevel?

— Bien.

— Il se mettra à la fenêtre. Vous le prierez de descendre. Le reste vous regarde. Adieu...

Et Cendrinette fit un pas de retraite.

— Mais, dit Pétrowitz, qui eut un mouvement de défiance, où vous retrouverai-je ensuite?

— Chez moi.

— Où?

— Rue du Mont-Blanc. Voici ma carte?

Et Cendrinette tendit en effet un petit carré de papier glacé sur lequel on lisait :

Mademoiselle Cendrinette, danseuse.

Après quoi, elle glissa des mains à Pétrowitz et s'esquiva d'un pas rapide.

Alors Pétrowitz s'avança sous la fenêtre qui était éclairée.

IX

Cendrinette était déjà loin.

Pétrowitz l'avait suivie des yeux, puis perdue de vue.

Le Russe eut un moment d'hésitation.

Après tout, quelle était cette femme qui voulait lui faire tuer un homme qu'il ne connaissait pas, qu'il n'avait jamais vu?

Et pourquoi cette femme ne demeurait-elle point là, pour assister au combat, pour jouir de sa vengeance?

L'ivresse de l'absinthe a de terribles moments de lucidité, d'incroyables éclairs de raison.

Un de ces éclairs traversa le cerveau de Pétrowitz. Un moment, il se dit :

— Il y a au Palais-Royal, deux cents femmes qui sont aussi belles peut-être que celle-là ; et cependant, elles ne promettent point leur amour en échange de la vie d'un homme. Et puis, qui me dit que je reverrai jamais celle-là ?

Pétrowitz fut sur le point de battre en retraite.

Mais sa main froissait encore la carte que lui avait donnée la jeune femme.

Il y avait à trois pas de la maison une manière de réverbère.

A la clarté, Pétrowitz relut ce nom :

Cendrinette.

— Le nom est aussi joli que la femme ! se dit-il.

Et l'éclair de raison disparut, la folie absinthée le reprit.

— Là ! M. de Montrevel ? cria-t-il.

Puis il attendit.

Quelques secondes s'écoulèrent, pendant lesquelles Pétrowitz vit la lumière placée derrière la fenêtre s'agiter.

Puis enfin la fenêtre s'ouvrit et un homme y parut disant :

— De quoi s'agit-il ?

— Êtes-vous M. de Montrevel ? demanda Pétrowitz, dans le français si parisien, si dépourvu d'accent qui est familier aux Russes de l'aristocratie.

— Oui, monsieur, répondit Coqueluche.

— Vous plairait-il de descendre un moment, reprit Pétrowitz.

— Dans quel but ?

— J'ai à vous entretenir de choses graves.

— Je suis à vous, répondit Coqueluche.

Et il referma la fenêtre.

Quelques minutes après, il était dans la rue, et saluait Pétrowitz avec quelque étonnement, car il s'apercevait qu'il avait affaire à un officier russe.

— Vous êtes bien M. de Montrevel ? demanda encore Pétrowitz.

— Sans doute, monsieur.

— Monsieur, continua Pétrowitz, je suis amoureux.

— Je vous en fais mille fois mon compliment, monsieur, répondit Coqueluche, n'est pas amoureux qui veut ; mais je ne suppose pas que vous me dérangiez à pareille heure pour me faire des confidences sur l'état de sensibilité de votre cœur.

— C'est ce qui vous trompe, monsieur.

— Bah ! fit Coqueluche.

— Monsieur, reprit l'officier, je suis amoureux, et d'une femme charmante, que vous connaissez.

— Moi ?

— Elle se nomme Cendrinette.

Coqueluche ne sourcilla pas.

— Je crois que vous vous trompez, dit-il, j'entends prononcer ce nom pour la première fois.

Cette réponse, nettement articulée, devait faire reculer Pétrowitz d'un pas, et il recula, en effet.

Coqueluche poursuivit avec le même sang-froid :

— Après cela, peut-être a-t-elle un autre nom, les femmes changent si souvent... !

— Je ne sais pas, dit Pétrowitz, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'elle m'a offert son amour en échange d'un petit service...

— Qui consiste ?...

— A vous passer mon épée au travers du corps.

— En vérité ! dit Coqueluche toujours calme.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Mais êtes-vous sûr de ne vous point tromper ?

— Je ne crois pas.

Coqueluche avait l'air de chercher dans sa mémoire :

— Cendrinette ? disait-il, Cendrinette... non, parole d'honneur ! je ne me rappelle pas.

— Une jolie blonde...

— Ce n'est pas un renseignement, il y a tant de femmes blondes...

— Qui a un léger grasseyement, dans la voix...

— Connais pas ! et où l'avez-vous rencontrée ?

— Au Palais-Royal.

Coqueluche eut alors un rire fort impertinent.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il, mais vous ne seriez pas en uniforme que ce détail me prouverait que vous êtes étranger. Je suis le vicomte de Montrevel et veuillez croire que je ne suis jamais allé chercher mes amours au Palais-Royal.

— Mais... monsieur...

— S'il vous plaît de nous couper la gorge, poursuivit Coqueluche, certes je ne suis pas homme à décliner cet honneur ; mais vous me permettrez bien une question encore ?

— Faites.

— Comment êtes-vous venu ici ?

— En voiture.

— Seul ?

— Non, avec elle.

— Fouillez dans vos poches, avez-vous encore votre bourse ?

— Oui, dit Pétrowitz après examen. La voilà.

Coqueluche fronça le sourcil.

— Cette femme doit avoir des complices, dit-il.

— Hein ?

— Qui vous attendent au coin d'une rue quelconque, et vous dépouilleront.

— Mais, monsieur....

— Ce tour-là se fait très-souvent.

— Monsieur, dit Pétrowitz, que le calme de Coqueluche déconcertait un peu, je voudrais vous croire.... cependant....

— Quoi donc ? dit Coqueluche.

— Il faut bien que cette femme vous connaisse, puisqu'elle m'a dit votre nom.

— Bon !

— Et qu'elle m'a conduit ici.

— Oui, mais elle s'est sauvée....

— En me donnant rendez-vous chez elle, demain....

— Où cela ?

— Rue du Mont-Blanc, 19.

— Monsieur, repartit Coqueluche, mademoiselle Cen-

drinette, puisque tel est son nom, en voulant prouver trop de choses, n'a rien prouvé du tout.

— Que voulez-vous dire ?

— J'habite moi-même rue du Mont-Blanc, et il n'est pas très-étonnant qu'on y sache mon nom.

— Mais comment expliquerez-vous, dit Pétrowitz, — à qui l'ivresse n'ôtait rien de sa logique, — qu'elle ait pu me conduire ici, me désigner cette maison, et me dire : « Il est là ! »

— C'est fort simple.

— Voyons ?

— Tout le monde de la rue du Mont-Blanc sait que je suis ici au chevet de mon ami, le colonel Raoul de Vauxchamps, blessé grièvement.

Ce nom fut un coup de tonnerre pour Pétrowitz ; il se rappela Machefer, mademoiselle de Bernerie et le jeune colonel trouvé vivant parmi les morts.

— Vous êtes l'ami de M. de Vauxchamps ? dit-il.

— Son ami intime.

L'ivresse céda encore une fois sa place à la raison.

— Et pour une péronnelle que je ne reverrai pas, je me battrais avec vous ? Non ! non ! s'écria-t-il, non, mille fois non ! Votre main, monsieur ?

Et il tendit la main à Coqueluche, qui la prit.

Puis il s'en alla en disant :

— Adieu, monsieur... au revoir, plutôt.

Coqueluche le vit s'éloigner, et murmura :

— Il est ivre-mort ! C'est égal, ma petite Cendrinette, tu me payeras ce tour-là...

Et il rentra tranquillement dans la maison.

Pétrowitz, lui, continuait son chemin.

Il gagna le faubourg du Temple, et là, l'ivresse le reprit.

— Après tout, se dit-il, je suis un imbécile ! je perds à cette générosité chevaleresque l'amour d'une femme charmante... Je m'étais pourtant dit que je tuerais quelqu'un cette nuit.

Il prit sa tête à deux mains et se souvint...

Il se souvint de Conrad, le capitaine autrichien à qui il avait donné rendez-vous dans le jardin du Palais-Royal.

Et il prit sa course, et nous l'avons vu arriver, poser sa main sur l'épaule du capitaine, et lui dire :

— Me voilà !

Cinq minutes après les deux adversaires avaient l'épée à la main.

Trois minutes plus tard, Conrad atteint en pleine poitrine, tombait en jetant un cri.

La prédiction de la bohémienne s'était réalisée.

X

Au moment où Conrad tombait, une femme accourut en jetant un cri.

C'était la bohémienne qui avait prédit au jeune officier son malheureux sort.

L'ivresse de Pétrowitz, cette ivresse calme et féroce tout à la fois, se dissipa alors comme par un douloureux enchantement.

Conrad et Pétrowitz, étaient amis.

Ils s'étaient rencontrés et avaient combattu, l'un à côté de l'autre, sur tous ces malheureux champs de bataille de la campagne de France.

Jeunes tous deux, ils s'étaient liés.

Conrad avait même sauvé une fois la vie à Pétrowitz.

Et Pétrowitz venait de frapper mortellement Conrad.

La bohémienne accourut échevelée, frémissante, l'œil hagard.

— Ah dit-elle, je le lui avais prédit.

Pétrowitz, immobile, stupide, regardait cet homme dont il avait été le meurtrier, et qui se tordait dans les convulsions de l'agonie.

La bohémienne se pencha sur Conrad.

Conrad la reconnut. Son œil brilla un moment; puis ses lèvres s'entrouvrirent et murmurèrent un nom :

— Fritchen !

Après quoi les lèvres se refermèrent, l'œil devint fixe et vitreux, les convulsions s'éteignirent...

Conrad était mort.

— Assassin ! s'écria la bohémienne en jetant un regard enflammé sur Pétrowitz.

Pétrowitz ne répondit pas.

Il était comme foudroyé.

Mais la gitane poursuivit avec une exaltation sauvage :

— Il m'a donné sa main à lire, hier soir, — car je lis dans la main des hommes comme dans un livre, — et j'ai lu dans la sienne que s'il ne s'éloignait pas d'ici, avant le jour, il mourrait.

« Puis, je me suis enfuie ; puis encore, quand j'ai été hors du Palais-Royal, une sorte de force mystérieuse m'a clouée au sol.

« Je voulais m'en aller, et je ne pouvais pas.

« L'œil fixé sur la galerie où je l'avais laissé, j'attendais qu'il sortît.

« Mais il est resté...

« Et j'ai passé la nuit là, à l'attendre, à supplier Dieu qu'il eût pitié de ce jeune homme...

« Et Dieu a été sourd...

« Et tu es arrivé à temps, assassin ! »

Une larme roulait, silencieuse, sur la joue pâle de Pétrowitz.

— Tu pleures, dit-elle, avec son accent d'indignation sauvage; il est bien temps de pleurer, beau fils ! Il est mort, le pauvre enfant, mort loin de son pays, loin de sa fiancée, n'emportant dans la tombe pour adieu suprême qu'un regard de la bohémienne !... Es-tu content de ton œuvre, assassin ?

Pétrowitz écoutait et ne répondait pas.

Elle poursuivit :

— Mais la parole divine a dit : Quiconque a frappé par l'épée périra par l'épée.

Cette fois, Pétrowitz releva la tête et s'écria :

— Fille de Bohème, oserais-tu donc me dire mon sort, à moi aussi ?

— Oui, dit-elle avec exaltation, si tu veux me donner ta main, je te le dirai.

Et Pétrowitz, fou de douleur, lui tendit sa main ouverte.



Deux femmes étaient seules dans le cabaret (page 150.)

Le jour avait grandi ; un rayon de pourpre teintait le ciel d'un bleu pâle.

Cependant, le jardin était désert encore, et la bohémienne était seule avec Pétrowitz.

Elle prit cette main fiévreuse qui avait laissé échapper l'épée.

Elle l'examina avec une joie cruelle.

Et Pétrowitz eut peur, — lui qui n'avait jamais tremblé.

— Veux-tu savoir ton sort ? lui dit-elle.

— Oui, je le veux.

— Oseras-tu l'entendre ?

— Je ne crains pas la mort, dit-il avec un accent de profond désespoir, je la désire même à présent que j'ai tué mon ami.

— Et si je te disais que la mort qui t'attend est épouvantable !

— Je ne crains pas la douleur.

— Qu'elle est infâme.

Pétrowitz recula.

— Oh ! non, dit-il, c'est la mort d'un soldat que je veux.

— Tu ne l'auras pas...

Et elle riait d'un rire féroce ; et comme il la regardait avec épouvante :

— Veux-tu donc encore savoir ? dit-elle.

Il hésita encore un instant, comme si quelque fantôme menaçant se fût dressé devant lui.

— Tu as peur, répéta-t-elle, tu as peur.

— Non, je n'ai pas peur, s'écria-t-il, parle, je le veux je te l'ordonne.

Et de nouveau, il lui tendit sa main.

Elle la prit, la serra avec force, mais ne la regarda point.

Alors, comme une pythonisse sur son trépied, les yeux au ciel, le corps frémissant, la voix inspirée, elle parla :

— C'est le soir, dit-elle, un soir d'hiver, le jour meurt... le ciel est rouge...

« Là-bas, je vois un grand fleuve bordé de maisons.

« Sur les deux rives, sur les toits des habitations, aux fenêtres..., sur une grande place, partout, une mer de têtes.

« Les vagues de l'Océan ne sont ni plus pressées ni plus nombreuses un jour de tempête.

« Et cependant cette foule anxieuse, frémissante, du sein de laquelle s'échappe un immense murmure, comme on en entend au fond des grands bois, à l'approche de l'orage, la foule s'est ouverte, pour livrer passage à une charrette... »

Elle s'arrêta un moment.

Pétrowitz, frissonnant et pâle, suspendait son regard aux lèvres de la bohémienne.

Elle reprit :

— Dans la charrette, il y a trois hommes : l'un est vêtu de rouge, l'autre de noir, le troisième est en chemise, tête nue, la tête couverte d'un voile noir, et les mains liées derrière le dos.

— Après ? après ? dit Pétrowitz d'une voix étranglée.

— L'homme vêtu de noir, poursuivit-elle, c'est le prêtre qui parle du ciel, l'homme vêtu de rouge, c'est le bourreau..., le troisième, celui dont la tête est recouverte d'un voile noir, c'est le condamné.

« Là-bas, sur la place entourée de soldats, se dresse

la lugubre machine, avec ses bras rouges et son couperet sur la lame duquel le crépuscule allume un dernier rayon.

« Et la foule a fait silence, et la charrette roule toujours.

La bohémienne s'arrêta encore.

— Après! après? dit Pétrowitz frissonnant et livide.

La gitane reprit :

— La charrette roule encore; puis elle s'arrête au pied de l'échafaud.

« Alors on fait descendre le condamné.

« Le bourreau et le prêtre le soutiennent, la foule est devenue immobile; et l'on entendrait, au-dessus de cet océan humain, bruire le vol d'un ramier.

« Et lorsque le condamné est sur l'échafaud...

Elle s'arrêta une troisième fois, cruelle, impitoyable.

— Veux-tu savoir encore? dit-elle.

— Oui, répondit-il avec l'accent du délire.

— Et bien! on lui arrache son voile et la foule pousse un grand cri et murmure un nom. Veux-tu savoir ce nom.

— Je le veux!

— C'est le tien, Pétrowitz... Ce condamné, c'est toi!...

Pétrowitz jeta un cri terrible, arracha sa main des mains de la bohémienne et s'enfuit...

. . . .

Ce jour-là, les officiers russes du bataillon de Pétrowitz ne virent pas leur camarade.

On le chercha vainement aux environs de la caserne.

Vainement on alla s'enquérir de lui dans l'auberge où il logeait.

Pétrowitz n'avait pas reparu chez lui.

Et pendant ce temps, fou, lugubre, sinistre, en proie à une sombre folie, le meurtrier de Conrad s'en allait au hasard, de rue en rue, croyant toujours entendre retentir à ses oreilles la voix prophétique de la bohémienne.

Il courut ainsi tout le jour, à l'aventure, ayant tout oublié, rendez-vous de Cendrinette, et la mort de Conrad, et le passé et le présent.

Le jour s'éteignit, la nuit vint; Pétrowitz marchait toujours...

Il allait droit devant lui, se perdant à travers un dédale de rues obscures, encombrées par une population étonnée de le voir.

Il marchait, ne voyant personne; il marchait, n'entendant rien, — hormis cette voix railleuse et sinistre qui lui avait prédit l'échafaud.

Enfin, vers dix heures, exténué, ivre d'horreur, fou, il tomba à la porte d'un cabaret.

Et comme il tombait, deux femmes en sortirent pour le secourir

XI

Un peu auparavant, deux femmes étaient seules dans le cabaret à la porte duquel devait venir tomber Pétrowitz épuisé.

Ces deux femmes étaient mame Toinette et sa fille adoptive Suzanne;

Suzanne, que la baronne et Cendrinette avaient ramenée au faubourg, le soir même du siége de Paris.

Mame Toinette était triste, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

C'est qu'une fatale nouvelle s'était répandue dans Paris depuis la veille, et le faubourg était en grand émoi.

L'empereur Napoléon avait abdiqué à Fontainebleau, Jean le Manchot et Quille-en-Bois et tous ceux des compagnons qui avaient survécu à cette lutte acharnée que nous avons décrite, avaient passé une partie de la soirée dans le cabaret.

Et certes, nul n'avait songé à boire.

De grosses larmes avaient roulé sur tous ces rudes visages, lorsqu'on avait vu arriver Saturnin.

Saturnin venait faire ses adieux à sa sœur, à sa mère adoptive, à tous ceux qui l'aimaient.

Où allait-il donc?

On ne se battait plus ni à Paris, ni hors de Paris.

L'étranger régnait en maître, et M. Talleyrand était à la tête d'un gouvernement provisoire.

Cependant Saturnin partait.

Et s'il avait le cœur gros de quitter sa famille du faubourg, du moins éprouvait-il une héroïque compensation dans le sentiment du devoir accompli.

Saturnin avait obtenu la permission d'accompagner le bataillon sacré qui partait pour l'île d'Elbe.

Escorte sublime du géant dans l'exil!

Donc, Saturnin était parti et Suzanne pleurait, la tête appuyée sur les genoux de mame Toinette.

Jean et Quille-en-Bois étaient allés se coucher.

Blaisot avait posé les volets à la devanture, ne laissant d'ouverte que la porte basse.

Vierge elle-même était remontée dans sa chambre.

Cependant ni mame Toinette, ni Suzanne ne songeaient à se retirer à leur tour.

Elles causaient tristement :

— Marraine, disait Suzanne, vous croyez donc que nous reverrons notre pauvre Saturnin?

— Si nous le reverrons! répondit mame Toinette, oh! certainement.

— Mais il paraît que c'est bien loin, là où il va... il faut passer la mer.

— Qu'importe!

— Et puis, s'il a obtenu la permission d'accompagner l'Empereur, ce n'est pas pour revenir.

Mais mame Toinette eut, à ces mots, un éclair dans les yeux, et sa voix redevint vibrante, comme à ces jours de bataille où elle commandait les compagnons armés.

— Il reviendra, dit-elle, parce que l'Empereur aussi reviendra.

— Vous croyez, marraine?

— Si je le crois! Est-ce que la France peut plier longtemps sous le joug de l'étranger? l'Empereur reviendra, te dis-je, parce qu'un jour, — et je le sens, ce jour n'est pas loin! — un jour, dis-je, la France

chassera les Cosaques et les Prussiens, que terrassée un moment, elle n'est pas vaincue, et que l'homme qui l'a faite si grande ne saurait mourir en exil.

— Dieu vous entende! marraine, dit la jeune fille avec émotion.

Puis, baissant la voix :

— Vous n'avez donc pas peur, vous?

— Peur? et de qui?

— Du nouveau régime. Du roi qui va revenir...

Mame Toinette ne répondit pas.

— Moi, dit Suzanne, plus bas encore, j'ai des peurs affreuses depuis deux jours. Ce chevalier Biribi dont on nous a parlé, ce misérable Coqueluche qui m'avait enlevée...

— Eh bien?

— Ils vont devenir puissants, à présent.

— Je ne les crains pas, dit mame Toinette; si je voulais être reine dans le faubourg, je le serais.

Tandis que les deux femmes causaient, un bruit se fit à la porte.

Un bruit mat, comme celui de la chute d'un corps.

— O mon Dieu! fit Suzanne avec effroi.

En même temps que ce bruit, une plainte arriva aux oreilles des deux femmes.

Et elles se précipitèrent au dehors.

Un homme était là couché, exténué de fatigue et de besoin, les yeux hagards, mourant.

Mame Toinette le prit à bras le corps et le traîna à l'intérieur du cabaret.

Là seulement, elle prit garde à son uniforme, — un uniforme russe.

— Un Cosaque! murmura Suzanne avec effroi.

— Je ne sais pas si c'est un Cosaque, répondit mame Toinette. Je ne vois qu'un homme en détresse, et je suis chrétienne.

. . . .

La nuit s'est écoulée.

Une nuit de folie pour Pétrowitz, — une nuit de veille et d'angoisses pour mame Toinette et sa filleule.

Le jeune officier russe, mourant de faim, poursuivi par le fantôme de Conrad et la prédiction de la bohémienne, a eu le délire toute la nuit.

Au matin, seulement, la fièvre s'est calmée, le sommeil est venu.

Il est là, dans un coin du cabaret, couché sur un lit de camp.

Il dort.

Les deux femmes vont et viennent sur la pointe du pied de peur de l'éveiller.

On frappe doucement à la porte. Un homme entre, c'est Quille-en-bois.

L'invalide fronce le sourcil en apercevant l'uniforme russe, mais mame Toinette pose un doigt sur ses lèvres.

Puis les deux femmes racontent ce qui s'est passé.

Le malheureux officier paraît fou : sans elles, peut-être, il serait mort.

Et Quille-en-Bois leur dit d'un ton bourru :

— Vous avez raison...

Mais on frappe une seconde fois, et mame Toinette, Quille-en-Bois et Suzanne ne peuvent retenir un cri de joie et de surprise.

Saturnin, qui la veille leur avait dit un long adieu, Saturnin est de retour et se jette dans leurs bras

L'Empereur lui a donné un message, il est revenu de Fontainebleau à Paris, à franc étrier, et il a une heure à consacrer à sa famille.

Alors on entoure le jeune homme, on oublie l'officier; mais Saturnin raconte ces adieux touchants de la garde impériale, page d'histoire immortelle entre toutes; il a vu pleurer les vieux soldats, il a vu l'Empereur pleurer en les pressant sur son cœur.

Et tandis qu'il raconta cela, l'officier russe a ouvert les yeux.

Il n'est plus fou, et il écoute attentivement, muet, immobile, et comme retenant son haleine.

Et tout à coup, Quille-en-Bois se retourne et le voit les yeux ouverts.

Et Quille-en-Bois le reconnaît...

Et Pétrowitz, qui n'est plus fou, reconnaît aussi tous ceux dont il protégea la marche dans les bois de la Haute-Épine, la veille de la bataille de Montmirail.

Et mame Toinette s'écrie avec effusion :

— Ah! c'est Dieu qui vous a conduit à notre porte; nous allons donc pouvoir payer notre dette de reconnaissance envers vous.

Pétrowitz les regarde avec un pâle sourire et répond :

— Si je dépouillais cet uniforme..., et si je restais avec vous?

Et comme on le regarde avec étonnement :

— Je veux fuir ma destinée, murmura-t-il d'une voix émue.

— Votre... destinée?...

— Oui, répondit-il, en prenant sa tête à deux mains. Oui... une destinée épouvantable..., gardez-moi..., cachez-moi..., protégez-moi...

— Mais contre qui? demande Quille-en-Bois.

— Contre la fatalité! répond Pétrowitz frissonnant.

XII

Revenons maintenant à un personnage de notre histoire, à peine entrevu, à une femme dont nous avons à peine esquissé la gracieuse silhouette.

Nous voulons parler de cette jolie et charmante Juliette, qui appelait Biribi son père et que nous avons vu enlever par la baronne et ses deux acolytes.

L'effroi avait paralysé la jeune fille.

Elle n'avait poussé qu'un seul cri; elle s'était évanouie à cette menace de mort qui lui avait été faite, pour le cas où elle appellerait au secours.

La baronne avait fait un signe, et l'un des deux hommes qui étaient avec elle avait chargé la jeune fille sur ses épaules.

Puis ils étaient sortis par le couloir, traversant de nouveau l'appartement de Coqueluche, dont ils ne songèrent pas à refermer la porte.

L'escalier était plongé dans l'obscurité.



Une voiture de place attendait au coin du quai de l'École (page 152)

Mais Charles, celui qui portait la jeune fille, tenait la rampe, de peur de faire un faux pas.

Ils arrivèrent sans encombre au bas de l'escalier, et demandèrent le cordon, que le portier tira d'un bras allangui et sans ouvrir les yeux.

Une voiture de place attendait au coin du quai de l'École.

— Où allons-nous? demanda Charles, en y déposant la jeune fille évanouie.

— Chez moi répondit la baronne, qui monta dans la voiture, et fit un signe d'adieu à son autre compagnon.

Celui-ci la salua avec respect et s'éloigna.

Quant à l'autre, à celui qui s'appelait Charles, il monta auprès du cocher et lui dit:

— Rue de la Jussienne, numéro 5.

La voiture partit. Vingt minutes après, elle entrait rue de la Jussienne et s'arrêtait à la porte indiquée.

C'était une maison d'assez belle apparence, pour l'époque, fraîchement restaurée, et dont les croisées étaient garnies de balcons ouvragés.

La porte d'entrée était à deux ventaux.

Un réverbère était placé au-dessus.

A la lueur de ce réverbère, la baronne examina la jeune fille.

Juliette était toujours évanouie.

Charles dégringola du siége et vint ouvrir la portière.

— Prends-la dans tes bras, fit la baronne en désignant Juliette, et prends garde qu'elle ne revienne à elle trop vite. Ne la secoue pas trop fort.

En même temps, elle sortit de la voiture et souleva le marteau de la porte.

La porte ouverte, le concierge demanda qui rentrait.

— C'est moi, dit la baronne, qui, sans doute, était un locataire de quelque importance, car le concierge, dont la loge était plongée dans l'obscurité, s'empressa de dire:

— Madame veut-elle de la lumière?

— Passe vite, dit tout bas la baronne à Charles, qui se hâta de grimper l'escalier.

Puis elle dit tout haut:

— Ce n'est pas la peine, merci bien!

La baronne demeurait au premier étage, et dans un magnifique appartement.

Elle ouvrit elle-même, poussa Charles devant elle, et referma la porte sans bruit.

Alors seulement elle se procura de la lumière.

— Vous n'avez donc pas votre femme de chambre? demanda Charles.

— Je l'ai renvoyée aujourd'hui même.

— Ah!

— Je ne veux pas livrer mon secret à tout le monde, ajouta-t-elle en allumant une bougie à une veilleuse qui brûlait dans l'antichambre.

Charles se trouva alors sur le seuil de la chambre à coucher de la baronne.

Et il déposa la jeune fille évanouie sur le lit.

Cette dernière avait un frémissement convulsif par tout le corps, et un soupir s'était échappé de sa poitrine, sous l'influence de l'atmosphère de l'appartement plus chaude que celle de la rue.

— Elle revient à elle, dit Charles.

— Attends, dit la baronne.

Elle courut à un petit meuble placé entre les deux



Sais-tu lire cela ? dit-elle (page 154.)

croisées, l'ouvrit et y prit un flacon de deux pouces de longueur.

Puis elle revint vers Charles qui soutenait dans ses mains la tête décolorée de Juliette.

— Que faites-vous ? dit celui-ci.

— Tu vas voir.

Elle déboucha le flacon et laissa tomber sur les lèvres entr'ouvertes de la jeunes fille deux gouttes d'une liqueur rougeâtre.

Soudain tout le corps tressaillit comme s'il eût été mis en contact avec une machine électrique ; puis il redevint immobile et retomba sur le lit.

On eût dit un cadavre.

— Mon Dieu ! s'écria Charles, vous l'avez tuée !

Un sourire vint aux lèvres de la baronne :

— Non, dit-elle, mais j'ai prolongé son évanouissement de quelques heures.

— Et vous allez la garder ici ?

— Oui.

— Mais Biribi rentrera chez lui...

— C'est probable.

— Il s'apercevra de l'enlèvement de sa fille.

— Naturellement.

— Et il vous soupçonnera. Avant le jour, il sera ici.

— Cela est fort possible.

— Eh bien?

La baronne souriait.

— Mais il ne trouvera rien, dit-elle.

— Où la cacherez-vous donc ?

— Tiens ! dit la baronne, prends ce flambeau.

— Bon !

— Fais le tour de l'appartement, fouille dans tous les coins et tous les recoins.

— Dans quel but?

— Dans le but de découvrir une cachette qui se trouve ici. Si tu la découvres...

— Eh bien !

— Je renonce à garder ici la fille de Biribi.

Charles prit le flambeau et commença son inspection. Il parcourut tour à tour le salon, le boudoir, la salle à manger, la cuisine; ouvrit tous les placards, tous les meubles, sonda tous les murs avec le poing et revint en disant :

— Il n'y a pas plus de cachette que sur ma main.

— Ah ! tu crois ?

— J'en suis sûr.

— Eh bien ! regarde...

Elle coucha la jeune fille en long sur le lit; car elle s'y trouvait un peu de travers, lui mit un oreiller sous la tête et la couvrit avec le manteau qu'elle avait détaché de ses épaules.

Puis elle passa sa main entre le dossier du lit et le traversin.

Alors Charles vit une chose étrange.

Le sol et le plafond s'agitèrent en même temps.

Le lit sur lequel la jeune fille était couchée descendit lentement et s'enfonça comme un décor de théâtre dans le plancher.

En même temps un autre lit exactement semblable

descendit du plafond et vint prendre la place du premier.

— Mais c'est de la féerie ! s'écria le complice de la baronne.

Elle eut un sourire triste :

— Si j'avais eu ce mécanisme à ma disposition il y a trois ans, dit-elle, celui que je pleure et dont Biribi a fait tomber la tête, vivrait encore.

Puis elle ajouta avec un éclair dans les yeux :

— Mais je tiens ma vengeance, à présent, et il me faut sang pour sang.

Elle avait posé sur un meuble le coffret qu'elle avait trouvé dans le vase de Coqueluche.

— Et ma vengeance est là, ajouta-t-elle en le prenant dans ses mains.

Le coffret était fermé, et il fallait le briser ou en scier les gonds.

— Tu peux faire du bruit, à présent, dit la baronne, ici nous sommes chez nous.

Charles prit une lime et un marteau dans cette trousse de serrurier qu'il avait avec lui.

Puis il se mit en devoir de forcer le coffret.

XIII

Le coffret fut long à briser. Mais enfin un dernier coup de marteau en fit voler le couvercle en éclats, et les papiers qu'il contenait se répandirent sur le sol.

La baronne les ramassa d'une main fiévreuse, les parcourut avidement et, tout à coup, jeta un cri de joie qui fut suivi de ce mot, sans doute à l'adresse de Biribi :

— L'imbécile !

Elle venait d'ouvrir un papier jaune plié en quatre et portant en tête ces mots :

Préfecture maritime, Passe-port.

Et plus bas :

Délivré au citoyen Duriveau,
forçat libéré.

Et comme Charles la regardait avec étonnement, elle eut un sourire cruel :

— On me l'avait affirmé, mais je ne voulais pas le croire.

— Quoi donc ?

— Sais-tu le vrai nom de Biribi ?

— Le baron de Fénouil-Caradeuc ?

— Non, il s'appelle Duriveau ; et il a été au bagne. Tiens, lis !

Et elle lui mit le passe-port sous les yeux.

Cette pièce avait quinze ans de date, elle avait été délivrée en 1799, et le signalement répondait parfaitement au signalement de Biribi.

Cependant Charles secoua la tête :

— Si ce que vous dites là était vrai, dit-il, Biribi se serait empressé de détruire cette preuve de sa terrible identité.

— C'est ce qui te trompe...

L'étonnement de Charles augmenta.

— Vois-tu, poursuivit la baronne, cet homme qui ne craint pas la police, par la raison toute simple qu'il en fait partie, est fier de ce qu'il a été et de ce qu'il est devenu ; il a gardé cette preuve comme on garde une relique.

Et la baronne continua à parcourir les papiers disant :

— Voilà plus qu'il n'en faut pour l'envoyer en place de Grève au premier jour.

Un volumineux cahier attira son attention.

C'était une réunion de feuilles de papier jaune, assemblées par une faveur bleue, et couvertes d'une écriture hiéroglyphique, dans laquelle les chiffres remplaçaient les lettres de l'alphabet.

— Sais-tu lire cela ? dit-elle en plaçant le cahier sous les yeux de Charles.

— Oui, répondit-il, j'ai appris ce langage d'un prisonnier avec lequel j'ai été enfermé six mois, à la Conciergerie, lors de la conspiration Mallet.

— Eh bien ! lis... j'ai le pressentiment que nous allons trouver là des documents de la plus grande importance.

Ils placèrent une table devant eux, sur laquelle la baronne mit une lampe.

Alors Charles entama la lecture de ce singulier manuscrit.

Il commençait ainsi :

« Je suis baron, je corresponds avec les princes alliés et je sers la police du régime actuel.

» Vienne une restauration, et ma place est marquée à la chambre des pairs.

» Pourtant, quand je me reporte à une époque éloignée de ma vie, je me vois un bonnet rouge sur l'oreille et une chaîne au pied, et je me souviens du premier nom que j'ai porté : *Duriveau.*

» Comment s'est accomplie cette métamorphose ?

» C'est ce que je veux me raconter à moi-même, obéissant à un sentiment d'orgueil que je ne puis vaincre. Si jamais la situation que je rêve m'est accordée, je passerai deux bonnes heures à relire cette singulière histoire.

» Si je venais à tomber du faîte des grandeurs, je serais fier que mes anciens compagnons de chaîne apprissent ce dont j'étais capable.

» C'est pour cela que j'écris ces pages qui sont comme le complément de mes singuliers mémoires. »

— Tu le vois, dit la baronne en interrompant son complice, je ne m'étais pas trompée.

Charles continua à lire :

« Le 14 février 1800, comme la nuit approchait, un homme qui avait passé le Rhin, à Kehl, vint frapper à la porte d'une misérable auberge, située sur la gauche de la grande route qui vient de Strasbourg.

» Cet homme qui était d'aspect assez misérable, si on en jugeait par ses habits en lambeaux, avait cependant grand air, portait haut la tête et accusait, dans toute sa personne, ce qu'on appelle un homme de race.

» Il pouvait avoir trente-six ans.

» Un petit étui de fer-blanc, renfermant ses papiers, une gourde qui contenait quelques gouttes de genièvre,

un bâton et un vieux manteau fièrement drapé, complétait son costume de voyageur.

» Les soldats qui gardaient l'extrémité française du pont de bateaux, lui avaient demandé ses papiers. Puis comme il était en règle, on l'avait laissé passer.

» Strasbourg est encore à près d'une lieue. Les portes en étaient fermées à huit heures, lui dirent les soldats.

» Le voyageur paraissait las.

» Les soldats lui indiquèrent cette misérable auberge qui se trouvait à deux ou trois cents pas du pont en lui disant :

» — Si vous n'êtes pas trop difficile, vous trouverez là un gîte et un souper.

» L'auberge en question avait pour enseigne une branche de houx, et elle était tenue par une vieille femme veuve et sans enfants.

» Quelques rouliers, quelques soldats composaient seuls sa clientèle.

» Rarement un voyageur s'y arrêtait pour passer la nuit.

» Cependant, ce jour-là, par extraordinaire, quand l'homme à la gourde et à l'étui de fer-blanc entra, un autre homme se trouvait assis au coin du feu.

» C'était également un homme de trente-six à quarante ans, et, chose bizarre! un observateur eût été frappé d'une vague ressemblance existant entre lui et le nouveau venu.

» C'était même taille, mêmes cheveux blonds, un peu rares, même physionomie, avec cette différence peut-être, que le dernier arrivé avait plus de distinction.

» Sans doute, il eût été difficile de les prendre l'un pour l'autre, mais on ne pouvait s'empêcher de trouver entre eux des similitudes nombreuses.

» Pourtant, ces deux hommes ne s'étaient jamais vus.

» La vieille hôtesse dit au voyageur :

» — Est-ce que vous voulez coucher, par hasard?

» — Oui, si c'est possible, ma bonne femme.

» — C'est que je n'ai qu'un lit, et le citoyen que voilà me l'a retenu.

» Elle montrait, en parlant ainsi, l'homme assis au coin du feu et qui était encore plus misérablement vêtu que le nouveau venu.

» Cet homme se hâta de dire :

» — Si le citoyen n'a pas de répugnance, je partagerai mon lit avec lui.

» — Je le veux bien et je vous en remercie de tout mon cœur, répondit le voyageur.

» Les choses ainsi mises d'accord, la vieille s'occupa du souper.

» C'est-à-dire qu'elle étala une serviette rousse sur une table boiteuse et posa dessus un plat de lard aux choux et un pot de bière aigre.

» Le voyageur s'était débarrassé de son manteau, et l'étui de fer-blanc qu'il portait en bandoulière avait attiré les regards de l'homme assis au coin du feu.

» Silencieux, d'abord, le voyageur finit par adresser quelques questions à l'hôtesse.

» Y avait-il un service de messageries entre Strasbourg et Paris?

» A quelle heure partaient les voitures?

» Quel était le prix d'une place?

» L'hôtesse répondit, en mauvais français, qu'elle n'en savait absolument rien.

» Mais le convive du voyageur lui dit :

» — Vous êtes heureux, camarade, de pouvoir voyager en voiture.

» Le voyageur répondit simplement :

» — Je n'ai pas grand argent, mais j'en ai cependant assez pour aller jusqu'à Paris. Là j'ai des amis riches qui me donneront de quoi continuer ma route.

» — Vous allez donc plus loin encore?

» — Je retourne chez moi après six années d'exil, et je vais rejoindre ma femme et mon enfant.

» Puis il ajouta avec un sourire :

» — L'Empereur a permis aux émigrés de rentrer, et j'en profite.

» — Ah! vous étiez émigré?

» — Oui.

» Les yeux de l'homme assis au coin de la cheminée brillèrent alors d'un singulier éclat.

XIV

» Après avoir dit ces quelques mots, le voyageur retomba dans son mutisme.

» Mais son convive était en veine de curiosité, et il lui dit encore :

» — Seriez-vous par hasard un aristocrate?

» Le voyageur sourit sans répondre.

» La vieille femme fit du café et le servit.

» L'homme en blouse tira une pipe de sa poche et se mit à fumer.

» Le voyageur ne fuma pas.

» Le premier se dit :

» — Je ne me suis pas trompé. C'est un aristocrate qui revient de l'émigration.

» Et il regardait toujours, avec une avide curiosité, cet étui de fer-blanc qui pendait à la ceinture du voyageur.

» Ce dernier était tombé dans une sorte d'extase et de contemplation.

» Les yeux fixés sur la braise changeante du foyer, il rêvait.

» A quoi?

» L'homme en blouse lui dit :

» — Je gage, monsieur, que vous pensez à votre femme et à vos enfants.

» Le voyageur tressaillit.

» — C'est vrai, dit-il, mais je n'ai pas deux enfants, je n'en ai qu'un.

» — Je voudrais bien être à votre place, moi.

» Et l'homme en blouse ajouta, après un silence :

» — Ma femme est morte et mon enfant aussi.

» Le voyageur le regarda alors plus attentivement.

» Il avait su se faire une physionomie triste et pensive qui intéressait en sa faveur.

» — Pauvre homme, lui dit le voyageur.

» — Je suis tout seul maintenant, reprit l'homme en blouse. Aussi j'ai quitté la maison, je vais tout droit devant moi, travaillant quand je trouve de l'ouvrage, me serrant le ventre quand je n'en ai pas. Et cela m'est égal, continua-t-il avec une émotion subite, puisque je n'ai plus ni femme, ni enfant.

» Et il ajouta après un nouveau silence :

» — Oh ! oui, vous êtes bien heureux, monsieur.

» Le voyageur en était sans doute arrivé à ce moment où l'on a besoin d'expansion, car il dit tout à coup :

» — Quand on pense que je n'ai pas encore vu mon enfant !

» — Vraiment ?

» — Il est né depuis que ma femme est rentrée en France.

» L'homme en blouse le regarda.

» — Je suis, comme vous me l'avez dit tout à l'heure, et en dépit de mes haillons, un aristocrate, j'en conviens. J'ai émigré à dix-huit ans. Depuis lors je n'ai pas revu la France.

» — Vous vous êtes donc marié à l'étranger ?

» — Oui, en Allemagne. Ma femme est partie la première, grosse de six mois déjà. J'ai réuni toutes nos ressources pour son voyage.

» Un vieux serviteur de ma famille avait racheté mon château comme bien national, c'est-à-dire pour quelques poignées d'assignats. Il me l'a gardé. J'ai de quoi vivre en France.

» Et le voyageur acheva avec un accent de douce mélancolie :

» — Dans cinq jours au plus tard je serai dans les bras de ma femme.

» L'homme en blouse continuait à fumer et paraissait s'intéresser à tout ce que lui disait le voyageur.

» Celui-ci était lancé sur la pente des confidences, et il ne devait plus s'arrêter.

» L'exilé parle si volontiers de la patrie absente ; l'époux, de la femme qu'il aime et dont il est séparé.

» Moins d'une heure après, cet homme que le hasard lui donnait pour convive, et dont il allait partager le lit, eut appris tout ce qu'il voulait savoir.

» Le voyageur avait servi comme volontaire dans l'armée de Condé.

» Puis il avait offert son épée à l'Autriche, puis il s'était marié avec une jeune Allemande.

» Le premier Consul ayant permis aux émigrés de rentrer, celui-ci avait envoyé sa femme en avant.

» Cette dernière lui avait écrit qu'il pouvait revenir, qu'il la trouverait installée dans son petit manoir de la Sologne, à quinze lieues d'Orléans, manoir qui lui avait été fidèlement rendu.

» En outre, elle lui annonçait la naissance de sa fille.

» L'émigré s'était donc mis en route

» L'étui de fer-blanc contenait ses papiers, ses titres, un passe-port délivré par le consul de France à Carlsruhe (car la paix était faite avec le pays Badois), et toutes les preuves de l'identité, en un mot, de M. le baron de Fénouil Caradeuc.

» C'était son nom.

» La soirée s'avançait, le voyageur était las, il était venu de Carlsruhe à pied.

» — Quand vous voudrez vous coucher, dit la vieille hôtesse, le lit est tout prêt.

» Le voyageur ne se le fit pas répéter.

» Il se leva et souhaita le bonsoir à la vieille femme.

» — Moi, dit l'homme en blouse, je finis ma pipe et je monte.

» L'hôtesse prit une lampe en fer qui était accrochée sous le manteau de la cheminée.

» Puis elle se dirigea vers une espèce d'échelle de meunier qui conduisait à l'unique étage de l'auberge, et qui portait assez mal le nom d'escalier.

» Le voyageur la suivit.

» L'homme en blouse demeura donc seul un moment.

» Or, tandis qu'il était seul, un pas se fit entendre au dehors, s'arrêta à la porte et on frappa deux petits coups discrets.

» Puis on ouvrit la porte même avant d'avoir reçu l'invitation d'entrer.

» Un homme parut sur le seuil et dit :

» — Y a-t-il moyen de boire un coup ?

» L'autre le regarda et dit :

» — Tiens ! c'est toi ?

» — Hé ! c'est Duriveau ? fit le nouveau venu.

» — Chut !

» — Qu'est-ce que tu fais ici ? reprit l'autre en entrant.

» — Tu le vois, je fume ma pipe. Et toi ?

» — Moi, je vais boire un verre de bière et filer.

» — Où vas-tu ?

» — Je passe le Rhin.

» — Aurais-tu fait un mauvais coup ?

» Le nouveau venu cligna des yeux et dit :

» — C'est bien possible. Mais j'ai le temps de passer le Rhin à la nage. Et toi ?

» — Moi, répondit celui à qui l'autre avait donné le nom de Duriveau, j'attends..... Mon passe-port est en règle..... je ne suis pas pressé.....

» — Adieu, alors.

» Et comme l'hôtesse n'était pas redescendue, il prit le pichet de bière qui se trouvait sur la table et but à même.

» — Ah ! reprit Duriveau, baissant la voix encore plus, tu as fait un mauvais coup ?

» — Il faut bien vivre.

» — Y avait-il gras ?

» — Assez...

» Et le nouveau venu tira de sa poche une poignée d'or

» Duriveau tendit la main :

» — Moi, je n'ai pas le sou, dit-il.

» — Viens avec moi...

» — Non, pas ce soir...

» — As-tu quelque chose en vue ?

» — Peut-être...

» Le nouveau venu laissa tomber trois pièces d'or dans la main de Duriveau, but une seconde gorgée de bière et s'en alla.



Il enjamba la croisée... (page 158.)

» Il était loin déjà lorsque l'hôtesse redescendit.

» Elle n'avait rien entendu.

» — Je crois, dit-elle, qu'il ne sera pas long à dormir, le pauvre cher homme !

» — Vous croyez, la mère !

» — Je le crois. Et quand il dormira, on pourra tirer le canon, il ne se réveillera pas.

» Puis elle regarda l'homme en blouse :

» — Et vous, mon garçon ? dit-elle.

» — Moi, je n'ai pas sommeil encore. Je vais fumer une seconde pipe.

» L'auberge était comme toutes les maisons de paysans en Alsace.

» Il y avait un lit dans la cuisine.

» Ce lit, protégé par un baldaquin en vieille serge verte, était celui de l'hôtesse.

» Celle-ci verrouilla la porte et rangea ensuite la vaisselle qui se trouvait sur la table.

» Puis elle couvrit le feu et enterra deux tisons pour les retrouver le lendemain.

» Après quoi, elle dit à son hôte :

» — Il faut prendre garde, si vous ne montez pas tout de suite, d'éveiller ce brave homme.

» L'homme en blouse fit un signe de tête affirmatif et continua à fumer.

» L'hôtesse passa derrière les rideaux de son lit, se déshabilla et se coucha.

» Peu après, le fumeur l'entendit ronfler paisiblement.

» — C'est elle qui dort bien, fit-il en souriant.

» Puis il continua à fumer.

» Enfin, au bout d'une heure, il secoua les cendres de sa pipe, ôta ses sabots et monta pieds nus l'escalier.

» Il avait à la main la lampe que l'hôtesse avait laissée sur la table.

» Quand il fut au premier étage, il vit une sorte de grenier au milieu duquel il y avait un lit.

» Il s'approcha avec précaution.

» Le voyageur dormait profondément.

» Duriveau posa la lampe dans un coin et fouilla dans sa poche.

» Il eut un moment d'hésitation ; mais l'étui de fer, que l'émigré avait accroché à un clou planté dans le mur, attira ses regards.

» Et il n'hésita plus.

» Il retira sa main de sa poche.

» Cette main tenait un rasoir, et ce rasoir ouvert, il marcha résolûment vers le lit.

XV

» Duriveau était, comme on a pu le deviner, un bandit résolu.

» Néanmoins, à deux pas du lit il s'arrêta.

» Le dormeur avait fait un mouvement et poussé un soupir.

» Duriveau retint son haleine et n'osa plus bouger.

» Mais ce n'était pas le bruit de ses pas qui avait troublé le sommeil du voyageur

» C'était la clarté de la lampe qui frappait en plein ses paupières.

» Et le voyageur ouvrit les yeux.

» Heureusement que Duriveau avait eu le temps de faire disparaître son rasoir.

» — Ah! c'est vous? dit le voyageur.

» — Oui, monsieur, répondit Duriveau; pardonnez-moi de vous avoir réveillé.

» — Il n'y a pas de mal, je serai bientôt rendormi.

» Et il se tourna vers la ruelle.

» Duriveau se déshabilla et se mit au lit.

» Seulement avec une adresse merveilleuse et digne d'un prestidigitateur, il glissait son rasoir sous le traversin, au moment où il soufflait la lampe.

» — Bonsoir, monsieur, dit-il.

» — Bonsoir, mon ami, répondit le voyageur.

» Et le silence se fit.

» Un quart d'heure après, le voyageur ronflait de nouveau.

» Alors Duriveau s'arma du rasoir, passa son bras autour du cou du voyageur et prompt comme l'éclair, il lui coupa la gorge.

» Ce fut rapide, instantané, foudroyant.

» Le malheureux voyageur ne poussa pas un cri.

La carotide avait été tranchée, la tête était à moitié séparée du corps.

» L'assassin se trouva couché dans une mare de sang, à côté de sa victime.

» Il se leva, ralluma la lampe et ôta sa chemise, avec laquelle il s'essuya.

» Puis il s'approcha d'une table sur laquelle l'hôtesse avait placé un pot d'étain rempli d'eau et une cuvette grossière, et il se lava fort tranquillement les mains.

» Les habits de sa victime étaient sur une chaise.

» Duriveau les prit et s'en revêtit.

» Cela fait, il alla pousser le verrou de la porte, de façon que l'hôtesse, si elle entendait du bruit et avait la fantaisie de monter, ne put entrer.

» Puis il revint s'empara de l'étui qui était accroché au mur.

» En se levant, il avait rejeté les couvertures sur le cadavre.

» Le sang suintait lentement et goutte à goutte à travers le matelas et les couvertures, et tombait avec un bruit sourd sur le plancher.

» Mais ce bruit ne troubla point Duriveau.

» Il s'assit devant la table sur laquelle, il avait posé la lampe, ouvrit l'étui et en tira un à un les papiers qu'il contenait.

» Puis il se mit à les examiner avec soin.

» Cet examen dura plus d'une heure.

» Enfin l'assassin murmura :

» — Je crois bien que me voici passé baron.

» Et il remit les papiers dans l'étui, le suspendit à son épaule, prit le bâton, la gourde et le manteau du malheureux voyageur et se dirigea vers la fenêtre qu'il ouvrit avec précaution.

La nuit était sombre; il tombait une petite pluie fine et serrée.

» La route était déserte. On n'entendait dans le lointain que la grande voix du Rhin qui roulait ses flots grossis par les pluies d'hiver.

» — C'est une belle nuit, murmura Duriveau.

» Puis il mesura du regard la distance qui séparait la fenêtre du sol.

» C'était un saut de dix à douze pieds.

» Une misère pour un homme comme lui.

» Il enjamba l'entablement et tomba lestement sur la pointe des pieds.

» — En route! maintenant, se dit-il.

» Il savait parfaitement, lui, ce que l'hôtesse n'avait pu dire au malheureux voyageur.

» Les diligences de Strasbourg pour Paris partaient à cinq heures du matin, un quart d'heure après l'ouverture des portes.

» Duriveau se mit donc en route pour Strasbourg.

» Il était nuit encore; la pluie tombait toujours; mais une petite bande blanchâtre qui fermait l'horizon, de l'autre côté du Rhin, annonçait que le jour n'était pas loin.

» En effet, comme il atteignait les premières fortifications de Strasbourg, l'aube commençait à éclairer les sommets lointains de la Forêt-Noire.

» Cependant les portes n'étaient pas encore ouvertes.

» Duriveau s'assit sur le revers gazonné des fortifications et attendit avec le calme d'une conscience à l'abri de tout reproche.

» Enfin les portes s'ouvrirent.

» Alors Duriveau se présenta.

» Le sergent qui commandait le poste de la porte lui demanda ses papiers.

» Duriveau tendit négligemment son étui de ferblanc.

» Les papiers étaient en règle.

» — Citoyen, dit le sergent, tu peux passer.

» Duriveau connaissait Strasbourg sans doute, car il s'en alla tout droit et sans hésiter jusqu'à la place de la cathédrale où était le bureau de la diligence.

» Outre les trois pièces d'or que lui avait données l'homme qui était entré dans l'auberge pour boire un coup, l'assassin avait trouvé dans les vêtements de la victime, une ceinture qui renfermait une dizaine de louis.

» — Je pourrais voyager comme un grand seigneur, se dit-il, mais je serai modeste jusqu'au bout.

» Et il prit une place de rotonde et partit à cinq heures, c'est-à dire avant le lever du soleil.

» Avant, sans doute, que la vieille aubergiste se fût éveillée...

» Avant qu'on n'eût découvert le cadavre du malheureux émigré qui, la veille, se berçait du doux espoir de revoir dans cinq jours sa femme et son enfant.

» M. Duriveau voyagea tout le jour, toute la nuit suivante, et arriva le lendemain soir à Paris. Son premier soin fut de se rendre chez un fripier et de s'y vêtir convenablement.

» Puis il descendit dans un hôtel des environs du Palais National, rue des Bons-Enfants, et signa hardiment sur le livre du logeur ce nom :

» *Le citoyen Fénouil,*

ci-devant baron de Caradeuc.

» Après quoi, il se mit à étudier de nouveau les différents papiers contenus dans l'étui de fer-blanc, ces papiers lui apprirent que sa victime avait, à Paris, une vieille tante qui n'avait pas émigré et qui l'attendait avec impatience.

» Duriveau se présenta hardiment chez elle.

» La bonne dame, qui était un peu sourde et à demi-aveugle, le serra dans ses bras et n'hésita pas à le reconnaître pour son neveu.

» En même temps, elle lui donnait un petit sac de cuir contenant toutes ses économies, car la Révolution l'avait pareillement dépouillée.

» — Maintenant, se dit Duriveau, si j'allais voir ma femme et mon enfant?

» Et un singulier sourire passa sur ses lèvres.

» Il y avait alors à Paris, dans la rue Poliveau, une rue avoisinant le Jardin des Plantes, un cabaret qui passait pour être le rendez-vous des forçats libérés ou en rupture de ban.

» Après avoir fait ses adieux à sa prétendue tante, Duriveau s'y rendit.

» Le cabaret était plein de monde.

» Mais l'ancien forçat n'y vit tout d'abord aucun visage de connaissance.

» Il demanda à boire et s'attabla dans un coin.

» Vers dix heures du soir un homme entra.

« Duriveau le reconnut ; c'était un ancien compagnon de chaîne à lui.

» Il lui fit un signe d'intelligence et tous deux sortirent.

Quand ils furent dans la rue, Duriveau lui dit :

» — As-tu de l'argent?

» — Non. Je cherche une affaire.

» — J'en ai justement une à te proposer.

» — Ah !

» — Ta fortune est faite si tu veux venir avec moi, dit Duriveau.

» — Où donc?

» — A Orléans, d'abord.

» — Et puis?

» — Ensuite dans mes terres.

» — Tu as donc des terres?

» — Oui, dit Duriveau, en souriant; j'ai des terres, un château et des titres.

» Et comme le forçat le regardait avec étonnement, Duriveau lui dit :

» — Tel que tu me vois, je suis devenu ci-devant. Quand le roi reviendra. Je serai baron.

» Et, le lendemain, Duriveau et son complice montaient dans la diligence de Paris à Orléans.

XVI

La baronne regarda Charles qui avait un moment suspendu la lecture de cet étrange manuscrit.

— Eh bien ! que penses-tu de cela? dit-elle.

— Je pense, répondit-il, que nous n'allons pas faire une grande peine à Biribi.

— Comment cela?

— Nous avons enlevé sa fille !

— Oui. Et bien?

— Et bien ! comme sa fille n'est pas sa fille, du moins ce que nous venons de lire semble l'indiquer, cela lui sera bien égal.

— Tu te trompes, mon ami.

— Ah ! bah !

— L'enlèvement de la petite sera pour lui un coup de-poignard, et la ruine de ses espérances....

— Je ne comprends pas.

— Écoute bien : Biribi, qui s'est cru parfaitement incarné, jusqu'ici, dans la peau de feu le vrai baron de Fénouil-Caradeuc, et qui compte sur une Restauration prochaine, ce qui ne peut manquer d'arriver, a calculé qu'il présenterait sa prétendue fille au roi, qui s'empresserait de la doter.

— Bon ! Ensuite?

— Ensuite, il n'a pas vécu quinze ans avec elle sans l'aimer. Ce misérable a peut-être un cœur, et la façon jalouse et presque tyrannique dont il veillait sur Juliette semble l'indiquer.

— Il se consolera, soyez-en sûre.

— Mais la terreur va s'emparer de lui, du moment où il constatera la disparition simultanée de sa fille et du coffret.

— Je ne comprends pas.

— C'est pourtant facile : ceux qui ont enlevé sa fille et ceux qui ont volé le coffret seront évidemment les mêmes pour lui. Or, le coffret renfermait ce singulier manuscrit que nous sommes en train de lire.

— C'est juste.

— Et il ne doutera pas un seul instant qu'on ait appris à sa fille sa véritable origine et son imposture à lui, Biribi. Maintenant, continue...

Charles reprit la lecture du manuscrit :

« Quarante-huit heures après le départ de Duriveau et du compagnon de chaîne qu'il avait retrouvé, rue Poliveau, et ramené avec lui à Orléans, ce dernier cheminait tout seul, par un soir brumeux, à travers les landes incultes de la Sologne

» Le soleil avait disparu, le brouillard montait des étangs fiévreux qui couvrent, çà et là, ce pauvre pays désolé, estompant les cimes des forêts de sapins, la seule essence d'arbres qui puisse vivre dans cette terre sablonneuse et ingrate.

»Dans le lointain, un dernier reflet du couchant allumait un rayon rouge aux vitres d'un petit castel en briques, dont les tourelles avaient été rasées au niveau du pignon principal.

« Le compagnon de chaîne du forçat Duriveau mar-

chait d'un pas alerte, les yeux fixés sur ce manoir qui était encore à une certaine distance.

» Cet homme, qui pouvait avoir quarante-cinq ans, était un solide gaillard, parfaitement découplé et doué d'une figure bestiale, qui pouvait le faire prendre pour un honnête homme, surtout lorsqu'un niais sourire venait à l'illuminer.

» On l'appelait, au bagne, d'où il était serti récemment, Germain-le-Mouton.

» Une fois sorti, il avait supprimé l'épithète et gardé le nom de Germain.

» Sa mise, ce jour là, était celle d'un domestique, bien qu'il n'eût pas de livrée.

» La livrée n'avait point encore été rétablie, et les domestiques prenaient encore lo titre ridicule d'*officieux*.

» Comme il longeait encore la rivière, Germain-le-Mouton aperçut un troupeau de brebis étiques qu'un berger hideux poussait devant lui.

» Il l'interpella.

« Le berger ôta sa casquette et s'empressa d'accourir, tendant la main.

» — Qu'est-ce que cette maison qu'on voit là bas? demanda Germain-le-Mouton.

» — C'est le ci-devant château de Fénouil.

» — Ah! je ne m'étais pas trompé.

» — Est-ce que vous y allez?

» — Oui, mon garçon.

» Germain s'était arrêté et s'appuyait sur son bâton de voyage.

» Il n'était sana doute pas fâché de recueillir quelques renseignements.

» Le pâtre qui tendait toujours la main, ajouta :

» — Le père Huet l'a vendu le château, il y en a même dans le pays qui disent que c'est un imbécile.

» — Ah! et à qui donc l'a-t-il vendu?

» — A son maître, ou du moins à sa dame, car il n'est pas revenu, le maître, on l'attend...

» — Je le sais bien, répondit Germain; ce maître dont tu parles est M. le baron de Fénouil.

» — Ci-devant,... fit le berger qui avait des idées républicaines;... mais on l'aimait bien..., du moins son père,... qui est mort ici,... chez le père Huet qui avait acheté le château.

» — On n'aimait donc pas le fils?

« — Il est parti si jeune que personne ne s'en souvient au pays; quand on a dit qu'il allait revenir, on a été content tout de même, parce que cette famille a toujours été charitable au pauvre monde.

» — En sorte que tu ne le reconnaîtrais paa?

» Cette question étonna le berger.

» — Ça serait-il vous, par hasard? demanda-t-il.

» Germain se prit à sourire :

» — Pas précisément, mais je suis son valet de chambre.

» — Ah! oui-dà! et il va donc arriver?

» — Il sera ici dans trois jours...

» En même temps, Germain mit une pièce de trente sous dans la main du berger.

» Puis il continua son chemin vers le manoir qui commençait à disparaître dans la brune.

» Une heure après, il arrivait à la grille d'une porte de jardin potager, autrefois décoré du nom de parc, mais dont, pendant la révolution, on avait coupé les grands arbres.

» Il était alors presque nuit.

» Une femme d'environ trente-six ans, grande, forte, robuste, une belle paysanne dans toute l'acception du mot, ramassait un fagot de bois mort auprès de la grille.

» — Qu'est-ce que vous voulez? dit-elle à Germain-le-Mouton.

» — C'est vous qu'on appelle Gertrude, n'est ce pas

» — Oui.

» — Je suis le valet de chambre de votre maître.

» La paysanne, changea subitement de ton et d'attitude...



Gertrude était une paysanne de trente-six ans (page 160.)

» — Vous... êtes... le valet de chambre... de monsieur? fit-elle avec émotion.

» — Oui, et je le précède de quelques heures.

» Gertrude était devenue toute pâle.

» Germain continua :

» — J'apporte une lettre pour madame...

» — Ah! venez, venez vite!... dit la paysanne en le prenant par la main.

» Et elle l'entraîna vers le château.

» Germain était, en effet, porteur d'une lettre signée Raoul de Caradeuc.

» Cette lettre avait été écrite par le forçat Duriveau, en langue allemande, la langue maternelle de madame de Fenouil.

» Une page de l'écriture de sa victime lui avait suffi pour arriver à une imitation si parfaite que madame de Fénouil devait s'y tromper.



L'enfant était endormie dans ses bras (page 161.)

» Germain pénétra sur les pas de Gertrude dans une salle basse où une jeune femme était entrée, tenant un enfant dans ses bras.

» — Madame.. madame... balbutia la paysanne, voici des nouvelles de monsieur!

» La jeune femme jeta un cri et prit d'une main tremblante la lettre que lui tendait Germain-le-Mouton.

» Le baron ou plutôt Duriveau écrivait :

« Ma bien-aimée Charlotte,

» Je suis à Paris depuis hier, et j'ai couru chez ma
» tante. Je voulais partir sur-le-champ, mais l'excel-
» lente femme veut me garder deux jours. Je t'envoie
» un fidèle serviteur qu'elle m'a donné, et que je prends
» à mon service. Il te porte ces quelques lignes et me
» précède de quarante-huit heures. »

» — Enfin! murmura la jeune femme avec des larmes dans les yeux.

» Et elle couvrit son enfant de baisers.

» Gertrude pleurait à chaudes larmes.

» Germain-le-Mouton avait pris la figure la plus niaise et la plus honnête et paraissait attendri. »

XVII

Charles reprit haleine de nouveau, puis il continua la lecture du manuscrit :

» La nuit suivante, un homme se glissa dans le fossé qui entourait, dernier vestige de la féodalité, — le petit manoir dans lequel madame la baronne de Fénouil-Caradeuc attendait son mari.

» Ce fossé était bordé de gros buissons et de touffes de joncs et d'ébéniers sauvages.

» Les lapins du parc y trouvaient un refuge, au grand déplaisir d'un vieux basset qui ne pouvait parvenir à les en déloger.

» L'homme s'y blottit et attendit, les yeux fixés sur la façade du château.

» Une seule lumière y brillait encore, au premier étage.

» Tant que cette lumière fut visible, l'homme caché dans le fossé ne bougea.

» Mais enfin, elle s'éteignit.

» Alors il appuya deux doigts sur sa bouche et imita à s'y méprendre le cri d'un oiseau de nuit.

» Puis il attendit encore.

» Peu après un bruit se fit, les broussailles s'agitèrent, et une forme humaine dégringola pareillement dans le fossé.

» C'était Germain-le-Mouton.

» L'homme qui l'attendait, on le devine, c'était le forçat Duriveau.

» — Eh bien? fit ce dernier.

» — Tout marche bien.

» — Voyons?

» — Depuis hier matin le pays est en joie.

» — Fort bien.

» — Tout le monde veut savoir comment il est, monsieur le baron, si l'exil l'a bien changé, s'il a beaucoup vieilli.

» — Heu! heu! ricana Duriveau.

» — Voilà si longtemps qu'il est parti, dit la Gertrude, que j'aurons bien du mal à le reconnaître.

» — Et moi, donc ! ricana Duriveau.

» — Mais il y a la petite dame allemande...

» — Ah ! oui, celle-là ne s'y tromperait pas. Aussi il faut aller vite en besogne, mon camarade.

» — J'y pense bien... mais je ne sais comment m'y prendre...

» Duriveau se mit à rire :

» — Tu n'es pourtant pas novice, dit-il.

» — Oui, mais...

» — Mais quoi ?

» — Ça me répugne de tuer une femme.

» — Imbécile, va !

» Germain-le-Mouton soupira.

» — Enfin, dit-il, il le faudra bien...

» — Cette nuit, n'est-ce pas ?

» — Cette nuit ou l'autre.

» — J'aimerais mieux celle-ci. Tu comprends, depuis avant-hier je suis resté caché dans cette sapinière, attendant que le coup soit fait, pour exhiber aux populations le baron de Fénouil-Caradeuc. Outre que je n'ai plus de vivres, on peut me découvrir... et alors je m'expliquerais difficilement.

» — C'est juste.

» — Il faut donc te dépêcher un peu, camarade.

» — Eh bien ! on se dépêchera.

» Germain-le-Mouton se gratta l'oreille.

» — Qu'y a-t-il encore ? demanda Duriveau.

» — Mais après...

» — Après, quoi ?

» — Que deviendrai-je ?

» — Tu fileras. Je connais ce pays-ci, j'y ai travaillé autrefois... Les gendarmes sont loin. Ils ne se dérangeront pas avant trois jours. Tu auras le temps de t'en aller tranquillement.

» — Ce n'est pas encore ce qui m'inquiète.

» — Qu'est-ce donc ?

» — Je suis ton valet de chambre.

» — Bien.

» — Si j'assassine ta femme, ne te supposera-t-on pas complice de l'assassinat ?

» — Mais non, dit Duriveau. Sois tranquille, je pleurerai sur son corps avec une fameuse conscience.

» — Alors, c'est bon.

» — Quand le coup sera fait, dit Duriveau, comment le saurai-je ?

» Germain-le-Mouton étendit la main.

» — Tu vois cette fenêtre ? dit-il.

» — Oui.

« Et Germain montrait la croisée où tout à l'heure brillait de la lumière et qui était celle de la chambre occupée par la jeune baronne.

» — Je l'ouvrirai, ajouta-t-il.

» — Alors, dit Duriveau, je vais rester dans le fossé.

» — Adieu, dit Germain.

» — Tu connais nos conventions ?

» — Oui.

» — Cinq cents francs tout de suite, mille à Paris. Et tu sais que je suis de parole.

« — Oh ! pour ça, oui.

» — Adieu, alors.

» — Mais non... au revoir...

» — Et bon courage ! ajouta Duriveau.

» Germain-le-Mouton sortit du fossé.

» Alors Duriveau, qui était jusque-là demeuré accroupi, se leva, sortit la tête du fossé et regarda son complice s'éloigner.

» La nuit était assez obscure ; cependant le forçat put suivre Germain des yeux jusqu'au moment où il atteignit le seuil du château.

» Ce dernier rentra sur la pointe du pied.

» Cependant bien que toute lumière fût éteinte dans le château, tout le monde n'était pas couché.

» La bonne Gertrude était à la cuisine, assise devant un reste de feu.

» Elle avait éteint la lampe qui brûlait sous le manteau de la cheminée, mais elle était parfaitement éveillée.

» Cette extinction des lumières était une habitude qui remontait aux terribles journées de la Terreur.

» A cette époque, le château appartenait, de par la vente des biens nationaux, à un ancien fermier de la famille de Fénouil-Caradeuc.

» Cet homme se nommait le père Huet.

» Gertrude était sa fille, et la mère de cette dernière avait été la nourrice du baron.

» Bien qu'il eût joué le rôle de patriote ardent, le père Huet n'avait pu tromper l'opinion publique ; et on avait toujours dit qu'il était royaliste, et qu'il n'avait racheté le château que pour pouvoir le restituer un jour, après la tourmente, à ses maîtres légitimes.

» De là, tant que la guillotine avait été en permanence, une véritable terreur chez le père Huet et sa famille.

» Le soir, on éteignait les lumières.

» Gertrude avait conservé cette coutume.

» Elle était donc au coin du feu de la cuisine, tricotant, sans lumière, un gros tas de laine, selon la mode des paysannes de Sologne.

» Germain-le-Mouton entra.

» — Comment ! mamzelle Gertrude, dit-il, vous n'êtes pas couchée encore ?

» — Non, et vous ?

» — Moi, j'y vais... et je venais vous souhaiter le bonsoir.

» — Pensez-vous que notre maître arrive demain, au moins ? demanda Gertrude.

» — Je le crois.

» — Ah ! Dieu le veuille !

» — Comme vous êtes impatiente de le revoir !

» — Songez donc, dit naïvement Gertrude, c'est quasiment mon frère de lait.

» — Oui, vous me l'avez dit.

» — Pauvre cher maître, murmura encore Gertrude.

» — Vous n'avez plus longtemps à attendre ; allons, bonsoir, mamzelle Gertrude.

» — Bonsoir, monsieur Germain.

» Et Germain gagna l'escalier.

» Dans la journée précédente, il avait étudié ce qu'on appelle les *êtres* de la maison.

» Il savait qu'au château on dormait les clefs sur les portes.

» La jeune Allemande, devenue baronne de Fénouil, occupait seule le premier étage.

Gertrude couchait dans une salle basse à côté de la cuisine.

» Germain avait pris possession d'une chambre dans les combles.

» La baronne nourrissait elle-même sa fille, et n'avait voulu personne auprès d'elle.

» Cette nuit-là, l'enfant s'était éveillée et s'était mise à pleurer.

» La mère s'était levée, s'enveloppant d'un châle, à la hâte.

» Puis elle avait pris l'enfant dans ses bras, s'était assise devant le feu et s'était mise à la bercer doucement.

» L'enfant s'était rendormie.

» Alors la jeune mère n'avait plus osé se recoucher de peur de l'éveiller.

» Elle était restée devant le feu, rêvant à son mari qu'elle allait bientôt revoir...

» Puis le sommeil était venu...

» Madame de Fénouil, son enfant toujours dans ses bras, s'était endormie à son tour.

» Et c'était à ce moment que le forçat Germain-le-Mouton était entré dans sa chambre.

XVIII

» Comme nous l'avons déjà dit, le petit manoir restitué par le père Huet n'avait que trois hôtes :

» Gertrude, la baronne, et Germain, que les deux femmes avaient accepté, sans le moindre soupçon, comme le valet de chambre de M. de Fénouil-Caradeuc.

» Mais un quatrième être vivant logeait cependant dans le château.

» C'était un vieux chien qui poursuivait les lapins du parc soir et matin, et quelquefois la nuit, quand on n'avait pas la précaution de l'enfermer, le soir venu.

» Ce chien était un basset de forte taille, très-vieux, mais fort comme un Turc.

» Il avait pris la jeune baronne en amitié, depuis le départ de son maître, le père Huet, qui s'en était allé habiter sa ferme, de l'autre côté des sapins, ne laissant au château que sa fille Gertrude.

» Ordinairement, il couchait au seuil de la porte de la jeune femme.

» Comme il avait vu Germain accueilli avec empressement, il en avait conclu, dans son instinct de chien intelligent, que c'était un ami de la maison.

» Germain avait donc pu gravir l'escalier sans que le chien, qui le reconnut au flair, poussât le moindre grognement.

» Une seule porte était fermée au loquet, entre l'escalier et la chambre de la baronne.

» Germain-le-Mouton l'ouvrit avec une précaution infinie.

» Le chien, qui était couché sur le seuil, se dérangea pour le laisser passer.

» La porte ouverte, le misérable entra sur la pointe du pied.

» Il croyait la baronne au lit.

» Le feu, qui brûlait toujours dans la cheminée, projetait autour de lui une clarté indécise.

» Germain marcha droit au lit.

» Il avait tiré de sa poche un de ces longs couteaux qu'on appelle des *eustaches*.

» Mais arrivé au lit, il étendit vainement la main.

» Le lit était vide.

» Alors il se retourna.

» La jeune Allemande était à demi pelotonnée dans un grand fauteuil, auprès du feu.

» Elle dormait paisiblement.

» L'assassin hésita un moment.

» Un moment il demeura immobile au milieu de la chambre, à demi perdu dans l'ombre.

» Puis il fit un pas et s'arrêta.

» Puis un pas encore, et il s'arrêta de nouveau.

» Le chien était entré derrière lui.

» Et comme Germain hésitait toujours, le chien se prit à grogner.

» Quelque chose lui disait que cet homme était un ennemi de la maison.

» Le grognement du chien éveilla l'Allemande.

» Germain fit un pas en arrière.

» A la clarté indécise du foyer, la jeune femme aperçut Germain, son couteau à la main.

» Elle eut peur, se leva précipitamment et jeta un cri.

» A ce cri, le chien sauta aux jambes de Germain.

» Mais Germain était un de ces hommes féroces qui, après avoir hésité, prennent tout à coup leur parti.

» Il se précipita sur la baronne, son couteau levé.

» La baronne se réfugia vers le lit, sur lequel elle déposa son enfant.

» Puis elle lui fit un rempart de son corps.

» Mais l'assassin la poursuivit, la prit à la gorge d'une main et frappa de l'autre.

» Le chien se rua sur lui avec fureur.

» Ce fut un drame qui eut la durée d'un éclair.

» Fou de douleur, ivre de sang, l'assassin frappa sans relâche.

» Le chien hurlait et mordait.

» En même temps, aux cris désespérés de la malheureuse mère, qui perdait son sang par vingt blessures, se mêlèrent les cris de l'enfant éveillée en sursaut...

» En même temps aussi des pas précipités retentirent dans l'escalier.

» Des pas et des cris...

» Puis un homme et une femme se montrèrent sur le seuil...

» Un éclair brilla, une détonation suivit l'éclair, et

l'assassin, frappé au cœur par une balle, tomba foudroyé.

. . . .

» Quel était ce secours tardif qui arrivait à la baronne?

» C'est ce que nous allons expliquer en peu de mots.

» Après le départ de Germain, Duriveau était sorti du fossé.

» Puis il s'était glissé dans le parc, à bas bruit, évitant le sable des allées, et rampant jusqu'à une croisée, qui était celle de la cuisine, et de laquelle s'échappait une vague lueur, celle du foyer.

» A cette clarté, il avait pu voir Germain souhaitant le bonsoir à Gertrude.

L'oreille collée au sol, il avait entendu les quelques mots échangés entre la servante et Germain-le-Mouton.

» Puis, quand celui-ci était parti, il avait attendu un moment, se disant :

» — Il va faire le coup, mais il ne se doute pas de ce que je lui réserve.

» Alors, il s'était dirigé vers la porte d'entrée et avait frappé doucement.

» Agitée d'un pressentiment joyeux, Gertrude était venue ouvrir.

» Duriveau l'avait étreinte dans ses bras en lui disant tout bas :

» — C'est moi, ma bonne Gertrude.

» Et la naïve fille avait cru qu'elle avait affaire au vrai baron de Fénouil-Caradeuc.

» — Vous! dit-elle.

» — Moi... j'ai marché toute la nuit... mais tais-toi!... Il ne faut pas réveiller ma femme, car je crains des émotions pour elle...

» Tout cela se passait dans l'ombre.

» Duriveau parlait de sa femme, de son enfant, du père Huet.

» — Ah! que c'est bon! murmurait-il, de franchir le seuil de sa maison... après vingt ans d'exil...

» Et il prononça le nom de son père...

» Et sa voix fut si émue, que Gertrude lui sauta au cou, et lui donna le nom de son enfance :

» — Monsieur Raoul!...

» Cela dura dix minutes.

» Les dix minutes que Germain avait employées à monter l'escalier et à pénétrer furtivement chez la baronne.

Puis les hurlements du chien, les cris de la baronne et de l'enfant, se firent entendre.

» Et Duriveau jeta un cri à son tour.

» Et il s'élança dans l'escalier, suivi par Gertrude affolée.

» Et dans l'escalier, il prit un pistolet à sa ceinture et l'arma...

» Et sur le seuil de la chambre, il fit feu...

» Et tandis que Germain-le-Mouton tombait raide mort, la pauvre mère s'affaissait en poussant un soupir.

» Duriveau la crut morte.

» Il la prit dans ses bras, criant, pleurant, l'appelant sa femme chérie.

» Et Gertrude, folle de terreur, les regardait tous les deux, lui, paraissant en proie à un désespoir sans limites...

» Elle, les yeux fermés, ayant sans doute déjà rendu le dernier soupir, et inondant de son sang l'imposteur qui osait se dire son mari.

» Mais, en ce moment, Dieu fit un miracle sans doute.

» La mourante rouvrit les yeux, regarda cet homme et s'écria :

» — Misérable! tu n'es pas Raoul!...

» Et Gertrude jeta un cri à son tour, et appela au secours...

» Alors, prompt comme l'éclair, Duriveau saisit le couteau avec lequel Germain avait assassiné la baronne.

» Puis il se précipita sur la servante, la prit à la gorge et lui dit :

» — Si tu cries, je te tue!...

XIX

» Gertrude était pourtant une fille robuste et courageuse.

» Elle essaya de se débattre et de se soustraire au poignard de l'assassin.

» Mais Duriveau avait un poignet de fer, et il la maintint, lui serrant la gorge, de façon à l'empêcher de crier.

» D'ailleurs, il n'y avait plus de vivant au manoir que lui et elle, la petite fille et le chien.

» L'enfant pleurait, comme pleurent les enfants, effrayée par le bruit.

» Le chien, rendu furieux, s'était élancé sur Duriveau.

» Mais, d'un violent coup de pied, appliqué sur la tête, Duriveau l'étendit sanglant à ses pieds.

» Alors il prit à sa ceinture un second pistolet et le braqua sur l'enfant, tenant toujours Gertrude à la gorge, de l'autre main.

» — Je tue l'enfant de ton maître, si tu bouges, lui dit-il.

» Cette menace paralysa Gertrude, qui s'était débattue tant que sa vie seule avait été en jeu.

» Elle regarda cet homme avec épouvante.

» La pauvre mère, gisant sur le parquet, venait de rendre le dernier soupir.

» Le forçat Germain-le-Mouton était mort.

» Le chien râlait et poussait des gémissements plaintifs.

» Duriveau, tenant toujours l'enfant sous le canon de son pistolet, dit alors à Gertrude.

» — Écoute-moi bien...

» Et il avait un calme atroce.

» — Écoute-moi, reprit-il. Ton maître ne reviendra pas. Il est mort... je l'ai tué...

» — Horreur! murmura la pauvre servante.

» — Le baron de Fénouil-Caradeuc, c'est moi désormais. Comprends-tu?



Si tu cries, je te tue!... (page 164.)

» Elle ne comprenait pas, la malheureuse ! Mais elle avait joint les mains, et, à genoux, suppliante, elle demandait grâce pour l'enfant.

» Au-dessus du lit de la baronne, il y avait un grand Christ en ivoire.

» — Regarde ce crucifix, dit Duriveau.

» Gertrude leva les yeux sur le Christ.

» — Veux-tu sauver la vie à cette enfant ? reprit le forçat.

» — Oui, dit-elle.

» — Alors, la main étendue sur ce crucifix, jure de m'obéir.

» Et comme Gertrude hésitait, il appliqua le canon du pistolet sur la tempe de l'enfant.

» Gertrude jeta un cri.

» — Arrêtez ! fit-elle.

» — Es-tu chrétienne ?

» — Oui.

» — Tiendras-tu ton serment ?

» — Je vous le jure.

» — Eh bien ! promets-moi de me considérer désormais comme le baron de Fénouil-Caradeuc, et cette enfant vivra, et je l'élèverai, et je l'aimerai comme ma fille.

» La proposition de cet homme était si monstrueuse que Gertrude hésitait encore :

» — Je te donne une minute, dit froidement Duriveau.

» Gertrude lut dans ses yeux qu'il tiendrait sa promesse et que l'enfant allait mourir, si elle ne jurait pas.

» Et Gertrude eut peur.

» Elle étendit la main vers le crucifix, et dit :

» — Je le jure...

. . . .

» Ce qui se passa alors est aisé à deviner.

» Le drame mystérieux qui s'était déroulé au petit manoir pendant la nuit, fit grand bruit le lendemain, il fut avéré que M. de Fénouil-Caradeuc rentrant chez lui, après une absence de vingt années, avait trouvé sa femme assassinée par son valet de chambre, et qu'il s'était fait justice lui-même en tuant l'assassin.

» Gertrude liée par son serment, dit tout ce que voulut le forçat Duriveau.

» La province entière, fit au baron de Fénouil-Caradeuc ses compliments de condoléance.

» Et le forçat, qui avait fait peau neuve, partit quelques jours après pour Paris, en compagnie de Gertrude qui emmenait la petite fille. »

Là se terminait l'étrange manuscrit, écrit en chiffres.

— Eh bien ! dit la baronne en regardant Charles, lorsque celui-ci eut fini.

— Cet homme est le plus atroce des misérables, répondit celui-ci.

— Ah ! tu trouves ?

— Et dire que peut-être la jeune fille que nous avons enlevée cette nuit l'aime comme son vrai père.

— C'est certain.

— Eh ! ne trouvez-vous pas que c'est affreux ?...

— Aussi allons-nous la désillusionner.

— Comment cela ?

La baronne lui prit le manuscrit des mains :

— Regarde, dit-elle, c'est homme n'a écrit que d'un côté, sur le recto, le verso est blanc.

— Bon !

— Tu vas te mettre là et prendre une plume.

— Très-bien.

— Et traduire en regard, d'une belle écriture, bien lisible, les chiffres de Duriveau.

— Dans quel but ?

— Évidemment la petite connaît l'écriture de celui qu'elle croit son père.

— La chose est hors de doute.

— Alors suis bien mon raisonnement, je lui ai fait prendre un narcotique tout à l'heure.

— Oui.

— Elle dormira jusqu'à demain soir.

— Après ?

— Quand elle s'éveillera, elle se trouvera seule, dans une chambre inconnue ; et si elle appelle, personne ne lui répondra. Peut-être aura-t-elle un moment de désespoir, mais ce manuscrit placé à portée de sa main attirera ses regards et elle le lira.

— Savez-vous, dit Charles, qu'elle est capable d'en devenir folle ?

— Peut-être... mais qui ne risque rien n'a rien. Si sa raison résiste...

— Eh bien ?

— Un sentiment violent et tenace s'emparera de son âme : la vengeance.

— Vous croyez qu'elle haïra Duriveau ?

— Elle le haïra. N'est-il pas l'assassin de son père et de sa mère ?

— C'est juste.

— Et elle ira se jeter aux pieds du roi, si le roi revient, pour lui demander vengeance.

Charles regarda la baronne.

— Oh ! dit-il, vous le haïssez bien, cet homme.

Elle ne répondit pas ; mais du doigt elle lui indiqua une plume et de l'encre.

Charles se mit à la besogne.

Pendant ce temps, la baronne s'était enveloppée dans un manteau, puis s'était pelotonnée dans une chauffeuse, au coin du feu, et avait sommeillé deux ou trois heures.

Il était grand jour quand Charles eut terminé la copie du manuscrit.

Sur le recto était l'écriture hiéroglyphique ; en regard se trouvait la traduction.

La baronne le parcourut des yeux rapidement.

— C'est bien, dit-elle. Maintenant, il faut songer à tout.

— Que voulez-vous dire ?

Elle prit le manuscrit, alla vers l'alcôve et pressa un ressort.

Puis elle se coucha sur le lit.

Le lit s'abaissa lentement, et la baronne disparut avec lui, emportant le manuscrit, les débris du coffret et les papiers qu'il avait contenus.

Presque au même instant, Charles, qui était demeuré seul dans la chambre, entendit un violent coup de sonnette.

En même temps, des voix confuses qui partaient de l'escalier arrivèrent jusqu'à lui.

Une de ces voix disait :

— Si on n'ouvre pas, vous enfoncerez la porte.

Charles reconnut cette voix.

C'était celle du chevalier Biribi, c'est-à-dire du forçat Duriveau.

Et avec cette voix, un autre bruit parvint aux oreilles du complice de la baronne.

Le bruit des crosses de mousquet heurtant les marches de l'escalier.

XX

Avant de suivre Biribi cherchant à pénétrer chez la baronne, revenons à notre ami Coqueluche, qui n'avait point quitté son uniforme menteur d'officier d'ordonnance.

Coqueluche avait passé plusieurs jours au chevet de Raoul de Vauxchamps, en compagnie de Mademoiselle de Bernerie.

Les blessures du colonel étaient graves.

Si graves que les trois chirurgiens, qui se relayaient pour lui donner leurs soins, ne répondaient de rien, et prétendaient que la gangrène pourrait bien se déclarer.

Alors le colonel était perdu.

Coqueluche soignait Raoul comme un frère, et se disait :

— Ces militaires sont si naïfs, que celui-là est capable de me recommander sa fiancée avant de mourir !

Un singulier objectif tirait maintenant démesurément l'œil de Coqueluche.

C'était la grande fortune de Mademoiselle de Bernerie.

Aussi avait-il oublié Juliette, oublié son oncle Biribi, et ses projets de conspiration.

Peu lui importait désormais de se montrer utile au nouveau gouvernement.

Il était passé à l'ennemi avec armes et bagages.

C'est-à-dire que l'ennemi, c'était tout ce qui aimait encore Napoléon et le régime impérial.

Coqueluche était d'un patriotisme qui enthousiasmait Charlotte de Bernerie, en dépit de son amour pour Raoul et des angoisses qui l'étreignaient.

Coqueluche se fût donc tout à fait endormi, bercé par son rêve de fortune et l'espoir de voir Raoul rendre le dernier soupir en plaçant dans sa main la main de Charlotte, si un incident imprévu ne l'en eût em-

Cet incident, c'était la visite inattendue et la provocation intempestive de l'officier russe Pétrowitz.

On se souvient avec quel calme, quelle merveilleuse présence d'esprit il avait soutenu l'interrogatoire de Pétrowitz ; comment il avait apaisé la colère du Russe en lui prouvant qu'il ne connaissait nullement Cendrinette.

Mais Pétrowitz parti, Coqueluche était rentré tout soucieux dans la maison.

Raoul sommeillait, en proie à un délire vague.

Penchée sur lui, Charlotte, inquiète, anxieuse, épiait ce sommeil plein des visions de la fièvre.

Coqueluche, à qui elle ne songea pas même à demander pourquoi il était descendu, alla au-devant de la question.

— La baronne, dit-il, a des amis et des admirateurs partout.

— Ah! fit distraitement Charlotte.

— On m'a appelé tout à l'heure, n'est-ce pas?

— Oui.

— Savez-vous qui?

Charlotte le regarda d'un air interrogateur.

— C'est l'officier russe qui a laissé passer Machefer, lorsqu'il était à la recherche du malheureux colonel.

— Que voulait-il?

— Savoir des nouvelles du colonel et me donner un conseil.

— Lequel?

— Celui d'aller trouver un chirurgien russe d'une grande habileté dont il m'a indiqué le nom et l'adresse, et qui, bien certainement, sauvera mon cher et malheureux ami.

— Vrai? exclama Charlotte dont les yeux brillèrent.

— Aussitôt que le jour paraîtra, j'irai, acheva Coqueluche, qui mentait effrontément.

Charlotte lui serra la main :

— Vous êtes le meilleur des hommes, dit-elle.

Coqueluche, qui à Pétrowitz, on s'en souvient, n'avait nullement parlé de chirurgien, s'était dit :

— Je trouverai toujours un médecin de l'armée russe qui consentira à venir soigner le colonel.

L'essentiel est que j'aie un prétexte de m'absenter.

En effet, en remontant, Coqueluche s'était fait ce raisonnement fort simple :

— Une femme me poursuit, Cendrinette; après avoir été mon esclave, elle m'a trahi. Pourquoi? parce qu'elle a reçu la visite d'une femme appelée la baronne qui a un vieux compte à régler avec nous. Il faut donc que je pare les coups mystérieux que me porte Cendrinette et que je trouve Biribi. J'ai cru pouvoir me passer de lui, mais on a décidément toujours besoin de ce diable d'homme.

Le jour venu, Coqueluche quitta la maison où étaient Charlotte et Raoul, sous prétexte d'aller chercher le médecin russe.

Seulement, à présent que la capitale était tout entière au pouvoir des alliés, se montrer en uniforme français était fort dangereux.

Coqueluche prit les habits de Machefer qui, ayant passé la nuit précédente auprès du blessé, avait dormi cette nuit-là

Puis, ainsi vêtu, il descendit dans Paris.

Mais il évita le faubourg du Temple où il aurait pu rencontrer quelque compagnon de la bande de mame Toinette et de Quille-en-Bois, et par les petites ruelles qui sillonnent le faubourg Saint-Martin, il gagna le quartier Montmartre.

Puis il descendit la rue de ce nom jusqu'aux Halles, gagna les quais et entra dans la cité par le pont au Change.

Il y avait cinq jours que le brillant vicomte de Montrevel n'avait paru au quai de l'École.

En passant devant le Palais de Justice, il s'arrêta chez un fripier et lui acheta un manteau.

Ce manteau était destiné à cacher ses habits modestes, c'est-à-dire ceux de Machefer.

Et Machefer, on le sait, était vêtu comme un garde-chasse.

Puis il continua son chemin et arriva au seuil de sa maison.

Comme il montait l'escalier, il rencontra le portier qui lui dit :

— Mais quelle vie faites-vous donc, monsieur, toute la nuit?

— Comment, toute la nuit!

— Dame! vous êtes rentré et sorti la nuit dernière.

— Moi? fit Coqueluche étonné.

— Sans doute... à preuve, ajouta le portier que ce matin, en vous en allant, vous avez laissé la porte ouverte.

— Ce n'est pas moi... vous vous trompez...

Et Coqueluche, agité d'un vague pressentiment, monta plus plus rapidement encore.

Le portier avait dit vrai. La porte du logement de Coqueluche était ouverte.

Il entra et s'arrêta stupéfait au seuil du cabinet.

Les papiers qui jonchaient le sol, le vase brisé, les meubles forcés, les tiroirs ouverts ne témoignaient que trop d'une visite domiciliaire nocturne.

Coqueluche demeura un moment abasourdi; puis il s'élança dans le couloir qui conduisait à la porte mystérieuse par laquelle on pénétrait chez Biribi.

Là, un nouveau spectacle l'attendait.

Le chevalier, fou de rage et de douleur, achevait de délier les mains et les pieds de Gertrude, qui était en proie à une sorte de délire.

— Ma fille! s'écria le chevalier, on m'a pris ma fille!

— Et on t'a volé tes papiers.

Biribi se retourna seulement alors et vit Coqueluche.

— Toi! toi! dit-il; ah! tu viens à mon aide, n'est-ce pas?

Coqueluche fronçait le sourcil, mais il avait retrouvé tout son sang-froid.

— Écoute, mon oncle, dit-il.

Biribi le regarda d'un air hébété.

— On t'a enlevé ta fille?

— Oui.

— Sais-tu qui?

Gertrude s'était un peu remise à la vue de Coqueluche.

— Une femme et deux hommes, dit-elle, ils étaient masqués.

— Je ne sais pas qui sont les hommes, dit Coqueluche, mais pour la femme...



Je tue l'enfant de ton maître si tu bouges (page 164.)

— Tu la connais? exclama Biribi.

— Je la devine, du moins.

— Qui? qui? fit-il avec rage et désespoir.

— La *baronne*, pardieu!

Les cheveux de Biribi se hérissèrent :

— C'est mon ennemie mortelle! dit-il.

— Et elle a les papiers, n'est-ce pas?

— Je suis perdu, murmura Biribi avec accablement.

Coqueluche haussa les épaules.

— Eh! dit-il, on n'est jamais perdu, quand on sait se retourner.

Biribi reporta sur lui son regard égaré.

— Veux-tu m'écouter? dit Coqueluche.

— Oui, parle.

Et Coqueluche s'adressant à Gertrude :

— C'est cette nuit que la chose est arrivée, n'est-ce pas?

— Oui.

— Il y a donc cinq ou six heures à peine?

— Oui.

— La *baronne* n'a pu faire encore usage des papiers; et quant à ta fille, on la retrouvera, dit Coqueluche avec calme.

Un rayon d'espoir brilla dans les yeux de Biribi.

XXI

Coqueluche reprit :

— Au lieu de se désoler, mon oncle, il faut agir.

— Mais que faire? murmura Biribi qui se tordait toujours les mains de désespoir.

— Viens avec moi.

— Ma fille, mon enfant chérie! murmurait Gertrude, dont les yeux étaient inondés de larmes, vous me répondez d'elle!

— Oui, tu la retrouveras, ta fille, dit Coqueluche en haussant les épaules.

— Viens-tu, mon oncle?...

— Mais où allons-nous?

— Chez la baronne d'abord.

— Et puis?

— Et puis chez Cendrinette : l'une ou l'autre nous donnera des nouvelles de ta fille et de tes papiers.

Et il entraîna Biribi hors de chez lui.

Quand ils furent sur le quai, Coqueluche reprit :

— Tu as gagné les faveurs de M. de Talleyrand, n'est-ce pas?

— Je le crois.

— Voici le moment de te servir de cette influence, qui n'est pas mince.

— Mais comment?

— En entrant dans le premier poste de garde nationale.

— Bon!

— Et en requérant, au nom de l'État, quatre hommes de bonne volonté pour faire une visite domiciliaire chez des gens soupçonnés de conspirer.

Ces derniers mots achevèrent de calmer Biribi.

Il se souvint que l'ex-ministre de Bonaparte lui



Il s'arrêta chez un fripier et lui acheta un manteau (page 167.)

avait remis un petit carré de papier qui portait simplement sa signature qui devait lui servir de passe-port et de talisman, à lui Biribi.

— Tu as raison, lui dit-il.

Et il tira le carré de papier de sa poche.

Puis, ils se dirigèrent d'un pas rapide à travers la ville, reprirent le pont au Change et s'arrêtèrent un moment place du Châtelet.

Il y avait là un poste de garde nationale.

Biribi y entra et demanda à parler à l'officier.

Celui-ci sortit et Biribi lui dit :

— Connaissez-vous M. de Talleyrand?

A ce nom redouté, l'officier s'inclina.

Biribi lui mit le papier sous les yeux.

L'officier salua plus bas et dit :

— Je suis à vos ordres.

— Donnez-moi un caporal et quatre hommes, dit Biribi.

L'officier obéit, et quand les hommes sortirent du poste, l'arme au bras, il leur dit :

— Vous allez suivre monsieur et ce qu'il vous ordonnera, vous le ferez.

— Maintenant, dit Coqueluche, allons rue de la Jussienne.

Arrivé dans cette rue, Biribi se retourna vers les gardes nationaux :

— Messieurs, leur dit-il, il s'agit d'étouffer une conspiration qui pourrait faire triompher la cause, aux trois quarts perdue, de Napoléon.

Les idées royalistes avaient fait leur chemin depuis l'entrée des alliés dans Paris.

D'ailleurs les gardes nationaux à qui s'adressait Biribi étaient des commerçants qui voulaient la paix à tout prix.

A la façon dont ils accueillirent ses paroles, Biribi comprit qu'il pouvait compter sur eux.

Le portier de la maison qu'habitait la *baronne* fut un peu ému à la vue de la force armée.

Il prétendit que la baronne était absente.

Mais Biribi lui dit d'un ton sec :

— Donnez-moi les clés de l'appartement.

— Je ne les ai pas.

— Alors, au nom de la loi, nous enfoncerons les portes.

Et il monta l'escalier.

Biribi sonna une fois, puis deux.

Au second coup, demeuré sans réponse, il dit :

— Nous allons enfoncer la porte.

Mais tout aussitôt des pas retentirent au dedans de l'appartement et la porte s'ouvrit.

Un homme à demi vêtu, étirant les bras et paraissant avoir été éveillé en sursaut, se montra en disant :

— Qu'est-ce donc que tout ce tapage?

— C'est la police, répondit tranquillement Biribi.

L'homme qui venait d'ouvrir, c'était Charles, qui avait eu le temps de se concerter avec la baronne.

— Où est la baronne? lui demanda Biribi.

— Elle dort, répondit Charles. Que voulez-vous?

— Tu le verras...

Et Biribi pénétra dans l'appartement suivi des gardes nationaux.

Il trouva la baronne enveloppée dans un peignoir du matin, assise dans une chauffeuse, au coin du feu.

— Ah! c'est vous? dit-elle en regardant Biribi d'un ton moqueur.

— C'est moi.

— Quel singulier métier faites-vous, mon cher? poursuivit-elle en riant.

— Vous allez le savoir, ma belle.

En même temps, il désigna Charles :

— Emparez-vous de ce gaillard-là, et que personne ne sorte d'ici! dit-il.

Charles n'opposa aucune résistance.

Alors Coqueluche et Biribi fouillèrent les meubles, les armoires, sondèrent les murs, s'assurèrent que l'appartement n'avait qu'une issue et qu'il n'y avait ni portes masquées, ni doubles portes.

Les papiers de la baronne étaient insignifiants.

C'étaient, pour la plupart, des lettres d'amour qu'on lui avait écrites.

Après deux heures de recherches infructueuses, Coqueluche regarda Biribi découragé d'une façon significative.

Ce regard voulait dire :

— Nous nous sommes trompés, allons chez Cendrinette.

Ils se retirèrent et laissèrent Charles en liberté.

La baronne reconduisit Biribi jusqu'à la porte et lui dit avec son accent moqueur :

— C'était donc bien vrai, ce qu'on disait?

— Que disait-on?

— Que tu es de la police, répondit-elle.

Et elle lui ferma la porte au nez avec un éclat de rire.

— Mon oncle, dit Coqueluche à l'oreille de Biribi, lorsqu'ils furent dans la rue, nous avons à causer. Renvoie ces braves gens. Avec ton talisman, tu en trouveras d'autres rue du Mont-Blanc.

— Tu as raison, répondit Biribi avec un soupir.

Et il dit au caporal :

— Vous et vos hommes, monsieur, pouvez vous retirer.

Les gardes nationaux s'en allèrent, un peu surpris de ce qu'ils avaient vu et entendu, mais n'osant manifester leur surprise tout haut, tant Biribi leur paraissait un personnage important.

— Prenons une voiture, dit Coqueluche. Nous n'avons pas de temps à perdre.

Un fiacre stationnait au coin de la rue.

Le cocher dormait.

Coqueluche l'éveilla tandis que Biribi montait dans le fiacre.

Le cocher grommela, étirant les bras et se frottant les yeux ;

— Quel chien de métier!

— Tu ne travailles donc pas? lui dit Coqueluche.

— Au contraire, je travaille trop.

— Et tu te plains?

— Je n'aime pas à passer les nuits.

— Ah! fit Coqueluche intrigué par cette réponse, tu as passé la nuit dernière?

— A m'en aller de la rue du Mont-Blanc au quai de l'École, et du quai de l'École ici.

Coqueluche tressaillit; en même temps Biribi se pencha avidement à la portière.

— Hé! l'ami, dit Coqueluche, serait-ce toi par hasard qui as aidé à transporter une jeune fille du quai de l'École?

— Pourquoi me demandez-vous cela? dit le cocher avec défiance.

— Pour te faire gagner trois napoléons.

Le cocher ouvrit de grands yeux.

— Parle, dit Coqueluche.

Et il lui mit trois pièces d'or dans la main.

Le cocher les prit et dit :

— C'est une dame masquée et deux hommes qui ont enlevé la petite. Pourquoi? je n'en sais rien. Elle était évanouie, du reste...

— Et où l'as tu transportée?

— Dans cette rue.

Et il montrait la porte de la maison habitée par la baronne.

— Mon oncle, dit Coqueluche, nous sommes roulés. Ta fille est là... Ce n'est pas la peine de nous en aller rue du Mont-Blanc.

— Que faut-il donc faire? demanda Biribi repris par une émotion subite.

— Tu vas voir...

XXII

Après le départ de Biribi, Charles et la baronne s'étaient regardés en souriant.

— Eh bien! dit cette dernière, tu vois qu'il n'a pas trouvé le secret; et si lui, le plus fin limier de la police, ne le trouve pas, qui donc le trouvera?

— Vous avez raison, répondit Charles. Mais comment est-il ce réduit dans lequel vous avez caché la jeune fille et les papiers?

— Veux-tu le voir?

— Oui.

La baronne le prit par la main et le conduisit vers le lit, sur lequel elle le fit asseoir.

Puis, du bout de son pied mignon, elle poussa ce ressort mystérieux qui avait échappé à toutes les investigations de Biribi.

Alors, le second lit, qui avait pris la place de celui sur lequel on avait couché Juliette endormie, s'abaissa lentement.

Les matelas et les oreillers arrivaient au niveau du parquet; puis il se fit un jeu de bascule, et Charles, ainsi que la baronne, furent précipités dans le vide et l'obscurité.

Mais l'obscurité n'avait rien d'horrible et la chute ne fut pas meurtrière.

Ils étaient tombés d'une hauteur de cinq ou six pieds à peine, et leur chute fut amortie par un corps

élastique, qui n'était autre qu'une épaisse couche de laine.

La baronne, qui avait l'habitude de ce singulier voyage, était tombée sur ses pieds.

Charles ne s'était pas encore relevé qu'elle s'était procuré de la lumière à l'aide d'un briquet.

Alors le jeune homme jeta un regard étonné autour de lui.

Il était dans une toute petite pièce sans porte ni fenêtres, et dont les murs étaient tendus d'une étoffe à ramages verts et rouges.

Le plafond, tendu comme les murs, ne laissait voir aucune fente, aucune cavité, aucune trace de ce mécanisme ingénieux qui permettrait à un lit de descendre de l'étage supérieur.

On eût dit un de ces trucs ingénieux de théâtre dont le spectateur ébahi cherche vainement l'explication.

Au milieu de la pièce était le lit sur lequel la baronne et son complice avaient couché la jeune fille.

Juliette dormait d'un sommeil si lourd, si pesant, qu'il ressemblait à la mort.

— Vous ne l'avez pas tuée, au moins? demanda Charles avec une légère émotion.

— Imbécile! répondit la baronne, qui avait posé le flambeau sur un guéridon auprès du lit.

A côté du flambeau se trouvait le manuscrit.

— Pourquoi donc t'aurais-je fait traduire cela, ajouta la baronne, si elle ne devait pas le lire?

— C'est juste.

Et Charles regardait toujours autour de lui.

— On n'entre donc que par le plafond? dit-il enfin.

— Absolument : il n'y a pas d'autre issue.

— C'est bizarre!

— Ah! soupira de nouveau la baronne, si j'avais possédé ce secret-là plus tôt...

Puis son œil s'anima :

— Car c'est ici, poursuivit-elle, qu'on l'a arrêté... Là haut, du moins... j'habitais la maison depuis six mois.

— Et vous ne connaissiez pas cette cachette?

— Non. Sans cela, les misérables qui sont venus l'arrêter ne l'auraient pas trouvé.

Charles, par son attitude, témoignait d'une curiosité ardente.

La baronne continua :

— Il vint un soir chez moi et me dit : « Cache-moi! Ma tête est en jeu. « Pendant six semaines, il ne sortit pas. Le portier lui-même ignorait qu'il fût chez moi. Je ne recevais plus personne. Ma vie était murée. Un seul homme arrivait parfois furtivement, un homme que je croyais son ami, Biribi. Ce misérable que tu as vu tout à l'heure, le forçat, dont, maintenant, nous savons l'histoire.

« Quand on vint l'arrêter, j'étais sans défense.

« Les soldats pénétrèrent chez moi, il se défendit comme un lion, mais ils vinrent à bout de lui.

« Et comme, après qu'ils l'eurent emmené, je me désolais et me tordais les mains de désespoir, le portier monta, et me dit, les larmes aux yeux :

« — Pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez quelqu'un à cacher?

« Alors il me montra cette cachette qui avait sauvé la vie à plus d'un aristocrate pendant la Terreur.

« Mais il était trop tard!

« Seulement, à partir de ce jour, je me promis d'utiliser ce secret pour ma vengeance. »

Et la baronne, après un silence ajouta :

— Maintenant, tu sais la mission que je t'ai donnée.

— Oui, répondit Charles.

— Tu vas aller au faubourg Saint-Antoine prévenir la mère des compagnons que j'ai besoin de la voir.

En même temps, la baronne chercha un ressort dans le mur et fit asseoir Charles sur le lit.

Elle s'y plaça elle-même, à côté de la jeune fille endormie et, le ressort ayant joué, le lit monta doucement jusqu'au plafond qui s'entrouvrit de nouveau.

. . . .

Quelques minutes après, Charles sortait de la maison de la rue de la Jussienne.

Il pouvait être alors dix heures du matin.

Le jeune homme regarda plusieurs fois à droite et à gauche pour s'assurer que personne ne le suivait.

Puis il se mit en marche et descendit vers la rue Montmartre.

Là, un fiacre stationnait, les stores baissés.

Mais la rue Montmartre est si populeuse, si passagère et si fréquentée à toute heure, que Charles ne fit aucune attention au fiacre et continua son chemin, descendant vers les boulevards.

Seulement, quand il fut à la hauteur de la rue Saint-Joseph, il s'arrêta un moment et jeta un rapide coup-d'œil sur son costume.

Qu'était-ce que Charles?

Un de ces hommes sans profession déterminée, qui vivent au jour le jour et un peu de tous les métiers.

Il avait rencontré dans un bal cette aventurière qu'on appelait la baronne, et il s'en était épris.

Elle avait répondu à ses déclarations brûlantes par ces mots : « Mon cœur est mort. Mais je poursuis une vengeance, veux-tu t'y associer? »

Et Charles était devenu son esclave.

Il habitait rue Saint-Joseph une mansarde sous les toits.

C'était là qu'il rentrait d'une façon très-irrégulière, du reste, pour changer de linge et de vêtements.

En regardant son costume, il s'était dit que pour aller au faubourg Saint-Antoine il valait mieux passer une blouse et dépouiller ses vêtements élégants.

Aussi entra-t-il dans sa rue Saint-Joseph.

Le fiacre aux stores baissés y entra après lui.

Et comme il s'engouffrait dans l'allée noire et humide de la maison qu'il habitait, deux hommes descendirent du fiacre et le suivirent

Ces deux hommes étaient Biribi et Coqueluche.

Et Biribi disait, caressant le manche d'un poignard sous son carrick :

— Il faudra bien qu'il parle!

XXIII

Charles alla jusqu'au bout du couloir.

Là, il trouva un escalier avec une corde servant de rampe, il se mit à monter lestement.

L'escalier était aussi obscur que l'allée.

Quand il eut monté une trentaine de marches, il entendit un bruit de pas au-dessous de lui.

Mais il ne s'en préoccupa guère, la maison étant habitée par une foule de petits locataires, garçons pour la plupart.

Et il continua de monter.

Les pas qu'il avait entendus montaient aussi.

Sa chambre, nous l'avons dit, était au sixième étage, sous le toit.



Il s'arrêta un moment et jeta un coup d'œil rapide sur son costume. (page 172.)

Comme il était lui-même sa femme de ménage, il en emportait toujours la clef, et n'avait aucune relation avec les portiers.

Arrivé à sa porte, il eut cependant un moment d'hésitation et d'inquiétude.

Les pas montaient toujours.

Mais il mit la clef dans la serrure, ouvrit la porte et entra.

Suivant son habitude encore, il laissa la clef sur la porte.

Mais à peine se mettait-il en mesure de changer de vêtements, qu'on frappa.

— Entrez! dit-il sans défiance.

La porte s'ouvrit. Charles fit un pas en arrière.

Biribi était sur le seuil, un pistolet de chaque main.

— Que voulez-vous? balbutia Charles qui, tout brave qu'il était, ne se dissimula pas un seul instant que sa vie était en jeu.

— Causer un brin avec vous, cher monsieur, dit Coqueluche qui apparut derrière Biribi et ferma la porte, en ayant bien soin de retirer la clef.

Charles avait bien un poignard sur lui.

On en voyait même le manche apparaître dans les plis de la ceinture qu'il portait sous sa houppelande.

Mais que peut un poignard contre deux pistolets mignons qui peuvent tuer à dix pas de distance?

Charles était un homme de sang-froid.

Il regarda Biribi et Coqueluche, et leur dit:

— Qu'y a-t-il pour votre service?

— Je vous l'ai dit, mon jeune ami, nous désirerions causer un brin avec vous.

Charles s'inclina.

Puis, comme il y avait trois chaises dans la mansarde, il en prit une et leur désigna les deux autres.

— Vous êtes vraiment trop bon, cher monsieur, dit Biribi.

Et il s'assit.

Coqueluche l'imita.

Quant à Charles, il s'était placé sur la sienne à califourchon, à *l'officière*, comme on dit.

— Je vous écoute, messieurs, dit-il.

— Vous deviez vous attendre un peu à ma visite? dit Biribi.

— Pas le moins du monde.

— Vraiment? ricana Coqueluche.

— Cependant, reprit Biribi, après la petite visite domiciliaire que nous avons faite chez la baronne...

— Eh bien?

— Vous deviez vous attendre à ce que nous vinssions chercher chez vous ce que nous n'avons pas trouvé chez elle.

— A votre aise, messieurs.

Et Charles, d'un geste ironique, montra les murs nus de sa mansarde.

Biribi sourit.

— Il serait assez difficile, dit-il, de cacher ici une jeune fille, ce me semble.

— Ah! fit Charles.

Et il prit un air étonné et naïf, ajoutant:

— Vous veniez donc chercher une jeune fille chez la baronne, messieurs?

— Cher monsieur, répliqua Biribi, il est fâcheux que vous ayez embrassé une mauvaise cause. Si je vous avais eu, moi, j'aurais fait de vous quelque chose, parole d'honneur!

— Vous êtes bien bon, ricana le jeune homme.

— Vous avez du calme, de la présence d'esprit, du sang-froid...

— Vous êtes trop bon.

— J'aurais fait votre fortune en vous prenant dans mon jeu.



Il trouva la baronne assise dans une chauffeuse, au coin du feu (page 170.)

— Excusez-moi, répondit Charles, mais j'ignore absolument le jeu dont vous voulez parler.

Biribi et Coqueluche échangèrent un regard.

— Mon oncle, dit Coqueluche, monsieur paraît prendre plaisir à cet entretien, et nous le prolongerions volontiers, si nous en avions le tempa... mais...

— Mais voua êtes pressés, sana doute ? dit Charles.

— Oui, monaieur, répondit Biribi.

— Eh ! veuillez me dire en quoi je puia vous être utile et agréable ?

— Monsieur, reprit Biribi, j'ai une fille.

— Bon ! dit Charles.

Et il continua à paraître étonné.

— On me l'a enlevée cette nuit.

— Vraiment ?

— Et je soupçonne fortement la baronne, votre amie, de cet enlèvement.

— Vous devez vous tromper, monaieur.

— Bah !

— La baronne et moi nous sommes rentrés de fort bonne heure, hier soir.

— En vérité ?

— Et nous dormions à souhait quand vous êtes arrivé avec votre escorte de municipaux.

Biribi continua à sourire :

— Avec ma fille, des papiers auxquels j'attache une grande importence ont disparu.

— Eh bien ? qu'y puis-je faire ?

— Vous pouvez nous indiquer où ils sont.

— Les papiers ?

— Les papiers et ma fille.

— Excusez-moi, maia je ne comprends pas.

— Monsieur, reprit Biribi toujours calme, mon neveu vient de vous le dire, nous aommes quelque peu presséa d'en finir : où est ma fille ?

— Je l'ignore.

— Bah ! c'est impossible, puisque vous avez été un des complicea de la baronne, cette nuit.

— En vérité, monsieur, murmura Charles, je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Je crois plutôt que vous ne nous connaissez pas très-bien, monsieur.

Et le regard de Biribi brilla tout à coup comme une lame d'épée au soleil.

En même temps il fit jouer la batterie de l'un de ses pistolets.

Puis il reprit :

— Comme la baronne m'a fait l'honneur de me le dire, je suis de la police.

— Je le sais.

— Je porte sur moi un bout de papier qui me servirait à justifier ma conduite,... si vous appeliez, et si on venait à votre secours.

Charles pâlit légèrement.

— Du reste, ajouta Biribi, on viendrait trop tard, je présume.

Et il allongea le bras et ajusta Charles en lui disant :

— Je vous donne trois minutes.

— Pour quoi faire ?

— Mais, pour choisir.

— Je ne vous comprends pas...

— Vous laisser casser la tête ou nous donner les renseignements que nous vous demandons.

A ces derniers mots, Charles se leva effaré et fit encore un pas en arrière.

Mais, prompt comme l'éclair et avec une souplesse toute juvenile, Biribi s'élança sur lui, le prit à la gorge et lui donna un croc-en-jambe si adroitement que Charles tomba.

Alors, tandis que Coqueluche gardait toujours la porte Biribi appuya son genou sur la poitrine de Charles.

Puis il jeta son pistolet, et arracha le poignard que le jeune homme avait à sa ceinture.

Et il appuya la pointe de ce poignard sur la gorge du complice de la baronne, disant :

— Il faudra bien que tu parles, maintenant.

XXIV

Tout homme, si brave qu'il soit, a peur une fois dans sa vie.

Charles eut peur.

Il eut peur, parce que le poignard effleura sa gorge, et qu'il entendit Coqueluche qui disait :

— Tu as raison, mon oncle. Il vaut mieux ne pas faire d'esclandre. Avec tes pistolets tu ameuterais tout le quartier. Il vaut mieux tuer monsieur sans bruit.

— Mais que voulez-vous de moi ? balbutia Charles.

Biribi était, malgré son âge, d'une force herculéenne et il tenait Charles immobile sous lui.

— Ce que je veux, dit-il, je veux que tu parles !

Charles essaya de rire encore.

— Je ne sais rien, dit-il.

Biribi regarda Coqueluche :

— Mon beau neveu, dit-il, prenez votre montre.

— Bien, mon oncle.

— Maintenant, regardez l'heure... j'ai donné cinq minutes à monsieur.

— Il y en a deux d'écoulées.

— Reste à trois. Si dans trois minutes, monsieur n'a pas parlé, je l'enverrai savoir la vérité sur l'immortalité de l'âme.

Charles était pris d'un frémissement convulsif et son visage était devenu livide.

— Trois minutes, dit Coqueluche.

Charles se taisait toujours.

— Quatre, dit encore Coqueluche.

Charles sentit la pointe du stylet effleurer sa gorge.

— Arrêtez ! dit-il, je parlerai.

— Dépêchons alors, fit Biribi.

Et il leva le bras.

Charles souleva un peu la tête :

— Ne me tuez pas, murmura-t-il, je dirai tout.

— Je le savais bien, répondit Biribi, vous êtes trop joli garçon pour vouloir quitter ce monde sans bruit ni trompette. Voyons, répondez, où est ma fille ?

— Chez la baronne.

— Farceur ! dit Biribi, vous savez bien que nous avons fouillé partout.

— Je vous jure qu'elle y est...

— Mon oncle, dit Coqueluche, monsieur se moque de toi. Les cinq minutes sont écoulées...

Charles, blême et frissonnant, vit le poignard se rapprocher de sa gorge.

— Je vous jure que je dis vrai, fit-il.

— Tarare ! dit Coqueluche.

— Le lit a un secret... le parquet s'entr'ouvre... murmura Charles, livide d'effroi.

— Ah ! ah ! fit Biribi.

— Il y a une cachette au-dessous... votre fille y est...

— Mon oncle, dit encore Coqueluche, j'ai bien peur que monsieur ne se moque de nous...

— Moi, aussi, dit Biribi.

Et il enfonça le poignard jusqu'au manche dans la gorge du malheureux jeune homme.

Charles vomit un flot de sang et ses yeux se fermèrent.

Puis, son corps, un moment agité par un frémissement convulsif, devint immobile.

— Je crois bien qu'il est mort, dit froidement Biribi. Allons-nous-en.

— Le drôle s'est moqué de nous.

— Mais non, dit Biribi.

— Tu crois à la cachette ?

— Pardieu !

— Alors, pourquoi l'as-tu tué ?

— C'est toujours un ennemi de moins. Viens.

— Où allons-nous ?

— Chercher ma fille, donc !

Coqueluche regarda Biribi en souriant.

— Mon oncle, dit-il, ce n'est pas pour te le reprocher, mais tu es une fière canaille.

— Mon neveu, répondit Biribi avec calme, quand cesserez-vous de me manquer de respect ?

Et il se mit à rire et ouvrit la porte de la mansarde, répétant :

— Viens-tu ?

Le fiacre qui avait servi, la nuit précédente, à l'enlèvement de Juliette, les attendait toujours en bas.

Ils y montèrent :

— Rue de la Jussienne ! dit Biribi.

Dix minutes après, Coqueluche et son prétendu oncle entraient pour la seconde fois dans cette maison, dont le portier était tout dévoué à la baronne.

Biribi pénétra dans sa loge.

Le portier le reconnut et pâlit d'effroi.

— Mon ami, lui dit Biribi, toujours calme, tenez-vous beaucoup à vivre vieux ?

Le portier tressaillit.

— Vous êtes bien constitué et vous avez cinquante ans à peine, reprit Biribi, mais au temps où nous vivons, on ne sait jamais, ni qui vit, ni qui meurt...

— Monsieur...

— Vous pouvez aller à quatre-vingts ans, comme il se peut que vous soyez fusillé dans dix minutes.

Le portier jeta un cri d'effroi.

— Il y a une heure vous m'avez vu entrer ici avec des soldats...

— Oui, monsieur...

— Ils sont à la porte, je vais les appeler et on va vous fusiller dans la cour.

Le portier joignit les mains.

— Mais, quel crime ai-je donc commis? s'écria-t-il éperdu.

— Vous avez conspiré.

— Moi? moi?...

Et le portier donna toutes les marques du plus violent effroi.

— Vous êtes le complice d'une femme qui demeure au premier... la baronne...

Le portier se jeta à genoux.

— Je vous jure que non, monsieur, balbutia-t-il.

— Alors, il faut nous trouver une clef.

— Je n'en ai pas.

— Bah!

Et Biribi se tourna vers Coqueluche.

— Appelle les soldats, dit-il.

— Arrêtez! dit le portier au comble de l'effroi. Qu'est-ce que vous voulez?

— Pénétrer chez la baronne.

— Quand?

— Tout de suite.

— Elle y est... sonnez... elle vous ouvrira...

— Non pas, dit Biribi, c'est toi qui sonneras.

Et il le prit par le bras et le poussa devant lui dans l'escalier.

Puis, arrivés au premier étage, à la porte de la baronne, il s'effaça derrière le portier.

— Sonne, dit-il, et si elle demande si tu es seul... tu m'entends?

Au lieu de sonner, le portier frappa trois coups d'une façon particulière.

A ce bruit la baronne, qui sommeillait, se leva et sans défiance vint ouvrir.

Biribi et Coqueluche firent irruption dans l'appartement.

La baronne jeta un cri.

Coqueluche la prit à la gorge.

— Tais-toi donc! dit-il.

En même temps, Biribi disait au portier:

— Toi, mon bonhomme, je te conseille de rentrer dans ta loge et de ne pas t'occuper de ce qui va se faire ici.

Coqueluche avait repoussé la baronne dans le fond de l'appartement.

Après avoir congédié le portier et fermé la porte, Biribi la rejoignit.

La baronne se débattait.

— Que voulez-vous encore? demanda-t-elle à Coqueluche.

— Je vais te le dire, moi, répondit Biribi.

Puis s'adressant à Coqueluche:

— Tiens-moi cette mignonne en respect, dit-il, et si elle crie, étrangle-la.

En même temps, il s'approcha du lit et se mit à chercher dans l'alcôve le ressort mystérieux dont lui avait parlé Charles.

La baronne pâlit et murmura:

— Ce misérable Charles m'a trahie!...

XXV

Biribi se livra de nouveau à une recherche minutieuse.

Les dernières paroles de Charles l'avaient mis sur la voie.

Mais le ressort mystérieux était si petit, si bien caché que l'homme de police ne parvenait pas à le trouver.

La baronne immobile, pâle, l'œil en feu, avait cessé de se débattre aux mains de Coqueluche. Ce que voyant, celui-ci lui avait permis de s'asseoir dans un fauteuil qui se trouvait auprès d'elle.

Biribi qui cherchait toujours se tourna vers lui:

— Coqueluche, mon ami, dit-il, il faudra, si cela continue, jouer de ce petit outil dont nous nous servons si bien.

— Que veux-tu dire, mon oncle?

— Que je ne trouve pas le ressort...

— Ah! ah! dit la baronne avec un accent de haine joyeuse.

— Cependant ce ressort existe, dit Coqueluche.

— Du moins, Charles nous l'a dit avant de mourir, ajouta Biribi.

— Misérables! s'écria la jeune femme, vous l'avez donc tué?

— Il nous y a forcés, ma petite.

— Et, reprit Biribi, tu vas nous forcer à te tuer aussi, ma toute belle, si tu ne nous indiques pas le ressort..

— Jamais!

Biribi dont les mains se promenaient lentement dans l'alcôve, tira de sa poche le poignard qu'il avait essuyé après le meurtre de Charles, et il le jeta à Coqueluche.

Coqueluche le ramassa lentement.

Biribi continua ses investigations et dit encore à son élève:

— Il faut donner à madame cinq minutes de réflexion.

— Ah! ah! ricana Coqueluche.

— Si dans cinq minutes elle ne nous a pas dit où est le ressort, tu feras de sa poitrine un fourreau à cet outil!

— Vous pouvez me tuer de suite, dit la baronne, je ne parlerai pas.

— Tu pourrais vivre de longs jours encore, pourtant, ma petite.

— Je n'ai vécu que pour me venger, répondit-elle, tandis que ses yeux brillaient d'une flamme sombre.

— Et pourtant, ricana Biribi, tu mourras sans vengeance.

— Vous vous trompez, dit-elle. Ma vengeance, c'est Juliette.

Biribi tressallit et pâlit.

— Juliette que vous ne trouverez pas, continua la baronne avec l'accent du triomphe. Juliette qui lira cette singulière histoire du forçat Duriveau volant les papiers du vrai baron de Fénouil-Caradeuc, après l'avoir assassiné.

— Tu te trompes, dit Biribi, Juliette ne lira rien.

— Ah ! tu crois?

Et la baronne eut un rire moqueur.

— Elle ne sait pas lire mon écriture, poursuivit Biribi. Il n'y a que les voleurs et les femmes perdues comme toi qui peuvent la déchiffrer.

— Oui, mais les femmes de mauvaise vie comme moi peuvent la traduire... .

A ces mots Biribi eut une exclamation de colère.

— Ah ! tu as fait cela ! dit-il.

Et il cherchait toujours et ne trouvait pas.

— Mon oncle, dit Coqueluche, je crois bien que les cinq minutes sont écoulées.

— Eh bien! frappe en ce cas...

Mais comme Coqueluche levait son poignard sur la baronne impassible, et qui semblait attendre la mort en souriant, Biribi lui cria :

— Arrête !

Et le bras de Coqueluche ne retomba point.

Biribi avait trouvé le ressort, et le lit sur lequel il était appuyé venait de faire un mouvement.

La baronne eut un cri de rage.

— Mon petit, dit Biribi, reste là : tu me réponds de madame.

— Sois tranquille, mon oncle...

Biribi s'assit sur le lit et le lit descendit.

Comme Charles, et la baronne, une heure auparavant, l'ex-forçat se trouva lancé dans les ténèbres.

Mais comme eux, il tomba sur les pieds et un épais tapis amortit sa chute.

Biribi avait sur lui un briquet et une mèche soufrée.

Il se procura de la lumière.

Alors il vit sa fille étendue sans mouvement sur le lit, et il jeta un cri.

Un moment il crut qu'elle était morte...

— Juliette ! appela-t-il, Juliette !

Juliette ne répondit pas.

Alors cet homme qui n'avait reculé devant aucun crime, et dont la vie tout entière était une longue traînée de sang, cet homme fut pris à la gorge d'une angoisse terrible.

Il aimait Juliette, — il l'aimait comme si elle eût été réellement sa fille.

Et la peur le prit, et il n'osa bouger pendant quelques minutes, ni s'approcher du lit.

Mais enfin il fit un effort suprême et se pencha sur la jeune fille.

Juliette respirait.

Il posa son oreille sur sa poitrine...

Le cœur battait...

Biribi devina tout de suite que sa fille avait absorbé un narcotique.

Il la secoua vainement; — vainement il l'appela de nouveau.

Rien ne pouvait arracher Juliette à son léthargique sommeil !

Combien durerait-il ? mystère !

Mais peu importait à Biribi puisqu'elle était vivante.

Et il respira bruyamment, et son front plissé se rasséréna.

Alors, retrouvant toute sa présence d'esprit, il examina attentivement l'endroit où il se trouvait.

Des papiers étaient auprès du lit, sur le guéridon.

C'étaient les siens.

C'est-à-dire la preuve de ses intrigues mystérieuses et sanglantes, de sa vie de crimes et de hontes sans fin.

Et parmi ces papiers, le manuscrit que Charles avait traduit.

Un flambeau, que sans doute la baronne aurait allumé en temps et heure, était là tout auprès, et à la lueur de ce flambeau, Juliette en s'éveillant aurait pu se convaincre de l'infamie de celui qu'elle avait toujours appelé son père.

Biribi frissonna de nouveau en y songeant.

Puis il mit les papiers dans sa poche et murmura entre ses dents :

— Je crois bien que je reviens de loin.

Après quoi, le flambeau à la main, il fit l'inspection de ce singulier réduit.

Non qu'il voulût y chercher quelque chose encore, il n'avait pas besoin de preuves pour perdre la baronne.

Mais il voulait s'expliquer le singulier mécanisme du lit.

Il en fit le tour; et comme il ne découvrait rien d'extraordinaire, il monta sur le guéridon et, de cette façon, il put atteindre le plafond qui était capitonné comme les murs.

Alors tout s'expliqua pour lui.

Le plafond était une immense bascule qu'on pouvait détraquer en ôtant une simple vis de rappel.

Cette vis supprimée, le mécanisme ne jouait plus et ceux qui se trouvaient dans la cachette ne pouvaient plus remonter.

Et Biribi se prit à réfléchir et murmura :

— Je crois bien que cette fois la baronne payera cher ses frais d'imagination.

Puis il se coucha sur le lit auprès de sa fille, et il pressa le ressort.

Le lit remonta lentement.

Comme il atteignait le plafond, Biribi prit Juliette dans ses bras...

Et la baronne, que Coqueluche tenait toujours en respect avec son poignard, vit reparaître son ennemi qui lui enlevait sa proie.

XXVI

— Mon bon ami, dit Biribi en regardant Coqueluche d'un ton railleur, après qu'il eut déposé sur un sofa


La baronne sommeillait (page 175).

la jeune fille endormie, tu peux rengainer ton poignard.

— Est-ce que tu fais grâce à madame, mon oncle?

— Oui, à ma façon.

Et le sourire de Biribi fut si atroce que cette femme, qui appelait la mort comme une délivrance, frissonna.

Biribi poursuivit.

— Un vicomte de Montrevel ne saurait ignorer l'histoire de France.

— Pardieu non! fit Coqueluche en riant.

— Alors, tu as entendu parler du cardinal la Balue?

— Le ministre de Louis XI?

— Justement.

— Qui avait fait construire une cage de fer dans laquelle on ne pouvait se tenir ni debout, ni couché, ni assis, ajouta Coqueluche, qui tenait à faire preuve d'érudition.

— C'est bien cela.

— Et qui fit de sa personne l'essai de son invention, continua Coqueluche en riant.

— J'allais te le dire.

— Eh bien, mon oncle?

— Eh bien, ne trouves-tu pas que madame a quelque ressemblance avec le cardinal la Balue?

— Comment cela?

— Madame a inventé une cachette des plus ingénieuses, ce me semble.

— J'en conviens, dit Coqueluche.

— Et il m'est venu une idée.

— Ah! ah!

— Elle profitera de son invention.

Coqueluche regarda Biribi avec une certaine curiosité.

Celui-ci poursuivit :

— Il suffit de bien peu de chose pour faire de cette cachette une tombe.

La baronne frissonna.

— Attends, dit encore Biribi.

Et il coupa les cordons des sonnettes qui étaient de grosses torsades en soie.

— Maintenant, dit-il, nous allons ficeler madame.

Cette fois, la baronne voulut se débattre encore.

Mais Coqueluche était robuste; il la prit dans ses bras et la renversa sur le parquet.

En même temps, Biribi lui lia les pieds et les mains solidement.

Puis il lui passa un mouchoir dans la bouche en guise de bâillon, et lui dit d'un ton railleur :

— Je crois que maintenant nous ne te rencontrerons plus sur notre chemin.

Sur un signe de lui, Coqueluche porta la baronne sur le lit.

Puis Biribi pressa le ressort.

Le lit descendit.

La baronne, réduite à l'impuissance, s'agitait vainement.

Au moment où le lit allait toucher la bascule et rejeter la baronne à l'intérieur de la cachette, Biribi se baissa vivement, passa son bras à travers le parquet entr'ouvert et arracha la vis de rappel.

Le lit tomba entraînant la baronne, et le parquet se referma.

— Si elle en sort, dit alors Biribi en regardant Coqueluche, c'est que Dieu fera un miracle.

— Et Dieu n'en fait pas tous les jours, ricana le prétendu vicomte de Montrevel.

Puis il ajouta, désignant Juliette endormie :

— Mais qu'allons-nous donc faire de ta fille?

— Nous allons attendre qu'elle s'éveille.

— Ce sera long peut-être

— Nous la garderons ici à tour de rôle.

— Mais, mon oncle, dit Coqueluche, la baronne a des amis sans doute?

— Des amis qui doivent ignorer la cachette. On ne confie pas de pareils secrets à tout le monde.

— D'accord. Mais le portier...

— Oh! celui-là, nous allons nous en débarrasser.

— Comment?

— Je m'en charge. Tu vas rester ici et m'attendre.

Et Biribi reprit sa canne et son chapeau et sortit, en prenant la clef de l'appartement.

Le portier, tout tremblant, n'avait pas quitté sa loge.

Biribi lui dit :

— Venez avec moi, mon brave homme, j'ai une course à vous faire faire.

Le portier avait éprouvé une telle épouvante lorsque Biribi l'avait menacé de le faire fusiller, qu'il eût baisé maintenant les pieds de cet homme.

Il prit sa casquette et le suivit sans mot dire.

Depuis l'entrée des troupes alliées dans Paris, la garde nationale seule faisait le service de tous les postes.

Il y avait un poste rue de la Jussienne.

Biribi y conduisit le portier.

A la vue des fusils formés en faisceaux, le portier fut repris d'un tremblement convulsif.

— Imbécile! lui dit Biribi, n'aie donc pas peur. On ne te fera pas de mal.

Et il le poussa par les épaules dans l'intérieur du poste.

Puis, s'adressant à l'officier qui commandait, il lui montra ce fameux carré de papier qui portait la signature de M. de Talleyrand.

L'officier s'inclina.

— Voilà, lui dit Biribi, un homme suspect et que j'ai dû mettre en état d'arrestation.

— Mais... balbutia le portier.

— Tais-toi, dit sèchement Biribi.

Et il ajouta s'adressant à l'officier :

— Faites-moi conduire ce gaillard à la préfecture de police, où on instruira son affaire.

Puis il quitta le poste en se disant :

— A présent, je suis bien sûr que la baronne mourra de faim?

— Causons maintenant, dit Biribi en s'asseyant auprès du sofa sur lequel était toujours sa fille endormie.

— Volontiers, mon oncle, répondit Coqueluche.

— Nous avons paré un joli coup, conviens-en.

— Et ce n'est pas le dernier qui nous menace...

Mais comme il disait cela, Coqueluche se frappa le front :

— Ah! mon Dieu! dit-il, tes affaires me font joliment oublier les miennes!

— Quelles affaires?

— Le médecin russe que j'ai promis à mademoiselle Charlotte de Bernerie.

— Pour qui?

— Pour son cher colonel, qui, je l'espère, n'a plus grand temps à passer sur cette terre.

Biribi regarda Coqueluche en souriant :

— Je n'ai pas besoin de te demander quels sont tes projets, mon cher, dit-il; tu veux épouser mademoiselle de Bernerie.

— Une telle idée te fait honneur, mon oncle, puisque je suis ton élève.

— Sans doute, mais je veux ma commission.

— Tu l'auras.

— Parbleu! je le crois bien.

Et Biribi eut un sourire qui ne laissa pas que d'inquiéter Coqueluche.

Puis il ajouta :

— Eh bien! va chercher ton médecin russe.

— Où te retrouverai-je, mon oncle?

— Ici, cet appartement me plaît, je compte l'habiter quelques jours.

Coqueluche sortit.

Tout ce qui s'était passé dans la maison depuis le matin, sauf la perquisition opérée par les soldats, n'avait pas fait grand bruit.

On avait vu sortir le portier, et on ne l'avait pas vu revenir, mais personne ne s'en inquiétait.

On prit Coqueluche pour un des nombreux adorateurs de la baronne.

Deux locataires qui se trouvaient sur le pas de la porte le saluèrent avec un respect qui témoignait de l'influence qu'exerçait cette femme.

Coqueluche rendit le salut, et passa.

Puis il se dirigea vers le Palais-Royal en se disant :

— J'aurai du malheur, si je ne trouve pas un chirurgien de l'armée russe qui consente à me suivre.

XXVII

Depuis que les alliés occupaient Paris, le café de Foy était le rendez-vous habituel des officiers.

Le *cent treize* et la terrible roulette étaient tout près.

On s'arrêtait au café de Foy avant d'y monter.

On y descendait quand on avait joué.

Les gagnants faisaient une grosse dépense.

On faisait crédit à ceux qui avaient tout perdu.

Le café de Foy ne désemplissait donc pas jusqu'à minuit.

Coqueluche y entra et s'assit à une table, non loin d'un groupe de Russes et d'Autrichiens qui fumaient en buvant du thé.

Ils causaient en français.

Le sujet de leur conversation était la mort mystérieuse du capitaine autrichien Conrad, et la disparition du lieutenant russe Petrowitz.

On avait trouvé Conrad dans le jardin, au petit jour, frappé d'un coup d'épée.

Depuis lors, on cherchait vainement Pétrowitz.

Ces détails intéressaient Coqueluche ; il écouta.

Quand il fut bien certain que Pétrowitz n'était pas dans le café, il s'approcha des officiers et les salua.

Il avait de fort bonnes manières, quand il voulait, ce prétendu vicomte de Montrevel.

Les officiers l'accueillirent très-poliment.

— Excusez-moi, messieurs, dit-il, mais je connais un peu le lieutenant Pétrowitz, et j'espérais le trouver ici.

— Vous le voyez, répondit un des officiers, nous l'attendons vainement depuis ce matin.

— Aviez-vous affaire à lui ? dit un autre.

— Je voulais lui demander un service.

On le regarda avec curiosité; Coqueluche poursuivit:

— Le lieutenant Pétrowitz devait m'indiquer un médecin qui a une grande réputation dans l'armée russe.

Il disait cela au hasard ; mais le hasard le servit à point.

— Parbleu! dit un des officiers, c'est le docteur Kouranoff.

— Peut-être bien...On le dit très-habile chirurgien.

— Il a sauvé des gens qu'on regardait déjà comme morts.

Coqueluche se mordit les lèvres :

— Diable! pensa-t-il, vais-je donc chercher des verges pour me fouetter? Mais c'est que je ne tiens pas du tout à ce qu'il guérisse le colonel.

Et comme il pensait ainsi, un homme de haute taille, à cheveux grisonnants, taillés en brosse, portant un uniforme vert, entra dans le café.

— Le voilà, dit un officier russe.

En effet, c'était le docteur Kouranoff.

Coqueluche était pris ; il fallait s'adresser au docteur et risquer le tout pour le tout.

— Docteur, lui dit-il, le lieutenant Pétrowitz m'avait fait espérer que vous consentiriez à donner des soins à un officier français grièvement blessé.

— Mes soins appartiennent à qui souffre, répondit le docteur.

— Je crains bien, reprit Coqueluche, que nous ne nous soyons adressés trop tard à vous.

— Pourquoi? demanda le docteur.

— Le colonel est dans un état presque désespéré.

— Ah! c'est un colonel français!

— Oui, dit Coqueluche.

— Précisément, dit le docteur, j'en soigne un depuis ce matin.

Coqueluche tressaillit.

— J'ai vu arriver chez moi un jeune homme qui m'a dit s'appeler Machefer et m'a supplié de le suivre en toute hâte, reprit le docteur Kouranoff; je l'ai suivi. Il m'a conduit aux barrières dans une maison toute criblée par les boulets. J'ai trouvé là un jeune homme de trente ans, fort beau garçon, et qui a reçu des coups de sabre et des balles plein le corps.

— Eh bien? dit Coqueluche avec anxiété.

— Eh bien! aucune de ses blessures n'est mortelle, dit le docteur, et je le sauverai, car j'ai un procédé infaillible pour prévenir la gangrène.

Coqueluche aurait pu s'écrier :

— Mais, c'est pour le même colonel que je venais vous chercher!

Coqueluche garda un silence prudent.

Il devinait ce qui s'était passé.

Ne le voyant pas revenir, Charlotte de Bernerie avait envoyé Machefer à la découverte, et Machefer, s'étant adressé au premier officier russe qu'il avait rencontré, avait obtenu le nom et l'adresse du docteur Kourauoff.

Ce dernier dit à Coqueluche :

— Monsieur, je suis à vos ordres.

— Monsieur, répondit Coqueluche, je vous demande la permission d'aller chercher une voiture et je suis à vous.

Le docteur s'inclina.

Coqueluche salua les officiers russes et sortit du café en se promettant bien de n'y pas revenir.

Quand il fut dans la rue, Coqueluche demeura un moment abasourdi.

Cet homme qu'on appelait le docteur Kouranoff s'exprimait avec trop de netteté pour qu'on pût révoquer sa parole en doute.

Il sauverait le colonel, — et par conséquent, il ruinait les espérances de Coqueluche.

— Allons trouver mon oncle! se dit celui-ci, peut-être me donnera-t-il un bon conseil

. . . .

Lorsque Coqueluche s'était en allé, Biribi avait furoté partout.

Et, à force de fureter, il avait trouvé le flacon dont s'était servi la baronne pour endormir Juliette.

Biribi savait un peu de tout.

Quand il eut fait miroiter le flacon entre son œil et la lumière de la fenêtre, il se dit :

— Je sais ce que c'est.

Et il prit son chapeau et courut chez un pharmacien auquel il demanda une drogue qui devait détruire les effets du narcotique.

Puis il revint en toute hâte et en fit usage en en versant quelques gouttes sur les lèvres de la jeune fille.

L'effet fut instantané.

Juliette rouvrit les yeux, aperçut Biribi, jeta un cri et lui entoura le cou de ses bras.

— Mon enfant, lui dit Biribi, ne crains rien..., je suis là...

Elle se souvint de ce qui s'était passé et dit avec effroi :

— Mon Dieu ! ces hommes... cette femme masquée..

— Ils sont partis, et je suis avec toi.

— Mais... où suis-je? dit-elle encore en jetant autour d'elle un regard étonné.

— Dans la maison où ils t'avaient conduite et où je suis venu te délivrer.

Et Biribi embrassa tendrement Juliette.

— Est-ce que nous n'allons pas retourner à la maison? demanda-t-elle.

— Oui certes..., et sur-le-champ.

Il lui jeta sur les épaules le manteau de la baronne et lui prit le bras :

— Viens ! dit-il, en route, je t'expliquerai tout.

. . . .

Ce départ précipité fit que Coqueluche, en revenant rue de la Jussienne, ne trouva plus personne et eut beau sonner à tour de bras.

Lassé de ne pas recevoir de réponse, il s'en alla et prit la route du quai de l'École.

Là, il trouva Juliette et Gertrude qui s'embrassaient avec transport.

Mais Biribi n'y était plus.

Une lettre, qu'il avait trouvée en rentrant chez lui, l'avait forcé à partir en toute hâte.

Coqueluche avait été si démoralisé par les paroles du docteur Kouranoff, qu'il n'eut pas le courage de se remettre à la recherche de Biribi.

Il s'enferma dans sa chambre et attendit.

Vers le soir Biribi revint.

Le vieil agent de police était radieux.

— Victoire ! dit-il, je sors de chez M. de Talleyrand : le roi revient, il fera son entrée à Paris dans huit jours, et je suis fait colonel.

— Et moi, dit tristement Coqueluche, je crois que je suis battu.

— Par qui ?

— Par le hasard, le colonel vivra.

— Et tu n'épouseras pas l'héritière ?

Coqueluche baissa la tête.

— Eh bien ! répondit Biribi en souriant, je te donnerai ma fille pour te consoler, et le roi la dotera, tu verras...

Là-dessus, les deux misérables se donnèrent une poignée de main et Coqueluche s'écria :

— Mon oncle pardonne-moi d'avoir été ingrat. Maintenant c'est entre nous à la vie et à la mort.

TROISIÈME PARTIE.

LA MÈRE MICHEL

I

La nuit approchait; la campagne était déserte entre Melun et Fontainebleau.

Bien qu'on fût à la fin de juin, les champs étaient sans laboureurs, et partout régnait cette solitude morne et désolée qui atteste une guerre récente.

A gauche de la route défoncée par les pluies de l'hiver et les lourds caissons que l'artillerie des différentes armées, qui s'étaient disputé le sol de la France, avait traînés pendant plusieurs semaines, la forêt dressait ses hautes futaies silencieuses.

A droite, des plaines ravagées, au milieu desquelles on apercevait, de distance en distance, une ferme incendiée, et qui n'avait plus ni fermiers, ni laboureurs, ni chevaux.

— Pauvre pays ! murmurait une femme qui cheminait gaillardement en traînant par la main un bambin de douze ou treize ans.

Cette femme n'était ni une paysanne, ni une bourgeoise ;

Elle portait un pantalon bleu, à bande rouge, sur lequel tombait, un peu au-dessous du genou, la jupe d'une tunique d'uniforme.

Un petit chapeau à cornes était crânement posé sur sa tête, brunie par les rayons d'un soleil ardent, et elle portait en bandoulière son bidon et un havresac de soldat.

Un bâton noueux l'aidait à marcher.

L'enfant était habillé comme le sont les enfants de troupe.

Un chien les suivait.

Femme, enfant et chien, paraissaient las.

La cantinière avait son uniforme en lambeaux, et l'enfant et elle marchaient depuis longtemps pieds nus.

Le chien boitait.

C'était un de ces beaux et bons caniches dont l'œil est si intelligent et si affectueux qu'on croirait volontiers à la métempsycose, et qu'on supposerait que ce corps de chien sert d'asile à une âme humaine exilée.

Il boitait et tirait la langue, le pauvre animal, car les ardeurs de l'été avaient séché les ruisseaux et les mares, et, depuis le matin, il n'avait pas trouvé une goutte d'eau sur sa route.

La cantinière était encore ce qu'on appelle une belle fille.

Avait-elle trente-six ans? Peut-être bien.

Mais ses dents étaient si blanches, son œil si bleu, ses cheveux si noirs; il y avait tant de vigueur et de souplesse à la fois dans sa taille, dont l'uniforme ne dissimulait pas tout à fait le léger embonpoint, tant de crânerie dans sa démarche et une beauté si martiale dans ce visage régulier, bronzé par l'atmosphère des champs de bataille, qu'on se prenait à lui donner vingt-huit ans.

Pourtant les soldats de la vieille garde l'avaient longtemps appelée la *mère Michel*.

Mais cette épithète de mère, elle la devait plutôt à sa bonté et à sa vaillance qu'à sa maturité. Que de fois, au milieu des balles qui pleuvaient comme grêle s'était-elle penchée sur le soldat blessé, pour approcher le bidon de ses lèvres et calmer sa soif ardente!

Que de fois, aux ambulances, la courageuse cantinière s'était-elle mêlée aux sœurs de charité !

Elle avait passé la Bérésina, tantôt à la nage, tantôt à cheval sur un glaçon.

A Montmirail, elle avait pris le fusil d'un grenadier



Le café de Foy.

qui tombait à côté d'elle, et tué deux Autrichiens qui essayaient de faire prisonnier un officier blessé.

Elle portait fièrement la croix sur sa poitrine et disait à l'enfant qui marchait auprès d'elle :

— Courage! petit, courage!

— Maman, répondait l'enfant les larmes aux yeux, tu sais bien que ce n'est pas le courage qui me manque.

— Oh! pour cela non, dit-elle avec une émotion subite. Tu es bien le fils de maman Michel, pauvre petit!

— Mais j'ai les pieds en sang; et puis, j'ai bien faim...

La pauvre mère essuya une larme.

Son havresac était vide de tout aliment.

Ils avaient dévoré le matin, au bord d'un fossé, leur dernière croûte de pain.

Quant au bidon, il était à sec.

— Et j'ai une soif qui me brûle, dit encore l'enfant.

La cantinière répondit :

— Viens, je vais te porter!

Mais l'enfant dit avec fierté :

— Pauvre maman! est-ce que je ne suis pas un homme? Non, non, je marcherai!... Et puis, tiens! pardonne-moi... j'ai eu tort de dire que j'avais soif et faim... est-ce que tu ne souffres pas comme moi?

La cantinière embrassa son fils.

L'enfant caressa le chien.

— Et le courage revint au cœur de ces trois compagnons d'infortune.

— Nous finirons bien par trouver une ferme où on nous donnera une assiettée de soupe et une botte de paille, disait la mère Michel.

— Oui, oui, maman, répétait l'enfant. Est-ce que le bon Dieu abandonne les braves gens comme nous?

Le chien semblait vouloir aussi manifester sa confiance dans l'avenir; et il s'était mis à courir en avant.

Tout à coup, à travers les arbres de la forêt, ils virent s'élever un filet de fumée grise.

Et cette nouvelle Agar, perdue dans ce désert qui était l'œuvre de la guerre, tressaillit de joie comme dut tressaillir la pauvre femme ismaélite, la favorite délaissée du vieil Abraham, lorsque Dieu, prenant pitié d'elle, fit jaillir un filet d'eau parmi le sable brûlant.

La forêt en cet endroit faisait place à une échancrure de terres, et dans cette échancrure s'élevait une ferme.

La mère et l'enfant allongèrent le pas, sautèrent le fossé qui bordait la route, et entrèrent dans les terres.

La ferme n'était guère qu'à un quart de lieue.

Tout auprès, un laboureur dételait ses chevaux de la charrue et s'apprêtait à rentrer, car, depuis longtemps, le soleil avait quitté l'horizon.

La cantinière et son fils se dirigèrent droit sur le laboureur.

Comme ils approchaient, un chien qui était couché dans un sillon dressa la tête et se mit à aboyer avec fureur.

Le caniche, qui marchait toujours en avant, rebroussa chemin et vint se serrer auprès de l'enfant.

Et certes, ce n'était pas qu'il eût peur, le brave et

intelligent animal, — mais il voulait être auprès de ses maîtres pour les défendre au besoin.

Le laboureur, qui était prêt à regagner la ferme, s'arrêta et se mit à les regarder avec curiosité,

La cantinière s'approcha et lui dit :

— Est-ce que vous êtes le fermier?

En même temps, l'enfant de troupe regardait cet homme avec une sorte d'effroi, tant il avait l'aspect dur et repoussant.

— Oui, dit-il d'un ton brutal, qu'est-ce que vous voulez ?

— Nous avons fait une longue course et nous sommes las et affamés, répondit la cantinière, qui jeta sur son fils un regard de compassion.

Le chien avait quitté le sillon et s'avançait l'œil en feu, hurlant toujours.

— Paix, Médor, dit le fermier.

Le chien se tut.

— Un morceau de pain, un verre d'eau, un coin dans l'écurie, c'est tout ce que nous vous demandons, reprit la cantinière d'un ton suppliant, mais qui n'était pas dépourvu de fierté.

— Passez votre chemin, dit durement le fermier; je ne fais rien pour les mendiants.

— Je ne suis pas une mendiante, répondit la cantinière, qui se redressa.

— Passez votre chemin et plus vite que ça encore, reprit le fermier, ou je vous fais dévorer par mon chien.

— Qu'il y vienne! dit fièrement l'enfant.

Le caniche se mesurait déjà du regard avec le chien de ferme.

— Vous êtes sans pitié, Dieu vous punira! dit la cantinière.

Le fermier eut un gros rire insolent et haussa les épaules.

— Viens, maman, dit l'enfant.

Et il entraîna sa mère.

Ils se remirent en route.

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues de la cantinière :

— Oh! que Paris est loin encore! dit-elle.

— Nous y arriverons, va, maman...

Et, pour donner du courage à sa mère, l'enfant ajouta :

— Tiens, je n'ai plus ni faim, ni soif... et mes pieds ne me font plus mal.

Ils marchèrent une heure encore, et le jour disparut.

La ferme était loin derrière eux, et la forêt courait maintenant aux deux côtés de la route.

L'enfant ralentissait de plus en plus sa marche.

Une seconde fois sa mère voulut le porter, mais il refusa.

Puis vint un moment où il se laissa tomber en murmurant :

— Ah! je n'en puis plus!...

Et la route était déserte, la forêt silencieuse, et la malheureuse mère s'écria en levant les yeux au ciel :

— Mon Dieu! est-ce que vous allez laisser mourir mon enfant?

II

Ils avaient fait une si longue route, les pauvres gens! Ils venaient de Toulon.

Lorsque l'Empereur avait fait, à Fontainebleau, ses adieux aux débris de cette vieille armée qui l'avait suivi sur tous les champs de bataille, un bruit s'était répandu : — c'est que tous ceux des vieux compagnons d'armes du petit caporal, qui voudraient l'accompagner, en auraient la faculté.

La cantinière avait cru ce qu'on disait; et, son havresac au dos, son fils par la main, elle s'était bravement mise en route.

Une route de soixante jours de marche, pendant laquelle ses pièces d'or, fruit de ses économies de vingt années, étaient sorties une à une de sa ceinture de cuir.

Arrivée à Toulon, elle avait appris qu'un navire anglais avait transporté Napoléon à l'île d'Elbe.

Napoléon était parti, et aucun navire ne voulut se charger de la pauvre cantinière.

Elle n'avait plus assez d'argent pour payer son passage et celui de son fils.

D'ailleurs, les nouvelles autorités militaires lui eussent refusé un passe-port.

Force lui avait donc été de recommencer ce pénible voyage à travers la France.

Le régiment auquel elle appartenait avait été licencié.

Et le régiment, c'était la patrie et la famille tout ensemble pour maman Michel, comme l'appelaient les soldats.

Maintenant, elle se dirigeait sur Paris.

Là, sans doute, elle retrouverait quelques amis, quelques compagnons épars çà et là.

Les humiliations et les épreuves avaient recommencé pour elle.

Force lui avait été de retraverser la Provence, ce pays d'ardent royalisme où l'uniforme français était hué.

Dans chaque village qu'elle traversait, les enfants lui jetaient des pierres, les femmes l'insultaient.

Mais elle avait encore de l'argent, et pouvait payer sa nourriture et celle de son fils.

Sans cela, ils fussent morts de faim.

On les eût impitoyablement jetés à la porte des maisons et des auberges.

L'argent ne commença à leur manquer qu'au delà de Lyon.

Mais que leur importait alors?

Ils traversaient la Bourgogne, un pays tout frémissant de patriotisme et où les cris de *Vive l'Empereur!* retentissaient encore.

Là, sur son passage, toutes les maisons s'ouvraient; et avec les maisons, les cœurs et les mains.

Et on consolait la pauvre cantinière en lui disant :

— Ça ne peut pas durer, l'Empereur reviendra.

La mère Michel était enfin arrivée tout près de Fon-

tainebleau, le matin de ce jour où nous l'avons vue cheminant pieds nus sur la route défoncée.

Mais à Thomery, un paysan qui lui avait donné à manger, lui avait dit :

— Vous ferez bien d'éviter Fontainebleau. Les troupes royales y sont, votre uniforme est proscrit, on pourrait vous maltraiter.

La mère Michel avait regardé son fils, et suivi le conseil du paysan.

Celui-ci était si pauvre qu'il n'avait pu lui donner que la moitié d'un pain.

La cantinière avait rempli d'eau son bidon et pris le morceau de pain.

Le soir, comme nous l'avons vu, il n'y avait plus ni pain ni eau ; et l'enfant de troupe exténué avait fini par se laisser tomber en murmurant :

— Je ne peux pas aller plus loin.

La mère Michel se pencha sur lui et essaya de le relever.

Mais l'enfant ferma les yeux et dit d'une voix mourante :

— Adieu maman.

Il s'était évanoui.

Ce fut une heure cruelle que celle que passa la cantinière courbée sur son fils inanimé.

La route était déserte; la forêt bornait l'horizon de toutes parts.

On n'entendait ni un bruit, ni un murmure.

Les arbres eux-mêmes faisaient silence, car il n'y avait pas un souffle de vent.

— Mon Dieu ! murmura la pauvre mère en se tordant les mains de désespoir, laisserez-vous donc mourir mon enfant ?

Elle essayait de le rappeler à la vie, en le couvrant de baisers, en lui frottant les mains et les tempes tour à tour.

Ah ! si elle avait eu une goutte d'eau !

Enfin, elle prit un parti suprême.

Elle le chargea sur ses épaules, et se remit en route, ne s'apercevant pas que le chien n'était plus avec elle.

Son amour maternel donnait des forces à la malheureuse cantinière, — mais l'enfant était lourd, si lourd que plusieurs fois elle fut obligée de s'arrêter.

Tout à coup elle entendit un aboiement à travers les arbres.

Alors, seulement, elle s'aperçut que le chien l'avait quittée.

Le chien était sans doute allé à la découverte.

Cet aboiement, c'était le sien.

Et la cantinière quitta de nouveau la route et entra dans la forêt d'où partaient les hurlements du chien.

Avec son instinct merveilleux, Sultan — c'était son nom — avait dû découvrir soit une maison, soit une hutte.

Et la pauvre mère reprit son courage, et continua à ensanglanter ses pieds dans les broussailles et les épines.

Le chien n'était pas très-loin.

Bientôt, aux dernières lueurs du crépuscule, la mère Michel le vit perché sur une roche grise.

Il était tout blanc, du reste, comme la plupart des caniches.

Et il continuait à hurler, sans bouger de place.

Cependant la cantinière n'apercevait ni maison ni hutte.

Elle s'approcha et déposa son fils sur l'herbe, afin de grimper plus facilement sur le rocher d'où le chien ne paraissait pas vouloir descendre.

Alors, elle jeta un cri de joie.

L'intelligent animal avait découvert de l'eau dans un creux de rocher ; l'eau du ciel que le grès rougeâtre avait conservée.

Et elle en remplit son bidon.

Puis, revenant à son fils, elle lui entr'ouvrit les lèvres et lui entonna une gorgée d'eau.

Après quoi, elle lui versa le reste sur le visage.

L'enfant poussa un soupir et rouvrit les yeux.

— Où suis-je ? murmura-t-il.

— Germain, dit-elle en le couvrant de baisers.

L'enfant enlaça de ses deux bras le cou de sa mère ; et, comme par miracle, il se trouva debout.

— C'est Sultan qui t'a sauvé la vie, dit la cantinière.

Et elle caressa le chien avec transport.

Puis elle but elle-même à longs traits, en se couchant à plat ventre sur le rocher.

Et l'enfant l'imita.

Et quand ils eurent bu tous les deux, alors seulement, le pauvre chien trempa timidement sa langue brulante dans le creux de la roche.

Et tandis que le chien buvait à son tour, l'enfant disait :

— Maman, je me sens mieux, beaucoup mieux. Je pourrai marcher, va !

Mais la mère jeta un nouveau cri de joie.

A travers les arbres, à une faible distance, brillait maintenant un point rougeâtre et lumineux, et la mère Michel reconnut une butte de bûcherons.

— Ils auront bien un morceau de pain, dit-elle.

Et l'enfant, naguère exténué, ne voulut plus que sa mère le portât, et tous deux se remirent en route, dirigeant leurs pas vers le point rougeâtre — comme les navires, par une nuit brumeuse, gouvernent sur le phare qui leur apparaît tout à coup.

III

C'était bien, en effet, une hutte de bûcheron qu'avait trahie le point rougeâtre aperçu par la cantinière en détresse, au travers des arbres de la forêt.

La hutte était habitée.

C'est-à-dire que deux hommes venaient d'y entrer et de s'y établir.

L'un avait jeté dans un coin une hache et des coins en fer destinés à entamer des pièces de bois.

L'autre s'était empressé de rapprocher deux pierres placées verticalement au-dessous du trou fait à la toi-

ture de la hutte, et de mettre à découvert un reste de braise que couvait un monceau de cendres.

Puis il avait jeté un fagot sur la braise et, se couchant à plat ventre, fait un soufflet de ses joues enflées.

Quelques minutes après un feu joyeux flambait, et, sur le feu, le premier des deux hommes, celui qui avait déposé la hache et les coins de fer, plaçait une marmite qui contenait un peu de soupe au lait caillé.

Celui-là était un homme de plus de cinquante ans et à la barbe blanche comme neige

L'autre avait trente ans à peine.

C'était un solide et vigoureux gaillard, au profil accentué, aux favoris noirs, portant une fine moustache taillée en brosse et les cheveux courts.

Un pantalon d'uniforme tout frangé par le bas et un bourgeron bleu composaient tout son costume, si on y ajoute, cependant, un petit bonnet de police crânement posé sur l'oreille.

Tandis que la soupe chauffait, le vieux s'était assis sur un billot fait avec le cœur d'un chêne.

— Tu as tort, mon garçon, disait-il à son compagnon, de garder tes favoris et tes moustaches.

— Pourquoi donc, mon père ?

— Tu devrais tout couper, poursuivit le vieux; mettre un autre pantalon et cacher avec le plus grand soin que tu as servi l'Empereur, — l'ogre de Corse, comme ils disent maintenant.

L'ancien soldat haussa les épaules.

— Je me *fiche d'eux !* dit-il.

— Tu as tort, mon garçon, reprit doucement le vieux. Aussi vrai que tu te nommes Philibert Morin, et que tu es le fils au père Morin, le vieux bûcheron de la forêt comme on m'appelle.

« Ce qui était un honneur, est devenu un danger.

« On a changé tous les gardes, depuis que l'Empereur est parti.

« Ceux d'à présent veulent que nous soyons *royalistes*, sinon pas de besogne et partant plus de pain. »

Le jeune homme tortillait de ses doigts crispés sa courte moustache et ne disait rien.

Mais sa martiale et rude figure exprimait une irritation indignée.

Le vieux poursuivit :

— C'est encore bien heureux que le nouvel inspecteur des forêts, qui t'a rencontré aujourd'hui dans le Val d'Aspremont, ne t'ait rien dit. Mon sang n'a fait qu'un tour quand je l'ai vu froncer le sourcil en te regardant.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Puisqu'on ne veut plus des soldats de l'Empereur, dit-il brusquement, il faut bien qu'on leur laisse gagner leur vie, au moins.

Le vieillard soupira et se tut.

Mais, le jeune homme s'exaltant :

— Je suis allé à Fontainebleau dimanche dernier, reprit-il, et ça vous fait suer de voir ce qu'ils appellent la nouvelle garde : un tas de blancs-becs qui portent des panaches comme des suisses de cathédrale, et qui n'ont seulement jamais vu le feu. J'en ai reconnu un qui est colonel maintenant et qui était officier dans l'armée autrichienne, — un Français qui servait contre la France ! c'est du propre !

— Tais-toi, Philibert, tais-toi ! dit le vieillard, si un garde passait par ici...

— Eh bien ?

— Et qu'il t'entendît... On nous chasserait... et nous n'aurions plus de pain.

— Bah ! nous irions à Paris... dans le faubourg, il y a toujours du pain et du travail pour les soldats de l'Empereur.

Le vieux continua :

— Je me méfie surtout de Gobert. Tu sais, le brigadier des gardes-chasse.

— Et pourquoi vous méfiez-vous de lui ?

— C'est un chenapan. Il courtisait, dans un temps, ta sœur Marie-Madeleine ; mais c'était au temps de l'Empereur, et il n'était que simple garde. Je ne le craignais pas, je l'ai mis à la porte de chez nous, un soir qu'il venait y rôder. Depuis ce temps-là il nous en veut à la mort. Faut se méfier, aujourd'hui qu'il est garde-chef.

— Marie-Madeleine est mariée maintenant, dit Philibert, et elle n'a plus peur de lui, pas plus qu'elle n'a besoin de nous pour la protéger. Le grand Jacques, son mari, assommerait Gobert d'un coup de poing, s'il voulait.

— Oui, mais je suis vieux, moi, reprit le père Morin, et Gobert peut nous jouer un mauvais tour.

— N'ayez donc pas peur ainsi, père, dit brusquement Philibert.

— C'est égal, tu devrais couper tes moustaches.

— Jamais !

— Et quitter ce maudit pantalon d'uniforme.

Philibert haussa une seconde fois les épaules.

— Père, dit-il, est-ce que vous croyez que ça va durer, ça ?

— Quoi donc ?

— Eh bien ! le roi, sa royauté et tout le tremblement ?

— Mais tais-toi, malheureux ! veux-tu donc nous perdre ?

— Je vous dis que l'Empereur reviendra, moi.

Le vieillard secoua la tête et ne répondit pas.

Philibert continua à s'exalter.

— Je vous dis qu'il reviendra, père. Alors, vous verrez tous ces beaux freluquets s'en aller sans demander leur reste.

Voyant son fils ainsi exalté, le vieux bûcheron se leva et alla sur le seuil de la hutte pour s'assurer que personne ne rôdait à l'entour.

Tout à coup il rentra :

— Silence ? dit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Philibert.

— On marche sous bois.

— Ah !

— C'est quelque garde, sans doute.

— Ou quelque braconnier.



En même temps, Philibert vit apparaître la mère Michel (page 185).

— L'un et l'autre sont dangereux.

— Mais pourquoi donc ça, père? demanda Philibert d'un ton d'humeur.

— Parce que, répondit le timide vieillard, les gardes me font peur.

— Et les braconniers aussi? ricana Philibert.

— Sans doute, car si nous étions surpris causant avec un braconnier...

— Nous serions mal notés, n'est-ce pas?

— Justement.

— Père, dit Philibert, vous êtes plus peureux qu'un lièvre.

— Je suis vieux et j'ai de l'expérience, mon garçon.

Philibert ne répondit pas.

Lui aussi avait entendu un bruit de pas sous la futaie.

Soudain le père Morin vit quelque chose de blanc courir à travers les arbres.

Puis, peu après, un chien fit irruption dans la hutte.

Ce chien aperçut Philibert et courut à lui en remuant la queue.

Philibert s'écria :

— Sultan!

Le chien fit entendre un grognement joyeux.

L'ancien soldat se leva vivement :

— Hé! dit-il, c'est le chien de la mère Michel.

— La mère Michel? dit le vieux bûcheron avec étonnement.

— Oui, notre cantinière.

Et comme Philibert disait cela, les pas s'arrêtèrent au seuil de la hutte.

En même temps, Philibert vit apparaître la mère Michel, qui avait repris son fils dans ses bras, car ses forces avaient de nouveau trahi le pauvre enfant.

Et la mère Michel, reconnaissant Philibert, s'écria en regardant son fils :

— Ah! je savais bien que le bon Dieu ne nous abandonnerait pas!

IV

Une heure après, on aurait pu voir la cantinière et son fils, réconfortés par une bonne assiettée de soupe et quelques gorgées d'eau-de-vie, assis autour du feu de la hutte, en compagnie des deux bûcherons.

La cantinière avait fait le récit de sa longue et douloureuse odyssée.

Et plus d'une fois, en l'écoutant, Philibert avait serré les poings avec fureur.

Le vieux Morin s'en allait de temps en temps sur le seuil et prêtait une oreille inquiète aux bruits vagues de la forêt.

Il ne rêvait que gardes, gendarmes, inspecteurs, tous gens à qui l'ancien uniforme devait être particulièrement désagréable.

Le danger permanent, dont il s'était plaint à son fils,

et qui avait le maudit pantalon pour cause, s'était accru de la dangereuse présence de la cantinière.

En effet, cette dernière pouvait achever de compromettre le père Morin aux yeux des gardes.

Mais Philibert ne prit nulle attention aux signes de désespoir que lui faisait son père.

Philibert avait vécu dix années sous le même drapeau que maman Michel, il avait fait sauter l'enfant sur ses genoux.

Maman Michel l'avait pansé sur le champ de bataille; elle lui avait plusieurs fois sauvé la vie, en approchant de ses lèvres enfiévrées son bidon bienfaisant.

Le soldat disait :

— Qu'allez-vous donc faire à présent, mère ?

— Nous allons à Paris.

— Oui, j'entends bien, mais...

Et Philibert acheva sa phrase par un regard d'éloquente inquiétude et qui semblait dire :

— Comment vivrez-vous ?

— Nous travaillerons, le petit et moi, dit-elle.

— Mais, à quoi ?

— Voici, dit maman Michel. En nous en revenant de cette satanée Provence, où on a voulu nous écharper plus d'une fois, je pensais à tout ce qui m'était arrivé depuis vingt ans que je suis au service.

— Et il vous est arrivé bien des choses ?

— Comme tu le dis, mon garçon. Mais je me suis souvenue que j'avais rendu un grand service à un homme qui doit être aujourd'hui puissant et riche, vu que c'était un ci-devant.

Ces paroles calmèrent un peu les inquiétudes du vieillard, et lui mirent quelques gouttes de baume sur le cœur.

Maman Michel poursuivit :

— C'était pendant la campagne de Saxe.

« Nous occupions Dresde depuis la veille, et je m'étais installée, avec ma cantine, dans une maison que le canon avait mise à jour.

« Les maîtres avaient fui devant la bataille. La maison était abandonnée.

« Du moins, je le croyais.

« Au milieu de la première nuit, comme je dressais mon lit de camp pour me coucher, il me sembla qu'on marchait au dessus de ma tête.

« J'appelai mon camarade Pichot, un soldat qui m'aidait à la cantine, il s'arma d'un fusil et moi d'un sabre, et nous nous mîmes à visiter la maison.

« — Je crois bien que vous n'avez rien entendu du tout, finit par me dire Pichot.

« — Je suis sûre du contraire, répondis-je.

« En même temps, je découvris une vaste armoire placée dans un coin, et je l'ouvris.

« Pichot recula et épaula vivement son fusil.

« Je l'arrêtai.

« Il y avait, dans l'armoire, un grand jeune homme revêtu d'un uniforme autrichien.

« Il sortit et joignit les mains en me disant :

« — Ne me perdez pas !

« Il parlait français comme toi et moi.

« — Je n'ai pas eu le temps de fuir, poursuivit-il, et je meurs de faim et de soif.

« — Vous êtes Autrichien ? lui dis-je.

« — Non, je suis Français.

« A ces mots, je fis un pas en arrière et je compris tout.

« J'avais devant moi un émigré qui avait porté les armes contre la France, crime puni de mort.

« Je fis jurer à Pichot qu'il ne nous trahirait pas. Puis je me procurai des habits de paysan allemand que je fis endosser à l'émigré, et je m'empressai de cacher soigneusement son uniforme.

« Il but et mangea avec avidité.

« — Maintenant, me dit-il, je ne puis pas rester ici. On me reconnaîtrait. Il faut que je parte et que je gagne les avant-postes autrichiens. Mais comment sortir de Dresde ?

« — Je vous accompagnerai, lui dis-je.

« — Je suis sans argent, me dit-il.

« J'avais alors des économies, je lui prêtai un petit rouleau d'or.

« Puis, avant le jour, je le conduisis aux portes de Dresde, sous prétexte de me faire aider par lui pour acheter de la bière et de l'eau-de-vie de grains dans les fermes environnantes.

« La mère Michel passait partout...

« Quand nous fûmes en rase campagne, il me prit les mains, me les serra avec effusion, et me dit :

— Si jamais je rentre en France, c'est que le roi remontera sur son trône, et alors vous verrez que je ne suis point ingrat.

— Et, dit Philibert, vous ne l'avez point revu depuis ?

— Jamais. Seulement, l'autre jour, en traversant Dijon, je me suis arrêtée dans un cabaret pour manger un morceau. Il y avait une gazette sur une table. Je l'ai parcourue et j'ai vu son nom.

— Ah ! vous savez son nom, maman Michel ?

— Oui, mais je ne le dirai pas, car c'est une honte d'avoir porté les armes contre la France.

— Eh bien ! que comptez-vous faire ?

— Attends. D'après la gazette, cet homme est un des grands personnages du nouveau régime. Il est riche, j'irai le trouver.

— Que lui demanderez-vous donc, mère ? dit le soldat avec hésitation. Vous ne voulez pas rentrer dans l'armée, je suppose ?

— Non, mais je le prierai de me rendre les quinze louis que je lui ai prêtés ; avec cet argent, nous tâcherons de nous établir quelque part, aux barrières, et d'exploiter un petit bouchon.

— Maman, dit l'enfant, silencieux jusque-là, ce sera moi qui tirerai le vin, n'est-ce pas ?

— Oui, mon garçon.

Philibert hochait la tête :

— On ne va pas loin avec quinze louis, mère Michel, dit-il, vaudrait mieux vous associer avec quelqu'un. Tenez, je sais une brave femme comme vous, et aussi crâne que vous, sauf votre respect, qui pourrait vous donner un fier coup de main : La mère Toinette.

— Celle qui était à Montmirail?

— Oui.

— Je la connais, dit la mère Michel, c'est une bonne patriote, elle aimait bien l'Empereur.

— Et peut-être bien, poursuivit Philibert que son cousin, notre ancien camarade Quille-en-Bois...

— Pauvre Quille-en-Bois! dit la mère Michel, c'est moi qui le tenais quand on lui coupa la jambe!

— Eh bien! reprit Philibert, il est établi forgeron juste en face le cabaret de mame Toinette. Peut-être bien qu'il prendrait le petit pour apprenti.

— J'aimerais ça, être forgeron, dit l'enfant. C'est comme qui dirait la moitié d'un soldat. On a toujours du fer dans les mains.

— En attendant, reprit Philibert, vous ne pouvez pas coucher ici, maman, vous seriez trop mal.

Le vieux, toujours inquiet, respira plus librement.

— Et où veux-tu donc que j'aille? demanda la cantinière.

— Je vais vous conduire chez ma sœur, à la ferme du grand Jacques.

— Y songes-tu? s'écria le père Morin.

— Pourquoi donc pas? dit le fils avec calme.

— Mais... les gardes...

— Je m'en moque.

— Et les gendarmes?

— Je m'en moque aussi. Ça mais! sommes-nous pas d'honnêtes gens, après tout?

— Oui... mais...

— Père, dit sévèrement Philibert, vous parlez mal depuis que l'Empereur est parti. On dirait sensément que vous êtes devenu royaliste.

Le père Morin n'eut pas le temps de répondre.

Des pas se firent entendre au dehors, puis s'arrêtèrent au seuil de la hutte.

Et le père Morin, frissonnant, vit apparaître l'homme qu'il redoutait tant...

Gobert, le garde-chef, l'homme qu'il avait chassé autrefois, et qui ne lui avait jamais pardonné.

V

Gobert était un homme de trente-cinq ans environ, au front bas, aux cheveux roux, à l'œil petit et enfoncé dans l'orbite.

Il avait un embonpoint prématuré, les joues pleines, les mains grassouillettes, les lèvres papelardes, le ton mielleux et quelque chose de faux et de déplaisant dans toute sa personne.

Courbant l'échine, comme un plat valet qu'il était, devant quiconque lui était supérieur, il était cruel et sans pitié pour ceux qui se trouvaient placés sous sa dépendance.

Gobert avait fait son chemin par la délation et la flatterie.

Valet de charrue, quinze années auparavant, il avait dénoncé à l'inspecteur des forêts un garde qui prêtait la main au braconnage.

La place du garde destitué avait été sa récompense.

Lorsque le roi était revenu, Gobert avait été un des premiers à mettre une cocarde blanche à son chapeau.

Depuis trois mois que la France avait cessé de s'appeler l'Empire français, Gobert faisait une police minutieuse au profit du pouvoir nouveau.

Avec son ton patelin et ses façons obséquieuses, il avait plu au nouveau conservateur des forêts, qui l'avait nommé garde-chef.

Gobert avait répondu à cette faveur par ces paroles :

— Monsieur le conservateur, les gardes actuels sont tous des créatures du tyran. Si vous voulez que la forêt soit bien gardée, et qu'on ne braconne pas le gibier du roi, il faut renvoyer tous ces gens-là.

Le conservateur avait laissé carte blanche à Gobert, qui en avait abusé.

Gobert avait renvoyé tous les vieux serviteurs de la forêt, et les avait remplacés par des chenapans comme lui.

Mais cet homme ne se contentait pas de devenir l'objet de l'animadversion générale, il haïssait pour son propre compte, et ses haines étaient féroces.

Le père Morin, son gendre, sa fille et son fils, étaient surtout l'objet de son aversion.

Le père Morin était le plus pauvre et le plus honnête bûcheron de la forêt.

Il y avait plus de quarante ans qu'on l'employait aux coupes de bois annuelles, et qu'il gagnait bien son salaire. Un fermier, un pauvre homme, du reste, le grand Jacques, avait épousé sa fille, Marie-Madeleine.

Son fils, licencié après l'abdication de Fontainebleau, était, comme nous l'avons vu, revenu au pays et redevenu bûcheron.

Gobert, qui ne pardonnait pas à Marie-Madeleine, la plus jolie fille de Marlotte autrefois, de lui avoir préféré le grand Jacques, avait juré de se venger de ce dédain sur la famille entière.

Le conservateur, gentilhomme revenu de l'émigration trois mois auparavant, et royaliste ardent, avait froncé le sourcil, lorsque Gobert lui dénonça la famille Morin comme bonapartiste enragée.

Mais le garde général, qui avait été conservé et qui était un homme juste et franc, avait défendu les Morin en disant que c'étaient les plus honnêtes gens du pays.

Gobert avait donc ajourné provisoirement ses projets de vengeance.

Mais il ne perdait aucune occasion de surveiller le père Morin et son fils, se promettant bien de revenir à la charge auprès du conservateur.

Or, précisément ce jour-là, vers quatre ou cinq heures de l'après-midi, Gobert, se trouvant en tournée du côté des gorges d'Aspremont, avait rencontré le conservateur qui tirait des lapins au furet.

Deux bûcherons travaillaient dans une clairière voisine, et entassaient des fagots.

Ces deux hommes, Gobert les avait reconnus, à sa propre haine, bien plus encore qu'à leur visage.

C'étaient Morin et son fils.

Gobert s'approcha obséquieusement de son chef et le salua.

Le conservateur avait, lui aussi, remarqué les deux bûcherons, et le pantalon d'uniforme de l'ancienne armée lui avait fait froncer le sourcil.

— Quels sont donc ces hommes? demanda-t-il à Gobert en lui désignant les deux bûcherons.

Gobert prit son ton hypocrite et mielleux :

— Ce sont les protégés de M. le garde général, dit-il.

— Hein? fit l'inspecteur.

— Morin père et fils, poursuivit Gobert, des bonapartistes enragés.

Le conservateur se souvint qu'en effet le garde général avait chaudement pris la défense des deux Morin.

Il ne souffla mot.

Mais Gobert reprit :

— Après ça, M. le garde général a le droit d'être indulgent. L'Empereur l'emmenait avec lui quand il chassait.

Ces mots perfides firent monter le rouge au visage du conservateur.

— Gobert, dit-il, êtes-vous sûr que ces gens-là pensent mal?

— Oh! je puis l'affirmer à M. le conservateur. Ils conspireraient même que cela ne m'étonnerait nullement.

— Ils conspireraient?...

— Mais, se hâta de dire Gobert, ce ne sont point là mes affaires. Je ne suis pas de la police, moi.

Et il salua le conservateur et fit mine de se retirer.

Le conservateur le retint d'un geste :

— Encore un mot! dit-il.

Gobert attendit, comme un soldat au port d'armes.

— Où demeurent ces hommes?

— Tantôt dans une ferme auprès de Barbison, et tantôt dans une hutte qu'ils se sont construite près d'ici, en pleine futaie.

— Vous irez les trouver ce soir, Gobert.

Gobert s'inclina.

— Et vous direz au fils que, s'il veut continuer à trouver de l'ouvrage dans la fôret de Fontainebleau, il fera bien de se vêtir convenablement.

Gobert s'éloigna ivre de joie, et le conservateur se remit à chasser.

Gobert était suivi d'un chien braque, marron et blanc, mais dont les oreilles en tire-bouchon et la queue en trompette attestaient la bâtardise.

Le chien était aussi méchant que le maître.

Gobert lui avait inculqué la haine des uniformes de l'ancienne armée.

Quand il passait auprès du fils Morin, il grognait, montrait ses dents, et eût sans doute mordu, si son maître ne l'eût retenu prudemment.

Morin fils avait dit un jour à Gobert, en brandissant un gros bâton :

— Je t'engage à veiller à ton chien, car s'il se jette sur moi, je lui casse les quatre pattes.

Gobert se l'était tenu pour dit.

Chien et maître étaient exécrés, du reste, par la population forestière.

Gobert s'en allait donc, suivi de son chien, son fusil sous le bras.

Il arriva ainsi à la route de Fontainebleau à Paris,

Cette même route que suivait, à l'entrée de la nuit, la pauvre cantinière dont le fils ne pouvait plus marcher.

Abrité derrière un chêne, Gobert aperçut la mère Michel.

Mais lorsque son fils tomba sur la route et que la malheureuse mère chercha des yeux du secours, elle ne vit point Gobert, assis à cent pas de là.

Et Gobert ne bougea pas.

On devine le reste. Il la suivit de loin, lorsqu'elle entra sous bois.

Il la vit ensuite se diriger vers la hutte des Morin.

Et alors une joie haineuse lui vint au cœur :

— Je crois, murmura-t-il, que je tiens enfin ma vengeance.

Il avait rôdé de loin à l'entour de la hutte, imposant silence à son chien, lorsque celui-ci grondait sourdement.

Il voulait bien se convaincre que la cantinière allait recevoir l'hospitalité des Morin.

C'était un grief de plus à ajouter à tous les griefs que pouvait avoir le conservateur.

Et puis, qui sait? Le fils Morin se porterait peut-être à quelque acte d'imprudence.

De là, procès-verbal et plainte, à la suite de quoi on ferait bonne justice.

Gobert attendit donc une heure entière, à cent mètres de la hutte, assis sur un rocher.

Puis il s'approcha.

Le père Morin, comme on l'a vu, pâlit en le voyant entrer.

La cantinière le regarda avec curiosité.

Quant au fils Morin, il se contenta de lever sur lui un œil dédaigneux.

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service? dit-il.

— C'est le conservateur qui m'envoie, répondit Gobert, d'un ton hautain.

Et il entra dans la hutte.

Son chien grognait entre ses jambes et regardait le caniche qui s'était dressé, prêt au combat.

VI

Le père Morin dit, tout tremblant :

— Que peut nous vouloir le conservateur?

— Vous allez le savoir.

Et Gobert mit son fusil sur son épaule.

— Voyons? dit Philibert avec un calme irritant.

— Vous étiez en bas des gorges d'Aspremont aujourd'hui, n'est-ce pas?

— Nous y avons travaillé tout le jour.

— C'est bien cela : le conservateur vous a vus...

— Ce n'est pas malin, répondit Philibert, il chassait par là, ton conservateur.

— Et il m'a chargé d'une commission pour vous, continua Gobert.



Entrée des Alliés à Paris.

— Laquelle?

— Il vous prie de ne plus venir travailler dans une forêt du roi avec ce pantalon.

— Après? fit l'ancien soldat toujours calme.

— De couper vos favoris et vos moustaches, ajouta Gobert, qui prit sous son bonnet cette dernière injonction.

— Est-ce tout?

Et Philibert était d'un calme irritant.

— Non, dit Gobert.

— Voyons le reste!

— Il désire que vous n'abritiez pas chez vous des conspirateurs et des vagabonds.

Et, parlant ainsi, il regardait la mère Michel et son fils.

La cantinière se leva indignée.

— Misérable! dit-elle.

En même temps, elle portait la main à cette croix que l'Empereur lui avait donnée un soir de bataille.

En même temps aussi, le chien de Gobert passa à travers ses jambes et se jeta sur le caniche.

Le caniche le reçut bravement.

Mais Philibert Morin avait été plus prompt encore. Il s'était élancé sur Gobert, avant que celui-ci ne pût se servir de son fusil, et l'avait rudement saisi à la gorge.

— Misérable! dit-il, tu as insulté la cantinière de mon régiment, c'est à moi que tu vas avoir affaire.

— Mon garçon! au nom du ciel! supplia le père Morin d'un ton lamentable.

Mais, aveuglé par la fureur, Philibert serrait la gorge de Gobert à l'étrangler.

Gobert était lâche autant qu'insolent.

Il demanda grâce.

Philibert lui avait arraché son fusil et l'avait jeté dans un coin de la butte.

En même temps, le caniche, tout las et tout boiteux qu'il était, avait renversé le chien corniau sous lui et le mordait à belles dents.

Philibert ayant lâché Gobert, l'enfant de troupe fit un signe au chien.

Et le chien cessa de mordre son adversaire.

Il y eut un moment de répit pendant lequel le chien du garde sortit de la hutte en hurlant.

Gobert, lui, était pâle et frémissant; mais il n'osait plus ni parler, ni injurier.

— Écoute-moi bien, lui dit Philibert, de manière à rapporter à ton conservateur ce que je vais te dire.

Le père Morin avait beau adresser à son fils des regards suppliants, Philibert poursuivit:

— Je porte un pantalon qui me plaît, des moustaches qui me plaisent, et je n'ai d'ordre à recevoir de personne. Tu as entendu, n'est-ce pas?

Gobert ne répondit point.

— Va-t'en! ajouta Philibert.

Et il poussa le garde par les épaules, hors de la hutte.

Le garde, une fois dehors, retrouva son insolence:

— Tu vas me rendre mon fusil, n'est-ce pas? dit-il.

— Oui, quand je t'aurai fait un bout de conduite.

Et Philibert prit le fusil et le passa en bandoulière.

Puis, se tournant vers son père, la cantinière et son fils:

— Quant à vous autres, dit-il, attendez-moi pour vous en aller à la ferme. Je reviens.

Et il continua à pousser Gobert devant lui, disant :

— Marche, mauvais drôle !

— Tu me payeras cela plus cher que tu ne crois, grommelait Gobert.

Mais comme Philibert portait toujours le fusil, il n'osait pas manifester trop haut ses opinions.

Ils cheminèrent ainsi pendant une demi-heure, le garde désarmé, et le bûcheron le suivant à distance.

La nuit était claire.

Tous deux marchaient dans un de ces sentiers qu'on appelle, en forêt, des faux chemins.

Comme ils sortaient de la futaie pour traverser un bois taillis, Gobert tressaillit.

Une femme marchait pieds nus, en avant, dans le même sentier que lui.

Cette femme, il la reconnut à sa tournure.

C'était la montreuse de vipères, la Vipérine, comme on l'appelait d'un bout à l'autre de la forêt de Fontainebleau.

La Vipérine était bien nommée.

C'était une grande fille au teint jaune, aux cheveux roux, au regard louche, qui faisait la chasse aux vipères, les enfermait dans une cage où elle leur donnait des mulots et des taupes en pâture, et les vendait ensuite aux pharmaciens de Melun et de Fontainebleau.

La Vipérine appartenait à une race de bohémiens venus, on ne savait d'où, quinze ou vingt ans auparavant.

Véritable tribu composée d'hommes de mauvaise mine, de femmes insolentes et d'enfants déguenillés, ces gens-là avaient pris possession des gorges d'Aspremont et s'y étaient établis.

Ils vivaient pêle-mêle dans les roches creuses, braconnant, pillant et inspirant aux populations de la forêt une véritable terreur.

La Vipérine était la plus redoutable de la tribu.

Elle battait les enfants, insultait les hommes, et menaçait les fermiers du voisinage de mettre le feu à leurs granges.

Les gardes eux-mêmes craignaient la Vipérine bien plus que les braconniers.

Gobert, en l'apercevant, se dit:

— Elle pourrait bien me tirer d'affaire.

Comment ?

Il ne le savait pas encore ; mais il entrevoyait la possibilité d'une alliance contre les Morin avec cette mégère.

Philibert arma le fusil, et fit feu en l'air des deux coups.

Gobert se retourna effrayé.

Mais alors le bûcheron lui tendit son arme et lui dit :

— Maintenant que je ne te crains plus, voilà ton outil, et tâche de ne jamais te retrouver sur mon chemin.

Et il s'en alla.

Au bruit des deux coups de feu, la Vipérine s'était pareillement retournée.

Gobert courut à elle.

— Ah ! dit-il en jouant l'effroi, tu m'as sauvé la vie, ma petite.

— Moi ? dit-elle étonnée.

— As tu vu cet homme qui s'enfuyait?

— Oui.

— Eh bien ! il a tiré sur moi.

— Allons donc!

— Mais il m'a manqué; sans doute qu'en te voyant il a eu de l'émotion.

La Vipérine le regarda d'un air sceptique :

— Est-ce que vous voulez rire ? dit-elle.

Et Gobert cligna des yeux.

— Mais il a tiré avec votre fusil...

— Je ne dis pas non.

— Et ensuite il vous l'a rendu.

— Qu'est-ce que ça prouve ?

— Ça prouve, dit la Vipérine que s'il avait voulu vous tuer, il no vous aurait pas rendu votre fusil.

— Ma petite, dit Gobert d'un air narquois, je gage que, si je te donnais une belle pièce blanche, tu changerais d'opinion.

— Ça se peut bien, répondit la Vipérine, dont les yeux brillaient de convoitise.

Et elle attendit que Gobert s'expliquât.

VII

Gobert et la Vipérine étaient faits pour se comprendre.

Celle-ci regardait le garde avec un œil brillant de cupidité.

Gobert, au contraire, n'était pas pressé de parler et voulait exciter la convoitise de la bohémienne.

— Ah ! dit-elle, vous voudriez donc faire croire qu'il a tiré sur vous ?

— Je voudrais le faire prouver par des témoins, dit froidement Gobert.

La Vipérine répondit avec cynisme :

— On trouve toujours des témoins quand on y met le prix.

— On payera ce qu'il faut.

— C'est différent, reprit la Vipérine, mais un seul témoin ça ne prouve guère en justice. Il en faudrait deux...

— Ah ! ah ! ah ! fit Gobert. Où donc trouver le second ?

— Aux gorges d'Aspremont, on en trouvera dix, si vous voulez.

— C'est peut-être un peu cher, dix.

— Mettriez-vous bien vingt francs pour tous ?

— Oui, dit Gobert.

— Tope ! c'est conclu. Le marché est fait. Mais quel est cet homme ?

— C'est ce soldat qui est revenu à la ferme du grand Jacques.

— Philibert Morin !

— Justement.

Un hideux sourire vint aux lèvres de la Vipérine.

— Faut pas vous demander, dit-elle, pourquoi vous lui en voulez. C'est clair et net, depuis que Marie-Madeleine a épousé le grand Jacques.

— C'est encore possible, répondit sèchement Gobert.

— Son compte ne sera pas long s'il est prouvé qu'il a tiré sur un garde, et on le prouvera...

Les yeux de Gobert étaient brillants d'une joie sauvage.

La Vipérine continua :

— Mais comment ça se fait-il donc qu'il vous ait pris votre fusil ?

Gobert pensa que la franchise ne pouvait que le servir auprès de la Vipérine.

Et il lui raconta ce qui s'était passé à la hutte.

Après l'avoir écouté attentivement, la Vipérine lui dit :

— Faut pas raconter la chose comme ça. D'abord, il faut recharger votre fusil.

— Bon ! après ?

— Après on trouvera un fusil quelque part et on le cachera dans les broussailles.

— Petite, s'écria le garde, tu es un amour de femme, tu trouves toujours une bonne idée.

— Mais, reprit la Vipérine, comme le fusil sera confisqué, faudra le payer.

— On le payera, dit Gobert qui, pour assouvir sa vengeance, ne reculait devant aucun sacrifice d'argent.

— Et cette cantinière, et le chien, et le mioche, vous déplaisent-ils aussi, M. Gobert ?

— Autant que les Morin.

— On peut leur être désagréable, si ça vous fait plaisir, monsieur Gobert.

— Mais comment ?

— On mettra le feu à la hutte et on les rôtira.

Gobert regarda ce monstre avec une sorte d'admiration.

— Mais, dit-il, je ne crois pas qu'ils restent à la hutte.

— Et où iront-ils donc ?

— A la ferme du grand Jacques.

— Alors, ils passeront par ici et par les grottes.

— C'est leur chemin, du moins.

— Monsieur Gobert, dit la Vipérine, je suis, comme on dit, une bonne fille : ce que j'en vais faire, c'est pour vous obliger, parce que vous me plaisez.

— Que vas-tu donc faire, petite ?

— Je vas mettre sur pied tous les amis des grottes.

— Bon !

— Et quand les Morin et la cantinière passeront... vous verrez... on leur fera un joli tapage !

Gobert prit la Vipérine par la taille et l'embrassa sur son cou brûlé des rayons du soleil.

— Moi aussi, j'en veux aux Morin, continua la Vipérine, et à tous ceux qui regrettent l'usurpateur, vu que, de son temps, on a mis deux fois le feu aux grottes pour nous enfumer, parce que nos hommes ne voulaient pas marcher à la conscription. Vous allez voir comme je vais les monter.

Gobert écoutait, ravi, cette misérable femme qui traitait d'un faux témoignage comme de la vente d'un panier de cerises.

Elle poursuivit :

— Si vous voulez que tout marche bien, monsieur Gobert, écoutez-moi.

— Parle.

— Vous allez prendre la Fuite-aux-Corbeaux et vous descendrez jusque chez Valdoiseau, le garde.

— Bon !

— Vous arriverez chez lui tout effaré. Vous aurez l'air d'avoir eu une venette épouvantable.

— Après ?

— Et vous lui direz qu'on a tiré sur vous. Mais faut pas lui dire qui. Il est nuit, vous n'avez pas pu voir. Seulement, les balles ont sifflé à vos oreilles, et comme vous vous retourniez, vous avez vu un homme qui se sauvait dans le bois.

— Et si Valdoiseau me demande qui je soupçonne ?

— Vous répondrez que vous ne soupçonnez personne.

— Mais alors ?...

— Le reste me regarde, dit la Vipérine. Seulement, vous amènerez Valdoiseau par ici, sous prétexte de chercher l'assassin...

Gobert, depuis qu'il était garde-chef, avait l'argent assez mignon.

Il tira deux écus de cent sous de sa poche et les tendit à la Vipérine.

— Tiens, dit-il, voici un à-compte.

— Merci, monsieur Gobert.

La Vipérine fit disparaître les deux écus dans la poche de son tablier et ajouta :

— Allez vite, monsieur Gobert. Faut pas perdre de temps. Moi je vais chercher le fusil. Ah ! par exemple, vous ferez bien de recharger le vôtre.

Gobert suivit le conseil, rechargea son fusil, essuya soigneusement les deux bassinets et jetant l'arme sur son épaule, il échangea une dernière poignée de main avec la Vipérine.

Puis il s'élança, en courant, dans ce faux chemin que la Vipérine appelait la Fuite-aux-Corbeaux.

La Vipérine continua son chemin à travers les roches des gorges, gagna un sentier qui montait en zigzags jusqu'au sommet du coteau.

Les grottes d'Aspremont ont deux issues, l'une en haut de la colline, l'autre dans le vallon.

Auprès de l'issue d'en haut, il y avait une misérable hutte.

C'était le logis de la Vipérine.

Tandis que le reste de sa tribu couchait dans les cavités, à même le roc, la Vipérine qui était une manière de reine de ces étranges bohémiens, s'était bâti une cabane en vieilles planches, dans laquelle elle avait installé ses vipères.

Le jour elle vendait aux promeneurs, aux gardes, aux bûcherons, de la mauvaise eau-de-vie et du vin bleu ; elle montrait ses vipères pour un sou aux enfants curieux.

La nuit elle courait la forêt et les fermes du voisinage, se livrant à ses instincts de rapine.

La Vipérine avait un compagnon.

C'était un gamin de quinze ou seize ans, petit, grêle,

décharné, aux yeux méchants, à la mine de renard, qui riait d'un mauvais rire et qui, comme sa sœur, — car la Vipérine était sa sœur — tenait des discours incendiaires à faire frémir les gendarmes eux-mêmes.

Tandis que la Vipérine gravissait le sentier, il y avait de la lumière dans la hutte.

— Ce gredin de Pignolet va me brûler toute ma chandelle! murmura-t-elle en pressant le pas.

Quelques minutes après, elle arriva tout essoufflée à l'entrée de la hutte et s'arrêta un moment sur le seuil.

Pignolet — c'était le nom du gamin — avait posé un bout de chandelle sur la longue cage plate, dans laquelle se trouvaient les vipères pêle-mêle avec deux malheureux petits mulots réfugiés tout tremblants dans un des coins.



Outsawieff.

Le gamin regardait avec une joie cruelle et une sauvage attention les hideuses bêtes que la lumière et la chaleur avaient tirées de leur apathie.

Elles commençaient à dresser la tête, à se dérouler, à s'allonger, pour s'enrouler et se replier encore...

Les mulots frissonnaient.

Le gamin attendait anxieux.

Tout à coup, une des vipères se déroula comme un ressort, et la tête alla mordre l'un des mulots.

Le pauvre rat des champs ne bougea pas; mais tout son corps se prit à frissonner, ses yeux s'obscurcirent, et il s'affaissa sur lui-même.

Alors la vipère qui, après l'avoir mordu, avait regagné l'autre extrémité de la cage — la vipère se déroula de nouveau pour s'enrouler autour du mulot expirant, lui broya les reins et le couvrit de bave.

Le gamin suivait du regard ce drame horrible dans l'infiniment petit, lorsqu'une calotte lui fut appliquée par derrière.

— Méchant drôle! lui dit la Vipérine, nous avons autre chose à faire.

Les yeux de l'enfant brillèrent :

— Est-ce quelque bon coup ?

— Oui, et voilà des arrhes !

En même temps, la femme aux cheveux roux fit briller à la chandelle un des écus de cinq francs.

— Allons-nous assassiner quelqu'un ? dit l'enfant avec une joie féroce.

VIII

Cependant Philibert Morin, qui ne se doutait pas que cet excès de précaution qu'il avait eu de décharger en l'air le fusil de Gobert, avant de le lui rendre, pouvait lui devenir funeste, s'en était retourné à sa hutte.

Le père Morin était dans un état lamentable.

— Seigneur Dieu! murmurait-il, on nous chassera de la forêt pour sûr. Vous verrez, ma bonne femme...

— Mais, pourquoi vous chasserait-on? demanda la cantinière étonnée.

— Mais parce que Gobert nous en veut... et qu'il est tout-puissant, au jour d'aujourd'hui.

— Votre fils pourtant ne le craint guère.

— Mon fils a tort.

— N'avez-vous donc pas vu, dit l'enfant de troupe, comme il est lâche ?

En même temps il caressait le vaillant caniche qui avait fait un si mauvais parti au chien du garde-chef.

— Il est lâche, c'est vrai, murmura le père Morin qui ne se consolait pas de l'incartade de son fils, mais il est très-bien avec le conservateur, et il nous fera chasser.

— Mais, dit encore la cantinière, vous n'êtes pas cependant employés par le gouvernement.

— Nous travaillons pour lui à la journée.

— Eh bien! dit maman Michel, vous travaillerez pour les particuliers.

— Oh! Seigneur Dieu! fit le vieillard, voici quarante ans que je passe dans la forêt, et vous voulez que je m'en aille!

Et il eut deux grosses larmes sur ses joues brunes et sèches comme du parchemin.

En ce moment, Philibert rentra.

— Mon père, dit-il, pourquoi vous tourmentez-vous donc ainsi?

— Mais, mon garçon, dit le vieillard, tu ne sais donc pas à quoi tu t'es exposé?

Philibert haussa les épaules.

— Tu as maltraité un garde, continua le vieillard, et ce garde est notre ennemi. Il va porter une plainte, c'est sûr.

— Eh bien! il la portera.



Autour de ce feu, les bohémiens dansaient, chantaient (page 194).

— Et nous serons chassés...

— On nous chassera, je m'en moque!

— Mais que deviendrons-nous? malheureux!

— Nous irons à Paris. Là, il y a toujours du travail.

Et Philibert ajouta d'un ton rude :

— Allons! père, au lieu de trembler comme ça, prenez votre cognée et votre bâton, et allons-nous en coucher à la ferme de Marie-Madeleine.

En même temps, il prit la cruche de vin et la porta à ses lèvres.

Mais la cruche était vide.

— J'ai pourtant une soif d'enragé, murmura-t-il. Bah! nous trouverons à boire un coup aux grottes d'Aspremont. Pour deux sous, la Vipérine nous versera un demi-verre d'eau-de-vie et de l'eau par-dessus le marché.

— La Vipérine! exclama le père Morin, avec un redoublement d'effroi.

— Eh bien! oui, la Vipérine. Avez-vous aussi peur de celle-là, père?

— Je crois bien que j'ai peur de tous ces bohémiens, murmura naïvement le vieillard.

— Vous avez peur de tout, vous, dit Philibert d'un ton d'humeur. Allons, maman, venez!

Et il prit la cantinière par le bras.

Mais celle-ci, d'un regard éloquent, lui montra son fils.

L'enfant avait ses pieds tellement gonflés et ensanglantés qu'il ne pouvait se tenir debout.

— Toi, mioche, dit Philibert, je te porterai.

— Oh! fit l'enfant dont la fierté se révolta.

Mais sa mère lui dit :

— Philibert est ton ancien. Au régiment, tu lui aurais obéi. Allons! laisse-toi faire!...

L'enfant ne résista plus. Philibert le chargea sur son dos.

Le vieux couvrit soigneusement le feu et ferma la hutte à l'aide d'une porte à claire-voie.

Puis ils se mirent en route.

Nous l'avons dit, la nuit était claire, bien que la lune ne fût pas levée encore.

Philibert connaissait, du reste, la forêt comme sa poche. Il marcha devant et prit au plus court, c'est-à-dire qu'il descendit droit aux gorges d'Aspremont en disant :

— J'ai une soif d'enfer!

Le vieux lui dit cependant :

— Si tu m'en crois, tu endureras la soif une demi-heure de plus, et nous irons par le plus long à la ferme du grand Jacques. J'ai idée que, si nous passons par les gorges, il nous arrivera malheur.

— Vous êtes un fier trembleur, mon père, dit Philibert.

Et il continua à suivre le chemin qu'il avait pris.

De la hutte aux gorges, il n'y avait pas un quart de lieue.

Bientôt, à travers les arbres, Philibert aperçut une vive lumière sur les rochers;

Puis, passant et repassant devant cette lumière, des silhouettes noires qui ressemblaient, dans l'éloignement, à des ombres chinoises sur un mur.

La lumière provenait d'un grand feu allumé sur les rochers.

Autour de ce feu, les bohémiens des grottes dansaient et chantaient.

— Voilà des gens bien gais, murmura Philibert, ils nous donneront à boire.

Et il se mit à gravir le sentier qui montait en zigzags dans les roches.

Un homme se leva sur son passage :

— Tiens! dit-il, c'est Philibert Morin.

— Justement, camarade, répondit l'ancien soldat qui reconnut un des bohémiens.

— Où vas-tu donc, Philibert; à la ferme de grand Jacques?

— Ma compagnie et moi, répliqua le bûcheron, nous allions nous coucher à la ferme, chez ma sœur... Mais, comme nous avons soif, nous avons pensé que nous trouverions une goutte d'eau-de-vie chez la Vipérine.

— A moins que les autres n'aient tout bu, dit le bohémien. Dépêche-toi, camarade.

— C'est fête pour nous.

— Ah!

— Tu sais bien que nous sommes d'une autre religion que vous autres.

Philibert continua à gravir les roches.

A mesure qu'il avançait, il rencontrait d'autres bohémiens qui tous lui disaient amicalement :

— Bonsoir, Philibert.

Le bûcheron ne se croyait pas si populaire parmi les bêtes dangereux des grottes.

Le feu flambait, les bohémiens dansaient.

Lorsque Philibert et sa suite entrèrent dans le cercle de lumière décrit par le brasier, la Vipérine s'écria :

— Tiens! c'est Philibert; bonjour, Philibert...

Et elle se mit à rire d'un air moqueur.

— Un malin, celui-là, dit Pignolet, le petit bohémien.

— Bravo, Philibert! répétèrent les autres.

Philibert s'arrêta stupéfait.

Il ne savait pas ce qu'il avait pu faire pour mériter cet excès de popularité et ces applaudissements.

En déposant l'enfant de troupe à terre, il dit à la Vipérine :

— Donne-nous donc de l'eau-de-vie, commère!

— Ah! je crois bien que je vais t'en donner, fit la Vipérine, tu l'as bien gagnée...

— Vive Philibert! crièrent en chœur les bohémiens.

Philibert commença à regarder tous ces gens-là avec inquiétude.

Le père Morin avait de grosses gouttes de sueur au front.

La cantinière elle-même ne savait trop ce que cette ovation improvisée voulait dire.

— Tu as du courage, Philibert, dit la Vipérine en lui apportant un verre d'eau-de-vie; mais tu n'es pas un malin tireur.

— Que veux-tu dire, commère?

Philibert était de plus en plus surpris.

— Farceur! dit la Vipérine en clignant des yeux, tu le sais bien, va, ce que je veux dire... Il l'a échappé belle, le garde.

— Hein? dit Philibert.

— A la bonne heure! fit un autre bohémien, les enfants de la forêt se réveillent, et n'ont pas peur des gardes. Quel malheur que tu l'aies manqué!...

— Il se sera trop pressé, dit un troisième.

— Il a tiré coup sur coup...

— Moi, fit un vieillard, quand j'ai entendu les deux coups, j'ai pensé que c'était un braconnier, et je me dis : « Le maladroit n'espace pas ses coups. C'est de la poudre perdue. »

Philibert, ahuri, écoutait tout cela et ne comprenait pas encore.

Tout à coup un enfant déguenillé gravit les roches en courant, arriva tout essoufflé et s'écria :

— Sauve-toi, Philibert, voilà les gendarmes!

A ces derniers mots seulement, Philibert comprit qu'il se tramait contre lui quelque abominable machination, et il ne put s'empêcher de pâlir.

— Tiens, dit Philibert, vous avez l'air joliment en joie, vous autres?

XI

Mais l'émotion du bûcheron fut de courte durée.

Philibert n'avait pas servi dix années pour trembler en face d'une poignée de mendiants et de bohémiens.

Il but tranquillement le verre d'eau-de-vie que lui avait apporté la Vipérine et dit :

— Qu'est-ce que cela peut me faire, les gendarmes?

— Comment! malheureux? fit la Vipérine, tu le demandes?

— Il a de l'aplomb, dit Pignolet.

— Et un rude encore!

— Mais sauve-toi donc, Philibert!

La colère prit le bûcheron à la gorge :

— Il n'y a que des malfaiteurs comme vous, dit-il, qui puissent craindre les gendarmes.

— Mon petit père, reprit Pignolet d'un ton pleurard, faut pas faire plus longtemps le malin avec nous. Tu as tiré sur le garde Gobert.

— C'est faux! s'écria Philibert.

— Farceur, va! dit la Vipérine.

Le père Morin éperdu s'écria :

— Philibert, allons-nous en!

— Avec ça que je ne t'ai pas vu, moi, reprit la Vipérine.

— Et moi donc? fit Pignolet.

— Vous êtes des canailles! s'écria Philibert.

Et il mesura les bohémiens d'un regard si menaçant que le cercle qui s'était fait autour de lui s'élargit.

— Tu as tort de nous traiter comme cela, Philibert, reprit la Vipérine d'un ton doucereux. Quiconque tire sur les gardes est notre ami. Nous n'aimons pas le gouvernement, nous, et si tu veux, nous te cacherons. Nos grottes sont profondes, il n'y a pas de danger que les gendarmes s'y risquent. Tu resteras avec nous. Nous prendrons soin de toi, et de madame aussi... fit-elle en se tournant vers la mère Michel ébahie

Puis elle ajouta :

— Je gage que c'est madame qui t'a conseillé le coup. Ça lui fait honneur, tout de même !...

— Mais vous êtes des misérables ! s'écria Philibert. Je n'ai pas tiré sur le garde.

— Philibert ! sauve-toi ! répétèrent plusieurs voix qui montaient du vallon.

Le bûcheron eut un moment d'égarement :

— Oh ! dit-il, vous êtes tous des lâches et des infâmes !

— Mais non, puisque nous sommes tes amis, ricana la Vipérine.

— Et que, si tu veux, nous te cacherons, dit Pignolet.

— Il est trop tard ! cria une voix. Voici les gendarmes.

En effet, les tricornes galonnés apparurent tout à coup au millieu des bohémiens, et un brigadier cria :

— Que personne ne bouge !

Un homme marchait à la tête des gendarmes. C'était le garde-chef Gobert.

Philibert comprit tout. Gobert était d'accord avec les bohémiens.

Cependant la Vipérine eut l'audace de se placer devant lui, comme pour le dérober aux regards du gendarme.

Mais Philibert la repoussa, puis il attendit.

Gobert disait aux gendarmes :

— Voilà l'homme qui a tiré sur moi.

Le brigadier s'avança vers Philibert, et voulut lui mettre la main au collet.

— Ne me touchez pas ! dit le bûcheron. Si vous avez ordre de m'arrêter, je vous suivrai sans résistance.

— Nous t'arrêterons, si tu es coupable.

— De quoi m'accuse-t-on ? demanda Philibert.

— Je vais vous le dire, fit Gobert.

Et il regarda Philibert avec une audace inouie.

— Cet homme est fort mal noté, dit-il, à Barbizon, à Marlotte et dans tous les villages des environs ; il a cherché souvent à soulever les gens contre le roi.

— C'est faux, dit Philibert.

Gobert continua :

— Le conservateur l'a rencontré aujourd'hui, et il m'a chargé de lui faire des observations. Je suis allé le trouver.

— Après ? dit Philibert avec dédain.

Le vieux Morin pleurait à chaudes larmes.

La mère Michel et son fils échangeaient un douloureux regard.

— Je suis allé le trouver, poursuivit Gobert, et je lui ai fait des observations. Il m'a fort mal reçu. Comme je savais que c'est un homme violent, je me suis en allé. Mais je n'avais pas fait cent pas dans le bois que deux balles ont sifflé à mes oreilles.

— Misérable ! dit Philibert, tu sais bien que cela est faux ! Oui, j'ai tiré deux coups de fusil. Je ne le nie pas. Mais c'était ton propre fusil, que je t'avais pris, que j'ai déchargé en l'air avant de te le rendre !

— Ah ! ceci est trop fort, s'écria Gobert en riant. Voici huit jours que je ne me suis pas servi de mon fusil.

Et il tendit au brigadier l'arme qu'il avait sur l'épaule.

Le brasier éclairait cette scène comme en plein jour.

Philibert put voir que Gobert avait changé de fusil.

Le brigadier abattit l'un après l'autre les deux bassinets et dit :

— C'est vrai, la poudre est vieille.

C'était l'heure du faux témoignage.

Pignolet, le cruel gamin qui se plaisait à voir un mulot dévoré par une vipère, dit au brigadier :

— Si je n'avais pas peur de Philibert, je dirais bien où est le fusil avec lequel il a tiré sur M. Gobert.

— Moi aussi, dit la Vipérine.

— Mais ne croyez donc pas ces gens-là ! s'écria Philibert hors de lui. Ils s'entendent tous pour me perdre. Je ne suis pas un assassin. Je suis un soldat. Demandez à cette brave femme que voilà, qui m'a vu pendant dix ans sur le champ de bataille.

— C'est vrai, dit la mère Michel en s'avançant. Cet homme est un honnête garçon, je vous le jure.

Le brigadier la regarda de travers :

— Vous, ma petite mère, dit-il, vous auriez beaucoup mieux fait de passer votre chemin.

— Et pourquoi cela ? demanda fièrement la cantinière.

— Parce que j'ai des ordres qui vous concernent.

— Moi ?

— Vous.

Et se penchant à son oreille, il lui dit :

— Vous ne me connaissez pas, mais j'ai fait avec vous la campagne de Russie.

Un éclair se fit dans le souvenir de la mère Michel.

— Vous étiez dans les grenadiers et vous vous appelez Sylvain.

— C'est vrai, dit le brigadier, mais je suis gendarme aujourd'hui, et j'ai l'ordre de vous arrêter.

— Mais, qu'ai-je donc fait ? dit la cantinière.

— Vous avez crié vive l'Empereur, tout le long de votre route, depuis ce matin.

— Et je le crie encore, dit la mère Michel avec un accent d'indignation. Vive l'Empereur !

— Arrêtez cette femme ! ordonna le brigadier.

— Ah ! misérable murmurait Philibert en montrant le poing à Gobert, le garde-chef. Tout cela est ton œuvre !...

— Tu peux m'insulter, répondit Gobert avec cynisme. La justice aura raison de toi.

— Ainsi, dit le brigadier s'adressant à Pignolet, tu sais où est le fusil.

— Pardine ! répondit le petit drôle.

— Et toi aussi ? continua le brigadier, s'adressant à la Vipérine.

— Moi aussi.

Cependant le brigadier eut un soupçon :

— Prenez garde ! dit-il. Les faux témoins sont sévèrement punis.

— Nous ne craignons rien, dit la Vipérine. Quand Philibert a eu tiré sur le garde, il a jeté le fusil dans une broussaille que je vous montrerai, et il s'est sauvé.

Le brigadier se tourna vers les autres gendarmes :

— Mettez les menottes à cet homme, dit-il.

— Mille tonnerres! exclama Philibert! est-ce que vous oseriez cela ?

Mais la mère Michel le calma d'un regard et lui dit ensuite :

— Ces gens-là obéissent aux ordres qu'ils ont reçus. Ne résiste pas. Dieu est juste...

— Quant à vous, ma pauvre mère, dit le brigadier tandis qu'on mettait les menottes à Philibert, j'ai ordre de vous arrêter, je vous l'ai dit. Mais il y a encore des braves gens en ce monde, et je suis bien sûr qu'on vous relâchera.

— Marchons! dit la cantinière avec fierté.

La Vipérine se mit alors, avec son frère, à marcher en tête des gendarmes, que les bohémiens escortaient en riant.

On fouilla le buisson et on y trouva en effet un fusil à deux coups fraîchement déchargé.

— Je suis perdu! murmura Philibert.

— Courage! lui dit la cantinière.

— Courage! reprit l'enfant de troupe, qui marchait fièrement à côté de sa mère.

X

Neuf heures du matin sonnaient, et on venait de relever les sentinelles de garde à la porte du vieux Louvre, dans lequel était logée une partie de l'état-major de la garde nationale.

Une femme, dont la mise était celle d'une ouvrière du faubourg, se présenta à la sentinelle qu'on venait de placer en faction, et lui dit :

— N'est-ce pas ici, camarade, que loge le colonel d'Ormignies?

— Oui, ma bonne femme, répondit le soldat.

— Je voudrais lui parler.

La sentinelle regarda curieusement celle qui s'adressait à lui et demandait si naïvement à parler à un homme aussi important que le colonel d'Ormignies.

— Oui, répéta-t-elle, je voudrais lui parler.

— Avez-vous un laisser-passer ?

— Non.

— Une lettre d'audience ?

— Pas davantage.

— Alors, ma bonne femme, vous pouvez continuer votre chemin, dit la sentinelle. On n'entre pas ici comme dans une auberge.

La solliciteuse regarda le soldat :

— Quel âge as-tu, toi, blanc-bec? lui dit-elle.

Le soldat rougit et répondit assez grossièrement :

— Vous êtes bien curieuse, la mère!

— C'est que, reprit-elle, tu me fais l'effet d'une recrue, et tu n'as pas connu l'*Autre*. Sans ça, au lieu de me recevoir comme un chien dans un jeu de quilles, tu me porterais les armes.

— Ah! bah! reprit insolemment le soldat.

Mais elle fit peu d'attention au geste moqueur dont il accompagna cette exclamation.

— Je reviendrai dans deux heures, dit-elle, quand on t'aura relevé. Peut-être bien qu'il y a aura à ta place un *ancien* qui me reconnaîtra et me laissera passer.

Elle allait s'éloigner, crânement, au pas militaire, le poing sur la hanche, lorsque un brillant officier arriva, en caracolant sur une superbe jument limousine, à ce même guichet dont le conscrit gardait si rigoureusement l'entrée.

Cet officier, qui portait l'uniforme de l'état-major de la garde nationale, la fourragère et l'épaulette de chef de bataillon, jeta un curieux regard sur la solliciteuse et dit au soldat :

— Quelle est cette femme ?

— Je n'en sais rien, répondit le conscrit. Elle veut entrer sans laisser-passer.

— Qui demande-t-elle ?

— Le colonel d'Ormignies.

Le commandant appela la femme qui était déjà à vingt pas du guichet.

Elle se retourna.

Puis, sur un signe de l'officier, elle s'approcha et, la main gauche à son front, faisant le salut militaire, elle attendit que l'officier l'interrogeât.

— Que demandez-vous, ma bonne femme? lui dit le jeune homme.

— Mon commandant, répondit-elle, je désirais parler au colonel d'Ormignies. Mais il paraît qu'on n'entre pas ici comme on y entrait autrefois.

Le commandant sourit.

— Est-ce que vous connaissez le colonel ?

— Je ne l'ai vu qu'une fois, mais soyez tranquille, dit-elle, il doit s'en souvenir.

— Ah! vraiment ?

— Nous nous sommes vus dans des circonstances qu'on n'oublie pas, allez!

— Et vous désirez lui parler ?

— Oui, monsieur. J'en ai le plus pressant besoin.

— Pensez-vous que le colonel se souviendra de votre nom ?

— Oh! certes...

— Dites-le moi : j'ai justement affaire à lui ; et s'il consent à vous recevoir, je vous enverrai chercher par un planton.

— Je m'appelle la mère Michel, répondit la femme.

— La mère Michel qui a perdu son chat? demanda le jeune homme en riant.

— Peut-être bien, dit-elle souriant à son tour. Cependant, s'il ne se souvenait pas de mon nom, dites au colonel que je suis la cantinière de Dresde.

Le commandant avait regardé avec plus d'attention cet énergique et beau visage de l'ancienne cantinière.

— Vous n'attendrez pas longtemps, la mère, lui dit-il. Restez là, avant un quart d'heure, je vous enverrai chercher.

Il mit pied à terre, jeta la bride au dragon qui lui



CHARLOTTE DE BERNERIE.

servait d'ordonnance et disparut sous la voûte du vieux palais.

La cantinière alla s'asseoir en face du guichet sur un banc de pierre qui se trouvait là par hasard, non sans avoir regardé la sentinelle toute confuse avec un certain dédain.

Pendant ce temps, le brillant chef d'escadron montait l'escalier en faisant sonner ses éperons.

Le colonel d'Ormignies logeait au premier.

— Le colonel est-il seul ? demanda-t-il au planton.

— Non, mon commandant.

— Avec qui est-il ?

— Avec un chef de division de la préfecture de police.

— Bon ! je sais qui c'est.

Et, en familier de la maison qu'il était, le commandant frappa deux coups et ouvrit la porte avant même qu'on l'eût invité à entrer.

Le chevalier Justin d'Ormignies, en petite tenue du matin, nonchalamment étendu dans un vaste fauteuil, causait avec un personnage chamarré de croix étrangères, et portant, avec une grâce parfaite de vieil émigré, un habit marron coupé à la française.

Ce dernier personnage, qui s'était appelé jadis le chevalier de Birib., avait repris son vrai nom, du moins celui que tout le monde lui connaissait dans le nouveau gouvernement.

M. le baron de Fénouil-Caradeuc, nommé par le roi chef de division à la préfecture de police était un homme fort bien en cour.

Louis XVIII faisait grand cas de son habileté, de ses relations et de son dévouement.

M. de Fénouil avait eu plusieurs fois les honneurs d'une audience, et le comte d'Artois, qui se piquait de savoir par cœur le nom de tous les gentilshommes de France, l'ayant rencontré un jour dans les antichambres, lui avait dit un exquis « Bonjour, Fénouil. »

Le roi avait comblé le baron de places et de traitements ; mais il s'était montré rebelle à l'endroit de la croix de Saint-Louis, répondant d'une façon évasive, toutes les fois que l'aventurier s'était permis une allusion discrète.

Cette croix-là et celle de la Légion d'honneur étaient les seules qui ne s'étalassent point sur l'habit marron de l'ex-chevalier Biribi.

Quant à M. Justin d'Ormignies, qui avait failli être fusillé, le jour même du siége de Paris par les alliés, il les avait obtenues toutes les deux en même temps que le grade de colonel dans la garde nationale de la Seine.

Or le jeune colonel, qui ne se doutait pas le moins du monde qu'il eût été, trois mois auparavant, arrêté sur l'ordre de Biribi, tenait ce dernier en plus haute estime que jamais.

A peu près tous les matins, celui-ci venait faire un tour au Louvre et voir son ami.

D'ailleurs, comme on va le voir, le colonel de fraîche date avait plus que jamais besoin des lumières du chevalier Biribi.

Justin d'Ormignies disait, au moment même où le

jeune commandant causait avec la mère Michel, à la porte du Louvre :

— Savez-vous que je ne renonce nullement à l'espoir d'épouser un jour ma cousine ?

— Mais, mon cher chevalier, dit le baron, il me semble que votre mariage est plus coulé que jamais.

— Comment cela ?

— Mademoiselle de Bernerie doit épouser l'ex-colonel de Vauxchamps, aussitôt qu'il sera rétabli.

— J'espère bien qu'il ne se rétablira jamais.

— Bah ! dit Biribi, demandez donc cela au vicomte, qui les voit presque tous les jours tous deux.

Et Biribi désignait le jeune commandant d'état-major qui entrait en ce moment.

Or cet officier n'était autre que notre ancienne connaissance, le vicomte de Montrevel...

C'est-à dire notre bon ami Coqueluche.

Et Coqueluche dit brusquement au nouveau colonel :

— Vous avez donc connu à Dresde une cantinière appelée la mère Michel ?

A ce nom, Justin d'Ormignies pâlit et fit un soubresaut dans son fauteuil.

— Elle est en bas, ajouta Coqueluche, et elle désire bien vous voir.

Et comme le jeune colonel était fort pâle, Biribi et Coqueluche se regardèrent avec curiosité.

XI

M. Justin d'Ormignies se remit néanmoins bientôt du trouble que lui avait causé ce nom de mère Michel, prononcé tout à coup.

— Savez-vous, dit-il, que je viens de me rappeler une de mes plus terribles émotions?

— Bah! fit Coqueluche.

— Il était écrit dans ma destinée, continua M. d'Ormignies, que je serais souvent exposé à être fusillé. La femme qui demande à me voir m'a sauvé une première fois.

— Comment cela? demanda le baron de Féouil-Caradeuc.

— Vous savez, continua le jeune colonel, que j'ai servi pendant quelque temps dans l'armée autrichienne, au grand désespoir de M. de Bernerie, mon grand-père, qui a toujours été jacobin. Quand les Français prirent Dresde, je n'eus pas le temps de me sauver, et je demeurai caché dans une maison qui, justement, fut occupée par cette femme qui était vivandière.

« Au bout de deux jours, mourant de faim, je fus découvert par elle.

« Non-seulement elle me donna à manger, mais elle facilita ma fuite et me prêta quinze louis, que, je l'avoue à ma honte, je ne lui ai pas encore rendus.

— C'est pour cela sans doute qu'elle vient, dit Biribi.

— Vous vous trompez, mon oncle, dit Coqueluche. Elle a l'air très-fier.

— Quoi qu'il en soit, dit Justin, je vais la recevoir.

Et il appela le planton qui se trouvait dans l'antichambre, et lui donna l'ordre d'aller chercher la cantinière.

Tandis que le planton descendait, Biribi dit au colonel :

— Ne jouez-vous pas gros jeu?...

— En quoi?

— En recevant au Louvre cette femme qui doit être une ennemie acharnée de la monarchie!

— Il faut bien que je paye mes dettes, répondit Justin d'Ormigniea.

Coqueluche cligna de l'œil d'une façon perceptible pour Biribi seulement, et qui voulait dire :

— Laisse-le faire, il me vient une idée.

Quelques minutes après, la cantinière arriva.

Le chevalier d'Ormignies alla vivement à elle et lui prit la main avec effusion.

Émue elle-même, la cantinière lui sauta au cou.

— Ah ! dit-elle, vous êtes un brave garçon, décidément, quoique vous ayez fait une faute dans un temps.

Elle faisait allusion sans doute au temps que le chevalier avait passé sous les drapeaux de l'Autriche.

— Voyons, ma bonne femme, lui dit-il, que puis-je faire pour vous?

— Mon cher monsieur, répondit la mère Michel, telle que vous me voyez, on m'a mis mon fils en prison, et on va fusiller un pauvre homme, à Fontainebleau, dont le seul crime est de m'avoir donné à boire et à manger.

Le colonel regarda Coqueluche et Biribi d'un air d'étonnement.

Biribi était curieux sans doute, car adressant à son tour la parole à la cantinière, il lui dit :

— Voyons, ma bonne femme, expliquez-vous.

La mère Michel n'y allait pas de main morte, en matière de franchise.

Elle se souciait peu de cacher ses opinions et de dissimuler son attachement fanatique au petit caporal.

Elle raconta donc sa longue et pénible odyssée de Fontainebleau à Toulon et son triste retour.

Plusieurs fois, le chevalier avait froncé le sourcil, mais la mère Michel ne s'en était pas aperçue.

Continuant son récit, elle lui raconta ce qui s'était passé à Fontainebleau, à savoir l'abominable machination ourdie par le garde-chef Gobert, les faux témoignages des bohémiens, l'arrestation de Philibert Morin, d'elle et de son fils.

Comment était-elle sortie de prison?

C'était presque un miracle.

Tandis qu'on instruisait l'affaire de Philibert, inculpé de tentative d'assassinat sur la personne d'un garde dans l'exercice de ses fonctions, la ville de Fontainebleau s'était trouvée tout à coup divisée par deux courants d'opinions.

L'un de ces courants était favorable à Philibert, — l'autre lui était contraire.

Selon les uns, le bûcheron avait bien réellement tiré sur le garde.

Selon les autres, il était innocent.

La garnison de Fontainebleau avait pris parti pour le bûcheron.

Les bourgeois tenaient pour Gobert.

D'abord on avait accusé la cantinière de complicité.

Son uniforme proscrit, sa fierté, l'âpre franchise avec laquelle elle se glorifiait de sa fidélité à l'Empereur, avaient irrité les magistrats.

Mais le juge d'instruction eut beau faire, il ne put établir la complicité, et force lui fut de rendre une ordonnance de non-lieu, touchant la mère Michel.

Seulement, en la faisant mettre en liberté, il garda son fils en prison, disant que l'enfant était en état de vagabondage et qu'il devait, avant de le relâcher, en référer à l'autorité militaire.

C'est alors que la mère Michel, un moment écrasée de douleur, avait retrouvé son indomptable énergie.

Elle s'était souvenue de ce Français qui lui devait la vie et qui, maintenant, était en faveur.

Et elle s'était remise en route pour Paris, résolue à arriver jusqu'au colonel d'Ormignies, à obtenir de lui la mise en liberté de son fils et celle de Philibert qui, s'il était déclaré coupable, serait certainement fusillé.

Justin d'Ormignies avait écouté le récit de la cantinière avec une attention soutenue

Parfois, un léger froncement de sourcils avait trahi sa haine pour le parti bonapartiste, mais il n'avait pas dit un mot qui pût arrêter la vivandière.

Quand elle eut fini, il lui dit :

— Eh bien! que puis-je faire?

— Mais, mon bon monsieur, dit-elle, vous ne doutez pas de ma parole, je crois?

— Assurément non.

— Philibert est innocent.

— Je le crois comme vous.

— Il faut que vous sauviez Philibert, il faut que vous me fassiez rendre mon fils.

— Revenez demain, dit-il. Ce sera fait; j'irai voir le roi et je lui en parlerai.

Coqueluche et Biribi ne donnèrent aucune marque d'improbation à ces paroles.

— Où êtes-vous logée? demanda encore Justin d'Ormignies.

— Au faubourg Saint-Antoine.

Justin tressaillit.

— Chez de braves gens qui me nourrissent, car je suis sans ressources, dit-elle simplement.

— Comment les nommez-vous?

— Mame Toinette et Quille-en-Bois, la mère des compagnons et un forgeron.

Le chevalier reçut un coup de couteau en pleine poitrine, à ces derniers mots. Et son amour pour Suzanne, un moment assoupi, se réveilla plus violent que jamais.

— C'est bien, dit-il avec une émotion subite dans la voix; j'irai vous voir, il est inutile que vous vous dérangiez : avant demain vous aurez de mes nouvelles.

En même temps, il ouvrit un tiroir, y prit un rouleau d'or de mille francs, et le mit dans la main de la cantinière émue jusqu'aux larmes : .

— Permettez-moi, en attendant, dit-il, d'acquitter une dette.

— Ah! je le répète, dit-elle, vous êtes un brave garçon...

Et la mère Michel s'en alla tout émue et l'espoir au cœur.

. . . .

Quand elle fut partie, Biribi regarda froidement Justin d'Ormignies.

— Mon cher chevalier, lui dit-il, je crois que vous venez de faire ce qu'on appelle communément une sottise.

— Hein? dit le chevalier.

Biribi continua :

— Je maintiens le mot et je le prouve.

Justin d'Ormignies l'examina avec une curiosité inquiète, et Biribi échangea un nouveau regard avec Coqueluche son âme damnée.

— Que voulez-vous dire? balbutia Justin d'Ormignies.

— Vous allez voir...

XII

Coqueluche, il faut lui rendre cette justice, était demeuré impassible durant tout le récit de la cantinière.

Il n'avait témoigné aucun étonnement des promesses de Justin d'Ormignies, et avait paru, au contraire, les trouver toutes naturelles.

— Voyons, mon oncle, dit-il, tâche de ne pas être froid comme un diplomate et sceptique à l'endroit du bon cœur de M. le chevalier d'Ormignies.

Biribi répondit froidement :

— On ne fait, avec du cœur, ni de la politique, ni ses propres affaires, et le colonel vient de compromettre singulièrement les siennes.

— Cette femme m'a sauvé la vie autrefois, dit Justin d'Ormignies.

— Autres temps, autres mœurs; dit Biribi, qui secoua d'un geste élégant quelques grains de tabac éparpillés sur son jabot.

Cette Jacobine avait prêté quinze louis au chevalier, il lui en rend cinquante, c'est fort bien; mais s'il allait trouver le roi, s'il s'intéressait à un bûcheron mal noté, à un enfant de troupe, emprisonné comme vagabond, il se compromettrait bien inutilement.

Le roi, qui ne refuse jamais, s'empresserait de mettre en liberté le bûcheron et l'enfant de troupe.

Seulement, le lendemain, le conservateur des forêts, les bourgeois de Fontainebleau et le parquet réclameraient.

C'est là un guêpier où je ne conseille nullement au chevalier de se fourrer, acheva Biribi.

Coqueluche se mit à rire :

— Hé! hé! mon oncle, dit-il, tu oublies une chose.

— Laquelle?

— C'est que le chevalier est aussi tenace au point de

vue de ses passions, qu'au point de vue de ses idées d'ambition et de fortune.

— Hein? fit Justin d'Ormignies.

— Plait-il? ajouta Biribi.

Coqueluche reprit :

— Le chevalier est toujours amoureux de Suzanne.

Justin pâlit et rougit tour à tour.

— Et tu veux, poursuivit Coqueluche, qu'il renonce à la bonne fortune qui lui est offerte, de s'introduire de nouveau dans la maison de maître Quille-en-Bois?

Justin se taisait.

Biribi haussa légèrement les épaules.

— Je croyais, dit-il, que le chevalier ne pensait plus à cette fillette. Entre nous, il n'a nul besoin, si elle lui tient toujours au cœur, de s'occuper de sa cantinière, pour se faire aimer de la petite.

— Tu crois, mon oncle?

— Parbleu! dit Biribi; quand le chevalier voudra, je la lui ferai enlever.

Coqueluche ne se tint pas pour battu :

— Moi, dit-il, je vois les choses à un tout autre point de vue, mon oncle.

— En vérité!

— Et je soutiens même que c'est la fortune qui est venue frapper à votre porte ce matin sous les traits de cette cantinière.

Biribi se mit à rire, Justin d'Ormignies regarda Coqueluche avec étonnement.

Coqueluche continua :

— Avant de m'expliquer, laissez-moi vous faire une question.

— A moi, ou au chevalier?

— A tous les deux.

Et regardant Biribi :

— Je commence par toi, mon oncle. Es-tu pleinement satisfait?

— De quoi?

— Du nouveau régime.

— Non! non! fit Biribi, le roi m'a donné une assez bonne place, mais...

— Mais il aurait pu mettre deux cent mille francs dans la corbeille de mariage de Juliette.

— C'est vrai.

— Ensuite, il te traite un peu légèrement, cavalièrement, même. Il t'a donné un emploi dans sa police au lieu de te créer pair ou gentilhomme de sa chambre.

Biribi soupira.

— Enfin, acheva Coqueluche, quand tu lui demandes la croix de Saint-Louis, ne fait-il pas la sourde oreille?... A vous, maintenant, chevalier?

Et Coqueluche s'adressait à Justin d'Ormignies :

— En vérité, dit-il, les rois ne sont pas aussi reconnaissants qu'ils pourraient l'être.

Vous avez risqué votre vie dix fois pour la monarchie — à Fontenelle, par exemple.

Qu'a fait le roi pour vous? au lieu de vous nommer à un grade élevé dans l'armée, il vous a fait colonel dans la garde nationale, un emploi pour rire.

Justin d'Ormignies se mordit les lèvres.

Mais Coqueluche, impitoyable dans sa critique, continua :

— Louis XVIII est bien le descendant de Henri IV. Il a pour maxime qu'il faut gagner les cœurs qu'on n'a pas, et ne rien faire pour les gens sur le dévouement desquels on peut compter.

Justin d'Ormignies fit un geste de dépit.

— Vous avez un peu raison, dit-il.

— Mon avis est, poursuivit Coqueluche, qu'il faut toujours se montrer indispensable, quand on veut fixer la faveur des rois.

— Celui de France n'a plus besoin de nous.

— Bah! dit Coqueluche.

Et il eut un rire moqueur.

Biribi regarda son prétendu neveu :

— Je vois revenir ton fameux *dada*, dit-il, ta conspiration.

— Une conspiration? fit Justin un peu surpris.

— Peut-être bien...

— Mais ourdie par qui? contre qui?

— Ourdie contre le nouveau régime, cela va de soi, par les bonapartistes, cela se devine, et découverte par nous assez à temps pour sauver la Monarchie. Alors, dame! le jour où nous irons trouver le roi et où nous lui dirons : « Sire, nous pouvons empêcher un grand malheur. Mais M. d'Ormignies veut devenir maréchal de camp et épouser sa cousine; mon oncle, le baron de Fénouil-Caradeuc songe à me donner sa nièce en mariage, mais il souhaiterait que votre Majesté la dotât richement, et qu'elle fit son père chevalier de Saint-Louis; mais, moi-même, Sire, ayant toujours eu du goût pour la diplomatie, je m'accommoderais d'une ambassade. » Ce jour-là, le roi fera ce que nous voudrons.

— C'est fort bien, dit Justin d'Ormignies, mais il n'y a pas de conspiration.

— C'est vrai.

— Et y en eût-il une, qui vous dit que c'est nous qui pourrions la déjouer?

— Vous êtes naïf, fit Coqueluche. Les conspirations s'organisent quelquefois toutes seules.

— Que voulez-vous dire?

— Ecoutez-moi bien. Cette femme qui sort d'ici, devant nous qui sommes des sujets fidèles du roi, n'a pas craint de parler très-haut de son attachement à l'usurpateur.

— C'est vrai.

— Elle est logée dans le faubourg Saint-Antoine où tous, ouvriers, femmes, enfants, vieillards, regrettent Napoléon.

— Eh bien?

— Qu'on refuse ce qu'elle demande, que son fils demeure en prison, qu'on laisse fusiller le bûcheron de Fontainebleau, et elle criera tout haut à la tyrannie; qu'enfin quelques agents adroits se mêlent à tous ces imbéciles, et il n'en faut pas davantage pour qu'une conspiration s'organise, et qu'un fanatique sorte de là, un soir, armé d'un poignard ou d'un pistolet pour attenter à la vie du roi.



Le cabaret de la mère des compagnons était plein de monde (page 201).

— Mais c'est abominable, ce que vous dites-là? s'écria d'Ormignies, dont toute la fierté se révolta.

— Aussi, dit Coqueluche, je ne vous propose pas de vous en mêler.

— Alors?...

— Je ne vous demande qu'une chose.

— Laquelle?

— C'est de laisser faire.

— Mais quoi?

— Laisser faire, ou plutôt ne rien faire, ne vous mêler en rien de cette femme.

Justin d'Ormignies paraissait triste.

— Je vous offre pourtant un joli prix de votre abstention, dit Coqueluche.

— Lequel?

— Un prix composé de deux choses : la main de votre cousine d'abord...

— Mais...

— Que vous importe, si j'arrive à mon but? ensuite un grade sérieux dans l'armée.

Justin d'Ormignies ne répondit pas.

Les deux bandits venaient de triompher de son vieil honneur de gentilhomme.

Quant à Coqueluche, il termina par ces mots :

— Toi, mon oncle, il est bien convenu que tu me donnes ta fille en mariage?

Ces trois hommes se regardèrent alors...

Le pacte était conclu.

XIII

Il y avait quinze jours que la mère Michel s'était présentée au Louvre pour la première fois, et avait été reçue par le chevalier d'Ormignies.

Ce dernier lui avait annoncé sa visite pour le soir même, en lui promettant de voir le roi.

Mais le soir était venu, puis le lendemain et les jours suivants.

La mère Michel n'avait plus entendu parler du chevalier.

Alors, elle avait pris le parti de retourner au Louvre.

Mais la sentinelle avait croisé la baïonnette devant elle.

Elle avait attendu une autre sentinelle qui en avait fait autant.

Désespérée, elle s'était adressée à un officier qui passait.

L'officier lui avait dit :

— M. d'Ormignies n'est plus au Louvre

— Où est-il?

— Je ne sais pas.

Elle était revenue le lendemain et les jours suivants, sans plus de succès.

Pendant ce temps son fils était en prison, et on jugeait Philibert.

Le faubourg était en rumeur.

Le matin, il y avait eu une émeute, et un bataillon, arrivé en toute hâte, avait fait feu sur le peuple.

Le peuple s'était retiré, emportant ses morts et ses blessés, mais aux cris, maintenant séditieux, de : Vive l'Empereur.

Ce soir-là, le cabaret de la mère des compagnons était plein de monde.

Mais on ne buvait pas, on ne parlait pas à haute voix.

Les ouvriers étaient sombres et le visage de Quille-en-Bois avait un aspect menaçant.

Suzanne tremblait, comme à l'approche d'un malheur inconnu.

La mère Michel, assise au coin du feu, parlait de l'Empereur avec une mâle et sauvage éloquence.

Les malédictions pleuvaient sur le nouveau régime.

— Oh! disait Quille-en-Bois, si Paris avait du cœur, comme il chasserait toute cette valetaille empanachée!

— Si nous appelions le faubourg aux armes! disait Jean-le-Manchot.

— Patience! murmurait mame Toinette, l'heure de la révolte n'est pas loin.

Il y avait dans un coin du cabaret un homme silencieux et sombre, portant toute sa barbe et dont les yeux étaient brillants de folie.

C'était l'officier russe Pétrowitz.

Depuis le jour où il était venu tomber mourant à la porte du cabaret, Pétrowitz n'en avait plus bougé.

La prédiction de la bohémienne le poursuivait sans cesse.

Depuis cinq mois, Pétrowitz vivait caché dans le faubourg.

Mais les nouvelles du dehors arrivaient jusqu'à lui.

Il savait que, porté comme déserteur, il avait été jugé par contumace, et condamné à mort par une cour martiale.

Mais cette mort qui l'attendait, ce n'était pas celle prédite par la bohémienne, et Pétrowitz ne la craignait pas.

Les Russes, ces enfants du despotisme, deviennent quelquefois des apôtres ardents de la liberté.

Depuis cinq mois, Pétrowitz vivait au milieu des ouvriers du faubourg, il entendait faire l'apologie de Napoléon, il entendait maudire l'étranger, il écoutait avec une âpre avidité ces récits de gloire et de malheur qui résumaient si bien la grande épopée impériale.

Et le noble Russe devenait peu à peu libéral, et il haïssait la tyrannie.

Pétrowitz était une de ces âmes ardentes qui, une fois lancées sur une pente, ne s'arrêtent plus.

Un homme avait contre-signé l'arrêt de la cour martiale qui le condamnait à mort.

Cet homme était le général Sacken, gouverneur de Paris.

Pétrowitz haïssait le général Sacken, et cette haine grandissait de jour en jour et prenait toutes les proportions du fanatisme.

— Ah! disait Jean-le-Manchot, ce n'est pas tous ces nouveaux officiers qui portent des vestes brodées d'or et des panaches blancs, que nous craindrions beaucoup, nous autres, les vieux soldats des Pyramides! Qu'on nous débarrasse des Russes qui occupent encore Paris, et je me mets à la tête du faubourg, et nous marchons sur les Tuileries.

A ces paroles de Jean-le-Manchot, Pétrowitz avait dressé l'oreille comme un vieux cheval de bataille au son du clairon.

— Si Sacken n'était plus là, disait Quille-en-Bois, nous verrions bien...

Pétrowitz ne dit pas un mot.

Mais il se leva et se dirigea vers la porte.

— Où allez-vous? Hé! dit mame Toinette.

— Je vais rejoindre mon régiment, dit-il.

— Mais, malheureux! s'écria Suzanne, vous êtes condamné à mort!

— Je le sais.

— Et si vous vous livrez, on vous fusillera.

— Je l'espère.

Il disait cela d'une voix sourde et promenait autour de lui un regard égaré.

— Pauvre jeune homme! murmura la mère Michel, c'est sa folie qui le reprend.

— Oui, dit-il, vous avez raison. C'est la folie du meurtre.

Et comme on le regardait avec étonnement :

— Si les Russes ne me fusillent pas, dit-il, j'assassinerai le général Sacken. Et alors, la prédiction de la bohémienne s'accomplira, je serai guillotiné.

Ce mot fit courir un frisson parmi les hôtes de mame Toinette.

— Vous êtes fou, dit Quille-en-Bois, restez avec nous... Nous vous cacherons...

— Vous le voulez? dit Pétrowitz.

— Nous vous en supplions, fit la jolie Suzanne.

— Qu'il soit donc fait ainsi, soupira le Russe.

Et il alla se rasseoir.

En ce moment, la porte du cabaret s'ouvrit et un homme entra.

Cet homme qui avait été jadis un commensal du cabaret de mame Toinette, personne ne le reconnut, tant il possédait l'art des métamorphoses et des déguisements.

C'était un brillant officier de la garde royale, portant toute sa barbe et traînant sur le pavé des éperons sonores et un sabre retentissant.

Mais si personne ne reconnut Coqueluche, la mère Michel reconnut l'officier qui l'avait introduite auprès du chevalier Justin d'Ormigules.

Et comme les ouvriers le regardaient d'un air menaçant, Coqueluche dit à la mère Michel :

— C'est à vous que j'en ai.

— Ah! s'écria la cantinière, m'apportez-vous des nouvelles de mon fils?

— Votre fils est toujours en prison.

— Et Philibert?

— Condamné à mort.

La mère Michel jeta un cri.

— Condamné à mort, dit Coqueluche, malgré mes efforts et ceux du colonel. Cependant, il nous reste encore un espoir.

— Lequel? dit vivement la cantinière.

— Voulez-vous aller vous jeter aux pieds du roi? Le colonel se charge de vous faire parvenir jusqu'à lui.

— Ah! si je le veux! dit la mère Michel.

— Mais, dit Coqueluche, il faut se hâter. L'exécution est pour après-demain.

— J'irai, dit la mère Michel.

— Demain matin, à huit heures, je viendrai vous prendre, dit Coqueluche.

Puis, il fit un pas vers la porte, et se retournant :

— Ah! dit-il, si l'Empereur était là, tout cela n'arriverait pas.

— Vous regrettez donc l'Empereur, vous? dit brusquement Quille-en-Bois.

— Vous croyez donc que je ne suis pas Français? répondit Coqueluche.

Et il sortit.

— Eh bien! voyez-vous, dit Quille-en-Bois quand il fut parti, il y en a bien dix mille comme ça dans l'armée de Paris, et qui tourneraient pour nous, si les Russes n'étaient pas là.

Pétrowitz ne répondit rien.

Mais il détourna les yeux d'un long couteau de cuisine qui se trouvait sur la table.

Un couteau à lame triangulaire et à manche de corne, comme en rèvent ceux que la folie du meurtre a gagnés.

XIV

Le roi Louis XVIII sort tous les jours en voiture par la grande grille du jardin des Tuileries, traverse la place Louis XV et monte rapidement les Champs-Elysées.

Un détachement de la Maison-Rouge, c'est-à-dire de chevau-légers et de gardes du corps, escorte le carrosse.

Le roi aime aller vite.

Cependant, vers le milieu des Champs-Elysées, à l'angle de la rue de Chaillot, le cortége royal a coutume de faire halte un moment.

Chaque jour, en cet endroit, sur les deux côtés de la chaussée se trouvent de nombreux pétitionnaires.

Le roi aime ces audiences en plein air.

Sur un signe de Sa Majesté, les gardes du corps laissent approcher tous ceux qui ont des placets à remettre au roi.

Ce jour-là, le lendemain de celui où nous avons vu Coqueluche aller prévenir la mère Michel au faubourg, la cantinière est parmi les porteurs de placets.

Sur le conseil de Coqueluche, la mère Michel a revêtu son uniforme en lambeaux.

Le roi fronce bien un peu le sourcil, mais il dit néanmoins :

— Laissez approcher cette femme.

La cantinière a placé sa pétition, pliée en quatre et sous pli cacheté, sur le bord de son tricorne, qu'elle élève jusqu'à la portière du carrosse.

Le roi la regarde et la martiale figure de la cantinière le séduit :

— Qui êtes-vous? dit-il.

— J'étais cantinière dans la garde impériale.

— Après? fait le roi d'un ton un peu brusque, comment vous nommez-vous?

— La mère Michel, répond-elle.

Un jeune garde du corps murmure à mi-voix :

— *Qui a perdu son chat.*

Ces paroles arrivent aux oreilles du roi; le roi sourit et prend le placet.

Et tout aussitôt, un officier de la garde nationale saisit vivement la mère Michel et la tire en arrière.

D'autres pétitionnaires entourent la voiture, et la cantinière se trouve entraînée hors de la foule.

L'officier de la garde nationale lui dit alors :

— Philibert est sauvé.

— Que dites-vous? s'écrie la mère Michel avec émotion.

— Vous avez plu au roi.

— Vous croyez? fait la pauvre femme.

— Le roi a souri. Votre cause est gagnée... Maintenant, retournez au faubourg : avant ce soir, je vous porterai la grâce de Philibert.

Et Coqueluche, car c'est lui, fait descendre rapidement les Champs-Elysées à la cantinière, tandis que le carrosse royal continue sa route au grand trot, se dirigeant vers le bois de Boulogne.

Puis il lui fait prendre les rues adjacentes et lui dit :

— A présent, vous n'avez plus besoin de moi; vous savez votre chemin. A ce soir.

Et Coqueluche quitte la cantinière, revient sur ses pas, gagne la place Beauvau et entre dans un café où l'attend Biribi.

M. le baron de Fenouil-Caradeuc est assis à l'écart dans un coin du café.

Mais il parcourt depuis une demi-heure, d'un air distrait, *la Gazette de France* que lui a apportée le garçon.

Son esprit est ailleurs.

Enfin Coqueluche entre, et la physionomie du baron s'éclaire.

— Eh bien! dit-il.

— Mon oncle, répond Coqueluche, c'est fait.

— La cantinière n'a pu approcher du carrosse?

— Au contraire.

— Elle est arrivée jusqu'au roi?

— Oui.

— Et elle a remis son placet?

— Sans doute, dit Coqueluche, et le roi a ri lorsqu'elle a dit qu'elle se nommait la mère Michel.

— Mais, malheureux, s'écria Biribi, si le roi a ri, si le roi a pris le placet...

— Eh bien?

— Il fera grâce au bûcheron de Fontainebleau et notre plan avorte?

Coqueluche se mit à rire.

— Mon oncle, dit-il, j'ai toujours eu raison de te dire que tu étais naïf à mon endroit. Je suis plus fort que cela, et si je t'ai demandé la conduite de cette petite affaire, c'est que j'avais mon idée.

— Voyons! dit Biribi d'un air de doute.

— D'abord, dit Coqueluche en s'asseyant, fais-moi donner un verre de xérès. Je n'ai pas grand appétit depuis quelque temps.

Biribi appela le garçon et Coqueluche continua :

— Qui a écrit le placet de la cantinière?

— C'est moi, dit Biribi.

— Que contenait-il?

— Une requête chaleureuse en faveur du bûcheron Philibert.

— Fort bien, reconnaîtras-tu ton écriture?

Et Coqueluche, ouvrant son uniforme, tira de son sein le placet écrit par Biribi, et le plaça sous les yeux du faux baron.

— Que me chantes-tu donc là? fit celui-ci. Puisque voilà le placet, la cantinière n'a pu le remettre au roi.

— Naturellement. Mais alors elle lui en a remis un autre.

— Ah!

— Que j'ai substitué au tien et dont la rédaction m'appartient.

— Que contient-il?

— Oh! une demande bizarre.

— Voyons?

— La cantinière ne sollicite plus la grâce de Philibert, mais elle conseille au roi d'abdiquer et de rappeler Napoléon, le menaçant de soulever le faubourg Saint-Antoine, elle et la mère des compagnons, et de marcher sur les Tuileries.

A ces étranges paroles de Coqueluche, Biribi fit un soubresaut sur son siége.

— Ne te moques-tu pas de moi? s'écria-t-il.

— Mais non... mon oncle...

Cette fois, Biribi ne put s'empêcher de regarder son prétendu neveu avec admiration.

— Maintenant, mon oncle, poursuivit froidement Coqueluche, je t'engage à ne pas savourer trop longtemps ta tasse de café.

Le roi a sans doute déjà lu le placet. Tu le vois d'ici bondir dans sa voiture.

Il faut qu'il te trouve aux Tuileries, l'attendant dans son cabinet.

— Bien.

— Tu lui diras: « Sire, je suis sur les traces d'une vaste conspiration qui n'a rien moins pour but que le soulèvement de Paris, le renversement des Bourbons et le rappel de Bonaparte. Cette conspiration a pour foyer le faubourg Saint-Antoine.

« A la tête se trouve une espèce d'illuminée qu'on appelle la mère Michel. »

Tu comprends, mon oncle, que le roi te donnera tous les pouvoirs que tu demanderas.

— Oh! certes, fit Biribi.

— D'un coup de filet, cette nuit, nous arrêterons Quille-en-bois, la mère Toinette et les principaux forgerons. On enlèvera la petite Suzanne, puisque cela fait plaisir au chevalier.

— Et, dit Biribi, nous forgerons une petite liste de conspirateurs parmi lesquels se trouvera l'ex-colonel Raoul de Vauxchamps.

— Je crois que ta croix de Saint-Louis est en bon chemin, acheva Coqueluche.

Biribi jeta cent sous sur la table, et sortit sans redemander sa monnaie.

Coqueluche le suivit.

. . . .

Pendant ce temps, la mère Michel, pleine d'espoir et croyant déjà presser son fils dans ses bras, retournait au faubourg.

Mais comme elle approchait du cabaret de mame Toinette, elle vit un rassemblement sur la porte.

Femmes, enfants, ouvriers entouraient un vieillard fou de douleur et qui pleurait à chaudes larmes.

Ce vieillard, la mère Michel le reconnut.

C'était le père Morin.

Le père Morin était venu de Fontainebleau à pied, malgré son âge.

Le père Morin se tordait les mains de désespoir et demandait vengeance.

Son fils Philibert avait été guillotiné le matin.

C'était le premier acte de la sanglante tragédie imaginée par ces deux bandits qui se nommaient Coqueluche et Biribi.

XV

Le faubourg était alors et il est encore aujourd'hui assez semblable à une ville de province où tout le monde se connaît et dans laquelle une nouvelle, bonne ou mauvaise, se propage avec la rapidité de l'éclair.

Il y avait à peine une heure que le vieux père Morin était arrivé, et déjà tout le monde savait qu'au mépris de la promesse d'un sursis, le malheureux bûcheron avait été guillotiné le matin.

Aussi le quartier avait-il pris une physionomie menaçante.

On s'était intéressé à Philibert, à cause de la mère Michel et en haine du nouveau régime.

Aussi, lorsque la cantinière arriva, les murmures d'indignation éclatèrent-ils.

Quelques ouvriers crièrent aux armes.

Mais la mère des compagnons retrouva alors toute son autorité.

— Mes enfants, dit-elle, le moment n'est pas encore venu. Du calme.... du calme!... L'heure des représailles sonnera. Soyez-en sûrs.

Mais si on ne fit pas de barricades, si le peuple ne courut pas aux armes, il n'en continua pas moins à stationner par groupes nombreux dans les rues et dans les carrefours.

Quelques agents de police déguisés s'étaient mêlés à la foule.

On les reconnut, et ils faillirent être écharpés.

Vers le soir, l'autorité prévenue envoya un bataillon camper sur la place de la Bastille.

Mame Toinette et Quille-en-Bois comprirent que, si les soldats entraient dans le faubourg, on ne pourrait plus retenir les ouvriers et qu'une bataille sanglante s'engagerait.

L'invalide et la mère des compagnons prirent bravement un parti.

Ils allèrent sur la place de la Bastille et, parlementant avec les soldats, ils arrivèrent jusqu'au commandant.

— Je réponds de tout, lui dit mame Toinette, si vous



Raoul de Vauxchamps.

me repondez, vous, que vos soldats ne quitteront pas leur campement.

Le commandant était un homme intelligent, et de plus un enfant de Paris.

Il savait de quelle popularité la mère des compagnons jouissait parmi les ouvriers, et quelle autorité elle avait sur eux.

Quille-en-Bois et mame Toinette retournèrent dans le faubourg, et dissipèrent peu à peu les rassemblements.

Puis la nuit vint, les cabarets se fermèrent, l'effervescence fut vaincue par le sommeil, et les ouvriers rentrèrent chez eux.

Il ne resta plus chez mame Toinette que les deux forgerons, Quille-en-Bois et Jean-le-Manchot, le vieux père Morin qui pleurait son fils, et la mère Michel, morne et sombre, sur les joues brunies de laquelle roulaient deux grosses larmes.

Elle n'espérait plus qu'une chose, — c'était qu'on lui rendit son fils.

Suzanne n'avait pas voulu se mettre au lit.

Elle était demeurée avec sa marraine dans la salle basse du cabaret.

Vers minuit, on frappa doucement à la devanture, qui était fermée depuis longtemps.

— Qui est là ? demanda Quille-en-Bois.

— Un ami, répondit-on.

Quille-en-Bois ouvrit.

C'était le brillant officier de la garde nationale, c'est-à-dire Coqueluche.

Il tenait un enfant par la main,

L'enfant de la mère Michel.

La cantinière ne poussa qu'un cri et prit son enfant dans ses bras.

Quille-en-Bois ne reconnut pas Coqueluche plus que la veille.

— Mes amis, dit le faux vicomte de Montrevel, pardonnez-moi, pardonnez-nous. On nous a trompés, on nous a trahis...

Il était fort ému en parlant ainsi.

— Tel que vous me voyez, dit-il, je suis allé à Fontainebleau à franc étrier, porteur de la grâce de Philibert. Le roi avait signé. Je suis arrivé trop tard, — un ordre parti de Paris la veille m'avait devancé.

Il y avait un tel accent de sincérité dans ses paroles que la mère Michel lui tendit la main.

— Vous êtes un brave homme, dit-elle. Je vois bien que vous avez fait tout ce que vous avez pu.

— Je vous rends votre enfant, dit Coqueluche, et je suis chargé de vous remettre cent louis de la part du roi.

Seul, de toute la maison, le caniche de la cantinière ne paraissait point partager la sympathie générale

Il avait grogné plusieurs fois, et l'enfant de troupe avait été obligé de le faire taire.

— Donnez-moi un verre de vin, dit Coqueluche. Je

meurs de soif. Le petit vous dira que nous ne nous sommes pas arrêtés.

— C'est vrai, dit l'enfant, que Coqueluche avait amené sur le coussinet de sa selle.

La mère des compagnons souleva la trappe de la cave qui se trouvait dans un coin de la cuisine.

Puis elle prit l'unique chandelle qui se trouvait sur la table, pour descendre chercher du vin.

Pendant cinq minutes, la salle basse demeura dans l'obscurité.

Mais ces cinq minutes avaient suffi à Coqueluche pour laisser tomber un portefeuille dans l'escalier de la cave.

Ce portefeuille, il l'avait volé sur la table de mademoiselle de Bernerie, la veille même, car il continuait à visiter chaque jour M. de Vauxchamps qui entrait en pleine convalescence.

Or, ce portefeuille marqué aux initiales R... V... contenait plusieurs lettres à l'adresse du colonel et, en outre, une liste de conspirateurs et un plan de conspiration.

Cette dernière pièce, comme on le pense bien, était l'œuvre de Coqueluche et de Biribi.

Mame Toinette remonta avec deux bouteilles de vieux vin.

Coqueluche en vida un verre d'un seul trait, laissa sur la table les cent louis, et promit d'obtenir au malheureux père de Philibert une petite pension.

Puis, il s'en alla, après avoir serré la rude main de Quille-en-Bois, qui disait :

— C'est tout de même un brave garçon.

Mais, quand il fut parti, le chien cessa subitement de grogner.

— Allons! mes enfants, dit Quille-en-Bois, il faut pourtant nous mettre au lit.

— Je voudrais bien attendre cependant que ce pauvre Pétrowitz fût rentré, dit mame Toinette.

Alors seulement, on s'aperçut que l'officier russe avait disparu.

Pétrowitz était sorti furtivement du cabaret, un peu avant qu'on ne fermât, et il avait emporté, caché sous son dolman, ce long couteau de cuisine, objet de sa convoitise.

. . . .

Cependant la nuit s'écoulait et Pétrowitz ne rentrait pas.

Vers deux heures du matin, comme l'inquiétude des hôtes de mame Toinette était au comble, un bruit se fit dans la rue.

On entendit les pas cadencés d'une patrouille, et ces pas vinrent s'arrêter à la porte du cabaret.

En même temps, des crosses de fusils résonnèrent sur le pavé.

Puis on frappa à la porte.

— Qui est là et que veut-on? demanda encore Quille-en-Bois.

— Au nom du roi, ouvrez! répondit une voix hautaine.

Les hôtes de mame Toinette se regardèrent.

— Il faut ouvrir, dit la mère des compagnons.

Quille-en-Bois obéit.

Alors un commissaire de police, ceint de son écharpe, entra dans le cabaret :

— Que personne ne sorte! dit-il.

XVI

La mère Michel et les deux autres femmes avaient pâli en voyant entrer le commissaire.

Derrière lui, des soldats pénétrèrent dans le cabaret.

Il y en avait bien une douzaine et, alors même que Jean-le-Manchot et Quille-en-Bois eussent été armés, toute résistance eût été de leur part une folie.

— Que personne ne sorte! avait dit le commissaire.

— Que voulez-vous? demanda Quille-en-Bois avec calme, nous sommes d'honnêtes gens et n'avons pas d'affaire avec la justice.

— Comment vous nommez-vous? demanda sèchement le magistrat.

— Dans le faubourg, on m'appelle Quille-en-Bois.

— Et vous? fit le commissaire, s'adressant à Jean-le-Manchot.

Jean donna ses nom et prénoms.

Puis ce fut le tour de mame Toinette et de Suzanne.

La mère Michel fut interrogée la dernière.

— Je me nomme la mère Michel, dit-elle.

— Votre profession?

— Cantinière.

— C'est bien vous, dit le commissaire, qui avez fait tenir un placet au roi?

— C'est moi.

— Au nom de la loi, je vous arrête.

— Moi! exclama la cantinière, quel crime ai-je donc commis?

— On vous le dira; moi, je n'ai d'autre mission que de vous mettre en état d'arrestation.

Quille-en-Bois s'écria :

— A moi les compagnons!

Mais le commissaire se tourna vers les soldats :

— Si cet homme pousse un second cri, dit-il, fusillez-le!

— Tais-toi, mon vieux, dit Jean-le-Manchot, il faut être calme, laisse faire la police, elle sera bien habile si elle nous prouve que nous ne sommes pas d'honnêtes gens.

Quille-en-Bois se rongeait les poings avec fureur; mais la mère Michel dit :

— Vous avez raison, Jean, quand on n'a rien à se reprocher, on ne craint rien.

L'enfant s'était mis devant sa mère comme pour lui faire un rempart de son corps.

Elle l'écarta doucement et lui dit :

— N'aie pas peur, mon enfant, ils ne me fusilleront pas.

Et s'adressant au commissaire :

— Je suis prête à vous suivre, monsieur, dit-elle.

Mais l'enfant s'écria :

— Je vais avec toi, maman.

Le commissaire répondit à la mère Michel :

— Pas encore.

Puis, comme tous les soldats étaient entrés dans le cabaret, il ordonna de fermer les portes, ajoutant :

— Nous allons faire une perquisition.

— Vous pouvez chercher tant que vous voudrez, répondit mame Toinette, il n'y a rien de suspect chez moi.

— C'est ce que nous verrons.

Alors, assisté de deux soldats, le commissaire se mit en devoir d'ouvrir les meubles, les tiroirs, les armoires. Il commença par les chambres du haut et le grenier.

Nulle part, il ne trouva rien.

A mesure que les perquisitions avançaient, le visage crispé de Quille-en-Bois s'éclaircissait et se rassérénait peu à peu.

Seule, Suzanne, toute tremblante, était agitée des plus noirs pressentiments, et son effroi contrastait avec le calme de tous.

La mère Michel elle-même, malgré la menace d'arrestation, avait reconquis tout son sang-froid.

Il ne restait plus que la cave à visiter.

— Vous y trouverez de bon vin, dit mame Toinette avec un dédain railleur, mais voilà tout.

A son tour, le commissaire fronçait le sourcil, et il murmurait à l'oreille de l'officier qui commandait les soldats :

— Jusqu'à présent, je ne vois pas la moindre trace de conspiration.

Quille-en-Bois, qui l'entendit, haussa les épaules. Jean-le-Manchot fut plus explicite :

— Quand nous voudrons conspirer, dit-il, nous appellerons le faubourg aux armes.

On descendit à la cave.

Les futailles furent sondées, les bouteilles examinées, le sol fouillé.

On ne trouva rien.

Mais comme le commissaire remontait découragé, et murmurait tout haut qu'on l'avait mystifié à la préfecture de police, son pied heurta contre un petit objet qui gisait sur une des marches de l'escalier.

Il se baissa, reconnut un portefeuille et s'en empara.

Mame Toinette et les autres jetèrent un cri d'étonnement.

Quant au commissaire, il ouvrit le portefeuille et étala sur la table les papiers qu'il contenait.

Le premier qu'il ouvrit était la fameuse liste de conspiration.

Et le commissaire, l'ayant rapidement parcourue du regard, dit tout haut :

— Femme Toinette, dite la mère des compagnons, Jean-le-Manchot, et vous, Quille-en-Bois, je vous mets également en état d'arrestation.

Coqueluche, à dessein sans doute, n'avait oublié qu'un nom sur la liste.

C'était celui de Suzanne.

Et Suzanne tomba en poussant un cri.

. . . .

Suzanne s'était évanouie.

Quand elle revint à elle, elle était seule, gisante au milieu du cabaret.

La chandelle brûlait toujours sur la table.

La porte du cabaret était entr'ouverte.

Où étaient mame Toinette, et Quille-en-Bois, et Jean-le-Manchot, et la mère Michel, et Blaisot, le garçon cabaretier, et Vierge, la servante ?

Les soldats avaient tout emmené.

Suzanne, éperdue, se traîna jusqu'à la porte.

Il était nuit encore et le faubourg était désert.

Mais comme elle allait sortir et appeler au secours, un homme lui barra le chemin et la repoussa vivement à l'intérieur du cabaret.

Puis cet homme ferma la porte.

Et Suzanne murmura :

— Mon Dieu ! je suis perdue !

Cet homme, elle l'avait reconnu.

C'était le même qu'elle avait vu, six mois auparavant, à la ferme de la Regratière ; le même qui, plus tard, s'était présenté dans le cabaret, en compagnie de Coqueluche.

Cet homme était son persécuteur...

Il s'appelait Justin d'Ormignies !

. . . .

XVII

Maintenant quittons Paris, et retournons à ce village de Fontenelle qui s'était si héroïquement défendu contre les Cosaques.

Les temps avaient changé, le drapeau blanc flottait sur la maison commune; mais l'esprit de la population était demeuré le même.

Les gens de Fontenelle haïssaient l'étranger, et dans chaque maison, dans chaque ferme, on priait tout bas pour le petit Caporal, et on ne désespérait pas de le voir revenir.

M. de Bernerie, le fils, avait remplacé son père dans l'exercice de ses fonctions municipales.

Le nouveau maire n'était pas très-aimé, mais on avait pour lui le respect que commandait son vieux père.

Un seul homme n'avait pu trouver grâce devant l'opinion publique.

C'était le vieux fermier Jean Michel.

Quand, après la rentrée des Bourbons, il était revenu à la Regratière, de graves désordres avaient eu lieu, et sans sa fille, la Nanette, dont on avait admiré le courage sur les barricades de Fontenelle, il eût été lapidé.

Cependant M. de Bernerie, l'aïeul, s'était interposé; il avait obtenu qu'on laissât Jean Michel tranquille.

Le fermier avait donc repris possession de sa ferme; mais la ferme avait été mise en quarantaine.

Aucun paysan du voisinage ne voulait travailler chez Jean Michel.

Les gens qu'il employait venaient de loin, de la haute Champagne ou de la basse Bourgogne.

Ceux de Fontenelle eussent refusé ses *journées* au poids de l'or.

Quand on était obligé de passer près de la Regratière, si on apercevait le fermier sur sa porte, on faisait un détour.

Les mères disaient à leurs enfants :

— Voilà la maison où on a donné de bon cœur à boire et à manger aux Cosaques.

Depuis huit jours surtout, l'animadversion générale avait paru redoubler; la Nanette n'était plus là.

Pourquoi?

La Nanette avait avec son père et son frère de perpétuelles querelles à propos de la politique.

Son frère surtout ne lui pardonnait pas d'avoir échappé à la proscription dont lui et son père etaient l'objet.

Il l'accablait de reproches, et la Nanette avait fini par s'en lasser.

Un matin, sans rien dire, elle fit un petit paquet de ses hardes, et sortit de la ferme.

Où allait-elle?

Nul ne le sait.

Elle se contenta de dire à un garçon de ferme :

— Je vais gagner ma vie ailleurs!

Dès ce jour, et quand le départ de la Nanette fut connu à Fontenelle, les hostilités sourdes recommencèrent.

La nuit, on abîmait les récoltes du fermier, on lui entaillait ses arbres.

Le jour, les enfants jetaient des pierres aux chiens de la ferme.

En revanche, Jean Michel avait pris son fils en haine depuis le départ de sa fille.

Il l'accusait hautement d'avoir maltraité la Nanette; et les querelles continuaient.

C'était le soir surtout, à l'heure du souper, que les reproches éclataient plus violents.

Or, un de ces soirs, comme les gens de la ferme venaient de se mettre à table, le vieux marquis de Bernerie et sa fille, la douairière d'Ormignies, entrèrent

C'était un beau soir d'été, le soleil était à peine couché et une brume transparente enveloppait la colline au flanc de laquelle se dressait le vieux manoir.

Le père et la fille s'étaient promenés longtemps au bord d'une petite rivière bordée de saules; et tout en se promenant, ils avaient eu, eux aussi, leur querelle de famille.

Madame d'Ormignies voulait savoir ce qu'était devenue Charlotte.

Car personne au château, pas même le père de la jeune fille, ne savait où elle était.

Seul, le vieux marquis possédait le secret de sa petite-fille, et il le gardait.

Charlotte lui écrivait tous les jours, non au château, mais à la ferme.

Et c'était pour cela que, sous un prétexte quelconque, le vieillard entrait chaque fois chez les fermiers pour y prendre une lettre arrivée le matin dans le carnier du facteur rural.

Ce soir-là, M. de Bernerie avait essayé de laisser sa fille continuer sa promenade et de s'arrêter seul à la ferme.

Mais la douairière n'avait pas voulu le quitter.

Pour comble de malheur, le fermier et son fils se disputaient comme à l'ordinaire; et une nouvelle servante qui faisait la besogne de la Nanette, et à qui on n'avait pas eu le temps de faire la leçon, prit étourdiment la lettre quotidienne sur le manteau de la cheminée et l'apporta au marquis.

— Qu'est-ce que cela? demanda d'un ton aigre madame d'Ormignies qui, d'un coup d'œil jeté sur la lettre, avait deviné plutôt que reconnu l'écriture de sa nièce.

— Ceci ne vous regarde pas, dit sèchement le marquis.

Et s'approchant du seuil de la porte pour profiter des dernières clartés du crépuscule, il ouvrit la lettre.

Mais tout aussitôt, il pâlit et ne prononça que ces mots:

— O mon Dieu!

Puis le papiar échappa à ses mains, tandis qu'il s'appuyait au mur pour ne point tomber.

La lettre était de Charlotte et ne contenait que ces quelques lignes :

« Je suis en prison, accusée d'avoir conspiré contre » les Bourbons; Raoul a passé devant un conseil de » guerre. Il est condamné à mort; moi, on me fera » grâce si je consens à épouser l'infâme chevalier » Justin d'Ormignies. A moi, mon père, à moi : je suis » folle! »

Et comme le vieillard, livide et presque foudroyé, allait sans doute s'affaisser sur le sol, deux autres personnes entrèrent dans la ferme...

Deux femmes!

Une jeune fille pâle, l'œil hagard et offrant tous les symptômes de la folie.

Une autre jeune fille qui la tenait par la main et s'écria en franchissant le seuil de la ferme.

— Vengeance! vengeance!

La jeune fille qui avait perdu la raison, c'était Suzanne.

Suzanne tombée au pouvoir de M. Justin d'Ormignies.

L'autre, on le devine, c'était Nanette.

La Nanette s'en était allée à Paris.

Elle y était entrée de bonne heure, et s'était dirigée vers la demeure de sa sœur, la mère des compagnons.

Là, elle n'avait plus trouvé ni mame Toinette, ni Quille-en-Bois, ni personne.

Mais une jeune fille qui riait et pleurait tout à la fois et répétait avec l'accent du délire :

— Non, je ne veux pas être la femme de M. Justin d'Ormignies!

La malheureuse était un objet de pitié pour le faubourg.

Mais le faubourg n'osait pas se révolter.



Ce sont deux repris de justice, contre lesquels j'ai un mandat de dépot. (page 213).

Depuis la découverte de la prétendue conspiration, les troupes royales campaient à chaque coin de rue.

Et la Nanette revenait à la ferme paternelle en disant à son père :

— C'est au nom de votre roi qu'on va fusiller votre fille ! Toinette est condamnée à mort ?

Et Jean-Michel, comme son vieux maître le marquis de Bernerie, chancela semblable à un arbre déraciné.

XVIII

La pluie tombait, fine et serrée, comme en plein hiver, bien qu'on ne fût qu'au milieu d'août et les toits du vieux Paris se perdaient dans le brouillard.

Cependant les rues étaient encombrées d'une foule compacte qui se dirigeait, fleuve immense de chair humaine, vers un point unique, — la place de Grève.

Les ponts, les quais, les fontaines et jusqu'aux tiges de fer des réverbères étaient surchargés de monde ;

Un monde qui hurlait, qui trépignait, avide de quelque mystérieux et terrible spectacle.

Deux hommes, deux vieillards, essayaient vainement de s'ouvrir un passage au travers de cette foule.

L'un d'eux, le plus grand, avait une tête noble et fière, en dépit de la profonde douleur à laquelle il paraissait en proie ; et ses vêtements, quoique d'une grande simplicité, annonçaient un homme appartenant à une des classes distinguées de la société de province.

L'autre, vêtu en paysan, ses longs cheveux blancs flottant sur ses épaules, avait arboré à son chapeau une large cocarde blanche.

La poussière de leurs habits disait qu'ils avaient fait une longue route, et à cheval bien certainement, si on en jugeait par l'éperon que le paysan portait à sa botte gauche.

Sans doute qu'à la barrière ils avaient été forcés de mettre pied à terre, tant la foule était grande.

Ils jouaient vainement des coudes, et n'avançaient que difficilement, sans que personne, du reste, fît attention à eux.

Cependant un homme d'environ cinquante ans, portant ses cheveux gris roulés à l'oiseau, vêtu d'un habit marron, d'une culotte de nankin et coiffé d'un large chapeau qui rappelait les modes du Directoire, aborda le plus grand des deux vieillards, et lui dit :

— Vous paraissez bien pressé, monsieur.

— En effet, dit le vieillard avec émotion, et je désespère d'arriver, avec cette foule innombrable. Paris est donc bien peuplé maintenant ?

— Pas tous les jours autant, dit l'homme aux ailes de pigeon.

— Il se passe donc quelque chose d'extraordinaire ? dit le second vieillard.

— Levez-vous sur la pointe des pieds et regardez...

Et l'homme aux ailes de pigeon tendait la main.

Le vieillard suivit des yeux la direction indiquée, et son visage exprima une douloureuse contraction.

Il venait d'apercevoir au-dessus de la foule, dans

le lointain, et à demi noyée dans la brume, cette affreuse machine qui a nom la guillotine.

— Ah! dit-il, quel est le malheureux qui va périr, et quel crime a-t-il donc commis?

Mais une immense clameur qui s'éleva en ce moment du sein de la foule empêcha l'homme aux ailes de pigeon de répondre.

— Le voilà! le voilà! hurlait-on de toute part.

Puis il se fit un silence, et la foule cessa d'avancer et fut même refoulée en arrière.

Les deux vieillards, dès lors, ne purent plus faire un pas en avant.

Mais instinctivement, malgré eux, obéissant à une âpre curiosité, ils se dressèrent sur la pointe des pieds et regardèrent.

La charrette des condamnés s'avançait lentement, et un piquet de gendarmerie à cheval lui ouvrait avec peine un passage.

Le condamné était en chemise et pieds nus, avec un voile noir sur la tête.

— Mais qu'a donc fait cet homme? demanda le vieillard à celui qui lui avait adressé inopinément la parole.

— C'est un officier qui a tenté d'assassiner son général. Selon les uns, c'est un fou; selon d'autres, un fanatique.

— Son nom? demanda le vieillard.

— Pétrowitz.

— C'est donc un Russe?

— Oui. Il avait déserté. Il était même affilié à un complot bonapartiste.

Le vieillard tressaillit.

L'homme aux ailes de pigeon continua avec complaisance :

— Car vous n'ignorez pas sans doute, monsieur, qu'on a découvert un complot formidable?

— Ah! dit le vieillard, de plus en plus ému.

— Les plus compromis sont des ouvriers des faubourgs, entre autres une femme nommée la mère des compagnons.

— Mon Dieu!

— Une autre, ex-cantinière, nommée la mère Michel, poursuivit le singulier cicérone.

Le vieillard était d'une pâleur extrême.

Tandis que la foule s'était remise à hurler et à trépigner, l'homme aux ailes de pigeon continua :

— Enfin, il y a parmi eux encore, un ex-colonel de l'usurpateur et une fort belle personne, sa fiancée,... Mademoiselle de Bernerie.

Le vieillard jeta un cri.

— Ma fille!

— Votre fille?

— Oui.

— Qui donc êtes-vous?

— Je m'appelle le marquis de Bernerie, dit le vieillard d'une voix brisée, et je viens me jeter aux pieds du roi pour obtenir la grâce de mes enfants; car l'autre aussi est mon fils, dit-il, faisant allusion à Raoul de Vauxchamps, le fiancé de sa bien-aimée Charlotte.

En ce moment la charrette arrivait au pied de l'échafaud, et le condamné descendait appuyé sur l'épaule du prêtre.

Le vieillard voulut fermer les yeux et détourner la tête; mais une force invincible le domina.

Ses yeux demeurèrent ouverts, sa tête tournée vers l'échafaud.

Le condamné monta.

Il monta d'un pas ferme, la tête rejetée en arrière, comme un soldat qui ne craint pas la mort.

Quand il fut sur la plate-forme, le bourreau lui arracha son voile noir.

Alors la foule fit entendre une nouvelle clameur, mais pleine de compassion cette fois.

C'était un brave jeune homme, qui avait vingt-cinq ans à peine.

Il promena autour de lui un regard calme et fier, et, tressaillant tout à coup, il fit un pas en avant et s'écria :

— Je t'attendais.

Une femme s'était avancée jusqu'au pied de l'échafaud.

Cette femme était la bohémienne qui avait prédit à Pétrowitz sa mort épouvantable.

Et quand il eut regardé cette femme, Pétrowitz se livra aux exécuteurs.

Alors seulement le grand vieillard ferma les yeux...

Puis un bruit sourd se fit entendre...

Pétrowitz était mort, et la prédiction de la bohémienne s'était accomplie.

. . . .

XIX

Juliette, la jeune fille qui appelait son père le baron Fénouil-Caradeuc, c'est-à-dire l'infâme Biribi, était en contemplation, un soir, devant une corbeille de mariage remplie de bijoux et de dentelles.

Cependant elle soupirait et il y avait une larme dans ses yeux.

— Non, disait-elle à la vieille Gertrude, je ne pourrai jamais m'habituer à la pensée que je dois être la femme de cet homme, et cela dans huit jours au plus tard, car mon père le veut.

— Il faut obéir à votre père, dit la servante d'une voix pleine de sourde raillerie et d'amertume.

Juliette soupira plus fort.

— Puisque c'est votre père, ricana encore Gertrude, et que M. de Montrevel est son neveu, par conséquent votre cousin et qu'il va être fait colonel.

— Comme tu me dis cela!

— C'est bon, dit la vieille servante d'un ton brusque; cela ne me regarde pas, après tout... et certes, votre père a bien le droit de vous marier comme il l'entend, et puis, j'ai fait un serment.

— Quel serment?

— Je ne puis le dire.

Et Gertrude se renferma dans un mutisme absolu.

Mais, en ce moment, un coup de sonnette se fit entendre.

— Voilà votre père qui rentre, dit Gertrude.

Sa voix avait toujours une inflexion railleuse quand elle prononçait ces mots : « *Votre père*. »

Elle alla ouvrir et recula un peu étonnée.

Une femme était sur le seuil.

Cette femme, Gertrude l'avait déjà vue, ou plutôt entrevue; mais où? mais quand?

Elle ne pouvait se le rappeler.

— Je désire parler à mademoiselle Juliette, dit cette femme.

Et, écartant la vieille Gertrude, elle entra et alla droit à Juliette, qui jeta un cri.

— C'est vous, dit-elle, vous qui m'avez enlevée !

— Oui, dit la baronne, car c'était elle. Mais ne craignez rien... je suis une amie et je suis seule...

En même temps elle ferma la porte, ajoutant :

— Je viens vous sauver!

— Me... sauver?... dit la jeune fille avec stupeur.

— Vous empêcher d'épouser un misérable!

— Madame!

La baronne se tourna vers Gertrude interdite :

— Vous vous nommez Gertrude? dit-elle.

— Oui... vous me connaissez donc?

— Vous êtes née en Sologne!

— Oui, balbutia la servante.

— Vous étiez la sœur de lait du vrai baron de Fénouil.

A ces mots, Gertrude poussa un cri à son tour, et fit un pas en arrière.

La baronne continua froidement :

— Vous étiez au château, la nuit où le forçat Germain, le monstre, assassina la jeune baronne de Fénouil-Caradeuc.

— Jésus Dieu! s'écria Gertrude, comment savez-vous cela?

— Et où le forçat Duriveau assassina Germain, continua la baronne impitoyable.

— Seigneur! exclama Gertrude épouvantée, les morts parlent donc!

— Je ne sais pas, répondit la baronne, mais ce que je sais bien, c'est que, depuis tantôt vingt ans, vous êtes l'esclave d'un serment d'abord et de votre terreur ensuite.

— Madame... balbutia Gertrude.

La baronne continua, en montrant Juliette du doigt :

— Au nom de cette enfant dont le père et la mère ont été assassinés!

— Mon père! exclama Juliette...

— Au nom du Dieu vivant qui nous voit et nous juge, je vous adjure de parler!

Gertrude jeta un cri, le dernier arraché par l'effroi, le premier conseillé par le remords et la crainte si longtemps étouffés.

— Je parlerai, dit-elle.

Et comme Juliette, pâle et frissonnante, regardait tour à tour cette femme qu'elle ne connaissait pas et cette vieille Gertrude qu'elle ne reconnaissait plus, elle s'écria :

— Mademoiselle, monsieur Biribi n'est pas votre père.

— Ah! dit Juliette, qui se trouva frappée au cœur.

— C'est l'assassin de votre père, dit-elle encore.

Juliette tomba sur les genoux et joignit les mains.

Alors Gertrude, avec une poésie sauvage, avec une éloquence rugueuse, se mit à retracer cette nuit terrible pendant laquelle le sang avait coulé dans le petit manoir de Sologne.

Et Juliette, éperdue, ployée, anéantie, l'écoutait...

Et quand Gertrude eut fini, elle se releva et s'écria :

— Mais cet homme m'a élevée, cet homme m'a aimée, cet homme m'appelle sa fille!... Oh! vous êtes folles! folles toutes deux,... et je ne vous crois pas!

— Ah! vous ne me croyez pas? fit la baronne en lui prenant vivement la main.

— Non, dit Juliette avec force.

— Et bien! venez avec moi.

— Où voulez-vous me conduire?

— En un lieu où se trouvent ces deux hommes dont l'un se dit votre père et l'autre veut devenir votre mari; vous les entendrez et vous ne douterez plus!

Juliette se sentait dominée par cette femme.

Elle la suivit.

La baronne l'entraîna dans la chambre où Biribi, en rentrant chaque matin au petit jour, reprenait les cheveux gris et la tournure vénérable du vieux baron de Fénouil-Caradeuc.

Puis, soulevant le rideau qui était au fond de l'alcôve, elle mit à découvert la porte secrète.

Et Juliette stupéfaite lui vit mettre une clé dans la serrure et ouvrir cette porte.

Puis la baronne entraîna la jeune fille dans le corridor.

. . . .

Trois personnages étaient réunis dans ce cabinet spacieux où nous avons vu pour la première fois le faux vicomte de Montrevel au début de cette histoire.

Ces trois personnes étaient Biribi, Coqueluche et le chevalier Justin d'Ormignies.

— Ouf! disait Coqueluche en s'essuyant le front et soufflant comme un homme qui a rapidement monté l'escalier, tout est fini, mes bons amis, et la victoire est complète.

— En es-tu bien sûr, au moins? demanda Biribi avec un reste d'inquiétude.

— Jugez-en, mon oncle.

— Voyons? je t'écoute...

— Le roi a commué la peine de mort prononcée contre la mère Michel et mame Toinette : pour la première à la sollicitation du chevalier d'Ormignies ici présent; pour la seconde, en faveur des bons et loyaux services de Jean Michel son père. Une seule personne n'a rien pu obtenir, — mademoiselle de Bernerie.

— Elle a horreur de moi plus que jamais, murmura Justin d'Ormignies, et elle préfère laisser fusiller le colonel de Vauxchamps plutôt que de m'accorder sa main.



Sur les barricades de Fontenelle, on avai...

— Voilà ce qui vous trompe, dit Coqueluche en souriant.

Le chevalier tressaillit.

— Que dites-vous? fit-il.

— Je dis que j'ai vu mademoiselle de Bernerie ce matin, que j'ai été éloquent, pathétique, persuasif au dernier point...

— Ah!

— Et que je ne lui ai pas caché que l'exécution du colonel était fixée à demain. Alors, je l'ai vue trembler, pâlir, et elle a fini par se jeter à mes genoux, en me disant :

« Mon ami, sauvez-le! »

— Car je suis resté son ami, ajouta Coqueluche en souriant, et jamais elle ne me soupçonnera d'avoir noué toute cette intrigue.

Justin d'Ormignies et le chevalier de Biribi se regardèrent comme doivent se regarder les démons.

Coqueluche continua :

— Enfin, mon cher chevalier, nous avons fait une cote mal taillée, votre cousine et moi.

— Comment cela?

— Elle consent à vous épouser.

— Bon!

— Elle vous donne toute sa fortune par contrat.

— Parfait!

— Mais à une condition.

— Laquelle?

— C'est qu'elle se retirera dans un couvent le soir même de son mariage.

— Après tout, dit Justin d'Ormignies, après avoir fait une légère grimace, cela m'est égal.

— Voilà donc vos affaires arrangées maintenant.

— Voyons? dit Biribi.

— Le roi accorde à son loyal et fidèle sujet, le vicomte de Montrevel, un brevet de colonel.

— Mais c'est de tes affaires et non des miennes que tu parles, interrompit Biribi.

— Attends, mon oncle.

— J'écoute.

— En outre, reprit Coqueluche, le roi dote la fiancée dudit vicomte.

— Fort bien.

— Il donne la pairie au beau-père.

— Mais c'est moi le beau-père?

— Naturellement; et la croix de Saint-Louis, objet de sa légitime ambition.

Sur ces mots, Coqueluche se mit à rire :

— Hein? mon oncle, dit-il d'un ton railleur, qu'en dirait le sieur Duriveau, s'il était de ce monde?



té le courage de Nanette (page 207).

— Mais, reprit Biribi en riant, il en est encore et se porte à merveille.

— Soit, mais tu feras bien de brûler certain manuscrit...

— J'y songe.

Le chevalier Justin d'Ormignies les regardait avec étonnement.

— Ceci, dit Biribi, est une affaire entre nous.

— Et Quille-en-Bois, et Jean-le-Manchot? demanda Biribi.

— Oh! ceux-là, personne n'ayant demandé leur grâce, ils seront fusillés.

— Quand?

— Demain matin.

— Silence! murmurait-il.

— Quoi mon, oncle?

Biribi s'était levé avec effroi.

— Mais qu'y a-t-il donc?

— Hé... tout à l'heure...

Et il indiquait la porte.

— Eh bien?

— Il m'a semblé entendre du bruit.

La porte était fermée. Coqueluche courut et l'ouvrit. Mais soudain il recula pâle, les cheveux hérissés. Un commissaire de police et plusieurs agents entraient en ce moment dans le cabinet.

Le commissaire, ceint de son écharpe, s'adressa à Justin d'Ormignies.

— Monsieur le chevalier, dit-il, je suppose que vous ne connaissez pas les gens en compagnie de qui vous êtes.

— Monsieur! exclama Biribi.

— Prenez garde! cria Coqueluche d'un ton menaçant.

— Ce sont deux repris de justice, contre lesquels j'ai un mandat de dépôt. Celui-ci — et il désignait Biribi — est un assassin du nom de Duriveau. Celui-là est un voleur affublé d'un faux titre, et dont le vrai nom est Coqueluche.

Le chevalier était devenu livide et ne trouvait pas un mot à répondre.

En ce moment, on entendit un cri étouffé dans le corridor.

C'était Juliette qui tombait évanouie dans les bras de la baronne.

Et la baronne, se montrant à son tour sur le seuil, dit à Biribi d'une voix railleuse :

— Je me venge!

— Les morts reviennent donc? s'écria le forçat ivre de rage.

— Non, mais Dieu délivre ceux que tu as condamnés à mourir.

Le commissaire se tourna vers les agents :

— Emparez-vous de ces misérables ! dit-il.

XX

On avait réuni les condamnés.

Ils étaient cinq, à savoir : la mère Michel, mame Toinette, Jean-le-Manchot, Quille-en-Bois et le colonel Raoul de Vauxchamps.

Depuis leur condamnation ils avaient été séparés, ignorant les uns les autres leur sort respectif.

Ils étaient condamnés à mort — voilà tout ce qu'ils savaient.

Il y avait vingt et un jours que l'arrêt avait été prononcé.

Pendant ces vingt et un jours, on avait permis à Mlle de Bernerie de voir M. de Vauxchamps, une heure chaque soir, en présence d'un officier de police.

Charlotte était allée se jeter aux pieds du roi — le roi avait été inflexible.

Et cependant l'arrêt rendu ne recevait pas son exécution.

Et chaque soir, Charlotte revenait et disait à Raoul :

— Espérons encore !

Raoul ne savait pas qu'on avait mis sa vie au prix de la perte de sa fiancée.

Enfin, le vingt-unième jour, comme la nuit approchait et que le dernier rayon du jour qui pénétrait dans son cachot par un soupirail s'était éteint, Raoul vit sa porte s'ouvrir, et son cœur battit.

Il crut que c'était Charlotte.

Mais il vit apparaître le directeur de la prison qui lui dit :

— Monsieur, vous devez vous apprêter à mourir. Cependant le roi a voulu que vous puissiez dire un dernier adieu à vos complices.

On avait dit la même chose aux autres, et c'était pour cela qu'ils étaient réunis.

Ils avaient soupé en commun ; ils devaient passer leur dernière nuit ensemble.

Quille-en-Bois, le rude soldat, pleurait et disait :

— Ah ! si je pouvais revoir Suzanne !

— Et Saturnin, murmurait mame Toinette.

— Non, murmurait Jean-le-Manchot, je veux bien qu'on nous fusille, nous qui sommes des hommes : mais je ne puis pas m'imaginer qu'on fusille deux femmes.

— Pourquoi donc pas ? disait fièrement la mère Michel ; est-ce qu'une cantinière de la vieille garde a peur de la mort ?

Raoul pensait tout bas :

— Ils n'auront pas voulu laisser Charlotte me dire un dernier adieu. O Charlotte, mon dernier soupir sera pour toi...

Et la nuit s'écoulait, et les premiers rayons de l'aube commençaient à pénétrer par les vieilles croisées grillées de la Conciergerie.

— On nous fusillera au petit jour, disait Jean-le-Manchot.

— C'est égal, je crierai joliment vive l'empereur ! avant de mourir.

— Et moi, donc ! fit Quille-en-Bois.

— Du calme, mes amis, disait Raoul. Il faut attendre la mort avec plus de dignité.

— Ah ! si je pouvais voir une dernière fois mon pauvre enfant ! murmura la mère Michel. Mais qu'en ont-ils fait ? qu'est-il devenu ? peut-être bien qu'ils me l'enverront dans une maison de correction avec des voleurs et des mendiants.

— Charlotte en prendra soin, dit Raoul.

Des pas mesurés et lourds, puis un bruit de crosses de fusils heurtant les dalles des corridors retentirent à la porte.

— Voilà le moment, dit Jean-le-Manchot.

La porte s'ouvrit et le greffier de la prison entra.

— Je viens annoncer à trois de vous une commutation de peine, dit-il.

Et comme tous faisaient silence, le greffier continua :

— Le roi daigne commuer la peine de mort en un bannissement perpétuel pour la femme Michel, la femme Antoinette, dite la mère des Compagnons, et... Raoul de Vauxchamps.

Raoul jeta un cri :

— Non, dit-il, je veux mourir avec ces braves gens.

— Laissez donc, mon colonel, dit Quille-en-Bois, nous sommes vieux, nous autres, tandis que vous...

Il n'acheva pas, la porte s'ouvrit de nouveau...

On vit alors apparaître un vieillard presque centenaire, mais qui marchait droit et ferme comme un jeune homme et sur le bras duquel s'appuyait une jeune femme.

— Vous vous trompez, monsieur le greffier, dit Charlotte de Bernerie. Le roi fait à tous grâce pleine et entière.

Les condamnés jetèrent un cri.

— Oh ! dit Charlotte en se précipitant dans les bras de Raoul, je n'ai pas perdu de temps, va ! j'ai vu le roi, je l'ai convaincu de ton innocence, et rien ne nous séparera plus désormais.

Puis, elle conduisit Raoul auprès du vieillard qui n'était autre que le vieux marquis de Bernerie.

— Mon père, dit-elle, bénissez vos enfants.

. . . .

Un mois après, jour pour jour, dans la petite église de Pignes, on célébrait un triple mariage.

M. le colonel Raoul de Vauxchamps épousait mademoiselle de Bernerie.

Un homme déjà vieux, mais dont le visage beau encore ne portait plus aucune trace de folie, Martial le fou de Fontenelle, donnait la main à mame Toinette, la mère des compagnons.

Enfin, un grand coupable réparait son crime.

C'était le chevalier Justin d'Ormignies.

Le roi n'avait consenti à lui conserver son grade

dans la nouvelle garde qu'à la condition expresse qu'il rendrait l'honneur à la malheureuse Suzanne.

Tout le faubourg assistait à la bénédiction nuptiale.

Quand Charlotte sortit de l'église donnant le bras à son époux, elle vit une femme agenouillée auprès d'un pilier et portant l'habit austère des sœurs grises.

C'était la pécheresse repentie, celle qu'on avait appelée la baronne.

Auprès d'elle, une jeune fille vêtue de noir pleurait et priait.

C'était l'orpheline, la pauvre Juliette qui demandait à Dieu sa miséricorde pour le forçat Duriveau, l'assassin de ses parents.

Charlotte la prit dans ses bras et lui dit :

— Venez, je serai votre sœur.

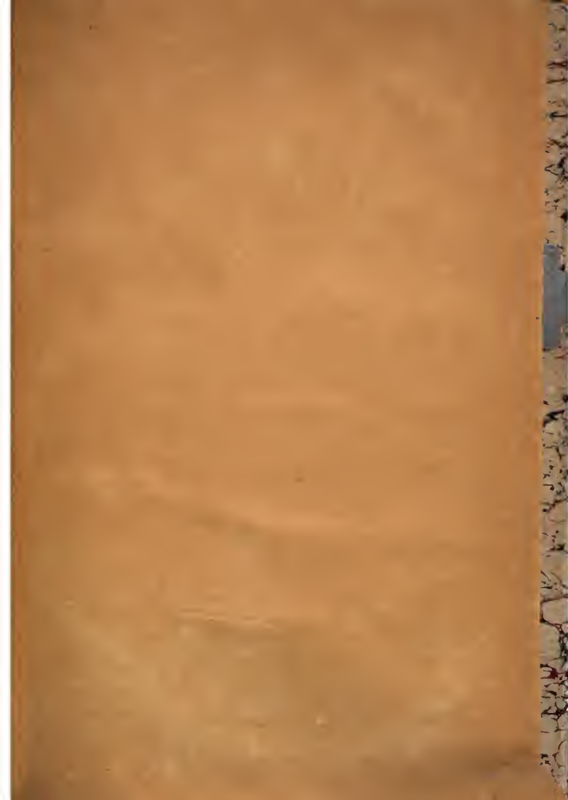
. . . .

Le même jour, à quatre heures précises, la tête de Biribi tombait sur la place de Grève, et Coqueluche partait pour le bagne de Brest.

Quant à la mère Michel, elle s'était embarquée la veille à Toulon, pour Porto-Ferrajo. Elle allait à l'Ile d'Elbe rejoindre l'Empereur, et nous la retrouverons un jour, peut-être, sur le dernier champ de bataille de cette épopée sans exemple dans l'histoire, qu'on appelle le premier Empire.

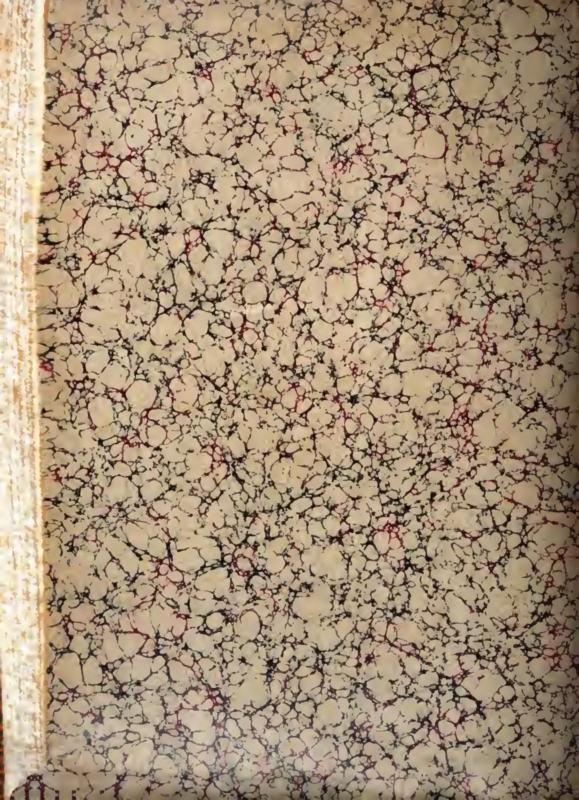
FIN DES COSAQUES A PARIS.

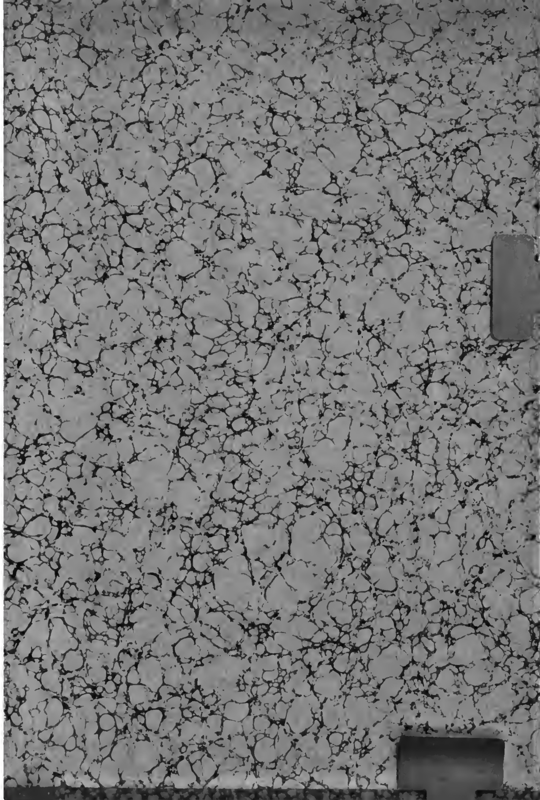
Clichy. — Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12












BIBLIOT
Digitized by